



**HAL**  
open science

## Jean Potocki. Manuscrit trouvé à Saragosse (1810).

François Rosset, Dominique Triaire

► **To cite this version:**

François Rosset, Dominique Triaire. Jean Potocki. Manuscrit trouvé à Saragosse (1810): Manuscrits et imprimés originels.. 2019. hal-02083167

**HAL Id: hal-02083167**

**<https://hal.science/hal-02083167>**

Preprint submitted on 28 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Premier décaméron. [1 CM]

## Description

Copie non autographe, Madrid, Bib. Nacional, cote 22185.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 31-134 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 59-205.

## MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE.<sup>1</sup>

Le Comte d'Olivadez n'avoit pas encore établi des Colonies étrangères dans la Siera Moréna ; cette chaîne de monts sourcilleux, qui séparent l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des Contrebandiers des Bandits et quelques Bohémiens qui passaient pour manger les voyageurs qu'ils avoient assassinés : et de la le proverbe Espagnol : “ Las Citanas de Siera Moréna quieren carne de hombres. ”

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit, disoit on assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, et des mains invisibles le pousoient vers des abimes sans fond.

À la vérité quelques auberges isolées se trouvoient éparses sur cette route désastreuse ; mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes, avoient forcé ceux-ci à leur céder la place, et se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sorte de fantomes avec qui les aubergistes ont des accomodements ; celui de l'hottellerie d'Anduhar attestoit S<sup>t</sup> Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit que les archers de la S<sup>te</sup> Hermandad avoi[en]t refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Moréna, et que les voyageurs prenoient la route de Jaen ou celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires ; mais que le Roi Don Philippe Quinto, ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux Gardes Vallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid, par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux. “ Mon jeune Seigneur /:réprit l'hôte:/ votre merced me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes avant que l'age eut honoré du plus léger duvet le menton de vôtre merced, il seroit expedient de faire des preuves de prudence ; or je dis que lorsque les Démons s'emparent d'un pays... ” Il en eut dit d'avantage, mais je piquai des deux et m'arrêtai hors de la portée de ses rémontrances ; alors je me retournai et je le vis qui me monroit de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez de Moschito, mon Zagal me regardoient d'un air piteux qui vouloit dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre et m'enfonçai dans les bruyères où depuis l'on a bati la colonie appelée la Carlota

À la place même où se trouve aujourd'hui la maison de poste étoit alors un abri fort connu des muletiers qui l'appelloient Los Alcornos où les chaines verts, parce que deux beaux arbres de cette espèce ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit là seule eau et le seul ombrage que l'on trouvat depuis Andouhar jusqu'à l'auberge dite Venta-Quemada. Cette Auberge étoit batie au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'étoit proprement un ancien château des Mores détruit anciennement par un incendie et réparé depuis pour en faire une hotellerie, de la le nom de Venta-Quemada. Un bourgeois de Murcie s'y étoit établi. Les voyageurs partoient donc le matin d'Andoulhar, dinoient à los Alcornos des provisions qu'ils avoient apportées, et puis ils avoient couché à la Venta-Quemada ; souvent même ils y passaient la journée du lendemain, pour s'y préparer au passage de montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage

---

<sup>1</sup> Cette copie compte 135 p. ; elle provient de la bibliothèque de Łañcut dont le cachet frappe la première page.

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801.

Le filigrane est : H III 1810

Au recto du f. de garde : “ *I. Cahier* ”.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire je m'aperçus que Moschitot n'étoit point avec nous non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit qu'il étoit resté quelques cens pas en arriere pour refaire quelque chose au bât de sa monture, nous l'entendimes — Puis nous fimes quelques pas en avant, puis nous [nous] arretâmes pour l'attendre encore. Nous l'appellames — nous retournames sur nos pas pour le chercher ; le tout en vain — Moschito avoit disparu et emportoit avec lui nos plus cheres espérances, c'est à dire tout nôtre diner. J'étais le seul à jeun ; car Lopez n'avoit cessé de ronger le fromage du Toboso dont il s'estoit muni ; mais il n'en etait pas plus gai et marmotoit entre ses dents : “ que l'aubergiste l'avoit bien dit, et que les Démons avoient surement emporté l'infortuné Moschito ”

Lorsque nous fumes arrivés à Los Alcornoques, je trouvai sur l'abreuvoir au [*sic*] panier rempli de feuilles de vignes il paroissoit avoir été plein de fruit et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figues et une orange. J'offris deux figues à Lopez ; mais il le refusa, disant qu'il pouvoit attendre jusqu'au soir ; je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha alléguant que l'eau me feroit du mal après les fruits, et qu'il avoit à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre ; mais à peine le vin fut il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête et je me serois surement évanoui, si Lopez ne se fut empressé à me secourir il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu'elle ne devoit point m'effrayer n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avoit quelque chose d'extraordinaire, la campagne me sembloit emaillée des couleurs les plus vives les objets scintilloient à mes yeux comme les astres dans les nuits d'été et je sentois battre mes arteres surtout aux temples [*sic*] et à la gorge.

Lopez voyant que mon incomodité n'avoit point eû des suites ne pût s'empêcher de recommencer ses doléances “ Helas ! /:dit-il:/ pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à Fra Heronimo della Trinida, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de notre famille, il est beau-frère du beau-fils de la belle-sœur du beau-père de ma belle mère, et se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans nôtre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre et j'en suis justement puni, il m'avoit bien dit que les officiers aux Gardes Vallones étoient un peuple hérétique, ce que l'on reconnoît aisément à leurs cheveux blonds à leurs yeux bleu et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de Nôtre Dame d'Atocha peinte par S<sup>t</sup> Luc. ”

J'arrêtai ce torrent d'impertinances en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups et de rester auprès des chevaux, tandis que j'irois sur quelque rocher des environs, pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. À cette proposition Lopez fondit en larmes et se jettant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les saints de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offre à garder les chevaux tandis qu'il iroit à la découverte ; mais ce parti lui parut encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons pour aller chercher Moschito qu'il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche et se mit en priere auprès de l'abreuvoir.

Les sommets que je voulois gravir étoient plus éloignés qu'ils ne me l'avoient parus. Je fus près d'une heure à les atteindre, et lorsque j'y fus je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes d'animaux où d'habitants, nulle route que le grand chemin que j'avois suivis et personne n'y passoit. Partout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris que les échos repeterent au loin. Enfin je répris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre, mais Lopez avoit disparut

J'avois deux partis à prendre, celui de retourner à Andouhar et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l'esprit. Je m'elançai sur mon cheval et le metant tout de suite au plus grand trot j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guadalquivir qui n'est point là ce fleuve tranquille et superbe dont le cours majestueux embrasse les murs de Seville. Le Guadalquivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond et toujours mugissant contre les rochers qui contiennent des [*sic*] efforts.

La vallée de Los Hermanos commence à l'endroit où le Guadalquivir se répand dans la plaine elle étoit ainsi appelée, par ce que trois frères moins unis encore par les liens du sang que par leur goût

pour le brigandage en avoient fait long tems le Théâtre de leurs exploits. Des trois frères, deux avoient été pris et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la vallée, mais l'aîné appelé Zoto s'étoit echapé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharas.

On racontoit des choses bien etranges des deux frères qui avoient été pendus, on n'en parloit pas comme de revenants, mais que leurs corps animés par je ne sais quels Démons, se détachent la nuit et quittoient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certaine qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation dans la quelle il prouvoit que les deux pendus étoient des espèces de Vampires, et que l'un n'était pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accorderoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit que ces deux hommes étoient innocents et qu'ayant été condamnés injustement, ils s'en vengeoient avec la permission du Ciel sur les voyageurs et les habitants des environs, comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue. J'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoutant que les hideux cadavres agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires tandis que d'affreux vautours les tirailloient pour arracher des lambeaux de leur chair, j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir que la vallée de Los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits et leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent ou passoit devant des cavernes profondes dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre et je découvris la Venta qui devoit être mon gîte ; mais du plus loin que je l'aperçus je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvoit ni fenêtre, ni volets les cheminés ne fumoient point je ne voyois point de mouvement dans les environs et je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce Cabaret étoit un de ceux que l'on avoit abandonnés, comme l'avoit dit l'aubergiste d'Andouhar.

Plus j'approchois de la Venta et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumones accompagnée d'une inscription ainsi concue " Messieurs les voyageurs ayez la charité de prier pour l'âme de Gonzalez de Murcie ci-devant cabaretier de la Venta-Quemada, sur toute chose passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit sous quelque pretexte que ce soit "

Je me décidai à braver les dangers dont l'inscription me menaçoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur et je le fesois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme [le] soleil ne faisoit que de se coucher je voulus profiter d'un reste de clareté et parcourir tous les coins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales qui en avoient pris possession que pour chercher quelque nourriture ; car le peu que j'avois mangé à Los Alcornos avoit pû suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plupart étoient revetues en mosaïque jusque à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle ménuserie ou les Maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers et les caves ; celles-ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquoient avec des routes souterraines qui paroisoient pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part — Enfin comme le jour<sup>1</sup> finissoit tout-à-fait j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin et j'allai m'établir dans une chambre où se trouvoit un grabat le seul qu'on eut laissé dans toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim qui me tourmentoit avoit cela de bon c'est qu'elle m'empêchoit de dormir

Cependant la nuit plus devenoit noire [*sic*] et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture ; je pensois que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trape souterraine

---

<sup>1</sup> Biffé : commen

avoient attaqué successivement Lopez et Moschito lorsqu'ils se trouvoient seules et que je n'avois été épargné que par [*sic*] ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste, mais j'avois vu des chèvres sur la montagne, elles devoient être gardées par un chévrier et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas et de m'exposer aux railleries de l'haute d'Andouhar, c'est là ce que j'étais bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire, bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces reflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres de même genre dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois à l'inscription mise sur le tronc des aumones. Je ne croyois pas que le diable eût tordu le cou à l'hôte ; mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passerent ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusqu'au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris et j'avois raison de l'être ; car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me paroissoit avoir quelque chose de lugubre — Un instant à près, la porte de la chambre s'ouvrit et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante ; car c'étoit une belle négresse demi-nue, et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi me fit une profonde reverence et me dit en très bon Espagnol. “ Seigneur Cavalier ! des Dames étrangères qui passent la nuit dans cette hôtellerie, vous prient de vouloir bien partager leur souper, ayez la bonté de me suivre ” Je suivis la Négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu étoit une table garnie de trois couverts et couverte de vases du japon et de caraffes de cristal — Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées à servir, mais elles se rangèrent, et je vis entrer deux dames dont le tein de Lys et de Roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un goût bizarre où du moins il me parut tel ; mais la vérité est qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque je voyageois. Voici donc quel étoit ce costume, il ne consistoit proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas c'était une gaze de Méquinez, sorte d'étoffe qui seroit tout-à-fait transparente si de larges rubans de soie, mêlés à son tissu ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset richement brodé en perles et garni d'agraffes de diamants couvroit le sein assez exactement, il n'avoit point de manches, celles de la chemise aussi de gaze étoient retroussées et nouées derriere le col. Leurs bras nus étoient ornés de bracelets, tant au poignet qu'au dessus du coude. Les pieds étoient à cru dans une petite mule brodée et les bas de la jambe orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air affable. C'étoient deux beautés parfaites l'une grande svelte éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées les paupières à demi-fermées, et le peu de prunelles qu'elle laissoit voir étoit caché par des cils d'une long[ue]ur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en castilan et me dit “ Seigneur Cavalier ! nous vous remercions de la bonté que vous avez eu d'accepter [cette] petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin. ” Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyen de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table et la même Dame, avançant vers moi un vase du Japon me dit “ Seigneur Cavalier ! vous trouverez ici une Ollapodrida composée de toutes sortes de viandes une seule exceptée car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue /:lui répondis-je:/ vous aviez bien dit. Sans doute vous etes fidelles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi qui vous êtes.

— Mangés toujours, Seigneur Cavalier /:réprit la belle Maura [*sic*]:/ ce n'est pas avec vous que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Emina et ma sœur Zibeddé. Nous sommes établies à Tunis, mais nôtre famille est originaire de Grenade et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne où

ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis. Nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sokka et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confié à votre loyauté ”

J’assurai les belles qu’elles n’avoient aucune indi[s]cretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger un peu goutamment [*sic*] à la vérité ; mais pourtant avec de certaines graces contraintes qu’un jeune homme a volontier lorsqu’il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu’on se fut aperçu que ma première faim était apaisée et que je m’en prenois à ce que l’on appelle en Espagne “ Las dolces ” — La belle Emina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même qu’il eût été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses si elles dansoient quelquefois. Pour toute réponse elles se levèrent et demandèrent des castagnetes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa que l’on danse dans les Algraves, ceux qui ont été dans ces provinces pourront s’en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu’y ajoutoient les graces naturelles des deux Affricaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contempalai quelque tems avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine, en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j’étais avec des femmes ou bien avec d’insidieuses succubes. Je n’osois voir — je ne voulois pas régarder, je mis ma main sur mes yeux et je me sentis se faillir [*sic*].

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi chacune d’elles prirent une de mes mains. Emina demanda si je me trouvais mal ? je la rassurai. Zebedde me demanda ce que c’étoit qu’un médaillon qu’elle voyoit dans mon sein et si c’étoit le portrait de ma maîtresse. “ C’est /:lui répondis-je:/ un joyau que ma mère m’a donné et que je promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix. ” à ces mots je vis Zebedde reculer et pâlir

“ Vous vous troublez /:lui dis-je:/ cependant la croix ne peut épouvanter que l’esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur “ Seigneur Cavalier /:me dit elle:/ vous savez que nous sommes Musulmanes et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait fait [*sic*] voir. Je le partage. Nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n’est elle pas une Gomelez. Nous sommes de la même famille qui n’est qu’une branche de celle des Abencerages. Mais mettons nous sur ce Sopha et je vous en apprendrai d’avantage. ”

Les Négresses se retirèrent. Emina me placa dans le coin du Sopha, et se mit à côté de moi les jambes croisées sous elle. Zebedde s’assit de l’autre côté, s’appuya sur mon coussin et nous étions si près les uns des autres que leur haleine se confondoit avec la miene. Emina parut rêver un instant puis me regardant avec l’air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit. “ Cher Alphons il est inutile de vous le cacher ce n’est pas le hasard qui vous amene ici. Nous vous attendions : si la crainte vous eut fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez Emina /:lui répondis-je:/ et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d’intérêt à vous /:réprit la belle Maure:/ mais peut être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à peu-près le premier homme que nous ayons vû. Ce que je vous dis vous étonne et vous semblez en douter. Je vous avois promis l’histoire de nos ancêtres ; mais peut être vaudra-t-il mieux que je commence par la nôtre ”

Nous sommes filles de Gasir Gomelez oncle maternel du Dey de Tunis, actuellement régnant nous n’avons jamais eû de frère, nous n’avons point connu notre père, si bien que renfermées dans les murs du Sérail nous n’avons aucune idée de votre sexe. Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse nous nous sommes aimées l’une l’autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l’on

vouloit nous séparer même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous et prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans et ma sœur quatorze. Depuis long tems nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous aprenoit à lire, mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisimes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevames à la hâte un petit volume qui se trouva être, Les amours de Medgenoun et de Léïssé traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de vôtre sèxe ; mais nous répétions ses expressions ; nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur manière. Je pris le rôle de Medegenoun, ma sœur celui de Léïssé. D'abord je lui déclarai ma passion, par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffres mystérieux fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphirs de lui porter mes tendres plaintes et du feu de mes soupirs, je croyois embrasser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous, je me jettai à ses genoux ; je baisai ses mains je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maîtresse fesoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs ; enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité nos âmes sembloient se confondre et même j'ignore encore ce qui pouroit nous rendre plus heureuses que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de tems nous nous amusâmes de ces scènes passionées, mais enfin nous leurs fimes succeder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroès.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des séraïls vit avec plaisir naître nôtre gout pour l'étude. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne que l'on appelloit Hazéréta où la sainte par Excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du Prophète ; ses leçons étoient concues dans ce langage si pur et si harmonieux que l'on parle dans la tribue des Koréïsch ; nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, et nous savions par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle même de l'histoire de nôtre maison et mit entre nôt mains un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah cher Alphonse, combien vôtre loi nous y parut odieuse, combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prénions au contraire à tant d'illustres infortunés dont le sang couloit dans nos veines

Tantôt nous nous enflamions pour Saïd Gomelez qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïs, qui mena long tems dans les montagnes une vie sauvage et peu differente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulû en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour apercevoir de loin les gens qui s'embarquoient sur le lac de la Golette, où ceux qui alloient aux bains de Hamein-nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun au moins, nous ne les répétions plus ensemble. Il me paru[t] même que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion ; mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une princesse du Tafilet, femme d'un certain âge, nous la reçumes de nôtre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils et que ma sœur épouserait un Gomelez. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fûmes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre se peignit à nos yeux avec tant de force que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplimes le séraïl de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère éffrayée promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura qu'il nous seroit permis de rester filles, ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.



Quelque tems à près ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de nôtre famille et qu'il avoit permis que nous eussions le même époux à condition que ce seroit un homme du sang de Goméléz.

Nous ne répondimes point d'abord ; mais cette idée d'avoir un mari à nous deux nous rioit tous les jours d'avantage. Nous n'avions jamais vû d'homme ni jeune, ni vieux que de très loin ; mais comme les<sup>1</sup> jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que nôtre époux fut jeune. Nous espérons aussi qu'il nous expliqueroit quelques passages de Ben-omri, dont nous n'avions pas bien saisi le sens

Ici Zibeddé interrompt sa sœur et me serrant dans ses bras, elle me dit “ Cher Alphons, que n'êtes vous Musulman quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina, de m'unir à vos étreintes — Car enfin cher Alphons dans nôtre maison comme dans celle du prophète les fils d'une fille ont les mêmes droits que la branche masculine. Il ne tiendrait peut être qu'à vous d'être le chef de nôtre maison qui est prête à s'éteindre ; il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de nôtre loi ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'etoit pas mon intention. Je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire de Goméléz dont vous descendez par les femmes. Voici dont ce que j'avois à vous dire ”

#### Histoire du Château de Cassar-Goméléz.

Le premier auteur de nôtre race fut Massoud-Ben Taher frère de Yousouf Ben-Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal Taher, que vous prononcez Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes obtint du Calif du Bagdad, le gouvernement de Grenade, où il résta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus long tems : car il étoit chéri des Musulmans, ainsi que des Mossarabes, c'est à dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdade, qui le noircirent dans l'esprit du Calife. Il sut que sa perte étoit résolue et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpuharas, qui sont comme vous le savez une continuation des montagnes de la Sierra-Morena, et cette chaîne sépare le Royaume de Grenade d'avec celui de Valence.

Les Visigoths sur qui nous avons conquis l'Espagne n'avoient point pénétré dans les Alpuharas, la plûpart des vallées etoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Tardules, ils ne connoissoient ni Mahomet, ni vôtre Prophète Nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs loix étoient contenues dans des chansons, que les pères enseignoient à leurs enfants. Ils avoient eû des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Tardules plutot par la persuasion que par la force, il apprit leur langue et leur enseigna la loi Musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages. C'est à ce mélange et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé que vous voyez à ma sœur et à moi et qui distingue les filles des Gomelez. On voit chez les Maures beaucoup des femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk et fit batir un château très fort, qu'il appela Cassar-Gomelez. Plutôt juge que souverain de la Tribu, Massoud étoit en tout tems accessible et s'en fesoit un devoir ; mais au dernier vendredi de chaque Lune, il prénoit congé de sa famille, s'enfermoit dans un souterrain du château et y réstoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes

---

<sup>1</sup> Biffé : jenes

conjectures. Les uns disoient que nôtre Scheïk avoit des entrétiens avec le Douzième Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antechrist étoit enchaîné dans notre cave. D'autres pensoient que les sept Dormans y réposoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la Tribu, le nomma son successeur, lui rémit la clef du souterrain et se retira dans un hermitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheïk gouverna comme avoit fait son prédécesseur et fait [*sic*] les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque Lune. Tout subsista sur le même pied jusqu'au tems où cordue eut ses califes particuliers indépendants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharas, qui avoient pris part à cette révolution commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom de Zegris, tandis que l'on conserva le nom de Gomélez, à ceux qui restèrent attachés au Scheik de Cassar Gomelez.

Pendant les Zegris acheterent les plus belles terres du Royaume de Grenade, et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public ; on supposa que le souterrain du Scheïk renfermoit un trésor immense, mais on ne peut s'en assurer ; car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux Royaumes ayant attiré sur eux les vengences célestes, furent livrés aux mains des infidèles. Grenade fut prise, et huit jours à près le célèbre Gonzalve de Cordue vint dans les Alpuharras à la tête de trois mille hommes. Halem Gomelez étoit à-lors nôtre Scheïk, il alla au devant de Gonzalve et lui offrit les clefs de son château, l'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonsalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits, et se hâta de retourner à Valladolid où le rappeloient l'amour et la galanterie.

Ensuite la paix régna sur nos montagnes jusqu'au tems où Charles monta sur le trône. Alors nôtre Schéïk étoit Sephi-Gomelez. Cet homme par des motifs que l'on n'a jamais bien su, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruis de Toledé se présenta aux Goméléz de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Schéïk avoit été assassiné la veille. Don Ruis présenta [*sic*] quelques individus, se laissa bientôt des persécutions et retourna à la cour.

Pendant les secrets des Schéïks étoient restés au pouvoir de l'assas[s]in de Séfi. Cet homme qui s'appelloit Billah-Goméléz rassembla les anciens de la Tribu, et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruiroit plusieurs membres de la famille des Goméléz, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du Mystère et que même ce ne seroit qu'à près avoir donné des preuves éclatantes de courage de prudence et de fidélité

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit " Chère Emina ne croyez vous pas qu'Alphonse eut résisté à toutes les épreuves. Ah ! qui peut en douter. Cher Alphonse que n'êtes vous Musulman d'immenses trésors seroient peut être en vôtre pouvoir. "

Ceci ressembloit encore tout-à-fait à l'esprit de ténèbres qui n'ayant pû m'induire en tentation par la volupté cherchoit à me faire succomber par<sup>1</sup> l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps et non pas des esprits. À près un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Chèr Alphonse /:me dit elle:/ vous savez assez les persécutions que nous avons essayées [*sic*] sous le Règne de Philippe fils de Charles. On enlevoit des enfans, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne. On donnoit à ceux ci tous les biens de leurs parents, qui étoient restés fidèles. Ce fut alors qu'un Goméléz fut reçu dans le Teket des devoirs [*sic*] de S' Dominique et parvint à la charge de grand inquisiteur.

---

<sup>1</sup> Biffé : tous

Ici nous entendîmes le chant du coq, Emina cessa de parler. Le coq chanta encore une fois. Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point ; mais elles parurent rêveuses et préoccupées

Emina fut la première à rompre le silence. “ Aimable Alphonse /:me dit elle:/ le jour est prêt à paraître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vôtres épouses qu'autant que vous embrasserez notre sainte Loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe y consentez vous ? ”

Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez /:réprit Emina avec l'air de la plus grande dignité:/ ce n'est pas assez chère Alphons, il faut encore que vous vous engagiez sur les loix sacrées de l'honneur à ne jamais trahir nos noms, notre existence et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ? ” Je promis tout ce qu'on voulut.

“ Il suffit /:dit Emina:/ ; ma sœur apportez la coupe consacrée par Massoud notre premier chef. ” Tandis que Zebeddée allait chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitait des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut tenant une coupe, qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses lèvres. Emina en fit autant et m'ordonna d'avaler d'un seul trait le reste de la liqueur. Je lui obéis — Emina me remercia de ma docilité, et m'embrassa d'un air fort tendre. Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir s'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant que je les reverrais et qu'elles me conseilloient de m'endormir le plutôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus, auroient sans doute eût de quoi me faire réfléchir toute la nuit, mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis m'occupaient plus que tout le reste. Je me hâtai de me déshabiller et de me mettre dans un lit que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir que mon lit était très large et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. À peine avois-je eût le tems de faire cette réflexion, qu'un sommeil irrésistible appesantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges, ma pensée emportée sur l'aile des desirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des sérails de l'Afrique et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans le vague des plus folles illusions ; mais je me retrouvais toujours avec mes belles cousines je m'endormois sur leur sein. Je me réveillais dans leurs bras. J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

### *Seconde Journée.*

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — Je les ouvris avec peine — Je vis le ciel Je vis que j'étois en plain air — Mais le sommeil appesantissoit encore mes yeux, je ne dormois plus, mais je n'étois pas encore éveillé — Des images de supplices se succédèrent les unes aux autres — j'en fus épouvanté, je me soulevai en sursaut.

Où trouverai-je de[s] termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi — J'étois couché sous le gibet de Los Hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes côtés, j'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de cordes, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flammes [*sic*]. Je vis qu'un vautour s'était perché sur moi et dévorait un des compagnons de ma couché. La douleur que me causoit l'impression de ses serres acheva de me réveiller. Je vis que mes habits étoient près de moi et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte cl[o]uée, et j'essayai en vain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colonnes de la potence je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étois réellement à l'entrée de la vallée de

Los Hermanos et non loin des bords de Guadalquivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner et l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes que mon premier mouvement fut de leur crier " Agour, Agour " Ce qui veut dire en Espagnol, " Bon jour, ou, je vous salue ". Les voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis ; mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au grand galop et prirent le chemin des Alcornouques. Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criois et plus ils donnoient des coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdus de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guad-al-Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à propos ; car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat qui cuissoit encore, du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces à près quoi je me mis à réfléchir sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus ; mais ce que je me rappelois bien, c'étoit d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret et j'étois fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est à dire le chemin que j'avois à prendre, et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut être surpris de me voir occupé de ma gloire et si peu des événements de la veille, mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit — Pour le moment j'en reviens à mon voyage.

J'étois fort curieux de savoir ce que le[s] Diables avoient fait de mon cheval que j'avois laissé à la Venta-Quemada, et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied toute la vallée de Los Hermanos et celle de la Venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet. Il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroissoit fringant, bien soigné et étrillé de frais ; mais j'avois vu tant de choses extraordinaires que celle la de plus ne m'arrêta pas long tems. Je me serois mis tout de suit[e] en chemin, si je n'eusse eû la curiosité [de] parcourir encore une fois l'intérieur de l'hottellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché ; mais quelques recherches que j'en fisse, il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vû les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus long tems je montai à cheval et continuai ma route

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de Los Hermanos le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la Venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me falut songer à un gît[e] ; mais n'en voyant aucune je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique avec une cabane qui paroissoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre, puis je frappai à la porte de l'hermitage, et j'en vis sortir un religieux, de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit " Entrez mon fils hâtez vous. Ne passez pas la nuit de hors, craignez les tenteurs [*sic*] — Le Seigneur à rétiré sa main de dessus nous. "

Je remerciai l'hermite de la bonté qu'il me temoignoit, et je lui dis que je ressentois un extrême besoin de manger.

Il me répondit " Songez à vôtre ame Oh mon fils. Passez dans la chapelle, prosternez vous devant la croix — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal, tel qu'on peut l'attendre d'un hermite "

Je passai à la chapelle et je priai réellement, car je n'étois pas esprit fort et j'ignorois même qu'il [y] en eut, tout cela étoit encore un effet de mon éducation

L'hermite vint me chercher au bout d'un quart d'heure et me conduisit dans la Cabane où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avoit d'excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce et du bis[c]uit au lieu de pain. Il y avoit aussi une petite bouteille de vin. L'hermite me dit qu'il n'en buvoit jamais mais qu'il en gardoit chez lui pour le sacrifice de la

messe. Alors je ne buvois pas plus de vin que l'hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j'y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. C'étoit un homme qui paroissoit jeune, mais d'une maigreur hideuse. Ses cheveux étoient hérissés, un de ses yeux étoit crevé, et il en sortoit du sang. Sa langue pendoit hors de sa bouche et laissoit couler une écume baveuse. Il avoit sur le corps un assez bon habit noir, mais c'étoit son seul vêtement il n'avoit même ni bas, ni chemise.

L'affreux personnage ne dit rien à personne et alla s'accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu'une statue. Son œil unique fixé sur un crucifix qu'il tenoit à la main. Lorsque j'eû achevé de souper je demandai à l'hermite ce qu'étoit cet homme ? L'hermite me répondit " Cet homme est [un] possédé que j'exerce [*sic*], sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l'ange de ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut être utile à votre salut et je vais lui ordonner de le faire " Alors se tournant du côté du possédé il lui dit " Pascheco Pascheco au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de raconter ton histoire " Pascheco poussa un horrible hurlement et commença en ces termes.

### Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordue, mon père y vivoit dans un état au dessus de l'aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d'abord la regretter beaucoup ; mais au bout de quelques mois ayant eû occasion de faire un voyage à Seville, il y devint amoureux d'une jeune veuve appelée Camille de Tormes. Cette personne ne jouissoit pas d'une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon pere cherchèrent à le détacher de son commerce ; mais en dépit des soins qu'ils voulurent bien en prendre, le mariage eût lieu deux ans après la mort de ma mère. La noce se fit à Séville et quelques jours à près, mon père revint à Cordue avec Camille qui s'appeloit Inésille [*sic*]

Ma nouvelle belle-mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l'on avoit eû d'elle et députa [*sic*] dans la maison par vouloir m'inspirer de l'amour. Elle n'y réussit pas, je devins pourtant amoureux ; mais ce fut de sa sœur Inéssille. Ma passion devint même bientôt si forte que j'allai me jeter aux pieds de mon père et lui demander la main de sa belle-sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit " Mon fils ! je vous défends de songer à ce mariage, et je vous le défends par trois raisons. Premièrement : il seroit contre la gravité que vous devinssiez le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l'Eglise n'approuvent point ces sortes de mariage. Troisièmement : je ne veux pas que vous épousiez Inesille. " Mon père m'ayant fait part de ces trois raisons me tourna le dos et s'en alla.

Je me retirai dans ma chambre où je m'abandonnai au désespoir. Ma belle-mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s'étoit passé vint me trouver et me dit : que j'avois tort de m'affliger, que, si je ne pouvois devenir l'époux d'Inésille je pouvois être son cortehho, c'est à dire son amant, et qu'elle en faisoit son affaire ; mais en même tems elle me déclara l'amour, qu'elle avoit pour moi et fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion ; mais Inésille étoit si modeste, qu'il me sembloit impossible qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce tems là mon père se détermina à faire le voyage de Madrid dans l'intention d'y briguer la place de Corrégidor de Cordue et il conduisit avec lui sa femme et sa belle-sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois ; mais ce tems me parut trop long, parce que j'étois éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu près passés je reçus une lettre de mon père ; par laquelle il m'ordonnoit d'aller à sa rencontre et de l'attendre à la Venta-Quemada à l'entrée de la Sierra Morena. Je ne me serai pas aisément déterminé à passer par la Sierra-Morena quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux freres de Zotto. Sa bande étoit dispersé[e], et les chemains passaient pour être assez sûres.

Je partis donc de Cordue vers les dix heures du matin, et j'allai coucher à Andouhhar chez un hôte des plus bavards qu'il y eut en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai

une parti[e] et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornos de ce que j'avois réservé la veille et j'arrivai le même soir à la Venta-Quemada. Je n'y trouvai [point] mon père ; mais comme par sa lettre il m'ordonnoit de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je me trouvai dans une hotellerie spacieuse et comode. L'aubergiste qui la tenoit alors, étoit un certain Gonzalez de Murcie, assez bon homme, quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupoit du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guad-al-Quivir, et lorsque je revins à l'hottellerie j'y trouvais un souper qui effectivement n'étoit point mauvais.

Lorsque j'eûs mangé, je dis à Gonzalez de faire mon lit... Alors je vis qu'il se troublait, il me tint quelques discours qui n'avoient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hotellerie étoit obsédée par des revenants que lui et sa famille passaient toutes les nuits dans une petit[e] ferme sur les bords du fleuve, et il ajouta que si j'y voulois coucher aussi il me feroit mettre un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis qu'il n'avoit qu'à s'aller coucher où il voudroit et qu'il eût à m'envoyer mes gens. Gonzalez m'obéit et se retira en hauchant la tête et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant à près ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avois soupé. Ils m'obéirent quoiqu'à regret, et lorsque le lit fut fait ils me conjurèrent encore les larmes aux yeux de venir coucher à la ferme — Seuriéusement [*sic*] impatienté de leurs rémontrances, je me permis quelques demon[s]trations qui les mirent en fuite, et comme je n'étois pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens je me passai facilement d'eux pour m'aller coucher. Cependant, ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes facons à leur égard. Ils avoient laissé près de mon lit une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets et quelques volumes dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est que j'avois perdu le sommeil.

Je passai un couple d'heures tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche où d'une horloge, qui sonna minuit — J'en fus surpris parce que je n'avois pas entendu sonner les autres heures — Bientôt la porte s'ouvrit et je vis entrer ma belle-mère ; elle étoit en deshabilité de nuit et tenoit un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi en marchant sur la pointe de ses pieds et le doigt sur sa bouche comme pour m'imposer silence puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit prit une de mes mains et me parla en ces termes “ Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme je sus que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission d'y passer la nuit, avec ma sœur Inésille. Elle vous attend et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille et je vous aime. Je veux bien vous réunir, mais je ne puis<sup>1</sup> me résoudre à vous laisser seuls, je ne vous quitterai point venez ” Ma belle mère ne me laissa pas le tems de lui répondre elle me prit par la main et me conduisit de corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à une porte, où elle mit l'œil au trou de la serrure

Lorsqu'elle eût assez regardé, elle me dit, “ Tout va bien, voyez vous même ”

Je pris sa place à la serrure et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit, mais qu'elle étoit loin de la modestie, que je lui avois toujours vue.

L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teinte [*sic*] animée, son attitude, tout en elle prouvoit qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien régarder me dit “ Mon cher Pascheco restez à cette porte, quand il en sera tems, je viendrai vous avertir ”

Lorsqu'elle fût entrée, je remis mon œil au trou de la serrure et je vis mille choses que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se déshabilla assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa

---

<sup>1</sup> Biffé : vous

sœur, elle lui dit “ Ma pauvre Inésille est-il bien vrai que tu veuilles avoir un amant. Pauvre enfant, tu ne sais pas le mal qu’il te fera d’abord il te terrassera, te foulera et puis il t’écrasera, te déchirera ”

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m’ouvrir la porte me condu[i]sit au lit de sa sœur. Que vous dirai-je de cette nuit fatale. J’épuisai les délices et les crimes et la nature pour prolonger d’autant mes infernales jouissances — Enfin je m’endormis et je m’éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto et couché entre leurs infames cadavres.

L’hérmitte interrompit ici le Démoniaque et me dit “ Eh bien mon fils que vous en semble, je crois que vous auriez été bien effrayé de vous trouver coucher entre deux pendus. ”

Je lui répondis “ Mon père ! vous m’offensez, un Gentil-homme ne doit jamais avoir peur, et moins encore lorsqu’il a l’honneur d’être Capitaine aux Gardes Vallones

— Mais mon fils, /:réprit l’hérmitte:/ avez vous jamais ouï dire, qu’une pareille aventure soit arrivé à quelqu’un ”

J’hésitai un instant, à près quoi je lui répondis “ Mon père, si cette aventure est arrivée au Seigneur Paschéco, elle peut être arrivée à d’autres, j’en jugerai encore mieux, si vous voulez bien lui ordonner de continuer son histoire ”

L’hérmitte se tourna du côté du possédé et lui dit, “ Pascheco Pascheco ! au nom de ton redempteur, je t’ordonne de continuer ton histoire ” Pascheco poussa un affreux hurlement et continua en ces termes.

J’étois à demi-mort, lorsque je quittai le gibet, je me traînai sans savoir où enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi et me ramenèrent à la Venta Quemada. J’y trouvai le Cabaretier et mes gens fort en peine de moi. Je leur demandai, si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent que personne n’étoit venu

Je ne pus prendre sur moi de rester plus long tems à la Venta, et je repris le chemin d’Andulhar. Je n’y arrivai, qu’à près le soleil couché. L’auberge était pleine, on me fit un lit dans la cuisine, et je m’y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit les horreurs de la nuit précédente — J’avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine — Tout-à-coup elle s’éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel qui me glaça les veines.

L’on tira ma couverture — Puis j’entendis une petite voix qui disoit “ Je suis Camille ta belle-mère j’ai froid mon petit cœur — fais moi place sous ta couverture. ”

Puis un[e] autre petite voix me dit “ Moi je suis Inésille. Laisse moi entrer dans ton lit. J’ai froid, j’ai froid. ”

Puis je sentis une main glacée qui me prénoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces pour dire tout haut “ Satant retire toi. ”

Alors les petites voix me dirent “ Pourquoi nous chasses tu ? n’es-tu pas notre petit mari ? nous avons froid. Nous allons faire du feu. ”

En effet, je vis bientôt après de la flamme sur l’âtre de la cuisine. Elle devint plus claire et j’aperçus non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit. Je sautai par la fenêtre et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d’avoir échappé à tant d’horreurs ; mais je me retournai et je vis que j’étois suivis par les deux pendus. Je me mis encore à courir et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joie ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la r[o]ue et furent en un instant sur moi — Je courus encore, enfin mes forces m’abandonnerent.

Alors je sentis qu’un des pendus me saisissoit par la cheville du pied gauche. Je voulus m’en débarrasser, mais l’autre pendu me coupa le chemin. Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables et tirant une langue rouge comme du fer que l’on sortiroit du feu — Je demandai grâce, ce fut envain — D’une main il me saisit à la gorge et de l’autre il m’arracha l’œil qui me manque — à la place de mon œil il entra sa langue brûlante, il m’en lécha le cerveau et me fit rougir [*sic*] de douleur.

Alors l’autre pendu qui m’avoit saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D’abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu’il tenoit. Puis le monstre en arracha la peau, en

sépara tous les nerfs les mit à nud, et voulut jouer dessus, comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons et se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe. Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psaltérion. J’entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m’arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l’enfer y firent chorus — Mais lorsque j’en vins en [*sic*] entendre les grincements de damnés, il me sembloit que chacune de mes fibres étoit broyé sur leurs dents — Enfin je perdis connoissance. Le lendemain des pâtres me trouverent dans la campagne et me porterent à cet hermitage. J’y ai confessé mes péchés, et j’ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux. Ici le Démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l’hermite prit la parole et me dit “ Jeune homme ! vous voyez la puissance de Satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose [pas] de vous coucher dans ma cellule ; car Pascheco fait pendant la nuit des cris qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle ; vous y serez sous la protection de la croix qui triomphe des Démons. ”

Je répondis à l’hermite que je coucherois où il voudroit. Nous portâmes à la chapelle un petit [lit] de sangles. Je m’y couchois et l’hermite me souhaita le bon soir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l’esprit. J’y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures et j’y réfléchissois encore lorsque j’entendis sonner minuit. Je ne savois pas si c’étoit l’hermite qui sonnoit, ou si j’aurois encore affaire à des revenants. Alors j’entendis gratter à ma porte. J’y allai et je demandai qui va la ?

Une petite voix me répondit “ Nous avons froid ouvrez vous ce sont vos petites femmes.

— Oui-da, maudits pendus /:leur répondis-je:/ retournez à votre gibet, et laissez moi dormir. ”

Alors la petite voix me dit “ Tu te moques de nous parce que tu es dans une chapelle ; mais viens un peu dehors.

— J’y vais à l’instant /:leur repondis-je:/ ” J’allai chercher mon épée, et je voulus sortir, mais je trouvois que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants qui ne repondirent point. J’allai me coucher, et je dormis jusqu’au jour.

### *Troisième Journée.*

Je fus réveillé par l’hermite qui me parut très content de me voir sain et sauf. Il m’embrassa, me baigna les joues des larmes et me dit “ Mon fils ! il [s’]est passé cette nuit d’étranges choses — Dis moi vrai : as tu couché à la Venta-Quemada ? les Démons se sont ils s’emparé [*sic*] de toi ? il y a encore du remède. Viens aux pieds de l’autel, confesse tes fautes, fais pénitence ” L’hermite se répandit en exhortations pareilles, puis il se tut pour attendre ma réponse — Alors je lui dis “ Mon père, je me suis confessé en partant de Cadix. Depuis lors, je ne crois pas avoir commis de péché mortel. Si ce n’est peut être en songe. Il est véritable que j’ai couché à la Venta-Quemada mais si j’y ai vû quelque chose j’ai de bonnes raisons pour n’en point parler ” Cette réponse parut surprendre l’hermite. Il m’accusa d’être possédé du Démon de l’orgueil et voulut me persuader qu’une confession générale m’étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, et prénant un air plus naturel il me dit “ Mon Enfant, vôtre courage m’étonne. Dites moi qui vous êtes ? L’éducation que vous avez reçue ? Et si vous croyez aux revenants ou bien si vous n’y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité ”

Je lui répondis, “ Mon père ! le désir que vous montrez de me connoître ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé, comme je le dois. Permettez que je me lève, j’irai vous trouver à l’hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte ” L’hermite m’embrassa encore et se retira.

Lorsque je fus habillé, j’allai le trouver. Il réchauffait du lait de chèvre qu’il me présenta avec du



sucre et du pain, lui même<sup>1</sup> mangea quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner l'hermite se tourna du côté du Démoniaque et lui dit :  
“ Pascheco Pascheco ! Au nom de ton Redempteur je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne ” Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire que je lui contai en ces termes.

### Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne ; mais qui n'a eu que peu d'Illustration et moins encore de biens — Tout nôtre patrimoine[e] n'a jamais consisté qu'en un fief noble appelé Worden, relevant du corde [*sic*] de Burgogne et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix, le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieu-tenant Colonel aux Gardes Vallones

Il régnoit alors dans l'armée Espagnol un certain point d'honneur poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse. Mon père en chérissoit encore sur cet excès, et véritablement on ne peut en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'âme et la vie d'un militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne règla le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelqu'un ne s'en monroit pas content, il avoit aussitôt affaire avec mon père lui même qui ne manqua pas de soutenir à la pointe de l'épée la valeur de chacune de ses décisions. De plus mon père avoit un livre blanc, dans le quel il écrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes les circonstances ce qui lui donnoit réellement un grand avantage pour pouvoir prononcer avec justice dans tous les cas embarrassantes [*sic*].

Toujours occupé de son Tribunal de sang mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attraits d'une Demoiselle encore assez jeune, appelée Uraque de Goméléz fille de l'Oidore de Grenade et du sang des anciens Rois du pays. Des amis communs eurent bientôt rapprochés les parties interressées et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos d'inviter à sa noce tous les gens avec qu[i] il s'étoit battu. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid et trente trois avec qui il s'étoit battu à l'armée dont il n'avoit pas des nouvelles. Ma mère m'a dit souvent que cette<sup>2</sup> fête avoit été extraordinairement gaïe et que l'on y avoit vû régner la plus grande cordialité, ce que je n'avois pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur et il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étant très attaché à l'Espagne ne l'eut jamais quitté ; mais deux mois à près son mariage, il reçut une lettre signée par le Magistrat d'une ville de Bouillon. On lui anonçoit, que son frere étoit mort sans enfants et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jetta mon père dans le plus grand trouble et ma mère m'a conté qu'il étoit alors si distrait que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa Chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, et leur tint ce discours “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois j'ai mis votre conscience en repos, dans le cas où l'honneur sembloit compromis. Aujourd'hui je me vois moi même obligé de recourir à vos lumières, parce que je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut ou plutôt qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les Magistrats de Bouillon, dont le témoignage est respectable bien qu'ils ne soyent pas Gentils hommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères ou si je dois continuer à servir le Roi Don Philippe qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de Brigadier Général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demi-heure savoir ce que vous aurez décidé ” Après avoir ainsi parlé, mon père

---

<sup>1</sup> *Biffé* : m'engagea

<sup>2</sup> *Biffé* : faite

sortit en effet, il entra au bout d'une demi-heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sur [*sic*] murmure, à l'avis du plus grand nombre

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être à fin de représenter l'Espagne au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit tems de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jeta les yeux sur Garcias Hierro le meilleur Prévôt de salle qu'il y eut à Madrid. Ce jeune homme las de recevoir tous les jours des bourades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté ma mère ne voulant point partir sans un aumonier, fit choix d'Inigo-Velez Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion Catholique et la langue Castillane. Tous ces arrangements furent pris un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir il alla prendre congé du Roi et selon l'usage de la cour d'Espagne il alla un genou en terre pour lui baiser la main, mais en le faisant il eut le cœur si serré qu'il tomba en défaillance et l'on fut obligé de le transporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier Ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire et lui aprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales avec le grade de Serhant Général, qui révient à Maréchal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre une partie des sentiments dont son cœur étoit plein — Enfin il quitta Madrid en répandant bien des larmes

Mon père choisit la route de Catalogne pour revoir encore une fois les pays où il avoit fait la guerre et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades qui avoient des commendements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun événement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant à près, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un Colonel françois voyant à mon père un uniforme d'officier général prit aussitôt son épée pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une Auberge qui étoit vis-à-vis de la poste et demanderent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls mon père dit à l'autre voyageur “ Seigneur Cavalier vôte chaise à devancé mon carosse pour arriver à la poste avant moi. Ce procédé qui en lui même n'est point une insulte a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison ”

Le Colonel très surpris rejetta toute la faute sur les postillons et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part

“ Seigneur Cavalier /:réprit mon père:/ je ne pretens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse et je me contenterai du premier sang. ” En disant c[e]la il tira son épée.

“ Attendez encore un instant /:dit le françois:/ il me semble que ce ne sont point mes postillons qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres qui allant plus lentement, sont réstés en arrière ”

Mon père après avoir un peu réfléchi dit au Colonel “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison et si vous m'eussiez fait cette observation plustôt et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense que nous ne nous serions pas battûs, mais vous savez bien qu'au point où en sont les choses il faut un peu de sang ”

Le Colonel qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée et fit beaucoup d'excuses au Colonel de la peine qu'il lui avoit donné, celui-ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère ; mais il en étoit si couvert qu'un nouveau coup ne pouvoit guerre porter que sur une ancienne cicatrice. En effet le coup d'épée du Colonel avoit r'ouvert

un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit en fin après un pansement de deux mois et l'on se rémit en route.

Mon père étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au Colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfék. C'étoit un des hommes de la cour dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance et lui offrit de le présenter au ministre, ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parce qu'il vouloit être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées et dont il avoit souvent parlé en Espagne comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le Royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messieurs les Maréchaux et rapporteur de leur Tribunal.

Comme le chevalier venoit [*sic*] souvent chez mon père il eut connoissance de sa chronique des Duels. Cet ouvrage lui parut unique dans son genre et il demanda la permission de le communiquer à Messieurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie qui seroit gardée au greffe de leur Tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter d'avantage mon père et il en ressentit une joye inexprimable

De pareils témoignages d'estime rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père ; mais ma mère en jugeoit autrement.

Elle s'étoit fait une loi non seulement de ne point apprendre le français, mai[s] même de ne pas écouter lorsqu'on parloit cette langue son confesseur Inigo-Velez ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libértés de l'Eglise Galliciane et Garcias Hiero terminoit toutes les conversations par décider que les francais etaient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon — Mon père s'y fit reconnoître du Magistrat et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nôtres pères privé de la présence de ses maîtres, l'étoit aussi d'une partie de ses tuiles. Si bien qu'il pleuvoit dans les chambres autant que dans la cour, avec la différence que le pavé de la cour séchoit très promptement au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des marés qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père parce qu'elle lui rappeloit le siège de Lérida, où il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Cependant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le sallon de Compagnie une cheminée à la flamande, autour de la quelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise et le manteau de la cheminée y formoit comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère avec sa table de nuit, et une chaise, et comme l'autre [*sic*] étoit élevé d'un pied au dessus il formoit une sorte d'isle assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon sur des tables jointes par des planches et de son lit à celui de ma mère on pratiqua une jetée fortifiée dans le milieu par une sorte de batardeau construit de coffres et de caisses cet ouvrage fut achevé le jour même de nôtre arrivée au château et je suis venu au monde neuf mois à près jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations les plus necessaires, mon père reçut une lettre qui le combla de joye. Elle étoit signée par le Maréchal de Tavannes, et ce seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur, qui alors occupoit le Tribunal. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle consequence qu'il la valut [*sic*] célébrer en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisins si bien que la fête se borna à un fandango executé par le Maître d'armes et la Signora Frasca première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal demanda qu'on voulut bien dans la suite lui communiquer les extraits des procédures portées au Tribunal. Cette grace lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois il en recevoit un pli qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens et menus devis, dans les soirées d'hiver autour de la grande cheminée et pendant l'été sur deux bancs qui étoient devant la porte du château

Pendant toute la grossesse de ma mère mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit et il songea

à me donner un parrain. Ma mère pensoit pour le Maréchal de Tavanès, où pour le Marquis d'Urfé. Mon père convenoit que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous ; mais il craignit que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée il se décida pour le chevalier de Bélièvre, qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde ; à trois ans je tenois déjà un petit fleuré, et à six je pouvois tirer un coup de pistolet sans cligner les yeux. J'avois environ sept ans lorsque nous eûmes la visite de mon parrain. Ce gentil homme s'étoit marié, à Tournay et il exerçoit la charge de lieutenant de la Connétable, et rapporteur du point d'honneur, ce sont des emplois dont l'institution remonte au tems des jugemens par champions et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des Maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate et son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eut pû être soignée dans une contrée aussi solitaire que celle du château de Worden. Mon père y consentit, déterminé sur tout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit que dans la maison de Bélièvre je ne manquerois pas d'être imbu de bonne heure de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parce que mon père jugeoit que la plus noble manière de se battre étoit à l'épée, et le poignard dans la main gauche. Genre d'escrime tout à fait inconnu en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro et que cette exercice étoit devenu nécessaire à sa santé il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi le Théologien Innigo-Velez ; mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel qu'elle ne put se passer d'un confesseur qui sut cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes, qui avant ma naissance, avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre Espagnol pour m'entretenir dans l'usage de la langue Castellane.

Je partis pour Spa avec mon parrain nous y passâmes deux mois, nous fîmes un voyage en Hollande et nous arrivâmes à Tournay vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui et pendant six ans il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce tems, Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre pour venir s'établir à Paris, et je fus rappelé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez fâcheux, j'arrivai au château, environ deux heures à près le soleil couché, et j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père bien que charmé de me voir, ne s'abandonna point à des démonstrations qui eussent pû compromettre ce que vous autres Espagnols appelez le Gravedad. Ma mère me baigna des ses larmes. Le Théologien Innigo-Velez me donna sa bénédiction, et le Spadassin Hierro me présenta un fleuret. Nous fîmes un assaut dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper et l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée et mon père dit au Théologien " Révérend Don Innigo-Velez, vous me feriez plaisir d'aller chercher vôtre gros volume dans le quel il y a tant d'histoires merveilleuses et de nous en lire quelqu'une. " Le Théologien monta dans sa chambre et en revint avec un in folio relié en parchemin blanc que le tems avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hazard et y lut ce qui suit.

#### Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne un jeune homme appelle Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres pour le voir passer ; mais aucune ne lui plaisoit ou s'il prenoit quelque fois un peut de

goût pour l'une ou pour l'autre il ne le lui témoignait pas dans la crainte de lui faire trop d'honneur. Enfin tout cet orgueil ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le seigneur Trivulce lui fesoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei Gieraci et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — a cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur

Huit jours à près qui etoit un Dimanche comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'Eglise Métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule Thebaldo donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez et les suivit. Lorsqu'on fut entré dans l'Eglise où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau, les deux amants se seroient facilement aperçus que Trivulce les suivoit mais ils n'étoient occupés que de leur amour et ils y songeoient plus qu'à la messe, ce qui est un grand péché.

Cependant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit “ Je suis ici pour publier les bans de Thébaldo et de Nina dei Gieraci, quelqu'un fait il opposition à leur mariage.

— J'y fais opposition ” /:s'écria Trivulce:/ et en même [tems] il donna vingt coup de poignard aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'Eglise, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce etoit orgueilleux, gaté par la fortune, mais son [âme] était sensible, les rémords vangèrent ses victimes il traîna de ville en ville une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire et il revint à Ravenne ; mais ce n'étoit plus ce même Trivulce rayonnant de bonheur et fier de ses avantages. Il etoit si changé que sa nourrice elle meme ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? on lui dit qu'elle etoit entrée [*sic*] avec son cousin dans l'Eglise de S<sup>t</sup> Pierre tout au près de la place où ils avoient été assassinés. Trivulce y entra en tremblant et lorsqu'il fut auprès du tombeau il l'embrassa et versa un torrent de larmes.

Quelque fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au sacristain et obtint de lui de pouvoir entrer dans l'Eglise toutes les fois qu'il le voudroit, si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé y fesoit peu d'attention.

Un soir Trivulce qui n'avoit pas dormi la nuit précédente s'endormit auprès du tombeau et lorsqu'il se réveilla il trouva que l'Eglise étoit fermée. Il prit aisement le parti d'y passer la nuit, parce qu'il aimoit à entretenir sa tristesse et nourrir sa mélancolie. Il enttendoit successivement sonner les heures et il eût[t] voulut être à celle de sa mort.

Enfin minuit sonna. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit et Trivulce vit entrer le sacristain, tenant sa lanterne dans une main, et un balai dans l'autre ; mais ce sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage et comme des yeux fort creux ; mais son surplis qui colloit sur ses os faisoit assez voir qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux sacristain posa sa lanterne sur le maître autel et alluma les cierges comme pour Vepres ensuite il se mit à balayer l'Eglise et epousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce ; mais il ne parut point l'apercevoir

Enfin il alla à la porte de la sacristie et sonna la cloche — Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs linceuls et entonnèrent des litanies sur un ton fort mélancolique

Après qu'ils euren[t] ainsi psalmodié pendant quelque tems, un mort revêtu d'un surplis et d'une étole, monta sur la chaire et dit “ Mes frères je suis ici pour publier les bans de Thébaldo et de Nina déi Gieraci. Damne Trivulce y faites vous opposition ? ”

Mon père interrompit ici le Théologien et se tournant vers moi il me dit “ Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce auriez vous eût peur ? ”

Je lui répondis “ Mon cher père, il me semble que j'aurois eût grand peur ”

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée et voulut me la passer au travers du corps. On se mit au devant de lui et enfin on l'appaissa un peu. Cependant lorsqu'il eu[t] reprit sa place il me lança

un regard terrible et me dit “ Fils indigne de moi ta lâcheté deshonore en quelque façon le régiment des Gardes Vallones, où j’avois intention de te faire entrer ”

Après ces dures reproches qui manquèrent à me faire mourir de honte il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier et s’adressant à mon père il lui dit “ Monseigneur ! si j’osois dire mon avis à Vôte Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur vôte fils qu’il n’y [a] point de revenants ni de spectres, ni de morts qui chantent des litanies, et qu’il ne peut y en avoir. De cette manière là il n’en n’auroit surement pas peur.

— Monsieur Hierro /:répondit mon père avec un peu d’aigreur:/ vous oubliez que j’ai eu l’honneur de vous montrer hier une histoire de revenants écrite de la propre main de mon Bisaieul.

— Monseigneur /:réprit Garcias:/ je ne donne pas un démenti au Bisaieul de Votre Excellence.

— Qu’appellez-vous /:dit mon père:/ je ne donne pas un démenti ? Savez-vous que cette expression suppose la possibilité d’un démenti donné par vous à mon Bisaieul ?

— Monseigneur /:dit encore Garcias:/ je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur vôte Bisaieul voulut tirer quelque satisfaction de moi. ”

Alors mon père prenant encore un air plus terrible dit “ Hierro que le ciel vous préserve de faire des excuses ; car elles supposeroient une offence.

— Enfin /:dit Garcias:/ il ne me reste plus qu’à me soumettre au chatiment, qu’il plaira à Votre Excellence de m’infliger au nom de son Bisaieul, seulement pour l’honneur de ma profession, je voudrois que cette peine me fut imposée par vôte aumonier pour que je pusse la considérer comme penitence ecclésiastique.

— Cette idée, n’est point mauvaise /:dit alors mon père:/ d’un ton plus tranquille:/ je me rappelle avoir écrit autre-fois un petit traité sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir ”

Mon père parut d’abord s’occuper de cet objet ; mais de réflexions en réflexions il finit par s’endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien et Garcias ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c’est ainsi que s’est passé la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garcias. J’allai à la chasse. On soupa, et lorsqu’on fut levé de table mon père pria encore le Théologien d’aller chercher son gros volume. Le Révérend obeït, l’ouvrit au hasard et lut ce que je vais raconter.

#### Histoire de Landulphe de Ferare.

Dans une ville d’Italie appelée Ferare il y avoit un jeune homme appelé Landulpe. C’etoit un libertin sans religion en horreur à toutes les bonnes âmes du pays. Ce méchant aimoit passionnement le commerce des courtisanes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville ; mais aucune ne lui plut autant que Blanca de Rossi, parce qu’elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca etoit non seulement libertine, intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore que ses amants fissent pour elle des actions deshonorantes. Elle exigea de Landulpe qu’il la conduisit tous les soirs chez lui et la fit souper avec sa mère et sa sœur. Landulpe alla aussitôt chez sa mère et lui en fit la proposition comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes et conjura son fils d’avoir égard à la réputation de sa sœur, Landulpe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secreta qu’il pouroit, puis il alla chez Blanca et la conduisit chez lui.

La mère et la sœur de Landulpe recurent la courtisane mieux qu’elle ne méritoit. Mais celle-ci voyant leur bonté en redoubla d’insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu’à sa mère qu’elles feroient bien de s’en aller parce qu’elle vouloit reste seule avec Landulpe.

Le lendemain la courtisane raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d’autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi frère de la mère de Landulpe. Odoardo étoit un homme que l’on n’offensoit point impunément. Il crut l’être

dans la personne de sa sœur et fit de [*sic*] le jour même assassiner l'infâme Blanca. Landulfe étant allé voir sa maîtresse, la trouva poignardée et nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle qui avoit fait le coup ; il courut [*sic*] chez lui pour l'en punir, mais il le trouva environné des plus braves de la ville, qui se moquèrent de son sentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendrait souper.

“ Puisse-t-elle venir /:dit Landulphe:/ et te mener en enfer, avec ton frere, et toute la famille des Zampi ”

La pauvre mère tomba à genoux et dit “ O ! mon Dieu pardonne lui ses blasphèmes ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas et l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignards et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance. La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prières et Dieu leur fit la grace de pouvoir soutenir ce spectacle sans expirer d'horreur. — Le fantôme s'avancant à pas lents s'assit à table comme pour souper. Landulphe avec un courage que le Démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande que sa tête parut se partager en deux et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brûlée prit un morceau l'avalait et on l'entendit tomber sous la table. Lorsque le plat fut vuide, le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables lui dit. “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons, met toi au lit. ”

Ici mon père interrompi[t] l'aumonier et se tournant de mon côté, il me dit. “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe auriez vous eu peur ”

Je lui répondis “ Mon père ! je vous assure que je n'aurois pas eû la plus légère frayeur ” Mon père parut satisfait de cette réponse et fut très gai pendant tout le reste de la veillée

Nos jours se passerent ainsi sans que rien en altera l'uniformité. Si ce n'est que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée. On s'asseyoit sur des bancs qui étoient près de la porte. Six ans entiers se sont écoulés dans cette douce tranquillité et aprésent il me semble que ce soient autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix septième année, mon père songea à me faire entrer au Régiment des Gardes Valonnes et en écrivit à un de ses anciens camarades, sur les quels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit et obtinrent une commission de Capitaine, quand mon père en reçut une nouvelle, il éprouva un saisissement si vif que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allas [*sic*] par mer afin d'entrer en Espagne par Cadix et me présenter d'abord à Don Henri de Sa, commandant de la province et qui avoit le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà toute attelée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre et à près en avoir fermé la porte, il me dit “ Mon cher Alphons je vais vous confier un secret que je tiens de mon père, et que vous ne confieres qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez digne. ”

Comme je ne doutois pas qu'il ne s'agit de quelque trésor caché, je repondis que je n'avois jamais regardé l'or que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit “ Non mon cher Alphons il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrette, avec la quelle en parant au contre et marquant la flanconade vous êtes sûr de désarmer votre ennemi. ” Alors il prit des fleurets me montra la botte en question, me donna sa bénédiction et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère et je partis.

J'allai en Poste jusqu'à Flessingue, ou je trouvai un vaisseau qui me porta à Cadix. Don Henri de Sa me reçut, comme si j'eusse été son propre fils, il s'occupa de mon équipage, et me récomenda deux domestiques, dont l'un s'appelloit Lopez, et l'autre Moscito. De Cadix j'ai été à Séville et de Séville à Cordue, puis je suis venu à Anduhar, où j'ai pris le chemin de la Sierra Morena. J'ai eu le malheur d'être séparé de mes domestiques près de l'abreuvoir de Los Alcornos. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta Quemada et hier au soir dans votre hermitage.

“ Mon cher enfant /:me dit l’hermite:/ vôtre histoire m’a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d’avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta Quemada je crains bien que vous ne soyez exposé aux obsessions des deux pendus et que vous n’ayez le triste sort du Démoniaque.

— Mon père /:répondis-je à l’anachorète:/ j’ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du seigneur Pascheco. Bien qu’il ait le Diable au corps, il n’en est pas moins gentil-homme et à ce titre je le crois incapable de manquer à ce que l’on doit à la vérité. Mais Inigo Velez, aumonier de nôtre château m’a dit que s’il y a eus des possédés dans les premiers siècles de l’Eglise il n’y en avoit sûrement plus à présent et son témoignage me paroît d’autant plus respectable que mon père m’a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion

— Mais /:dit l’hermite:/ n’avez vous pas vû la mine affreuse du possédé, et comme les démons l’ont rendu borgne ? ”

Je lui répondis “ Mon Pere le seigneur Pascheco peut avoir perdu l’œil d’une autre manière. Au reste je m’en rapporte sur toutes ses choses a ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n’avoir peur, ni de revenants ni des Vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte rélique, pour me préserver de leurs entreprises, je vous promets de là porter avec foi et vénération ”

L’hermite me parut sourire un peu de cette naïveté puis il me dit : “ Je vois mon cher enfant que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n’y persistiez pas. Ces Gomelez de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont à ce que l’on dit Musulmans au fond du cœur. S’ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l’accepteriez vous ?

— Non assurément /:lui répondis-je:/ il me semble que de renoncer à sa religion, où d’abandonner ses drapeaux, sont deux choses également déshonorantes ”

L’hermite parut encore sourire, puis il me dit : “ Je vois avec chagrin que vos vertus reposent sur un point d’honneur fort exagéré et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi férailleur qu’il étoit au tems de vôtre père. Dès plus, les vertus ont d’autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter d’avantage ; car vous avez une forte journée à faire, avant que d’arriver à la Venta del Pegnon, ou Cabaret du rocher. L’hôte y est résté en dépit des voleurs parce qu’il comptoit sur la protection d’une bande de Bohémiens campes dans les environs. Après demain vous arriverez à la Venta de Cardegnas, où vous serez déjà hors de la Siera Morena. J’ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle. ” Ayant dit ces choses l’hermite m’embrassa tandrement ; mais il ne me donna point de rélique pour me préserver de démons. Je ne voulus plus lui en parler et je montai à cheval.

Chemain faisant, je me mis à réfléchir sur les Maximes que je venois d’entendre, ne pouvant concevoir qu’il y eut pour les vertus des bases plus solides que le point d’honneur, qui me sembloit comprendre à lui seul toutes les vertus. J’étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu’un Cavalier sortant tout-à-coup de derrière un rocher me coupa le chemin et me dit “ Vous appelez vous Alphonse ? ” Je répondis qu’oui !

“ Si cela est /:dit le cavalier:/ Je vous arrête de la part du Roi et de la très sainte inquisition. Rendez moi vôtre épée ” J’obéis sans réplique. Alors le Cavalier donna un coup de siflet, et de tous les côtés, je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m’attachèrent les mains derrière le dos et nous primes dans les montagnes un chemin de traverse qui au bout d’une heure nous conduisit à un château très fort. Le pont levis se baissa et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le dongeon, l’on ouvrit une petite porte de côté, et l’on me jetta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garotté.

Le cachot étoit tout à fait obscur, et n’ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi j’aurois eu de la peine à y marcher sans donner du nez contre les murailles. C’est pourquoi je m’assis à la place où je me trouvois, et comme on l’imagine aisement, je me mis à réfléchir sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première et ma seule idée fut que l’inquisition s’étoit emparée de mes belles cousines et que les négresses avoient tout dit ce qui s’étoit passé à la Venta-Quemada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n’avois



que le choix ou de les trahir et de manquer à ma parole d'honneur ou de nier que je les connusse, ce qui m'auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m'être un peu consulté sur le parti que j'avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux événements des deux jours précédents. Je ne doutai pas que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J'en étois averti par je ne sais quel sentiment plus fort que tout ce qu'on m'avoit dit sur la puissance des Démons. Quand au tour que l'on m'avoit joué de me mettre sous la potence, j'en étois fort indigné.

Cependant les heures se passoient. Je commençais d'avoir faim, et comme j'avois entendu dire que les cachots étoient quelque fois garnis de pain et d'une cruche d'eau. Je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger qui se trouva être la moitié d'un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain et je voulus le saisir avec les dents, mais il m'échappoit et glissoit faute de résistance. Je le poussai tant que je l'appuyai contre le mur, alors je pus manger, parce que le pain étoit coupé par le milieu. S'il avoit été entier, je n'aurois pû y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. A peine avois-je humecté mon gozier, que toute l'eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin et je m'y couchai. Mes mains étoient artistement nouées, c'est-à-dire très fort ; mais sans me faire du mal, si bien que je n'eus pas de peine à m'endormir

#### *Quatrième Journée.*

J'avois dormi plusieurs heures, lorsqu'on vint me réveiller — Je vis entrer un Moine de Saint Dominique suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambeaux d'autres des instruments qui m'étoient tout-à-fait inconnus et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions et je m'y rafermis. Je songeai à mon père. Il n'avoit jamais eû la torture. Mais n'avoit il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses. Je savois qu'il les avoit souffertes sans proférer une plainte. Je résolus de l'imiter, de ne pas proférer une parole, et s'il étoit possible de ne pas laisser échapper un soupir. L'inquisiteur se fit donner un fauteuil, s'assit auprès de moi, prit un air doux et patelin et me tint à peu près ce discours. “ Mon cher mon doux enfant rends grâce au ciel qui t'a conduit dans ce cachot, mais dit moi pourquoi y est tu ? quelle faute as tu commise ; confesse toi, répands tes larmes dans mon sein — Tu ne me réponds pas ? Helas mon enfant tu as tort. Nous n'interrogeons point, c'est nôtre methode, nous laissons au coupable le soin de s'accuser lui même. Cette confession quoique un peu forcée n'est pas sans quelque mérite, sur tout lorsque le coupable dénonce ses complices. Tu ne réponds pas, tant pis pour toi. Allons il faut te mettre sur les voyes — Connois tu deux Princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires execrables, et démons incarnés ? Tu ne dis riens ? Que l'on fasse venir ces deux infantes de Lucifer. ”

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi les mains liées derriere le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes. “ Tu ne dis rien encore. Mon cher fils les reconnois tu. Tu ne dis rien ? Mon cher fils ne t'effraye point de ce que je vais te dire. On va te faire un peut de mal. Tu vois ces deux planches, on y mettera tes jambes, on le[s] serra avec une corde, ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, et on les enfoncera à coups de marteau. D'abord les pieds enfleront. Ensuite le sang jaillira de tes orteils et les ongles des autres doigts tomberont tous ensuite la plante de tes pieds crevera et l'on en verra sortir une graisse mêlée de chairs écrasées — cela te fera beaucoup de mal. Tu ne réponds rien, aussi tout cela n'est il encore que la question ordinaire — Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons remplis de divers esprits, avec les quels on te fera revenir. Lorsque tu auras repris tes sens, on ottera ces coins et l'on mettra ceux-ci qui sont beaucoup plus gros — Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront, au second tes jambes se fenderont dans leur longueur. La moelle en sortira et coulera sur cette paille mêlée avec ton sang — Tu ne veux pas

parler ? Allons qu'on lui serre les pouces /:les bourreaux prirent mes jambes et les attachèrent entre les planches.:/

Tu ne veux pas parler ? — Placez les coins — Tu ne veux pas parler ? — Levez les marteaux... ”

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria “ Ô ! Mahomet ! nous sommes sauvés. Zoto est venu à notre secours. ” Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau rivé dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarotta les deux moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras fut de se jeter dans les miens : on nous sépara, Zoto me dit de monter à cheval et de prendre les devants m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant-garde avec la quelle je partis étoit de quatre Cavaliers. A la pointe du jour nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets et des crêtes de montagnes cheneuses [*sic*].

Vers les quatre heures nous arrivâmes à de certains creux de rocher où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour ; car la vue en étoit admirable et devoit sur tout me paroître telle à moi qui n'avoit vû que les Ardennes de la Zelande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Granada que les Grenadins appellent par contre vérité. La Nuestra Vegilla. Je la<sup>1</sup> voyois toute entière avec ses six villes, ses quarantes villages. Le cours tortueux de Hessil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharas des bosquets de frais ombrages, des Edifices, des jardins et une immense quantité de Quintas où Métairies. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant des beaux objets. Je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées je leur dis “ Mes Dames ! je ne me plains point de la nuit que je passois à la Venta-Quemada ; mais je vous avoue qu'elle a fini d'une manière qui m'a infiniment déplu. ”

Emina me répondit “ Mon Alphonse ne nous accusez que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? n'avez vous pas eu une occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment /:lui répondis-je:/ quelqu'un douteroit ici de mon courage. Si je savois le trouver, je me batterois avec lui, sur un manteau ou le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit. “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et vôtre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire. Il y en a que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien que par les ordres du chef de nôtre famille successeur du Scheik-Massoud et qui sait tous les secrets de Kassar-Gomélèz. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous etes notre très proche parent. L'Oidor de Grenade, père de vôtre mère, avoit eu un fils qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion musulmane et épousa les quatre filles du Dey de Tunis, alors régnant. La cadette seule eût des enfants et elle est nôtre mère. Peu de tems à près la naissance de Zibeddé mon père et ses trois autres femmes moururent dans une contagion qui à cette époque désola toute la côte de Barbarie. Mais laissons là toutes ces choses, que peut être vous saurez un jour. Parlons de vous de la reconnaissance que nous vous devons, ou plus tôt de nôtre admiration pour vôs vertus, avec quelle difference vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour vôtre parole — Oui Alphonse vous surpassez tous les héros de nôtre race, et nous sommes devenues vôtre bien. ”

Zibeddé qui laissoit volontiers parler sa sœur, lorsque la conversation étoit sérieuse reprenoit ses droits lorsqu'elle prenoit le ton du sentiment. Enfin je fus flatté, [c]aressé, content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper et Zoto nous servit lui même avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit dans une espece de grotte. J'allai me coucher dans une autre et nous goutâmes tous un repos dont nous avions besoin.

---

<sup>1</sup> Biffé : un [?]

### Cinquième Journée.

Le lendemain la Caravane fut sur pied de bonne heure, nous descendimes les montagnes, et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils occupoient la chaîne des monts sur tant de directions différentes qu'il étoit impossible de s'orienter, ni de savoir de quel côté l'on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, et nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée et déserte. Là, Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : " Seigneur Alphonse faites moi la grace de regarder dans ce puits, et de me dire ce que vous en pensez. "

Je lui dit que je voyois de l'eau et que je pensois que c'étoit un puits.

" Eh bien /:réprit Zoto:/ vous vous trompez ; car c'est l'entrée de mon palais " Ayant ainsi parlé il mit la tête dans le puits et cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches qui sortirent d'un côté du puits et qui furent posées à quelques pieds au dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture et puis un autre. Ils grimperent hors du puits et lorsqu'ils furent dehors Zoto me dit " Seigneur Alphonse j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut être vû leurs corps attachés à une certaine potence mais il[s] ne s'en portent pas moins bien et vous seront toujours dévoués, etant ainsi que moi au service du Grand Scheik des Gomelez " Je lui répondis que j'étais charmé de voir les frères d'un homme qui sembloit m'avoir rendu un service important.

Il falut se resoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de corde dont les deux sœurs se servirent avec plus d'aisance que je ne l'avois espéré. Je descendis à près elles. Lorsque nous fûmes arrivés aux planches nous trouvâmes une petite porte latérale, où l'on ne pouvoit passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite à près nous nous trouvâmes sur un bel escalier, taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendimes plus de deux cents marches. Enfin nous arrivâmes dans une demeure souterraine, comme [*sic*] d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitoit étoient tapissées en liège, ce qui les garantissoit de l'humidité. J'ai vû depuis à Cintra près de Lisbonne, un couvent taillé dans le roc, dont les cellules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle à cause de celà le couvent de Liège. De plus de bons feux, bien disposés donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavalerie, étoient dispersés dans les environs. Cependant en un besoin on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre par une ouverture qui donnoit sur vallon voisin et il y avoit une machine faite exprès pour les hisser.

" Toutes ces merveilles /:me dit Emina:/ sont l'ouvrage de Gomelez. Ils creuserent ce rocher, dans le tems qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est à dire qu'ils achevèrent de les creuser, car les idolâtres qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent qu'en ce lieu même étoient les mines d'or natif de la Bétique et d'anciennes prophéties annoncent que toute la contrée doit retourner un jour au pouvoir des Gomelez. Qu'en dites vous Alphonse ce seroit un joli patrimoine. "

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui temoignai, puis changeant de propos je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir ?

Emina me répondit qu'à près ce qui s'étoit passé elles ne pouvoient plus rester en Espagne, mais qu'elle[s] vouloient se reposer un peu jusqu'à ce que l'on eut préparé leur embarquement.

On nous donna un diner très abondant, surtout en venaison et beaucoup de confitures sèches. Les trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines, qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes. Emina en convint et s'adressant à Zoto elle lui dit. " Vous et vos frères, vous devez avoir eu des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous le raconter. "

Zoto après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous et commença en ces termes.

## Histoire de Zoto.

Je suis né dans la ville de Benevent capitale du Duché de ce nom. Mon père, qui s'appelloit Zoto comme moi était un armurier habile dans sa profession ; mais comme il [y] en avoit deux autres dans la ville qui avoient même plus de reputation, son état ne suffisoit qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfants à savoir mes deux freres et moi.

Trois ans à près que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile appelé Lunardo, qui lui donna pour présent de noces des boucles d'oreilles en or avec une chaîne du même metal à mettre autour du cou. Ma mère en revenant de la noce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit longtems de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mouroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne repondit rien. Il avoit un fusil de chasse du plus beaux travail avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tirait quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur vandit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré et les lui apporta. Ma mère alla de le même jour le montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreilles furent trouvées un peu plus riches que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours à près la femme de Lunardo vint chez ma mère pour lui rendre sa visite, elle avoit les cheveux tréssés tournés en limaçon et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête etoit une rose de filigranne enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie et n'en sortit que lorsque mon père lui eût promis une aiguille pareille à celle de sa sœur. Cependant comme mon père n'avoit ni argent ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint bientôt aussi mélancolique que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays appelé Grillo-Monaldi, qui vint chez lui pour faire netoyer ses pistolets. Monaldi s'apercevant de la tristesse de mon père lui en demanda la raison et mon père ne la lui cacha point. Monaldi à près un moment de reflexion lui parla en ces termes : “ Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez l'autre jour on a par hazard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté que vous ne le connoissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite et vendu à moi même. Si vous eussiez dit la vérité, vous pouviez me causer quelque embarras. Voici donc le[s] quarante cinq onces dont vous avez besoin, et deplus ma bourse vous sera toujours ouverte ” Mon père accepta avec reconnoissance, alla acheter une aiguille d'or enrichie d'un rubis et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle ne doute point de revoir Madame Lunardo ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'Eglise suivie d'un laquais de louage en livrée et elle en avoit fait la proposition à son mari Lunardo qui étoit très avare, avoit bien consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or qui au fond lui sembloit aussi en sureté sur la tête de sa femme que dans sa propre cassette, mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle seulement pour se tenir une demiheure derrière le dos de sa femme. Cependant les persécutions de Madame Lunardo furent si violentes et si souvent répétées qu'il se determina enfin à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari etoit pour cet employe, aussi bien qu'un autre, et dès le Dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade ; mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'Eglise les mendiants firent une grande huée et lui crièrent dans leur jargon “ Mira Lunardo che fa la criarda de sua mugiera. ” Cependant comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'Eglise où on lui rendit toutes sortes d'honneur. On lui présenta l'eau bénite, on la plaça dans un banc, tandis que ma mère

étoit de bout et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple

Ma mère de retour au logis prit aussitôt un habit bleu de mon père et se mit à orner les manches d'un reste de bandoulière jaune qui avoit appartenue à la giberne d'un miquelet. Mon père surpris demanda ce qu'elle fesoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur et comme son mari avoit eû la complaisance de la suivre en habit de livrée. Mon père l'assura qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le Dimanche suivant il donna une once d'or à un laquais de louage qui suivit ma mère à l'Eglise, où elle joua un rôle encore plus beau que Madame Lunardo n'avoit fait le Dimanche précédant.

Ce même jour tout de suite à près la messe, Monaldi vint chez mon père et lui tint ce discours :  
“ Mon cher Zoto je suis informé de la rivalité d'extravagance qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie, vous n'avez donc que deux partis à prendre, l'un de corriger votre femme l'autre d'embrasser un état qui vous mette à même de satisfaire son gout pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme tant qu'elle a vécu. On a d'autres baguettes de coudrier qu'on prend par les deux bouts, elles tournent dans la main et servent à découvrir les sources d'eau et même les trésors. Cette baguette-ci n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout et que vous appliquiez l'autre sur les epaules de votre épouse je vous assure que vous la corrigerez aisément de tous ses caprices.

Si au contraire vous prenez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Benevent, parce que c'est une frontiere. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions ” Après avoir ainsi parlé Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur la table de mon père et s'en alla.

Pendant ce tems là, ma mère étoit allée à près la messe montrer son laquais de louage au Corso et chez quelques un[e]s de ses amies. Enfin elle rentra triomphante ; mais mon père la recut tout autrement qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche il saisit son bras gauche et prenant la baguette de coudrier à la main droite il commença de mettre en execution les conseils de Monaldi. Sa femme s'évanouit. Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint, et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours à près mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire que le bois de coudrier n'avoit point fait un bon effet, et qu'il se récommandoit aux braves dont il lui avoit parlé. Monaldi lui répondit “ Monsieur Zoto il est assez surprenant que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible, et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis ; mais il faut auparavant que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs lorsque vous aurez fini votre ouvrage prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier vers le portail de la Madonne, peut-être quelqu'un viendra-t-il vous employer — Adieu puisse le ciel bénir vos entreprises. ”

Mon père fit ce que Monaldi lui avoit conseillé et bientôt il s'aperçut que divers cavaliers de sa trempe et les Sbires le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice mon père fut un soir accosté par un homme bien mit, qui lui dit “ Monsieur Zoto voici cent onces que je vous donne. Dans une demi-heure vous verrez passer deux<sup>1</sup> jeunes gens qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux avec l'air de vouloir leur faire une confidence et vous direz à demi-voix qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi. Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'en fuira. Alors vous achevrez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous refugier dans une Eglise, retournez tranquillement chez vous et je vous suivrai de près ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu'on lui avoit données. Lorsqu'il fut de retour chez lui, il vit arriver l'inconnu dont il avoit servi le ressentiment. Celui-ci lui dit “ Monsieur Zoto, je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces que je vous prie d'accepter, et en voici encore

---

<sup>1</sup> Biffé : jeux

une autre de même valeur que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous ”  
Après avoir ainsi parlé l’inconnu se retira.

Bientôt à près le chef des Sbires se présenta chez mon père qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui-ci invita mon père à venir faire chez lui un souper d’amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique et ils y trouverent pour convives le Bariget et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému et ainsi qu’on l’est d’ordinaire à près un premier assassinat. L’Ecclésiastique remarquant son trouble lui dit “ Monsieur Zoto point de tristesse : les messes de la Cathedrale sont à douze taris la piece. On dit que le Marquis Feltri à été assassiné, faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son âme et l’on vous donnera par dessus le marché une absolution général[e]. ” Après cela il ne fut plus question de ce qui s’étoit passé et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père et lui fit compliment sur la manière dont il s’étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces qu’il en avoit reçu, mais Monaldi lui dit “ Zoto vous offensez ma délicatesse, si vous me reparlez [*sic*] encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez de n’en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service et mon amitié vous êtes acquise. Je ne vous cacherai plus que je suis moi même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d’honneur et d’une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y acheter des canons de fusils, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la Croce d’oro, et ne vous embarrassez pas du reste. ” Mon père partit au bout de trois jours et fit une campagne aussi honorable que lucrative

Quoique le climat de Bénévent soit très doux mon père qui n’étoit pas encore fait au métier ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d’hiver dans le sein de sa famille, et son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d’or à son gorset noir et un crochet d’or où pendoient ses clefs.

Vers le printemps, il arriva que mon père fut appelé dans la rue par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d’un certain âge et quatre hommes à cheval. Le seigneur lui dit “ Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante séquins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un chateau voisin et de permettre que l’on vous bande les yeux. ” Mon père consentit à tout et à près une assez longue traite et plusieurs détours, ils arrivèrent au château du vieux Seigneur. On le fit monter et on lui ôta son bandeau alors il vît une femme masquée attachée dans un fauteuil, et ayant un baillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit “ Monsieur Zoto, voici encore cent séquins, ayez la complaisance de poignarder ma femme. ”

Mais mon père répondit “ Monsieur vous vous êtes mépris sur mon compte. J’attend les gens au coin d’une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu’il convient à un homme d’honneur ; mais je ne me charge point de l’office d’un bourreau ” Après avoir ainsi parlé mon père jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux. Celui ci n’insista pas d’avantage, fit encore bander les yeux à mon père, et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d’honneur à mon père ; mais ensuite il en fit une autre qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Benevent deux hommes de qualité, dont l’un s’appeloit le Comte Montalto et l’autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto, fit appeler mon père et lui promit cinq cent sequins pour assassiner Serra. Mon père s’en chargea, mais il demanda du tems parce qu’il savoit que le Marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours à près le Marquis Serra fit appeler mon père dans un lieu écarté et lui dit “ Zoto voici une bourse de cinq cent sequins. Elle est à vous donnez moi vôtre parole d’honneur de tuer Montalto. ”

Mon père prit la bourse et lui répondit “ Monsieur le Marquis je vous donne ma parole d’honneur de poignarder Montalto, mais il faut que je vous l’avoue, je lui ai donné ma parole de vous faire périr ”

Le Marquis dit en riant “ J’espère bien que vous ne le ferez pas ”

Mon père répondit très sérieusement “ Pardonnez moi Monsieur le Marquis, je l’ai promis et je le ferai. ”

Le Marquis sauta en arriere et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture et cassa la

tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto et lui annonça que son ennemi n'étoit plus. Le Comte l'embrassa et lui rémit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua d'un air un peu confus, que le Marquis avant de mourir lui avoit donné cinq cent séquins pour l'assassiner. Le Comte dit, qu'il étoit charmé d'avoir prévenu son ennemi. " Monsieur le Comte /:lui répondit mon père:/ cela ne vous servira de rien car j'ai donné ma parole. " En même tems il lui donna un coup de poignard. Le Comte en tombant poussa un cri qui attira ses domestiques. Mon père se débarassa d'eux à coups de poignard et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composoient vantèrent à l'envi un attachement aussi religieux à sa parole. Je vous assure que ce trait est encore dans la bouche de tout le monde et que pendant long tems on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto étoit à cette endroit de l'histoire de son père, un de ses freres vint lui dire qu'on demandoit des ordres au sujet de l'embarquement. Il nous quitta donc en nous demandant la permission de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu'il avoit dit me donnoit beaucoup à penser. Il n'avoit cessé de vanter l'honneur, la délicatesse l'exacte probité de gens à qui l'on auroit fait grace de les pendre. L'abus de ces mots dont il se servoit avec tant de confiance brouilloit toutes mes idées

Emina s'apercevant de ma rêverie m'en demanda le sujet. Je lui répondis que l'histoire du père de Zoto me rappelloit ce que j'avois entendu dire à un certain hermite à savoir : qu'il étoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d'honneur : Emina me répondit : " Mon cher Alphonse respectez cet hermite et croyez ce qu'il vous dit, vous le retrouverez plus d'une fois dans le cours de votre vie " Puis les deux sœurs se levèrent et se retirèrent avec les négresses, dans l'intérieur de l'appartement, c'est à dire dans la partie du souterrain, qui leur étoit destinée. Elles revinrent pour le souper et puis chacun s'alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la Caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d'une main et conduisant de l'autre sa petite sœur qui étoit plus jolie que l'amour.

" Alphonse /:me dit Emina:/ brave Alphonse réçois la récompense de ta valeur héroïque. Tu bravas les tortures plutôt que de nous trahir. Nous sommes ton bien, nous sommes tes épouses. Puisse le Saint prophète perpetier [*sic*] en nous le sang illustre des Albencerages. " Je n'étois point assez casuiste, pour savoir jusqu'à quel point il m'étoit permis d'écouter des pareilles propositions de mariage. Je cherchai des arguments à leur opposer ; je n'en trouvai point. Je balbutiai quelques mots sur les convenances, l'honneur, la diférence des cultes ; on me ferma la bouche, et la faiblesse de mes raisons, où la mienne termina la dispute à l'avantage de mes cousines.

### *Sixième Journée.*

Je fus reveillé par Zoto qui me dit, que j'avois dormi très long tems et que le diner étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leur yeux me caressoient encore et elles sembloient occupées de la veille plus que du diner qu'on leur servit. Lorsqu'on eut ôté la table, Zoto prit place auprès de nous et reprit en ces termes le récit de son histoire.

### Suite de l'histoire de Zoto

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Monaldi je pouvois avoir sept ans et je me rappelle qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux freres et moi. Mais ce ne fut que pour la forme. Comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisement convaincus que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le Chef des Sbires eut un soin tout particulier de nous pendant nôtre détention et même il en abrégea le terme. Ma mère au sortir de la prison fût très bien reçue par les voisines et tout le quartier ; car dans le midi de l'Italie les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en

Espagne. Nous avons nôtre part, dans l'estime universelle et moi en particulier, j'étois regardé comme le Prince des polissons de notre rue.

Vers ce tems Monaldi fut tué dans une affaire, et mon père qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne, pour y attendre une remise d'argent qu'envoyoit le Vice roi de Sicile. L'entreprise réussit ; mais mon père y fut blessé d'un coup de mousquet dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus long tems. Le moment où il prit congé de la troupe fut extraordinairement touchant. L'on assure même que plusieurs bandits y pleurerent ; ce que j'aurois de la peine à croire ; si moi même je n'avois pleuré une fois en ma vie ; et ce fut à près avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre, quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane, les autres furent joindre Testalunga qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le detroit et se rendit à Messine où il demanda un Azile aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécun[e] entre les mains de ces pères fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur Eglise, où il ménoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins et le cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe et il faisoit chercher une couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison pensoit encore ses blessures par dessus le marché.

Je suppose qu'alors mon père nous fesoit tenir de fortes remises ; car l'abondance réignoît dans nôtre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du Carnaval, et dans le carême, elle fit une crèche /:ou présépe:/ représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre et autres enfantillages de cette espèce qui sont fort en vogue dans tout le Royaume de Naples et forment un objet de luxe pour les bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présépe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère il me semble qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer sur les dangers aux quels s'exposoit son époux, mais quelques triomphes remportés sur sa sœur où sur ses voisines, séchoient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle creche fut le dernier plaisir de ce genre qu'elle put goûter. Je ne sais comment elle gagna une pleurésie dont elle mourut au bout de quelques jours.

À sa mort nous n'aurions sû que devenir, si le barigel ne nous eut retirés chez lui. Nous y passames quelques jours à près quoi l'on nous rémit à un mulétier qui nous fit traverser toute la Calabre et arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne et nous présenta aux moines qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffes pollissons, que nous l'avions été à Benevent. Lorsque nous avions mangé la soupe des moines mon père nous donnoit un tari à chacun, dont nous achetions des châtaignes et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin nous étions d'heureux polissons — Lorsqu'un événement qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme on alloit chanter vêpres, je revins au portail de l'Eglise chargée [*sic*] de mârons, que j'avois achetés po[u]r mon frère et moi, et j'en faisois les dividendes. Lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux et précédée de deux chevaux de même couleur qui couroient en liberté, sorte de Luxe que je n'ai vû qu'en Sicil[e]. La voiture s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un Gentil-homme braciere, qui donna le bras à une belle Dame, ensuite un abbé et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la Hongrie, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. Sa petite hongreline étoit de velours bleu, brodé en or et garnie de Zibelines, elle lui descendoit à la moitié des jambes et couvroit même une partie de ses bottines qui étoient en maroquin jaune. Son bonnet également garni de Zibellines étoit aussi en velours bleu et surmonté d'une houpe de perles qui tomboient sur une épaule. Sa ceinture étoit en gland et cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries<sup>1</sup>. Enfin il avoit à la main un livre de

---

<sup>1</sup> *Biffé* : monté



prières montée en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit à un garçon de mon âge, que ne sachant ce que je fesois, j'allai à lui et lui offris deux chataignes, que j'avois à la main ; mais l'indigne garnement au lieu de répondre, à la petite amitié que je lui fesois me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble qu'alors, j'entendis aussi le petit seigneur pousser des cris affreux ; mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance. Lorsque je la répris je me trouvai près de la fontaine du jardin entouré de mon père et de mes freres, qui me lavoient le visage et cherchoient à arrêter l'hémorrhagie.

Cependant comme j'étois encore tout en sang nous vimes revenir le petit seigneur suivi de son abbé du Gentil-homme Braciere et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le Gentilhomme expliqua en peu de mots que Madame la Princesse de Rocca Fiorita exigeoit que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur que je lui avois causé, ainsi qu'à son principino — Et tout de suite les valets de pied mirent la sentence à Exécution. Mon père qui craignoit de perdre son azile, n'osa d'abord rien dire ; mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au Gentil homme, avec tout l'accent d'une fureur étouffée il lui dit “ Faites finir ceci, ou rappelez vous que j'en ai assassiné qui en valoient dix de votre sorte ”. Le Gentil homme considérant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice ; mais comme j'étois encore couché sur le ventre. Le Principino s'approcha de moi et me donna un coup de pied dans le visage en me disant “ Managia la tua facia de Bandita. ” Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire que depuis ce moment je n'ai plus été enfant, où du moins que je n'ai plus goûté les douces joies de cet âge, et long tems à près, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays ; car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit comme le jour je ne songeois plus qu'à punir le Principino. Je me reveillois en sursaut rêvant que je le tenois aux cheveux et le rouois de coups, et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y entretenir, je choisis un but contre le quel je m'exerçois presque toute la journée.

Une fois mon père me demanda ce que je faisais ? je lui répondis que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino et puis de m'enfuir et de me faire bandit. Mon père parut ne pas croire à ce que je disois, mais il me sourit, d'une manière qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le Dimanche qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort émû, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontrais un petit ramoneur de ma connoissance qui me demanda où j'allois ? je lui racontai mon histoire, et il me conduisit aussitôt à son maître. Celui ci qui manquoit de garçons et ne savoit où en prendre, pour un métier aussi rude me reçut avec plaisir. Il me dit que personne ne me reconnoitroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent tres utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent dû la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des cheminées et l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai ; car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environs six mois que j'exerçois ma profession lorsqu'il m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis, mais je trouvai que sous le toit le tuyau se separoit en deux. Là j'aurois encore dû appeler, mais je ne le fis point et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser et je me trouvai dans un beau sallon. Mais le premier objet que j'y aperçus, fut mon Principino en chemise et jouant au volant.

Quoique ce petit sot eût sans doute vû d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le

Diable. Il se mit à genoux et me pria de ne point l'emporter, promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut être touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage étoit devenue trop forte de plus je m'étois bien vengé du coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières et en partie des coups de verges ; mais j'avois encore sur le cœur le coup de pied, qu'il m'avoit donné en visage, en me disant " Managia la tua faccia de Bandita " Enfin un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai, puis je déchirai la chemise du Principino et quand son dos fut à nud je le déchirai — aussi où du moins je l'accommodai assez mal ; mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage et lui dit. " Ciucio Maledetto io no Zuno la Diavola, io Zuno lu picolu banditu delli augustini " Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint et je remontai par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur le toit j'entendis encore la voix du maître qui m'appeloit mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie devant la quelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot et du chariot à terre, puis j'arrivai tout courant au couvent des augustins, où je racontai à mon père tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père me quitta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit " Zoto ! Zoto Gia vegio che tu serai Banditu " Ensuite se tournant vers un homme qui étoit à côté de lui il lui dit " Padron Lettereo, prendete lo chiotosto vui. "

Lettereo est un nom de Baptême particulier à Messine. Il provient d'une lettre que la Vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville et qu'elle doit avoir datée, l'an 1452. de la naissance de mon fils. Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre que les Napolitains au Sang de S<sup>t</sup> Janvier. Je vous fais ce détail parce qu'un an et demi à près, j'ai fait à la Madonna della lettera une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque armé /:soit disant:/ pour la pêche du corail, mai[s] au fond contrebandier et même forban, selon que l'occasion s'en présentoit, ce que [sic] lui arrivoit rarement, parce qu'il ne portoit pas de canons, et qu'il falloit surprendre des bâtiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine ; mais Lettereo faisoit la Contrebanda pour le Comte des principaux marchands de la ville. Les Commis de la Douane y avoient leur part, et d'ailleurs le patron passoit pour être très libéral de Coltelades ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin il avoit une figure véritablement imposante. Sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer ; mais tout le reste de son extérieur y répondoit si bien que les gens d'un caractère timide ne le voyoient point sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques et sa peau bise étoit chamarée de divers dessins tout particuliers. Les Matelots de la Méditerranée ont presque tous l'usage de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres des profils de galère, des croix et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit enrichi sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix et sur l'autre une Madone des quelles images, l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe épaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur une veste sans manche, des culottes de matelot, les bras et les pieds nus, et les poches pleines d'or — Tel étoit le patron.

L'on prétend que dans sa jeunesse il avoit eu de bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore il étoit la Coqueluche des femmes de son état et la terreur de leurs époux.

Enfin pour achever de vous faire connoître Lettereo je vous dirai qu'il avoit été l'ami intime d'un homme d'un vrai mérite qui depuis a fait parler de lui, sous le nom du Capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble dans les corsaires de Malte. Ensuite Pépo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voies et en même tems il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père qui dans son asile n'avoit rien à faire qu'à penser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison entroit volontiers en conversation avec des héros de son accabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo, et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau et il l'assura que puisque j'avois été ramoneur il ne me faudroit pas deux jours pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté : car mon nouvel état me paroissoit plus noble que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père et mes frères, et pris gaîment avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le patron rassemble son équipage composé de vingt hommes, dont les figures ressembloient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs et leur tint ce discours " Anime managie quiesta criadura e la filici de Zota se uno de voi à utri, si mette la mano sopra io li mangio l'anima " Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune ; mais comme je vis deux mousses de mon âge qui servoient les matelots et mangeoient leurs réstes, je fis comme eux. On me laissa faire et l'on m'en aima d'avantage. Mais lorsque l'on vit ensuite comme je montois l'antenne, chacun s'empessa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues ; car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mimes à la voile, et arrivâmes le troisième jour au détroit de S<sup>t</sup> Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques occupées de la pêche du corail, nous nous mimes aussi à pêcher ou plutôt nous en fisions le semblant. Mais moi en mon particulier j'en tirai beaucoup d'instruction ; car en quatre jours je nageois et je plongeois comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, nôtre petite flotille fut dispersée par une grégalade ; c'est le nom que dans la Méditerranée l'on donne à un coup de vent de nord-est. Chacun se sauvât comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage connu sous le nom de la rade de S<sup>t</sup> Pierre ; c'est une plage déserte sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une polaire [*sic*] Vénitienne qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire et jetta l'ancre tout proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de<sup>1</sup> calé à fin de paroître avoir moins de monde, ce qui étoit presque une précaution superflue ; car les bâtimens Latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Venitien, vit qu'il n'étoit composé que du Capitaine du contre-maitre des six matelots et d'un mousse. Il observa de plus que la voile de hune étoit déchirée et qu'on la descendoit pour la racommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Muni de ces observations il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile goudronnée et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le tems se fut rémis au beau, les matelots ne manquèrent pas de monter sur les huniers pour de ferler la voile ; mais comme ils ne s'y prenoient pas bien, le contre-maitre monta aussi et fut suivi du Capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer s'y glissa avec sept matelots et aborda par l'arrière de la polaire. Le capitaine qui étoit sur la vergue leur cria " à larga ladron à larga. " Mais Lettereo le coucha en joue avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le Capitaine qui paroissoit un homme déterminé se jette dans le haut-bans, pour descendre, Lettereo le tira au vol — il tomba dans la mer et on ne le revit plus. Les matelots demandèrent grace. Lettereo laissa quatre hommes pour les tenir en arrêt et avec les trois autres il se mit à parcourir l'intérieur de vaisseau. Dans la chambre du Capitaine il trouva un baril de ceux où l'on met les olives ; mais comme il étoit un peu pesant, et cerclé avec soin, il jugea qu'il y trouveroit peut être d'autres objets, il l'ouvrit et fut agréablement surpris d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas d'avantage et sonna la retraite. Le détachement vint à bord et nous mimes à la voile. Comme nous rangions l'arrière du

---

<sup>1</sup> Biffé : cela

Vénitien, nous lui criames encore par raillerie “ Viva S<sup>t</sup> Marco. ”

Cinq jours à près nous arrivâmes à Livourne. Aussitôt le patron se rendit chez le Consul de Naples avec deux de ses gens et y fit sa déclaration “ Comme quoi son équipage avoit pris querelle avec celui d’une Polaire Vénitienne, et comme quoi le Capitaine Vénitien avoit malheureusement été poussé par un matelot et étoit tombé dans la mer ”. Une partie du baril d’olives fut employée à donner à ce récit l’air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un gout décidé pour la piraterie, auroit sans doute tenté d’autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa à Livourne un nouveau commerce au quel il donna la preference. Un juif appelé Nathan Lévi ayant observé que le Pape et le Roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoies de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C’est pourquoi il fit fabriquer des monnoies pareilles dans une ville d’Angleterre appelée Birmingham. Lorsqu’il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola hameau de pêcheurs, situé sur la frontière des deux états, et Lettereo se chargea du soin d’y transporter et débarquer la marchandise

Le profit fut considerable et pendant plus d’un an nous ne fimes qu’aller et venir toujours chargés de nos monnoies Romaines et Napolitaines — Peut être même eussions nous pû continuer long tems nos voyages ; mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations proposa aussi au juif de faire fabriquer des monnoies d’or et d’argent. Celui-ci suivit son conseil et établit à Livourne même une petite manufacture de Sequins et de Scudi. Nôtre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne et prêt à mettre à la voile, on vint lui dire que le Capitaine Pepo avoit ordre du Roi de Naples de l’enlever, mais qu’il ne pouvoit se mettre en mer qu’à la fin du mois. Ce faux avis n’étoit qu’une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe, le vent étoit favorable il crut pouvoir faire encore un voyage et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour nous nous trouvâmes au milieu de l’escadrille de Pepo composée de deux galliottes et de deux scampavies. Nous étions entourés il n’y avoit nul moyen d’échapper. Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles de hors et gouverna sur<sup>1</sup> le capitaine. Pepo étoit sur le pont et donnoit des ordres pour l’abordage. Lettereo prit un fusil le coucha en joue et lui cassa un bras. Tout cela fut l’affaire de quelques secondes.

Bientôt à près les quatre batiments mirent le coup [*sic*] sur nous et nous entendions de tous côtés “ Mayna Lardo, Mayna can Senza fede. ” Lettereo mit à l’orse en sorte que notre bande rasoit la surface de l’eau. Puis s’adressant à l’équipage il nous dit “ Anime managie io in galera non civado — pregate per me la Santissima Madonna della Letterea ” Nous nous mîmes tous à genoux. Lettereo mit les boulets de canon dans ses poches. Nous crumes qu’il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin Pirate ne s’y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau plein de cuivre amarré sur le vent. Lettereo s’arma d’une hâche et coupa l’amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l’autre bande et comme nous penchions déjà beaucoup il nous fit chavirer tout à fait. D’abord nous autres qui étions à genoux nous tombames tous sur les voiles et lorsque le navire s’engoufra, celles-ci par leur élasticité nous rejetterent heureusement à plusieurs toises de l’autre côté.

Pépo nous répêcha tous à l’exception du capitaine d’un matelot, et d’un mousse, à mesure que l’on nous tiroit de l’eau l’on nous garroitoit, et l’on nous jettoit dans le gavon de la Capitane. Quatre jours à près nous abordames à Messine. Pépo fit avertir la justice que nous avions [*sic*] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Nôtre débarquement ne manqua pas d’un[e] certaine pompe. C’étoit précisément l’air [*sic*] du Corso, où toute la noblesse se promène sur ce que l’on appelle la Marine. Nous marchions gravement précédés et suivis par des Sbires.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu’il m’eut aperçu et s’écria “ Ecco su picolu banditu des augustini. ” En même tems il me sauta aux yeux me saisit par les cheveux et m’égratigna le visage. Comme j’avois les mains liées derrier le dos, j’avois de la peine à me defendre.

Cependant me rappelant un tour que j’avois vû faire à Livourne à des matelots anglais, je

---

<sup>1</sup> *Surch.* : vers

débarassai ma tête et j'en donnai un grand coup dans l'estomac du Principino, il tomba à la renverse ; puis se levant furieux il tira un petit couteau de sa poche et voulut m'en frapper, je l'évitai et lui donnant un croc en jambe, je le fis tomber lui même fort rudement, et même en tombant il se blessa avec le couteau qu'il tenoit en main. La Princesse qui arriva sur ces entrefaites voulut encore me faire battre par ses gens, mais les Sbires s'y opposèrent et nous conduisirent en Prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long ; ils furent condamnés à recevoir l'estrapade et puis à passer le reste de leurs jours aux galères ; quant aux mousses qui étoient échappés et à moi, nous fûmes relâchés comme n'ayant pas l'âge compétant. Dès que la liberté nous fut rendue. J'allai au couvent des Augustins ; mais je n'y trouvais plus mon père. Le frère portier me dit qu'il étoit mort et que mes frères étoient mousses sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au père Prieur. Je fus introduit et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête et le croc en jambes donné au Principino. Sa Révérence m'écoula avec beaucoup de bonté, puis elle me dit " Mon enfant votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable, c'étoit un bien mal acquis, au quel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant nous avons osé en détourner quelques écus que nous avons donnés au Capitaine Espagnol qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous on ne peut plus vous donner asile dans ce Couvent par egard pour Madame la Princesse de Rocca Fiorita, nôtre Illustre bienfaitrice, mais mon enfant vous irez à la ferme que nous avons au pied d'Etna et vous y passerez doucement les années de votre enfance. " Après m'avoir dit ces choses le Prieur appela un frère Laï et lui donna des ordres relatifs à mon sort, Le Prieur appela un frère Laï et lui donna des ordres relatifs à mon sort [sic]

Le lendemain je partis avec le frère Laï, nous arrivâmes à la ferme et je fus installé. De tems a autre, l'on m'envoyoit à la ville pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible pour éviter le Principino ; cependant une fois que j'achetois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelque tems après, je m'introduisis chez lui à la faveur d'un déguisement, et sans doute il m'eut été facile de l'assassiner, et je me repens tous les jours de ne l'avoir pas fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma<sup>1</sup> jeunesse il ne s'est point passé six Mois ni, même quatre sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi l'avantage du nombre. Enfin j'atteignis quinze ans et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison ; mais j'étois presque un homme pour la force et le courage, ce qui ne doit point vous surprendre, si l'on considère que l'air de la mer et ensuite celui des montagnes avoient fortifié mon tempérament.

J'avois donc quinze ans lorsque je vis pour la première fois le brave et digne Testa-Lunga le plus honnête et vertueux Bandit qu'il y ait eû en Sicile. Demain si vous le permettez, je vous ferai connoître cet homme dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter. Le gouvernement de ma Caverne exige des soins attentifs aux quels je ne puis me refuser.

---

Zoto nous quitta et chacun de nous fit sur son récit des réflexions analogues à son propre caractère. J'avouai ne pouvoir refuser une sorte d'estime à des hommes aussi courageux que ceux qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu — Zibeddé dit qu'un petit bandit de seize ans pouvoit bien inspirer de l'amour.

Nous soupâmes et chacun fut se coucher. Mes cousines vinrent me trouver, j'avois de[s] scrupules. " Je ne suis point votre mari /:leur dis-je:/

— Vous l'êtes " /:me répondirent-elles:/ Cette altercation dura long tems, la nuit finit cependant

---

<sup>1</sup> Biffé : jeunesse

comme la précédente.

### *Septième Journée*

Le lendemain matin, je me reveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines ; Emina lisoit le Coran. Zibeddé essayoit des perles et des schals. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le diner, Zoto vint reprendre le fil de son histoire ce qu'il fit en ces termes :

#### Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-Lunga, je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit-bourg au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera visitant un jour ses domaines vit cette femme qui étoit venue le complimenter avec les autres femmes des Notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage que ses vassaux lui offroient par les mains de la beauté ne fut occupé que des charmes de Madame Testa-Lunga. Il lui expliqua sans détour l'effet qu'elle fesoit sur ses sens et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derriere sa femme. Il tira un couteau de sa poche et l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place tout homme d'honneur en eut fait autant. Testa-Lunga après avoir fait ce coup se retira dans une église où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se résolut à joindre quelques bandits, qui s'étoient depuis peu réfugiés sur le sommet de l'Etna. Il y alla et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomi une prodigieuse quantité de Lave et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testa Lunga fortifia sa troupe, dans des répaïres dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sureté, ce brave chef s'adressa au vice Roi et lui demanda sa grace et celle de ses compagnons. Le gouvernement refusa dans la crainte à ce que j'imagine de compromettre l'autorité. Alors Testa-Lunga entra en pour parler avec les principaux fermiers des terres voisines : il leur dit " Volons en commun je viendrai et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres. " C'étoit toujours voler ; mais Testa Lunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardoit pour lui que l'absolu nécessaire. Au contraire s'il traversoit un village, il fesoit tout payer au double, si bien qu'il devint en peu de tems l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit que plusieurs bandits de la troupe de mon père avoient été joindre Testa-Lunga qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna pour faire des courses dans le Val de Noto et le Val di Mazara. Mais à l'époque dont je vous parle, c'est à dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val Demoni et un beau jour, nous les vîmes arriver à la ferme des moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant n'approcheroit pas encore des hommes de Testa-Lunga. Les habits de Miquelets, les cheveux dans une resile de soie une ceinture de pistolets et de poignards, une épée de longueur et un fusil de même ; tel étoit à peu près leur équipage de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules et boire notre vin. Le quatrième on vint leur anoncer qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade, dans une chemin creux attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix ; mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire les bandits revinrent à la ferme et moi qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé que je me jettai aux pieds du chef pour le conjurer de me recevoir dans sa troupe. Testa-Lunga demanda qui j'étois ? Je répondis que j'étois le fils du bandit Zoto. — A ce nom chéri, tous ceux qui avoient servi sous mon père pousserent un cri de joye. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras me posa sur la table et dit " Mes Camarades, Le Lieutenant de Testa Lunga à été tué dans le

combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit nôtre Lieutenant. Ne voyez vous pas que l'on donne des Régiments aux fils des Ducs et des princes, fasons pour le fils du Brave Zoto ce que l'on fait pour eux. Je réponds qu'il se rendra digne de ces honneurs. ” Ce discours mérita de grands applaudissemens à l'orateur et je fus proclamé à l'unanimité.

Mon grade d'abord n'étoit qu'une plaisanterie, et chaque bandit éclatoit de rire en m'appellant Signor Tenente. Mais il falut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque et le dernier à couvrir la retraite, mais aucun d'eux n'en savoit autant que moi lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi où d'assurer le repos de la troupe. Tantôt que [sic] je gravissois le sommet des rochers pour decouvrir plus de pays et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entieres tout au milieu des ennemis ne descendant d'un arbre que pour grimper sur un autre. Souvent même il m'est arrivé de passer les nuits sur les plus hauts chataignes [sic] de l'Etna ; et lorsque je ne pouvois plus résister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroie. Tout cela ne m'étoit pas bien difficile puisse [sic] j'avois été mousse et Ramoneur.

J'en fis tant enfin que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testa-Lunga m'aimoit comme son fils si je l'ose dire j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire ne me rendit pas insensible aux douces distractions que m'inspirait mon âge. Je vous ai déjà dit que chez nous les bandits etoient les héros du peuple et vous jugez bien que les bergères de l'Etna ne m'auroient pas disputé leur cœur, mais le mien etoit dest[i]né à se rendre à des charmes plus délicats, et l'amour lui reservoit une conquête plus flateuse.

J'étois Lieutenant depuis deux ans et j'en avois dix sept finis lorsque nôtre troupe fut obligée de retourner vers le Sud, parcequ'une nouvelle irruption du Volcan avoit détruit nos rétraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivames à un château appelé Rocca Fiorita fief et manoir en chef du Principino mon ennemi.

Je ne pensois plus guere aux injures que j'en avois reçus, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit point vous surprendre dans nos Climats les cœurs sont implacables.

Si le Principino eut été dans son château je crois que je l'aurois mis à feu et à sang. Je me contentai d'y faire tout le degât que je pus et mes camarades qui connoissoient mes motifs me secondèrent de leur mieux. Les domestiques du château qui avoient voulu d'abord nous résister ne resistèrent point au bon vin de leur maître que nous répandions à grands flots, ils furent des nôtres. Enfin nous fimes de Rocca Fiorita un véritable pays de Cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième nos espions m'avertirent que nous allions être attaqués par tout le Régiment de Syracuse, et que le Principino viendroit ensuite avec sa mère et plusieurs Dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester et je m'établis sur le sommêt d'un chêne touffu qui étoit à l'extremité du jardin, cependant j'avois eu la précaution de faire un trou dans la muraille du jardin pour faciliter mon évacion.

Enfin je vis arriver le Régiment qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de Litieres dans les quelles etoient les Dames ; et dans la dernière etoit le Principino lui même couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de Soldats et lorsqu'il sut que personne de nous n'étoit resté dans le château il y entra avec les Dames et quelques gentilshommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre une source d'eau fraîche, une table de marbre et des bancs. C'étoit la partie du jardin la plus ornée. Je supposai que la société ne tarδοit pas à s'y rendre, et je me résolu[s] de l'attendre pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demi-heure, je vis venir une jeune personne à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté et l'impression qu'elle fit sur moi fut si forte et si subite que je serois peut être tombé du haut de mon arbre si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je fesois quelque fois pour me reposer avec plus de sureté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je fesois, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai, de manière à ce que je pouvois la voir sans être moi même apperçu. Alors je vis le Principino qui s'avançoit tenant un bouquet à la main. Il y

avoit près de trois ans que je ne l'avois vû, il s'étoit formé. Sa figure étoit belle pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa phisionomie exprima le mépris d'une manière dont je lui scus bon gré. Cependant le Principino l'aborda d'un air content de lui même et lui dit " Ma chère promise, voici un bouquet que je vous donnerai ; si vous me promettez de ne jamais plus parler de ce petit gueux de Zoto "

La demoiselle répondit " Monsieur le Prince il me semble que vous avez tort de mettre des conditions à vos faveurs, et puis quand je ne vous parlerois pas de Charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendrait. Votre nourrice elle même ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vû un aussi joli garçon, et pourtant vous étiez là. "

Le Principino fort piqué, répliqua " Méprisable creature puisque tu est amoureuse d'un bandit, voila ce que tu mérites. " En même tems, il lui donna un soufflet.

Alors la demoiselle s'ecria " Zoto que n'es tu ici pour punir ce lâche " Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus, et je dis au Prince : " Tu dois me reconnoître. Je suis bandit, et je pourrois t'assassiner ; mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeller à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres Nobles. "

J'avois sur moi deux poignards et quatre pistolets, j'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'un de l'autre et je laissai le choix au Principino. Mais le malheureux étoit tombé évanouï sur un banc.

Sylvia prit alors la parole et me dit " Brave Zoto ! je suis noble et pauvre. Je devois demain épouser le Prince ou bien être mise au couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie. " Et elle se jetta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas priér. Cependant il falloit empêcher le Prince de troubler nôtre retraite. Je pris un poignard et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc sur lequel il étoit assis. Il poussa un cris et retomba évanoui. Nous sortimes par le trou que j'avois fait dans le mur du jardin et nous regagnames le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maîtresses ; ils furent charmés que j'en eusse fait une et leurs belles jurèrent d'obeir en toute à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Sylvia lorsque je fus obligé de la quitter pour reconnoître les changements que la dernière eruption avoit faite dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes qu'auparavant je n'avois pas apperçus. Je remarquai des gazons des grottes des ombrages en des lieux où je n'aurois auparavant vû que des embuscades où des postes de défence. Enfin Sylvia avoit attendri mon cœur de Brigand. Mais il ne tarda pas à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours " Il monte où le mont par excellence ". Je dirigeai d'abord ma marche, sur ce que nous appellons la tour du Philosophe, mais je ne pus y parvenir — Un Gouffre qui s'étoit ouvert sur les flancs du Volcan, avoit vomi un torrent de Lave, qui se divisant un peu au dessus de la tour et se rejoignant un mille au dessous y formoit une Isle tout à fait inabordable.

Je sentis tout de suite l'importance de cette position et de plus nous avions dans la tour même un dépôt de chataignes que je ne voulois pas perdre a force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, où j'avois passe d'autre fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plutôt dans la tour elle même — Aussitôt je résolus de placer dans cette Isle tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes des feuillages. J'en ornai<sup>1</sup> une autant que je le pus — Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la Colonie, qui fut enchantée de son nouvel asile.

Aprésent lorsque je reporte ma mémoire[e] au tems que j'ai passés dans cet heureux séjours. Je l'y retrouve comme isolé au milieu des cruelles agitations qui ont assailli ma vie. Nous etions séparés des hommes par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obeïssoit à mes ordres et tout étoit soumis à ma chère Sylvia. Enfin pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eû des aventures interessantes ; et j'ose vous assurer que si quelque jour vous voulez en entendre le récit, il vous donnera plus de satisfaction que celui que

---

<sup>1</sup> Biffé : avec



je vous fais.

Il est peu d'hommes qui ne puissent compter de beaux jours ; mais je ne sais s'il y en a qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entr'eux, nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maîtresse de son Camarade et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de nôtre Isle, ou plutôt, elle n'en étoit qu'exilée pour un tems ; car cette furie ne retrouve que trop aisément le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino devint amoureux de Sylvia et sa passion étant très forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi-même ; mais le voyant fort triste je jugeai que ma maîtresse n'y repondoit pas et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guerir Antonino que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro que je detestois au contraire à cause de sa lâcheté et si Testa-Lunga m'en avoit cru il l'auroit dès long tems chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Sylvia et lui fit accroire que j'avois une maîtresse dans un village voisin. Sylvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même tems Antonino instruit par Moro redoubla d'assiduité auprès de Sylvia, et il prit un air de satisfaction qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à démêler des trames de ce genre. Je poignardai Sylvia et Antonino. Celui-ci qui ne mourut pas sur le champ me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scélérat mon poignard sanglant à la main, il en fut effrayé tomba à genoux et m'avoua que le Prince de Rocca Fiorita l'avoit payé pour me faire perir ainsi que Sylvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à nôtre troupe que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai, puis j'allai à Messine et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde joindre son confident et mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur et même de ma gloire. Mon courage tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sureté de mes camarades je perdis bientôt leur confiance — Enfin je puis vous assurer que depuis lors je suis devenu un brigand des plus ordinaires

Peu de tems après Testa-Lunga mourut d'une pleuresie, et toute la troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baie de Taornisne, et m'y tint caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparames d'un senaut sur le quel nous arrivames aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaînes de montagnes qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses je donnai la préférence à la Sierra Morena et je n'eus point lieu de m'en repentir. J'enlevai deux convois de piastres et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnerent de l'ombrage à la cour le gouvernement de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs et y fit marcher plusieurs Régiments. D'un autre côté, le grand Scheïk des Gomélez me proposa d'entrer à son service et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti. Voyant qu'elle ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la Vallée et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je connoissois ces deux hommes et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités d'avoir été pendus à nôtre place et que la nuit ils se détachent du Gibet, pour commettre mille desordres. Je n'en ai pas été témoin et je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de Lune, j'ai bien vu que les deux pendus n'y étoient point et le matin ils y étoient de nouveau.

Voilà mes chers maîtres le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais il[s] n'en auront pas le tems ; car nôtre ambarquement est prêt et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur “ Cet, [*sic*] le tems du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine, nous avons passé ici trois jours que nous ne retrouverons peut être jamais ” Le souper ne fut point gai et je me hâtai de souhaiter le bon soir à mes cousines.

J'espérois les revoir dans ma chambre à coucher et réussir mieux à dissiper leur mélancolie.

### *Huitième Journée.*

Je m'étois endormi, je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups, et que je n'avois pas entendu les nuits précédentes. Son tintement Lugubre me rappella la cloche de la Venta. Je m'attendois à quelque apparition. Emina parut. Zibeddé suivoit sa sœur. Elle avoit le doigt sur la bouche, comme pour me recommander le plus grand silence. Emina mit sa lampe à terre. Zibeddé ôta de son col une tresse de cheveux mêlés de fils d'or. Elle me montra par signes qu'elle vouloit la passer à mon cou ; mais que je devois ôter la relique que j'y portois. Je m'y refusai. Puis songeant qu'elles étoient musulmanes, et qu'un objet révééré des Chrétiens pouvoit leur faire de la peine, j'eus la foiblesse d'y consentir. J'ôtai le petit reliquaire ; mais j'eus un scrupule et je le repris à l'instant. — Alors un cri se fit entendre. La lampe s'éteignit, je restai dans l'obscurité. Le cri fut répété, et je le reconnus pour le hurlement du Démoniaque Pascheco.

Une main sèche et dure s'empara de la mienne et m'entraînoit hors de mon lit. Je ne m'étois point déshabillé. Je cherchai mon épée à tâton, je la trouvai et me laissai conduire. Je marchai long tems dans l'obscurité, enfin je sortis du souterrain, et la lune qui étoit dans son plein me fit voir que Pascheco m'avoit réellement servi de guide.

Nous fîmes encore quelques pas dans la campagne. Pascheco sembla succomber à ses douleurs et se roula dans la poussière. Un autre homme parut et me fit signe de le suivre, il marchoit à grands pas, et autant que je pouvois le distinguer au clair de la Lune, il n'avoit pas meilleure mine que le Démoniaque — D'ailleurs son vêtement avoit quelque chose d'extraordinaire, et il avoit un bandeau sur le front.

Nous arrivâmes sur le sommet d'une montagne. Mon guide s'arrêta et me dit “ Reste ici jusqu'au jour, lorsque le soleil sera levé, tu découvriras la potence des frères Zoto, tu y trouveras un homme endormi et tu l'éveilleras

— Qui es-tu ? /:demandai-je à mon guide:/

— Je suis /:me répondit il:/ celui qui est né et qui ne meurt point, qui marche et ne repose point, qui veille et ne dort point, qui a eu un corps et qui n'en a plus. Je suis le Juif errant. Adieu je vais secourir Pascheco nous nous reverrons quelques jours. ”

Le soleil levant me fit découvrir au loin la potence des frères Zoto. Je marchai une heure dans les bruyères avant d'y arriver. Je trouvai la porte ouverte et un homme couché entre les pendus. Je le reveillai. L'inconnu voyant où il étoit se prit à rire et dit : “ Il faut convenir que dans l'étude de la caballe on est sujet à des méprises assez bizarres. Les mauvais génies savent prendre tant de formes que l'on ne sait à qui l'on a affaire ; mais pourquoi ai-je une corde au cou, je croyois avoir une tresse de cheveux ”. Puis, il m'aperçut et me dit : “ Non vous n'êtes pas des nôtres, vous vous appelez Alphonse. Votre mere étoit une Gomelez, vous êtes Capitaine aux gardes Vallones, brave, mais encore un peu simple, n'importe, il faut sortir d'ici ” Alors l'inconnu se tourna vers son épaule droite et marmota quelques mots comme s'il donnoit un ordre à voix basse “ J'ai dit-il fait venir mes chevaux et vous allez les voir paroître ” En effet nous vîmes bientôt arriver un nègre à cheval qui tenoit un autre cheval en lesse, l'inconnu monta sur l'un moi sur l'autre et nous arrivâmes ainsi à la Venta Quemada — “ Voila /:me dit mon compagnon:/ un cabaret où l'on m'a joué cette nuit un tour bien cruel, il faut pourtant que nous y entrions. J'y ai laissé quelques profisions [*sic*] qui nous feront du bien ” Nous entrâmes en effet dans la désastreuse Venta et nous trouvâmes dans la salle à manger une table couverte et garnie d'un paté de perdrix et de deux bouteilles de vin. Nous en mangeâmes assez copieusement et puis nous remontâmes sur nos chevaux et prîmes la route de l'héritage.

Nous y arrivâmes au bout d'une heure et le premier objet que j'aperçus fut Pascheco étendu au milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, où du moins il avoit la poitrine déchirée par ce rale affreux dernier pronosité [*sic*] d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas. L'hermite prit de l'eau bénite, en aspergea le Démoniaque et lui dit “ Pascheco Pascheco, au nom de

ton Redempteur, je t'ordonne de nous dire ce qui t'est arrivé cette nuit. ” Pascheco fremit, fit entendre un long hurlement et commença en ces termes.

### Récit de Pascheco.

Mon père vous étiez dans la chappelle et vous y chantiez les Litanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte et des bêlements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chevre blanche. Je crus que c'étoit-elle, et qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit me le rappeler, la même<sup>1</sup> chose étoit arrivée auparavant. Je sortis donc de l'hermitage et je vis effectivement la chèvre blanche qui me tournoit le dos et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir pour lui rendre le service qu'elle me demandoit elle s'échapa de mes mains, et toujours s'arretant et m'échappant toujours elle me conduisit au bord de précipice qui est au nord de l'hermitage

Lorsque nous y fumes, la chevre blanche se changea en un bouc noir, cette métamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de notre demeure ; mais le bouc noir me coupa le chemin puis se dressant sur ses pieds de derrière et me regardant avec des yeux enflammés il me causa une telle frayeur que mes sens en furent glacés

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arreta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita — Je me croyois en poudre ; mais le bouc fut au fond du précipice avant moi et me reçut sur son dos sans que je me fisse du mal

De nouvelles frayeurs ne tarderent pas à m'assaillir ; car dès que le bouc m'eut senti sur son dos il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne fesoit qu'un bond d'une montagne à l'autre franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés.

Nous arrivâmes ainsi sous la potence des frères Zoto qui se décrochèrent aussitôt. L'un d'eux se mit à cheval sur le bouc l'autre sur mon cou, nous partîmes comme un éclair et je ne sais comment cela pouvoit être ; mais j'allai aussi vite que le bouc. Le pendu qui me chevauchoit, trouva que je n'allois pas à son grés. Il ramassa deux scorpions, les attacha à ses talons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Nous arrivâmes ainsi dans des vastes souterrains qui paroisoient habités, mais tout le monde y dormoit profondément. Nous entrâmes dans une écurie. Les deux pendus se mirent à genoux devant le bouc noir qui leur lécha le bout du nez. Alors ils quitterent leur affreuse figure, et me parurent deux jeunes Dames moresques d'une beauté surprenante.

L'une d'elles prit une lampe dans sa main donna l'autre à sa jeune compagne et elles s'enfoncèrent dans le souterrain. Le Bouc noir s'envola par un trou du Rocher.

Bientôt à près je vis entrer un homme sec et have, qui avoit sur le front un signe flamboyant, assez ressemblant à une croix, il s'approcha de moi et me dit “ Pascheco Pascheco au nom de ton Redempteur je t'ordonne de suivre les deux pendus jusqu'au lit du jeune cavalier que tu connois déjà et de l'entraîner hors de ce souterrain, je te l'ordonne et je t'en donnerai le pouvoir. ” J'obeïs, j'entraînai le jeune Alphonse ; mais je fus à peine hors du souterrain que mes flancs déchirés me causèrent une douleur affreuse. L'homme qui m'avoit parlé dans le souterrain m'enleva comme une plume me porta jusqu'à votre hermitage, où j'ai trouvé quelque soulagement ; mais il est venu trop tard. Le venin des scorpions a pénétré dans mes entrailles — Je me meurs — Ici le Demoniaque Pascheco poussa un affreux heurlement [*sic*] et se tut.

Alors l'hérmitte prit la parole et me dit “ Mon fils vous l'avez entendus. Vous etes livré à la puissance des Démons. Venez. — Confessez vous. Avouez votre culpabilité, la clémence divine n'a point de bornes. Seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Je lui répondis “ Mon père ce Gentilhomme Demoniaque a vu des choses singulières, il peut avoir eu les yeux fascinés. Les événements qui nous occupent sont d'une nature très extraordinaire. On ne

---

<sup>1</sup> *Biffé* : chause

sauroit prendre trop d'informations sur ce qui les concerne. Voici un Gentil homme que j'ai eu l'honneur de trouver endormi sous le gibet, s'il vouloit nous raconter son aventure ce récit ne pourroit que nous intéresser beaucoup.

— Seigneur Alphonse /:répondit le cabaliste:/ les gens qui comme moi s'occupent de sciences occultés [*sic*], ne peuvent pas tout dire. Je tacherai cependant de contenter vôtre curiosité autant qu'il sera en mon pouvoir ; mais ce ne sera pas aujourd'hui. S[*o*]uons et allons nous coucher. ”

L'anachorette nous servit un frugal repas à près le quel chacun ne songea qu'à s'aller coucher auprès du Démoniaque [*sic*], et je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore, je m'y couchai. L'hermite me souhaita le bon<sup>1</sup> soir et m'avertit que pour plus de sureté il fermeroit la porte.

Je m'endormis, je fus reveillé par une cloche qui sonna minuit — Bientôt, j'entendis donner des coups contre ma porte et comme les bêlements d'une chèvre. Je pris mon épée. J'allai à la porte et je dis d'une voix forte “ Si tu es le Diable tâches d'ouvrir cette porte, car l'hermite l'a fermée ” La Chèvre se tut, j'allais me coucher et je dormis jusqu'au lendemain.

### *Neuvième Journée.*

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit et me dit “ Mon enfant de nouvelles obsessions ont Les solitaires de la Thébaïde [*sic*] n'ont pas été plus exposés à la malice de Satan. Je ne sais non plus que penser de l'homme qui est venu avec toi et qui se dit Cabaliste. Il a entrepris de guerir Pascheco et lui a fait réellement beaucoup de bien ; mais il ne s'est point servi des exorcismes prescrits par le rituel de notre sainte Eglise. Viens dans ma Cabanne, nous déjeunerons et puis nous lui demanderons son histoire qu'il nous a promise hier au soir. ”

Je me levai et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco étoit devenu plus supportable et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche, il n'écumoit plus et son œil paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au Cabaliste qui me répondit que ce n'étoit là qu'un très foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeuner qui consistoit en lait bien chaud et chataignes.

Tandis que nous déjeunions on entendit les pas d'un cheval qui paroissoit venir au grand galope [*sic*]. La porte de l'hermitage s'ouvrit. Un coureur entra et me remit une lettre concue en ces termes.

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de nôtre Roi Don Fernand Quarto que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eû de mécontenter le Saint Tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de Zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci-joint un congé de trois mois. Passez ce tems sur les frontières de la Castille et de l'Andalousie sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquiliser vôtre respectable père et de lui faire voir cette affaire, sous un point de vue qui ne lui fasse pas trop de peine.

Vôtre affectionné Don Sanche de Tor de Pennas Ministre de la Guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés. L'hermite me dit “ Mon jeune Ami, vous en êtes quitte à bon marché, nous verrons ce qu'il y aura à faire. Pour le moment demandez à ce Gentil homme qu'il veuille bien nous conter son histoire qui doit être intéressante ” Le Cabaliste nous répondit qu'il y auroit dans son récit bien des choses que nous ne pourrions comprendre ; mais à près avoir un instant réfléchi, il commença en ces termes.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : jour

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda et c'est sous ce nom que je possède un joli château à un lieu [*sic*] d'ici ; mais mon véritable nom est Rabi Sadok Ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence des<sup>1</sup> astres sur ma destinée, commença à se manifester dès l'instant de ma naissance et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joie, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde précisément à l'entrée du soleil dans le signe de la vierge. Il avoit à la vérité employé tout son art pour que cela arriva ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamoun étoit le premier Astrologue de son tems ; mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé [celle] de la cabale jusqu'à un degré où nul Rabin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans à près que je fus venu au monde mon père eut une fille qui naquit sous le signe des Gemeaux. Malgré cette différence nôtre éducation fût la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans et ma sœur huit que nous savions déjà l'hebreux le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin et plusieurs autres langues mortes ou mourantes. Déplus nous pouvions sans le secours d'un crayon combiner toutes les lettres d'un mot de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année que l'on nous boucla tous les deux avec beaucoup d'exactitude ; et pour que rien ne démantit la pruderie du signe sous le quel j'étois né l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges avec l'attention de ne me faire manger que des mâles et des femelles à ma sœur

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans mon père commença à nous initier aux mystères de la Cabale Schafirots. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoar ou livre lumineux, appelé ainsi, parce qu'on n'y comprend rien du tout tant la clareté qu'il répand éblouit les yeux de la raison. Ensuite nous étudiames le Siphra Dzaniutha ou livre occulte, dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba et Hadra Sutha. C'est à dire au grand et petit Sanhedrin. Ce sont des Dialogues dans les quels Rabbi Siméon fils de Johaï auteur des deux autres ouvrages, rabaissant son stile à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples et leur révèle les plus étonnants mystères, où plustôt toutes ces révélations nous viennent directement du Prophète Elie, le quel quitta furtivement le séjour céleste et assista à cette assemblée sous le nom de Rabin Abba. Peut être vous imaginez vous vous autres avoir acquis quelque idée de tous ces divins écrits par la traduction latine que l'on a imprimée avec l'original Chaldéen en l'année 1684. dans une petite ville d'Allemagne appelée Francfort ; mais nous rions de la présomption de ceux qui imaginent que pour lire il suffis[e] de l'organe matériel de la vue. Cela pouroit suffire en effet pour de certaines langues modernes ; mais dans l'hebreux chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations les accents convenables pouroit abîmer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adounaï créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même — La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens, et sur l'âme. Quoique profane vous pouvez aisement en conclure qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire c'est que tous les jours nous acquerions non seulement de nouvelles connoissances ; mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces et d'en avoir la conviction interieure — Mais nos félicités cabalistiques furent bientôt interrompues par le plus funeste de tous les événements. Tous les jours nous remarquions ma sœur et moi que nôtre père Mamoun perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur qui auroit revêtu une forme humaine, seulement pour être perceptible aux sens grossières des êtres sublimes [*sic*]. Un jour enfin, il nous fit appeller dans son cabinet, son air étoit si vénérable et divin que par un mouvement

---

<sup>1</sup> Biffé : autres

involontaire nous nous mimas tous deux à genoux — Il nous y laissa et nous montrant une horloge de Sable, il nous dit “ Avant que ce sable se soit écoulé je ne serai plus — Ne perdez aucune de mes paroles — Mon fils je m’adresse d’abord à vous — Je vous ai destiné des épouses Celestes filles de Salomon et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu’à être de simples mortelles ; mais Salomon avoit révélé à la Reine le grand nom de celui qui est. La Reine le proféra à l’instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent et reçurent les deux jumelles avant qu’elles eussent touché le séjour impur que l’on nome terre. Ils les portèrent dans la Sphère des filles d’Elohim où elles reçurent le don de l’immortalité avec le pouvoir de le communiquer à celui qu’elles choisiroient pour leur époux commun. Ce sont ces deux épouses ineffables que leur père a eu en vuë dans son Schir Haschirim ou Cantique des Cantiques — Etudiez ce divin epithalame de neuf en neuf versets. — Pour vous ma fille je vous destine un hymen encore plus beau. Les Deux Thamims, ceux que les Grecs ont connu sous le nom de Dioscourses, les Pheniciens sous celui de Kabires, en un mot les gémaux célestes ils seront vos époux — Que dis-je — vôtre cœur — sensible, je crains qu’un mortel — Le sable — sable s’écoule — Je meurs ”

Après ces mots mon père s’évanouit et nous ne trouvâmes à la place où il avoit été, qu’un peu de cendres brillantes et légères. Je recueillis ces restes précieux. Je les enfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de nôtre maison sous les aîles des cherubins.

Vous jugez bien que l’espoir de jouir de l’immortalité et de posséder deux épouses célestes me donna une nouvelle ardeur pour les sciences Cabalistiques, mais je fus des années avant que d’oser m’élever à une telle hauteur et je me contentai de soumettre à mes conjurations, quelques génies du dix huitieme ordre. Cependant m’endurcissant peu à peu j’essayai l’année passée un travail sur les premiers versets du Schir ha Schirin. A peine en avois-je composé une ligne, qu’un bruit affreux se fit entendre et mon château sembla s’écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m’effraya point, au contraire j’en conclus que mon opération etoit bien faite. Je passai à la seconde ligne, lorsqu’elle fut achevée une lampe que j’avois sur ma table sautta sur le parquet y fit quelques bonds et alla se placer devant un grand miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très jolis. Puis deux autres petits pieds. J’osai me flatter que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon ; mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante et je vis les quatre petits pieds jusqu’à la cheville. Puis la nuit d’après je vis les jambes jusqu’aux genoux ; mais le soleil sortit du signe de la Vierge et je fus obligé de discontinuer

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des Gémaux ma sœur fit des opérations semblables aux miennes et eut une vision non moins extraordinaire que je ne vous dirai point par la raison qu’elle ne fait rien à mon histoire.

Cette année-ci je me préparais à recommencer lorsque j’appris qu’un fameux adepte devoit passer par Cordoue. Une discussion que j’eus à son sujet avec ma sœur m’engagea à l’aller voir à son passage, je partis un peu tard et n’arrivai ce jour là qu’à la Venta-Quemada. Je trouvai ce Cabaret abandonnée par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas je m’établis dans la chambre à manger et j’ordonnai au petit Nemraël de m’apporter à souper. Ce Nemraël est un petit génie d’une nature très abjecte que j’emploie à des commissions pareilles et c’est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Andouhar où couchoit un Prieur des Bénédictins, s’empara sans façon de son souper et me l’emporta. Il consistoit dans ce paté de perdrix que vous avez trouvé le lendemain matin. Quant à moi j’étois fatigué et j’y touchai à peine. Je renvoyai Nemraël chez ma sœur et j’allai me coucher

Au milieu de la nuit je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups. Après ce prelude je m’attendois à voir quelque revenant et je me préparois même à l’écarter par ce qu’en général ils sont incomodes et facheux. J’étois dans ces dispositions lorsque je vis une forte clarté sur une table qui etoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit Rabbin bleu de Ciel qui s’agittoit devant un pupitre comme les Rabbins font quand ils prient. Il n’avoit pas plus d’un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe son pupitre et son livre. Je reconnus bientôt que ce n’étoit pas là un revenant ; mais un génie du vingt septieme ordre. Je ne savois pas son

nom et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule qui a quelque pouvoir sur tous les esprits en général. Alors le petit Rabbin bleu de Ciel se tourna de mon côté et me dit " Tu as commencé tes opérations à rebours et voila pourquoi les filles de Salomon se sont montrées à toi, les pieds les premiers. Commence par les derniers Versets et cherche d'abord le nom des deux beautés célestes " Après avoir ainsi parlé le petit Rabbin disparut — Ce qu'il m'avoit dit étoit contre toutes les règles de la cabale, cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schio-Harchivim et cherchant le nom des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé, j'en fus très surpris, cependant je commençai les invocations. Alors la terre s'agitait sous mes pieds d'une façon épouvantable, je crus voir les cieux s'écrouler sur ma tête et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière dans les bras de quelques jeunes gens plus beaux que des anges. L'un d'eux me dit : " Fils d'Adam reprends tes esprits tu es ici dans la demeure de ceux qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le Patriarche Hénoch, qui a marché devant Hélohim et qui a été enlevé de dessus la terre. Le Prophète Elie est nôtre grand Prêtre et son chariot sera toujours à ton service quand tu voudras te promener dans quelque Planète. Quand à nous, nous sommes des Egregors nés du commerce des fils d'Elohim avec les filles des hommes. Tu verras aussi parmi nous quelques Nephelins, mais en petit nombre. Viens, nous allons te présenter à nôtre souverain. "

Je les suivis, et j'arrivai au pied du Trône sur le quel siegeoit Hénoch, je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens plus haut que sa barbe qui ressembloit assez à cette lumière pâle que nous voyons autour de la lune dans les nuits humides. Je craignis que mon oreil[le] ne put soutenir le son de sa voix ; mais sa voix étoit plus douce que celle des orgues célestes — Cependant il l'adoucit encore pour me dire " Fils d'Adam l'on va t'amener tes épouses " Aussitôt je vis entrer le Prophète Elie tenant les mains des deux beautés, dont les appas ne sauroient être<sup>1</sup> conçus par les mortelles. C'étoient des Charmes si délicats que leurs ames se voyoient à travers, et l'on appércevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines et se mêloit à leur sang. Derrières elles deux Nephelins portoient un trépied d'un métal aussi supérieur à l'or, que celui-ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains dans celles des filles de Salomon, et l'on mit à mon cou une tresse tissée de leurs cheveux. Une flâmme vive et pure sortant alors du Trépied, consuma en un instant tout ce que j'avois de mortel — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire et embrasée d'amour — On ouvrit une grande fenêtre qui communiquoit avec le troisième Ciel, et les concerts des Anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement. Mais vous le dirai-je le lendemain, je me réveillai sous le gibet de Los Hermanos, et couché auprès de leurs deux infames cadavres aussi bien que le Cavalier que voila. J'en conclus que j'ai eû affaire à des esprits très malins, et dont la nature ne m'est pas bien connue. Je crains même beaucoup que toute cette aventure ne me nuise auprès des véritables filles de Salomon, dont je ne vû que bout des pieds [*sic*].

" Malheureux Aveugle /:dit l'hermite:/ et que regrettes-Tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudites succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco ; et sans doute un sort pareil attend ce jeune Cavalier, qui par un endourcissement funeste ne veut point nous avouer ses fautes — Alphonse, mon fils Alphonse, repens toi, il en est encore tems. "

Cette obstination de l'hermite à me demander des aveux que je ne voulois point lui faire me déplut beaucoup. J'y répondis assez froidement, en lui disant que je respectois ses saintes exhortations ; mais que je ne me conduisois que par les lois de l'honneur. Ensuite on parla d'autre chose.

Le Cabaliste me dit " Seigneur Alphonse, puis que vous etes poursuivis par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ces déserts, je vous offre mon château. Vous y verrez ma sœur Rebeca qui est presque aussi belle que savante — Oui venez, vous descendez des Gomelez et ce sang a droit de nous intéresser. "

---

<sup>1</sup> *Biffé* : connus

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux ce qu'il pensoit de cette proposition — Le Cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite il lui dit “ Mon père je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voies ne sont pas aussi saintes ; mais elles ne sont pas diaboliques — Venez aussi chez moi avec Pascheco, dont j'acheverai la guérison. ”

L'hermite avant de répondre se mit en prière, puis après un instant de méditation, il vint à nous d'un air riant et dit qu'il étoit prêt à nous suivre. — Le Cabaliste se tourna du côté de son épaule droite et ordonna qu'on lui amena des chevaux. Un instant à près on en vit deux à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur les quelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur et je m'attendois à voir une Médée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de grimoire ; mais cette idée étoit tout à fait fausse. L'aimable Rebecca qui nous reçut à la porte du château étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer. Ses beaux cheveux dorés toboient sans art sur ses épaules, une robe blanche là couvroit négligemment ; mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure ; mais en s'en occupant d'avantage il eut été difficile de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère et lui dit “ Combien vous m'avez inquiétée ; j'ai toujours eü de vos nouvelles, hors la première nuit, que vous étoit il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela /:répondit Ben Mamoun:/ pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène. Celui-ci est l'hermite de la vallée et ce jeune homme est un Gomelez. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi elle parut rougir et dit ; d'un air assez triste “ J'espère pour vôtre bonheur que vous n'êtes pas un de nôtres. ”

Nous entrâmes et le pont levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste et tout y paroissoit dans le plus grand ordre cependant nous n'y vimes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulâtre du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde qui servit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une Olla potrida et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire et parut aussi s'humaniser d'avantage. Pascheco toujours borgne ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement il étoit sérieux et silencieux. Ben Mamoun mangea avec assez d'appétit, mais il avoit l'air préoccupé et nous avoua que son aventure de la v[e]ille lui avoit donné beaucoup à penser. Dès que nous fûmes sortis de table, il nous dit “ Mes chers hôtes, voila des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses ; mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important, vous ne nous reverrez que demain à l'heure du diner ” Ben Mamoun se retira effectivement et nous laissa pour ainsi dire les maîtres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une légende des pères du désert et ordonna à Pascheco de lui en lire quelques chapitres, moi je passai sur la terrasse, dont la vue se portoit sur un précipice au fond du quel rouloit un torrent qu'on ne voyoit pas ; mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir que je me mis à le considérer, ou plutôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, c'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés produit par les cruelle[s] agitations aux quelles j'avois été livré depuis quelques jours. À force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé et de n'y rien comprendre je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espérance de passer quelques jours tranquilles dans le Château d'Uséda étoit pour le moment ce qui me flattoit le plus. De la terrasse, je revins à la Bibliothèque — Puis le jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs et de viandes froides parmi les quelles il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre et moi dans une autre —

Je me couchai et m'endormis. Mais bientôt à près, je fus réveillé par la belle Rebecca qui me dit “ Seigneur Alphonse pardonnez moi d'oser interrompre vôtre sommeil. Je viens de chez mon frère,



nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits aux quels il a eu affaire dans la Venta. Mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalmis sur les quels nous n'avons point de pouvoir. — Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vû — Tout cela est d'une grande consequence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez ” Après avoir ainsi parlé, Rebeca s'assit sur mon lit ; mais elle s'y assit pour s'asseoir, et sembloit uniquement occupé des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint point et je me contentai de lui dire que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse /:réprit Rébecca:/ comment pouvez vous imaginer qu'une parole d'honneur donnée a deux démons puisse vous engager ? Or nous savons que ce sont deux démons femelles et que leurs noms sont Emina et Zibeddé. Mais nous ne connoissons pas bien la nature de ces Démons, parce que dans nôtre science, comme dans toutes les autres on ne peut pas tous savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative et priaï la belle de n'en plus parler. Alors elle me régarda avec une sorte de bienveillance et me dit “ Que vous etes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après les quelles vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de vôtre conscience. Combien nôtre sort en diffère — Nous avons voulu voir ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les Démons. Je me serois bien contentée de régner sur le cœur d'un époux. Mon père l'a voulu je dois subir ma destinée ” En disant ces mots [*sic*] Rebecca tira son mouchoir et parut cacher quelques larmes puis elle ajouta “ Seigneur Alphonse, permettez moi de revenir demain à la même heure et de faire encore quelques efforts pour vaincre vôtre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à vôtre parole. Bientôt le soleil entrera dans le Signe de la Vierge, alors il n'en sera plus tems et il en arrivera ce qui pourra ” En me disant Adieu Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié et parut retourner avec peine a ses opérations cabalistiques

### *Dixième Journée*

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise avant que le soleil eut embrasé l'athmosphère. L'air était calme. Le torrent sembloit mugir avec moins de fureur et laissoit entendre le concert des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame et je pûs réfléchir avec quelque tranquillité sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelques mots échappés à Don Emanuel de Sa, gouverneur de cette ville et que je ne me rappelai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez et qu'il savoit une partie de leur secret. C'étoit lui qui m'avoit donné mes deux valets Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quitté à l'entrée désastreuse [*sic*] de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la Venta un breuvage pour m'endormir et que pendant mon sommeil on m'avoit transporté sous le Gibet — Pascheco pouvoit être devenu borgne par un tout autre accident que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus et son éffroyable histoire pouvoit être un conte ; l'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret, sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Gomelez, qui vouloit éprouver ma discrétion — Il me parut enfin, que je commençois à voir plus clair dans mon histoire et à l'expliquer, sans avoir recours aux être surnaturels, lorsque j'entendis au loin une musique fort gaïe dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distinct et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens qui s'avançoient en cadence, chantant et s'accompagnant de leurs son-ahhas et cascarras. Ils établirent leur petit camp volant près de la terrasse et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance rependu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection des quels, s'étoit mis l'aubergiste de la Venta de Cardegnas à ce que m'avoit dit l'hermite ; mais ils me paroissoient trop galans pour des Brigands. Tandis que je les examinóis ils dressoient leurs tentes, mettoient leurs oller sur le feu, suspendoient les

berceaux de leurs enfans aux branches des arbres voisins, et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux est la fainéantise.

Le Pavillon du Chef étoit distingué des autres non seulement par le bâton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore parce qu'il étoit bien conditionné et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communement aux tentes des Bohémiens. Mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant le pavillon s'ouvrir et mes deux cousines en sortir, dans cette élégant costume que l'on appelle en Espagne à la Hetana Mahha. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'appercevoir. Puis elles appelèrent leurs compagnes et se mirent à danser ce pollo si connu sur les paroles.

Quando me Paco me azze  
Las Palmas para Vaylar  
Me se puene al corpecito  
Como heco de Mazzapan. etc.

Si la tendre Emina et la gentille Zibeddé m'avoient fait tourner la tête, revêtues de leurs simarres Moresque elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur, qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure ; mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour, en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle.

Cependant elles ne parurent point s'occuper de moi et s'eloignèrent à près avoir dansé. Je rentrai dans la Bibliothèque, où je trouvai sur la table un gros volume écrit en caracteres gothiques dont le titre étoit " Relations curieuses de Hapelius " Ce volume étoit ouvert et la page pliée à dessein sur le commencement d'un chapitre où je lus l'histoire suivante.

#### Histoire de Thibaud de la Jacquière.

Il y avoit autrefois à Lyon en France ville située sur le Rhône, un très riche marchand appelé Jacques de la Jacquière c'est à dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jacquière que lorsqu'il eut quitté le commerce et fut devenu Prévôt de la Cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune et une renommée sans tache. Tel étoit aussi le bon Prévôt de la Jacquière, charitable envers les pauvres et bienfaisant envers les moines et autres religieux.

Mais tel n'étoit point le fils unique du Prévôt, Messire Thibaud de la Jacquière, Guidon des hommes d'armes du Roi. Gentil soudard et friand de la Lame, grands piqueur des fillettes, rafleur des déz, casseur des vitres, briseur de lanternes, jureur et sacreur, arrétant mainte-fois les bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud. Tant à Paris qu'à Blois, fontaine bleu et autres séjours du Roi. Or donc il advint que nôtre bon sire de sainte mémoire francois prémiér fut enfin marri des déportements du jeune sousdrille et le renvoya à Lyon afin d'y faire pénitence dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquière qui demeuroit pour lors au coin de la place de Belle-cour à l'entrée de la Rue Saint Raimond

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joie que s'il fut arrivé chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon Prévôt donna à ses amis un banquet qui couta plus d'écus d'or qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune gars et chacun lui souhaitta sagesse et réscipiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or la remplit de vin et dit " Sacre mort du grand Diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang et mon âme, si jamais je deviens plus homme de bien que je ne suis. " Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent et quelques uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi et alla prendre l'air sur la place de Belle-cour, où il trouva deux de ses anciens camarades et grivois de même étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui et leur fit

apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien que le bon Prévôt en eut le cœur navré. Il songea à le recommander à son patron, Monsieur S<sup>t</sup> Jacques et porta devant son Image un cièrge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs chacun ; mais comme le Prévôt voulut placer le cièrge sur l'autel, il le fit tomber et renversa une lampe d'argent qui bruloit devant le Saint. Le Prévôt avoit fait fondre ce Cièrge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur que la conversation [*sic*] de son fils il en fit l'offrande avec joie. Cependant lorsqu'il vit le cièrge tombant, et la lampe renversée il en tira un mauvais présage et s'en retourna tristement chez lui

En ce même jour Messire Thibaud festoya encore ses amis. Ils sablèrent maint flacon, et puis comme la nuit étoit déjà avancée et bien noire ils sortirent pour prendre l'air sur la place de Belle-cour, et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras et se promenèrent ainsi d'un air farou à la manière des Grivois qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant par cette fois il n'y gagnaient rien, car il ne passoit ni filles, ni femmes, et l'on ne pouvoit pas non plus les appercevoir des fenêtres parce que la nuit étoit sombre comme je l'ai déjà dit. Si bien donc que le jeune Thibaud grossissant sa voix et jurant son juron coutumier dit " Sacré mort du Grand Diable je lui baille mon sang et mon âme que si la grande Diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour tant je me sens échauffé par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud qui n'étoient pas d'aussi grands pécheurs que lui et l'un d'eux lui dit " Messire nôtre ami songez que le Diable est l'ennemi éternel des hommes, et qu'il leur fait assez de mal sans qu'on l'y invite, et que l'on invoque son nom " à cela répondit Thibaud " Comme je le dis, je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine une jeune Dame voilée d'une taille accorte et qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre couroit à près elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez, et cassa la lanterne. La jeune personne parut fort effrayée, et ne savoit quelle partie prendre. Alors Messire Thibaud s'approcha d'elle le plus poliment qu'il put et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette accepta après quelques façons et Messire Thibaud se retournant vers ses amis leur dit à demi-voix " A donc vous voyez que celui que j'ai invoqué ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhaite le bon soir " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit et prirent congé de lui en riant et lui souhaitant liesse et joie.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre, dont la lanterne s'étoit éteinte marchoit devant eux. La jeune Dame paroissoit d'abord si troublé qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine ; mais elle se rassura peu à peu et s'appuya plus franchement, sur le bras du Cavalier quelque fois même elle faisoit de faux pas et lui serroit le bras en voulant s'empêcher de cheoir. Alors le Cavalier voulant la rétenir pousoit son bras contre son cœur, ce qu'il fesoit pourtant avec beaucoup de discrétion pour ne pas effaroucher le Gibier.

Ainsi ils marchèrent et marcherent si long tems qu'à la fin il sembloit à Thibaud qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon. Mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir avec qui il avoit affaire il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit et il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de se[s] mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit. " Belle étoile errante, puisque mon étoile à fait que je vous ai rencontrée dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes et où vous demeurez ? "

La jeune personne parut d'abord très intimidée, se rassura peu à peu et répondit en ces termes.

#### Histoire de la Gente Dariolette du Châtel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appeloient le peu de personnes qui habitoient avec moi le Châtel de Sombre dans les Pyrénées. Là je n'ai vû d'autre humain que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui begayoit si fort qu'on eut pû l'appeler muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup affaire, car il n'ouvroit la porte qu'une fois par an et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous que pour me prendre par le manton et pour parler à ma Duègne en langue Biscayenne que je ne sais point. Heureusement je savois parler lorsqu'on m'enferma au chatel de Sombre ; car je ne l'aurois surement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment où il venoit nous passer nôtre diner à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. À la vérité ma sourde Gouvernante me crioit souvent aux oreilles, je ne sais quelles leçons de Morale ; mais je les entendois aussi peu que si j'eusse été aussi s[o]urde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage et ne me disoit pas ce que c'étoit qu'un mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçoit de me conter quelque histoire, qu'elle m'assuroit être fort drôle mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phraze elle étoit obligée d'y renoncer et s'en alloit en me bégayant des ex[c]uses dont elle se tiroit aussi mal que de son histoire.

Je vous ai dit que nous n'avion qu'une seule fenêtre c'est à dire qu'il n'y en avoit qu'une qui donna dans la cour du châtel. Les autres avoient la vue sur une autre cour qui etant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivois quelques fleurs, ce fut mon seul amusement. Je dis mal, j'en avois encore un et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir où j'allois me contempler dès que j'étois levée et même au saut du lit. Ma gouvernante deshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher et lorsque ma Gouvernante étoit déjà endormie. Quelque fois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge qui répondoit à mes gêtes et partageoit mes sentiments. Puis [*sic*] je me livrois à cette illusion et plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit qu'il y avoit un Monsieur qui venoit tous les ans une fois pour me prendre par le menton et parler basque avec ma Gouvernante. Un jour ce Monsieur au lieu de me prendre par le menton me prit par la main et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma Gouvernante. On peut bien dire enferma ; car le carosse ne recevoit de jour que par en haut. Nous n'en sortimes que le troisieme jour ou plutot que la troisieme nuit, au moins la soirée étoit elle fort avancée. Un homme ouvrit la portière et nous dit “ Vous voici sur la place de Belle cour, à l'entrée de la Rue de Saint Ramond, et voici la maison du Prévôt de la Jacquièrre. Où voulez vous qu'on vous mene ? — Entrez dans la première porte cochère après celle du Prévôt ” répondit ma Gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un Gentil-homme nommé le Sire de Sombre qui paroissoit [*sic*] pour être d'un caractère jaloux, et le dit Sire de Sombre s'était mainte fois vanté devant Thibaud de montrer un jour qu'on pouvoit avoir femme fidelle, et qu'il fesoit nourrir en son châtel une Dariolette qui deviendroit sa femme et prouveroit son dire ; mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon et se réjouit bien de l'avoir en sa main — Cependant Orlandine continua en ces termes.

Nous entrâmes donc dans une porte cochère et l'on me fit monter en des grandes et belles chambres, et puis de là par un escalier tournant en une tourelle d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon s'il eut fait jour ; mais le jour même on n'y eut rien vû ; car les fenêtres étoient bouchées avec un drap verd très fort. Au revenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de Cristale monté en émail. Ma Duègne m'ayant assise en un siège me donna son chapelet pour m'amuser et sortit en fermant la porte sur elle à double et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture et je fis une ouverture dans le drap verd qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes Cavaliers, et trois jeunes filles, plus beaux, plus gais que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient, s'embrassoient, quelque fois même ils se prenoient par le menton ; mais c'étoit d'un tout autre air que le Monsieur du Châtel Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus ces Cavaliers et ces Demoiselles se déshabilloient toujours un peu plus, comme je fesois le soir devant mon grand miroir et en vérité cela leur alloit aussi bien et non pas comme à ma vieille Duègne.

Ici Messire Thibaud vit bien qu'il s'agissoit d'un souper qu'il avoit fait, la veille avec ses deux amis. Il passa son bras au tour de la taille souple et ronde d'Orlandine et la serra contre son cœur " Oui /:lui dit elle:/ voila justement comme faisoient ces jeunes Cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient tous beaucoup. Cependant ne voi-là t'il pas qu'un de ses jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non c'est moi, c'est moi dirent les deux autres. — c'est lui, c'est l'autre /:dirent les jeunes filles:/ Alors celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux s'avisa, pour prouver son dire, d'une singuliere invention. "

Ici Thibaud qui se rappella ce qui s'étoit passé, faillit à etoufer de rire " Eh bien /:dit-il:/ Belle Orlandine qu'elle etoit cette invention dont s'avisa le jeune homme ? "

Oh ! /:réprit Orlandine:/ ne riez pas Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention et j'y etois fort attentive, lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitot à mon chapelet et ma Duegne entra.

La Duegne me prit encore par la main sans me rien dire et me fit entrer dans un carosse qui n'étoit pas fermé comme le premier et j'aurois bien pû voir la ville dans celui là ; mais il etoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la Campagne tout au bout de la ville. Nous nous arretames dans la dernière maison du fauxbourg. Ce n'étoit qu'une Cabane pour l'apparence et même elle est couverte de chaume ; mais bien jolie en dedans comme vous le verrez ; si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière et rallumé sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main et lui dit " Belle fourvoyée faites moi le plaisir de me dire si vous habitez toute seule cette maison.

— Toute seule /:réprit la belle:/ avec ce petit nègre et ma gouvernante ; mais je ne pense pas qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs avec ma gouvernante ; mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse qui etoit aller chercher un prêtre. Nous y allions don à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma Duegne qui est sourde a cru qu'il me disoit des injures et lui en a répondu. D'autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur et je me suis mise à courir — le petit nègre a couru à près moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée, et c'est alors beau Sire que pour mon bonheur je vous ai rencontré. "

Messire Thibaud charmé de la naïveté de ce récit, alloit répondre quelque galanterie, lorsque le petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière<sup>1</sup> venant à donner sur le visage de Thibaud, Orlandine s'écria " Que vois-je ? C'est le même Cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi même /:dit Thibaud:/ je vous assure que ce que j'ai fait alors, n'est rien auprès de ce que pouroit attendre de moi une accorte et honnête Demoiselle. Car [c]elles avec qui j'étois n'étoient rien moins que cela

— Vous aviez bien l'air de les aimer toutes les trois /:dit Orlandine:/

— C'est que j'en aimois aucune " /:dit Thibaud:/

Si bien dit il, si bien dit elle, que tout en marchant et dévisant, ils arrivèrent au bout de fauxbourg à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte avec une clef qu'il avoit à sa ceinture — Certes, l'intérieur de la maison n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres à personnages, si bien ouvrés et portraits, qu'ils sembloient vivants des lustres à bras en argent fin et massif, de riches Cabinets en [ivoire] et ébène, des fauteuils en velours de Genes garnis de franges d'or et un lit en moir de Venise. Mais tout cela n'occupoit guère Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine et eut bien voulu en être à la fin de l'avanture.

Sur ce le petit nègre vint<sup>2</sup> couvrir la table et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir et d'une figure affreuse. Cependant

---

<sup>1</sup> *Biffé* : donnant

<sup>2</sup> *Biffé* : courir

le petit homme apporta quelque chose qui n'étoit point laid, c'était un bassin de vermeil dans le quel fumoit quatre perdrix appétissantes et bien apprêtées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bû et mangé qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine elle mangeoit peu et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en étoit presque embarrassé

En fin le petit nègre vint ôter la table. Alors,<sup>1</sup> Orlandine prit Thibaud par la main et lui dit " Beau Cavalier à quoi voulez vous que nous passions cette soirée ? " Thibaud ne sut que répondre.

" Il me vint une idée /:dit encore Orlandine:/ voici un grand miroir allons y faire des mines, comme j'en faisois au Châtel de Sombre. Je m'y amusois à voir que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir si je ne suis pas faite autrement que vous " Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délassa la fraise de Thibaud et lui dit " Vous avez le cou fait à peu près comme moi. Les épaules aussi ; mais pour la poitrine qu'elle difference. La mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraisé que je ne me reconnois plus — Otez donc vôtre ceinture — défaites vôtre pourpoint — Pourquoi toutes ces aiguillettes ? " Thibaud ne se possédant plus porta Orlandine sur le lit de moire de Venise et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée ; car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos " Orlandine, Orlandine /:s'écria-t-il:/ que veut dire ceci ? "

Orlandine n'étoit plus. Thibaud ne vit à sa place qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues " Je ne suis point Orlandine /:dit le monstre d'une voix épouvantable:/ je suis Belzebut. "

Thibaud voulut invoquer le nom de Jésus, mais Satan qui le dévina, lui saisit la gorge avec les dents et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin les Paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon entendirent des gémissements dans une mesure abandonnée qui étoit près du chemin et servoit de voyeries, ils y allèrent et trouvèrent Thibaud couché sur une charogne à demi-pourrie. Ils le prirent et le placèrent en travers sur leurs paniers et ils le porterent ainsi chez le prévôt de Lyon... Le malheureux la Jacquiere reconnut son fils...

Le jeune homme fut mit dans un lit. Bientôt après il parut reprendre un peu ses sens, et d'une voix foible et presque inintelligible, il dit " Ouvrez a ce saint hermite " D'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte et l'on vit entrer un vénérable religieux, qui demanda qu'on le laissa seul avec Thibaud. Il fut obeï et l'on fërma la porte sur eux. Long tems on entendit les exhortations de l'hermite, aux quelles Thibaud répondit d'une voix forte " Oui mon père je me repens et j'espère en là misericorde divine. " Enfin comme l'on n'entendoit plus rien, on crut devoir entrer, l'hermite avoit disparut, et Thibaud fut trouvé mort avec un Crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plutot achevé cette histoire que le Cabaliste entra et sembla vouloir lire dans mes yeux l'impression que m'avoit faite cette lecture — La vérité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup ; mais je ne voulus pas le lui témoigner et je me retirai chez moi. Là je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire, que des Démons avoient pour me tromper animé des corps de pendus et que j'étois un second la Jacquiere. On sonna pour le diner, le Cabaliste ne s'y trouva point. Tout le monde me parut préoccupé, parce que je l'étois moi même...

Après le diner je retournai à la terrasse. Les Bohémiens avoient placé leur camp à quelque distance du Château, les Bohémiennes ne parurent point. La nuit vint et je me retirai chez moi. J'attendis long tems Rebecca elle ne vint point et je m'endormis.

*Fin du premier Décaméron*

---

<sup>1</sup> Biffé : Thibaud

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Troisième décaméron. **[3 MJ]**

## Description

Copie avec corrections autographes, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4238.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 235-320 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 349-471.

## TROISIEME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### VINGT-UNIEME JOURNÉE.

Le séjour de la Siera-Morena étoit comme on la vu, un exil pour moi, et je le supportois impatientement. J'aurois voulu être à Madrid voir le Roi que j'allois servir, la Compagnie que j'allois commander. Cependant je començois à me laisser aller aux charmes d'une vie vagabonde. Tant de sites variés, tant d'aspects tout nouveaux, pour un habitant des plaines avoient sur moi l'efet de surprises continuelles. Les récits merveilleux du chef et de Rebeca tenoient mon ame dans un état d'attente et de suspension, qui la préparoit aux impréssion[s] qu'on vouloit me donner au mouvement dont on vouloit m'agiter. Mes nuits avoient aussi leur ferie. On eût bien voulu me faire croire que les filles du chef Boemien y étoient pour quelque chose, mais j'étois sur d'être avec les princesses de Tunis, bien qu'aucune parole ne les trahit jamais. Il paroît que le chef de Gomelez les avoit autorisé à se regarder comme mes épouses, et qu'elles ne voyoient rien que de légitime dans cette union. Sans doute il eut été pour moi un motif de plus pour m'y refuser. Mais je n'étois pas dans l'âge de me montrer, casuiste rigoureux, peu des jeunes gens l'eussent été [à] ma place. En les laissant suivre leur loi, il me parut que je ne dérogeois pas trop à la miene. Telles étoient les reflexions, dont j'occupois mon esprit, lorsqu'on m'anonça que la société étoit [*sic*] rassemblée dans la grotte, je ne tardai pas à m'y rendre. On dejeuna ensuite ; le chef reprit en ces termes la suite de son histoire.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

Tandis que l'on me portoit sur mon brancard, j'avois defait une couture dans le drap noir dont j'étois couvert. Je vis que la dame étoit montée dans une litiere, drapée de noir, que son écuyer étoit à cheval, et que mes porteurs se relayoient pour aller plus vite. Nous étions sortis de Burgos par je ne sais quelle porte et nous marchames environs une heure. À près quoi l'on s'arreta devant un jardin, on y entra, et je fus enfin déposé dans un pavillon au milieu d'une salle drapée de noir et foiblement éclairée par la lueur de quelques lampes.

“ Don diegue /:dit la dame à son ecuyer:/ retirez vous, je veux encore pleurer sur ces restes adorés, aux quel ma douleur me rejoindra bientôt. ”

Lorsque la dame fut seule, elle s'assit devant moi et dit “ Barbare, voila donc où t'a conduit ton implacable fureur. Tu nous condamnas sans nous entendre, comment en reponderas tu au tribunal terrible de l'éternité ? ”

En ce moment vint une autre femme, elle avoit un poignard à la main, et tout l'air d'une furie “ Où sont /:dit-elle:/ les restes infames de ce monstre à figure humaine. Je veux savoir s'il eut des entrailles. Je les veux déchirer. Je veux arracher son impitoyable cœur. Je veux l'écraser dans mes mains. Je veux assouvir ma rage. ”

---

<sup>1</sup> Cette copie de 150 p. avec corrections aut. est composée de 13 cahiers de 6 f., sauf le dernier dont 3 f. ont été déchirés.

Sur la couverture, Potocki a écrit : “ 3. Volume ”.

Le papier est bleuté avec tranches dorés ; pas de filigrane.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.



Il me parut alors qu'il étoit tems de me faire connoître. Je me débarassai de mon drap noir et embrassant les genoux de la femme au poignard, je lui dis " Madame ayez pitié d'un pauvre écolier qui s'est caché sous ce drap mortuaire pour échaper au fouet.

— Petit malheureux /:dit la femme au poignard:/ où donc est le corps du duc de Sidonia

— Il est /:lui dis-je:/ entre les mains du Docteur Sangro moreno, ses disciples l'ont enlevé cette nuit.

— Juste ciel /:dit la femme au poignard:/ lui seul a reconnu que le duc est mort par le poison. Je suis perdue

— Ne craignez rien /:lui dis-je:/ le docteur n'osera jamais avouer les enlevements qu'il fait au cimetiere des Capucins et ceux ci qui croient que le diable emporte les corps qui disparaissent se garderont bien de convenir que Satan ait aquis autant de pouvoir dans l'enceinte de leur couvent. "

Alors la femme au poignard me regardant d'un air severe me dit " Et toi petit malheureux qui nous répondra de ta discrétion

— Madame /:lui répondis-je:/ je dois être aujourd'hui jugé par une jonte de Théatins, présidée par un membre de l'inquisition. Sans doute ils me condamneront à recevoir mille coups de fouet. Je vous supplie de vous assurer de ma discretion en me déroband à tous les regards. " La femme au poignard, au lieu de me repondre ouvrit une trape ménagée dans un coin de la salle et me fit signe d'y descendre. J'obeis, et la trape se referma sur moi.

Je descendis un escalier très obscure qui me conduisit à un souterrain tout aussi sombre. Je heurtai contre un poteau, des chaines se présenterent sous ma main, puis mes pieds rencontrèrent une pierre sepulchrale surmontée d'une croix de métal. Ces tristes objets n'invitoient pas au sommeil mais j'étois dans l'âge heureux où l'on dort en dépit de tout. Je m'étendis sur le marbre funeraire, et je ne tardai pas à m'endormir très profondement.

Le lendemain je vis ma prison éclairée par une lampe alumée dans un autre caveau séparé du mien par des barreaux de fer. Bientôt la femme au poignard parut à la grille pour y déposer une corbeille couverte d'un linge. Elle voulut parler, mais ses pleurs l'en empecherent. Elle me fit entendre par signes que ce lieu lui rapelloit d'afreux souvenirs. Je trouvai dans sa corbeille d'abondantes provisions et quelques livres. J'étois rassuré contre la fustigation j'étois sur aussi de ne voir aucun Théatin, et toutes ces considérations firent que ma journée se passa fort agréablement.

Le lendemain ce fut la jeune veuve qui m'aporta la provision. Elle voulut aussi parler, mais elle n'en eut pas la force et se retira sans pouvoir dire un seul mot.

Le jour suivant elle revint encore. Elle avoit sa corbeille sous les bras, et la passa à travers les barreaux de la grille. Le caveau ou elle étoit avoit un grand crucifix. Elle se jeta à genoux devant cette image de nôtre sauveur et fit la prière suivante " Oh ! mon Dieu sous ce marbre réposent les restes mutilés d'un être doux et tendre. Il a sans doute prit sa place parmi les anges, dont il étoit l'image sur la terre. Sans doute il implore ta clémence pour son barbare meurtrier pour celle qui vengea sa mort et pour l'infortunée, complice involontaire et victime de tant d'horeurs. " Ensuit[e] la dame continua sa prière à voix basse, mais avec beaucoup de ferveur. Enfin elle se releva, s'aprocha de la grille, et me dit, d'un ton plus calme " Dites moi s'il vous manque quelque chose, et ce [que] nous pouvons vous faire

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai une tante apellée Dalanosa. Elle demeure rue des Théatins. Je voudrais bien qu'elle sut que j'existe et que je suis en sureté.

— Une pareille commision /:dit la dame:/ pouroit nous comprometre. Neanmoins je vous promés de chercher les moyens de tranquiliser votre tante.

— Madame /:lui repondis-je:/ vous etes la bonté même et l'epoux qui fit votre malheur dut sans doute être un monstre.

— Helas ! /:dit la dame:/ quelle erreur est la vôtre. Il étoit le meilleur et le plus sensible des hommes "

Le jour suivant ce fut la femme au poignard qui m'aportâ ma provision. Elle me parut moins affectée, ou du moins plus maitresse d'elle meme. " Mon enfant /:me dit-elle:/ j'ai moi même été chez votre tante elle paroît avoir pour vous la tendresse d'une mere et sans doute vous n'avez plus de

parents ” Je lui répondis que j’avois effectivement perdu ma mere, et qu’ayant eu le malheur de tomber dans l’encier de mon père, il m’avoit pour toujours banni de sa presence.

La dame voulut avoir une explication de ce que je venois de lui dire. Je lui racontai mon histoire ; qui parut lui arracher un sourire. Elle me dit “ Mon enfant je crois que je ri[s], depuis longtems cela ne m’etoit arrivé. J’avois un fils. Il répose sous ce marbre où vous êtes assis. Je voudrois le retrouver en vous. J’ai nourri la Duchesse de Sidonia. Je ne suis qu’une femme du peuple, mais j’ai un cœur, qui sait aimer et haïr, et les personnes de ce caractere ne sont jamais a mépriser. ” Je remerciai la dame, et je l’assurai que j’aurois toujours pour elle les sentiments d’un fils.

Plusieurs semaines se passerent à peu près de la même manière, les deux dames s’acoutumerent à moi tous les jours davantage. La nourrice me traitoit comme un fils, et la duchesse avec une bienveillance extrême. Elle passoit souvent plusieurs heures au souterrain.

Un jour qu’elle paroissoit un peu moins triste que de coutume. J’osai lui demander le recit de ses infortunes. Elle se défendit long tems, enfin elle voulut bien ceder à mes instances et s’exprima en ces termes.

#### HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE MENDINA SIDONIA.

Je suis la fille unique de Don Emanuel de Val Florida, premier secrétaire d’état, mort depuis peu, honoré des régrêts de son maitre, et m’a-t-on dit regreté même dans les cours de l’Europe alliées de nôtre puissant monarque. Je n’ai connu cet homme respectable, que dans les dernières années de sa vie.

Ma jeunesse s’étoit passée dans les Asturies auprès de ma mère ; qui séparée de son epoux dans les premières années de son mariage, vivoit chez son pere le Marquis d’Astorgas dont elle étoit unique héritiere.

J’ignore jusqu’à quel point ma mère mérita de perdre l’afection de son epoux, mais je sais que les longues peines de sa vie, eussent sufi pour expier les fautes les plus graves. La mélancolie sembloit l’avoir penetrée. Il y avoit des larmes dans son regard, de la douleur dans son sourire. Son someil même n’étoit pas exempt de tristesse. Des soupirs et des sanglots en troubloient la tranquillité. Ce n’est pas que la séparation fut entiere. Ma mère recevoit regulierement des lettres de son epoux, et lui répondit de même. Elle avoit deux fois été le voir à Madrid. Mais le cœur de cet epoux s’étoit fermé pour toujours. La Marquise avoit l’ame aimante et tendre. Elle réunit toutes ses affections sur son pere, et ce sentiment qu’elle porta, jusqu’à l’exal[t]ation mela quelque douceur à l’amertume de ses longs chagrins.

Pour ce qui me regarde je serai embarrassée à définir le sentiment que ma mere me portoit. Elle m’aimoit sans doute, mais on eut dit qu’elle craignoit de se meler de ma destinée. Bien loin de me faire des leçons, a peine osoit-elle me donner des conseils. Enfin il faut vous le dire, ayant ofensé la vertu, elle ne [se] croyoit plus digne de l’enseigner à sa fille. On laissa donc mon enfance dans une espece d’abandon qui m’eut privé des avantages d’une bonne éducation, si je n’avois eu près de moi la Girona, d’abord nourrice, et devenue ensuite ma gouvernante. Vous la connoissez, vous savez qu’elle a l’ame forte, et l’esprit très cultivé. Elle n’a rien négligé pour faire de moi la plus heureuse de[s] femmes ; mais une destinée irrésistible l’emporte sur tous ses soins. Pedro Giron mari de ma nourrice avoit été connu par un caractere [sic] entreprenant mais équivoque. Forcé de quitter l’Espagne, il s’étoit embarqué pour l’Amerique et ne donnoit plus de ses nouvelles. La Girona n’avoit eu de lui qu’un fils qui étoit mon frere de lait. Cet enfant étoit d’une beauté merveilleuse, ce qui lui fit donner le surnom d’Hermosito, qu’il garda pendant tout le court espace de sa vie. Un même lait nous avoit nourri. Nous avions souvent reposé dans le même berceau. Notre intimité ne fit que croître jusqu’à ma septieme année. Alors la Girona crut qu’il étoit tems d’instruire son fils de la diference des rangs, et de la grande distance que le sort avoit mis entre lui et sa jeune amie

Un jour que nous avions eu quelque querelle d’enfant, la Girona apella son fils et prénant un ton fort serieux, elle lui dit “ N’oubliez jamais que Mademoiselle de Val Florida est votre maitresse et la

miene et que nous sommes seulement les premiers serviteurs de la maison. ” Hermosito se le tint pour dit, il n'eut d'autres volontés que les miennes. Il mettoit même son étude à les deviner et les prévenir, cet entier dévouement paroissoit avoir pour lui des charmes inexprimables et moi je pris beaucoup de plaisir à le voir m'obéir en toutes choses.

La Girona vit bientôt les dangers de la nouvelle manière d'être qui s'étoit établie entre nous. Et se proposa de nous separer dès que nous aurions treize années. Ensuite elle n'y pensa plus et tourna son attention vers d'autres objets.

La Girona comme vous le savez a l'esprit très cultivé. De bonne heure elle mit entre nos mains quelques bons auteurs Espagnols, et nous donna une idée générale de l'histoire. Voulant aussi nous former le jugement, elle nous fesoit resonner nos lectures et nous monroit comment on en pouvoit faire le sujet d'utiles réflexions. Il est assez ordinaire aux enfants, lorsqu'ils commencent à étudier l'histoire de se passioner pour les personages dont le rôle est le plus brillant. Dans ce cas là mon héros devoit aussitôt celui de mon jeune ami. Et si j'en changeois, il adoptoit aussitôt mon nouvel engouement.

Je m'étois si parfaitement accoutumé à la soumission d'Hermosito, que la moindre résistance de sa part m'eut fort étonné, mais cela n'étoit point à craindre et je fus de moi même obligé de mettre des bornes à mon autorité ou du moins de n'en user qu'avec prudence. Un jour je voulus avoir un coquillage brillant que je voyois au fond d'une eau claire et profonde. Hermosito s'y précipita au même instant et faillit à se noyer, une autre fois voulant atteindre un nid dont j'avois envie, une branche se rompit sous lui et il se fit beaucoup de mal. Depuis lors je mis de la circonspection à témoigner mes désirs, mais je trouvois qu'il étoit beau d'avoir un si grand pouvoir et de n'en point user. Ce fut là, si je m'en rappelle bien mon premier mouvement d'orgueil. Je crois en avoir eu quelques autres depuis

Ainsi se passa notre treizième année. Le jour qu'Hermosito l'eut finie, sa mère lui dit : “ Mon fils ! aujourd'hui nous avons célébré le treizième anniversaire de votre naissance. Vous n'êtes plus un enfant et vous ne pouvez plus être aussi rapproché de Mademoiselle que vous l'avez été jusqu'à présent demain vous partirez pour vous rendre en Navare auprès de votre grand père. ”

La Girona n'eut pas plutôt achevé sa phrase qu'Hermosito donna des marques du plus affreux désespoir. Il pleura, s'évanouit, reprit ses sens pour pleurer encore. Quant à moi, je le consolais plus que je ne partageois sa peine. Je le regardois comme un être tout à fait dépendant de moi, qui pour ainsi dire ne respiroit qu'avec ma permission. Je trouvois son désespoir une chose très naturelle, mais je ne croyois point lui devoir le moindre retour. J'étois aussi trop jeune et trop accoutumée à le voir pour que sa merveilleuse beauté pu faire sur moi quelque impression.

La Girona n'étoit point de ces personnes que l'on pu toucher par des pleurs. Celles d'Hermosito furent inutiles, il lui falut partir, mais au bout de deux jours son muletier vint d'un air fort affligé, nous dire qu'en passant par un bois, il avoit pour un instant quitté ses mules et qu'en revenant il n'avoit plus retrouvé le garçon, qu'il avoit vainement appelé, puis cherché dans la forêt et qu'apparemment le loup l'avoit mangé. La Girona parut moins affligée que surprise. “ Vous verrez /:dit elle:/ que ce petit obstiné nous reviendra ” Elle ne se trompoit point. Bientôt nous vîmes revenir le jeune fugitif. Il embrassa les genoux de sa mère et lui dit : “ Je suis né pour servir Mademoiselle de Val Florida, et je mourirai si l'on veut m'éloigner de la maison. ”

Peu de jours après, la Girona reçut une lettre de son mari, qui depuis long tems ne donnoit plus de ses nouvelles. Il informoit sa femme de la fortune qu'il avoit fait à la Vera-Cruz, et témoignoit le désir d'avoir son fils auprès de lui. La Girona qui vouloit à tout prix éloigner Hermosito ne manqua pas d'accepter la proposition.

Hermosito depuis son retour ne demouroit plus au château. On l'avoit logé dans une ferme que nous avions sur le bord de la mer [*sic*]. Un matin sa mère alla l'y trouver, et le força de s'embarquer sur le bateau d'un pêcheur qui s'étoit engagé de le conduire à bord d'un vaisseau Américain. Hermosito pendant la nuit se jeta à la nage et gagna la côte. La Girona le força de se rembarquer encore. C'étoient autant des sacrifices qu'elle fesoit à son devoir. Il étoit aisé de voir combien ils coutoient à son cœur. Tous les événements que je viens de rapporter s'étoient suivi de très près, ensuite il en

survint de fort tristes. Mon grand pere tomba malade. Ma mere depuis long tems consumée par une maladie de langueur confondit son dernier soupir avec celui de [*sic*] Marquis d'Astorgas.

Mon pere avoit tous les jours été attendu dans les Asturies, mais le Roi ne pu se resoudre à le laisser partir et l'état des affaires ne permettoient pas son éloignement. Le Marquis de Val Florida écrivit à la Girona dans les termes les plus touchants et lui ordonna de m'amener à Madrid en toute hâte. Mon pere avoit pris à son service tous les domestiques de Marquis d'Astorgas, dont j'étois la seule héritiere, il se mirent en route avec moi et me composerent un cortege très brillant. La fille d'un secrétaire d'état est d'ailleurs assez sûre d'être bien accueillie d'un bout d'Espagne à l'autre. Les honneurs que je reçus dans ce voyage contribuerent je crois à faire naître en moi les sentiments ambicieux qui depuis ont décidé de mon sort. J'éprouvais un[e] autre sorte d'orgueil en aprochant de Madrid. J'avois vu la marquise de Val Florida aimer, idolatrer son pere, ne respirer n'exister que pour lui, et me traiter avec une sorte de froideur.

A présent j'allois avoir un pere à moi, je me prometois de l'aimer de toute mon ame. Je voulois même contribuer meme à son bonheur. Cette espoire me rendoit fiere. J'oubliois mes quatorze ans, je me croyois une grande personne.<sup>1</sup>

Ces idées flateuses m'occupoient encore lorsque ma voiture entra dans la porte de nôtre hôtel. Mon pere me reçut au bas de l'escalier et me fit mille tendres caresses. Bientot une ordre du roi l'apella à la cour. Je me retirai dans mon appartement mais j'étois fort agitée, et je passai la nuit sans dormir

Le lendemain matin mon pere me fit appeller. Il prenoit son chocolat et me fit déjeuner avec lui. Ensuit il me dit " Ma chère Eleonore, mon interieur est triste, et mon humeur en est devenu un peu sombre, mais puisque vous m'etes rendue j'espère voir désormais des jours plus serains, mon cabinet vous sera toujours ouvert, aportez y quelque ouvrage de femme. J'ai un cabinet plus retiré pour les conférences et le travail secret, je chercherai au milieu des affaires, des intervalles pour causer avec vous, et j'espère en ce[s] doux entretiens retrouver quelque image du bonheur domestique, que j'ai depuis si longtems perdu. " Après avoir ainsi parlé, le marquis sonna, son secrétaire entra portant deux corbeilles, dont l'une renfermoit les lettres arrivées ce jour la, l'autre les lettres arrivées [*sic*] dont on avoit retardé l'expédition.

Je fus une heure dans ce cabinet et puis je revins pour celle du diné. J'y trouvois quelqu'uns des amis intimes de mon pere, employés comme lui aux affaires les plus importantes. Ils en parlerent devant moi sans se gener beaucoup. À leurs graves entretiens je mélai des mots naïfs, qui les amuserent. Je crus m'apercevoir qu'ils interessoient mon pere et mon courage s'en acrut. Le lendemain je me rendis dans son cabinet des que je sus qu'il y étoit. Il prenoit son chocolat et me dit d'un air satisfait " C'est aujourd'hui Vendredi nous aurons des lettres de Lisbonne. " Ensuite il sonna. Le secretaire aporta les deux corbeilles. Mon pere fouilla d'un air empressé dans celle des nouveautés. Il en tira une lettre qui contenoit deux feuilles. L'une chiffrée qu'il rémit à son secrétaire, l'autre écrite qu'il se mit à lire lui même avec un air de complaisance et d'une tendre bienveillance. Tandis qu'il étoit occupé de cette lecture, j'avois pris l'enveloppe de la letre, et j'en considérois le cachet. Il étoit enrichi d'une toison chargé d'un bonet ducal. Helas ces pompeuses armoiries devoient un jour être les mienes. Le jour suivant vint la poste de France, et successivement toutes les autres mais aucune n'interessa mon pere autant que celle de Portugal.

Lors donc que la semaine fut révolue. Comme mon pere prenoit son chocolat je lui dis " C'est aujourd'hui Vendredi nous aurons la poste de Lisbonne. " Le secrétaire entra, je courus fouiller dan la corbeille j'en tirai la lettre favorite et j'allai la présenter a mon pere, qui pour m'en recompenser m'embrassa tendrement.

Je repetai le mêm manege plusieurs Vendredis de suite. Ensuite un jour [je] m'enhardis jusqu'à demander à mon pere, ce que c'étoit que cette lettre qu'il distinguoit de tous les autres " Cette lettre /:me répondit-il:/ est de notre ambassadeur a Lisbonne du Duc de Medina Sidonia mon ami, mon bienfaiteur, et plus que tout cela. Car je crois de bonne fois que mon existence est attachée à la siene.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Cependant je n'avois pas quatorze ans finis.

— En ce cas /:lui dis-je:/ cet aimable Duc a le droit de m’interesser et je dois chercher à le connoître. Je ne vous demande pas ce qu’il vous écrit en chiffres. Mais je vous prie de me lire la feuille écrite en lettres vulgaires. ” Cette proposition parut metre mon père dans une colere veritable. Il me traita d’enfant gâté, volontaire et remplie de fantaisies. Il me dit encore d’autres choses fort dures ensuite il se radouci et non seulement il me lut la lettre du Duc de Sidonia, mais il m’en fit présent. Je le lû haut [*sic*] et je vous l’apporterai la première fois que je vous verrai.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa naration, on vint le chercher pour les interêts de la horde et nous ne le revimes plus de la journée

## VINGT-DEUXIEME JOURNÉE.

Le déjeuner nous rassembla tous d’assez bonne heure. Le chef Boemien se trouvoit de loisir et Rébeca le pria de reprendre la suite de son histoire. Ce qu’il fit en ces termes.

### SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

La duchesse m’aporta efectivement la lettre dont elle m’avoit parlé la veille. Elle étoit ainsi conçue.

Le Duc de Medina Sidonia au Marquis de Val Florida.

Vous trouverez cher ami dans la dépeche chiffrée. La suite de nos négociation. Ici je veux encore vous parler de la cour dévotte et galante où je suis condamné de vivre. Un de mes gens doit porter cette lettre à la frontiere, ce qui fait que je m’etenderai sur ce sujet avec plus de confiance

Le Roi don Pedre continue à faire des couvents, le Théâtre de ses galanteries il a quitte l’abesse des Ursulines pour [la] priere [*sic*] des visitandines. Sa Majesté veut que je l’accompagne dans ses amoureux pelerinages, et pour le bien des affaires il faut m’y preter. Le Roi se tient chez la prieure séparé d’elle par une grille ménaçant, qui par un mécanisme secret peut dit on s’abesser sous la main toute puissante du Monarque

Nous autres sommes répandus en d’autres parloirs, dont les plus jeunes recluses nous font les honneurs. Les Portugais trouvent un extreme plaisir à la conversation des religieuses qui d’ailleurs n’a guere plus de sens que le ramage des oiseaux en cage à qui elles ressemblent, d’ailleurs par la cloture ou elles vivent. Mais la touchante paleur de ces vierges sacrées, leurs dévots soupirs, les tendres applications qu’elles font du l’engage de la pitié [*sic*], leur demi-naïveté et leurs vagues désirs voila sans doute qui charment les seigneurs Portugais, et ce qu’ils ne trouveroient pas chez les Dames de Lisbone.

D’ailleurs tout dans ces retraites porte à l’yvresse de l’ame et des sens. L’air qu’on y respire est embaumé, les fleurs y sont entassées devant les images des saints. L’œil au delà des parloirs entrevoit des dortoirs solitaires, egalemeent parés et parfumés. Les sons de la guitare profane s’y confondent avec les acordes des orgues sacrées, et couvrent le doux chuchotage de jeunes amants, collés aux deux côtés d’une grille.

Pour moi je puis pendant quelques instants me mêler à ces tendres folies, mais ensuite les propos caressants de passion et d’amour ne tardent pas à me rapeller des idées de crime et de meurtre, je n’ai pourtant jamais commis qu’un meurtre. J’ai tué un ami qui avoit sauvé vos jours et les miens. Les belles manières du beau monde ont amené ces événements funestes, qui ont fletri ma vie, j’étois alors dans cet âge d’évanouissement [*sic*] où l’ame s’ouvre au bonheur ainsi qu’à la vertu. Sans doute la miene se fut ouverte à l’amour. Mes [*sic*] ces sentiments ne put naitre au milieu de si cruelles impressions, je n’entendois pas parler d’amour que je ne visse mes mains teintes de sang.

Cependant je sentois le besoin d’aimer ce sentiment qui dans mon cœur fut devenu de l’amour, devint une bienveillance générale qui cherchoit à se repandre autour de moi.

J'aimai mon pays. J'aimai surtout ce bon peuple espagnol, si fidele à son culte, à ses Rois, à sa parole. Les Espagnols me rendoient amour pour amour et la cour trouva que l'on m'aimoit trop. Depuis lors dans un exile honorable, j'ai pu servir mon pays, j'ai pu quoique de loin faire quelque bien a mes vassaux. L'amour de ma patrie et de l'humanité a rempli mon existence des sentiments assez doux

Pour ce qui est de cet autre amour dont se fut embelli le printems de ma vie. Quel bien pourrais-je attendre aujourd'hui. Je l'ai résolu je serai le dernier de Sidonia. Je sais que les filles des grands ambitionent de s'unir à moi, mais elles ignorent que le don de ma main est un dangereux présent. Mon humeur ne peut s'acomoder aux mœurs du jour. Nos peres ont vu dans leurs epouses les dépositaires de leur bonheur et de leur honneur. Le poignard et le poison etoient dans l'antique Castille la punition de l'infidelité. Je suis loin de blamer mes ancetres, je ne voudrois pas être dans le cas de les imiter, et comme je vous l'ai dit il vaut mieux que ma maison finisse en moi

Comme mon pere étoit à cet endroit de la lettre il parut hésiter et ne vouloir pas en continuer la lecture, mais je fis si bien qu'il l'a réprit et lut ce qui suit

Je me rejouis avec vous du bonheur que vous trouvez dans la société de l'aimable Eleonore. La raison à cet âge doit avoir des formes bien séduisantes. Ce que vous en dites me prouve que vous etes heureux et me rende heureux moi même...

Je ne pus en entendre davantage. J'embrassai les genoux de mon pere, je fesois son bonheur, j'en étois sûre. J'étois transportée de plaisir. Lorsque ces premiers moments de joye se furent passes je demandai quel âge avoit le Duc de Sidonia " Il a /:me dit mon pere:/ cinq ans de moins que moi c'est-à-dire trante cinq, mais /:ajouta-t-il:/ c'est une de ces figures qui restent long tems jeunes. "

J'étois dans cet âge où les jeunes filles n'ont point encore porté leurs idées sur l'âge des hommes ; un garçon qui n'eut eu comme moi que quatorze ans ne m'eut paru qu'un enfant tout à fait indigne de mon attention. Mon pere ne paroissoit point vieux et le duc etant plus jeune que mon pere me sembloit devoir être un jeune homme. Ce fut l'idée que j'en pris alors et dans la suite elle contribua à décider mon sort

Ensuite je demandois ce que c'étoient que ces meurtres dont parloit le duc. Ici mon pere devint très sérieux. Il donne quelques instants à la reflexion et puis il me dit " Ma chère Eleonore ces evenemens ont un raport intime avec la séparation que vous avez vu exister entre votre mère et moi. Je ne devrois peut etre pas vous en parler, mais tot ou tard votre curiosité s'y porteroit d'elle même, plus tot que de la laisser s'exercer sur un sujet aussi delicat qu'affligeant, j'aime mieux vous en instruire moi-même. " Après ce préamblème [*sic*] mon pere me fit l'histoire de sa vie et la commença en ces termes

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE VAL FLORIDA.

Vous savez que la maison d'Astorgas a fini dans la personne de votre mere. Cette maison et celle de Val Florida étoient le[s] plus anciennes dans les Asturies, et le vœux général de la province, me destinoit la main de Mademoiselle d'Astorgas. Acoutumé de bonne heure à cette idée nous avions pris l'un pour l'autre les sentiments qui peuvent rendre un mariage heureux. Diverses circonstances retarderent cependant nôtre union et je ne me mariaï que l'âge de vingt cinq ans finis.

Six semaines après celle de nôtre noce je dis à mon épouse que tous mes ancetres ayant exercé la profession des armes, je croyois que l'honneur me prescriv[ai]t de suivre leur exemple, et que d'ailleurs il y avoit en Espagne beaucoup des garnisons, où nous passerions notre tems plus agréablement que dans les Asturies. Madame de Val-Florida, me répondit, qu'elle seroit toujours de mon avis dans les choses, où je croirois mon honneur interessé. Il fut donc decidé que je servirois. J'en écrivis en cour et j'obtins une compagnie de Cavallerie dans le regiment de Medina Sidonia. Il etoit en garnison à Barcellona et c'est la que vous êtes née.

À cette époque la guere se faisoit encore en Portugal, ou plutot elle y languissoit. La cour de Madrid avoit trop de hauteur pour reconnoitre les Bragance, et pas assez d'énergie pour les posseder

[sic]. Don Louis de Haro plus habile que son oncle Olivarez avoit néanmoins une partie de ses défauts, il étoit à la vérité moins négligent. Moins absorbé dans les intrigues de la cour, mais sa lenteur, et son hésitation avoit souvent fait beaucoup de mal. De tems à autre il fesoit entrer un corps en Portugal, mais bientôt il lui paroissoit qu'il seroit mieux employé ailleurs. On retiroit une partie des forces et bientôt le corps lui même étoit obligé d'évacuer le sol Portugais.

À une de ces époques d'activité on fit entrer en Portugal un corps de douze mille hommes et nôtre régiment en fesoit partie. Un autre corps devoit attaquer les Provinces du Nord, et des bandes Vallones metre à contribution, le petit Royaume des Algarves les Portugais sacrifierent habilement les extremités de leur pays, et reunirent leurs forces contre nous. Nous entrames du côté de Badajoz et nous marchâmes sur Elvas, et bientôt nous trouvames les Portugais forts de près de vingt mille hommes. Don Estevan Lara nôtre Général, présenta le combat sans s'être beaucoup informer des forces de l'ennemi. Il eut néanmoins la prudence de former une forte ariere-garde, dont nôtre regiment fesoit partie. Sur la fin du jour on vit paroître des colonnes Portugaises de troupes toutes fraîches, et les nôtres furent mises en désordre. En cet instant un héros nous aparut. Il étoit dans la fleur de la jeunesse et couvert d'armes éclatantes. " A moi /:dit il:/, je suis votre Colonel. Le Duc de Sidonia " Certes il fit bien de se nomer, car peut être nous l'eussions pris pour l'ange des batailles, ou pour quelque autre prince de l'armée celeste. Son air avoit reellement quelque chose de divin. Notre regiment fut comme inspiré, et l'enthousiasme se comunique [sic] à tout ce qui composoit l'arriere garde. On fondit sur l'ennemi qui fut aussitôt dispersé. La nuit favorisa la retraite et nous restames maitres du champ de bataille.

J'ai lieu de croire qu'après le Duc ce fut moi qui fis les plus belles actions. Du moins j'en reçus un témoignage très flateur par l'honneur que me fit mon illustre colonel de me demander mon amitié. De sa part ce n'étoit point un vain compliment, nous devinmes véritablement amis, sans que ce sentiment prit chez le Duc aucun caractere de protection, ni chez moi quelque teinte d'infériorité. On reproche aux Espagnols une certaine gravité qu'ils metent dans leurs manières. Mais c'est pourtant en évitant la familiarité que nous savons être fiers sans orgueil, et respectueux avec noblesse.

Le champ de bataille que nous avons gardé, toute la nuit et le jour suivant ne rendoit pas nos affaires beaucoup meilleurs. L'ennemi s'étoit formé à trois lieues d'Elvas et comptoit nous attaquer de nouveau. Nôtre général prit une position sur les hauteurs de Bourgo Leon, et les Portugais se déciderent à envoyer des détachements au secours de leurs provinces du Nord et du Midi.

Alors des revoltes éclaterent en Catalogne. Don Sanche reçut l'ordre de s'y porter avec la moitié de son corps. En même tems le Roi donna au Duc de Sidonia le rang de lieutenant général, et la commissions périlleuse de se maintenir à tout prix sur le territoire Portugais et d'attendre des secours. Il y a aparence, que l'on vouloit s'épargner la honte d'une retraite entière. J'ai cependant aussi des raisons de croire que ce projet fut dicté par les ennemis de la maison de Sidonia

Le Duc sentit bien le danger de sa situation il ne lui restoit que cinq mille hommes avec les quels il se fortifia comme il put. Il me nomma son quartier-maitre, et je remplis cette charge, j'ose le dire, avec zele. Lorsque les Portugais furent informés de la diminuation de nos forces, il se rassemblerent de nouveau et nous entourerent de maniere, à ce que nous ne pouvions leur échaper, néanmoins ils n'osoient pas nous attaquer.

Bientôt la France prit ouvertement sous sa protection les revoltés de Catalogne. On se décida à Madrid à proposer une treve au Portugal mais il falloit auparavant degager le Duc. Un courier Espagnol qui eut bien de la peine à parvenir jusqu'à nous nous informa de l'état des affaires. Mais ce n'étoit pas tout que d'avoir la permission de quitter notre poste. Il falloit passer au travers des Portugais, qui avoient détruit les chemins pallisadé la sortie des gorges et armé le peuple des environs. Nous reçumes des secours d'un côté où nous ne les atendions pas.

Van berg Colonel des Bandes vallones ayant assez désolé le royaume des Algarves se retiroit sur<sup>1</sup> Il apprend la situation du Duc, force de marche, fond sur les lignes portugaises, et nous degage

---

<sup>1</sup> Un espace libre a été ménagé.

complètement d'un côté. Le duc en profite, et dès le lendemain nous étions à Badajoz sans avoir perdu un canon et seulement trois cents hommes. Les vallons de Vanberg y entrèrent avec nous.

Dès que nous eûmes pris nos quartiers. Le Duc vint chez moi et me dit " Mon cher Val Florida le nombre de deux est je le sais celui qui convient à l'amitié, on ne peut le passer sans blesser ses saintes loix, mais je crois que le service éminent que Van-berg nous a rendu mérite une exception. Nous lui devons je crois l'offre de votre amitié comme de la miene et par là l'admettre en tiers dans le nœud qui nous lie. " Je fus de l'avis du Duc qui se rendit chez Vanberg et lui fit des offres d'amitié avec une solennité, qui répondoit à l'importance qu'il attachoit au titre d'ami. Vanberg en parut surpris. " Monsieur Le Duc /:lui dit-il:/ Votre excellence me fait beaucoup d'honneur. Mais j'ai l'habitude de m'enivrer presque tous les jours. Quand par hasard je ne suis pas sou, je joue le plus gros jeu que je puis. Si vôtre Excellence n'a pas les memes habitudes, je ne crois pas que nôtre liaison puisse être de quelque durée "

Cette réponse déconcerta le Duc, mais elle le fit rire. Il assura Vanberg de tout[e] son estime et lui promit de s'employer à la cour pour qu'il fut récompensé d'une manière éclatante. Mais Vanberg vouloit des recompenses lucratives. Le Duc partit pour Madrid. Il obtint pour notre liberateur la baronie de Deulen située dans l'arrondissement de Malines. On me donna le grade de lieutenant colonel, enfin nous fumes tous récompensés. Le Duc désiroit avoir la charge de Colonel général de Cavallerie. On lui en promit la survivance. En consequence il se proposa de passer l'hyver à Badajoz d'y exercer son régiment de son petit corps [sic] il le remit au comendant de la province plus ancien lieutenant général que lui.

Chacun s'arangea donc pour passer l'hyver à Badajoz. Madame de Val Florida vint m'y joindre, elle aimoit le monde, et je me fis un plaisir d'ouvrir ma maison aux principaux officiers de l'armée. Mais le Duc et moi, nous préniions peu de part au tumulte de la société. Des occupations serieuses remplissoient tous nos moments. La vertu du jeune Sidonia étoit son idole, le bien public sa chimere. Nous fesions une étude particuliere de la constitution de l'Espagne, et beaucoup des plans pour sa prospérité future, pour rendre les Espagnols heureux ; nous voulions d'abord leur faire aimer la vertu, et ensuite le[s] détacher de leur interet ce qui nous paroissoit très facile. Nous voulions aussi ranimer, l'antique esprit de chevalerie. Un Espagnol devoit être aussi fidele à son épouse qu'au Roi et chacun devoit avoir un frere d'armes. Mais j'étois déjà celui du Duc. Nous n'étions pas éloignés de croire, que le monde s'entretenoit un jour de nôtre amitié. Et qu'à notre exemple les ames honestes se prenant ainsi [par] deux, rendroit à l'avenir les chemins de la vertu plus faciles et plus sûres. Ma chere Eleonore j'aurois honte de vous parler de ces folies. Mais depuis longtems on a fait l'observation. Les jeunes gens, qui ont donné dans les travers de l'enthousiasme, peuvent ensuite devenir des hommes utiles et grands. Au contraire les jeunes Catons refroidis encore par l'âge ne peuvent plus s'élever au dessus des strictes calculs de l'intéret. Leur ame retrécit leur esprit et les rend tout à fait, incapables des conceptions qui constituent l'homme d'état ou l'homme utile à ses semblables. Cette règle souffre peu d'exceptions.

Ainsi livrant nôtre imagination à de vertueux écarts. Le Duc et moi nous espérons réaliser en Espagne les régnes de Saturne et de Rhée. Mais pendant ce tems la Vanberg y ramenoit réellement l'âge d'or. Il avoit vendu sa baronie de Deulen à un Livrancier de l'armée apellée Walter Wandyk, et en avoit tiré cent soixante mille piastre fortes et en espece sonante. Alors il avoit déclaré et s'étoit engagé sur sa parole d'honneur non seulement de dépenser tout cet argent pendant les deux mois de nôtre quartiere d'hyver, mais encore de faire dix mille piastre de detes. Nôtre prodigue flamand trouva ensuite que pour satisfaire à sa parole, il lui falloit depenser environs cinq mille cinq cent piastres par jour, ce qui n'étoit pas très facile dans une ville com[me] Badajoz. Il craignit de s'être avancé trop légèrement. On lui présenta qu'il pouvoit employer une partie de son argent à secourir les miserables et faire des heureux. Mais Vanberg rejeta cette idée. Il disoit qu'il s'étoit engagé à depenser et non pas à donner, et que sa délicatesse ne lui permettoit point de détourner pour des bienfaits la moindre partie de cet argent. Son jeu même n'y pouvoit entrer, car il avoit la charue [sic] de gagner, et l'argent perdu n'étoit pas de l'argent dépensé.

Un si cruel ambaras parut affecter Vanberg. Il eut quelques jours l'air préoccupé. Il trouva un biais



qui lui parut metre son honneur à couvert. Il rassembla tout ce qu'il put trouver de cuisiniers, musiciens, comédiens et d'autres personnes d'une profession encore plus joyeuse. Il donnoit de grands repas le matin, bal et comédie le soir, et des cocagnes devant la porte de son hôtel. Et si malgré tous ses soins on n'avoit pû dépenser le[s] cinq mille cinquante [*sic*] piastre, il fesoit jeter le restant par la fenetre, disant qu'une pareille action ne dérogeoit point à la prodigalité.

Lorsque Van-Berg eut ainsi mis sa conscience en répos, il reprit toute sa gaité. Il avoit beaucoup d'esprit naturel et en mettoit infiniment, à défendre ses bizarres travers, sur les quels on l'ataquoit par tout. Ce plaidoyer au quel il s'étoit souvent exercé, donnoit à sa conversation quelque chose de brillant, et le distinguoit sur tout de nous autres Espagnols, qui avons tous beaucoup de reserve et de serieux.

Van Berg venoit souvent chez moi, aussi bien que les autres officiers de dist[i]nction. Mais il venoit aussi dans les moments, où je n'y étois pas. Je le savois et n'en pris point d'ombrage. J'imaginois qu'un excès de confiance, lui persuadoit qu'il étoit le bien venu partout et à toutes les heures. Le public fut plus clairvoyant et des bruits injurieux à mon honneur ne tarderent pas à se répandre. Je les ignorois, mais le Duc en étoit informé. Il savoit combien j'étois attaché à mon épouse, et l'amitié qu'il avoit pour moi le fesoit souffrir à ma place.

Un matin le Duc se rendit chez Madame de Val Florida, se jeta à ses genoux, la conjura de ne point oublier ses devoirs et de ne plus voir Van-Berg, dans les moments, où elle sera seule. Je ne sais trop ce qu'on lui répondit. Mais Van-Berg y passa la matinée et sans doute fut informé des vertueuses exhortations qu'on avoit faite à Madame de Val Florida.

Le Duc se rendit chez Van Berg avec l'intention de lui parler sur le même ton, et de le ramener à des sentiments plus conformes à la vertu. Il ne le trouva point chez lui et revint dans l'après-dîné. Sa chambre étoit remplie de monde, mais Vanberg étoit seul assis à une table de jeu et remuant des [dés] dans un corne[t], je m'y trouvois aussi et je causois avec un jeune Fonsèque beau frere du Duc, époux cheri d'une sœur que le Duc chérissoit.

Sidonia aborda Van Berg d'un ton amical et lui demanda en riant des nouvelles de sa dépense

Van-Berg lui jeta un regard plein de couroux et dit “ Je fais de la dépense pour recevoir mes amis et non pas les malhonetes gens, qui se mélangent de ce qui ne les regarde pas.

— Est ce moi /:dit le Duc:/ qu'on peut appeler un malhonete homme, Vanberg retractez ce propos.

— Je ne me retracte point /:dit Fan Berg:/

— Non /:dit le duc:/ Vous avez sauvez mon honneur et celui d[e l]'Espagne, mon bras se refuse à vous oter la vie. ” Van Berg prononça le mot<sup>1</sup> de lache. Le duc lui jeta son gand au visage en lui disant “ à outrance ”.

La sale étoit remplie des amis de Vanberg qui en avoit réellement plus que nous. Il se fit une grande rumeur. Il étoit alors d'usage dans les duels d'avoir beaucoup de Secondants qui se batoient entre eux pendant le combat des pri[n]cipaux adversaires ou même à près. Fonseque et moi nous fûmes les deux secondants du Duc et nous eûmes chacun deux secondants. Van-Berg prit de son côté six flamands. On alla sur les bords du<sup>2</sup> dans une plaine très propre à ce genre de combat.

Van Berg reçut un coup mortel, deux flamands voulurent le venger, mais selon l'usage établi il falloit d'abord, qu'ils nous eussent mis hors de combat le Duc d'Aguilar [*sic*] et moi. C'est ce qu'ils firent. Fonseque fût tué et je fus dangereusement blessé. Sidonia tua nos deux adversaires et ne reçut qu'une légère blessure. Les autres secondants se batirent entre eux. Un seul resta en état de se mesurer avec le duc, qui le jeta sur le carrau. On entera les uns, on portat les autres dans leur lit, et le duc le seul qui fut en état de marcher étoit le plus à plaindre. Il imaginoit sa Sœur chérie lui reprochant la mort de son epoux, moi mourant ; tout cela par zele pour la reputation de mon épouse qu'il avoit à jamais perdue.

Vanberg étoit donc mort, et j'étois mourant. Je fus pourtant sauvé. Votre mère en me soignant,

---

<sup>1</sup> *Surch.* : nom

<sup>2</sup> Un espace libre a été ménagé.

avoit répandu beaucoup de larmes que j'attribuois à l'interet qu'elle prenoit à mes jours. Mais lorsque je fus guéri ses larmes ne tarissoient point, et je ne savois plus à quoi les attribuer. J'ignorois aussi ce qui avoit pu donner lieu à la querelle du Duc et de Vanberg et je me tuois à le demander à tout le monde enfin quelqu'un de charitable eut pitié de moi et m'instruisit de tout ce que j'aurois voulu ignorer. Je m'étois persuadé, je ne sais sur quel fondement, que ma femme ne pouvoit aimer que moi. Je fus plusieurs jours avant de pouvoir me convaincre du contraire. Enfin quelques circonstances m'ayant donné de nouvelles lumieres, j'allois chez madame de Val-Florida et je lui dis " Madame on m'écrit que vôtre père est malade, je crois qu'il seroit convenable que vous fussiez auprès de lui. Votre fille d'ailleurs demande vos soins, et c'est en Asturies que vous devez vivre désormais. " Madame de Val Florida baissa les yeux et recut son arêt avec résignation. Vous savez comment nous avons vécu depuis. Vôtre mere avoit mille qualités estimables et même des vertus aux quelles j'ai toujours rendu justice...

La guere recommença au printems et nous la fimes en gens d'honneur, mais non plus avec le même cœur qu'auparavant. Nous avions réssentis les premières atteintes du malheur. Le Duc avoit eu beaucoup d'estime pour le courage et les talents militaires de Vanberg. Il se réprocha ce zele outré pour mon repos qui l'avoit troublé d'une manière aussi cruelle. Il aprit qu'il ne sufisoit pas de faire le bien, et qu'il faloit encore savoir le faire. Quant à moi combien [*sic*] des époux je renfermois mes douleurs, et je les ressentois d'autant plus vivement. Nous ne faisons plus de projets pour la prosperite de l'Espagne.

Enfin Don Louis de Haro conclud la fameuse paix des Pirenées. Le Duc prit le partie de voyager. Nous vimes ensemble l'Italie, la France, l'Angleterre. À nôtre retour mon noble ami entra dans le conseil de Castille et je fus fait rapporteur du même conseil.

Les voyages et quelques années de plus, avoient muri l'esprit du Duc. Non seulement il etoit revenu de[s] vertueux écarts de sa jeunesse, mais il avoit aquis infiniment de prudence. Le bien public n'étoit plus sa chimer, il etoit encore sa passion. Mais il savoit qu'on ne peut le faire tout à la fois qu'il faut y préparer les esprits et cacher soigneusement ses moyens et son but. Sa circonspection étoit telle qu'il sembloit au conseil, n'avoir jamais un avis à lui, et suivre ceux des autres. C'étoit lui cependant qui les avoit inspirés. Le soin que le Duc prenoit de cacher ses talents et d'en dérober la connoissance, ne servoit qu'à le faire ressortir davantage. Les Espagnols le devinerent, et l'aimerent, et la cour en conçut de la jalousie. On ofrit au Duc l'ambassade de Lisbonne. Il vit bien qu'on ne lui permettoit pas de refuser il accepta, mais à condition que je serai Secrétaire d'état. Depuis je ne le [*sic*] plus vu, mais nos cœurs sont restés unis.

Comme le Boemien en etoit à cet endroit de son récit, on l'apella pour les interets de la horde et nous ne le revimes plus de la journée.

## VINGT TROISIEME JOURNÉE

On se rassembla d'assez bonne heure et le Boemien se trouvant de loisir réprit en ces termes la suite de son histoire.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

La duchesse de Sidonia à près m'avoir conté l'histoire de son pere fut ensuite plusieurs jours sans venir, et ce fut la Girona qui m'aporta la corbeille. Elle m'aprit aussi que mon affaire etoit arrangée, grace à mon grand oncle le Théatin Fra<sup>1</sup> dans le fond on étoit bien aise que je fusse échapé. Le décret

---

<sup>1</sup> Un espace libre a été ménagé.

du saint office, ne parloit que d'imprudence et d'une pénitence de deux ans. On ne m'avoit même designé que par les premières lettres de mon nom. La Girona me dit de la part de ma tante Dalanosa que j'eusse à me cacher pendant ces deux années, et qu'elle se rendroit à Madrid, où elle s'occupoit des revenus de la Quinta, c'est-à-dire de la ferme, dont les revenus m'étoient assignés.

Je demandai à la Girona si elle pensoit que je dusse passer ces deux années dans le souterrain, où j'étois ? Elle me repondit que ce seroit le plus sûr, et que d'ailleurs sa sureté à elle demandoit des précautions.

Le lendemain ce fut la duchesse qui vint et j'en fus charmé, par ce que je l'aimois mieux que son altiere nourrice. Je voulois aussi savoir la suite de son histoire. Je la lui demandai, et elle la réprit en ces termes

#### SUITE DE L'HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE SIDONIA.

Je remerciai mon pere de la confiance qu'il m'avoit témoignée en me faisant part des evenemens les plus remarquables de sa vie. Et le vendredi suivant je lui remis encore la lettre du Duc de Sidonia. Il ne me la lut point, non plus que toutes celles qu'il reçut depuis ; mais il me parloit souvent de son ami et je voyois que nulle conversation ne pouvoit l'interessier autant.

Quelque temps à près j'eus la visite d'une dame veuve d'un Officier. Son pere etoit né vassal du Duc, et elle reclamoit un fief relevant du duché de Sidonia. Il ne m'étoit jamais arrivé d'accorder ma protection. Je fus flatée de l'occasion qui s'en présentoit. Je fis un mémoire où je deduisis les droits de la veuve, avec beaucoup de précision et de clarté. Je le<sup>1</sup> ai portai à mon père qui en fut content et l'envoya au Duc, j'avois prévu qu'il le feroit. Le Duc fit droit aux prétentions de la veuve, et m'écrivit une lettre toute remplie de compliments, sur ma raison supérieure à mon âge. En effet je ne négligeois rien pour cultiver et mon esprit et ma raison. J'y étois aidée par les lumieres de la Girona qui en a infiniment. Deux années se passerent ainsi.

J'avois seize ans faits, lorsqu'un jour que j'étois chez mon père, j'entendis du bruit dans la rue, et comme les acclamations d'un peuple atroupé. Je courus à la fenetre, je vis beaucoup de peuple en tumulte, et comme conduisant en triomphe un carosse doré sur le quel je reconnus les armes de Sidonia

Une foule d'hidalgos et de pages se précipiterent aux portières, et je vis sortir du carosse un homme de la figure la plus avantageuses. Il étoit en habit Castillan que nôtre cour venoit d'abandoner. C'est à dire qu'il avoit la fraise, le manteau court, le panache, et ce qui relevoit encore la beauté de ce costume, étoit la toison enrichie de brillants qui brilloient sur sa poitrine. " Ah c'est lui /:s'écria mon père:/ je savois bien qu'il viendrait " Je me retirai dans mon appartement, et je ne vis le duc que le lendemain. Mais ensuite je le vis tous les jours, car il ne quitoit pas la maison de mon pere.

Le Duc avoit été rapellé pour des affaires très importantes. Il s'agissoit de calmer une fermentation que de nouveaux impots avoient produite dans l'Aragon. Ce Royaume a des constitutions particulieres, entre autres celle de Ricos Hombres qui repondoit autre fois à ce que la Castille apelloit *grands*. Les Sidonia etoient les plus anciens entre les Ricos hombres. Ce qui auroit sufi au Duc pour avoir une grande considération. Mais il étoit cherit pour ses qualites personnelles. Le Duc se rendit à Saragosse et sut concilier les interets de la cour avec le vœu de la nation. On lui donna le choix d'une recompense il demanda la permission de respirer quelque tems l'air de la patrie.

Le Duc ayant beaucoup de franchise dans le caractere, ne cachoit point le plaisir, qu'il trouvoit à s'entretenir avec moi et nous étions presque toujours ensemble, tandis que les autres amis de mon père decidoient des affaires de l'état.

Sidonia m'avoua son penchant à la jalousie et quelque fois même à la violence. En général il me parloit presque toujours de lui même, ou de moi, ou de lui [*sic*], et lorsque ce genre de conversation

---

<sup>1</sup> *Surch.* : l'

s'établit entre un homme et une femme, les rapports ne tardent pas à devenir plus intimes. Je n'éprouvai donc pas une grande surprise, lorsqu'un jour mon pere m'apella dans son cabinet et m'aprit que le Duc me demandoit en mariage. Je lui repondis, que je ne lui demandois point de tems pour y reflechir parce que prevoyant que le Duc pouroit porter un vif interet à la fille de son ami. J'avois à l'avance reflechie sur son caractere et sur la diference de nos âges. " Mais /:ajoutais-je:/ les grands en Espagne se marient entre eux. De quel œil veront ils notre union. Ils pouroient aller jusqu'a refuser de tutoyer le duc, ce qui est le premier signe de leur malveillance.

— C'est /:me dit mon pere:/ une objection que je faite [*sic*] au Duc. Il m'a répondu, qu'il vouloit seulement avoir votre consentement, et que le reste etoit son affaire. "

Sidonia n'étoit pas loin, il parut avec un air timide, qui contrastoit avec sa fierté naturelle. J'en fus touchée et mon consentement ne se fit pas beaucoup atendre. Je fis ainsi deux heureux, car mon pere l'étoit au de la de ce que je puis vous dire. La Girona etoit folle de joie.

Le lendemain le Duc fit inviter à diner tous les Grands qui se trouvoient a Madrid. Lorsqu'ils furent rassemblés, il le[s] fit assoir et leur tint ce discours.

" D'Albé je m'adresse à toi, te regardant comme le prémier d'entre nous, non pas que ta maison soit plus illustre que la miene, mais par respect pour le héros dont tu portes le nom.

Un préjugé qui nous honore veut que nous choissions nos épouses parmi les filles des grands et sûrement je mépriserois celui d'entre nous qui se mégalieroit par l'amour des richesses ou bien entraîné dans quelque penchant licentieux.

Le cas que je vous propose est bien diferent. Vous savez que les Asturiens se disent *Nobles comme le Roi et un peu davantage*. Quelque exagerée que soit cette expression leurs titres, etant pour la plus part anterieurs aux Mores, ils ont le droit de se regarder comme le[s] meilleurs gentilshommes de l'Europe.

Eh ! bien, le plus pur sang des Asturies coule dans le[s] veines d'Eleonore de Val Florida. Elle y reunit les plus rares vertus, je soutiens qu'une pareille alliance ne peut qu'honorer la maison d'un grand d'Espagne. Si quelqu'un est d'un avis diferent, qu'il releve ce gant que je jette au milieu de l'assemblée.

— Je le releve /:dit le Duc d'Albe:/ mais c'est pour te le rendre, et pour te faire mon compliment sur une union aussi belle. " Ensuite il l'embrassa et tous les grands en firent autant. Mon pere en me rendant compte de cette scene me dit d'un air assez triste " Voila mon ancien Sidonia avec sa chevalerie. Ma chere Eleonore, gardes toi de l'ofenser. "

Je vous ai avoué que j'avois dans le caractere quelque disposition a l'orgueil, mais cet amour altier des grands me quita sitot qu'il fut satisfait. Je devins Duchesse de Sidonia, et mon cœur se remplit des sentimens les plus doux. Le Duc étoit dans son interieur le plus aimable des mortels, parce qu'il en étoit le plus aimant. Il avoit une<sup>1</sup> bonté constante, une bienveillance inépuisable, une tendresse de tous les moments, et son ame angélique se peignoit dans tous ses traits quelque fois seulement s'ils etoient alterés par quelque mouvement sévere, ils prenoient un caractere efrayant et me faisoit frissonner. Mais peu des choses avoient le pouvoir de facher Sidonia, et tout en moi pouvoit le rendre heureux. Il aimoit à me voir agir, à m'entendre parler. Il dévinoit mes moindres pensées. Je crus qu'il ne pouvoit m'aimer davantage, mais la naissance d'une fille acrut encore son amour et mit le comble à notre bonheur.

L[e] jour que je fus relevée de couches, la Girona me dit " Ma chère Eleonore vous etes femme, mere heureuse, vous n'avez plus besoin de moi, et mon devoir m'apelle en Amérique. " Je voulus la retenir. " Non /:me dit-elle:/ ma présence y est necessaire. "

La Girona partit et emportat avec elle tout ce que j'avois eu jusqu'alors de bonheur. Je vous ai dépeint cette courte époque de félicité céleste, qui ne pouvoit durer, parce qu'aparement tant de bien n'est pas fait pour cette vie. Je n'ai pas aujourd'hui la force de vous raconter mes infortunes. Adieu jeune ami vous me verrez demain.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : beaute

## VINGT-QUATRIEME JOURNÉE.

On se rassembla de bonne heure et le chef Boemien reprit en ces termes la suite de son récit.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

Le récit de la jeune Duchesse m'avoit beaucoup intéressé je désirois en savoir la suite, et comment tant de félicité avoit pu se changer en des malheurs affreux. Tout en y revant je songeois aussi au propos de la Girona qui pensoit que je dusse rester deux ans dans le caveau. Ce n'étoit nullement mon compte et je préparai des moyens d'évasion. La Duchesse m'aporta mes provisions. Elle avoit les yeux rouges et paroissoit avoir beaucoup pleuré, elle me dit pourtant qu'elle se croyoit assez de force pour me faire l'histoire de ses malheurs, ce qu'elle fit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE SIDONIA

Je vous ai dit que la Girona avoit eu près de moi l'emploi de Duegna major. J'eus à sa place une certaine Dona Menzia femme de trente ans encore assez belle, dont l'esprit n'étoit pas sans quelque culture. Ce qui lui mérita d'être quelquefois admise dans notre société. Dans ces moments là, elle se conduisit comme si elle eut été amoureuse de mon mari. Je ne fesois qu'en rire et lui n'y fesoit aucune attention. D'ailleurs la Menzia cherchoit à me plaire, surtout à me connoître. Souvent elle mettoit la conversation sur des sujets assez gais, ou bien elle m'entretenoit des aventures de la ville, et plus d'une fois je fus obligée de lui imposer silence.

J'avois nourri ma fille et j'eus le bonheur de la sevrer avant les evenemens dont il me reste à vous entretenir. Mon premier malheur fut la mort de mon pere. Attaqué d'une maladie aigue et violente il expira dans mes bras, me benissant et prévoyant peu tout ce qui nous alloit arriver. Il y eut des revoltes en Biscaye. Le Duc y fut envoyé et je l'accompagnai jusqu'à Burgos. Nous avons des terres dans toutes les provinces de l'Espagne et des maisons dans toutes les villes. Mais les Sidonia n'avoient à Burgos qu'une maison de plaisance située à une lieue de la ville, et c'est celle où vous etes aujourd'hui. Le Duc m'y laissa avec toute sa suite et partit pour sa destination. Un jour en rentrant chez moi je trouvai du bruit dans ma cour. On me dit qu'on avoit trouvé un voleur, qu'on avoit assomé d'un coup de pierre à la tête, mais que c'étoit un jeune homme si beau, qu'il ne s'étoit jamais rien vu de pareille. Quelques valets l'apporterent à mes pieds et je reconnu Hermosito.

“ Oh ! ciel ! m'écriai-je : c'est ne [sic] point un voleur c'est un garçon d'Astorgas élevé chez mon grand pere. ” Puis me tournant du côté du Majordome. Je lui dis de prendre ce jeune homme chez lui et d'en avoir le plus grand soin. Je crois même avoir dit qu'il étoit fils de la Girona, mais je ne m'en rapelle pas très bien.

Le lendemain Dona Menzia me dit que le jeune homme avoit la fièvre et que dans le delire il parloit beaucoup de moi en termes très passionnés. Je dis à la Menzia que si elle continuoit à me tenir de pareil propos, je la ferois chasser. “ Nous verons ! me dit-elle : ” Je lui ordonnois de ne plu[s] reparoître devant moi.

Le lendemain, elle fit demander sa grace, vint se jeter à mes pieds et je lui pardonnai. Huit jours à près comme j'étois seule, je vis entrer la Menzia soutenant Hermosito, dont la foiblesse paroissoit extrême. “ Vous m'avez ordonné de venir ! me dit il d'une voix éteinte : ”

Je regardai la Menzia d'un air surpris mais je ne voulois pas faire de peine au fils de la Girona et je lui fis aprocher une chaise à quelques pas de moi. “ Mon cher Hermosito ! lui dis-je : votre mere n'a jamais prononcé votre nom devant moi et je désire savoir ce qui vous est arrivé depuis notre separation. ” Hermosito avoit de la peine à parler, cependant il fit un effort et s'exprima en ces termes

## HISTOIRE D'HERMOSITO GIRON

Lorsque je vis nôtre navire à la voile je perdis tout espoir de regagner le rivage de ma patrie et je déplorai la severité que ma mere avoit mise à me banir sans pouvoir en comprendre les motifs. On m'avoit dit que j'étois votre serviteur, et je vous servois avec tout le zele dont j'étois capable. Je ne vous avois jamais désobei. Pourquoi donc /:me disois-je:/ me chasser comme si j'eusse commis les fautes les plus graves ? Plus j'y pensois et moins je pouvois le comprendre. Le cinquieme jour de notre navigation, nous [nous] trouvames au milieu de l'Escadre de Don Fernand Arudez. On nous cria de passer à l'arriere du vaisseau amiral sur un balcon doré et pavoisé de mille couleurs. Je vis don Fernand richement décoré des chaines de plusieurs ordres. Les officiers l'entouroient avec l'air du respect. Il avoit un porte voix à la main. Il nous fit plusieurs questions sur nos rencontres en mer et puis nous ordona de faire route. Lorsque nous eumes passé le capitaine me dit " Voilà un marquis et pourtant il a comencé comme ce mousse qui balaye la cabane. "

Comme Hérmosito en étoit à cet endroit de sa narration, il jetta plusieurs fois les yeux sur la Menzia avec un air d'embaras. Je crus comprendre qu'il craignoit de s'expliquer devant elle et je lui dis de sortir. Je ne consultai en cela que mon amitié pour la Girona et l'idée d'être soupçonnée ne me vint point à l'esprit. Lorsque la Menzia fût sortie Hérmosito continua en ces termes :

Je crois Madame qu'en puisant ma première nourriture aux mêmes sources que vous. Il [s']est formé en moi une ame sympathique, qui ne peut penser qu'à vous et par vous. Et qui vous raporte tout ce qui la touche. Le capitaine me dit que Don Fernand étoit devenu Marquis, ayant comencé par être mousse. Je me rapelai que vous étiez Marquise. Il me parut que rien n'étoit plus beau que de devenir marquis et je demandai comment s'y étoit pris Don Fernand ? Le capitaine m'expliqua qu'il avoit monté de grade en grade, et s'étoit distingué par des actions éclatantes. Dès ce moment je résolus de me faire matelot, et je m'exercai à monter dans les manœuvres. Le capitaine qui s'étoit chargé de moi s'y oposat tant qu'il put. Mais je lui résistai et j'étois déjà assez bon marin lorsque nous arivâmes à la Vera cruz.

Mon pere avoit sa maison sur le bord de la mer. Nous y allâmes en chaloupe ; mon pere me reçut entouré d'une troupe de jeunes filles mulattes qu'il me fit embrasser les unes à près les autres. Elles dancèrent, m'agacerent de cent façons, et la soirée se passa à faire mille folies.

Le lendemain le Coregidor de la Vera cruz fit dire à mon père que lorsqu'on avoit une maison montée comme la siene on ne gardoit pas son fils chez soi, et qu'il eut à m'envoyer au college des Théatins. Mon pere obeït, quoiqu'à regrèt.

Je trouvai au college un pere recteur qui pour nous encourager à l'étude, nous disoit souvent que le Marquis de Campo-Salez, alors sécond secrétaire d'état avoit aussi comencé à n'être qu'un pauvre étudiant, et qu'il ne devoit sa fortune qu'à son application. Voyant qu'on pouvoit aussi devenir Marquis par cette voye j'étudiai pendant deux ans avec beaucoup d'ardeur.

Le Corregidor de la Vera cruz fut changé son successeur avoit des principes moins rigides. Mon pere crut pouvoir hazarder de me reprendre chez lui. Je me trouvois de nouveau exposé à la pêtulence des jeunes mulates, que mon père encourageoit de mille manières. Ces folies étoient loin de me plaire. Cependant elles m'avertirent de mille choses que j'avois ignorées jusqu'alors, et je compris enfin pourquoi l'on m'avoit éloigné d'Astorgas.

Alors aussi se fit en moi la plus funeste révolution. Des sentiments nouveaux se développant en mon ame y reveillerent le souvenir des jeux de mon premier âge. L'idée de ce bonheur que j'avois perdu. Des jardins d'Astorgas où je courois avec vous. La mémoire confuse de mille témoignages de vôtre bonté. Trop d'ennemis à la fois vinrent assieger ma foible raison, elle n'y put résister non plus que ma santé. Le[s] medecins dirent que j'avois une fièvre lente. Quant à moi je ne me croyois point malade, mais le désordre de mes sens en vint au point que souvent je croyois voir des objects qui n'étoient point devant mes yeux et qui n'avoient aucune réalité. C'étoit vous Madame que mes visions

présentoient le plus souvent à mon imagination égarée. Non telle que vous êtes aujourd'hui, mais telle à peu près que je vous avez quittée. La nuit m'éveillant en sursaut, vous me sembliez percer l'ombre et m'apparaître brillante et radieuse. Si je sortois, les bruits dans la campagne me sembloient répéter votre nom. Quelque fois il me paroissoit que vous aviez traversée la plaine devant mes yeux. Et si je les levais vers le ciel pour lui demander la fin de mon tourment. Je voyois encore votre image empreinte dans les airs.

J'avois observé que je souffrois moins dans une église, et surtout la prière me donnoit du soulagement. Je finis par passer des journées entières dans ces asyles de la dévotion. Un religieux blanchi dans les exercices de la penitence, m'aborda un jour et me dit " Oh ! mon fils ton ame est pleine d'un immense amour, qui n'est point fait pour ce monde. Viens dans ma celule, je te montrerai les chemins du paradi. " Je le suivis, je vis chez lui des cilices, des haïres, et d'autres instruments de martyre qui ne m'effrayèrent pas beaucoup. Ce que je souffrois étoit bien une autre peine. Le religieux me lut quelques passages de la vie des saints. Je lui demandai la permission d'emporter le livre et j'y lus toute la nuit. Ma tête se remplit d'idées toutes nouvelles. Je vis en songe les cieus ouverts et des anges, qui véritablement vous ressembloient tous un peu.

On sut alors à la Vera-cruz votre mariage avec le Duc de Sidonia. Depuis longtems je nourrissois l'idée de me consacrer à la vie religieuse. Je metois ma félicité à prier jour et nuit pour vôtre bonheur dans ce monde et votre salut dans l'autre. Mon pieux instituteur me dit que le relachement étoit grand dans les couvents de l'Amérique, et qu'il me conseilloit de faire mon noviciat dans un couvent de Madrid.

J'anoncai ma résolution à mon pere, il avoit toujours vû ma dévotion avec déplaisir, mais n'osant pas m'en détourner ouvertement, il me pria d'attendre au moins ma mere qui devoit arriver dans peu. Je lui dis que je n'avois plus de parents sur la terre, et que le ciel étoit ma famille. Il n'eut rien à me répondre. Ensuite j'allai chez le corregidor, qui loua mon dessein, et me fit embarquer sur le premier vaissau. En arrivant à Bilbao, j'appris que ma mere s'étoit embarquée pour l'Amérique. Mes lettres d'obedience étoient pour Madrid. J'en pris le chemin. En passant à Burgos, je sus que vous habitiez dans les environs de cette ville. Je voulus vous voir encore une fois avant de quitter le monde. Il me sembloit qu'à près vous avoir vu je priois pour vôtre salut avec plus de ferveur.

Je pris donc le chemin de votre maison de plaisance, j'entrois dans la premiere cour et je me proposois d'y chercher quelque ancien domestique de ceux que vous aviez à Astorgas, car je savois qu'ils vous avoient suivi. Je voulois me faire connoître au premier qui passeroit et le prier de me placer de maniere à ce que je pusse vous voir. Lorsque vous monteriez dans votre carosse. Car je voulois vous voir et non pas me présenter à vous.

Il ne passa que des inconnus et je comencai à me trouver embarrassé de ma personne. J'entrai dans une chambre absolument vuide. Ensuite je crus voir passer quelqu'un de connoissance. Je sortis et je fus renversé d'un coup de pierre... Mais je vois Madame que mon récit vous a fait une vive impression...

Je puis vous assurer /:me dit la duchesse:/ que le pieux délire d'Hermosito ne m'avoit inspiré que de la pitié. Mais lorsqu'il avoit parlé des jardins d'Astorgas, des jeux de mon enfance, le souvenir du passé, l'idée de mon bonheur present, une crainte subite de l'avenir. Je ne sais quel sentiment doux et mélancolique avoit oppressé mon cœur et je me sentis baigné de mes larmes.

Hermosito se leva et je crois qu'il voulut baiser le bas de ma robe, ses genoux ployèrent sous lui, sa tête tomba sur les miens et ses bras m'enlacerent avec beaucoup de force. Dans cet instant je jetai les yeux sur une glace. J'y vis la Menzia avec le Duc, mais les traits de celui ci avoient une expression de fureur, tellement effrayante qu'on avoit de la peine à le reconnoître. Mes sens furent glacées d'horreur. Je levai les yeux sur la même glace et je ne vis plus rien. Je me debarassai des bras d'Hermosito. J'appellai, la Menzia vint. Je lui ordonai de prendre soin de ce jeune homme et je passai dans un cabinet. La vision que j'avois eu me donnoit beaucoup d'inquiétude, mais on m'assura que le Duc étoit absent.

Le lendemain je fis demander des nouvelles d'Hermosito, on me dit qu'il n'étoit plus chez moi.

Trois jours à près, comme j'étois prête à m'aller coucher, la Menzia me remit une lettre du duc. Elle ne contenoit que ces mots :

Faites tous ce qui vous sera prescript par Dona Menzia. Je vous l'ordonne, moi vôtre époux, et votre juge.

Menzia atacha un mouchoir sur mes yeux. Je sentis qu'on me sai[si]ssoit les bras, et je fus conduite dans ce souterrain. J'entendis des bruits de chaînes. On ota mon bandeau. Je vis Hermosito ataché par le cou au poteau, où vous êtes apuyé. Ses yeux étoient eteints et sa paleur extreme.

“ Est ce vous /:me dit-il d'une voix moureante:/ j'ai peine à vous parler on ne me donne point d'eau, ma langue est collée à mon palais, mon martyr ne sera pas long. Si je vais au ciel, j'y parlerai de vous. ” Comme Hermosito disoit ces mots, un coup de feu qui partit de la fente que vous voyez a ces murs lui cassa le bras. Il s'écria “ Mon Dieu ! pardonnez à mes bouraux ” Un second coup de feu partit du même endroit. Mais j'ignore quel en fut l'efet, car je perdis toute connoissance.

Lorsque je retrouvois l'usage de mes sens j'étois au milieu de mes femmes qui me parurent n'être instruite de rien seulement elles me dirent que la Menzia avoit quitté la maison. Dans la matinée un écuyer vint de la part de mon époux. Il me dit que le Duc étoit parti pour la France chargé d'une comission secrète, et ne seroit de retour que dans quelques mois. Ainsi livrée à moi même je rapellai mon courage j'abandonnai ma cause au juge suprême et je donnois tous mes soins à ma fille.

Au bout de trois mois je vis arriver la Girona. Elle étoit revenue d'Amérique et avoit déjà été chercher son fils à Madrid dans le couvent où il devoit faire son noviciat. Ne l'y ayant point trouver, elle étoit allé à Bilbao et avoit suivi les traces d'Hermosito jusqu'à Burgos. Craignant des tristes éclats, je lui dit une partie de la vérité. Elle sut m'arracher le reste. Vous savez que le caractere de cette femme est dur et violent. La fureur, la rage et tous les sentiments afreux qui peuvent déchirer le cœur s'emparerent du sien. J'étois moi même trop malheureuse pour pouvoir soulager ses peines.

Un jour la Girona faisant quelques changements dans sa chambre, découvrit une porte cachée par la tapisserie et pénétra jusqu'au caveau. Elle y reconnut le poteau dont je lui avois parler. Il étoit encore teint de sang. Elle vint chez moi dans un état voisin de l'egarement. Depuis lors elle se renfermoit souvent dans sa chambre, mais je crois qu'elle étoit alors dans le funeste souterrain et méditoit ses vengeances.

Un mois à près l'on m'anonça l'arrivée du Duc. Il entra d'un air calme et composé, fit quelques caresses à ma fille, puis il me fit assoir et s'assit près de moi. “ Madame /:me dit-il:/ j'ai beaucoup reflechi à la conduite que j'ai à tenir avec vous, je n'en cha[n]gerai point. Vous serez dans la maison servie avec autant de respect et vous recevrois [sic] en aparence de moi les mêmes témoignages d'estime. Ceci durera jusqu'au jour où vôtre fille aura seize ans.

— Et quand ma fille aura seize ans que m'arrivera-t-il ? /:dema[n]dai-je au Duc:/ ” En cet instant, la Girona vint apporter du chocolat. J'eus l'idée qu'il étoit empoisoné. Mais le Duc reprenant aussitot la parolle me dit “ Le jour que votre fille aura seize ans je lui dirai : Ma fille, vos traits me rapellent ceux d'une femme, dont je veux vous conter l'histoire. Elle étoit belle, et son ame pareissoit plus belle encore mais ses vertus etoient feintes. A force d'en contrefaire les aparences. Elle parvint à faire le plus grand Mariage de l'Espagne. Un jour son mari dut s'éloigner d'elle pour quelques semaines. Aussitôt elle fit venir de sa province un petit miserable. Ils se rapellerent d'ancienes amours et tomberent dans les bras l'un de l'autre. Ma fille cette execrable hypocrite, la voila c'est votre mere. Ensuite je vous banirai de ma présence et vous irez pleurer sur le tombeau d'une mere qui ne valoit pas mieux que vous. ” L'injustice avoit tellement endourci mon ame que cet afreux discours ne me fit pas une très grande impression. Je pris ma fille dans mes bras, et je passai dans un cabinet.

Malheureusement j'oubliai le chocolat. Le Duc ainsi que je l'ai su depuis n'avoit rien mangé de deux jours. La tasse etoit devant lui, il la vuida jusqu'à la dernière goute. Ensuite il passa dans son appartement. Au bout d'une demi heure. Il ordona qu'on fit chercher le Docteur Sango Moreno et qu'excepté lui on ne fit entrer personne. On alla chez le docteur il etoit parti pour une maison de campagne où il fesoit ses dissections. On y alla il n'y etoit plus. On le chercha chez toutes ses pratiques, il ne vint qu'au bout de trois heures et trouva le Duc expiré.

Sangro Moreno examina le corps avec beaucoup d'attention, il regarda aux ongles, aux yeux, à la



langue, il fit apporter de chez lui plusieurs flacons, et en fit je ne sais quel usage. En suite il vint chez moi, et me dit “ Madame soyez sûre que le Duc est mort par les effets d’un détestable et savant mélange d’une résine narcotique avec un métal corrosif. Je n’exerce point un ministère de sang, et je laisse au grand juge de la haut le soin de dévoiler les crimes. Je vais publier que le Duc est mort d’un coup d’Apoplexie. ” D’autres médecins vinrent ensuite, et s’en tinrent à l’avis de Sangro Moreno.

Je fis venir la Girona, et je lui rapportai le discours du docteur, son trouble la trahit. “ Vous avez /:lui dis-je:/ empoisonné mon époux. Comment une chrétienne se rend elle coupable d’un pareil crime ?

— Je suis chrétienne /:me dit elle:/ mais je fus mère. Si l’on egorgeoit votre enfant, vous deviendriez peut être plus cruelle que la lionne en furie. ” Je n’eus rien à lui répondre. Je lui observai pourtant qu’elle aurait pu m’empoisonner au lieu du Duc. “ Non /:me répondit-elle:/ J’avois l’œil au trou de la serrure et si vous aviez touché la tasse j’entrois à l’instant. ”

Ensuite les Capucins vinrent demander le corps du Duc, et comme ils exhibèrent un ordre de l’Archevêque, on ne put le refuser. La Girona qui jusqu’alors avoit montré beaucoup d’intrépidité, parut tout à coup inquiète et craintive. Elle eut peur qu’en embaumant le corps, on ne vint à découvrir les traces de poison. Elle fut poursuivie par cette idée jusqu’à faire craindre qu’elle n’altère sa raison. Ses instances me forcèrent à l’enlèvement qui nous a procuré l’honneur de vous posséder chez nous. Le discours emphatique, que j’ai tenu dans le cimetière étoit fait à dessein de tromper mes gens. Et lorsque nous avons vu que c’étoit vous qu’on avoit apporté il falut les tromper encore, et l’on a entéré un manquin dans la chapelle du jardin.

Malgré toutes ces précautions, la Girona n’est point tranquille. Elle parle de retourner en Amérique et veut vous retenir jusqu’à ce qu’elle ait pris un parti. Pour moi je suis sans crainte, si jamais je suis interrogée, je dirai toute la vérité. J’en ai prévenu la Girona. L’injustice du Duc et sa cruauté, lui avoient oté ma tendresse, et je n’eusse jamais pu me résoudre à vivre avec lui. Je mis mon bonheur dans ma fille, et ne suis point inquiète de son sort. Vingt grandesses sont accumulées sur sa tête. C’est de quoi être bien reçue dans une famille. Voilà mon jeune ami ce que vous avez voulu savoir. La Girona n’ignore point que je vous raconte toute notre histoire. Elle trouve qu’il ne faut pas vous laisser instruit à moitié. Mais l’air de ce caveau est étouffant. Je vais la haut respirer avec plus de liberté.

## VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE

On se rassembla à l’heure accoutumée et l’histoire du Boémien inspirant toujours plus d’intérêt, on lui demandoit la suite, qu’il reprit en ces termes.

### SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOÉMIEN.

La Duchesse ayant fini le récit de sa lamentable histoire, sortit du caveau, disant qu’elle y étouffoit. Lorsqu’elle fut partie. Je jetai les yeux autour de moi, et je trouvai réellement que ce séjour avoit quelque chose d’étouffant. Le tombeau du jeune martyr et le poteau où l’on avoit [*sic*] attaché, me parurent un ameublement assez triste. Je m’étois plu dans cette prison, tant que j’avois craint la jont des Théatins, mais mon affaire étant arrangée, je commençai à m’y déplaire. Je ris beaucoup de la confiance de la Girona qui prétendoit m’y retenir deux ans. Les deux dames savoient très peu leur métier de géolieres. Elles laissoient ouverte la porte de leur caveau croyant peut être que la grille qui m’en separoit, étoit quelque obstacle insurmontable. Cependant j’avois fait non seulement le plan de mon évacion mais encore celui de toute ma conduite pendant les deux années que devoit durer ma pénitence. Je vais expliquer les idées que j’avois la dessus.

Pendant tout mon séjour au collège des Théatins, j’avois souvent réfléchi au bonheur dont me paroisoient jouir, quelques petits mendiants qui se tenoient à la porte de nôtre Eglise. Leur sort me sembloit bien préférable au mien. En effet tandis que je palissois sur des livres, et sans pouvoir jamais

contenter entièrement mes maîtres, ces heureux enfants de la misère, couroient les rues jouoient aux cartes sur le marbre d'un péron, et payoient en chataignes. Ils se batoient sans qu'on les sépara. Ils se salissoient sans qu'on les obligea de se laver. Ils se déshabillioient dans la rue et lavoient leur chemises dans le ruisseau, pouvoit on passer le tems d'une manière plus agreable. Ces idées sur le bonheur don[t] jouissoient ces petits gueux, me revinrent dans ma prison ; et reflechissant sur le meilleur partie que j'avois à prendre, il me parut que c'étoit d'embrasser l'état de mendiant pour tout le tems que devoit durer ma pénitence. J'avois véritablement dans l'ésprit une culture qui eut pu me trahir par un langage plus poli que celui de me[s] collegues, mais j'esperois prendre aisement leur ton et leurs manières, et revenir ensuite aux mienes. Ce partie étoit singulier, mais au fond le meilleur que je pus prendre dans la situation où je me trouvois.

Ce point une fois résolu je cassai la comme [*sic*] d'un couteau, et me mis à travailler, à près un des barreaux de la grille. Il me faut [*sic*] cinq jours pour le dégager. Je recueillois soigneusement les débris de la pierre et les remetois près du bareau en sorte, qu'il n'y paroissoit pas. Le jour ou mon ouvrage fut achevé la Girona m'aporta ma corbeille. Je lui demandai, si elle ne craignoit pas qu'on vint à savoir qu'elle nourrissoit un jeune homme dans la cave de sa maison. " Non /:me repondit-elle:/ la trape par où vous etes descendu donne dans un pavillon séparé celui dans le quel on vous a déposé. J'en [ai] fait murer la porte sous pretexte qu'il rapelloit à la Duchesse des tristes souvenirs. Et le passage par le quel nous venons aboutit à ma chambre a coucher, l'entrée en est couverte par une tapisserie

— J'espère /:lui dis-je:/ qu'il y a là quelque bonne porte de fer ?

— Non /:me répondit elle:/ la porte est assez legere mais elle est bien cachée d'ailleurs je ferme toujours la porte de ma chambre. " En disant cela la Girona parut vouloir s'en aller " Pourquoi vous en allez vous déjà /:lui demandai-je:/

— C'est /:me repondit-elle:/ parce que la duchesse va sortir. Elle a fini aujourd'hui les premières six semaines de son deuil et veut s'aller promener. "

J'avois appris tout ce qu'il m'importoit de savoir, et je ne retins plus la Girona, qui s'en alla encore sans fermer la porte du caveau. J'écrivis en hâte à la Duchesse une lettre d'excuse et de rémerciments et je la posai sur la grille. Ensuite je dégageai le barreau et j'entraï dans le caveau des deux dames, puis dans un passage obscure, qui aboutissoit a une porte que je trouvai fermée. J'entendis le bruit d'une voiture et de plusieurs chevaux, j'en conclus que la Duchesse étoit sortie et que la nourrice n'étoit pas chez elle. Je me mis en devoir de rompre la porte. Elle étoit a moitié pourie, et céda à mes premières efforts. Je me trouvai alors dans la chambre de la nourrice, et sachant qu'elle en fermoit la porte avec soins je crus pouvoir m'y arreter avec sureté. Je vis ma figure dans une glace et je trouvai que mon extérieur ne répondoit pas assez à l'état que j'allois embrasser. Je pris un charbon dans une braziere et je m'en servis à moderer l'éclat de mon tein, ensuite je déchirois un peu ma chemise et mon habit, puis je m'approchai de la fenetre. Elle donnoit dans un petit jardin favorisé jadis par la présence de ses maîtres mais qui paroissoit alors tout à fait abandonné. J'ouvris la fenetre et je n'en vis aucune qui donna du même côté. Elle n'étoit pas non plus très haute, et j'eusse pû sauter dans le jardin, mais j'aimai mieux me servir des draps de la Girona. Ensuite la charpente d'une ancienne charmille me donna les moyens de grimper sur le mur, d'où je pris mon elan dans la campagne. Ravi de respirer l'air des champs et plus encore d'être défait des Théatins, des inquisiteurs des duchesses et de leurs nourrices.

Je vis de loin la ville de Bourgos, mais je pris la route oposée. J'arrivais à un cabaret borgne. Je montrai à l'hotesse une piece de six sous, que j'avois soigneusement e[n]velopé dans du papier et je lui dis que je voulois dépenser tout cet argent chez elle. Elle se mit à rire et me donna à rire [*sic*] et des oignons pour le double de cette somme. J'avois quelque argent mais je craignois de le montrer. J'allai donc à l'écurie et j'y dormis comme on dort à seize ans.

J'arrivai à Madrid, sans qu'il m'arriva rien qui vaille la peine de vous être raconté. J'y entraï à la chute du jour. Je sus retrouver la maison de ma tante, et je lessai [*sic*] à juger le plaisir qu'elle eut à me revoir, mais je ne restai qu'un moment dans la crainte de me trahir. Je traversai tout Madrid. Je vins au Prado. Je m'y couchois à terre et m'endormis.

Dès qu'il fut jour je me mis à parcourir les rues et les places, pour choisir celles où je voulois principalement exercer ma profesion. En passant par la rue de Toledé je rencontraï une servante qui portoit une bouteille d'encre. Je lui demandai si elle ne venoit point de chez le Seigneur Aradero. " Non /:me répondit-elle:/ Je viens de chez Don Phelipe Tintero Largo. " Je vis don[c] que mon pere étoit toujours connu par le même surnom et qu'il s'ocupoit aux mêmes choses.

Pendant il falloit songer a un établissement. Je vis sous le portail de Saint Roc, quelques gueux de mon âge, dont la phisionomie me prevint en leur faveur. J'allai à eux et leur dis que j'étois un garçon de la province, que j'étois venu à Madrid pour me recomander aux ames charitables, que cependant il me restoit encore une petite poignée de liards, et que s'ils avoient une caisse commune, j'y déposerois volontiers ce trésor. Ce début prevint en ma faveur. Ils me dirent qu'ils avoient véritablement une caisse commune, mise sous la garde d'une vendeuse de chataignes, établie au bout de la rue. Ils m'y condui[si]rent, et puis nous revinm[e]s au portail, où nous nous mimes à jouer au tarcos [*sic*]. Tandis que nous étions occupés de ce jeu qui demande assez d'attention, un homme bien mis parut nous examiner fixant tantot l'un de nous, tantot l'autre. Ensuite paroissant se décider pour moi il m'apella et me dit de le suivre, il me conduisit dans une rue écarte et me dit " Mon enfant je t'ai donné la préférence sur tes camarades, parce que ta figure anonce plus d'esprit et qu'il en faut pour la commission dont je veux te charger. Voici de quoi il est question. Il va passer ici bien des femmes qui seront toutes en jupe de velours noir et mantille noire garnie de dentelles qui leur cache si bien le visage qu'il est impossible de les reconnoître. Mais heureusement les dessins des velours et des dentelles n'étant point les mêmes, on a quelque moyen de suivre la trace de ces belles inconnues. Je suis l'amant aimé d'une jeune personne qui me semble avoir quelque penchant à l'inconstance. Je résolu de m'en assurer. Voici deux échantillon de velours, et deux des dentelles. S'il passe deux femmes dont les habits y repondent. Tu observera si elles entrent dans cette église, ou bien dans la maison vis-à-vis, qui est celle du chevalier de Tholedé, et puis tu viendras m'en rendre compte chez le marchand de *bevandes* au bout de la rue. Voici une piece d'or tu en recevras une seconde, si tu t'aquites bien de ma comission. " Tandis que cet homme me parloit, je l'avois examiné avec beaucoup d'attention. Il me parut qu'il n'avoit point l'air d'un amant, mais bien plutot d'un mari. Les fureurs du Duc de Sidonia me revinrent à l'esprit, je me fis un scrupule de sacrifier les interets de l'amour aux noirs soupçons de l'hymen. Je me résolu donc à ne faire que la moitié de la commission. C'est à dire que si les deux dames entroient dans l'église, je me proposois de l'aller dire au jaloux, mais que si elles alloient ailleurs, j'allois au contraire les avertir du danger dont elles étoient menacées. Je retournai au près de mes camarades. Je leur dis de continuer à jouer sans faire attention à moi, puis je me couchai deriere eux ayant sous les yeux les echantillons de velours et de dentelles.

Bientôt un grand nombre des femmes arriva par couples et enfin deux qui portoient réellement sur elles les étofes dont j'avois les montres. Les deux femmes firent mine d'entrer dans l'église, mais elles s'arretèrent sous le portail, regarderent autour d'elles pour voir si on les suivoit, et puis elles traverserent la rue aussi vite qu'elles purent et entrèrent dans la maison vis à vis. Je les ateignis comme elles étoient encore sur l'escalier. Je leur montrai les échantillons, et leur fit part de mes instructions. Puis je leur dis " Medames entrez réellement dans l'eglise. J'irai chercher l'amant prétendu qui, sans doute est l'epoux de l'une de vous deux. Lorsqu'il vous aura vu probablement il s'en ira, alors vous pourez vous mêmes aller où bon vous semblera " Les deux dames gouterent ce conseil. J'allai dans la boutique des *bevandes* et je dis à mon homme que les deux dames étoient réellement entrées à l'église. Nous y allames ensemble. Je lui montrai les deux jupes de velours conformes aux échantillons, aussi bien que les dentelles. Il paroissoit douter encore, mais une de deux dames se retourna, relevant son voile avec un air de négligence. Aussitot une satisfaction conjugal se peignit dans les traits du jaloux, bientôt il se mela dans la foule et sortit de l'eglise. Je le joignis dans la rue, il me remercia et me donna encore une piece d'or. J'eus quelque conscience de l'accepter, mais je craignis de me trahir. Je le suivis des yeux, puis j'allai chercher les deux dames, et je les réconduisis jusqu'à la maison du chevalier. La plus jolie voulut me donner une piece d'or " Non Madame /:lui dis-je:/ j'ai trahi votre amant prétendu, parce qu'en lui je bien reconnus [*sic*] le mari, et ma conscience m'y obligeoit, mais je l'ai trop délicate pour me faire payer des deux côtés. "

Je revins au portail de saint Roc et j'y montrai les deux pieces d'or. Mes camarades en furent éblouis. Souvent ils s'étoient chargés de comissions pareilles mais ne les avoient [*sic*] jamais aussi richement payés. J'allai porter cet or à la caisse commune. Mes camarades me suivirent pour voir l'étonnement de la marchand[e], qui réellement fut émerveillée à la vu de cet or. Elle déclara que non seulement elle nous donneroit des chataignes, tant que nous voudrions, mais qu'elle se fourniroit de petites saucisses, et de tout ce qu'il faloit pour les griller. L'espoire d'une chair aussi délicieuse, répandit la joye dans nôtre troupe, mais je n'y pris point de part, et je me proposai de chercher une meilleur cuisine. Cependant nous nous fournimes de chataignes nous retournames au portail de Saint Roc. On soupa, chacun s'envelopa de son manteau, et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain l'une des dames de la veille, vint m'aborder, et me rémit un billet me priant de le porter chez le chevalier. J'y allai et je remis le billet à son valet de chambre. Bientot à près je fus moi même introduit

L'exterieur du chevalier de Toledé me prevint fort en sa faveur, et je compris aisément que les dames ne devoient pas le voir avec indifferance. C'étoit un jeune homme de la figure la plus agréable. Il n'avoit pas besoin de rire, pour que la gaité se peignit dans tous ses traits, elle y étoit comme empreinte. Avec cela je ne sais quelle grace acompagnoit tous ses mouvements. Seulement on déméloit dans ses manieres quelque chose de libertin et de leger, qui eut pu lui faire du tort auprès des femmes si chacune d'elle ne se croyoit faite pour fixer les plus volages.

“ Mon ami /:me dit le chevalier:/ Je connois déjà ton intelligence et ta délicatesse. Veux tu entrer à mon service ?

— Cela m'est impossible /:lui répondis-je:/ je suis né gentilhomme, et je ne puis embrasser une condition servile. Je me suis fait mendiant, parceque c'est un état qui ne déroge point.

— Bravo ! /:répondit le chevalier:/ voila des sentiments dignes d'un Castillan. Mais mon ami que puisse [*sic*] donc faire pour ton service.

— Monsieur le Chevalier /:lui dis-je:/ j'aime ma profession parce qu'elle est honorable et parce qu'elle me fait vivre. Mais on y fait bien mauvaise chair. Vous m'obligeriez donc, en me permettant de venir manger avec vos gens, et partager avec eux votre desserte.

— Tres volontiers /:dit le chevalier:/ les jours où j'étends [*sic*] des femmes. Je renvoye d'ordinaire mes gens, et si ta noblesse le permetoit, j'aimerois assez que tu vinsse me servir dans ces occasions là

— Monsieur /:lui repondis-je:/ lorsque vous serez avec votre maitresse j'aurai l'honneur de venir vous servir, car le plaisir que j'aurais à vous être utile anoblira cette action à mes propres yeux. ”

Ensuite je pris congé du chevalier, et j'allai dans la rue de Toledé. Je demandai la maison du seigneur Aradoro ? Personne ne sut me répondre. Ensuite je demandai don Phelipe Tintero. On me montra un balcon, où je vis un homme d'un exterieur très grave qui fumoit une cigar et sembloit compter les thuilles du palais d'Albe. Il me parut extraordinaire que la nature eut donné tant de gravité au père et si peu au fils. Il me sembloit qu'elle eut mieux fait d'en donner un peu à chacun. Mais ensuite je fis reflexion, qu'il falloit, comme on dit louer Dieu de toute chose. Je retournai près de mes camarades. Nous allames essayer les saucisses de la marchande, et j'y pris tant de gout que j'oubliai la desserte du chevalier.

Sur le jour je vis les deux dames entrer chez lui. Elles y resterent assez long tems. J'y allai pour voir si l'on auroit besoin de moi. Mais les dames en sortoient. Je fis à la plus jolie un compliment un peu équivoque, dont elle me paya par un coup d'éventail sur la joue

L'instant d'après je fus abordé par un jeune homme, d'un exterieure imposant que relevoit encore la croix de Malte brodée sur son manteau. Le reste de son habillement anonçoit un voyageur. Il me demanda où logeoit le chevalier de Toledé ? Je m'offris de le conduire. Nous ne trouvames personne dans l'antichambre, j'ouvris la porte et j'entrai avec lui. La surprise du chevalier de Toledé fut extreme. “ Que vois-je /:s'écria-t-il:/ Toi mon cher Aguilar — à Madride — que je suis heureux — Que fait on à Malte ? — Que fait le Grand prieur le Grand Bailly, le maitre des novices — Que je t'embrasse donc. ” Le chevalier d'Aguilar répondit à tus [*sic*] ses amitiés avec la meme tendresse, mais avec beaucoup de sérieux.

Je jugeai que les deux amis seroient bien aises de souper ensemble. Je trouvai dans l'antichambre

de quoi couvrir la table et j'allai chercher le souper. Lorsqu'il fut servi le chevalier de Toledé, m'ordonna de demander à son somelier de[s] bouteilles de vin de France mousseux. Je les apportai et j'en fis sauter les bouchons.

Pendant ce tems là, les deux amis s'étoient dit bien des choses, rapellées bien des souvenirs. Toledé en cet instant prenoit la parole, et dit " Je ne connois [*sic*] pas mon ami, comment étant des caracteres opposés nous pouvons nous aimer autant. Tu possedes toutes les vertus, et bien je t'aime comme si tu étois le plus mauvais sujet du monde. Cela est si vrai, que je n'ai fait encore aucune liaison à Madrid, et tu es encore mon seul ami. Mais à dire le vrai, je ne suis pas tout à fait aussi content en amour.

— As tu /:dit Aguilar:/ toujours les mêmes principes à l'égard des femmes.

— Les mêmes principes /:dit Toledé:/ non pas tout à fait. Autrefois, je fesois succeder mes maitresses, les un[e]s aux autres, aussi rapidement que je le pouvois. Mais je trouvois que de cette maniere on perdoit beaucoup de tems. Aprésent je commence une nouvelle liaison, avant que l'autre soit finie et j'en ai déjà une troisieme en vue.

— Ainsi /:dit Aguilar:/ tu ne comptes jamais renoncer à ton libertinage ?

— Ma foi non /:dit Toledé:/ je crains plustot que ce ne soit lui qui me quite.

— Notre Ordre /:dit Aguilar:/ est militaire mais il est aussi religieux, nous faisons des vœux comme les moines et les pretres.

— Sans doute /:dit Toledé:/ et comme les femmes quand elles promettent d'être fideles à leurs maris.

— Peut être /:dit Aguilar:/ en seront elles punies dans un autre monde.

— Mon ami /:dit Toledé:/ j'ai toute la foi qu'un chrétien doit avoir. Mais il y a nécessairement dans tout cela quelque mal entendu. Comment Diable ! veux tu que la femme de l'Oydor Uscaritz qui vient de passer une heure chez moi a[il]le pour cela bruler pendant une éternité.

— La Réligion /:dit Aguilar:/ nous enseigne qu'il est des lieux d'expiation

— Tu veux parler du purgatoire /:dit Toledé:/ Oh ! pour celui là, j'y ai passé ! c'est le tems que j'aimois cette peste de Navarra, la créature la plus fantasque, la plus exigeante, aussi je renoncai aux femmes de Théâtre. Mais mon ami ! tu ne manges ni ne bois. J'ai vidé ma bouteille, et ton verre est toujours plein. A quoi pense tu ? Mais à quoi pense tu donc ?

— Je pensois /:dit Aguilar:/ que j'avois vu le soleil aujourd'hui.

— Ah ! pour cela, je le crois /:dit Toledé:/ car moi qui te parle, je l'ai vu tout de même.

— Je pensois aussi /:dit Aguilar:/ que je voudrois bien voir le soleil demain.

— Mais tu le verras /:dit Toledé:/ à moins qu'il n'y ait du brouillard.

— Ce là n'est pas bien sûr /:dit Aguilar:/ car je pourois mourir cette nuit.

— Il faut convenir /:dit Toledé:/ que tu nous aportes de Malte des propos de table tout à fait réjouissants.

— Helas /:dit Aguilar:/ On est sûr de mourir, mais l'heure en est incertaine.

— Ecoutes donc /:dit Toledé:/ de qui tiens tu toutes ces agreables nouvautés ? Ce doit être quelque mortel d'un commerce très amusant ? L'invit on [*sic*] souvent à souper ?

— Point du tout /:dit Aguilar:/ c'est mon confesseur qui m'a dit cela ce matin.

— Et quoi /:dit Toledé:/ tu arrives à Madrid et tu te confesses le même jour, mais tu est donc venu pour te battre.

— C'est cela même. /:dit Aguillar:/

— A la bonne heure /:dit Toledé:/ aussi bien y a-t-il long tems que je n'ai feraillé. Je serai ton sécondant.

— Voilà précisément ce qui ne peut être /:dit Aguilar:/ Tu est le seul homme au monde que je ne puisse pas prendre pour sécondant

— Juste ciel /:dit Toledé:/ tu as récomencé ta maudite querelle avec mon frere.

— C'est cela même /:dit Aguillar:/ le Duc de Lerne n'a point voulu consentire aux réparations que j'exigeai. Nous nous baterons cette nuit aux flambaux sur les bords du Mansanarez au dessous du grand pont.

— Bon Dieu /:dit Toledé:/ faudra t-il ce soir perdre un frere ou un ami ?

— Peut être l'un et l'autre /:dit Aguilar:/ nous aurons un combat à outrance. Au lieu d'épées de courtes dagues et le poignard dans la main gauche. Tu sais que ce sont des armes cruelles. ”

Tolede, dont l'ame sensible cédoit à toutes les impressions passa dans un instant de la gaité, la plus vive au plus extreme désespoir. “ J'ai prévu ta douleur /:dit Aguilar:/ et je ne voulois point te voir, mais une voix du ciel s'est fait entendre en moi, et m'ordonne de te parler des peines d'une autre vie.

— Ah ! mon ami /:dit Tolede:/ laisse là ma conversation [*sic*]

— Je ne suis qu'un soldat /:dit Aguilar:/ je ne sais point prêcher, mais j'obeïs à la voix du ciel. ” En ce moment nous entendimes sonner onze heures. Aguilar embrassa son ami et puis il lui dit “ Tolede écoute moi : un secret présentiment m'avertit que je perirai, mais je veux que ma mort soit utile à ton salut. Je veux retarder le combat jusqu'à minuit. Sois alors bien attentif. S'il est possible aux morts de se faire entendre des vivants, sois assuré que ton ami te donnera des nouvelles d'un autre monde. Mais sois bien attentif à minuit. C'est [l']heure des aparitions. ” Ensuite Aguillar embrassa encore son ami et partit. Tolede se jetta sur son lit et versa bien des larmes, et moi je me retirai dans l'antichambre, laissant cependant la porte ouverte pour voir ce qui arriveroit à minuit.

Tolede se levoit, regardoit à sa montre et puis il retournoit a son lit et pleuroit, la nuit etoit orageuse. La lueur de quelques éclairs lointains brilloit à travers les ais de nos volets. L'orage se raprocha, et ses terreurs ajouterent à la tristesse de nôtre situation. Minuit sonnat et nous entendimes fraper trois coups contre notre volet.

Tolede ouvrit le volet et dit “ Est tu mort ?

— Je suis mort, répondit une voix sepulcrale.

— Y a-t-il un purgatoire /:dit Tolede:/

— Il y a un purgatoire, et j'y suis déjà /:repondit la même voix:/ ” et puis nous entendimes comment [*sic*] un gémissment doul[ou]reux.

Tolede tomba prosterné, le front dans la poussier [*sic*]. Ensuite il se leva, prit son manteau et sortit. Je le suivis. Nous primes le chemin du Mansarez, mais nous n'étions pas encore au grand pont, que nous vimes une troupe de gens, dont quelques uns portoient des flambeaux. Tolede reconnu son frere. “ Ne vas pas plus loin /:lui dit le duc de Lerne:/ tu rencontrerez [*sic*] le corps de ton ami. ” Tolede s'évanouit. Je le vis entoure des siens et je pris le chemin du portail. Lorsque j'y fus je me mis à reflechir sur ce que nous avions entendu. Le pere Sanudo m'avoit toujours dit qu'il y avoit un purgatoire je ne fus donc point surpris de me l'entendre dire encore. Toute cette scene ne me fit pas une grande impression et je dormis aussi bien que de coutume.

## VINGT-SIXIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le Boemien voyant le désir que nous avions de connoitre la suite de son histoire en réprit le recit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Je vous ai dit qu'on avoit emporté chez lui le chevalier de Tolede, et que je m'étois allé tranquillement coucher sous le portail de Saint Roc. Le lendemain le premier homme qui entra dans l'église ce fut Tolede, mais si pale et si defait, qu'on avoit de la peine à le reconnoitre. Il fit sa priere et demanda un confesseur.

Le chevalier avoit aparement laissé beaucoup de péchers s'acumuler sur sa conscience, car il resta longtems au confessional. Il le quita baigné de larmes et donnant des marques de la plus parfaite contrition. Il m'aperçut et me fit signe de le suivre.

Il étoit très grand matin. Les rues etoient encore désertes. Le chevalier prit les premieres mules de louage que nous rencontrames, et nous sortimes de la ville. Je lui representai que ses gens concevroient de l'inquietude d'une trop longue absence. “ Non /:me répondit il:/ Il[s] sont prévenus et

ne m'atenderont pas.

— Monsieur le Chevalier /:lui dis-je alors:/ permettez-moi, de vous faire une observation. La voix que nous avons entendue hier vous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvé dans votre catechisme. Vous vous êtes confessé et sans doute on ne vous a point refusé l'absolution ; mettez quelque réforme dans votre conduite, mais ne vous affectez pas comme vous le faites.

— Ah ! mon ami /:dit le chevalier:/ quand une fois l'on a entendu la voix des morts on n'a pas longtemps à rester parmi les vivants. ” Je compris alors que mon jeune patron croyait bientôt mourir, et qu'il s'étoit affecté de cette idée. J'en eus pitié et je pris la résolution de ne [le] point quitter.

Nous entrâmes dans un chemin peu fréquenté qui traversoit une contrée assez sauvage, et nous conduisit à la porte d'un couvent de Camaldules. Le chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un moine parut. Le chevalier se fit connoître et demanda la permission de faire une retraite de quelques semaines.

On nous conduisit dans un hermitage situé au bout du jardin. Et l'on nous fit entendre par signes, qu'une cloche annoncerait l'heure de refectoire. Notre cellule étoit fournie des livres de dévotion, dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quant à moi je trouvai un Camaldule qui péchoit à la ligne, je me joignis à lui et ce fut mon seul amusement.

Le silence qui fait partie de la règle des Camaldules ne me déplut pas trop le premier jour. Mais dès le troisième il m'étoit devenu insupportable. Pour ce qui est du chevalier sa mélancolie augmentoit tous les jours

Nous étions dans ce couvent depuis huit jours lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail saint Roc. Il nous avoit vu monter sur nos mules de louage, puis ayant rencontré le même muletier. Il avoit su de lui le lieu de notre retraite. Il m'aprit que le chagrin de m'avoir perdu, avoit en partie dispersé la petite troupe. Et que lui s'étoit mis au service d'un négociant de Cadix malade à Madrid. Ce jeune ayant eu par accident les bras et les jambes cassées avoit besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvois plus me supporter chez les Camaldules, et je le priai de prendre ma place auprès de Chevalier seulement pour quelques jours.

Il me répondit qu'il le feroit volontiers, mais qu'il craignoit de manquer au négociant de Cadix qui l'avoit pris à son service. On l'avoit engagé sous le portail de Saint Roc, et s'il manquoit à son engagement, il pouvoit faire tort aux garçons qui s'y rassembloient.

Je lui repliquai que je pouvois prendre sa place auprès du jeune malade. J'avois su prendre de l'autorité sur mes petits compagnons, et celui ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le Chevalier qui ne parloit point [*sic*], me fit comprendre par signes qu'il consentoit à l'échange.

J'allai donc à Madrid et je me rendis aussitôt à l'auberge que m'avoit indiqué[e] mon camarade, mais je trouvais qu'on avoit transféré le malade chez un médecin dans la rue d'Alcantara. Je n'eus pas de peine à le trouver. Je dis que j'étois venu à la place de mon petit camarade Chiquito, que je m'appellois Avarito, enfin, que je rendrais les mêmes services et avec la même fidélité.

On me répondit que mes services seroient acceptés mais qu'il falloit tout de suite que j'allas[se] dormir, parce que j'aurais à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc et le soir je me présentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade que je trouvai dans une situation fort gênante, ayant tous les membres assujétis à cause de fractures, il ne pouvoit faire usage que de sa main gauche, et ressentoit des grandes douleurs dans les autres membres qu'il avoit eu brisés. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances, en l'occupant et le distrayant. Je fis si bien qu'il consentit à me raconter son histoire. Ce qu'il fit en ces termes.

#### HISTOIRE DE LOPE-SOAREZ.

Je suis le fils unique de Gaspard Soaréz, le plus riche négociant de Cadix. Mon père, dont l'humeur est naturellement austère et rigide, exigeoit que je ne fusse occupé que des affaires du Comptoir, et ne permettoit point que je prisse part aux amusements où se livrent les fils des premières maisons de

Cadiz. Désirant lui complaire en tout je frequentois peu le spectacle, et le Dimanche je n'étois pas de ces brillantes parties de plaisir, qui plaisent tant dans les villes de commerce, et en rendent le séjour agréable.

Cependant comme l'esprit a besoin de délassement, j'en cherchai dans les lectures de ces livres amusants, mais dangereux, connus sous le nom de Romans. Le gout que j'y pris me donna beaucoup de dispositions à la tendresse. Mais comme je sortois peu, et qu'il ne venoit pas de femmes chez nous, je n'avois pas d'ocasion de disposer de mon cœur. Mon pere se trouva avoir des affaires en cour, et crut que ce seroit une bonne occasion de me faire voir Madrid. Il m'anonça ses intentions, je fus loin de m'y oposer. J'étois charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir et de la poussiere des magasins.

Lorsqu'on eut fait tous les préparatifs de mon voyage, mon pere me fit venir dans son cabinet et me tint ce discours.

“ Vous allez dans un pays où les négociants ne jouent point comme à Cadiz le premier Role. Et ils ont besoin d'une conduite très grave et décente pour n'y point voir ravaller un état qui les honore puisqu'il contribue puissamment à la prosperité de leur partie [*sic*], ainsi qu'à la force réelle du monarque. Voici donc trois preceptes, que vous observe[re]z fidelement sous peine d'encourir mon indignation.

Premierement je vous ordonne d'éviter la conversation des nobles, ils croient nous honorer, lorsqu'ils nous adressent la parole et nous disent quelques mots. Il ne faut point les laisser dans cette erreur, puisque nôtre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire.

Secondement je vous ordonne de vous faire appeller Soarez tout court, et non pas Don Lope Soarez. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant. Elle consiste toute entiere, dans l'étendu de ses relations et la sagesse de ses entreprises.

Troisièmement je vous defends, de jamais tirer l'épée, l'usage le voulant je consens à ce que vous en portiez une, mais vous devez vous rappeler que l'honneur d'un négociant, consiste tout entiere dans son exactitude à remplir ses engagements, aussi n'ai-je jamais voulu que vous prissiez une seule leçon d'escrime.

Si vous contreveniez à quelqu'un de ces trois points, vous encoureriez par la même mon indignation. Mais il en est un quatrième dans le quel vous devez aussi m'obeir, sous peine d'encourir, non seulement mon indignation, mais encore ma malediction, celle de... mon pere et celle de mon grand pere qui est votre bisayeul, et le prémier auteur de nôtre fortune. Ce point est de n'avoir jamais des communications directes ni indirectes avec la maison des freres Moro banquiers de la cour.

Les frères Moro jouissent à juste titre de la réputation d'être les plus honetes gens du monde, et cette défense de ma part à droit de vous surprendre, mais votre surprise cessera, lorsque vous saurez les griéfs que notre maison a contre eux. C'est pourquoi je veux en peu de mots vous faire notre histoire.

#### HISTOIRE DE LA MAISON SOAREZ.

L'auteur de nôtre fortune fut Inigo Soarez qui après avoir passé sa jeunesse à courir les mers, prit ensuite une part considérable dans l'*apalte* des mines du Potosi et fonda une maison de commerce à Cadiz : en consequence de quoi, il rechercha l'amitié des principaux négociants de l'Espagne. Les Moro, jouoient dès lors un grand role. Mon ayeul les informa de l'intention où il étoit de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement, et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid. Mais quelle ne fut pas son indignation lorsqu'il recut sa traite qui lui fut renvoyée avec un proteste. Par la poste suivante il reçut une lettre remplie d'excuses. Roderique Moro, lui mandoit s'être trouvé à S<sup>t</sup> Ildephonse auprès du ministre, et que la lettre d'avis d'Anvers ayant tardé, son prémier commis n'avoit pas cru devoir s'écarter de la regle du comptoir. Que cependant il n'y avoit pas de réparations aux quelles il ne se preta pas. Mais l'ofense étoit faite, Inigo Soarez rompit tout commerce avec le Moro, et en mourant il recomenda a son fils de n'avoir jamais aucune



rélation avec eux.

Ruyz Soarez mon pere fut long tems obeissant au sien, mais des grandes banqueroutes qui diminuerent inopinément le nombre des maisons de commerce, le forcerent pour ainsi dire, d'avoir recours aux Moro. Il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'*apalte* des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude d'en faire nos paiements, qui par la n'etoient point affectés par les variations du change. A cet effet nous avions des caisses en bois de c dre, qui contenoient chacun[e] cents livres d'argent. Soit deux mille sept cent piastres fortes et six reales. Vous avez encore pu voir quelques unes de ces caisses au Magazin. Elles etoient garnies en fer, et munies de cachets de plomb à la marque de nôtre maison. Chaque caisse avoit son Numero. Elles alloient aux Indes, revenoient en Europe, retournoient en Amérique sans que personne songea à les ouvrir, et chacun les recevoit en paiement avec le plus grand plaisir. Elles etoient fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant à faire un paiement à la maison Moro y porta quatre de ces caisses. Et le chef du comptoire non seulement les fit ouvrir mais fit essayer l'argent. Lorsque la nouvelle de ce procedé injurieux parvint à Cadix mon pere en conçut la plus vive indignation.   la vérité par la poste suivante, il r cut une lettre d'Antoine Moro fils de Rodrigue. La lettre etoit remplie d'excuses. Roderigue all guoit qu'il avoit été mandé   Valadolid, où se tenoit la cour, qu'à son retour il avoit d saprouv  la conduite de son premier commis, qui étant étranger ne connoissoit pas les usages de l'Espagne. Mon père ne se contenta point de ces excuses, il rompit tout commerce avec les Moro et en mourant il me r comanda de n'avoir jamais de relation avec eux.

Long tems je fus obeissant et je m'en trouvai bien. Enfin des circonstances particulieres me reunissant avec les Moro, j'oubliai ou plustot je n'eus pas toujours assez présentes les dernieres leçons de mon pere, et vous verrez ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligeoient d'aller à Madrid, j'y fis connoissance avec un certain Livardez. Négociant retiré et vivant de ses capitaux, qui etoient considérables. Cet homme avoit dans le caractere quelque chose qui convenoit au mien. Nôtre liaison étoit déjà trop avancée, lorsque j'appris que Livardez étoit oncle de Sanche Moro, alors chef de cette maison.

J'aurais dû rompre tout de suite avec Livardez. Je ne le fis point tout au contraire ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que sachant avec quelle intelligence je fesois le commerce des Philipines il vouloit y metre un milion à titre de comandite. Je lui r presentai qu'étant oncle de Moro il devoit plus tot leur confier ses fonds. " Non /:me repondit il:/ je n'aime point avoir des affaires d'interet avec mes proches. " Enfin il sut me persuader, et il y eut d'autant moins de peine que véritablement je n'entrais par la dans aucune rélation avec les freres Moro. De retour à Cadiz j'ajoutai un navire aux deux autres que j'envoyois tous les ans aux Philipines et puis je n'y pensai plus

L'année suivante le pauvre Livardez mourut, et Sanche Moro m'écrivit que son oncle ayant placé un milion chez moi il me prioit de le lui renvoyer. Peut être auroi[s]-je d  l'informer de nos conditions et de la comandite, mais je ne voulois avoir aucune rélation avec cette maison maudite et je renvoyois simplement le milion. Mes vaissaux revinrent au bout de deux ans, et mon capital avoit triplé. Il revenoit donc encore deux milions au défunt Livardez. Il fallut bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur écrivis que j'avois deux milions à leur remettre. Ils me répondirent que le capital avoit été encaissé deux ans auparavant, et que c'étoit une affaire dont ils ne vouloient plus entendre parler. Vous jugez bien mon fils que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant. Car c'étoit absolument vouloir me faire présent de deux milions.

J'en parlai à quelques négociants de Cadiz. Ils me dirent que les Moro, avoient raison, et qu'on ne pouvoit avoir part aux profits d'un capital encaissé. Moi je m'ofrois à prouver que le capital de Livardez etoit réellement sur les vaissaux, et que s'ils eussent p ris, j'avois droit à me faire rendre le milion. Mais je vis bien que le nom Moro en imposoit, et que si j'avois demandé une jonte de Négociants leur *parer * m'eut été defavorable.

Je consultai un avocat. Il me dit que les Moro ayant retiré ce capital sans la permission de leur oncle qui etoit mort, et moi l'ayant employé selon l'intention du dit oncle. Le dit capital étoit encore réellement chez moi, et que le milion encaissé par les Moro, et[ait] un milion tout dif rent qui ne

pouvoit avoir aucun rapport avec celui de Livardez. Mon avocat me conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Séville. Je le fis, je plaidai six ans, il m'en couta cent mille piastres, malgré tout cela je perdis mon procès et les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie d'en faire quelque fondation pieuse, mais je craignis que les mérites n'en retombassent en partie sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant quand je fais mon bilan général de doit et avoir je mes dans l'avoir deux millions de moins. Vous voyez donc mon fils que j'ai des motifs suffisants pour vous défendre toute relation avec les Moro.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et nous ne le revinmes [*sic*] plus de la journée.

## VINGT SEPTIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le chef Boemien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son histoire.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Vous vous rappellerez que j'étois au chevet du lit d'un pauvre jeune homme, qui ne pouvoit s'y remuer et n'avoit que l'usage de sa langue. C'étoit pour lui une consolation de me faire l'histoire de son malheur. Il m'avoit fait celle de sa famille et reprit en ces termes la suite de son récit.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU LOPE-SOAREZ.

Mon pere, ainsi que je vous en ai instruit, m'avoit défendu de prendre le titre de Don, de tirer l'épée, et de frequenter les nobles ; mais sur toutes choses d'avoir aucune relation avec la maison Moro. Je vous ai dit aussi le gout exclusif que j'avois pour la lecture des romans. Je pris donc soin de graver dans ma mémoire les préceptes de mon pere ; puis j'allai chez les libraires de Cadiz me fournir de ce genre d'ouvrage, dont pendant mon voyage, je me prometois un plaisir infini. Enfin je m'embarquai sur un pinque. Je quittai nôtre isl[e] aride, poudreuse et brulée. J'abordai aux rivages fleuris du Gualdaquivir et je vins à Seville. Je ne restai dans cette ville que le tems nécessaire pour trouver des muletiers. Il s'en présenta un qui au lieu d'une chaise, avoit à m'offrir un carosse assez comode. Je lui donnai la preference. Je remplis ma voiture des Romans, que j'avois acheté à Cadiz, et je partis pour Madrid.

Les belles contrées qu'on traverse jusqu'à Cordue, les sites pittoresque de la Siera Morena, les mœurs pastorales des Manschegues, tout ce que je voyois ajoutoit à l'efet de mes lectures favorites. J'atendrissois mon ame, je la nourrissois de sentiments exaltés et délicats, enfin je puis dire, qu'en arrivant à Madrid, j'étois éperduement amoureux sans l'être d'aucun objet déterminé.

En arrivant à la capitale je descendis à la croix de Malte. Il étoit midi et l'on ne tarda pas à couvrir ma table. Ensuite je me mis à ranger mes efets comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce tems là, j'entendis et je vis quelque mouvement à ma sérure. J'y allai et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La résistance que j'avois éprouvée, me fit juger que j'avois heurté quelqu'un. En effet je vis derrière ma porte un homme assez bien mis, s'essuyant le nez qu'il avoit écorché. " Seigneur don Lope /:me dit l'inconnu:/ J'ai su dans l'auberge l'arrivé du digne fils de l'illustre Gaspar Soarez, et je venois vous rendre mes devoirs

— Monsieur /:lui repondis-je:/ si vous aviez eu simplement l'intention d'entrer chez moi. Je vous eusse fait en ouvrant la porte quelque bosse au front. Mais comme vous avez le nez ecorché, je pense

que vous aviez peut être l'œil au trou de la serrure.

— Bravo ! /:dit l'inconnu:/ votre pénétration est admirable. Il est vrai que désirant faire connaissance avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelque idée de vos manières, et j'ai été charmé de l'air noble avec lequel vous vous promeniez par la chambre, et rangiez vos petits effets. ” Après avoir ainsi parlé l'inconnu entra chez moi, sans que je l'en priasse, et poursuivant son discours, il me dit “ Seigneur Don Lope vous voyez en moi l'illustre rejeton des Busqueros de Castille vieille, qu'il ne faut pas [confondre] avec d'autres Busqueros, originaires de Leon. Quant à moi je suis connu sous le nom de Don Roque Busqueros, mais désormais je ne veux plus être distingué, que par mon dévouement pour le service de votre Seigneurie. ”

Je me rappelai alors les ordres de mon père et je dis “ Seigneur Don Roque, je crois devoir vous informer d'une circonstance de famille. Lorsque j'ai pris congé de Gaspar Soares dont je suis le fils. Il m'a recommandé de ne jamais souffrir qu'on me donne le titre de Don. Il m'a aussi défendu de jamais fréquenter aucun noble par où, votre Seigneurie peut voir qu'il ne me sera pas possible de profiter de ses intentions obligeantes ”

Ici Busqueros prit un air fort sérieux et me dit “ Seigneur Don Lope, et non pas Lope Soares ! Le discours de votre Seigneurie, me met dans un grand embarras, car mon père en mourant dans mes bras m'a ordonné de toujours donner le Don aux illustres négociants et de rechercher leur société, par où, votre Seigneurie peut juger qu'elle ne peut obéir à son père, sans que je ne contrevienne aux dernières volontés du mien. Et qu'autant vous ferez d'efforts pour m'éviter, autant j'en dois faire pour être avec vous aussi souvent qu'il me sera possible. ” Le raisonnement de Busqueros me confondit, d'ailleurs il avait pris un air fort sérieux, et mon père m'ayant défendu de tirer l'épée. Je devois faire mon possible pour éviter les querelles.

Cependant Don Roque avait trouvé sur ma table quelques pièces de huit. C'est à dire : qu'elles valent huit ducats de Hollande. “ Seigneur Don Lope /:me dit il:/ Je fais collection de ces pièces. Et précisément il m'en manque, qui soient frappées dans les années que je vois marquées ici. Vous savez ce que c'est que la manie des collections. Et je crois vous faire plaisir en vous offrant une occasion de m'obliger, ou plutôt c'est le hasard qui vous l'offre, car j'ai de ces pièces là depuis l'an sept ou l'on commença d'en frapper, et il falloit précisément que ces deux là me manquassent. ” J'offris les deux pièces d'or à Don Roque, et je crus qu'il s'en iroit ensuite, mais ce n'étoit pas là son intention. Il reprit tout d'un coup son air le plus sérieux et me dit “ Seigneur Don Lope je crois qu'il sera tout à fait inconvenable que nous mangeassions tous les deux dans la même assiette, ou que nous fussions réduits à nous passer alternativement la cuillère ou la fourchette. Je vais donc faire apporter un second couvert. ” Busqueros donna ses ordres en conséquence. Ensuite on servit, et je suis forcé d'avouer que le propos de mon importun convive étoit assez amusant. Sans le chagrin de désobéir à mon père je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla dès qu'il eût diné. Pour moi je laissai passer la grande chaleur du jour, et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de cette promenade, mais j'étois impatient de voir le buen-retiro. Ce jardin solitaire est fameux dans nos romans. Et je ne sais quel pressentiment [m'avertissait] que j'y formerois une tendre liaison.

La vue du buen-retiro me ravit plus que je ne puis vous le dire. Et je me serois long tems abandonné à mon admiration, mais j'en fus tiré par la vue de quelque chose de brillant que je distinguois dans l'herbe. Je ramassai cet objet, et je vis que c'étoit un portrait attaché à une chaîne d'or. Le portrait étoit celui d'un très beau jeune homme, de l'autre côté de médaillon étoit une natte de cheveux traversée par une bande d'or, avec ces mots “ Tout à toi ma chère Inez ”. Je mis le joujou [sic] dans ma poche et je poursuivis ma promenade.

Ensuite revenu au même endroit j'y trouvai deux femmes. L'une d'elles très jeune personne et très belle personne cherchoit à terre avec l'air chagrin qu'on a d'avoir perdu un objet précieux. Je n'eus pas de peine à deviner qu'elle cherchoit le portrait. Je l'abordai et lui dis “ Madame je crois avoir trouvé l'objet que vous cherchez, mais la prudence ne me permet pas de m'en désaisir jusqu'à ce que vous daigniez en faire une sorte de description qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur /:me répondit la belle inconnue:/ je cherche un portrait attaché à un bout de chaîne

don voici le reste.

— N’y auroit-il pas /:lui dis-je:/ quelque inscription avec ce portrait ?

— Il y en a une /:dit l’inconnue en rougissant:/ Elle vous aura appris que je m’appelle Inez, et que l’original de ce portrait est “ tout à moi ”. Eh bien qu’est ce qui vous empêche encore de me le rendre ?

— Madame /:lui dis-je:/ vous ne m’apprenez pas à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur /:dit l’inconnue:/ J’ai cru devoir satisfaire vos scrupules et non pas contanter votre curiosité. Et vous n’avez réellement pas le droit de me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité /:lui répondis-je:/ eut avec plus de justice, été appelé de l’intérêt. Quant à mon droit voici ce que je vous prie d’observer. Ceux qui trouvent un effet perdu, ont droit à une récompense honnête. Celle que je vous demande est de me dire, ce qui me rendra peut être le plus malheureux des hommes. ”

La belle inconnue prit un air assez sérieux et me dit “ Vous vous avancez beaucoup pour une première entrevue, ce n’est pas toujours un sur moyen d’en avoir une seconde. Mais je veux bien vous satisfaire sur ce point : l’original de ce portrait est... ”

Dans cet instant Busqueros sortit inopinément d’une alle voisine, et nous abordant d’un air cavalier, il dit “ Je vous fait mes compliments Madame vous avez fait connaissance avec le fils du plus riche négociant de Cadix. ”

La plus extrême indignation se peignit dans les traits de l’inconnue. “ Je ne croyais pas /:dit elle:/ être faite pour qu’on m’adressa la parole sans me connaître. ” Ensuite se tournant de mon côté elle me dit “ Monsieur veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé. ” Ensuite elle monta dans son carrosse et disparut à nos yeux. Busqueros avoit aussi disparu, ou plus tot, il étoit déjà au bout de l’allé, n’ayant pas jugé à propos d’attendre les reproches, que je pouvois lui faire.

Le lendemain comme c’étoit dimanche je pensai, qu’à force de courir les églises je pouvois rencontrer la belle Inez. Je fus dans trois églises fort inutilement mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut. Lorsque la messe fut finie. Elle sortit de l’église passa à côté de moi et s’approchant à dessein. Elle me dit à demi-voix “ Le portrait étoit celui de mon frere. ” Elle avoit déjà passée que j’étois cloué à ma place, enchanté de ce peu de mots que j’avois entendus. En effet le soin qu’elle prenoit de me tranquiliser sembloit prouver un intérêt naissant.

De retour à mon auberge je me fis porter à diner. J’espérois ne point voir mon Busqueros, mais il parut avec la soupe et me dit “ Seigneur don Lope j’ai refusé vingt invitations. Mais je vous l’ai déclaré, je suis entièrement dévoué au service de vôtre Seigneurie. ”

J’avois fort envie de faire au Seigneur Don Roque quelque compliment désobligeant. Mais je me rappellai que mon père m’avoit défendu de tirer l’épée je devois donc éviter les querelles.

Le Busqueros se fit donner un couvert prit place, puis s’adressant à moi d’un air très satisfait, et content de lui-même il me dit “ Convenez Seigneur don Lope que je vous ai rendu hier un éminent service. Sans en faire le semblant j’ai averti la dame que vous étiez fils d’un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux ; mais c’étoit pour vous persuader qu’elle étoit insensible à l’attrait des richesses. Ne la croyez point Seigneur don Lope, vous êtes jeune, vous avez de l’esprit, une belle figure mais quand on vous aimera, l’or y entrera pour quelque chose. Pour moi par exemple cela n’est point à craindre. Quand on m’aime, c’est moi qu’on aime, et je n’ai jamais inspiré de passion motivé sur l’intérêt. ” Busqueros tint je ne sais combien de propos pareils, et quand il eût diné il s’en alla.

Le soir je me rendis au buen-retiro, mais avec un secret pressentiment que je n’y verrois pas la belle Inez. En effet elle n’y vint pas, mais Busqueros y vint et ne me quitta point de la soirée. Mon importun vint encore diner le lendemain et en s’en allant il m’annonça qu’il iroit me joindre au buen retiro. Je lui dis que je n’irai pas, mais j’étois bien persuadé qu’il ne me croiroit pas sur ma parole. Le soir étant venu. J’allai me cacher dans une boutique sur le chemin du buen retiro. Je n’y fus pas long tems que je vis passer Busqueros. Il alla au Buen retiro, et ne m’y trouvant pas il revint sur ses pas pour m’aller chercher au Prado.

Alors j’allai moi même au buen-retiro, j’y fis quelques tours, enfin je vis entrer la belle Inez. Je

l'abordai avec un air de respect qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savais si je devois la remercier de ce qu'elle m'avoit dit à l'église. Elle même me tira d'embaras et me dit d'une air riant " Vous pretendez qu'on a droit à une récompense honete, lorsqu'on trouve un efet perdu. Et pour avoir trouver ce portrait vous avez voulu connoître mes relations avec l'original. Vous le connoissez maintenant ainsi, ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose qui m'appartiene, car alors vous aurez droit sans doute à de nouvelles récompenses. Cependant il ne convient pas qu'on nous voye souvent ensemble. Adieu, je ne vous defends pas de m'aborder lorsque vous aurez quelque chose à me dire. " Inez me fit ensuite un salut gracieux au quel je répondis par une profonde réverence. Puis je portai mes pas dans une allée paralelle non sans laisser errer mes regards dans celle que je venois de quitter. Inez fit encore quelques tours, et montant en voiture elle me jeta un dernier regard, où je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin, toujours occupé du meme sentiment, et reflechissant sur ses progrès. Il me parut que le moment n'étoit peut être pas éloigné, où la belle Inez, me donneroit le droit de lui écrire. Je n'avois jamais écrit des lettres d'amour. Je crus convenable de m'y exerce[r] pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue.

Lope Soarez à Inez <sup>trois etoilles.</sup>

Ma main tremblante d'accord avec un sentiment timide, se refuse à tracer ces caracteres. En efet que pourroient ils exprimer ? Quel mortel pourroit écrire sous la dictée de l'amour ? La plume ne peut le suivre

Je voudrois rassembler ma pensée sur ce papier. Elle m'échape. Elle s'egare dans le[s] bosquets du buen-retiro. Elle s'arrete sur le sable, où vos pas sont imprimés, elle ne peut s'en détacher

Ce jardin de nôt Rois, est il réellement aussi beau qu'il me le paroit ? Non sans doute le charme est dans mes yeux. Ces lieux seroient ils abandonnés si d'autres y voyoient les beautés que j'y découvre.

Dans ce jardin le gazon a plus de fraicheur. Le jasmin s'epuyse exahalant ses parfumes [*sic*] et le bocage où vous avez passé, jaloux de son ombre amoureuse s'opose avec plus de force aux rayons brulants du jour. Vous n'avez fait qu'y passer, que ferez[-vous] donc dans ce cœur où vous etes à demeure.

Ayant achevé cette épître, je la rélus, et je vis qu'elle étoit remplie d'extravagances. Aussi n'avois-je point envie de la remettre ni de l'envoyer. Cependant comme pour me faire une agréable illusion, je la cachetai, et j'écrivis dessus " A la belle Inez ". Puis je jetai la lettre dans un tiroire. Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid, et passant devant l'auberge du lion blanc, je pensai qu'il seroit agréable d'y diner, et d'échaper ainsi au maudit Busquéros. J'y dinai en efet, puis je revins à mon auberge.

J'ouvris le tiroir où j'avois mis la lettre amoureuse, et je ne la trouvai point. J'en demandai des nouvelles à mes gens. Ils me répondirent que personne n'étoit venu à l'exception de Busqueros. Je ne doutai point qu'il ne l'eut prise et je fus fort inquiet de ce qu'il en feroit.

Le soir je n'allai pas droit au Buen-retiro, je me mis en ambuscade dans la boutique, où j'avois été la veille. Bientot je vis paroitre le carosse de la belle Inez, et Busqueros courant après et montrant une lettre qu'il tenoit à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, qu'on arreta la voiture, et il eut l'avantage de remettre la letre en mains propres. Ensuite le carosse poursuivi[t] du côté du Buen-retiro, et Busqueros prit un autre chemin

Je ne savois trop quelle serait la fin de cette scene, et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez assise avec sa compagne sur un banc adossé contre une charmille. Elle me fit signe d'aprocher, me fit assoir et puis me dit " Il est nécessaire Monsieur que j'aye une explication avec vous. Dabord je vous prie de me dire pourquoi vous avez écrit toutes ces folies ? Et puis pourquoi vous en avez chargé cet homme dont la hardiesse m'a beaucoup déplû, comme vous l'avez pu voir ?

— Madame /:lui répondis-je:/ il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre, mais mon intention n'étoit pas qu'elle vous fut remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire, et puis je l'ai jetée dans un

tiroir dont elle a été tirée par ce détestable Busqueros, qui fait mon malheur, depuis que je suis à Madrid. ”

Inez se prit à rire et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit “ Vôte nom est donc Lope Soarez, et [*sic*] vous parent de ce grand et riche Soarez, négociant à Cadix ? ” Je répondis que j’étois son fils unique. Inez ensuite parla des choses indifferentes et réprit le chemin de son carosse. Avand d’y monter elle me dit “ Il ne convient pas que je garde ces folies, je vous les rens, mais ne les perdez pas, peut être vous les redemanderai-je un jour. ” En me rendant la lettre Inez me séra la main

Jusqu’alors aucune femme ne m’avoit séré la main. J’en avois vû des exemples dans les romans, mais je n’avois pu par la lecture me faire une juste idée du plaisir qui en resultoit.

Je trouvai cette maniere d’exprimer le sentiment tout à fait ravissant[e], et je rentrai chez moi le plus heureux des hommes.

Le lendemain, Busqueros me fit encore l’honneur de diner chez moi. “ Et bien /:me dit-il:/ la lettre est elle arrivée à son adresse ? Je vois à votre air qu’elle a fait un bon efet. ” Je fus obligé de convenir que je lui avois quelques obligations.

Sur le soir j’allai au Buen-retiro. Tout en entrant je vis Inez qui me dévançoit de quelques cinquante pas. Elle étoit sans sa compagne, et suivie de loin par un laquais. Elle se retourna, puis elle continua d’avancer, et laissa tomber son évantail. Je le rapportai. Elle le reçut d’un air gracieux et me dit “ Je vous ai promis une récompense honête, toutes les fois que vous me rapporteriez un efet perdu. Alons nous mettre sur ce banc pour y traiter cette grande affaire ”

Elle me conduisit au meme banc, où nous avions été la veille, et me dit “ Et bien : quand vous avez raporté ce portrait, vous avez appris que c’etoit celui de mon frere que voulez vous savoir aprésent ?

— Ah ! Madame /:lui répondis-je:/ Je veux savoir qui vous etes ? Comment vous vous apellez ? et de qui vous dependez ?

— Ecoutez /:me dit Inez:/ vous pouriez croire que vos richesses ont pu m’ebloir, mais vous perdrez cette idée, lorsque vous saurez que je suis fille d’un homme aussi riche que vôte pere, du banquier Moro.

— Juste ciel /:m’ecriai-je:/ l’ai-je bien entendu ? Ah Madame je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis songer à vous sans encourire la malédiction de mon pere, de mon grand-pere et de mon bisayeul Inigo-Soarez qui après avoir couru les mers a pris une part dans l’apalte des mines du Potosi, et fondé une maison de commerce à Cadiz ”

Dans cet instant la tête de Don Busqueros perça la charmille où nôtre banc étoit adossé, se plaça entre Inez et moi, et il nous apostropha en ces termes “ N’en croyez rien Madame. C’est là sa ressource ordinaire quand il veut se débarasser de quelqu’un. Comme il ne se soucioit pas de lier connoissance avec moi. Il a allegué que son pere lui avoit defendu de frequenter les nobles. Aprésent il a peur de facher son bisayeul Inigo Soarez qui après avoir couru les mers a pris une part dans l’apalte des mines du Potosi. Ne vous découragez pas Mademoiselle, les petits crèsus ont toujours de la peine à mordre à l’hameçon. Mais il faudra bien qu’il y passe. ”

Inez se leva avec l’air de la plus extrême indignation, et reprit le chemin de sa voiture.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l’interrompre et nous ne le révimus plus de la journée.

## VINGT HUITIÈME JOURNÉE.

On se rassembla a l’heur acoutumée. Le boemien n’eut pas de peine à s’apercevoir que nous désirions avoir la suite de l’histoire de Soarez, ainsi que la siene propre et il la réprit en ces termes.

SUITE DE L’HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

Le jeune négociant couché sur son grabat et n'ayant que l'usage de sa langue, s'indignoit encore en songeant à l'insoutenable importunité de Busqueros. “ Inez<sup>1</sup> /:dit-il:/ que ce facheux maudit eut encore l'audace de reparoitre le lendemain chez moi, au moment où l'on aporçoit la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier apétit il me dit “ Seigneur Don Lope, je conçois qu'à vôtre âge vous n'avez pas envie de vous marier. C'est une sotise que l'on fait toujours assez tot. Mais d'alleguer à une fille, le couroux de votre bisayeul Inigo Soarez qui à près avoir couru les mers, a prit une part dans l'apalte des mines de Potosi. Voila véritablement une idée fort bizare. Vous êtes bien heureux que j'aye un peu racomodé la chose.

— Seigneur Don Roque /:lui répondis-je:/ daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'avez déjà rendus, c'est de ne point aller ce soir au buen retiro. Je crois bien que la belle Inez n'y viendra pas, et si elle vient elle ne daignera pas me parler ; mais je veux aller sur ce même banc où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur et gémir à mon aise. ”

Don Roque prit un air fort sérieux et me dit “ Seigneur Don Lope, le propos que vôtre Seigneurie vient de m'adresser à quelque chose de très ofensant, et pourroit faire croire que mon dévouement n'auroit pas le bonheur de vous agréer. Je pourois à la vérité sans inconvenients, vous laisser gémir seul et déplorer vos infortunes ; mais la belle Inez pourroit venir, et, si je n'y suis pas, qui se chargera de réparer vos imprudences. Non non Seigneur Don Lope, je vous suis trop dévoué pour vous obeir en ceci. ”

Don Roque se retira tout de suite à près le diné. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin du Buen retiro, mais je ne manquai pas de me cacher dans la boutique accoutumée. Bientôt je vis passer Busqueros, il alloit au buen retiro et, ne m'y trouvant pas il revint sur ses pas et prit à ce qu'il me parut le chemin du Prado. Alors je quitai mon ambuscade et j'allai dans les mêmes lieux où j'avois eu déjà<sup>2</sup> tant de plaisirs et de chagrins je m'assis sur le banc où j'avois été la veille, et j'y répendis bien des larmes

Tout à coup je me sentis donner un coup sur l'épaule. Je crus que c'étoit Busqueros, je me retournai avec un sentiment de colere. Mais je vis Inez qui me sourioit avec une grace divine. Elle prit place à côté de moi, ordonna à sa suivante de s'eloigner un peu et me tint ce discours “ Mon cher Soarez j'étois hier fort irritée contre vous, parce que je ne comprenois pas pourquoi vous me parliez de votre grand pere et de votre bisayeul. Mais j'ai été aux informations, je [*sic*] su que depuis un siècle vôtre maison ne veut point avoir de rélations avec la notre, et cela sur je ne sais quels griefs, qui, dit on, sont en eux mêmes de très peu de consequence. Mais s'il y a des dificultes de vôtre côté, il y en a aussi du mien. Mon pere a depuis longtems disposé de moi, et il craint que je ne prenne des idées d'établissement diferentes des sienes. Il veut que je sorte rarement, et ne me permet point de frequenter le Prado non plus que les spectacles. L'absolue nécessité de prendre l'air quelque fois me vaut la permission de venir ici avec ma duegne. Cette promenade est peu frequentée, et mon pere croit que j'y puis paroître sans danger. Mon futur epoux est un seigneur Napolitain appelé le Duc de Santa Maura. Je crois qu'il ne m'épouse que pour jouir de ma fortune et réparer la siene. J'ai toujours eu beaucoup d'éloignement pour ce partie, et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connois. Mon pere est d'un caractere très entier, cependant madame d'Avaloz sa sœur cadete a beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette chere tante a infiniment d'amitié pour moi, et elle est fort contraire au Duc Napolitain. Je lui ai parlé de vous, elle désire vous connoître. Venez avec moi jusqu'à mon carosse, vous trouverez à la porte du jardin un des gens de M<sup>e</sup> d'Avaloz qui vous conduira chez elle. ” Ce discours de l'adorable Inez remplit mon cœur de joye. Je la suivis, jusqu'à sa voiture, puis j'allai chez sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à Madame d'Avaloz. J'y retournai les jours suivants à la meme heure et toujours j'y trouvai sa niece. Mon bonheur dura six jours. Le septieme je fus informé de l'arrivée du Duc de Santa Maura. Madame d'Avaloz me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison me rémit une lettre ainsi conçue.

---

<sup>1</sup> La faute est évidente. Faut-il comprendre *songez, imaginez* ?...

<sup>2</sup> *Interl.*

Inez Moro à Lopé Soares.

L'homme haïssable auquel je suis destinée est à Madrid. Ses gens remplissent notre maison. J'ai obtenue la permission de me retirer dans un corps de logis dont une fenetre donne dans la ruelle des Augustins. La fenetre n'est pas très haute et nous pourrons nous entretenir quelques instants. J'ai à vous confier des projets d'une grande importance. Trouvez vous au Buen retiro à l'instant ou le soleil se couchera, et sur le banc où nous etions la dernière fois. L'homme qui vous a conduit chez ma tante, viendra vous prendre.

Lorsque je reçus cette lettre il étoit sept heures passées, et le soleil se couchant à huit, je n'avois pas de tems à perdre, j'allai donc au Buen-retiro, où je m'abandonnai à des douces reveries, mêlées pourtant de quelques remords causés par ma desobéissance aux ordres de mon pere. Mais l'amour nous remplit d'esperances flatueuses. Je me livrois à leur charme lorsque je vis entrer Busqueros. Mon premier mouvement fut de grimper sur une chène noueux que je voyois près de moi. Mais je n'étois pas assez adroit pour reussir, je redescendis à terre et m'allai metre sur un banc où j'attendis l'ennemi de pied ferme

Busqueros m'abordant avec son aisance acoutumée me dit " Eh bien Seigneur Don Lope, je crois que la belle Moro finira par atendrir vôtre bisayeul Inigo Soares, qui, après avoir couru les mers a prit une part dans l'apalt du Potosi — Vous ne me répondez pas Seigneur Don Lope ? Vous ne voulez pas répondre ? À la bonne heure puisque vous ne voulez pas parler. Je prendrai place sur ce banc et je vous raconterai mon histoire. Vous y trouverez des traits qui pourront servir à votre instruction " J'étois résolu à tout souffrir jusqu'au coucher du soleil. Je laissai donc toute liberté au Busqueros qui comença en ces termes

#### HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUÉROS.

Je suis le fils unique de Don Blas Busqueros le quel étoit fils cadet du frere cadet d'un autre Busqueros, qui lui même étoit cadet d'une branche cadete. Mon pere eut l'honneur de servir le Roi pendant trente cinq ans en qualité d'Alfier, c'est à dire d'enseigne, dans un régiment d'infanterie. Voyant que sa perséverance ne pouvoit le faire monter au grade de sous-lieutenant, il quitta le service et s'établit dans la bourgade d'Alazzuelos, où il épousa une demoiselle noble, à qui un oncle chanoine avoit fait une rente de six cent piastres. Je fus le seul fruit de cette union qui ne dura guere. Mon pere étant mort que je n'avois pas encore huit ans.

Je restai donc abandonné aux soins de ma mere, qui n'en prenoit pas beaucoup. Elle me laissoit courir les rues du matin au soir sans s'embarasser de ce que je fesois. Les autres enfants de mon âge n'avoient pas la liberté de sortir quand il le vouloient. C'étoit donc moi qui les alloit voir. Leurs parents s'étoient acoutumés à mes visites et n'y faisoient plus d'attention. Je trouvai par là le moyen à m'introduire à toute heure dans toutes les maisons de la bourgade

Un esprit naturellement porté à l'observation me fesoit remarqué ce qui se passoit dans l'interieure de tous les ménages, et je le rapportais fidelement à ma mere, qui prenoit un grand plaisir à mes récits. Il faut même que je l'avoue, c'est à ses sages directions que je dois cet heureux talent de me meler des affaires des autres pour leur avantage plustôt que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferois plaisir à ma mère d'instruire tout le voisinage de ce qui se passoit chez nous. Elle ne recevoit pas une visite et n'avoit point d'entretien quelque particulier qu'il fut, que toute la bourgade n'en fût aussitôt informée. Mais cette publicité assez rude m'assez rude [*sic*] m'avertit, qu'il faloit importer les nouvelles du dehors sans ébruiter celles du dedans.

Bientôt je m'aperçus que dans toutes les maisons l'on se cachoit de moi. J'en fus piqué. Les obstacles qu'on opposoit à ma curiosité ne firent que l'irriter davantage. J'invitai [*sic*] mille moyens pour faire pénétrer mes regards jusque dans l'interieur des chambres et la batiste [*sic*] legère usitée dans la bourgade favorisoit mes manœuvres. Les plafonds n'y sont que de planches assemblées. Je m'introduisois la nuit dans les greniers, je perçois les planches avec une vrille, et j'étois bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquais à ma mere, qui les reveloit à tous les habitants



d'Alazuelos, ou plutôt à chacun en particulier. On se doutait bien que ma mère me devait ses informations et l'on me haïssait tous les jours davantage. Les maisons m'étaient fermées mais les lucarnes m'étaient ouvertes. Tapis dans les greniers. J'étais au milieu de mes concitoyens sans qu'ils le sussent. Ils m'hébergeaient sans le vouloir. J'habitais leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats. J'avais aussi de commun avec ces animaux l'habitude de m'introduire dans les garde-mangers quand je le pouvais et d'en entamer les provisions.

Lorsque j'eus atteint dix-huit ans ma mère me dit qu'il était temps que je choisisse un état, mais mon choix était fait depuis longtemps, c'était de n'en avoir aucun, de ne rien faire du tout, et de m'attacher, si je le pouvais à la maison de quelque grand seigneur, où je pusse me livrer à la fainéantise, et au plaisir d'exercer quelques malices. Mais il fallait pour la forme passer une couple d'années à l'université. Je partis donc pour Salamanque, et me fis inscrire parmi les étudiants en droit.

Quelle différence entre une grande ville et la bourgade où j'avais vu le jour. Mais aussi que des nouveaux obstacles. Les maisons avaient plusieurs étages. Elles étaient exactement fermées pendant la nuit, et, comme [pour] me piquer d'avantage, les habitants de[s] seconds et troisièmes étages laissaient la nuit leurs fenêtres ouvertes pour respirer le frais. Je vis au premier coup d'œil que seul je ne pouvais rien faire, et qu'il fallait m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc à suivre mon cours de droit et cependant j'étudiais le caractère de mes camarades, afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, et je commençai à roder les nuits avec eux, faisant un peu de tapage dans les rues. Lorsque je les crus assez préparés je leur dis " Mes amis n'admirez-vous pas l'audace des bourgeois de Salamanque qui laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières. Et quoi parce qu'ils sont élevés de vingt pieds au-dessus de nos têtes. Se croient-ils le droit de braver les étudiants. Leur sommeil nous est injurieux, leur tranquillité m'inquiète. J'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passait chez eux et ensuite de leur montrer ce que nous savons faire. " Ce discours fut applaudi, mais on ne savait pas encore où j'en voulais venir. Alors je m'expliquai plus clairement. " Mes chers amis /:leur dis-je:/ d'abord il faut avoir une échelle très légère, longue de quinze pieds seulement. Trois de vous envelopper de leurs manteaux, la porteront facilement, et auront seulement l'air de marcher à la file, sur tout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé, il est entendu qu'ils tiendront l'échelle du côté du mur. Lorsque nous voudrons faire usage de l'échelle. Nous l'appuyons contre une fenêtre, et tandis que l'un de nous s'élèvera à la hauteur de l'appartement qu'il voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se passe au-dessus de rez-de-chaussée, nous verrons ce qu'il y aura à faire. " Le projet fut agréé, je fis construire une échelle légère et pourtant solide. Dès qu'elle fut achevée on songea à l'employer. Je choisissais une maison d'assez bonne apparence dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle, et je m'élevais de manière à ce que ma tête seule pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnait en plein néanmoins dans le premier instant je n'y pus rien distinguer, mais ensuite je vis un homme dans son lit qui me fixait avec des yeux hagards. La frayeur semblait lui avoir ôté l'usage de la parole. Cependant il le retrouva et me dit " Tête effroyable et sanglante cesse de me poursuivre et de me reprocher un crime involontaire... "

Comme Don Roque en était à cet endroit de sa narration il me parut que le soleil baissait beaucoup, je n'avais pas pris ma montre, je m'adressai donc au narrateur et lui demandai l'heure qu'il pouvait être ? Cette question assez simple parut l'offenser " Seigneur Don Lope Soarez /:me dit-il avec un peu d'humeur:/ lorsqu'un galant homme a l'honneur de vous raconter son histoire, l'interrompre à l'endroit le plus intéressant pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre : qu'il est ce qu'en espagnol on appelle *Pesado* c'est à dire ennuyeux. Je ne pense pas qu'on puisse me faire une inculpation pareille et dans cette conviction je reprends la suite de mon histoire. "

SUITE DE L'HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUEROS.

Voyant qu'on me prenoit pour une tête éfroyable et sanglante, je donnai à mes traits une expression propre à inspirer l'épouvante, ou pour m'exprimer en termes plus vulgaires, je fis une afeuse grimace. Mon homme n'y put tenir, il sauta de son lit et s'élança hors de la chambre. Mais il n'étoit pas seul dans ce lit. Une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture, deux bras très ronds, et les étendit par dessus sa tête, comme l'on fait lorsqu'on sort d'un profond someil. La jeune Dame m'aperçut, et ne parut pas surprise de cette apparition. Elle se leva et ferma aux véroux la porte par la quelle son mari étoit sorti. Puis elle me fit signe d'entrer. Mon echelle étoit un peu courte. Je m'aidai de quelque ornement d'architecture, j'y posai un pied et je m'elancai dans l'appartement. La Dame m'ayant considéré de près, parut s'apercevoir de quelque erreur, et je compris que je n'étois pas l'homme qu'elle atendoit. Cependant elle me fit assoir et passa un jupon.

Ensuite la dame revint me trouver, prit une chaise à quelques pas de moi, et me dit " Monsieur j'atendois un parent qui vient quelquefois m'entretenir d'affaires de famille. Et vous jugez bien que s'il entre par la fenetre, il en a des motifs sufisants. Quand à vous Monsieur je n'ai pas l'honneur de vous connoitre, et je ne sais pourquoi vous venez chez moi, à une heure qui n'est point celle des visites ? "

Je lui répondis " Madame ! Mon intention n'étoit point de venir chez vous, mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur de votre chambre pour savoir ce qui s'y passe. " Alors je pris occasion d'instruire la jeune dame, de mes goûts des occupations de ma jeunesse et de la liaison, que j'avois formée avec quatre jeunes gens, qui devoient seconder mes entreprises.

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes parolles puis elle me dit " Monsieur, ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison. Rien au monde n'est plus agréable que de savoir ce qui se passe chez les autres, et je toujours pensai [*sic*] la dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus long-tems, mais nous [nous] reverons.

— Madame /:lui dis-je:/ avant que vous fussiez eveillée, vôtre époux avoit fait à mon visage l'honneur de le prendre pour une tête éfroyable et sanglante, qui venoit lui reprocher un crime involontaire. Veuillez bien m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve cette curiosité /:dit la Dame:/ Rendez vous demain à cinq heures du soir au jardin public avec une de mes amies. Pour ce soir Adieu. " La Dame me reconduisit jusqu'à sa fenetre avec beaucoup de politesse. Je descendis l'echelle, j'allai joindre mes compagnons, et leur racontai ce qui s'étoit passé. Le lendemain j'étois au jardin public à cinq heures précises

Comme Busqueros en étoit a cet endroit de sa narration je jetai les yeux sur le soleil et je vis que l'extrémité de son disque touchoit presque à l'horisont. Je m'adressai donc au narrateur du ton le plus humble et lui dis " Seigneur je puis vous assurer qu'une affaire tres importante exige que je vous quite, il vous sera tres facile de reprendre la suite de votre histoire. La premiere foix que vous me ferez l'honneur de diner chez moi. "

Busqueros prit l'air le plus serieux et me dit " Seigneur don Lope Soarez, il me devient évidant que vôtre intention est de m'ofenser. Si cela est, vous ferez mieux de me dire que vous me regardez comme un inprudant [*sic*] bavard et un ennuyeux. Mais non Seigneur Don Lope, je ne puis me persuader que ce soit la vôtre façon de penser à mon égard, et je reprends la suite de mon récit. "

Je trouvai au jardin public la dame en question avec une de ses amies, personne grande et bien faite, a peu près de même âge qu'elle. Nous primes place sur un banc et la dame voulant que je fisse avec elle une connoissance plus particuliere, commença en ces termes l'histoire de sa vie

#### HISTOIRE DE FRASQUETA SALERO.

Je suis la fille cadete d'un brave officier, qui, par ses services avoit mérité qu'à sa mort toute sa paye fut conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mere qui étoit née a Salamanque s'y retira avec ma sœur ainée appelée Ursule, et moi, qu'on appelloit Frasqueta. Ma mere possédoit une maison dans

un...

Comme Busqueros en étoit là de sa narration, je m'aperçus que le disque du soleil touchoit réellement à l'horisont, et cette histoire de Frasqueta qui començoit à sa naissance, m'avoit déjà donné une impatience extrême. J'interrompis donc le narrateur et je le conjurai de renvoyer son histoire au lendemain. Busqueros me répondit avec son insolence acoutumée. Alors je me sentis surmonter par la colere et je lui dis " Détestable Busqueros arrache moi donc des jours que tu remplis d'amertumes, ou bien defends les tiens. " En même tems je tirai mon épée, et je l'obligeai d'en faire autant.

Comme mon pere n'avoit jamais permis que je touchasse un fleuret. Je fus assez embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espece de moulinet, qui parut etonner mon adversaire. Mais ensuite il fit je ne sais quelle feinte et me perça le bras. Sa pointe me fit même une blessure à l'épaule ; je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avoit de plus désésperant, c'est que je manquois à mon rendez vous. Et qu'il me devenoit impossible de savoir les choses dont Inez vouloit que je fusse informé.

## VINGT NEUVIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée et le Boemien voyant que nous désirions tous savoir la suite de son histoire reprit en ces termes le fil de son récit.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Vous m'avez laissé au chevet du jeune Soarez, qui ne put s'empecher de donner les marques d'une extrême indignation en me racontant toutes les importunités de Busqueros. Il ne pouvoit en parler de sang froid. Il s'échauffoit, ses douleurs augmentoient, et il éprouvoit une sorte d'étouffement. Je voulus qu'il rémit au lendemain la suite de son récit, mais comme il ne pouvoit dormir, il prefera de le continuer et le reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

Busqueros m'ayant percé le bras me dit qu'il etoit charmé de trouver une nouvelle ocasion de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise banda mon bras me couvrit d'un manteau et me conduisit chez un chirurgien. Celui ci mit le premier apareil sur ma blessure, puis je fis venir ma voiture et j'allai chez moi. Busqueros fit porter un lit dans mon antichambre. J'aurois voulu m'y oposer, mais j'étois totalement découragé. Le lendemain j'eus la fièvre, comme il arrive aux blessés. Busqueros fut toujours officieux, il ne me quita point non plus que les jours suivants. Le quatrieme jour je quittai mon lit portant le bras en écharpe.

Le cinquieme jour je vis arriver l'homme qui m'avoit conduit chez Madame d'Avaloz. Il m'aporta une lettre dont Busqueros s'empara aussitôt. Il y lut ce qui suit.

Inez Moro à Lope Soarez.

J'ai sù que vous vous etiez battu et que vous étiez blessé au bras. L'homme qui devoit vous conduire sous ma fenetre vous a vu de loin. Depuis il s'est toujours informé de vous et j'apprens que vous etes retabli. Il s'agit maintenant de tenter les derniers efforts. Je veux que mon pere vous trouve chez moi. L'entreprise est hasardeuse, mais ma tante d'Avaloz vous protege et me conduit. — Demain il ne seroit plus tems. Confiez vous à l'homme qui vous remettra cette lettre.

" Seigneur Don Lope /:dit alors l'odieux Busqueros:/ Ici vous ne pouvez plus vous passer de moi, ou du moins vous conviendrez, que s'il s'agit d'une entreprise, l'affaire est de mon ressort. Je vous ai

toujours trouvé bien heureux de m'avoir pour ami, mais c'est en des occasions pareilles qu'on doit vous en féliciter. Ah par saint Roc mon patron, si vous m'eussiez laissé raconter l'histoire de Frasqueta Salero, vous eussiez vu ce que j'ai fait pour elle et son amant. Mais vous avez interrompu d'une rude maniere. Au surplus je ne m'en plains point puisque le coup d'épée que je vous ai donné m'a fourni des nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement.

Aprésent seigneur Don Lope je ne vous demande plus qu'une seule grace, comme une récompense de ce que je fais pour vous jusqu'à present. Ce que je vous demande seigneur Don Lope, c'est de ne vous meler de rien, pas la plus petite question pas le plus petit mot. Laissez vous faire Seigneur Don Lope, laissez vous faire. ”

Après avoir ainsi parlé, Busqueros passa dans une autre chambre avec l'homme de confiance de Mademoiselle Moro. Ils furent long tems à conférer, après quoi Busqueros revint seul, tenant à la main une espece de plan qui figuroit la ruelle des Augustins. “ Voici /:me dit-il:/ le bout de la rue qui va aux Dominicains. La se tiendra l'homme qui sort d'ici avec deux autres dont il répond. Moi je me tiendrai au bout opposé, avec l'élite de mes amis, qui sont aussi les vôtres Seigneur Don Lope — Non non je me trompe, il y en aura ici une couple, mais l'elite se tiendra, vers cette porte de deriere, pour tenir en echech le Santa Maura et ses Napolitains. ”

Je crus que toutes ces explications me donnoient aussi le droit de dire quelques mots et de m'informer de ce que je ferois, moi, pendant ce tems-las. Mais Busqueros m'interrompit d'une air imperieux et me dit “ Pas une question Seigneur Don Lope, pas le plus petit mot. C'est nôtre condition. Si vous l'avez oubliée, je me la rapelle moi. ”

Tout le reste du jour Busqueros ne fit qu'aller et venir. Le soir ce [fut] la même chose. Tantôt la maison voisine etoit trop éclairée, ou bien il y avoit dan la rue des hommes suspectes, ou les signaux convenus n'avoient point encore été aperçus. Quelque fois Busqueros venoit lui même, d'autre fois il m'envoyoit ses rapports par quelqu'un de ses affidés. Enfin il vint me prendre et je me mis en devoir de le suivre. Vous jugez bien que le cœur me batoit. J'étois troublé par l'idée de désobeir à mon pere, mais l'amour l'emportoit sur tous les autres sentiments.

Busqueros en entrant dans la ruelle des Augustins me montra le poste de ses amis d'élite, et il leur donna le mot du guet. “ S'il passoit quelqu'un /:me dit-il:/ mes amis auroient l'air de prendre querelle entre eux, et le passant prendroient bien vite une autre rue. — À présent /:continua-t-il:/ nous y voici. Et voici l'echelle qu'il vous faudra monter, vous voyez qu'elle est bien appuyée contre des pierres à batir. Je vais jouer de la guitare sous cette voute, lorsque j'apercevrai le signal je ferai fron avec le dos de la main, alors vous monterez, et quand vous serez à la hauteur du volet, vous fraperez trois coups. ”

Mais qui croira qu'après tous ces plans, et tous ces arrangements, Busqueros se fut trompé de fenetres et meme de maison. C'est la cependant ce qui etoit arrivé, et vous en verrez les suites.

J'avois le bras droit en écharpe cependant au signal de la guitare je montai très bien l'echelle en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut et voulant fraper contre le volet, il falut bien ne plus m'apuyer que sur les pieds. Ce fut ainsi que je frapai. Un homme ouvrit avec violence poussant le volet contre moi. Je perdis l'équilibre, et tombai du haut de l'echelle, sur les pieres à batir. Je me cassai en deux endroits le bras que j'avois déjà blessé, une jambe engagée dans les echelons fut aussi cassée, l'autre démise, et je m'ecorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. L'homme qui avoit ouvert le volet, et qui sans doute vouloit me faire perir, me cria “ Est tu mort ? ” Je craignis qu'il ne vint m'achever, et je répondis “ Oui je suis mort. ”

Ensuite le même homme me cria “ Y a-t-il un purgatoire ? ” Comme je souffrois des maux afreux, je répondis “ Sans doute il y a un purgatoire et j'y suis déjà. ” Ensuite je crois que je m'evanouïs.

Ici j'interrompis Soarez et je lui demandai s'il y avoit de l'orage ce soir la ? “ Sans doute /:me répondit-il:/ des tonnerres et des éclaires, c'est la peut être ce qui a fait que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah /:m'ecriai-je:/ Pauvre seigneur Don Lope il n'en faut pas douter, la maison où vous etes monté etoit celle du chevalier de Toledé. Nous y atendions l'ame du chevalier de Aguilar, qui venoit d'être tué en duel. Quand vous avez frapé contre le volet, nous vous avons pris pour un habitant de

l'autre monde, et voila pourquoi nous vous avons demandé des nouvelles du Purgatoire... ” Lope Soarez n'entendit point les paroles que je lui adressois. Fatigué du long récit qu'il m'avoit fait il s'étoit endormis d'un profond sommeil. Le jour començoit à poindre, j'éveillai le domestique du malade et je courus chercher des mules de louage. J'en aretai deux et me rendis en hâte au couvent de[s] Camaldules. Je trouvai le chevalier de Toledé prosterné devant une image. Je me prosternai à côté du chevalier, je m'approchai de son oreille, et je lui fis en peu de mots l'histoire de Soarez. Mon récit parut d'abord ne produire aucun effet. Mais bientôt je revis sur le visage du chevalier l'expression de gaieté qui lui étoit ordinaire. Il s'approcha de mon oreille et me dit “ Mon cher Avarito crois tu que la femme de l'Oydor Uscariz me soit restée fidele.

— Bravo /:lui repondis-je:/ mais ne scandalisons pas ces bons hermites faites votre priere comme de coutume, moi je vais anoncer, que nous avons finie le tems de nôtre retraite. ” Le superieur ayant su que le dessein du Chevalier étoit de rentrer dans le monde, n'en louoit pas moins sa pieté, et nous donna sa benédiction.

Dès que nous fûmes hors du couvent le chevalier reprit toute sa gaieté. Je lui parlai de Busqueros il me dit qu'il le connoissoit, que c'étoit un gentilhomme attaché au duc d'Arcos, et qu'il passoit dans tout Madrid, pour un homme insupportable.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'apeler pour les interets de la horde. Rebecce souffrit impatiemment cet interruption et pria le vieux chef de ne point laisser Soarez dans son lit, ou du moins de la rassurer sur sa destinée future en lui aprenant, s'il avoit enfin épousé la belle Inez qui lui coutoit déjà tant de membres. Le chef Boemien se refusa à contenter sa curiosité et la pria de prendre patience jusqu'au lendemain.

### TRENTIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le chef Boemien voyant qu'on désiroit savoir la fin de l'histoire de Soarez, reprit en ces termes le fil de sa narration.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Le chevalier de Toledé entierement rassuré sur le compte de son revenant ne songeoit plus qu'à révoir Madame Uscaritz. Nous réprimés donc en hâte le chemin de Madrid. Le petit mendiant dont j'avois pris la place au près de Soarez, revint avec nous et je l'envoyai aussitôt auprès du jeune malade. Je réconduisis le chevalier jusque chez lui, et je le remis entre les mains de ses gens qui furent charmés de le révoir. Ensuite je me rendis au portail de Saint Roc, où je rassemblai ma petite troupe. Une députation se rendit auprès de la marchande, notre pourvoyeuse ordinaire. Elle en rapporta des saucisses et des chataignes que nous mangeames gaiment, en nous félicitant d'être rendus les uns aux autres. Nous avions achevé ce léger repas et nous faisons un léger repas, lorsqu'un homme s'arreta devant nous avec l'air de nous considerer atentivement, et de vouloir faire un choix. Cette figure ne m'étoit pas inconnue. Je l'avois vu passer et repasser presque tous les jours d'un air empressé. J'imaginai que ce pouvoit être Busqueros. J'allai à lui, et lui demandai, s'il n'étoit pas cet ami sage et prudent, dont les avis étoient si utiles à Lope Soarez ?

“ C'est moi même /:répondit l'original:/ Et j'eusse fait réussir son mariage sans la nuit et les éclairs, qui m'on[t] fait prendre la maison du chevalier de Toledé pour celle du Banquier Moro. Mais patience. Le Duc de Santa Maura n'est pas encore l'époux de la belle Inez et ne le sera jamais, ou je ne m'appelle pas Don Roque. A ça mon petit je m'étois arreté devant ce portique, pour choisir parmi vous autres un garçon intelligent qui fit mes commissions, et puisque tu est au fait de cette affaire, c'est toi que je prens à mon service. Rens graces au ciel de ce qu'il t'ouvre ainsi le chemin de la fortune. Dans les commencements celle que tu vas faire ne te paroitra pas brillante. Car je ne te

donnerai pas de gages ni ne t'habillerai. Et pour ce qui est de ta nourriture, si je m'en occupais le moins du monde je croirois faire une injure à la providence qui donne la pature aux petits du corbeau, aussi bien qu'aux aiglons superbes.

— En ce cas là Seigneur Busqueros /:lui répondis-je:/ je ne v[o]is pas clairement l'avantage que j'aurai d'être à votre service, et de faire vos commissions.

— Les avantages /:reprit l'original:/ consistent précisément dans le nombre prodigieux de commissions dont je te chargerois tous les jours et qui t'introduiront dans l'entichambre de gens considérables, qui pourront un jour être très [*sic*] protecteurs, au reste je ne te defens pas de mandier dans l'intervalle d'une commission à l'autre. Ainsi rends grâces au ciel de ta bonne fortune, et suis moi jusqu'à la boutique du Barbier, où je me reposerai un instant en causant avec toi. ” Lorsque nous fumes chez le barbier, Busqueros commença en ces termes la longue suite des ordres qu'il avoit à me donner “ Mon ami, j'ai vu qu'en quittant les cartes, tu metois dans ta poche quelques demi-reales. Prends deux de ces pieces et vas acheter une bouteille d'une painte. Tu la portera chez le Philippe Tintero dans la rue de Toledé ; tu lui diras que don Busqueros, lui demande de l'encre pour un Poète de ses amis. Lorsqu'il aura rempli ta bouteille, tu iras à la place de la Cevada, chez l'epicier du coin. Tu monteras au grenier, ou tu trouveras Don Ranuce Agudez, que tu pouras reconnoître, à ce qu'il aura un bas noir, et un blanc, une pantoufle rouge et une verte, peut être même sa culote sur sa tête en place de bonnet. Tu lui donneras la b[o]uteille d'encre et tu lui recomenderas de ma part la satire contre les grands qui se mégalient. Elle doit être en Espagnol et en Italien. De là tu retourneras à la rue de Toledé, tu entreras dans la maison à coté de celle de Tintero, qui n'en est séparée que par la ruelle. Tu veras si les locataires y sont encore et s'ils ne font point mine de déménager. Car j'ai loué cette maison et j'y place une parente qui peut être tirera Don Tintero de son éternel encier. Ensuite tu passeras chez le Banquier Moro. Tu monteras *au quatro principal* c'est à dire au grand appartement. La tu demanderas le valet de chambre du Duc de Santa Marca [*sic*], tu lui remetras ce papier qui contient un neud de ruban. Ensuite tu iras à la croix de Malte. Tu veras si l'on y prepare des chambres pour Gaspard Soarez Négociant de Cadiz. De là tu te rendras au plus vite chez...

— Misericorde /:m'ecriai-je:/ Seigneur Busqueros, songez donc que vous m'avez donné des commissions pour toute une semaine. Ne metez pas toute de suite mon zèle et mes jambes à de si rudes épreuves.

— A la bonne heure /:dit Busqueros:/ j'avois bien encore quelques ordres à te donner, ce sera pour demain. À propos : Si l'on te demande chez le Duc de Santa Maura qui tu es ? tu répondras que tu fais les commissions à l'hôtel d'Avila

— Mais Seigneur Busqueros /:lui dis-je:/ n'y auroit[-il] pas quelque inconvénient à se prévaloir des noms illustres, sans y être autorisé ?

— Sans doute /:répondit mon nouveau patron:/ sans doute tu risques d'être étrillé, mais il n'y a pas des bénéfices sans charges, et les avantages que je t'offre peuvent compenser quelques inconvénients. Allons, allons mon ami, ne pers pas à raisonner [*sic*], et marche. ”

Peut être aurois-je refusé l'honneur de servir Don Busqueros, si ma curiosité n'avoit été fortement excitée par ce qu'il avoit dit au sujet de mon pere et de sa parente qui devoit le tirer de son encier. Je désirois aussi savoir comment il s'y prendroit pour empêcher Sant Maura d'épouser la belle Inez. J'allai donc acheter une bouteille et je dirigeai mes pas vers la rue de Toledé. Lorsque je fus devant la maison de mon pere il me prit un tremblement dans tous les membres et je ne pus prendre sur moi d'entrer. Mon pere parut sur le balcon, et me voyant une bouteille à la main, il me fit signe d'entrer. J'entrai donc mais à mesure que je montais l'escalier, le cœur me batoit toujours plus fort. Enfin j'ouvris la porte, et je me trouvai vis-à-vis de mon pere. Je fus au moment de me jeter à ses genoux. Mon bon ange m'en empêcha sans doute, car déjà mon air ému excitoit sa défiance, et sembloit alarmer sa tranquillité. Il prit la bouteille la remplit d'encre sans demander même pour qui s'étoit, et m'ouvrit la porte d'un air qui m'avertissoit de ne pas m'arrêter plus long tems. Je jetai encore un coup d'œil sur l'armoire d'où je m'étois précipité dans l'encre. Je vis le pilon dont ma tante s'étoit servi pour briser le vase et sauver mes jours. Mon émotion étoit au comble, je pris la main de mon pere et la baisai. Il en fut fort effrayé, me poussa hors de la porte et la ferma sur moi.

Busqueros m'avoit ordonné de porter la bouteille chez le poète Agudez et puis de revenir a la rue de Toleda, voir ce que fesoient les voisins de mon pere. Je crus qu'il m'etoit permis d'intervertir l'ordre de ses commissions. J'allai d'abord chez le[s] voisins de mon pere, je vis qu'ils démenageoient et je me promis bien de surveiller la conduite des futurs locataires. Ensuite j'allai à la place de la Cévada ou je trouvai bientôt la maison de l'épicier, mais il ne me fut pas aussi facile d'arriver jusqu'au poète. Je m'égarai au milieu des thuiiles, des ardoises et des goutieres. Enfin je me trouvai vis à vis d'une lucarne, où je vis une figure plus grotesque encore que, Busqueros ne me l'avoit dépeinte. Agudez paroissoit rempli de quelque inspiration divine, et dès qu'il m'eut aperçu il m'adressa ces vers.

Mortel qui viens fouler dans ta route éthérée  
Le carmin de la thuille, et l'ardoise azurée  
Sur ces fait[e]s aigus, près d'un ciel de saphirs  
Arrives tu porté sur l'aile des Zéphirs ?  
Parle que me veux tu.

Je lui répondis.

Je suis un pauvre cancre  
Qui vous cherche Augudez [*sic*], et vous porte de l'encre.

Le Poète réprit

Donne cette liqueur  
Qui d'un acier dissout emprunte sa couleur  
Et la galle mêlée à l'onde d'hypocrene  
Epanchera ma verve en longs ruisseaux d'ebene.

— Monsieur Agudez /:lui dis-je alors:/ voila une description de l'encre qui fesoit [*sic*] grand plaisir au Seigneur Tintero, auteur de celle que je vous aporte, mais dites moi s'il ne vous seroit pas possible de parler en prose, qui est un langage au quel je me suis acoutumé.

— Et moi mon ami je ne m'y acoutumerai jamais. J'évite même le commerce des humains, a cause de leur langage plat et rempant. Si je veux faire des bonnes vers que long tems [*sic*] à l'avance je n'entretiene mon ame que de pensees poétiques, et que je ne m'adresse à moi même que des parolles harmonieuses. Si elles ne le sont pas assez par elles memes elles le devienent par la maniere dont je les réunis pour en faire comme la musique de l'ésprit. C'est par cet artifice que je suis parvenu à creer un genre de poësie tout nouveau ; jusqu'à present le langage de la poësie étoit borné à un certain nombre d'expressions qu'on appelloit poétiques. Mais moi j'y fais entrer tous les mots de la langue dans les vers que [je] viens de faire j'ai employé thuille, ardoise, noix de Galle.

— Je conçois /:lui dis-je:/ que vous employez tous les mots que vous voulez, sans qu'on puisse vous en empecher, mais je voudrois savoir si vos vers en sont meilleurs.

— Mes vers /:dit le poète:/ sont aussi bons que des vers puissent être, et il sont d'un usage plus général. J'ai fait de la poësie comme un instrument universel surtout de la poësie descriptive, que j'ai pour ainsi dire créé, et qui me sert a decrire des choses qui d'ailleurs n'en valent guere la peine.

— Décrivez /:lui dis-je:/ Monsieur Agudez, décrivez tout à votre aise, mais dites moi si vous avez achevé certaine Satyre promise à Don Busqueros.

— Je ne fais point des Satyres par le beau tems /:répondit le poète:/ Quand tu auras vu quelques journées d'orages de pluye de tems couvert et mélancolique. Alors vien chercher la Satyre

Le deuil de la nature acablant mes esprits  
S'empare de mon ame et passe en mes écrits<sup>1</sup>  
Moi même je me hais et vois en mon semblable  
De travers odieux l'ensemble méprisable  
Lors chargeant mon peinceau d'une sombre couleur  
Je peins les traits du vice<sup>2</sup> en toute sa laideur

---

<sup>1</sup> Ces deux vers sont aut.

<sup>2</sup> *Surch. aut.* : vice [*sic*]

Mais si le blond Phébus du haut de sa carriere  
Verse sur nôtre éthère des torrents de lumiere  
Du rythme ma pensée a reconnu le Dieu  
Elle quitte la terre, et vole vers les cieux

La dernière rime /:ajouta le poète:/ n'est pas trop bonne, mais elle peut passer dans un impromptu.

— Je vous assure /:lui dis-je:/ que je n'y ai trouvé aucun inconvenient. Au surplus je suis instruit. Je dirai à Don Busqueros que vous ne faites des Satyres que par la pluye. Mais lorsque je viendrai chercher la votre, par où dois-je passer pour entrer chez vous, car j'ai monté le seul escalier qu'il y ait dans la maison.

— Mon ami /:dit le poète:/ il y a au fond de la cour une échelle qui sert à monter dans un grenier, où un muletier du voisinage met sa provision de paille et d'orge. C'est par là qu'on arrive chez moi, lors du moins que le grenier n'est pas trop plein. Car ces jours là on n'entre pas du tout et l'on apporte mon diné par la lucarne où tu me vois.

— Vous devez /:lui dis-je:/ vous trouver bien malheureux dans un pareil logement

— Moi malheureux /:dit le poète:/ Je pourrais être malheureux, lorsque mes vers font les délices de la cour et de la ville, et qu'on n'y parle pas d'autre chose.

— Je crois pourtant /:lui dis-je:/ que chacun y parle aussi de ses affaires.

— Cela va sans dire /:réprit le poète:/ mais outre que me[s] po[é]sies forment le fond de toutes les conversations, on y revient sans cesse en citant quelqu'un de mes vers qui deviennent proverbes en naissant. Tu vois d'ici la boutique du libraire Morent [*sic*] le monde qui entre, c'est pour acheter mes ouvrages.

— Grand bien vous fasse /:dis-je au poète:/ mais je pense, que les jours, où vous faites des Satyres, il ne fait pas trop sec chez vous.

— Quand il pleut d'un côté /:réprit-il:/ je passe de l'autre, et souvent je ne m'en aperçois pas. Mais laisse moi, car ta prose m'importune ”

Je quittai le poète et me rendis chez le Moro, Banquier, je montai au grand appartement et demandai le valet de chambre du Duc de Santa Maura. Je ne pus d'abord parler qu'à un garçon de mon espece qui serv[a]it les serviteurs des serviteurs. Il me fit parler à un laquais, qui me fit parler au valet de chambre, et bientôt à près je fus à ma grande surprise introduit chez le duc, qui étoit à sa toilette. Je l'aperçus à travers un nuque [*sic*] de poudre, il se regardoit au miroir et avoit devant lui des neuds de rubans de diferentes couleurs. Il m'adressa la parole d'un ton de voix assez rude et me dit “ Petit garçon tu vas avoir le fouet, ou tu me diras d'où tu viens, et qui t'a donné le papier que tu as apporté. ” Je me fis un peu pressé. Enfin j'avouai que je fesois les commissions à l'hôtel d'Avila et que j'y mangeois avec les marmitons. Le Duc jeta à son valet de chambre un coup d'œil significatif et puis il me renvoya en me donnant quelque monoye

Il ne me restoit plus qu'à passer à la croix de Malte. Soares le pere étoit arrivé et demandoit des nouvelles de son fils. On lui dit qu'il s'étoit batu avec un gentilhomme, avec le quel il avoit diné tous les jours, qu'ensuite ce gentilhomme étoit venu demeurer chez lui, lui avoit fait faire la connoissance de femmes suspectes, et que l'une d'elles l'avoit fait jeter par les fenestres de sa maison. Ces nouvelles moitié vraies, et moitié fausses, furent autant de coup de poignards pour Soares qui s'enferma chez lui, et ordonna qu'on ne laissa entrer qui que ce fut. Les chefs des maisons qui correspondoient avec lui voulurent offrir leurs services mais on ne les reçut point.

J'allai trouver Busqueros qui m'avoit donner rendez-vous dans une boutique de Bevands vis à vis du barbier. Je lui rendis compte des commissions. Il me demanda comment j'avois été instruit des aventures de Soares ? Je lui dis qu'il me les avoit conté lui même et je l'informai de tout ce qui concernoit la famille de Soares et sa rivalité avec la maison Moro. Busqueros ne savoit tout cela que confusément, il m'écoula avec attention et me dit “ Il faut faire un nouveau plan, qui soit partagé en deux actions bien distinctes. D'abord il faut brouiller Santa Maura avec le[s] Moro, puis reconcilier ceux ci avec les Soares.

Quant à la première partie de mon plan l'exécution en est déjà fort avancée. Mais avant de l'expliquer je dois vous instruire de quelques circonstances relatives à la maison d'Avila.



Le Duc actuel a été dans sa jeunesse l'homme le plus brillant de la cour, honoré de la faveur de son maître et même de sa familiarité. Il est rare que la jeunesse ne s'enorgueillisse des avantages qu'elle peut avoir et le Duc étoit loin [*sic*], une exception à la règle commune. Il sembloit se croire fort au dessus des grands ses égaux, et forma le projet de s'allier à la maison de son maître. ”

Ici Busqueros s'interrompit lui-même et me dit “ Petit misérable comment se fait-il que je daigne te parler de choses qui doivent être éternellement ignorées dans la classe abject où tu es né, et qui jusqu'à présent ne sont connues que d'un très petit nombre de gentilshommes.

— Mon cher maître /:lui dis-je:/ j'ignorais qu'il falut faire des preuves pour être admis à l'honneur de votre confiance, mais sans recourir à mon arbre généalogique je vous prouverai aisément que j'ai récus l'éducation qu'on donne aux jeunes gens les mieux nés, vous en pourrez conclure que si je suis réduit à mendier, on en peut acuser la fortune plutôt que ma naissance.

— A la bonne heure /:dit Busqueros:/ aussi bien, ton langage n'est pas celui du peuple. Mais dis moi donc qui tu es, allons dit moi tout de suite ”

— Je ne veux plus rien savoir [*sic*] /:dit Busqueros:/ ni rien avoir à démêler avec le tribunal dont tu parles. Alons je vais te confier tout ce que je sais sur la maison d'Avilla. Ayant des secrets pour ton compte tu [s]auras garder les miens.

L'heureux d'Avilla, fier de sa fortune et de sa faveur, aspira donc à s'allier à son maître. L'infante Béatrice se distinguoit alors entre ses sœurs par des manières affables et par un doux regard, qui annonçoit une grande disposition à la tendresse. D'Avilla eut le crédit de placer auprès d'elle une parente dont il dispoit absolument. Le projet téméraire du jeune courtisan, étoit certainement de faire un mariage secret, et d'attendre un moment de haute faveur pour le faire reconnoître. On ignore jusqu'à quel point d'Avilla réussit. Pendant deux ans, son secret fut parfaitement gardé et il employa ce temps à tâcher de renverser Olivarez. Il n'y put parvenir, ce fut au contraire le ministre qui pénétra en partie du moins les mystères de sa conduite. D'Avilla fut arrêté, mis au château de Segovie, et bientôt après exilé. On lui offrit sa grâce, s'il vouloit faire un mariage quelconque. Il s'y refusa. On en conclut, qu'il étoit marié avec l'infante, on songeoit à arrêter la grande gouvernante parente d'Avilla, mais on craignoit de faire un éclat, qui terniroit jusqu'à un certain point l'honneur de la maison royale.

L'infante mourut d'une maladie de langueur. On revint à des nouvelles propositions. D'Avilla pour finir son exil se décida à épouser une jeune de Icaz nièce du duc d'Olivares. Il en eut une fille qu'il osa appeler Béatrice, ce qui rapelloit un peu trop son aventure avec l'infante, mais cette audace flatoit son ambition. Quelque fois même il sembloit craindre que cette aventure ne fut oubliée. Don Louis de Haro, successeur du duc Olivares en vint à croire qu'il y avoit eu un mariage secret et même des fruits de cette union. On fit des démarches pour le découvrir. Elles furent inutiles.

La Duchesse d'Avilla mourut. Le duc mit sa fille dans un couvent de Bruxelles, où elle fût confiée aux soins de sa tante la Duchesse de Beaufort. Son éducation fut très particulière et faite pour notre sexe plutôt que pour le sien.

Béatrice est de retour depuis six mois, elle est parfaitement belle, mais fière et paroît avoir beaucoup d'éloignement pour le mariage. Elle soutient, qu'une héritière, n'est point obligée de se donner un maître, et qu'elle a le droit de vivre indépendante. Son père la confirme dans ces sentiments. Les vieux courtisans qui se rappellent d'anciennes histoires, reviennent à croire que le Duc a été marié avec l'infante qu'il en a eû un fils, et qu'il espère le faire reconnoître. Chacun cependant garde sur ce sujet un silence prudent. Si j'en suis informé, c'est que j'ai certaines relations avec l'intérieur de cette famille.

Ce qu'il y a de très sûr, c'est que la Duchesse Béatrice de Avilla ne se mariera point. D'ailleurs elle est d'une fierté dont on n'eut jamais d'exemple, et je crois que personne en Espagne n'oseroit prétendre à sa main. Cependant je compte sur l'amour propre excessif de Santa Maura, et j'espère lui persuader que la D'Avilla est amoureuse de lui.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Note aut. : Le peuple en Espagne a l'habitude de désigner les grandes dames simplement par leur nom. On dit *la de Alba, la de Santa Cruz*.

Voici quelle a été ma première manœuvre. Vous savez que la mode regnante pour les femmes, consiste en gros nœuds de ruban, qu'elles portent sur la tête les bras et le long du corps de jupe. Nos grandes Dames les font venir directement de Paris, de Naples, ou de Florence, et sont très jalouses de ne voir à aucune autre femme, des rubans du même dessein.

Le Duc de Santa Maura devoit être présenté à la cour dimanche dernière, et il le fut effectivement. Le soir il y eût bal à la cour. La figure du Duc est belle, il danse avec grace. Il est étranger, et sur tout à ce titre il fixa l'attention des plus belles dames. Chacune sembloit lui demander un hommage. Le Duc adressa d'abord les siens à la superbe Béatrice, qui n'y répondoit que par les plus froids dédain. Le Duc s'en plaignit à quelques seigneurs de la cour, et se permit de plaisanter sur la fierté des dames Espagnoles.

Dans la soirée un page faisant mine de lui offrir de la limonade, lui glissa un billet qui ne contenoit que ces mots " Note espantas. " *Ne vous découragez pas.* Ce billet n'étoit point signé, mais il renfermoit un bout de ruban verd et lila qui étoit ce jour là, le ruban de Béatrice. Cependant on dit à cette dame, que le seigneur Napolitain, s'étoit plaint de son accueil dédaigneux. Elle eût peur d'être allée jusqu'à la maussaderie, et lui fit quelques prévenances. De lors Santa Maura ne douta plus que le ruban, ne fut la signature du billet. Il retourna chez lui tres content de sa personne, et celle de sa future perdit à ses yeux de son prix bien qu'elle lui eut paru très belle, le jour de son arrivée.

Le lendemain Santa Maura déjeunant avec son futur beau-pere, lui fit des questions sur la duchesse d'Avila. Moro lui dit que cette dame ayant été élevée en Flandres, avoit pris quelque éloignement pour l'Espagne et les Espagnols. C'est ainsi du moins, qu'il expliquoit sa fierté, sans exemple, et la résolution qu'elle anonçoit de ne point se marier. Moro pensoit que la Duchesse Béatrice pouroit se déterminer en faveur de quelque seigneur étranger. L'honete banquier en s'exprimant ainsi, travailloit sans le savoir, à rompre un mariage, qu'il avoit cependant fort à cœur. En effet Santa Maura croyoit avoir des motifs suffisants de penser que Béatrice préféroit les étrangers aux Espagnols.

Dans la même matinée Santa Maura reçut un papier plié comme un billet, mais qui ne renfermoit qu'un bout de ruban, orange et violet. Il alla à l'opéra et vit la duchesse parée de rubans pareils à son échantillon.

Je suppose Monsieur le poliçon /:ajouta Don Busqueros:/ que vous avez assez d'esprit pour avoir deviné le nœud de l'intrigue. Vous jugez bien que j'ai à ma dévotion, la première Camériste [de] la Duchesse et qu'elle me donne tous les matins, l'échantillon du ruban que sa maîtresse doit porter dans la journée. Le billet que vous avez porté aujourd'hui contenoit un ruban, et l'indication d'un rendez vous, à la Tertullia de l'ambassadeur de France. On y fera quelque attention au duc, car il est beaucoup question de lui dans une lettre que Béatrice a reçu ce matin de la Duchesse d'Ossuna fille du vice Roi de Naples. Il est impossible qu'il ne s'engraine quelque conversation entre eux. Et leurs discours ne m'échapperont point. L'ambassadeur de France m'a donné le droit de venir à ses assemblées. A la vérité : je n'y figure pas en première ligne, mais grace au ciel j'ai l'oreille conformée de manière à entendre même ce qu'on dit à l'autre bout de la chambre. En voila assez pour aujourd'hui. Tu dois avoir gagné de l'appétit. Je ne t'empêche pas d'aller chercher un diné. "

J'allai en effet chez le chevalier de Toledé, il comptoit dîner avec sa chère Uscaritz. Il renvoya ses gens, et je le servis. Quand les dames furent parties je lui racontai l'intrigue ourdie par Busqueros, pour brouiller Santa Ma[u]ra avec les Moro. Il prit beaucoup de plaisir à m'entendre et promit de nous aider. Un pareil allié nous assuroit le succès.

Le chevalier de Toledé fut des premiers chez l'Ambassadeur de France et lia conversation avec la superbe Béatrice. D'abord elle le traita avec sa hauteur acoutumée. Mais le chevalier avoit une amabilité irresistible. Il falut bien rire avec lui. Alors il raprocha Santa Maura. Béatrice voulut connoître l'homme dont son amie lui avoit fait le portrait. Elle s'anima un peu plus que de coutume, assez même pour qu'on en fit l'observation. Deux seigneurs qui avoient le mot, firent compliment à Santa Maura, sur une conquête aussi difficile. Ce fut le dernier coup, sa tête n'y tint pas. Il se crut déjà l'époux. En rentrant chez lui il calculoit de combien l'héritage entier d'Avila surpassoit la dote d'Inez Moro, et depuis lors il traita toute cette famille avec le mépris le plus marqué.

Le lendemain le Chevalier de Toledé fit venir chez lui Busqueros, qui tint à grand honneur de lui

être présenté. On résolut d'écrire une lettre au nom de Béatrice, et comme elle ne devoit être signée que d'un bout de ruban, on ne se fit aucun scrupule de cette espèce de faux. La lettre étoit très énigmatique. On ne s'expliquoit qu'à moitié. On faisoit prévoir des difficultés, enfin on donna un rendu vous à la Tertullia du Duc d'Icaz. La réponse de Santa Maura ne manquoit pas d'un certain esprit, et il fut, comme on peut croire, exact au rendez vous. Pour le coup Béatrice avoit repris toute sa fierté et auroit pu déconcerter nos projets. Mais le Chevalier tira Santa Maura à l'écart et lui confia que Béatrice avoit eû avec son pere une violente altercation, parce qu'il vouloit, à toute force lui faire épouser un Espagnol. Depuis ce moment Santa Maura se crut adoré et on lui remarqua un fond de joye dans l'ame, que rien ne pouvoit alterer.

Nous continuâmes nôtre correspondance avec le crédule Napolitain. Les lettres prétendues de Béatrice devenoient tous les jours plus significatives et bientôt elles firent entrevoir une décision prochaine. Mais on s'étonnoit de voir Santa Maura logé dans la Maison Moro. Lui même desiroit rompre et ne savoit comment s'y prendre.

Un jour au lieu de la lettre acoutumée, Santa Maura recut une longue piece de vers intitulée *Satyre contre les grands qui se mésalient*. Elle comme[n]coit ainsi<sup>1</sup>

Insectes qu'a produit la fange du Pactole  
Votre esseim s'élevant dans la sphere d'Eole  
Croit il atteindre aussi la region des cieux  
Et meler son sang vil, au plus pur sang des dieux  
Oubliez vous le sort de ce Roi téméraire  
Qui fit retentir l'air du bruit d'un faux tonnerre  
Salmonée imitant les feux de Jupiter  
De son chariot d'erain s'est vu precipiter.

Je ne m'en rapelle pas davantage. La satyre comme on le voit s'adressoit moins aux grands qui se mésallioient qu'aux riches qui vouloient s'élever par de telles alliances. Cette production n'étoit ni bonne ni mauvaise, comme toutes celles d'Agudez. Ici elle fit l'efet qu'on en atendoit.<sup>2</sup>

Santa Maura trouva plaisant de lire cette Satyre chez les Moro, au dessert toute la société se leva de table et passa dans une autre chambre. Le duc sans perdre de tems en explication fit metre ses chevaux, et s'en alla loger dès le même jour en hôtel garni. Le lendemain toute la ville sut ce qui s'étoit passé. La prétendue Béatrice écrivit une lettre bien plus tendre que les précédentes, et autorisa Santa Maura à faire une demande en forme. Il la fit, et fut refusé par le pere, qui n'en parla même pas à sa fille. Ainsi le Napolitain n'en eut pas la honte et ne fut pas trop fâché d'avoir refusé Inez.

Il ne restoit donc plus qu'à racomoder les Soaresz avec les Moro. Et voici comment la chose eut lieu. Gaspar Soaresz irrité contre son fils s'étoit long tems renfermé dans son auberge. Enfin il se décida à sortir pour se distraire et il alloit dans une boutique de bévandes proche de la porte du soleil. Lorsqu'il voyoit à quelque table un groupe de causeurs, il s'assoyoit au près et s'amusoit à les écouter sans se mêler à leur entretien, ce qui d'ailleurs eût été déplacé, vu qu'il n'avoit pas de connoissances à Madrid. Un jour Soaresz s'assit près de deux hommes dont l'un disoit à l'autre " Je vous soutiens Monsieur que nulle maison de commerce en Espagne, ne peut être comparée à celle des Moro. Et c'est une chose que je sais bien ayant eu sous les yeux leurs livres de doit et avoir depuis l'an 1580. avec les sommaires de toutes les affaires qu'ils on faites depuis cent ans.

— Monsieur /:répondit l'autre interlocuteur:/ vous voudrez bien convenir que Cadiz est une place plus importante que Madrid et que le commerce des deux mondes constitua un ordre d'affaires très supérieur, à quelques mouvements d'argent qui se font dans la capitale ; or donc la maison Soaresz, qui est la première de Cadiz est plus respectable que la maison Moro, qui est la première de Madrid. "

Comme ceci avoit été dit très haut, plusieurs oisifs vinrent se placer à la table des deux causeurs. Et Soaresz charmé de savoir ce qu'on alloit dire de lui se colla contre le mur, pour mieux entendre, et se

---

<sup>1</sup> La suite est aut.

<sup>2</sup> La suite est de la main du copiste.

trouver moins en regard.

Alors le premier interlocuteur dit en élevant encore la voix “ Monsieur j’ai eu l’honneur de vous dire que j’avois vu les livres des Moro depuis l’an 1580. et je connois aussi l’histoire de Soarez. Inigo, qui à près avoir couru les mers fonda une maison à Cadiz eut en l’année 1602. le front de présenter aux Moro une lettre de change dont il n’avoit pas fait les fonds. Une telle irrégularité pouvoit perdre cette maison naissante. Mais les Moro eurent la générosité d’assoupir toute l’affaire. /:Ici Soarez étoit prêt d’éclater, mais le parleur continua en ces termes:/ Le Soarez vers l’an 1612. et dans les années suivantes, avoient mis en circulation des lingots d’une valeur très inégale, quoiqu’ils fussent tous censés au même titre. Les Moro en firent faire publiquement l’essai, et ils auroient encore pu perdre la maison Soarez, mais ils eurent encore la générosité d’assoupir cette affaire /:Soarez avoit peine à se contreindre cependant le parleur continua en ces termes:/ Enfin Gaspar Soarez qui faisoit le commerce des Philipines sans fonds suffisants trouva le moyen d’y interesser un oncle des Moro qui lui presta un milion. Les Moro ont du faire un proces qui peut être dure encore. ”

Gaspar Soarez n’en pouvoit plus de colere, et sans doute alloit éclater, lorsqu’un homme qu’il ne connoissoit pas du tout s’avança vers le defenseur des Moro et lui dit “ Monsieur je déclare que dans tout ce que vous venez de dire il n’y a pas un mot de vérité. Inigo Soarez adressant sa traite aux Freres Moro, avoit réellement fait les fonds à Anvers. Les Moro n’avo[en]t point le droit de protester avant l’expiration de l’usage, et leur lettre d’excuse subsiste dans les bureaux de Soarez ; où se trouve aussi une seconde lettre d’excuses qui a raport à l’affaire des lingots. Enfin le procès dont vous venez de faire mention sans en avoir la moindre information n’a eu d’autre motif que de forcer les Moro, a reprendre non pas le milion prêté, mais encore deux millions de gain net fait dans la dernière expédition aux Philipines. Monsieur a donc eu raison de vous dire que les Soarez étoient les premiers négociants de l’Espagne. Et il est également incontestable, que vous êtes monsieur du nombre des hableurs qui parlent sans savoir ce qu’ils disent ”

Le Champion des Moro donna des marques d’une lâche confusion, et quitta la boutique. Gaspar Soarez crut qu’il étoit de son devoir de témoigner à son defenseur quelque reconnaissance. Il l’aborda avec l’air de l’empressement et lui proposa une promenade au Prado. Ils y allerent ensemble, s’assirent sur un banc, et Soarez dit à son nouvel ami. “ Monsieur le discours que vous avez tenu à la boutique m’a infiniment obligé, et vous en serez facilement persuadé. Lorsque vous saurez que je suis moi même Gaspar Soarez chef unique de la maison, que vous avez si généreusement defendu contre un lâche calomniateur. J’ai pu juger que vous aviez une grande connoissance du commerce de Cadiz et du mien en particulier. Vous êtes je le vois un négociant consommé, voudriez vous bien me dire votre nom. ”

L’homme à qui parloit Soarez n’étoit autre que Busquéros, qui crut devoir taire son nom et dit qu’il s’apelloit Roque Mararedo.

“ Monsieur Mararedo /:réprit Soarez:/ votre nom ne me paroît pas, si j’ose le dire, très connu dans le commerce, et probablement vous n’avez pas été dans le cas de tenter de speculations proportionnées à vôt talents et vôtre merite. Je vous offre de vous associer à quelques unes des miennes et pour vous convaincre de la sincerité de mes sentiments, je vais vous faire confidence de la situation actuelle de mon ame ainsi que de mes projets. J’ai un fils unique en qui j’avois mis toute mon Espérance. Je l’ai envoyé à Madrid, et en même tems je lui ai récomandé trois choses, de ne point s’appeller Don Soarez mais Soarez tout court, de ne point frequenter de nobles et de ne point tirer l’épée. Et bien le croirez vous. Dans l’auberge mon fils n’est appelé que Don Lope Soarez. Un gentilhomme appelé Busquéros a été sa seule liaison à Madrid. Ensuite il se bata [sic] avec ce Busquéros, et ce qu’il y a de pire c’est qu’il a été jété par les fenestres, ce qui n’étoit jamais arrivé à un Soarez. Je veux punir ce fils ingrat et désobeissant. Et d’abord je veux me marier. C’est un point résolu plustôt aujourd’hui que demain. J’ai à peine quarante ans. On ne peut donc me blâmer de songer au mariage. Tout ce que je demande à ma Future est d’être fille d’un négociant honete et sans tache. Vous connoissez Madrid. Puis-je esperer que vous me guiderez dans cette recherche ?

— Monsieur /:repondit Busquéros:/ Je connois une fille de négociant très honete. Elle vient de refuser la main d’un grand seigneur parce qu’elle est décidée à se marier dans son état. Son pere tres

irrité contre elle, veut qu'elle choisisse un époux dans la semaine, et qu'elle sorte immédiatement de sa maison. Vous dites que vous avez quarante ans, mais vous en paraissez trente. Il faudra voir. Allez au Théâtre de la Cruz voir les deux premiers actes du *Sitio de Grenada*, au troisième je viendrai vous faire réponse. ”

Gaspar Soares alla donc voir le *Sitio de Grenada* et le second acte n'étoit pas encore achevé, qu'il vit arriver son nouvel ami. Celui-ci l'emmena au Théâtre et le fit passer par plusieurs rues et ruelles, de manière à paroître vouloir le dépayser. Soares lui demanda à savoir le nom de la demoiselle, mais son conducteur lui fit entendre que cette question étoit indiscrete, et que la demoiselle étoit très intéressée dans le cas où le mariage ne pu avoir lieu, à ce que toute l'aventure demeura ignorée. Soares en convint. Ils arriverent aux arrières d'une très grande maison. Traverserent une écurie de muls monterent un escalier obscur et entrerent dans une chambre sans meubles éclairée de quelques lampes. Bientôt vinrent deux dames voilées, l'une d'elles dit “ Seigneur Soares n'attribuez point la démarche que je fais à une hardiesse qui n'est point dans mon caractère. J'y suis forcée par la vaine ambition de mon père. Il a voulu me marier à un grand seigneur. Sans doute les grandes dames recevoient [*sic*] une éducation convenable au monde, où elles doivent vivre, mais moi qu'y aurois-je fait ? Son éclat eut sans doute ébloui les foibles lumières de ma raison. Je n'y pouvois trouver le bonheur dans ce monde, ni peut être le salut dans l'autre. Je veux épouser un négociant. Je respecte le nom de Soares et j'ai désiré être connue de vous. ” En disant ces mots la dame ôta son voile. Soares ébloui de sa beauté mit un genou en terre, ôta de son doigt une bague d'un grand prix et la lui présenta sans oser proferer une parole...

En cet instant une porte latérale s'ouvrit avec fracas. Un jeune homme se presenta l'épée à la main, et suivi de valets qui portoient des flambeaux. “ Monsieur Soares /:dit-il:/ est-ce là comme on s'y prend pour épouser une fille de la maison Moro.

— Moro ! /:s'écria Soares:/ mais je ne veux [pas] épouser une Moro.

— Sortez ma sœur /:dit alors le jeune homme:/ Et vous Monsieur Soares qui vous adressez aux demoiselles de la Maison Moro, sans vouloir les épouser, je pourrais en toute justice vous faire jeter par la fenêtre ; mais je respecte ma propre Maison. Je vais faire sortir mes gens et puis je vous ferai connaître ma façon de penser. ”

Les gens du jeune Moro sortirent. Alors il dit à Soares. “ Monsieur nous voici trois, et Monsieur Busqueros étant venu avec vous, vous ne pouvez le refuser pour témoin

— Qu'appellez-vous Busqueros /:dit Soares:/ Monsieur s'appelle Mararedo.

— Mararedo ou Busqueros /:dit le jeune Moro:/ tirez votre épée, vous êtes à la vérité plus âgé que moi mais étant assez jeune pour vous mettre aux genoux de ma sœur, vous devez l'être aussi pour vous battre. Tirez l'épée ou sautez par la fenêtre. ”

Soares comme on peut le croire aima mieux dégainer, mais comme il n'entendoit pas l'escrime mieux que son fils il eut bientôt le bras percé. Dès que le jeune Moro eut vu couler le sang, il se retira, et Busqueros banda le bras avec un mouchoir. Ensuite il sortit avec M<sup>r</sup> Soares alla chez un chirurgien et le fit penser puis il le ramena à son auberge.

Soares y trouva son fils qu'on avoit apporté sur un brancard. Cet aspect le toucha jusqu'au fond de l'âme, craignant de se trahir il prit le parti de lui faire des reproches “ Lope /:lui dit il:/ Lope je t'avois défendu de fréquenter les Nobles

— Ah Mon père /:répondit celui-ci:/ je n'en ai fréquenté qu'un seul, et c'est celui que je vois avec vous. Encore puis-je vous assurer que ma liaison avec lui étoit forcée

— Au moins /:dit le père Soares:/ ne falloit-il pas te battre contre lui. Je t'avois défendu de tirer l'épée

— Monsieur /:dit Busqueros:/ rappelez-vous que vous avez le bras percé.

— Je t'aurois tout pardonné /:ajouta le père Soares:/ mais te mettre dans le cas d'être jeté par la fenêtre.

— Monsieur /:dit Busqueros:/ le même inconvénient eut pu vous arriver il y a un quart d'heure ”

La confusion du père étoit extrême, en cet instant on lui remit une lettre ainsi conçue.

Seigneur Gaspar Soares,

Je vous adresse la présente pour vous demander d’humbles excuses au nom de mon fils Stevan Moro, qui vous trouvant avec sa sœur Inez dans la chambre de nôtres valets d’écurie, a cru devoir vous en marquer son ressentiment.

Déjà votre fils Lope Soarez avoit tenté de s’introduire chez [elle] par la fenetre. Il s’est trompé de maison. Il est tombé du haut de l’échelle et s’est cassé les jambes.

De pareilles tentatives peuvent faire supposer que le dessein de votre maison est de deshonorer la nôtre, et je pourois vous poursuivre en justice. Mais j’aime mieux vous proposer l’acomodement suivant.

Nous sommes en procès pour deux millions de piastres que vous voulez me faire accepter. Je les accepte en effet, à condition d’en [a]jouter deux autres et d’offrir le tout à votre fils avec la main de ma fille Inez.

Votre fils m’a rendu un service éminent, en détournant ma fille d’épouser un grand seigneur, à qui je la sacrifiois par une coupable vanité.

Seigneur Gaspar Soarez nous sommes toujours puni par où nous avons peché. Votre fils ne pouvoit que nous honorer par sa recherche, et s’il a voulu s’introduire chez elle par la fenetre, son procedé étoit sans doute la suite de cette haine que vous nous avez vouée depuis un demi-siecle, qui n’est pourtant fondée que sur des erreurs de commis, que nous avons toujours réparées autant qu’il étoit en nous.

Rénoncez Seigneur Gaspar à des sentiments qui ofensent la charité chrétienne. Ils ne peuvent être que nuisibles dans ce monde et dans l’autre.

Agréez pour le beau-pere de votre fils celui, qui a l’honneur d’être votre humble serviteur

Moro.

Soarez ayant fait tout haut la lecture de cette lettre se laissa aller sur un fauteuil, et s’abandonna aux sentiments opposés qui sembloient combattre dans son cœur.

Le fils qui démela l’état de son ame fit un douloureux effort, se jetta à bas de son brancard et vint embrasser ses genoux.

“ Lope ! /:s’écria le pere:/ falloit il aimer une Moro ?

— Rappellez vous /:dit Busqueros:/ que vous avez été à ses genoux.

— Je te pardonne /:dit Gaspar:/ ” Le reste de l’histoire n’est pas difficile à deviner. Lope Soarez fut de le même soir transporté chez son futur beau-père, et les soins d’Inez ne contribuerent pas peu au succès de sa guérison. Gaspar Soarez ne put se guérir entièrement de sa prévention contre les Moro, et retourna à Cadiz aussitôt à près le mariage de son fils.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Quatrième décaméron. **[4 CJ]**

## Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4241.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

## Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 17 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 49.

## QUATRIÈME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### *Trente et unième Journée.*

Mes jours se passaient chez les Bohémiens d'une manière uniforme, mais sans monotonies. Dans la Sierra-Morèna l'espace le plus rèsère offre de la variété dans les sites et tous les jours j'y découvrais, des vallons que leur profondeur déroboient aux régards des cascades des grôtes et mille autres beautés romantiques, dont l'effet est d'exalter l'imagination de la jeunesse et de prêter un grand charme à la solitude. D'ailleurs je n'étois pas seul. Rebeca avoit des lumières supérieures à son sexe, et sa société m'eut infiniment plû sans l'opiniâtreté qu'elle mettoit à parler de religion et sur tout de la religion musulmane, qu'elle préferoit au Christianisme. Son frère prétendu Cabaliste, boura [*sic*] brusque, nous amusoit par ses saillies. Enfin plusieurs de mes nuits étoient embellies par la présence de deux lutins que j'avois fort bien reconnu. Mais je reviens à l'histoire du Bohémien qu'il reprit en ces termes :

### *Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Lope Soarez étoit depuis quinze jours l'heureux époux de la charmante Inèz, et se préparoit à la conduire à Cadix où Gaspar Soarez les attendoit avec impatience. Busqueros ayant mis à fin cette grande entreprise, s'occupoit déjà d'une autre qui lui tenoit beaucoup plus à cœur et c'étoit de faire épouser à mon père sa parente Gitta Salez, et déjà la belle occupoit la maison voisine de l'autre côté de la ruelle. Je me proposais moi de faire manquer ce mariage. D'abord j'en parlai à ma tante qui s'en ouvrit à son oncle, le respectable Théatin Léronymo Santez. ; mais ce religieux refusa absolument de se mêler d'une affaire, qui tenoit des trop près à l'intrigue mondaine et dit qu'il n'étoit jamais entré dans une affaire de famille, que dans le cas où il pouvoit operer quelque réconciliation, ou empêcher quelque Scandale que dans tout autre cas les interets de ce genre n'étoient point de son ministère. Réduit à mes propres moyens, j'aurois voulu interesser en ma faveur, l'aimable Tolède. Mais il eut falut pour cela dire qui j'étois et cela ne m'étoit point permis. Je me contentai donc pour l'instant de rapprocher Busqueros du chevalier en lui recommandant d'être en garde contre son penchant à l'insistance, mais Don Roque quelque fois ne manquoit pas d'une sorte de tact. Le chevalier lui avoit permis de venir lui faire sa cour et il sentit que pour conserver ce droit, il ne falloit pas en abuser.

Un jour le Chevalier demanda à Busqueros ce que c'étoit qu'une intrigue de femme dont le Duc de<sup>2</sup> s'étoit occupé pendant tant d'année. Et si cette femme étoit assez séduisante pour avoir pû le fixer si long tems ?

Busqueros prit un air très sérieux et dit au Chevalier : “ Votre Excellence en me demandant les secrets de mon patron montre par là qu'elle connoit tout mon dévouement pour elle, d'un autre côté j'ai l'avantage de connoître assez Votre Excellence pour savoir qu'une certaine légèreté qu'on voit dans ses manières, n'a jamais eût d'inconviniens que pour les femmes et que Votre Excellence est

---

<sup>1</sup> Cette copie compte 246 p. Elle est composée de 11 cahiers de 12 f., sauf les cahiers 2 et 4 de 10 f., et le dernier de 8 f., un f. ayant été découpé au cahier 8.

Le filigrane est : E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet).

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

<sup>2</sup> Un espace libre a été ménagé.



incapable de compromettre son fidèle serviteur.

— Monsieur Busqueros /:dit le Chevalier:/ ce n'est pas mon éloge que je vous demande.

— Je le sais /:réprit Busqueros:/ mais les éloges de vôtre grandeur se trouvent toujours tout naturellement sur les levres de ceux qui ont l'honneur de la connoître. L'histoire que Votre Excellence me demande j'avois commencé à la raconter /:sous des noms supposés:/ au jeune négociant que nous venons de marier avec la belle Inez.

— Je la sais jusques la /:dit le chevalier:/ Lope Soarez l'avoit contée au petit Avarito, qui me l'a conté. Vous aviez monté la nuit à un premier, ou vous aviez vu un homme qui effrayé de votre apparition avoit dit : *Tête effroyable et sanglante pourquoi viens tu me reprocher un crime involontaire*. La femme de ce bon homme vous avoit donné un rendez vous au jardin public et alloit vous conter son histoire.

— C'est ce la même /:dit Busqueros:/ La dame étoit venue au jardin public accompagnée d'une de ses amies, jeune femme grande et bien faite, et me fit en ces termes le récit qui interesse vôtre curiosité. ”

### *Histoire de Fracheta Saléro.*

Je suis la fille cadète d'un brave officier qui par ses services avoit mérité que toute sa paye fut à sa mort conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mère qui étoit née à Salamanque s'y retira avec ma sœur qui s'appelloit Dorothée et avec moi qu'on appelloit Fracheta. Elle possédoit une maison dans un quartier très solitaire. Elle la fit reparer. Nous nous y établimes et nous y vivions avec une économie, qui répondoit très bien aux modestes dehors de nôtre habitations. Ma mère ne nous laissoit aller ni au théâtre, ni aux combats de taureaux. Elle ne faisoit ni recevoit des visites. N'ayant donc point d'autres amusement je me tenois presque tous les jours à la fenetre.

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s'il passoit dans nôtre rue quelqu'un de bien mis. Je le suivois des yeux, et le regardois de manière à le persuader qu'il avoit fait sur moi une impression favorable. Les passants n'étoient point insensibles aux égards que j'avois pour eux. Quelques uns me saluoient, d'autres répassoient, plusieurs fois dans la rue, sans autre intention que celle, sans autre intention que celle de me voir [*sic*]. Quand ma mère s'apercevoit de mon petit manège, elle ne manquoit pas de me dire : “ Frasqueta, Frasqueta, qu'est ce que vous faites là. Soyez modeste et serieuse, comme votre sœur, sans quoi vous ne trouverez pas de mari. ” Ma mère se trompoit, car ma sœur est encore fille et je suis mariée depuis plus d'un an.

Nôtre rue étoit fort déserte, et j'avois rarement le plaisir d'y voir passer des hommes dont l'extérieur mérita mes prévenances ; cependant une circonstance me favorisoit. Il y avoit fort près de nos fenêtrés un grand arbre avec un banc de pierre, et ceux qui vouloient me voir à leur aise pouvoient s'y assoir sans donner de soupçon ni se faire rémarquer.

Un jour un jeune homme mis avec beaucoup d'élégance vint prendre place sur le banc. Il tira un livre de sa poche et se mit à lire, mais des qu'il m'eut apperçu, la lecture ne l'occupa guère, et ses yeux ne quitterent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants.

Une fois il s'approcha de ma fenêtré avec l'air de chercher quelque chose. Puis il me dit : “ Mademoiselle n'avez vous rien laissé tomber ? ” Je lui dis que non.

“ Tant pis /:me repondit il:/ car par exemple si vous aviez laissé tomber, la petite croix que vous avez au cou. Je l'aurois ramassée. Possédant quelque chose qui vous avoit appartenu, je me ferois l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent, ou du moins que vous me distinguez un peu de ceux qui viennent s'assoir sur ce banc. Le sentiment que vous m'inspirez mérite peut être... ” Comme ma mère entra dans cet instant, je ne pus répondre au jeune homme, mais je défis adroitement ma croix et la jettai dans la rue.

Le soir je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée. Elles s'assirent sur le banc et otterent leurs mantilles. Alors l'une d'elle sortit de sa poche un morceau de papier, le déplia, et en tira une petite croix d'or, après quoi elle me jetta un regard moqueur. Persuadé que le jeune homme avoit

fait à cette dame le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable et je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain mon perfide s'assit encore sur le banc et je fus très surprise de le voir tirer de sa poche un morceau de papier, le déplier en ôter ma petite croix et la baiser avec transport.

Le soir je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille. Ils apportèrent une table et la couvrirent. Puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces du Chocolat de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille. Elles s'assirent sur le banc, et firent servir ce qu'on avoit apporté.

Ma mère et ma sœur qui ne se mettoient jamais à la fenêtre ne parurent conserver leur indifférence au bruit des verres et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant les invita à venir partager ce repas, les priaient seulement de faire apporter quelques Chaises. Ma mère ne se fit point trop prier. Nous ajoutâmes quelque chose [*sic*], et nous allâmes joindre la dame qui nous avoit prévenu avec tant d'obligeance. En l'abordant je m'aperçus qu'elle avoit beaucoup de ressemblance avec mon jeune homme. Je supposai qu'elle étoit sa sœur. J'en conclus qu'il lui avoit parlé de moi, lui avoit donné ma croix et que la veille elle s'étoit mise à cette place seulement pour me voir.

Bientôt on s'aperçut qu'il manquoit des cuillères et ma sœur en alla chercher. Tout de suite on s'aperçut qu'il manquoit des serviettes. Ma mère me dit d'y aller, mais la dame me fit signe et je répondis : que je ne saurois jamais les trouver. Ma mère y alla donc. Des qu'elle fut partie je dis à la dame : “ Il me semble Madame que vous avez un frère qui vous ressemble beaucoup.

— Non Mademoiselle /:me répondit on:/ ce frère dont vous me parlez c'est moi même. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de San Lugar. Moi même je dois être bientôt Duc d'Arcos parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse, mais si je me refusais à ce mariage, il en résulteroit des scènes lugubres, qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main [*sic*] suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné de vouloir vous parler des choses contraires à l'honneur. Mais vous ne quittez pas l'Espagne, ni moi non plus. Le hasard pourra nous réunir à son défaut je saurai bien moi même faire naître les occasions de vous revoir. Votre mère va revenir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix. Je l'ai choisi d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en impose pas sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir destinée à me rappeler au votre. ”

J'étois élevée par une mère, dont les principes avoient la plus grande austerité, et je savois assez que l'honneur me prescrivait de refuser cet [*sic*] présent, mais quelques réflexions que je fis pour lors et dont je ne me rappelle pas dans ce moment me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes et ma sœur avec des cuillères. La dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous ma fenêtre et sans doute il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant je fis réflexion que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence me trouvant à l'église, je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'étoit sans doute un morceau de verre, qu'on avoit enchassé avec ce soin, mais que je devois toujours mettre la bague en poche. Un joaillier logeoit dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère. Elle dit que le plus convenable seroit sans doute d'en faire une offrande à S<sup>t</sup> Antoine de Padoue, patron de notre famille, mais qu'en vendant la bague il y auroit de quoi faire deux jolies dotes pour ma sœur et pour moi. “ Pardonnez moi Maman /:lui répondis-je:/ il me semble que d'abord il faut faire publier que nous avons trouvé une bague, sans spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente nous lui rendrons la bague, si non ma sœur n'y a aucun droit non plus que S<sup>t</sup> Antoine de Padoue. Et comme j'ai trouvé la bague elle m'appartiendra incontestablement. ” Ma mère n'eut rien à répondre, on publia dans Salamanque qu'il y avoit une bague trouvée, mais on garde [*sic*] le secret sur la valeur, et comme vous le jugez bien personne ne se présenta.

Le jeune homme à qui je devois un présent d'une valeur aussi considérable avoit fait une vive

impression sur mon cœur et pendant huit jours on ne me vit plus à la fenêtre. Enfin le naturel l'emporta. Je me mis à la [sic] comme auparavant et j'y passois tout mon tems.

Le banc de pierre où le jeune Duc se plaçoit pour me voir étoit alors rempli par un gros Monsieur dont l'humeur paroissoit parfaitement calme et tranquille. Il m'aperçut à la fenêtre et ma présence sembloit lui être désagréable. Il me tourna le dos mais je l'incomodai lors même qu'il ne me voyoit pas, car il se tournoit de tems à autre avec un air d'inquietude. Bientôt il s'en alla témoignant par ses regards ressentir quelque indignation, mais il revint le lendemain et répéta la même scène. Enfin il se tourna tant et se retourna qu'au bout de deux mois il me demanda en mariage.

Ma mère me dit : qu'on ne trouvoit pas tous les jours des parties comme celui la et m'ordonna de l'accepter. Je chang[e]ai mon nom de Fracheta Salero en celui de Dona Francisca Cabronez et je vins habiter la maison où vous m'avez vu hier.

Devenue la femme de Don Cabronez je ne m'occupai plus qu'à faire son bonheur. J'y reussis trop bien et au boût de trois mois je lui trouvai l'air plus heureux que je ne le voulois, et qui pis est, il croyoit me rendre parfaitement heureuse. Cet air de plaine satisfaction alloit très mal à sa phisionomie et de plus il me déplaisoit et m'impatientoit. Heureusement l'état de béatitude ne dura pas long tems.

Un jour Don Cabronez sortant le matin de chez lui, vit un petit garçon qui tenoit un papier à la main et sembloit embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que le billet étoit adressé : “ à l'adorable Fracheta ”. Cabronez fit une grimace qui mit en fuite le petit Commissionnaire. Ensuite il emporta chez lui ce précieux document et y lut ce qui suit :

Ce peut il que mes richesses, ma valeur, mon nom ne puissent me faire connoître de vous. Je suis prêt à tout faire, à tout donner à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s'étoient offert à me servir m'ont sans doute trompés. Car je n'obtiens de vous aucune signe d'intelligence. Mais l'audace est dans mon caractère. Rien ne m'arrête lorsqu'il s'agit des interêts d'une passion. La mienne à sa naissance ne connoit plus ni frein ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu.

/:signé:/ Le Comte de Penna Flore.

La lecture de ce billet fit évanouir à l'instant toute la felicité dont jouissoit Cabronez. Il devint inquiet, soupçonneux et ne me permettoit pas de sortir si ce n'est avec une voisine à nous, qu'il connoissoit peu, mais qu'il avoit prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cabronez n'osoit cependant pas me parler de ses peines, car il ne savoit ou j'en étois avec le Comte de Penna Flor, ni même si j'étois instruite de son amour. Cependant mille circonstances venoient accroître son inquietude. Une fois il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin. Une autre fois un inconnu parut s'être caché dans la maison. D'ailleurs de fréquentes sérénades se faisoient entendre et cette musique est détestée des jaloux. Enfin le Comte de Penna Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j'allai au Prado, avec ma devote voisine, nous restames tard et presque seules au bout de la grande allée. Le Comte nous aborda me déclara formellement sa passion et qu'il étoit résolu à tout tenter pour obtenir mon cœur. Cet audacieux me prit la main de force et je ne sais ce qu'il entreprit sans les cris que nous fimes. Nous révinmes au logis dans un désordre affreux. La dévote voisine déclara à mon époux qu'elle ne vouloit plus sortir avec moi. Et qu'il étoit bien facheux que je n'eusse pas un frère qui sut en imposer au Comte. Puisque j'avois un mari qui savoit si peu me faire respecter “ La religion /:ajouta-t-elle:/ proscrit les vengeances, mais l'honneur d'une femme tendre et fidele mérite cependant qu'on s'en occupe d'avantage et surement le Comte de Penna Flor, n'agit avec tant d'audace, que par ce qu'il est informé de l'humeur de bon aire [sic] de Monsieur Cabronez. ”

Mon époux revenant la nuit suivante, par une rue étroite qu'il suivoit assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l'un tiroit de grandes botes contre le mur avec une epée d'une long[u]eur extraordinaire, et l'autre homme lui disoit : “ Bravo Seigneur Don Ramire. Si vous y allez ainsi avec l'illustre comte de Penna Flor il ne sera pas long tems la terreur des frères et des époux.

— Mon cher ami /:dit l'homme à la grande epée:/ je ne suis pas en peine de mètre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna Flor. Je ne veux point le tuer, mais seulement l'arranger de manière à ce

qu'il n'y revienne plus. C'est ne pas pour rien que Ramire Caramanza passe pour le premier bréteur de l'Espagne. Mais ce qui m'embarasse ce sont les suites de mon duel. Si j'avois seulement cent doublons j'irois passer quelque tems dans les isles. ” Les deux amis alloient se retirer lorsque mon mari qui s'étoit caché dans une porte les abordat et leur dit : “ Messieurs ! je suis un de ces époux dont le comte de Penna Flor trouble la tranquillité. Si vôtre intention eût été de le tuer, je ne me serois point mêlé de votre conversation ; mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont nécessaires pour passer dans les isles. Restez ici, je vais chercher cet argent. ” Il alla chez lui et revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante nous entendimes frapper à la porte avec le ton de l'Autorité. On y alla et l'on vit paroître un homme de justice avec deux Alguazils. L'homme de justice dit à mon époux : “ Nous sommes venus de nuit par menagement pour vous, afin que notre apparition ne nuisit en rien à votre renommée. Il s'agit du Comte de Penna Flor qui a été assassiné hier. Une lettre qu'on dit être tombée de la poche d'un de ses assassins, peut faire supposer que vous leurs avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime et favoriser leur evasion. ” Mon mari repondit avec assez de présence d'esprit “ Je n'ai jamais vû le Comte de Penna Flor. Deux hommes que je ne connois pas m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons que j'avois faite l'année passée à Madrid, et j'en ai payé le montant. Si vous voulez j'irai chercher la lettre de change. ”

L'homme de loi tira un papier de sa poche et dit : “ Il y a ici : *Nous partons pour les isles avec les cents doublons du bon Cabronez.* ”

— Et bien /:dit mon Epoux:/ ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle étoit à vue, et je n'avois pas le droit d'en differer le payement.

— J'appartiens à la justice criminelle /:dit l'homme de loi:/ et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort. Adieu Monsieur Cabronez, excusez l'embaras que nous vous avons donne. ”

Lorsque toute cette alarme fut un peu passée je demandai à mon cher Cabronez, si réellement il avoit fait assassiner le Comte de Penna Flor. Il ne voulut d'abord convenir de rien ; enfin il avoua qu'il avoit donné cent doublons au Spadassin Caramanza, non pas pour tuer le Comte, mais pour le corriger de sa pétulance. “ Ma chère Fracheta /:ajouta-t-il:/ Bien que ce meurtre soit de ma part, tout à fait involontaire, il pese sur ma conscience, il m'épouvante et si je m'en croyois j'irois de ce pas à S<sup>t</sup> Jaques de Compostelle et peut être plus loin chercher et gagner des indulgences. ”

Cet aveu de mon mari devint le signal, des événements les plus extraordinaires et les plus surnaturels. Chaque nuit fut signalée par quelque apparition effrayante propre à porter le trouble dans une conscience déjà bourellée. Presque toujours il s'agissoit de cent doublons. Quelque fois au milieu des tenebres on entendoit une voix qui disoit : “ Je vais te rendre les cent doublons. ” D'autre fois on entendoit compter la monoyë. Un soir une servante vit dans un coin de la chambre, un bassin remplie des doublons, elle voulut y mêttre la main, et ne trouva que des feuilles seches qu'elle apporta avec le bassin. Tout le jour Don Cabronez fut fort préoccupé réveur et soucieux. Le soir passant par une chambre qui n'étoit que foiblement éclairée par les rayons de la lune, il crut voir dans un coin une tête d'homme dans un bassin, il vint tout épouvanté et me dit ce qui avoit causé son éffroy. J'y allai et je vis la tête à peruque que par hasard on avoit mis dans son plat à barbe. Je n'aimois point à contre dire mon époux. Il m'importoit même d'entretenir ses terreurs. Je fis donc des cris affreux et j'assurai avoir vû les mêmes choses c'est à dire mon [*sic*] une tête sanglante et menaçante. Depuis lors la même tête à parût à presque tous les gens de la maison. Cabronez s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant, et je n'ai pas besoin de vous le dire, toutes ces apparitions, n'avoient rien de réel. Le Comte de Penna Flore lui même étoit comme on dit un être de raison, imaginé seulement pour inquieter mon époux, et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes des loix et les spadassins étoient des gens du Duc d'Arcos, et cet aimable Duc étoit venu à Salamanque tout de suit après son mariage.

Cette nuit je comtois faire quelque grande peur à mon mari, je voulois qu'il sortit de la chambre et qu'il alla se renfermer dans son cabinet, où il a de l'eau benite et quelques images privilegiées. Alors je me proposois de fermer la porte au véroux et le Duc devoit entrer chez moi par la fenêtre. Je ne craignois point que mon mari le vit monter ou qu'il trouva l'échelle. Car la maison est exactement

fermée, toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout à coup votre tête a parû à la fenêtre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna Flor qui venoit lui reprocher les cent doublons. Enfin il ne me reste plus qu'a vous parler de cette voisine si dévote, si exemplaire, en qui mon époux avoit tant de confiance. Helas ! cette voisine étoit le Duc lui même, et c'est lui que vous voyez avec des habits de femme qui véritablement lui vont à merveille. Je suis encore fidèle à mes devoirs, mais je ne puis me résoudre à éloigner l'aimable Arcos, car je ne suis point sûre de réster toujours vertueuse et si je venois à prendre un parti à cet égard, je voudrois avoir Arcos sous la main.

Fracheta termina ici sa narration et le Duc prenant la parole me dit : “ Ce n'est pas sans dessein qu'on vous a mis dans nôtre confiance. Il s'agit de hâter le voyage du bon Cabronez, nous voulons même qu'il ne s'en tienne point à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire penitence dans quelque rétraite pieuse. Pour cet effet nous avons besoins de vous et de votre génie inventif. ”

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration on l'appella pour les interets de la horde et nous ne le revimes plus de la journée.

*Trente et deuxième Journée.*

*Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Le chevalier Tolède prenoit grand plaisir au récit de Busqueros, et dit qu'il envoie au Duc d'Arcos une maîtresse comme Fracheta, qu'il avoit toujours aimé, les impertinantes et que celle-ci les surpassoit toutes. " Peut-être /:dit Busqueros:/ la connoissez vous, il faut pour conserver l'ordre historique, que je vous fasse aussi connoître son mari et que je vous dise comment il fit connoissance avec le terrible pellerin Hervas. "

*Histoire du Seigneur Cabronèz.*

Cet époux dont le nom en Espagnol pourroit tenir lieu d'armes parlantes, étoit fils d'un bourgeois de Salamanque. Il avoit long tems exercé un emploi assez obscur dans la magistrature, il y réunissoit un petit commerce en gros et fournissoit quelques détailliers. Ensuite ayant fait un héritage considérable, il prit comme beaucoup d'Espagnols le parti de ne rien faire du tout. Si ce n'est de fréquenter les églises des lieux publics, et de fumer des Cigars.

Vous me direz que Cabronèz n'ayant d'autre goût que celui de la plus parfaite tranquillité, n'auroit pas dû épouser la première espiegle, qui lui faisoit des mines par la fenêtre, mais c'est la grande énigme du cœur humain. C'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix et meurt célibataire. Tel autre qui jure de n'avoir jamais de femme se marie et se rémarie. Cabronèz s'étoit donc marié, il s'en félicita d'abord et puis s'en repentit lorsqu'il se vit sur les bras, non seulement un Comte de Penna Flor, mais encore son ombre échappée aux enfers pour le tourmenter. Il devint soucieux renfermé en lui même. Bientôt il fit mettre son lit dans le cabinet ou étoit le prie-Dieu et le benitier. Le jour même il voyoit peu sa femme et restoit à l'église plus que de coutume.

Un jour il s'y trouva à côté d'un pellerin qui fixa sur lui ses regards d'une manière si inquiétante, qu'il le força à quitter l'église. Le soir il le trouva encore à la promenade et puis il le retrouva par tout où il alloit et par tout le regard du pellerin fixe et pénétrant lui causoit une angoisse inexprimable. Enfin Cabronèz surmontant sa timidité naturelle lui dit : " Monsieur J'irai me plaindre à l'Alcade si vous continuez à m'obséder.

— Obséder, obséder /:dit le pellerin d'un voix creuse et sepulcrale:/ oui vous êtes obsédé fortement obsédé. Cent doublons une tête. Un homme assassiné mort sans communion. Et bien ai-je deviné ?

— Qui êtes vous /:dit Cabronèz rempli de frayeur:/

— Je suis un réprouvé /:dit le pellerin:/ mais j'espère en la miséricorde divine, avez vous entendu parler du savant Hervas

— Je connois en gros son histoire /:dit Cabronèz:/ il eut le malheur d'être Athée et fit une mauvaise fin.

— C'est cela même /:dit le pellerin:/ je suis son fils et marque en naissant du sceau de la réprobation, mais il m'a été accordé, d'en reconnoître le signe sur le front du pecheur et de le ramener dans la voye du salut. Viens jouët infortuné de Satan. Je me ferai connoître de toi plus particulièrement. " Le pellerin conduisit Cabronèz au jardin des peres celestins dans une allée le plus solitaire de cette promenade. Il s'assit avec lui sur un banc, et lui parla en ces termes :

*Histoire de Diègue Hervas, père du réprouvé.*

Je m'appelle Blaz Hervas, mon père Diegue Hervas envoyé fort jeune à l'université de Salamanque ne tarda pas à s'y distinguer par l'application la plus extraordinaire. Bientôt il n'eût plus

d'emules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en sut plus que les professeurs. Alors renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maîtres en chaque science, il conçut l'espérance flatteuse d'atteindre à la même gloire et de voir un jour son nom écrit parmi les leurs. À cette ambition qui n'étoit pas médiocre, Dieuge [*sic*] en joignit une autre. Il vouloit publier des ouvrages anonymes, et lorsque leur mérite seroit reconnue se nommer et jouir d'un éclat soudain. Occupé de ce projet il jugea que Salamanque n'étoit pas un horisont, sur le quel l'astre glorieux de ses destinées put paroître assez rayonnant, et il tourna ses regards vers la capitale. Là sans doute, les hommes distingués jouissent du respect qu'on leur doit des hommages de public de la confiance, des ministres même de la faveur du Roi. Enfin Dieuge imagina, que la Capitale pouvoit seule rendre à ses talents la justice qui leur étoit dûe. Nôtre jeune savant avoit sous les yeux la Géometrie de Descarte, l'analyse de Harriot, les ouvrages [de] Fermat et de Roberval. Il vit clairement que ces grands génies ouvrant le chemin de la Science y marchaient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de toutes leurs découvertes y joignit des solutions qui n'avoient pas encore [été] tentées et proposa des amandements pour l'Algorithme employé jusque' alors. Hervas fut plus d'une année à rédiger son livre. Les ouvrages de Geometrie étoient alors toujours écrits en latin. Hervas écrivit le sien en Espagnole, afin de lui donner plus de cours. Et pour la faire paroître sous un titre qui piqua la curiosité ; il l'appella *Secrêts de l'Analyse dévoilés avec la connoissance des infinis de toutes dimensions*.

Lorsque le manuscrit fut pret, mon père s'étoit [*sic*] précisément de minorité, et il en reçut l'avis de ses Tuteurs. Ils lui apprenoient en même tems, que son bien, qui d'abord paroissoit avoir être [*sic*] de huit mille pistoles, se trouvoit par divers accident réduits à huit cent, et qu'on lui rémettroit cette somme des qu'il auroit juridiquement acquitté les Tuteurs. Hervas réfléchit que huit cent pistoles étoient précisément ce qu'il falloit pour faire imprimer son ouvrage et le porter à Madrid. Il se hâta donc de signer la décharge de tutelle. Recût les huit cent pistoles et présenta son manuscrit à la censure.

Les censures [*sic*] de la partie Théologale firent quelques difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits sembloit ramener aux Atômes d'Epicure, dont la doctrine est improuvée par l'Eglise. On leur représenta, qu'il s'agissoit de quantités abstraites et non pas des particules materielles et ils retirerent leur opposition.

De la censure l'ouvrage passa chez l'imprimeur. C'étoit un assez gros in quarto, pour le quel il falut fondre des caracteres algébriques qui manquoient et même faire des nouveaux poinçons. En sorte qu'imprimé à mille exemplaires, l'édition revint à 700. pistoles. Hervas les accorda d'autant plus aisément qu'il comptoit vendre chaque exemplaire à trois pistoles. Ce qui faisoit un profit tout claire de 2000. pistoles. Hervas n'étoit rien moins qu'intéressé, mais l'assurance de posséder ce petit Capital ne laissoit pas de lui faire plaisir.

La mise au jour dura plus de six mois. Hervas corrigeoit lui même leurs feuilles et ce travail fastidieux lui couta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin la plus grosse charrete qu'on put trouver dans Salamanque apporta dans sa maison les lourds ballots, sur qui se fondoit sa gloire présente et son immortalité future.

Des le lendemain Hervas yvre de joye enyvré d'espérances mit son édition sur huit mulets, se mit lui même sur le neuvième, et prit le chemin de Madrid. Arrive dans la Capitale, il descendit tout droit chez le libraire Moreno, et lui dit " Monsieur ces huit mulets ont apporté neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un ouvrage don voici le milième. Cent exemplaires vendus à votre profit vous rendront trois cent pistoles, et vous voudriez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entière s'écoulera en peu de semaines, et que je pourrais en faire une nouvelle, où j'ajouterais quelques éclaircissement dont je me suis avisé pendant qu'on m'imprimoit. "

Moreno eut l'air de douter de cette vente si prompte, mais comme il voyoit le privilège des censures de Salamanque, il ne fit point de difficulté de mettre les ballots dans son magasin et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla loger dans une auberge et sans perdre de tems il se mit à travailler aux notes [*sic*] supplements qui devoient accompagner la seconde édition de son ouvrage.

Trois semaines se passerent ainsi et nôtre Géometre pensa qu'il étoit tems d'aller chez Moreno et

de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devoit faire au moins un milier de pistoles. Il y allat et fut très mortifié d'apprendre, qu'il ne s'étoit pas encore vendu un exemplaire. Bientôt il eût un sujet de mortification, encore plus sensible, car en rentrant à son auberge il y trouva un Alguazil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée et le conduisit à la tour de Segovie Il est surprenant qu'un Geomètre fut traité en prisonier d'Etat, mais voici ce qui étoit arrivé. Les deux ou trois exemplaires mis en vente par Moreno se trouverent bientôt entre les mains de curieux qui frequentoient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre : *Secrets de l'analyse dévoilé* dit que ce pouroit bien être quelque pamphlet contre le gouvernement. Un autre considérant attentivement le même titre dit, avec un souris malin, que la Satir devoit porter sur le ministre des finances Don Pedre Alanyès, car Analyse etoit l'anagramme d'Alanyès et la seconde partie infini de toute dimension se rapportoit également à ce ministre qui étoit au phisque infiniment petit et infiniment gros et au moral infiniment haut et infiniment bas. Il est aise de juger par cette plaisanterie, que les habitués de Moreno avoient la permission de tout dire et que le gouvernement tolleroit cette petite jonte Satyrique.

Ceux qui connoissoient Madrid savent que le peuple y est à un certain niveau des classes plus relevées. Qu'ils s'occupent de[s] mêmes evenements qu'ils partagent les mêmes opinions et que les plaisanteries du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues, et ceci avoit lieu à l'egard des plaisants de chez Moreno. Leurs quolibets étoient bientôt répétés dans les boutiques des barbiers enfin dans tous les carefours.

Bientôt aussi le Ministre Alanyès ne fut appelé que le Seigneur Analyse infini de toute dimension. Le financier étoit assez acoutumé à l'animadversion du peuple et n'y prénoit pas garde, mais le même sobriquet ayant souvant frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui-ci répondit que l'origine de cette plaisanterie venoit d'un livre de Géomètre qu'on vendoit chez Moreno. Le ministre sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arreter l'auteur ensuite confisquer l'édition.

Hervas ignorant toutes ces choses renfermé dans la tour de Segovie privé d'encre et de plumes, et ne sachant quand finiroit sa détention, s'avisa pour charmer son ennui, de faire un appel mental de toutes ses connoissances. C'est à dire de se rappeler ce qu'il savoit en chaque science. Alors il s'aperçut à sa grande satisfaction qu'il avoit réellement embrassé tout l'ensemble des connoissances humaines et qu'il eût pu comme pic de la mirandole soutenir des theses *de omni scibili*.

Hervas ambitieux de se faire un nom dans les sciences forma le plan d'un ouvrage en cent volumes qui devoit renfermer tout ce que les hommes savoit de son tems. Il vouloit le faire paroître anonyme. Le public ne manqueroit pas de prendre le change, et croyroit que l'ouvrage ne pouvoit être fait que par une societé de savants. Alors Hervas devoit se nommer et obtenir tout d'un coup la reputation et le titre d'homme universel. Hervas avoit un esprit dont les forces n'étoient point au dessous d'une aussi vaste entreprise. Il en avoit le sentiment et se livra tout entier à un projet qui flatoit les deux passions de son ame, l'amour des sciences et l'amour propre.

Six semaines passerent très vite pour Hervas, au boût de ce tems il fut appelé chez le gouverneur du chateau. Il y trouva le premier commis du Ministre des finances. Cet homme après l'avoir salué avec une sorte de respect lui dit : “ Don Diegue Hervas, vous avez voulu paroître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extreme, car lorsque vous avez été accusé, personne ne s'est présenté pour vous défendre. On vous impute d'avoir eû en vue le ministre des finances dans vôtre analyse des infinis. Don Pedre justement irrité, a fait livrer aux flâmes toute l'edition de votre ouvrage, mais content de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner et vous offre dans ses bureaux une place de Contador. Vous y serez chargé de quelques calculs dont la complication nous embarasse quelque fois. Quittez cette prison pour n'y plus révenir. ”

Hervas fut d'abord très affligé qu'on eût brulé à la fois neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires. Mais comme il avoit fondé sa gloire sur d'autres spéculations, il se consola assez vite et alla prendre possession de sa place dans le bureau. Là on lui présenta des registres d'annuités, des escomptes avec rabais d'especes et autres calculs dont il se retira avec une facilité, qui lui merita l'estime de ses chefs. On lui avança un quartier de sa pension, et on lui assigna une maison dependante d'un ministre.





*Trente et troisième Journée.*

On se rendit de bonne heure à la grôte. Rebeca observa qu'il y avoit beaucoup d'adresse dans les invitations [*sic*] de Busqueros. " Un intrigant ordinaire /:dit elle:/ n'eût pas manquer pour éfrayer Cabrones de faire paroître des spectres couverts de linceuil, il n'eût fait qu'une illusion passagère qui n'eût pas tenu contre une réflexion sérieuse. Mon Asturien s'y prend tout autrement et c'est par la parole qu'il cherche à faire une impression profonde. L'histoire de l'Athée Hervas est très connue. On la trouve dans un suplément au livre du Jésuite Granada. Le pelerin reprouvé peint [*sic*] d'être son fils pour mieux remplir de terreurs l'âme de Cabronez.

— Vous vous hâtez trop d'en juger /:lui répondit le vieux chef:/ le pelerin pouvoit être fils d[e l]'Athée Hervas et surement tout ce qu'il en dit n'étoit pas pris dans la legende dont vous parlez, où l'on ne trouve que quelques circonstances de sa mort. Mais ayez la patience d'écouter cette histoire jusqu'au boût.

*Suite de l'histoire [de] Diegue Hervas rapportée par son fils le pelerin reprouvé.*

Hervas étoit donc rendu à lui même sa subsistance étoit assurée. Le travail qu'on lui demandoit ne pouvoit l'occuper que pendant quelques heures de la matinée. Et il avoit devant lui un immense projet propre à employer toutes les forces de son génie, et lui donner toutes les jouissances du savoir. Nôtre ambitieux Poly-graphe se résolut à écrire un volume in octavo sur chaque science. Observant que la parole étoit comme l'attribut distinctif de l'homme. Il consacra le premier volume à la gramaire universelle. Il y exposa l'artifice gramatical infiniment varié au moyen duquel on exprimoit dans chaque langue les différentes parties du discours, et l'on donnoit des formes diverses aux premiers éléments de la pensée.

Ensuite passant de la pensée intérieure de l'homme aux idées qui lui viennent par les objets environants. Hervas consacra le second volume à l'histoire naturelle en général. Le troisième à l'Ornithologie qui est la connoissance des oiseaux, le cinquième à l'Ichtyologie qui est la connoissance des poissons. Le sixième à l'Entomologie qui est la connoissance des insectes. Le septième, à<sup>1</sup> qui est la connoissance des vers. Le huitième à la Conchyologie qui est la connoissance des coquilles. Le neuvième à la botanique. Le Onzième à la Lithologie ou connoissance des pierres. Le douzième l'Oryctologie ou connoissance des fossiles. Le trezième la Metallurgie, art d'extraire et travailler les métaux. Le Quatorzième Docimastique art de les essayer.

Le quinzième volume ramenant l'homme à lui même traitoit de la Phisiologie ou connoissance du Corps humain. Le volume seizième traitoit de l'anatomie. Le dix-septième étoit consacré à la miologie ou connoissance des muscles. Le dix-huitième à l'Ostéologie. Le dix-neuvième à la Neuvrologie. Le vingtième à la Phlébologie ou connoissance des maux qu'elles occasionent. Le vingt-cinquième [*sic*] Sémeiotique, connoissance des symptômes. Le vingt-six, Clinique, connoissance des procedés à observer au lit du malade. Le vingt-septième Thérapeutique art de guerir /:le plus difficile de tous:/. Le vingt-huitième Diététique ou connoissance du régime. Le vingt-neuvième Hygiène qui est l'art de conserver la santé. Trentième Chirurgie. Trente-unième Pharmacie. Trente-deuxième Médecine vétérinaire.

Ensuite venoit volume trente-troisième la Physique générale. Trente-quatrième Physique particulière. Trente-cinquième Physique expérimentale. Trente-sixième Météorologie. Trente-septième Chymie et les fausses sciences où elle a conduit. Telles que trente-six [*sic*] l'Alchymie, Trente neuvième la Philosophie hermétique.

Après ces sciences naturelles venoient celles qui dérivent de l'état de guerre qu'on croit aussi etre

---

<sup>1</sup> Un espace libre a été ménagé.

très naturel à l'homme, ainsi le volume quarantième traitoit de la Strategie ou art de la guerre. Quarante-unième Castrametation, qui est l'art de placer les camps. Quarante-deuxième Fortification. Quarante-troisième guerre souterrain[e] qui est l'art du mineur. Quarante quatrième Pyrotechnie qui est l'art de l'artificier. Quarante-cinq[u]ième Balistique art de lancer les corps graves. L'artillerie l'a fait [sic] perdue ; mais Hervas l'avoit pour ainsi dire ressuscité par ses savantes recherches sur les engins en usage dans l'antiquité.

De la révenant aux arts de la paix Hervas avoit consacré le volume Quarante sixieme à l'Architecture civile. Quarante-septième Architecture navale Quarante huitième construction des vaisseaux. Quarante neuvieme, navigation.

Ensuite Hervas considérant encore l'homme en société consacroit le volume Cinquante à la législation. Cinquante un, Droit civil. Cinquante deux droit Criminel. Cinquante trois Droit politique. Cinquante quatre Histoire. Cinquante cinq Mithologie. Cinquante six Chronologie. Cinquante sept Biographie. Cinquante huit Archéologie ou connoissance de l'antiquité. Cinquante-neuvième Numismatique. Soixantième Blason. Soixante-unième Diplomatie qui est la connoissance des chartres et documents. Soixante deuxième Diplomatie, qui est la science des Ambasadés, ou l'art de négocier. Soixante troisième Philologie qui est la connoissance générale des langues. Soixante quatrième Bibliographie qui est la connoissance des livres et des éditions.

Ensuite Hervas révenant aux arts de la pensée, avoit consacré le volume soixante cinquieme à la logique. Soixante sixième Rethorique. Soixante septième Ethique qui est la morale. Soixante-huit Esthétique qui est l'analyse des impressions que nous recevons par les sens.

Puis venoit soixante neuvième la Théosophie qui est l'étude de la sagesse, mis en rapport avec le culte. Soixante dixième la Théologie, divisée en [71] Dogmatique. Soixante-douzième Polemique. Soixante treizième Ascétique. Cette dernière enseigne les exercices de la devotion. Ensuite venoit Soixante-quatorzième l'Exeger qui est l'exposition des saintes écritures et Soixante quinzième l'hermeneutique qui est leur interprétation.

De la Théologie par une transition où il paroisoit trop de hardiesse, Hervas passoit Soixante seizeième à l'Oneïrocritique qui est l'explication des songes. Ce volume n'étoit pas le moins interessant. Hervas y monroit comment des erreurs mansongères et frivoles avoient eû le droit de gouverner le monde pendant bien des siècles. Car nous voyons dans l'histoire que le songe des vaches grasses et des vaches maigres changea la constitution de l'Egypte, dont les possessions territoriales devinrent à cette époque domaines royaux. Cinq cent ans plus tard nous voyons Agamemnon raconter ses songes aux Grecs assembles. Enfin six siècles après la guerre de Troye les Chaldeens de Babylone et l'oracle de Delphé expliquoit les songes.

Le volume Soixante-dix-septième traitoit de l'ornithomantie ou sciences des Augures, qui est la divination par les oiseaux pratiquée, sur tout par les haruspices Toscans. Seneque en a conservé les rites.

Le volume Soixante-dix-huitième traitoit de la Genethliomantie, ou science des horoscopes Astrologie judiciaire, dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusqu'à nos jours.

Le volume Soixante dix-neuvième [plus] savant que les autres remontoit d'Ostanes peut être Onanes à l'origine de la magie au tems de Zoroastre. On y trouvoit l'histoire de cette science déplorable, qui à la honte de nôtre siècle en a infecté le commencement et n'est pas tout à fait abandonnée.

Le volume Quatre-vingtième étoit consacré à la Caballe ainsi qu'à plusieurs genres de divination, tels que la Rbdomantie ou divination par les baguettes, l'hydromantie, la géomantie &c.

De tous ces mensonges Hervas passoit tout à coup aux plus incontestables vérités, ainsi le volume Quatre-vingt-un étoit consacré à la Geometrie. Quatre-vingt-deux Arithmetique. Quatre-vingt-trois Algèbre Quatre-vingt-quatre Trigonometrie. Quatre-vingt-cinq Stereotomie qui est la consideration des solides appliquée à la coupe des pierres. Quatre vingt six à la Planimètrie art de mesurer les distances dont on ne peut approcher. Quatre-vingt-sept Altimetrie. Quatre vingt huit Mechanique. Quatre-vingt-neuf Dynamique sciences des forces vives. Quatre-vingt-dix Statique science des forces mortes en équilibre. Quatre-vingt-onze Hydra[u]lique. Quatre-vingt-douze Hydrostatique. Quatre-

vingt-treize Hydrodynamique. Quatre-vingt-quatorze Optique et pe[r]spective. Quatre-vingt-quinze Dioptrique. Quatre-vingt-seize Catoptrique. Quatre-vingt-dix sept Gnomonique sciences des cadrans. Quatre-vingt dix huit Trigonometrie Sp[h]erique. Quatre-vingt dix neuf Astronomie. Enfin le centième volume étoit consacré à l'analyse qui selon Hervas étoit la science des sciences et la dernière borne de l'esprit humain<sup>1</sup>

Une connoissance aprofondie de cent sciences differentes paroitra à quelques personnes devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine. Il est certain cependant que Hervas, ecrivit sur chacune un volume, qui commençoit par l'histoire de la science, et finissoit par des vues pleines de Sagacite sur les moyens d'y ajouter et pour ainsi dire de reculer dans toutes les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisoit à tout au moyen de l'économie du tems et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levoit avant le soleil et se preparoit au travail du bureau par des réflexions analogues aux opérations qu'il y devoit effectuer. Il se rendoit chez le Ministre une demi heure avant tout le monde et attendoit que l'heure du bureau sona, ayant la plume en main et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage, au moment où l'heure sonnoit il commençoit ses calculs et les expedioit avec une celerité surprenante. Alors il passoit chez le libraire Moreno dont il avoit su gagner la confiance, prenoit les livres dont il avoit besoin et les portoit chez lui, il ressortoit encore pour prendre un leger repas, rentroit avant une heure et travailloit jusqu'à huit heures du soir. Après quoi il jouoit à la pelotta avec des petits garçons, du voisinage, rentroit, prenoit une tasse de chocolat et s'alloit coucher. Les dimanches il passoit toute la journée, hors de chez lui et méditoit le travail de la semaine suivante. Hervas pouvoit ainsi consacrer environs trois mille heures par an à la confection de son œuvre universelle, ce qui ayant fait au bout de quinze ans quarante cinq mille heures. Cette surprenante composition se trouva réellement achevée sans que personne à Madrid s'en douta. Car Hervas n'étoit nullement communicatif, et ne parloit à personne de son ouvrage, voulant étonner le monde, en lui montrant tout à la fois ce vaste amas des sciences. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini, comme lui même finissoit sa trente neuvieme année et il se felicitoit d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation, toute prête d'éclorre. Mais en même tems, il avoit dans l'ame une sorte de tristesse, car l'habitude du travail soutenue par l'esperance, avoit été pour lui comme une société agréable, qui remplissoit tous les moments de sa journée. Il avoit perdu cette société et l'ennui qu'il n'avoit jamais connu començoit à se faire sentir. Cet état si nouveau pour Hervas le sortit tout à fait de son caractère, bien loin qu'il rechercha la solitude, on le voyoit dans tous les lieux publics. Là il avoit l'air d'acoster tout le monde, mais ne connoissant personne et n'ayant point l'habitude de la conversation il passoit sans mot dire. Cependant il songeoit en lui même, que bientôt tout Madrid le connoitroit le recherchoit et que son nom seroit sur les levres de tout le monde.

Tourmenté par le besoin de la distraction Hervas eût idée de révoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure qu'il esperoit illustrer. Depuis quinze ans il ne s'étoit permis d'autre amusement que de jouer à la pelotta, avec les garçons du voisinage, et il se promettoit un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où s'étoit passée sa première enfance.

Hervas voulut avant de partir jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablette. Il en avoit une copie du meme format qu'ils devoient avoir à l'impression, il les confia au rélieur. Le dos de chaque volume devoit porter dans sa long[ue]ur le nom de la seance [*sic*] et le numero du Tome, depuis le premier qui étoit la grammaire universelle jusqu'à l'analyse qui étoit N° 100. Le relieur apporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablete qui devoit le recevoir étoit déjà préparée. Hervas y posa cette imposante serie, et fit un feu de joie de tous les brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma à double tour de sa chambre la porte y aposa son cachet et partit pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance donna réellement à Hervas tout le plaisir qu'il s'en promettoit.

---

<sup>1</sup> *Note aut.* : Un ex-jesuite Espagnol appelé Hervas à imprimé à Rome en 1780. et suivi vingt in 4<sup>to</sup>, qui étoient autant de traites complets de différentes sciences. Il étoit de la famille de nôtre Hervas. [Cette note située en bas de p. n'a pas d'appel dans le texte.]

Mille souvenirs innocents et doux lui arrachèrent des larmes de joie, dont vingt ans de[s] plus arides conceptions avoient pour ainsi dire tari les sources. Notre Polygraphe eût volontier passé le reste de ses jours dans sa bourgade native, mais les cent volumes le rappelloient à Madrid. Il reprend le chemin de la capitale. Il arrive chez lui. Trouve bien entier le cachet apposé sur la porte. Il ouvre... Et voit les cent volumes mis en pièces détrempés de reliure, toutes les feuilles éparses et confondues sur le parquet. Cet aspect affreux trouble ses sens, il tombe au milieu des débris de son livre et perd jusqu'au sentiment de son existence

Helas voici qu'elle étoit la cause de ce désastre. Hervas ne mangeoit jamais chez lui. Les rats si nombreux dans toutes les maisons de Madrid se gardoient bien de fréquenter la sienne. Ils n'y auroient trouvé à ronger que quelques plumes mais il n'en fut pas de même lorsque cent volumes chargés de colle toute fraîche furent apportés dans la chambre et que cette chambre fut dès le même jour abandonnée par son maître. Les rats attirés par l'odeur de la colle encouragés par la solitude [*sic*], se rassemblèrent en foule, culbutèrent, rongèrent, devorèrent... Hervas reprenant ses sens, vit un de ces monstres tirant dans un trou les dernières feuilles de son Analyse. La colère n'étoit peut-être jamais entrée dans l'âme de Hervas. Il en ressentit le premier accès se précipita sur le ravisseur de sa géométrie transcendante. Sa tête porta contre le mur et il tomba évanoui.

Hervas reprit une seconde fois ses esprits, ramassa les lambeaux qui couvroient le parquet de sa chambre et les jeta dans un coffre. Puis il s'assit sur le coffre et se livra aux plus grandes [*sic*] pensées. Bientôt après il fut saisi d'un frisson qui dès le lendemain dégénéra en une fièvre bilieuse comateuse et maligne. Hervas fut abandonné des Médecins.

*Trente quatrième journée<sup>1</sup>*

*Suite de l'histoire de Diegue Hervas racontée par son fils le pelerin réprouvé.*

Hervas privé de sa gloire par les rats, abandonné des medecins, ne fût pas délaissé par sa garde malade, elle lui continua ses soins et bientôt une crise heureuse sauva ses jours. Cette garde étoit une fille de trente ans appelée Marica, elle étoit venue de [*sic*] soigner par amitié parcequ'il causoit quelque fois les soirs avec son père, qui étoit un cordonnier du voisinage. Hervas convalescent sentit tout ce qu'il devoit à cette bonne fille. “ Marica /:lui dit-il:/ vous avez sauvé mes jours, et vous adoucissez mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur /:lui répondit la fille:/ vous pourriez faire mon bonheur, mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites, /:réprit Hervas:/ et soyez sur que si la chose est en [mon] pouvoir je la ferai.

— Mais /:dit Marica:/ si je vous demandois de m'épouser.

— Je le veux bien /:répondit Hervas:/ et de grand cœur, vous me nourrirez quand je me porterai bien, vous me soignerez quand je serais malade, et vous me défendrez de[s] rats, quand je serais absant. Oui Marica, je vous épouserai du moment ou vous le voudrez et le plutôt sera le mieux. ”

Hervas n'étant pas encore bien guéri ouvrit le coffre qui renfermoit les débris de sa Poly-mathesis Il essaya d'en rassembler les feuillets et eût une recidive qui lui laissa beaucoup de foiblesse. Lorsqu'il fut en état de sortir il alla chez le Ministre des finances, représenta qu'il avoit travaillé quinze ans et formé des élèves en état de le remplacer, que sa santé étoit détruite et il demanda sa retraite, avec une pension équivalente, à la moitié de son traitement. En Espagne ces sortes des grâces ne sont pas très difficiles a obtenir. On accorda à Hervas ce qu'il demandoit et il épousa Marica.

Alors notre savant changea sa manière de vivre, il prit un logement dans un quartier solitaire et se proposa de ne point sortir de chez lui, qu'il n'eût rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avoient rongé tout le papier qui tenoit au dos des livres, et n'avoit laissé subsister que l'autre moitié de chaque feuille, encore ces moitiés étoient déchirées. Cependant elles servirent à Hervas pour lui rappeler le texte entier. Ce fut ainsi qu'il se mit à refaire tout l'ouvrage. En même tems il en produisit un d'un genre tout different Marica me mit au monde. Moi pécheur et réprouvé. Ah ! sans doute le jour de ma naissance fut une fête aux enfers. Les feux éternels de cet affreux sejour brillèrent d'un nouvel éclat et les démons ajouterent aux suplices des dannes pour mieux jouir de leurs hurlements.

Le Pellerin en prononçant ces môts parût livré au desespoir il versa beaucoup des larmes, puis se tournant vers Cabronez il lui dit : “ Il m'est impossible de continuer aujourd'hui mon récit. Rendez vous ici demain à la même heure et gardez vous d'y manquer il y va de votre éternelle perdition. ”

Cabronez retourna chez lui l'ame remplie de terreurs nouvelles. La nuit il fut reveillé par le défunt Penna Flor qui conta les cent doublons à ses oreilles, sans qu'il y manqua une pièce. Le lendemain il se rendit au jardin des Celestins. Il y trouva le Pellerin qui reprit en ces termes la suite de son récit.

Je viens [*sic*] au monde et ma mère ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avoit jamais connu l'amour ni l'amitié, que par une définition de ces deux sentiments qu'il avoit placée dans son soixante et septième volume. La perte de son épouse lui prouva qu'il avoit été fait pour sentir l'amour et l'amitié, elle l'accabla plus que la perte de ses cent tomes in octavo dévorés par les rats.

La maison de Hervas étoit petite et retentissoit toute entière à chaque cri que je faisois. Il étoit impossible de m'y laisser. Je fus recueilli par mon grand père le Cordonnier, qui parut très flaté d'avoir dans sa maison son petit fils d'un Contador [*sic*] et gentilhomme.

Mon grand père dans son humble état jouissoit de beaucoup d'aisance. Il m'envoya aux écoles, dès que je fus en état de les frequenter. Lorsque j'eus atteint seize ans, il m'habilla avec élégance et me

---

<sup>1</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

donna les moyens de promener mon oisiveté dans Madrid. Il se croyait bien payé de ses fraix lorsqu'il pouvoit dire : *My Nieto el hijo del Contador*. Mon petit fils le fils du Contador. Mais venons à mon père et à sa triste destinée qui n'est que trop connue, puisse-t-elle servir de leçon et d'épouvante aux impies.

Diegue Hervas passa huit ans à réparer le damage que lui avoient fait les rats. Son ouvrage étoit presque réfait, lorsque des journaux étrangers qui tomberent entre ses mains lui prouverent que les sciences avoient fait à son insu des progrès remarquables. Hervas soupira de cet accroissement de peines cependant ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait, il ajouta à chaque science les découvertes qu'on y avoit faites. Ceci lui prit encore quatre ans. Ce fut donc douze années entieres qu'il passa sans sortir de chez lui et presque toujours collé sur son ouvrage. Cette vie sédentaire acheva de détruire sa santé, et il eût une sciatique obstinée, des maux de reins du sable dans la vessie et tous les symptomes avant coureurs de la goutte. Mais enfin la Polymathesis en cent volumes étoit achevée. Hervas fit venir chez lui le libraire Moreno, fils de celui qui avoit mis en vente sa malheureuse analyse " Monsieur /:lui dit-il:/ voici cent volumes, qui renferment tout ce que les hommes savent aujourd'hui. Cette Polymathèsis fera honneur à vos presses et j'ose le dire à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi, ayez seulement la charité de m'imprimer et que ma peine mémorable ne s [*sic*] pas entièrement perdue. "

Moreno ouvrit tous les volumes les examina avec soin et lui dit : " Monsieur je me charge de l'ouvrage, mais il faut vous résoudre à le reduire à 25 volumes.

— Laissez moi /:lui répondit Hervas avec l'indignation la plus profonde:/ Laissez moi, retournez à votre magasin. Imprimés les fatras romanesques ou pedantesques qui font la honte de l'Espagne. Laissez moi Monsieur avec ma gravelle et mon génie, qui s'il eût été mieux connu, m'eût mérité l'estime des hommes. Mais je n'ai plus rien à demander aux hommes et moins encore aux libraires. Laissez moi. " Moreno se rétira et Hervas tomba dans la plus grande Melancolie. Il avoit sans cesse sous les yeux ses cent volumes, enfants de son génie, concus avec délices, enfantés avec une peine, qui avoit aussi ses plaisir et maintenant plongés dans l'oublie. Il voyoit sa vie entière perdue, son existence anéantie dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi son esprit exercé à pénétrer tous les mystères de la nature, se trouva [*sic*] malheureusement à sonder l'abime des miseres humaines à force d'en mesurer la profondeur ; il vit le mal par tout. Il ne vit plus que le mal, et dit dans son cœur " Auteur du mal qui êtes vous ? "

Lui même eut horreur de cette idée et voulut examiner, si le mal pour être doit necessairement avoir été crée. Ensuite il examina la même question sous un point de vue plus etendu. Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matière une énergie, qui lui parut propre à tout expliquer sans avoir recours à la creation.

Pour ce qui est de l'homme et des animaux selon lui ils devoient l'existence à un acide générateur, lequel faisant fermenter la matière, lui donnoit des formes constantes. A peu près comme les acides cristallisent les bases alcalines et teureuses en polyedres toujours semblables. Il régardoit les substances fongeuces que produit le bois humide, comme le chainon qui lie, la cristalisation des fossiles à la reproduction des végétaux et des animaux et qui en indiquent si non l'identité aux moins l'analogie.

Savant comme l'étoit Hervas il n'eut pas de peine à etayer son faux système, de preuves sophistiques faites pour égarer les esprits. Il trouvoit par exemple que les mulets qui tiennent de deux espèces pouvoient etre comparés aux sels à base melée dont la cristalisation est confuse. L'effervescence de quelques terres avec les acides, lui parut se rapprocher de la fermentation des végétaux muqueux, et celle ci lui parût être un commencement de vie qui n'avoit pû se développer faute de circonstances favorables.

Hervas avoit observé que les cristaux en se formant s'amassoient dans les parties les plus éclairées du vase et se formoient difficilement dans l'obscurité, et comme la lumière est également favorable à la végétation, il considera le fluide lumineux comme un des éléments dont se composoit l'acide universel qui animoit la nature, d'ailleurs il avoit vu la lumière rougir à la longue les papiers teints en

bleu, et c'étoit aussi un motif de la régarder comme un acide<sup>1</sup>

Hervas savoit que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pole. Le sang faute d'une chaleur suffisante, étoit exposé à une alcalinescence, qui ne pouvoit être arrêté que par l'usage intérieur des acides. Il en conclût que la chaleur pouvant en quelques occasions être suppléée par un acide, devoit être elle même une espèce d'acide, ou du moins un des éléments de l'acide universel.

Hervas savoit qu'on avoit vu le tonnerre aigrir et faire fermenter les vins. Il avoit lu dans Sanchoniathon qu'au commencement du monde les êtres destinés à vivre, avoient été comme reveillés à la vie par de violents coups de tonnerre et notre infortuné savant n'avoit pas craint de s'appuyer de cette cosmogonie payenne pour affirmer que la matière de la foudre avoit pu donner un premier développement à l'acide générateur, infiniment varié, mais constant dans la reproduction des mêmes formes.

Hervas cherchant à pénétrer les mystères de la création devoit en rapporter la gloire au créateur, et plut au ciel qu'il [l']eût fait ; mais son bon ange l'avoit abandonné ; et son esprit égaré par l'orgueil du savoir, le livra sans défense aux prestiges des esprits superbes, dont la chute entraîna celle du monde. Hélas ! tandis que Hervas élevait ses coupables pensées au dessus des sphères de l'intelligence humaine sa dépouille mortelle étoit menacée d'une prochaine dissolution, pour l'accabler plusieurs maux aigus se joignirent aux maladies chroniques, sa sciatique devenue douloureuse lui étoit [*sic*] l'usage de la jambe droite.

Le sable des ses reins devenu graveleux, déchiroit sa vessie. L'humeur acathritique avoit courbé les doigts de sa main gauche ; et menaçait les jointures de la droite[e]. Enfin la plus sombre hypocondrie détroussait les forces de son âme, en même temps que celle de son corps. Il craignoit d'avoir des témoins de son abattement et finit par repousser mes soins et refuser de me voir.

Un vieux invalide composoit tout son domestique et mettoit à le servir tout ce qui lui restoit de forces. Enfin lui même tomba malade et mon père fut alors forcé de [me] souffrir près de lui. Mais mon grand père fut bientôt après attaqué de la fièvre [*sic*] chaude. Il ne fut malade que cinq jours, sentant sa fin approcher, il me fit venir et me dit : “ Blaz ! mon cher Blaz, recois ma dernière bénédiction. Tu es né d'un père savant, et plut au ciel qu'il le fut moins heureusement pour toi ; ton grand père est un homme simple dans sa foi et ses œuvres, et il t'a élevé dans la même simplicité. Ne te laisse point entraîner par ton père depuis quelques années il a fait peu d'actes de religion, et ses opinions sont telles que des hérétiques en auroient honte. Blaz défie toi de la sagesse humaine. Dans quelques instants je saurois plus que tous les philosophes. Blaz, Blaz, je te benis, j'expire. ” Il mourut en effet. Je lui rendis les derniers devoirs et je retournais chez mon père ou je n'avois pas été depuis quatre jours. Pendant ce temps le vieux invalide étoit aussi mort et les confrères de la charité s'étoient chargés de l'ensevelir. Je savois que mon père étoit seul et je voulois me consacrer à le servir mais en entrant chez lui un spectacle extraordinaire frappa mes regards, et je restai dans la première chambre frappé d'un sentiment d'horreur.

Mon père avoit ôté ses habits et s'étoit revêtu d'un drap de lit en forme de linceul. Il étoit assis et regardoit le soleil couchant ; après une assez longue contemplation il éleva la voix et dit : “ Astre ! dont les derniers rayons ont frappé mes yeux pour la dernière fois. Pourquoi avez vous éclairé le jour de ma naissance. Avois-je demandé à naître ? et pourquoi suis-je né. Les hommes m'ont dit que j'avois une âme et je m'en suis occupé aux dépens même de mon corps. J'ai cultivé mon esprit, mais les rats l'ont dévoré, les libraires l'ont dédaigné. Rien ne restait de moi je meure tout entier aussi obscur que [si] je n'étois pas né. Néanmoins recois donc ta proie. ” Hervas resta quelques instants livré à des sombres réflexions. Ensuite il prit un gobelet qui me sembla plein de vin vieux. Il leva les yeux au ciel et dit : “ Oh mon Dieu s'il y en [a] un, ayez pitié de mon âme si j'en ai une. ” Ensuite il vida le gobelet et le posa sur la table, puis il mit la main sur son cœur comme s'il y ressentoit quelque angoisse. Hervas avoit préparé une autre table pour s'y coucher et il y avoit mis des coussins, il s'y

---

<sup>1</sup> *Note aut.* : Hervas est mort vers l'an 1660 ses connaissances en physique ne pouvoient être que très bornées, on reconnoît ici l'acide principe de Paracelsus.



coucha croisa ses mains sur sa poitrine et ne proféra plus une parole.

Vous serez étonné que voyant tous ces apprêts de suicide je ne me sois pas jeté sur le ver, ou que voyant mon père couché je n'aye pas appelé du secours. J'en suis surpris moi même ou plutôt je suis très sûr qu'un pouvoir surnaturel me retenoit à ma place sans me laisser la liberté d'aucun mouvement, si ce n'est à mes cheveux que l'horreur faisoit dresser sur ma tête.

Les confreres de la charité qui avoient entéré notre invalide, me trouverent dans cette situation, ils virent mon père étendu sur la table couvert d'un linceuil et il demanderent s'il étoit mort, je répondis que je n'en savois rien. Ils me demanderent qui lui avoit mi ce linceuil ? Je répondis que lui même s'en étoit révetu. Il examinerent le corps et le trouverent sans vie. Ils virent le ver avec un reste de liquide et l'emporterent pour l'examiner. Puis ils s'en allerent en donnant des signes de mécontentement et me laisserent dans un abattement extrême. Ensuite vinrent les gens de la paroisse. Ils me firent les mêmes questions puis ils s'en allerent en disant : " Il est mort comme il a vécu. Ce n'est pas à nous de l'enterrer. "

Je restai seul avec le mort mon découragement alloit au point que j'en avois perdu la faculté d'agir et même de penser. Je me jettai dans le fauteuil ou j'avois vû mon père et je rétomбай dans l'immobilité, ou j'étois à l'arrivée des hommes de paroisse.

La nuit vint le ciel se chargea de nuages. Un tourbillon soudain ouvrit ma fenêtre un éclair bleuâtre sembla parcourir ma chambre, et [la] laissa ensuite plus sombre qu'elle n'étoit auparavant. Au milieu de cette obscurité je crus distinguer quelques formes fanatiques [*sic*]. Ensuite je crus entendre le corps de mon père pousser un long gémissement que les échos lointains répeterent à travers l'espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j'étois rétenu à ma place et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement. Un froid glacial pénétra mes membres. J'eus le frisson de la fièvre, mes visions dévinrent des rêves et le sommeil s'empara de mes sens.

Je me reveillai en sursaut, je vis six grands cierges jaunes, alumés pres du corps de mon père et un homme assis vis à vis de moi qui sembloit gueter l'instant de mon reveil. Sa figure étoit Majestueuse et même imposante. Il étoit grand de taille. Ses cheveux noirs, un peu crepus, tomboient sur son front. Son regard étoit vif et penetrant, mais en même tems, doux et séducteur. Du reste il portoit la fraize et le manteau gris, à peu près comme les gentils hommes s'habillent à la campagne.

Lorsque l'inconnu vit que j'étois reveillé il me sourit d'un air affable et me dit : " Mon fils, je vous appelle ainsi par ce que je vous considère comme si vous m'apparteniez déjà, vous etes abandonné de Dieu et des hommes et la terre s'est fermée devant le reste de ce sage qui vous donna le jour, mais nous ne vous abandonnerons pas

— Monsieur /:lui repondis je:/ vous disiez je crois, que j'étois abandonné de Dieu et des hommes. Quant aux hommes cela est vrai, mais je ne pense [pas] que Dieu puisse jamais abandonner une de ses créatures.

— Votre observation /:dit l'inconnu:/ est juste à certains égard, ce que je vous expliquerai quelque autre fois. Cependant pour que vous voyez l'interêt que nous prénonons à vous. Je vous offre cette bourse, vous y trouverez mille pistoles. Un jeune homme doit avoir des passions et les moyens de les satisfaire n'épargnez pas cet or et comptéz toujours sur nous. " Ensuite l'inconnu frappa dans ses mains, six hommes masqués parurent et enleverent le corps de Hervas. Les cierges s'éteignirent et l'obscurité fut profonde. Je n'y restai pas longtems je pris à taton le chemin de la porte. Je gagnai la rue et lorsque je vis le ciel étoilé, il [me] sembla respirer plus librement. Les mille pistoles que je sentois dans ma poche contribuoient aussi à m'élever le courage. Je traversai Madrid j'arrivai au bout de Prado à l'endroit où l'on a placé depuis une statue colossale de Cybele. La je me couchai sur un banc et ne tardai pas à m'endormir.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, il nous demanda la permission d'en remettre la suite au lendemain, en effet nous ne le revimes plus de la journée.

### *Trente et cinquième Journée.*

On se rassembla à l'heure acoutumée. Rébeca s'adressant au vieux chef lui dit : que l'histoire de Diegue Hervas l'avoit beaucoup interessée bien qu'elle la sût déjà en partie ; “ Mais /:ajouta-t-elle:/ il me sembloit qu'on prenoit trop de soins pour tromper un pauvre époux qui eut pû l'être à moins de frais, car je suppose toujours que l'histoire d'Althée [*sic*] n'est mise la que pour faire une impression plus profonde sur l'ame timorée de Cabronez

— Madame /:répondit le vieux chef:/ permettez moi de vous le dire, j'ai cru m'appercevoir que vous vous pressiez trop de porter un jugement sur les récits que j'ai l'honneur de vous faire. Le duc d'Arcos etant un très grand Seigneur et tres généreux, on pouvoit certainement pour le servir inventer et jouer toutes sortes de personnages, mais il n'est point prouvé que ce fut à cette intention que l'on conta à Cabronez l'histoire terrible et mémorable de l'Athée Hervas. Cependant vous en jugerez mieux si vous voulez bien écouter l'histoire de son fils, telle qu'il la raconta au meme Cabronez. ” Rebeca assura le Chef que ce recit l'interesseroit beaucoup, et il le récommença en ces termes :

#### *Histoire de Blaz-Hervas, ou le Pellerin réprouvé.*

Je vous disois donc que je m'étois couché et endormis sur un banc au boût de la grande allée de Prado. Le soleil été déjà assez haut lorsque je m'éveillai, et ce qui m'éveilla fut je crois un coup de mouchoir que je reçus dans le visage car en m'éveillant je vis une jeune fille qui se servant de son mouchoir comme d'un chasse-mouche écartoit celles qui eussent pu troubler mon someil, mais ce qui me parut le plus singulier, c'est que ma tête reposoit très mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentois la douce haleine se jouer dans mes cheveux. Je n'avois fait en m'éveillant aucun grand mouvement. J'étois libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après, j'entendis une voix un peu grondeuse, mais point aigre qui s'adressant à mes berceuses leur dit : “ Célia, Zorilla que faites vous ici ? je vous croyois à l'église et voila que je vous trouve dans une belle dévotion...

— Mais Maman /:dit la jeune fille qui me servoit d'oreiller:/ ne m'avez vous pas dit que les œuvres avoient leur mérite aussi bien que la prière. Et n'est ce pas la une œuvre de charité que de prolonger le someil de ce pauvre jeune homme qui doit avoir passé une bien mauvaise nuit.

— Assurement /:dit la voix plus riente que grondeuse:/ assurément cela est très méritoire. Et voila une idée qui prouve si non votre dévotion au moins vôtre innocence. Mais aprésent ma charitable Zorilla posez moi bien doucement la tête de ce jeune homme, et rentrons.

— Ah ma bonne Maman /:réprit la jeune fille:/ voyez comme il dort doucement au lieu de l'éveiller, vous dev[r]iez maman défaire sa fraise qui l'étoufe.

— Oui da /:dit la Maman:/ vous me donnez là, une belle commission, mais voyons un peu, en vérité il a l'air bien doux. ” En même tems la main de la maman passa doucement sous mon menton et défit ma fraise. “ Il est encore mieux comme cela /:dit Celia, qui n'avoit pas encore parlé:/ et il respire plus librement, je vois qu'il y a de la douceur à faire des bonnes actions.

— Cette réflexion /:dit la mère:/ montre beaucoup de jugement, mais il ne faut pas pousser la charité trop loin. Allons Zorilla posez doucement cette jeune tête sur ce banc et rétirons nous. ”

Zorilla passa doucement ses deux mains sous ma tête et rétira ses genoux. Je crus alors qu'il étoit inutile de faire plus long tems l'endormi. Je me mis sur mon séant et j'ouvris les yeux. La mère poussa un cri, les filles voulurent fuir. Je les retiens “ Celia Zorilla /:leur dis-je:/ vous etes aussi belles qu'innocentes, et vous qui n'avez l'air de leur mère que parce que vos charmes sont plus formés, permettez qu'avant de vous quitter je puisse donner quelques instants à l'admiration que vous m'inspirez toutes les trois. ” Tous ce que je leur disais étoit la vérité. Célia et Zorilla eussent été des beautés parfaites sans leur extrême jeunesse qui ne leur avoit pas donné le tems de se développer et leur mère qui n'avoit pas trente ans n'en paroissoit pas vingt cinq “ Seigneur Cavalier /:me dit

cell[e]ci:/ si vous avez seulement feint de dormir vous avez dû vous convaincre de l'innocence de mes filles et prendre une bonne opinion de leur mère. Je ne crains donc point de perdre dans vôtre esprit en vous priant de m'accompagner chez moi. Une connoissance commencée aussi singulièrement semble faite pour devenir plus intime. ”

Je les suivis, nous arrivâmes a leur maison qui donnoit sur le Prado. Les filles allerent presider au chocolat. La mère m'ayant fait assoir auprès d'elle me dit : “ Vous voyez une maison un peu plus étofée qu'il ne convient à notre situation présente. Je l'avois prise en des tems plus heureux. Aujourd'hui je serois charmé de louer le bel étage et je n'ose le faire ; les circonstances ou je me trouve exigent une sevére réclusion.

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai aussi des raisons de vivre très retiré et ci [sic] cela vous arrangeoit je m'accomoderois du quarto principal /:ou bel appartement:/ ” En disant ces mots je tirai ma bourse et la vue de l'or écarta toutes les objections que la dame eut pu me faire. Je payai d'avance trois mois de loyer et autant de pension. Il fut convenu qu'on me porteroit à dîner dans ma chambre et que je serois servi par un valet afidé, qui devoit aussi faire mes commissions au dehors. Zorilla et Celia ayant réparu avec le chocolat furent informées des conditions du marché et leur regard parut prendre possession de ma personne, mais les yeux de leur mère sembloient vouloir la leur disputer. Ce petit Combat de coqueterie ne m'échappa point, j'en remis l'issu à la destinée, et je songeai à m'arranger dans ma nouvelle habitation. Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvoit contribuer à me la rendre agréable et comode. Tantôt c'étoit Zorilla qui m'apportoit une écritoire. Ou bien Celia venoit garnir ma table d'une lampe ou de quelques livres. Rien n'étoit oublié. Les deux belles venoient séparement, et lorsqu'elles se rencontroient chez moi c'étoient des rires qui ne finissoient pas. La mère avoit son tour. Elle s'occupa sur tout de mon lit, y fit mettre des draps de toille d'Hollande ; une belle couverture de soye et une pile de coussin. Les arrangements m'occupèrent la matinée. Midi vint. On mit le couvert dans ma chambre. J'en fus charmé. J'aimois voir trois personnes charmantes chercher à me plaire, et solliciter quelque part à ma bienveillance mais il y a tems pour tout. J'étois bien aise de me livrer à mon apetit sans trouble et sans distraction.

Je dinais donc, ensuite je pris ma cape et mon epée et j'allais me promener en ville. Je l'avois fait d'autres fois ; mais jamais je n'y avois eu autant de plaisir. J'étois indépendant. J'avois les poches pleines d'or. J'étois plein de santé de vigueur et graces aux caresses de trois dames, rempli d'une haute opinion de moi même : car il est ordinaire aux jeunes gens de s'estimer ce que le beau sexe les apprecie.

J'entrai chez un joulhier et me mis en bijoux, ensuite je fus au Théâtre et je finis par révenir chez moi, où je trouvois les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantoit en s'accompagnant de la guittare. Les deux autres faisoient de la resille ou filet.

“ Seigneur Cavalier /:me dit la mère:/ vous vous êtes logé chez nous et vous nous témoignez beaucoup de confiance sans savoir seulement qui nous sommes. Il seroit cependant convenable de vous en informer. Vous sauriez [sic] Don Seigneur Cavalier que je m'appelle Inez Santarez veuve de Don Juan Santarez Corregidor de la Havanne. Il m'avoit pris sans bien et m'a laissé de même avec les deux filles que vous voyez et sans aucun révenu J'étois même très embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je reçus très inopinément une lettre de mon père. Vous me permettrez de taire son nom. Helas il avoit aussi toute sa vie luté contre l'infortune. Mais enfin, ainsi que me l'apprenoit sa lettre il se trouvoit dans un poste très brillant, étant trésorier de la guerre. Sa lettre en contenoit une de change de deux mille pistoles et l'ordre de venir le joindre à Madrid. J'y vins en effet mais ce fut pour apprendre que mon père étoit accusé de concussion même de haute trahison et détenu au chateau de Segovie. Cependant cette maison avoit été louée pour nous. Je m'y suis donc logée et j'y vis dans une grande retraite ne recevant absolument personne, à l'exception d'un jeune homme employé dans le bureaux de la guerre. Il vient me rapporter ce qu'il peut reprendre touchant le procès de mon père. Lui excepté, personne ne sait nos rélations avec l'infortuné détenu. ” En achevant ces mots Madame Santarez versa quelques larmes.

“ Ne pleure pas Maman /:lui dit Celia:/ il y a un terme a tout, et sans doute il doit y en avoir aux peines. Voila déjà un jeune Cavalier qui a une phisionomie très heureuse et sa rencontre me paroît

d'un augure favorable.

— En verité /:dit Zorilla:/ depuis qu'il est ici notre solitude me semble n'avoir plus rien de triste. ”

Madame Santarez me jetta un regard ou je démelai de la tristesse et de la tendresse. Les filles me regardèrent aussi, puis baissèrent les yeux, rougirent se troublèrent et furent rêveuses. J'étois aimé de trois personnes charmantes, cet état me sembloit délicieux.

Sur ces entrefaits un jeune homme grand et bien fait s'approcha de nous. Il prit Madame Santarez par la main, la conduisit à quelques pas de nous, et eût avec elle un long entretien. Elle me l'amena et me dit : “ Seigneur Cavalier Voici Don Christophe Sparadoz dont je vous ai parlé et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrais aussi lui prouver [*sic*] l'avantage de votre connoissance, mais quoique nous habitions la même maison, je ne sais a qui j'ai l'honneur de parler.

— Madame /:lui dis-je:/ je suis noble et Asturien mon nom est Seganez ” Je crus devoir lui taire le nom de Hervas qui pouvoit être connu.

Le jeune Sparadoz me toisa d'un air arrogant et sembla même vouloir me refuser le salut. Nous entrâmes dans la maison et Madame Santarez fit servir une collation de fruits et des pâtes légères. J'étois encore le centre principale de toutes les attentions de[s] trois belles mais je m'aperçus pourtant bien des regards et des mines qui s'adressoient au nouveau venu J'en fus blessé et voulant tout ramener à moi je fus aimable et brillant.

Au milieu de mon beau dire Don Christophe croisa son pied droit sur son genou gauche et regardant la semelle de son soulier, il dit : “ En verité depuis la mort du Cordonnier Maragnon il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bienfait ” Ensuite il me fixa d'un air goguénard et méprisant.

Le Cordonnier Margnon étoit précisément mon grand père maternel qui m'avoit élevé et je lui avois les plus grand[e]s obligations mais il déparoit fort mon arbre généalogique du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des trois dames si elles venoient à savoir que j'avois un grand-père Cordonier. Toute ma gaité disparut. Je jettai à Don Christophe des regards tantôt courouces tantôt fiers et méprisants. Je me proposai de lui défendre de mettre les pieds dans la maison. Il s'en alla je le suivis dans l'intention de le lui signifier Je l'atteignis au bout de la rue et lui fis le compliment désobligeant que j'avois préparé. Je crus qu'il alloit se facher, il affecta au contraire un air gracieux me prit sous le menton, comme pour me caresser, mais tout à coup il me souleva de manière à me faire quitter la terre. Ensuite il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle communément croc en jambe et me fit tomber le nez dans le ruisseau. Je fus étourdi du coup je me relevai couvert de boue et plein de rage. Je regagnai le logis. Les dames étoient couchées je me couchai aussi, mais je ne pus dormir. Deux passions me tenoient éveillé. L'amour et la haine. Celle ci étoit toute concentrée sur Don Christophe. Il n'en étoit pas de même de l'amour, mon cœur en étoit rempli, mais il n'étoit pas fixé, Celia, Zorilla, leur mère m'occupoient tour à tour, leurs images flateuses se confondant dans mes rêves, m'obséderent le reste de la nuit.

Je m'étois endormi tard, je m'éveillai de même. En ouvrant les yeux, je vis Madame Santarez assise au pied de mon lit. Elle sembloit avoir pleuré : “ Mon jeune Cavalier /:me dit elle:/ Je suis venu me réfugier chez vous. J'ai là haut des gens qui me demandent de l'argent et je n'en ai pas à leur donner. Je dois hélas ! mais ne falloit-il pas habiller et nourrir ces pauvres enfants. Elles n'ont que trop de privations... ” Ici Madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux remplis des larmes se tournoient involontairement vers ma bourse qui étoit à côté de moi sur ma table de nuit. Je compris ce langage muet je versai l'or sur ma table, j'en fis à l'œil deux parts égales, et j'en offris une à Madame Santarez. Elle ne s'attendoit point à ce trait de générosité. D'abord elle en parut comme immobile de surprise. Ensuite elle prit mes mains, les baisa avec transport, les pressa contre son cœur, puis elle ramassa l'or en disant “ Oh mes enfants mes chers enfants ” Les filles vinrent ensuite, elles baisèrent aussi mes mains. Tous ces témoignages de reconnaissance achevèrent de brûler mon sang déjà trop alumé par mes songes.

Je m'habillai à la hâte et voulus prendre l'air sur une terrasse de la maison passant devant la chambre des jeunes filles je les entendis sangloter et s'embrasser en pleurant. J'écoutai un instant et puis j'entrais. Célia me dit : “ Ecoutez moi hôte trop chère et trop aimable. Vous nous trouvez dans la plus extrême agitation. Depuis que nous sommes au monde aucun nuage n'avoit troublé le sentiment

que nous avons l'une pour l'autre et nous étions unies par la tendresse plus encore que par le sang. Il n'en étoit [plus] de même depuis que vous êtes ici. La jalousie s'étoit glissée dans nos âmes et peut-être en serions-nous venues à nous haïr. Le bon naturel de Zorilla a prévenu ce malheur affreux. Elle s'est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues et nos cœurs se sont rapprochés. À présent notre cher hôte c'est à vous de nous réconcilier tout à fait. Promettez de ne pas aimer l'une de nous plus que l'autre et si vous avez quelques caresses à nous faire partagez-les bien également. » Qu'avois-je à répondre à cette invitation vive et pressante, je les serai tour à tour dans mes bras. Je sechai leurs larmes, et leur tristesse, fit place à des tendres folles.

Nous passâmes ensemble sur la terrasse et Madame de Santarez nous y vint trouver. Le bonheur d'avoir payé ses dettes l'environna de joie. Elle me demanda de dîner avec elle et de lui accorder toute cette journée. Notre repas eût un air de confiance et d'intimité. Les domestiques, furent écartés, les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez épuisée par les émotions qu'elle avoit éprouvées, bûta deux verres d'un vin généreux de Rotha. Ses yeux un peu troublés n'en furent que plus brillants. Elle s'anima beaucoup et il n'eût tenu qu'à ses filles d'avoir encore de la jalousie, mais elles respectoient trop leur mère pour que l'idée leur en pût venir. Celle-ci trahi par un sang que le vin avoit exalté, étoit néanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon côté j'étois loin de songer à des projets de séduction le sexe et l'âge étoient nos séducteurs. Les douces impulsions de la nature répandoient sur notre commerce un charme inexprimable nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eût enfin séparé, mais j'avois commandé des rafraîchissements, chez un limonadier voisin leur apparition fit plaisir parce qu'elle étoit un prétexte de rester réunis. Tout alloit bien jusque là. Nous étions à peine à table que nous vîmes arriver le Christophe Sparadoz. L'entrée d'un chevalier français dans le harem du grand seigneur n'y produisoit [sic] pas une sensation plus fâcheuse, que je ne l'éprouvai en voyant Don Christophe. Madame Santarez et ses filles n'étoient véritablement pas mes épouses et ne composoient [pas] mon sérail, mais mon cœur en avoit pris une sorte de possession, et l'infraction de mes droits me causoit une mortelle douleur.

Don Christophe n'y fit aucune attention non plus qu'à ma personne. Il salua les dames ; conduisit Madame Santarez au bout de la terrasse eût avec elle une longue conversation et puis vint se mettre à table sans que personne l'y invita. Il mangeoit, buvoit et ne disoit mot. Mais la conversation étant tombée sur les combats des taureaux, il poussa son assiette donna un coup de poing sur la table et dit : « Ah ! par S<sup>t</sup> Christophe mon patron pourquoi faut-il que je sois commis dans les bureaux du Ministre. J'aimerois mieux être le dernier Torero de Madrid que présédant de toutes les Cortes de la Castille. » En même temps il tendit le bras comme pour percer un taureau et nous fit admirer l'épaisseur de ses muscles. Ensuite pour montrer sa force il plaça les trois dames dans un fauteuil, passa sa main sous le fauteuil, et le porta par toute la chambre. Don Christophe trouvoit tant de plaisir à ses jeux, qu'il les prolongea le plus qu'il put. Ensuite il prit sa cape et son épée pour s'en aller. Jusque là il n'avoit fait aucune attention à moi, mais alors m'adressant la parole il dit : « Mon ami le gentilhomme ! Depuis la mort du Cordonier Maragnon qui est ce qui fait les meilleurs souliers ? » Ce propos aux dames qu'une absurdité [sic] telle que Don Christophe en proferoit assez souvent. Quand à moi j'en fus très irrité. J'allai chercher mon épée et je courus après Don Christophe. Je l'atteignis au bout d'une rue de traverser [sic]. Je me mis devant lui et tirant mon épée je lui dis : « Insolent tu vas me payer tant de lâches affronts. » Don Christophe mit la main sur la garde de son épée, mais ayant aperçu à terre un bout de bâton, il le ramassa et donna un coup sec sur la lame de mon épée et la fit sauter de ma main. Ensuite il s'approcha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu'au ruisseau et m'y jeta comme il avoit fait la veille mais si rudement que j'en fis [sic] étourdi.

On me donna la main pour me relever. Je reconnus le gentilhomme qui avoit fait enlever le corps de mon père et m'avoit donné mille pistoles. Je me jetai à ses pieds. Il me releva avec bonté et me dit de le suivre. Nous marchâmes en silence et arrivâmes au pont de Mancañarez où nous trouvâmes deux chevaux noirs. Nous galopâmes une demi-heure le long du rivage et nous arrivâmes à une maison solitaire, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, ainsi que les portes des chambres. Celle où nous entrâmes étoit tapissée de serge brune, ornée de flambeaux d'argent et d'une brazier de même métal.

Nous nous assimes auprès dans deux fauteuils et l'inconnu me dit : “ Seigneur Hervas ! voila comme va le monde, dont l'ordre tant admiré ne brille pas par la justice distributive. Les uns ont reçu de la nature une force de huit cent livres d'autres de soixante. Il est vrai qu'on a inventé la trahison qui remet un peu le niveau. ” En même tems l'inconnu ouvrit un tiroir en tira un poignard et me dit : “ Voyez cet instrument le bout contourné en olive est terminé par une pointe plus afilée qu'un cheveu. Mettez le à votre ceinture. Adieu mon Cavalier, souvenez vous toujours de votre bon ami Don Belial de Gehenna. Quand vous aurez besoin de moi, venez après minuit au pont de Mancaarez, frappez trois fois dans vos mains et vous verrez arriver les chevaux noirs. Apropos j'oubliais l'essentiel, voici une seconde bourse, ne vous en faites pas faute. ” Je remerciai le généreux Don Belial, je rémontai sur le cheval noir, un nègre monta sur l'autre, nous arrivames au pont où il falut descendre et je gagnai mon logis.

Rentré chez moi, je me couchai et m'endormis, mais j'eus des songes penibles. J'avois mis le poignard sous mon chevet. Il me parut qu'il sortoit de sa place et m'entroit dans le cœur. Je voyois aussi Don Christophe qui m'enlevait les trois dames de la maison.

Mon humeur le matin étoit sombre la présence des jeunes filles ne me calma point. Les efforts qu'il [*sic*] firent pour m'égayer produisirent un effet different et mes caresses eurent moins d'innocence. Quand j'étois seul j'avois mon poignard à la main, et j'en menaçois Don Christophe que je croyois voir devant moi.

Ce redoutable personnage parut encore dans la soirée et ne fit pas à ma personne la plus legère attention, mais il fut pressant avec les femmes. Il les lutina les unes après les autres, les facha et puis le[s] fit rire. Sa balourdise finit par plaire plus que ma gentillesse.

J'avois fait apporter un souper plus élégant que copieux. Don Cristophe le mangea presque entier Ensuite il prit sa cape pour s'en aller. Avant de partir il se tourna brusquement de mon coté et me dit : “ Mon gentilhomme qu'est ce que ce poignard que je vois à vôtre ceinture, vous feriez mieux d'y mettre une alene de cordonier. ” Ensuite il partit d'un grand éclat de rire et nous quitta. Je le suivis et l'atteignant au detour d'une rue, je passai à sa gauche et lui donnai un coup de poignard de toute la force de mon bras. Mais je me sentis repoussé avec autant de force que j'en avois mis à frapper. Et Don Christophe se rétournant avec beaucoup de sang froid me dit : “ Faquin ! ne sais tu pas que je porte une cuirasse ” Ensuite il me prit par le chignon et me jetta dans le ruisseau Mais pour cette fois je fûs charmé d'y être et qu'on m'eut epargné un assassinat. Je me rélevai avec une sorte de contentement. Ce sentiment m'accompagna jusqu'à mon lit et ma nuit fut plus tranquille que la précédente.

Les matin les dames me trouverent plus calme que je n'avois été la veille, et m'en firent compliment. Mais je n'osai passer la soirée avec elle. Je craignois l'homme que j'avois voulu assassiner et de n'oser le régarder en fâce. Je passai la soirée à promener dans les rues enrageant de bon cœur, lorsque je songeois au loup qui s'étoit introduit dans mon bercail.

A minuit j'allai au pont. Je frappais dans mes mains. Les chevaux noirs parurent je montais sur celui qui m'étoit destiné et suivis mon guide jusqu'à la maison de Don Belial. Les portes s'ouvrirent d'elles mêmes, mon protecteur vint à mon [*sic*] rencontre et me conduisit à la brazière où nous avions été la veille. “ Eh bien /:me dit-il d'un ton un peu moque[u]r:/ Eh bien mon Cavalier l'assassinat n'a pas réussi. C'est égal on vous tiendra compte de l'intention au surplus nous avons songé à vous débarasser d'un rival aussi facheux. On a dénoncé les indiscretions dont il se rendoit coupable et il est aujourd'hui dans la même prison que le père de Madame Santarez. Il ne tiendra donc qu'à vous de mettre votre bonne fortune à profit un peu mieux que vous ne l'avez fait jusqu'a present. Agréez le cadeau de cette bombonière. Elle contient des pastilles d'une composition excellente, offres les à vôtres dames et mangez en vous même. ”

Je pris la bombonière qui répandoit un parfum agréable, et puis je dis à Don Belial : “ Je ne sais pas trop ce que vous appelez *mettre ma bonne fortune à profit*. Je serois un monstre si je pouvois abuser de la confiance d'une mère et de l'innocence de ses filles, je ne suis point aussi pervers que vous paressez le supposer.

— Je ne vous suppose /:dit Don Belial:/ ni plus ni moins méchant que ne les sont tous les enfants

d'Adame. Ils ont des scrupules avant de commettre le crime et des remords après, par là ils se flattent de tenir encore un peu à la vertu, mais ils pourroient s'épargner ces sentiments facheux s'ils vouloient examiner ce que c'est que la vertu. Qualité idéal dont ils admettent l'existence sans examen et cela même doit la même [sic] ranger au nombre de préjugés, qui sont des opinions admises sans jugement préalable.

— Seigneur Don Bélial /:répondis-je:/ mon père avoit mit entre mes mains [son] Soixante sixieme volume qui traitoit de la morale. Le préjugé selon lui n'étoit pas une opinion admise sans jugement préalable, mais une opinion déjà jugée avant que nous fussions au monde et transmis comme par héritage ; les habitudes de l'enfance jettent dans notre âme cette première semence, l'exemple de la [sic] développe, la connoissance de loix la fortifié. En vous y conformant nous sommes d'honnêtes gens, en faisant plus que les loix n'ordonnent nous sommes des hommes vertueux.

— Cette définition /:dit Don Belial:/ n'est pas mauvaise et fait honneur à votre père. Il écrivoit bien et pensoit encore mieux, peut-etre finirez vous comme lui, mais revenons à votre définition. Je conviens avec vous que les préjugés sont des opinions déjà jugées, mais ce n'est pas une raison pour ne pas les juger encore lorsque le jugement est formé. Un esprit curieux d'aprofondir les choses soumettra les préjugés à l'examen et il examinera si les loix sont également obligatoires pour tout le monde. En effet vous observerez que l'ordre légal semble avoir été imaginé pour le seul avantage de ces caracteres froids et paresseux qui attendent leurs plaisirs de l'hymen, et leur bien-etre de l'économie et du travail. Mais les beaux génies, les caractères ardents avides d'or et de jouissances qui voudroient dévorer leurs années. Qu'est ce que l'ordre social a fait pour eux. Ils passeroient leur vie dans les cachôts, et la termineroient dans les suplices. Heureusement les institutions humaines ne sont pas réellement ce qu'elles paroissent. Les loix sont des barieres. Elles suffisent pour détourner les passants. Mais ceux qui ont bien encore [sic] de le franchir passent par dessus ou par dessous. Ce sujet me menqueroit [sic] trop loin. Il se fait tard. Adieu mon Cavalier faites usage de ma bombonière et comptez toujours sur ma protection. ”

Je pris congé du Seigneur Belial et retournai chez moi. On m'ouvrit la porte, je gagnai mon lit et tachai de m'endormir. La bombonière étoit sur ma table de nuit. Elle répendoit un parfum délicieux. Je ne pus resister à la tentation. Je mangeai deux pastilles et j'eus ce qu'on appelle une nuit inquiète c'est-à-dire agitée par des songes.

Mes jeunes amies vinrent à l'heure acoutumée. Elles me trouverent dans le régard quelque chose d'extraordinaire. Véritablement je les voyois avec d'autres yeux. Tous leurs mouvements me sembloient des agaceries faites à dessein de me plaire. Je prêtois le même sens à leurs discours le plus indifferents. Tout en elles attiroit mon attention et me faisoit imaginer des choses aux quelles je n'avois pas songé auparavant.

Zorilla trouva ma bombonière. Elle mangea deux pastilles et en offrit à sa sœur. Bientôt ce que j'avois cru voir, acquit quelque réalité. Les deux sœurs furent dominées par un sentiment intérieur et s'y livroient sans le connoître. Elles mêmes en furent effrayées, et me quitterent avec un reste de timidité qui avoit quelque chose de farouche

Leur mère entra. Depuis que je l'avois sauvé de ses créanciers, elle avoit prise avec moi de manières affectueuses. Ses caresses me calmerent pour quelques instants. Mais bientôt je la vis des mêmes yeux que ses filles. Elle s'aperçut de ce qui se passoit en moi et en éprouva de la confusion. Ses regards en évitant les miens tomberent sur la bombonière fatal. Elle y prit quelques pastilles et s'en alla. Bientôt elle revint me caressa encore, m'appella son fils et me serra dans ses bras. Elle me quitta avec un sentiment de peine et d'effort sur elle-même. Le trouble de mes sens alla jusqu'à l'emportement, je sentois le feu circuler dans mes veines. Je voyois à peine les objets environants. Un nuage couvroit ma vue.

Je pris le chemin de la terrasse. La porte des jeunes filles étoit entre ouverte, je ne pus me deffendre d'entrer. Le désordre de leurs sens étoit plus excessif que le mien. Il m'effraya. Je voulus m'aracher de leur bras. Je n'en eus pas la force. Leur mère entra le reproche expira sur sa bouche. Bientôt elle perdit le droit de nous en faire.

“ Pardonnez Seigneur Cabronez /:ajouta le pellerin:/ pardonnez si je vous parle des choses, dont le

récit même est un péché mortel. Mais ce récit étoit nécessaire à votre salut. J'ai entrepris de vous arracher à la perdition et j'espère y réussir. Ne manquez pas de vous trouver ici demain à la même heure. ” Cabronéz retourna chez lui et pendant la nuit il fut encore inquieté par l'ombre de Penna Flor.



*Trente sixième journée.*

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le vieux Chef cédant à l'impatience de son auditoire se hâta de reprendre la suite de son récit, ou plutôt de celui que Busqueros fesoit au chevalier de Toledé. Il lui racontoit que Cabronez s'étant trouvé au rendez vous que [le] pellerin lui avoit donné. Celui-ci réprit en ces termes le fil de sa narration :

*Suite de l'histoire du Pellerin réprouvé*

Ma bombonière étoit vuide, mes pastilles épuisées. Mais nos regards et nos soupirs sembloient encore vouloir ranimer nos flammes éteintes. Nos pensées se nourrissoient de souvenirs criminels, et nos lang[u]eurs avoient leurs coupables délices. C'est le propre du crime d'étouffer les sentiments de la nature. Madame de Santarez livrée à des discours [*sic*] éfrenés oubloit que son père languissoit dans un cachot, et que peut être son arrêt de mort étoit prononcé. Si elle n'y pensoit guere, moi j'y pensois encore moins. Mais j'y fus rappelé de la manière que je vais raconter.

Un soir je vis entrer chez moi un homme soigneusement enveloppe dans son manteau. Ce qui me causa quelque frayeur et je ne fus pas trop rassuré lorsque je vis que pour mieux se déguiser il avoit même pris un masque. Le mystérieux personnage me fit signe de m'asseoir, s'assit lui même et me dit " Seigneur Hervas vous me paraissez lié avec Madame Santarez. Je veux m'ouvrir à vous sur ce qui la concerne. L'affaire étant sérieuse il me seroit pénible d'en traiter avec une femme. Madame Santarez avoit donnée sa confiance, à un étourdi, nommé Christophe Sparadoz. Il est aujourd'hui dans la même prison ou se trouve le Sieur Goranez père de la dite dame. Ce fou là croyoit avoir le secret de certains hommes puissants, mais ce secret c'est moi qui en suis le dépositaire, et ce [*sic*] voici en peu de mots. D'aujourd'hui en huit jours, une demi heure à près le soleil couché je passerai devant cette porte, et je dirai trois foix le nom du détenu Goranez, Goranez, Goranez, à la troisième foix vous me remettrez un sac de trois mille pistoles. Monsieur Goranez n'est plus à Segovie, mais dans une prison de Madrid. Son sort sera décidé avant le milieu de la même nuit. Voila ce que j'avois à dire, ma commission est finie. " En même tems l'homme masqué se leva et partit.

Je savois ou je croyois savoir que Madame Santarez n'avoit aucun moyen pécuniaire. Je me proposai donc d'avoir recours à don-Belial. Je me contentai de dire à ma charmante hotesse que Don Christophe ne venoit plus chez elle parce qu'il étoit devenu suspect à ses supérieurs, mais que j'avois moi même des intelligences avec les bureaux, et que j'avois tout lieu d'espérer un entier succès. L'espoir de sauver son père remplit Madame Santarez de la joye la plus vive. Elle ajouta la reconnaissance à tous les sentiments que je lui inspirois déjà. L'abandon de sa personne lui parut moins criminel. Un bienfait aussi grand paroisoit devoir l'absoudre. Des délices nouvelles occuperent encore tous nos moments. Je m'en arrachai une nuit pour voir Don Béalial. " Je vous attendois /:me dit-il:/ je savois bien que vos scrupules ne dureroient guere et vos rémords encore moins. Tous le[s] fils d'Adam sont fait de la meme pate. Mais je ne m'attendois pas que vous fussiez sitôt las de plaisirs tels que ne les ont jamais goûté les rois de ce petit globe qui n'avoient pas ma bombonière.

— Helas Seigneur Béalial /:lui repondis-je:/ une partie de ce que vous dites, n'est que trop véritable, mais il ne l'est point que mon état me lasse. Je crains au contraire que s'il venoit à finir [la vie] n'eut plus de charmes pour moi.

— Cependant /:me dit Don Belial:/ vous etes venu me demander trois mille pistoles pour sauver le Sieur Goranez et dès que celui ci sera justifié il prendra chez lui sa fille et ses petites filles. Il a déjà disposé de leur main en faveur de deux commis de son bureau. Vous verrez dans les bras de ces heureux époux deux objets charmants, qui vous avoient sacrifié leur innocence et qui pour prix d'une belle [*sic*] offrande ne demandoient qu'une part aux plaisirs, dont vous étiez le centre. Plutôt inspirées par l'émulation que par la jalousie chacune d'elles étoit heureuse du bonheur qu'elle vous avoit donné, et jouissoit sans envie de celui que vous deviez à l'autre. Leur mère plus savante et non moins

passionée pouvoit grâce à ma bombonière voir sans humeur le bonheur des ses filles. Après de tels moments que ferez vous le reste de vôtre vie ? Irez vous rechercher les légitimes plaisir de l'hymen, ou soupirer le sentiment près d'une coquette qui ne pourra même vous promettre l'ombre des voluptés qu'aucun mortel avant vous n'avoit connu ? ”

Ensuite Don Belial changeant de ton me dit “ Mais non j'ai tort le père de Madame Santarez est reellement innocent. Et il est en votre pouvoir de le sauver. Le plaisir de faire une bonne action doit l'emporter sur tous les autres.

— Monsieur /:lui répondis-je:/, vous parlez bien froidement des bonnes actions, et bien chaudement des plaisirs qui après tout sont ceux du péché. On diroit que vous voulez mon eternelle perdition. Je suis tenté de croire que vous êtes... ”

Don Belial ne me laissa point achever “ Je suis /:me dit-il:/ l'un des principaux membres d'une association puissante, dont le but est de rendre les hommes heureux en les guérissant de vains préjugés qu'ils sucent avec le lait de leur nourrice, et qui les genent ensuite dans tous les désirs ; nous avons publié de très bons livres, où nous prouvons admirablement, que l'amour de soi est le principe de toutes les actions humaines, et que la douce pitié, la pitié filial, l'amour brulant et tendre, la clemence dans les rois sont autant de raffinements de l'egoïsme. Or si l'amour de soi même est le mobile de toutes nos actions. L'accomplissement de nos propres désirs en doit être le but naturel. Les législateurs l'ont bien senti. Ils ont écrit les loix de manière à ce qu'elle pussent être éludées et les intéressés n'y manquent guerre.

— Eh quoi /:lui dis-je:/ Seigneur Belial ne régardez vous pas le juste et l'injuste comme des qualités réelles ?

— Ce sont /:me répondit-il:/ des qualites relatives. Je vous le ferai comprendre avec le secours d'un apolloque.

Des insectes très petits rempoient sur le sommet de hautes herbes, l'un d'eux dit aux autres : “ Voyez ce Tigre couché près de nous. C'est le plus doux des animaux. Jamais il ne nous fait de mal. Le mouton au contraire est un animal féroce, s'il en venoit un, il nous dévoreroit avec l'herbe qui nous sert d'asyle. Mais le Tigre est juste en vengeroit [*sic*]. ”

Vous pouvez en conclure Seigneur Hervas que toutes les idées du juste est de l'injuste, du bien et du mal, sont relatives, et nullement absolues ou générales. Je conviens avec vous qu'il y a une sorte de satisfaction niaise attachée à ce qu'on appelle les bonnes actions. Vous en trouverez surement à sauver le bon Monsieur Goranez qui est accusé injustement. Vous ne devez pas hésiter à le faire si vous êtes las de vivre avec sa famille. Faites vos réflexions, vous en avez le tems. L'argent doit être remis samedi une demi heure après le couché du soleil Soyez ici dans la nuit de vendredi au samedi. Les trois milles pistoles seront prêtes à minuit précis. Adieu agréez encore cette bombonière. ”

Je réournai chez moi, et chemin faisant je mangeai quelques pastilles. Madame Santarez et ses filles m'attendoient et ne s'étoient pas couchées. Je voulus parler du prisonnier, on ne m'en donna pas le tems... Mais pourquoi révelerois-je tant de forfaits honteux. Il vous suffira de savoir qu'abandonnés à des désirs sans frein. Il n'étoit plus en notre pouvoir de mesurer le tems et de compter les jours. Le prisonnier fut entièrement oublié.

La journée du samedi alloit finir. Le soleil couché derier les nuages, me parût jeter dans le ciel, des reflets couleurs de sang, des éclaires soudains me faisoient tressalir. Je cherchois à me rappeler ma dernière conversation avec Don Belial. Tout à coup, j'entens une voix creuse et sepulcrale repeter trois fois : “ Goranez, Goranez, Goranez ”.

“ Juste ciel /:s'écria M<sup>e</sup> Santarez:/ Est ce un esprit du ciel ou de l'enfer. Il m'avertit que mon père n'est plus. ” J'avois perdu connoissance lorsque je l'eus retrouvé je pris le chemin du Mansanarez pour faire une dernière tentative auprès de Don Belial. Des Alguasils m'arretèrent et me conduisirent dans un quartier que je ne connoissois pas du tout, et dans une maison que je ne connoissois pas davantage, mais que je vis bientôt être pour une prison. On me mit des fers et l'on me fit entrer dans un obscur caveau

J'entendis près de moi un bruit de chaines. “ Est [*sic*] le jeune Hervas ? /:me demanda le compagnon de mon infortuné:/

— Oui /:lui répondis-je:/ Je suis Hervas et je reconnois au son de ta voix que tu est Christophe Sparados. As tu des nouvelles de Goranez ? Etoit-il innocent ?

— Il étoit innocent /:dit Don Cristophe:/ mais son accusateur avoit ourdi sa trame avec un art qui mettoit dans sa main sa perte ou son salut. Il lui demandoit trois mille pistoles. Goranez n'a pu se les procurer, et vient de s'étrangler en prison. On m'a donné aussi le choix de m'étrangler, ou de passer le reste de mes jours au chateau de Laroche sur la côte d'Affrique. J'ai choisi le dernier parti et je me propose de m'échapper dès que je le pourrai et de me faire Mahométan. Quant à toi mon ami tu vas avoir la question extraordinaire pour te faire avouer des choses dont tu n'as aucune idée. Mais la liaison avec Madame Santarez fait supposer, que tu es instruit et complice de son père. ”

Qu'on se représente un homme dont le corps et l'ame étoient également amolis dans le[s] voluptés, et cet homme menacé des horreurs d'un suplice cruellement prolongé. Je crus déjà ressentir les douleurs de la torture. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Le frisson de la terreur pénétra mes membres ils n'obeirent plus à ma volonté, mais au[x] mouvement[s] soudains d'impulsions convulsives.

Un géolier entra dans la prison et vint chercher Sparadoz, celui ci en s'en allant me jetta un poignard, je n'eus pas la force de le saisir encor moins aurois-je cru [*sic*] celle de me poignarder. Mon désespoir étoit de telle nature que la mort elle même ne pouvoit me rassurer.

“ Oh ! Belial /:m'ecriai-je:/ Belial je sais bien qui tu es, et pourtant je t'invoque.

— Me voici /:s'écria l'esprit immonde:/ Prends ce poignard, fais couler ton sang, et signes le papier que je te présente

— Ah ! bon ange /:m'ecriai-je alors:/ m'avez vous tout a fait abandonné ?

— Tu l'invoque trop tard /:s'écria Satan, grinçant les dents et vomissant la flâme:/ ” En même tems il imprima sa grife sur mon front. J'y sentis une douleur cuisante et je m'évanouis ou plutôt je me croyois évanoui, mais j'étois réellement en extase. Une lumière soudaine éclaira la prison. Un Cherubin aux ailes brillantes me presenta un miroir et me dit “ Vois sur ton front le Thau renversé. C'est le signe de la réprobation. Tu le veras à d'autres pécheurs tu en ramenera douze dans la voye du salut et tu y rentreras toi même, prends cet habit de pellerin et suis moi. ”

Je me reveillai ou je crûs me réveiller, et réellement je n'étois plus dans la prison, mais sur le grand chemin qui va en Gallice. J'étois vêtu en Pellerin.

Bientôt après une troupe de Pellerins vint à passer. Ils alloient à Saint Jaques de Compostelle. Je me joignis à eux et je fis le tour de tous les lieux saints de saints [*sic*] de l'Espagne. Je voulois passer en Italie et visiter Lorete. J'étois dans les Asturies, je pris ma route par Madrid et je cherchai la maison de Madame Santarez, je ne pus la retrouver, bien que je ne reconnusse toutes celles du voisinage. Ces fascinations me prouverent que j'étois encore sous la puissance de Satan. Je n'osai pousser plus loin mes recherches.

Je visitai quelques églises, puis j'allai au bon-retiro. Ce jardin étoit absolument désert. Je n'y vis qu'un seul homme, assis dans un banc. La grande croix de Malte brodée sur son manteau me prouva qu'il étoit un des principaux membres de l'Ordre, il paroissoit reveur, et même comme immobile à force d'être plongé dans sa rêverie.

En l'approchant de plus près il me parut voir sous ses pieds un abime dans le quel sa figure se peignoit renversée comme il arrive à ceux qu'on voit près de l'eau. Mais ici l'abime paroissoit rempli de feu.

Lorsque j'approchai davantage l'illusion optique n'eût plus lieu, mais en observant cet homme je vis qu'il avoit au front le Thau renversé, signe de reprobation que le Chérubin m'avoit fait voir dans le miroir sur mon probre [*sic*] front.

*Trente et septième Journée.*

*Suite de l'histoire de Hervas Pellerin réprouvé.*

Il me fut aisé de comprendre que je voyois un des douzes pécheurs qui dévoient être par moi ramenés dans la voye du Salut. Je cherchai à gagner la confiance de celui-ci. Je l'obtins lorsqu'il fut convaincu, que mon motif n'étoit point une vaine curiosité. Il étoit nécessaire qu'il me fit son histoire. Je la lui demandai et il la commencai en ces termes :

*Histoire du Commandeur de Toralva.*

Je suis entré dans l'ordre de Malte avant d'être sorti de l'enfance, ayant été reçu comme l'on dit : *de pagérie*. Les protections que j'avois en cour m'obtinent l'avantage de tenir galère à vingt cinq ans et le grand maître étant l'année suivante entré en *donnaison* me conféra la meilleure commanderie de la langue d'Arragon. Je pouvois donc et je puis encore prétendre aux premières dignités de l'ordre. Mais comme on n'y pa[r]vient que dans un âge avancé et qu'en attendant, je n'avois absolument rien à faire. Je suivis l'exemple de nos premiers baillifs, qui peut être eussent dû m'en donner un meilleur, en un mot je m'occupai à faire l'amour. Ce que je regardois alors comme un péché des plus veniels, et plut au Ciel que je n'en eusse point commis de plus grave. Celui que j'ai à me reprocher est un emportement coupable, qui m'a fait braver ce que nôtre religion a de plus sacré. Je n'y pense qu'avec effroy mais n'enticipons point.

Vous saurez donc que nous avons à Malte quelques familles nobles de l'isle qui n'entrent point dans l'ordre et n'ont aucune rélation avec les chevaliers de quelque rang que ce soit. Ne reconnoissant que le grand maître qui est leur souverain et le chapitre qui est son conseil.

Après cette classe il en vient une mitoyenne qui exerce les employes et recherche la protection des chevaliers. Les dames de cette classe se donnent à elles mêmes et sont désignées par le titre : *d'honorates* qui en Italien veut dire honorées, et surement elles le meritent par la decence qu'elles mettent dans leur conduite et s'il faut tout vous dire, par le mystère, qu'elle mettent dans leurs amours.

Une longue experience a prouvé aux dames honorates que, le mystère étoit incompatible avec le caractère des chevaliers françois ou du moins qu'il étoit infiniment rare, de leur voir reunir la discretion à toutes les belles qualités qui les distinguent Il en est résulté que les jeunes gens de cette nation acoutumés en tout pays à de brillants succès près du séxe, doivent à Malte se borner à des prostituées. Les chevaliers Allemands. D'ailleurs peu nombreux sont ceux qui plaisent le mieux aux honorates, et je crois qu'ils le doivent à leur teint blanc et rosé. Après eux ce sont les Espagnols et je crois que nous le devons à notre caractère, qui passe avec raison pour être honnête et sûr.

Les Chevaliers François, mais sur tout les caravanistes se vengent des honorates en les raillant de toutes manières, sur tout en dévoilant leurs intrigues secrets. Mais comme ils font bande à part et qu'ils négligent d'apprendre l'Italien qui est la langue du pays. Tout ce qu'ils disent ne fait pas grande sensation.

Nous vivions donc en paix ainsi que nos honorates, lorsqu'un vaisseau de France, nous ammena le Commandeur de Foulequère de l'ancienne maison de[s] sénechaux de Poitou, issus des Comtes d'Angoulême. Il avoit été d'autre foix à Malte et toujours il avoit eû des affaires d'honneur. Aprésent il venoit solliciter le généralat des galères. Il avoit passé trente cinq ans, en consequence on s'attendoit à le trouver plus rassis. En effet le commendeur n'étoit pas quereleur et tapageur comme il l'avoit été. Mais il étoit hautin impérieux, et même factieux, prétendant à plus de considération que le grand maître lui même.

Le Commandeur ouvrit sa maison. Les chevaliers françois s'y rendoient en foule. Nous y alions peu, et nous finimes par n'y pas aller du tout, parceque nous y trouvions la conversation établie sur des sujets qui nous étoient désagréables. Entre autres sur les *honorates* que nous aimions et respections.

Lorsque le Commandeur sortoit on le voyoit entouré de jeunes Caravanistes. Souvent il les menoit dans la rue étroite. Leur montrait les endroits où il s'étoit batû, et leur racontoit toutes les circonstances de ses duels.

Il est bon de vous dire que selon nos usages, le duel est defendu à Malte excepté dans la rue *étroite* qui est une ruelle où nulle fenêtre ne donne. Elle n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux hommes puissent se mettre en garde et croiser leurs fers. Ils ne peuvent reculer. Les adversaires se mettent en large de la rue. Cet usage a été autre fois introduit pour empêcher les assassinats, car l'homme qui croit avoir un ennemi ne passe pas par la rue étroite, et si l'assassinat étoit commis ailleurs, on ne pourroit plus le faire passer pour une rencontre. D'ailleurs il y a peine de mort pour qui viendrait, dans la rue étroite avec un poignard. Le duel est donc non seulement toléré à Malte, mais même permis. Cependant cette permission est pour ainsi dire tacite. Et loin d'en abuser on en parle avec une sorte de honte, comme d'un attentat contraire à la charité chretienne et mal seant dans le chef lieu d'un ordre Monastique.

Les promenades du Commandeur dans la rue *étroite* étoient tout à fait déplacées. Elles eurent le mauvais effet de rendre les Caravanistes françois très querelleurs, et d'eux mêmes ils y étoient assez portés.

Ce mauvais ton alla en augmentant. Les chevaliers Espagnols augmenterent aussi des réserves. Enfin ils se rassemblèrent chez moi, et me demanderent ce qu'il y avoit à faire pour arreter une pétulance qui devenoit tout à fait intolérable. Je remerciai mes compatriotes de l'honneur qu'ils me faisoient en m'accordant leur confiance. Je leur promis d'en parler au commandeur, lui représentant la conduite des jeunes gens françois, comme une sorte d'abus dont lui seul pouvoit arreter les progrès par la grande consideration et le respect qu'on avoit pour lui dans les trois langues de sa nation. Je me promettois de mettre dans cette explication tous les égards dont elle étoit susceptible, mais je n'esperois pas qu'elle put finir sans un duel, cependant comme le sujet de ce Combat singulier me fesoit honneur, je n'étois pas trop taché [*sic*] de l'avoir. Enfin je crois que je me laissai aller à une sorte d'Antipathi que j'avois pour le Commandeur.

Nous étions alors dans la semaine sainte, et il fut convenu que mon entrevue avec le Commandeur n'auroit lieu que dans une quinzaine de jours. Je crois qu'il eût connoissance de ce qui s'étoit passé chez moi, et qu'il vouloit me prevenir en me faisant une querelle.

Nous arrivames au Vendredi saint, vous savez que selon l'usage Espagnol, si l'on s'intéresse à une femme, on la suit ce jour là d'église en église pour lui presenter l'eau bénite. On le fait un peu par jalousie, crainte qu'un autre ne la présente et ne prenne cette occasion de lier connoissance. Cet usage Espagnol s'étoit introduit à Malte. Je suivois donc une jeune *honoree* à qui j'étois attaché depuis plusieurs années. Mais de la première Eglise où elle entra, le Commandeur l'aborda avant moi, se place entre nous, me tournant le dos, et se reculant quelque fois pour me marcher sur les pieds ce qui fut remarqué.

Au sortir de l'église j'abordois mon homme d'un air indifferent et comme pour lui parler des nouvelles. Je lui demandai ensuite dans quelle église il comptoit aller ? il me la nomma. Je m'offris de lui montrer un chemin plus court. Je le menai sans qu'il s'en aperçut dans la rue étroite. Lorsque nous y fumes je tirai l'épée, bien sur d'ailleurs, que personne ne nous troubleroit en un jour comme celui la, où tout le monde est aux Eglises.

Le Commandeur tira aussi son épée, mais il en baissa la pointe " Eh quoi /:me dit il:/ un Vendredi saint " Je ne voulus rien attendre.

" Ecoutez /:me dit-il:/ il y a plus de six ans que je n'ai fait mes dévotions, je suis épouvanté de l'état de ma conscience. Dans trois jours... "

Je suis d'un naturel paisible et vous savez que les gens de ce caractère une fois irrités n'entendent plus raison. Je forçai le commandeur à se mettre en garde, mais je ne sais quelle terreur se peignoit dans ses traits. Il se mit contre le mur, comme si prévoyant qu'il seroit renversé il cherchait déjà un appui. En effet dès le premier coup, j'alongeai mon épée et la lui passai au travers du corps. Il baissa sa pointe s'appuya contre la muraille et dit d'une voix mourante. " Je vous pardonne, puisse le Ciel vous pardonner. Portés mon épée à Tete-Foulque, et faites dire cent messes dans la Chapelle du chateau. " Il

expira. Je ne fis pas dans le moment une grande attention à ses dernières paroles et si je les ai retenues, c'est que je les ai entendues repetter depuis. Je fis ma déclaration dans la forme usitée. Je puis dire que devant les hommes, mon duel ne me fit aucune tort. Foulquère étoit détesté, et l'on trouva qu'il avoit mérité son sort. Mais il me parut que devant Dieu mon action étoit très coupable. Surtout à cause de l'omission des sacrements et ma conscience me faisoit de cruels reproches. Ceci dura huit jours.

Dans la nuit du Vendredi au Samedi, je fus réveillé en sursaut et regardant autour de moi, il me parut que je n'étois pas dans ma chambre mais au milieu de la rue *étroite* et couché sur le pavé. Je m'étonnois d'y être lorsque je vis distinctivement le Commandeur appuyé contre le mur. Le spectre eût l'air de faire un effort pour parler et me dit : " Portez mon épée à Tête-Foulque et faites dire cent messes dans la chapelle du château. " A peine eu-je entendu ces paroles que je tombai dans un sommeil léthargique. Le lendemain je m'éveillai dans ma chambre, et mon lit, mais j'avois parfaitement conservé le souvenir de ma vision.

La nuit d'après je fis coucher un valet dans ma chambre, et je ne vis rien, non plus que les nuits suivantes. Mais dans la nuit du vendredi au Samedi j'eus encore la même vision avec la différence que je vis mon valet couché sur le pavé à quelques pas de moi. Le spectre du Commandeur m'apparut et me dit les mêmes choses. La même vision se répéta en suit tous les vendredis. Mon valet alors révoit qu'il étoit couché dans la rue *étroite* mais d'ailleurs il ne voyoit ni n'entendoit le Commandeur.

Je ne savois d'abord ce que c'étoit que *Tête Foulque* où le Commandeur vouloit que je portasse son épée. Des chevaliers Poitevins m'apprirent que c'étoit un château situé à trois lieues de Poitiers, au milieu d'un[e] forêt, qu'on en racontoit dans les pays bien des choses extraordinaires et qu'on y voyoit aussi bien des objets curieux, tels que l'Armure de Foulque, Taillefer, et les armes des chevaliers qu'il avoit tués. Et que c'étoit même un usage dans la maison des Foulqueres d'y déposer les armes qui leur avoient servi soit à la guerre soit dans les combats singuliers. Tout ce ci m'intéressoit, mais il falloit songer à ma conscience.

J'allai à Rome et me confessai au grand pénitencier. Je ne lui cachai pas ma vision dont j'étois toujours obsédé. Il ne me refusa pas l'absolution, mais il la donna conditionnelle après ma pénitence faite, les cent messes au chapelle de Tête Foulque en faisoient partie. Mais le ciel accepta l'offrande et dès le moment de la confession je cessai d'être obsédé par le spectre du Commandeur. J'avois apporté de Malte son épée et je pris aussitôt que je le pus le chemin de la France.

Arrivé au Poitiers je trouvai qu'on y étoit informé de la mort du Commandeur et qu'il n'y étoit pas plus regreté qu'à Malte. Je laissai mon équipage en ville, je pris un habit de pèlerin et un guide. Il étoit convenable d'aller à pied, mais aussi bien le chemin de Tête Foulque n'étoit pas praticable pour les voitures.

Nous trouvâmes la porte du Donjon fermé nous sonnâmes longtemps au beffroi enfin le chatelain parut. Il étoit le seul habitant de Tête Foulque avec un hermite qui desservoit la chapelle, et que nous trouvâmes faisant sa prière. Lorsqu'il eût fini, je lui dis que j'étois venu lui demander cent messes. En même temps je déposai mon offrande sur l'autel. Je voulus y laisser aussi l'épée du Commandeur, mais le chatelain me dit qu'il falloit la mettre dans l'Armerie ou sale des armes, avec toutes les épées des Foulqueres tués en duel et de ceux qu'ils avoient tués ; que tel étoit l'usage consacré. Je suivis le Chatelain dans l'Armerie où je trouvai en effet des épées de toutes tailles ainsi que des portraits à commencer par le portrait de Foulque Taillefer Comte d'Angouleme<sup>1</sup> le quel fit bâtir Tête Foulque pour un sien fils manzier /:c'est à dire batard:/ le quel fut Sénéchal de Poitou et so[u]che des Foulqueres de tête Foulque.

Les portraits du Sénéchal et de sa femme étoient aux deux côtés d'une grande cheminée placée dans l'angle de l'Armerie. Ils étoient d'une grande vérité, les autres portraits étoient également bien peints quoique dans le style du temps, mais aucun n'étoit aussi frappant que celui de Foulque Taillefer. Il étoit peint en buffe l'épée à la main et saisissant sa rondache que lui présentoit un écuyer. La plus

---

<sup>1</sup> Un espace libre a été ménagé.

part des épées étoient attachées au bas de ce portrait, où elles formoient une sorte de faisceau.

Je priai le chatelain de faire du feu dans cette sale et d'y porter mon souper " Quant au souper /:me répondit-il:/ je le veux bien, mais mon cher Pellerin je vous engage à venir coucher dans ma chambre. "

Je demandai le motif de cette précaution " Je m'entens /:répondit le Chatelain:/ et je vais toujours vous faire un lit auprès du mien. " J'acceptai sa proposition avec d'autant plus de plaisir que nous étions au vendredi et que je craignois un retour de ma vision.

Le Chatelain alla s'occuper de mon souper, et je me mis à considerer les armes et les portraits. Ceux ci comme je l'ai dit étoient peints avec beaucoup de vérité. A mesure que le jour baissoit les draperies d'une sombre couleur se confondoient dans l'ombre avec le fond obscur du tableau, et le feu de la cheminée ne fesoit distinguer que les visages. Ce qui avoit quelque chose d'effrayant, où peut être cela me parut ainsi, parceque l'état de ma conscience me donnoit un effroy habituel.

Le chatelain apporta mon soupé qui consistoit en un plat de truites pechées dans un ruisseau voisin. J'eus aussi une bouteille d'un vin assez bon. Je voulois que l'hermite se mit à table avec moi, mais il ne vivoit que d'herbes cuites à l'eau.

J'ai toujours été exact à dire mon bréviaire, qui est d'obligation pour les chevaliers Profes du moins en Espagne. Je tirai donc mon bréviaire de ma poche ainsi que mon rosaire et je dis au Chatelain que n'ayant point encore someil, je resterai à prier jusqu'à ce que la nuit fut plus avancée, et qu'il eût seulement à me montrer ma chambre " A la bonne heure /:me répondit il:/ l'hermite à minuit viendra faire sa prière dans la chapelle attenante. Alors vous descendres ce petit escalier et vous ne pouvez manquer ma chambre, dont je laisserai la porte ouverte, ne restez pas ici après minuit. "

Le chatelain s'en alla. Je me mis à prier et de tems en tems à mettre quelque buche dans le feu, mais je n'osai trop régarder dans la sale, car les portraits me sembloient prendre un air tout à fait vivant. Si j'en fixois un de suite il me paroissoit cligner les yeux et tordre la bouche. Sur tout le Sénéchal et sa femme qui etoient des deux cotés de la cheminée, je crus voir qu'ils me jetoient des regards pleins de couroux, et qu'en suite ils se régardoient l'un l'autre. Un coup de vent soudain ajouta à mes terreurs, car non seulement il ebranla les fenetres, mais il agita les faisceaux d'armes et leurs cliquetics me faisoient tressaillir. Cependant je priois avec ferveur.

Enfin j'entendis l'hermite psalmodier et lorsqu'il eût fini je descend[i]s l'escalier pour gagner la Chambre du Chatelain. J'avois en main un bout de chandelle, le vent l'éteignit, je rémontai pour la ralumer, mais quel fut mon étonnement de voir le Sénéchal et la Senéchal descendu de leurs cadres et assis au coin du feu. Ils causoient familièrement et l'on pouvoit entendre leurs discours : " Ma mie /:disoit le Sénéchal:/ que vous semble d'i celui Castillan qui a occis le Commandeur sans lui octroyer confession ?

— Me semble /:répondit le spèctre féminin:/ me semble m'amour avoir en ce fait félonie et mauvaiseté. Ains cūi dai-je Messire Taillefer ne laissera le Castillan partir du chatel sans le gant lui jetter "

Je fus très éffrayé, et me jettai dans l'escalier. Je cherchai la porte du Chatelain et ne pus la trouver à tatons. J'avois toujours en main ma chandelle eteinte. Je songeai à la ralumer et me rassurer un peu, je tachai de me persuader à moi même, que les deux figures que j'avois vues à la cheminée n'avoient existées que dans mon imagination. Je rémontai l'escalier et m'arretant à la porte de l'Armérie je vis qu'effectivement les deux figures n'étoient point auprès du feu, où j'avois cru les voir. J'entrai donc hardiment, mais à peine avois-je fait quelque pas, que je vis au milieu de la sale Mesire taillefer en garde et me présentant la pointé de son épée. Je voulus retourner à l'escalier mais la porte étoit occupée par une figure d'eccuyer qui me jetta un gantelet. Ne sachant plus que faire je me saisis d'une épée, que je pris dans un faisceau d'armes, et je tombai sur mon phantastique adversaire Il me parut même l'avoir pour fendu en deux, mais aussitôt je reçus au dessous du cœur un coup de pointe qui me brula comme eut fait un fer rouge. Mon sang inonda la sale et je m'évanouis.

Je me reveillai le matin dans la chambre du Chatelain. Ne me voyant pas venir il s'etoit muni d'eau benite et étoit venu me chercher, il m'avoit trouvé etendu sur le parquet sans connoissance mais sans aucune blessure, celle que j'avois cru recevoir n'étoit qu'une fascination. Le Chatelain ne me fit pas de

questions et me conseilla seulement de quitter le Chatel.

Je partis et pris le chemin de l'Espagne. Je mis huit jours jusqu'à Bayonne, j'y arrivai un vendredi et me logeai dans une auberge. Au milieu de la nuit je m'éveillai en sursaut, et je vis devant mon lit Messire Taillefer qui me menacoit de son épée. Je fis le signe de la croix et le spèctre parut se fondre en fumée. Mais je sentis le même coup d'épée que j'avois cru recevoir au chatel de Tête foulque. Il me parut que j'étois baigné dans mon sang ; je voulus appeller et quitter mon lit ; l'un et l'autre m'étoit impossible. Cette angoisse inexprimable dura jusqu'au premier chant du coq. Alors je me rendormis, mais le lendemain je fus malade et dans un état à faire pitié. J'ai eû la même vision tous les vendredis. Les actes de dévotion n'ont pu m'en délivrer. Ma melancolie me conduira au tombeau et j'y descendrai avant d'avoir pû me délivrer de la puissance de Satan un reste d'espoir en la misericorde divine me soutient encore et me fait supporter mes maux.

Le Commandeur de Toralva finit ici sa rélation, ou plutôt ce fut le Pellerin réprouvé, qui après l'avoir faite à Cabronez reprit en ces termes le fil de sa propre histoire.

### *Suite de l'histoire du Pellerin réprouvé*

Le Commandeur de Toralva étoit un homme religieux quoique il eût manqué à la religion, en se battant sans permettre à son adversaire de mettre ordre à sa conscience. Je lui fis aisement comprendre que s'il vouloit réellement se délivrer des obsessions de Satan, il falloit visiter les lieux saints que le pecheur ne va jamais chercher sans y trouver les consolations de la grâce.

Toralva se laissa facilement persuader, nous avons visité ensemble les lieux saints de l'Espagne. Ensuite nous avons passé en Italie. Nous avons vû Lorete et Rome. Le grand penitencier lui a donné non plus l'absolution conditionel mais générale, et accompagnée de l'indulgence Papale. Toralva complètement délivré est allé à Malte et je suis révenu à Madrid d'où je suis venu à Salamanque. Des la premier fois que je vous ai vu, j'ai distingué sur votre front le signe de la réprobation et toute votre histoire m'a été révélée. Le Comte de Penna Flor avoit veritablement le dessein de seduire toutes les femmes et de les posseder. Mais il n'en avoit seduit ni possedé aucune, n'ayant jamais commis que des péchés d'intention, son ame n'étoit point en danger. Mais depuis deux ans il avoit négligé les devoirs de la religion il alloit y satisfaire lorsque vous l'avez fait assassiner, ou du moins vous avez contribuéz à son assassinat. Voila les causes de l'obsession dont vous etes tourmanté. Il n'est qu'un moyen de vous en délivrer. C'est de suivre l'exemple du Commandeur. Je vous servirai de Guide vous savez que mon propre salut y est interessé.

Cabronez se laissa persuader. Il visita les lieux saints de l'Espagne puis d'Italie. Il fut deux ans dans ces pèllérinages. Madame Cabronez passa ce tems à Madrid, où s'étoient établies sa mère et sa sœur.

Cabronez revint à Salamanque où il trouva sa maison dans le meilleur ordre, et son épouse fort embellie aimable et douce. Au bout de deux mois, elle alla encore à Madrid voir sa mère et sa sœur, puis elle revint à Salamanque et finit par y rester tout à fait lorsque le Duc d'Arcos a été nommé à l'ambassade de Londres.

Ici le Chevalier de Toledé prit la parole et dit " Monsieur Busqueros je ne vous en tiens pas quite. Je veux avoir la fin de cette histoire et savoir ce que Madame Cabronez est devenue.

— Elle est dévenu veuve /:dit Busqueros:/ puis elle s'est remarié et sa conduite est éxemplaire, mais tenez la voila qui vient par ici, et je crois qu'elle prend le chemin de votre maison.

— Que dites vous /:s'écria Toledé:/ mais celle que vous voyez est Madame Uscariz ? Ah la bonne pièce elle m'avoit persuadé que j'étois sa première inclination. Elle me le payera. "

Le Chevalier qui vouloit être seul avec sa maitresse se hatta de nous renvoyer.



### *Trente et huitième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le chef se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de sa narration :

#### *Suite de l'histoire du chef Bohémien.*

Le Chevalier de Tolède instruit de la véritable histoire de Madame Uscaritz s'amusa quelque tems à lui parler de Francheta Cabronez, comme d'une personne charmante, qu'il eût désiré connoître et qui seule pouvoit le rendre heureux, et qui seule eût pû l'attacher et le fixer. Ensuite il se lassa de ce badinage ainsi que de Madame Uscaritz elle même.

On lui destinoit le prier [sic] de Castille il vint à vaquer, il se hata d'aller à Malte, je perdis pour un tems un protecteur qui pouvoit s'opposer aux projets que Busqueros avoit formé contre le grand encrier de mon père. Je fus spectateur de toute cette intrigue, sans pouvoir y mettre d'obstacle ; et voici comment se passa la chose.

Je vous ai dit au commencement de mon histoire que mon père alloit tous les matins prendre l'air, sur un balcon qui regardoit la rue de Tolède, ensuite il alloit à un autre balcon qui donnoit sur la ruelle, et lorsqu'il appercevoit les voisins vis à vis il les saluoit en leur disant *Agour*. Il n'aimoit point à rentrer chez lui sans avoir placé son salut. Les voisins pour ne pas le rétenir trop long tems s'empressoient à venir recevoir son compliment. D'ailleurs il n'avoit avec eux aucune relation. Ces bons voisins délogerent et furent remplacées par mes dames Cimientots parentes éloignées de Don Roque Busqueros. Madame Cimiento, la tante, étoit une personne de quarante ans, dont le teint étoit fraix, l'air doux et composée. Mademoiselle Cimento la nièce étoit grande et bien faite, elle avoit [d']assez beaux yeux et de très beaux bras.

Les deux dames prirent possession de leur appartement aussitôt qu'il fût vaquant et le lendemain, lorsque mon père vint au balcon de la ruelle, il fut charmé de [les] voir au balcon vis à vis, qui reçurent son salut et le lui rendirent de l'air le plus gracieux. Cette surprise eût pour lui quelque chose d'agréable. Neanmoins il se retira dans son appartement et les dames se retirèrent de leur côté.

Ce commerce de politesse resta sur le même piéd pendant huit jours. Au bout de ce tems mon père découvrit dans la chambre de Mademoiselle Cimento un objet qui piqua sa curiosité. C'étoit une petite armoire vitrée, garnie de beaux [sic] et de flacons de cristal. Les uns sembloient remplis des couleurs les plus éclatantes, à l'usage de la teinture, d'autres de sable d'or d'argent et d'azur, d'autres d'un vernis doré. L'armoire étoit placée près de la fenêtre. Mademoiselle Cimento, vetue d'un simple corset, venoit chercher tantôt un flacon, tantôt un autre. Un bras d'albatre sembloit effacer l'éclat des brillantes matières qu'elle mettoit en œuvre. Mais qu'en faisoit elle ? mon père ne le pouvoit deviner. Et il n'avoit pas l'habitude de prendre des informations. Il aimoit mieux ignorer les choses.

Un jour Mademoiselle Cimento écrivoit tres près de la fenetre, son encre étoit épaissée, elle y versa de l'eau et la rendit, l'encre devint [sic] si claire qu'il lui fut impossible de s'en servir. Mon père inspiré par un sentiment de gallanterie remplit une bouteille d'encre et la lui envoya. La servante rapporta avec beaucoup de rémerciments, une boîte de carton qui contenoit douze batons de cire d'Espagne d'autant de couleurs différentes on y avoit imprimé des ornements et des devises du plus grand fini. Mon père savoit donc à quoi s'occupoit Mademoiselle Cimento, et son travail analogue au sien en étoit comme le complément à la dernière main. La perfection de l'aveu des amateurs y étant encore plus rare qu'à l'égard de l'encre mon père remplit d'admiration. Il plia une enveloppe, écrivit une adresse avec sa belle encre, et mit le cachet avec la nouvelle cire. Il s'y imprima parfaitement. Il posa l'enveloppe sur sa table et ne se lassa pas de là contempler. Le soir il alla chez Moreno ; un homme qu'il ne connoissoit pas y porta une boîte pareille à la siene, garnie d'un même nombre de batons. On en fit l'essai. Ils inspirerent une admiration universelle. Mon père y pensa toute la soirée, et la nuit il revoit de cire d'Espagne. Le matin il fit son salut accoutumé, et dit comme à l'ordinaire. Il

ouvrit même la bouche pour en dire davantage. Cependant il ne dit rien et rentra dans son appartement. Mais il se plaça de manière à voir ce qui se passait chez Mademoiselle Cimiento. La belle à l'aide d'une loupe examinait les meubles qu'essuyait sa servante, et lorsqu'elle y découvrit un brin de poussière [*sic*]. Mon père étoit fort attaché à la propreté de sa chambre, et le soin qu'il voyoit prendre à son aimable voisine lui donna pour elle beaucoup d'estime.

Je vous ai dit que l'occupation principale de mon père étoit de fumer de[s] cigars et de compter les passants ou les thuiques du palais d'Albe. Mais déjà au lieu d'y consacrer des heures il y passait à peine des minutes, un puissant attrait le ramenoit sans cesse vers le balcon de la ruelle.

Busqueros fut des premiers à être averti de ce changement, et il m'en informa en m'assurant que dans peu Don Phelipe Avadoro reprendroit son nom et quitteroit le sobriquet de Tintero. Quoique je ne me fusse guère occupé d'affaires d'intérêt. Je compris confusement que le mariage de mon père ne pouvoit mettre avantageux. J'allai chez ma tante Dalanosa qui en fut très affligée. Elle mit dans nôtre confiance son oncle le Theatin ; mais ce respectable religieux refusa nettement de se mêler de cette affaire, disant que le mariage étoit un sacrement d'institution toute divine, et qu'il ne lui étoit pas permis de le rompre il promit cependant de veiller à mes intérêts et de voir à ce qu'on ne me fit point de tort.

Le Chevalier de Toledé auroit pu m'aider mais il étoit à Malte. Je fus donc réduit à être spectateur de cette intrigue et quelques fois acteur, car Busqueros me faisoit porter les billets qu'il adressoit à ses parentes, mais il n'y alloit point lui-même et en général Madame Cimiento ne faisoit ni ne recevoit de visite.

Mon père de son côté sortoit plus rarement de chez lui. Il n'eût point aisément changé de plan de sa journée et renoncé volontairement à fréquenter le Théâtre, mais le moindre rhume lui étoit un prétexte de rester à la maison. Ces jours là, il quittoit rarement le côté de la ruelle et voyoit Mademoiselle Cimiento ranger les flacons ou même le[s] batons de cire d'Espagne. Ses beaux bras toujours en évidence s'emparèrent de son imagination, il ne put plus penser à autre chose.

Bientôt un nouvel objet vint exciter sa curiosité. C'étoit une jarre assez semblable à celle où il mettoit son encre, mais elle étoit beaucoup plus petite et placée sur un trepied de fer. Des lampes qui brûloient dessous y entretenoient une chaleur modérée. Bientôt on établit à côté de la jarre deux autres jarres pareilles. Le lendemain lorsque mon père parut au balcon après avoir dit *Agour* il ouvrit la bouche pour demander ce que l'on fesoit avec ses jarres, mais comme il n'avoit pas l'habitude de parler il ne dit mot et rentra chez lui.

Tourmanté par la curiosité, il prit le parti d'envoyer à Mademoiselle Cimiento, encore une bouteille d'encre, et on lui renvoya trois flacons de cristal, remplis d'encre rouge, verte et bleue.

Le lendemain mon père alla chez le libraire Moreno. Il y vint un homme employé au bureau des finances. Il avoit sous les bras un état de caisse, sous la forme de tableau ; quelques collones étoient en encre rouge, les titres en encre bleue et les lignes en encre verte. Le commis financier dit, qu'il avoit seul la composition de ses encres, et qu'il défioit qui que ce fut de lui en montrer de pareilles.

Quelqu'un que mon père ne connoissoit pas s'adressa à lui et dit " Seigneur Avadoro, vous qui faites si bien l'encre noire, sauriez vous faire de telles encres de couleur ? " Mon père n'aimoit point à être interpellé et s'embarassoit facilement. Il ouvrit cependant la bouche pour répondre à la question, mais il ne dit rien et préféra d'aller chez lui chercher les trois flacons. Leur contenu fut très admiré, et le commis financier demanda la permission d'en prendre des échantillons. Mon père comblé de louanges, en rapportoit intérieurement la gloire à la belle Cimiento, dont il ne savoit pas encore le nom. Rentré chez lui il prit son livre de recette, en trouva trois pour l'encre verte, sept pour la rouge, deux pour la bleue. Tout cela se confondoit dans sa tête, mais le[s] beaux bras de Mademoiselle Cimiento se peignoient distinctement à son imagination. Ses sens assoupis se reveillèrent et lui firent sentir leur pouvoir.

Le lendemain matin mon père saluant les belles eût enfin une envie décidée, de savoir leur nom, et il ouvrit la bouche pour le leur demander, néanmoins il ne dit rien du tout, et rentra dans son appartement.

Ensuite il alla au balcon de la rue de Toledé et vit un homme assez bien mis qui tenoit une bouteille

noire à la main, il comprit qu'il venoit lui demander de l'encre et remua bien toute celle de la jarre à fin de la lui verser de bonne qualité. Le robinet de la jarre, étoit à un tiers de la hauteur, en sorte qu'on ne risquoit jamais de tirer le gros marc. L'inconnu entra et mon père remplit sa bouteille, mais cet homme au lieu de s'en aller, mit la bouteille sur une table s'assit et demanda la permission de fumer un cigar.

Mon père vouloit repondre, mais il ne dit rien ; l'inconnu tira un cigar de sa boîte, et l'aluma à une lampe qui étoit sur la table.

L'inconnu n'étoit autre que l'impitoyable Busqueros " Seigneur Avadoro /:dit-il à mon père:/ vous composéz là une lique[u]r qui a fait bien du mal dans le monde. Que de complots, que de trahisons, que d'artifices, que de mauvais livres. Tout cela a coulé avec l'encre, sans parler des billets doux et de toutes les petites conspirations, contre le bonheur et l'honneur des époux. Qu'en dites vous Seigneur Avadoro ? Vous n'en dites rien, car d'ordinaire vous n'en dites rien, vous ne parlez pas. C'est égal, je parlerai bien pour deux, et c'est assez mon habitude. A ca M<sup>r</sup> Avadoro mettez vous près de moi, sur cette chaise, et je vous expliquerai mon idée, je pretends qu'il sortira de cette bouteille d'encre..." En disant ces mots Busqueros poussa la bouteille et l'encre se répandit sur les genoux de mon père, qui alla s'essuyer et se changer. En revenant il trouva Busqueros qui l'attendoit le chapeau à la main pour prendre congé de lui. Mon père charmé de le voir partir lui alla ouvrir la porte. Busqueros sortit en effet, mais il rentra aussitôt. " Eh bien /:dit il:/ Seigneur Avadoro, nous oublions que ma bouteille est vuide, mais ne vous en donné pas la peine. Je ferai moi même cette operation. " Busqueros prit un entonnoir le mit au col de la bouteille et ouvrit le robinet. Lorsque la bouteille fut remplie, mon père alla encore ouvrir la porte et Busqueros sortit avec empressement, mais tout à coup mon père s'aperçut que le robinet étoit ouvert et que l'encre couloit dans la chambre. Mon père y courut pour fermer le robinet. Alors Busqueros rentra et sans paroître s'apercevoir du désordre qu'il avoit causé. Il rémit la bouteille d'encre sur la table s'assit sur la chaise, ou il avoit déjà été, tira un cigar de sa boîte et l'alluma à la lampe.

" A ça Seigneur Avadoro /:dit il a mon père:/ j'ai entendu raconter que vous aviez eû un fils qui s'étoit noyé dans cette jarre. Ma foi il avoit su nager il s'en seroit tiré. Mais d'où avez vous cette jarre ? je pense que ce [*sic*] du Toboso. C'est une terre excellente, on s'en sert pour la cuisson du Salpêtre, c'est aussi dure que la pierre, permettez que j'essayez [*sic*] avec ce Pilon. " Mon père voulut empêcher l'essay, mais Busqueros frappa la Jarre qui se brisa et l'encre tombant en cascades, couvrit mon père et tout ce qui étoit dans la chambre sans en excepter Busqueros qui fut fortement éclaboussé.

Mon père qui rarement ouvroit la bouche l'ouvrit cependant pour crier de toutes ses forces. Les voisines parurent à leur balcon " Ah mes dames /:dit Busqueros:/ Il vient d'arriver un accident affreux. La grande jarre est brisée, la chambre est inondée d'encre, et le Seigneur Tintero n'en peut plus. Faites un acte de charité chretienne et recevez nous dans votre chambre. " Les dames parurent y consentir avec joye et mon père malgré son trouble ressentit quelque plaisir lorsqu'il sut qu'on alloit le rapprocher de la belle dame, qui de loin sembloit lui tendre ses beaux bras et qui lui sourioit de l'air le plus gracieux.

Busqueros jetta un manteau sur les épaules de mon père et le fit passer dans la maison de mes dames Cimientto. Il y étoit à peine qu'il reçut un message très désagréable. Un marchand d'etoffes qui avoit sa boutique au dessous de lui, vint lui annoncer que l'encre avoit pénétré dans sa boutique et qu'il avoit fait chercher la justice pour constater le dommage. Le maître de la maison lui fit dire en même tems qu'il ne le souffriroit plus chez lui.

Mon père expulsé de son logement et baigné d'encre faisoit la plus triste mine du monde. " Ne vous affligéz pas Seigneur Avadoro /:lui dit Busqueros:/ les dames ont sur la cour un appartement complet dont elles ne font aucun usage. Je vais y faire transporter vos effets, vous serez très bien ici, vous y trouverez de l'encre rouge, verte bleue qui vaut bien votre encre noire, mais je ne vous conseille pas de sortir de sitôt car si vous allez chez Moreno, chacun vous fera raconter l'histoire de la jarre cassé, et vous n'aimez pas trop à parler. Et tenez voila tous les badaux du quartier qui sont dans votre appartement à voir le déluge d'encre. Demain dans tout Madrid on ne parlera d'autre chose. "

Mon père étoit consterné, mais un coup d'œil gracieux de Mademoiselle Cimientto lui rendit le

courage et il alla prendre possession de son appartement. Il n'y resta pas long tems. Madame Cimiento vint l'y trouver et lui dit que s'étant consulté avec sa mère [*sic*] elle alloit lui ceder le *quarto principal* C'est à dire l'appartement qui donne sur la rue. Mon père qui aimoit à compter les passants ou les thules du palais d'Albe consentit volontier à ce changement. On lui demanda la permission de laisser les encres de couleur où elles étoient. Mon père exprima son consentement par un signe de tête. Les jarres étoient dans le salon du milieu, Mademoiselle Cimiento alloit, venoit, prenoit des couleurs et ne disoit mot. Le silence le plus absolu régnoit dans la maison. Mon père n'avoit jamais été plus heureux, huit jours se passerent ainsi, le neuvième Don Busqueros vint rendre visite à mon père et lui dit : “ Seigneur je viens vous annoncer une bonne fortune, à la quelle vous pretendiez en secret sans oser vous déclarer. Vous avez touché le cœur de Mademoiselle Cimiento, elle consent à vous donner sa main et je vous ai apporté un papier qu'il faudra signer si vous voulez que le[s] bands soyent publiés dimanche. ”

Mon père très surpris vouloit répondre. Busqueros ne lui en donna pas le tems “ Seigneur Avadoro /:lui dit il:/ votre prochain mariage, n'est plus un secret on en est informé à Madrid. Si donc vous avez l'intention de le retarder. Les parents de Mademoiselle Cimiento se rassembleroient chez moi, vous y viendriez et vous leur exposeriez les motifs de ce retard. C'est un égard dont vous ne pouvez vous dispenser. ”

Mon père fut très consterné de l'idée de repondre à toute une assemblée de famille. Il avoit à dire quelque chose mais Busqueros ne lui en laissa pas le tems. “ Je sais ce que c'est /:lui dit Busqueros:/ je vous comprends de reste, vous voulez apprendre votre bonheur de la bouche même de Mademoiselle Cimiento. Je la vois venir et je vous laisse ensemble. ”

Mademoiselle Cimiento entra d'un air un peu confus et sans oser lever les yeux sur mon père. Elle prit quelques couleurs et les mesla en silence, sa timidité eleva le courage de Don Philipe, il fixa ses regards sur elle et ne put plus les en détourner. Il la voyoit avec d'autres yeux.

Busqueros avoit laissé sur la table le papier rélatif à la publication des bands. Mademoiselle Cimiento s'en approcha en tremblant, le prit le lut, puis elle mit sa main sur ses yeux et versa quelques larmes. Mon père depuis la mort de son epouse n'avoit point pleuré et bien moins avoit il fait pleurer. Les larmes qui s'adressoient à lui même le toucherent d'autant plus qu'il n'en dévinoit la cause que confusement. Mademoiselle Cimiento pleuroit-elle du contenu de ce papier ou du manque de signature ? vouloit elle l'épouser ou non ? Cependant elle pleuroit toujours. La laisser pleurer, étoit trop cruel, le faire expliquer entrenoit une conversation. Mon père prit une plume et signa le papier. Mademoiselle Cimiento lui baisa la main, prit le papier et s'en alla. Elle revint au salon à l'heure accoutumée baisa la main à mon père sans dire un mot et se mit à faire de la cire d'Espagne bleue. Mon père fumoit de[s] cigars et comptoit les thules du palais d'Albe. Mon grand oncle Fra Bartholomeo vint sur le midi et porta un contract de mariage où mes interêts n'étoient point oubliés. Mon père le signa. Mademoiselle Cimiento le signa baisa la main de mon père et se remit à faire de la cire d'Espagne.

Dépuis la destruction du grand encrier mon père n'avoit plus osé se montrer au Théâtre et moins encore chez le libraire Moréno. Cette réclusion le fatigoit. Trois jours s'étoient passées depuis la signature du Contract. Don Busqueros vint proposer à mon père une promenade en calèche. Mon père accepta, ils allerent au de la du Mançanarez et lorsqu'ils furent durant [*sic*] la petite église des francisquains, Busqueros fit descendre mon père. Ils entrerent à l'église et y trouverent Mademoiselle Cimiento qui les attendoit à la porte. Mon père ouvrit la bouche pour dire, qu'il avoit crû simplement aller à la promenade. Cependant il ne dit rien, prit la main de mademoiselle Cimiento et la conduisit à l'autel.

Au sortir de l'Eglise les nouveaux mariés monterent dans un beau carosse, rentrerent à Madrid dans une jolie maison où se donnoit un bal. Madame Avadoro l'ouvrit avec un jeune homme de la meilleur tournure. Ils danserent un fandango et furent très applaudis. Mon père cherchoit en vain dans son épouse la douce et tranquille personne qui lui baisoit la main d'un air si soumis. Il voyoit au contraire une femme vive, bruyante, évaporée, au surplus il ne disoit rien à personne, on ne lui disoit rien, et cette manière d'être, ne lui déplut pas trop.

On servit des viandes froides et des rafraichissements. Ensuite mon père qui tomboit de sommeil demanda s'il ne seroit pas tems d'aller à la maison. On lui dit qu'il y étoit et que cette maison lui appartenoit. Mon père supposa que cette maison faisoit partie de la dote de son épouse. Il se fit montrer la chambre à coucher et se mit au lit.

Le lendemain matin Monsieur et Madame Avadoro furent éveillés par Busqueros. “ Monsieur et cher cousin /:dit il à mon père:/ je vous appelle ainsi parce que Madame vôtre femme est la plus proche parente que j'aye au monde ; sa mère étant une Busqueros de Léon qui est une branche de ma famille. Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler de vos affaires, mais je comte désormais m'en occuper plus que des miennes, ce qui me sera d'autant plus facile que je n'ai proprement point d'affaires qui me soyent particulières. Quant à ce qui vous concerne M<sup>f</sup> Avadore j'ai eû soin de m'informer de vos révenus, et de l'usage que vous en avez fait depuis seize ans. Voici tous les papiers y relatifs. Vous aviez lors de votre premier mariage un revenu de quatre mille pistoles, et soit dit en passant, vous n'avez pas sù les dépenser, vous ne preniez pour vous que 600 pistoles, et deux cent pour l'éducation de vôtre fils. Il vous réstoit donc, trois mille deux cent pistoles, que vous placiez dans la banque des gremios. Vous donniez les interêts au Théatin Héronymo pour les employer en actes de charité Je ne vous en blâme point, mais ma foi j'en suis fâché pour les pauvres, il ne fl[aj]ut plus qu'ils comptent sur ce revenu. D'abord nous saurons bien dépenser vos quatre mille pistoles par an, et pour ce qui est de cinquante et un mille, deux cent déposées aux gremios voici comment nous en disposerons pour cette maison dix huit mille pistoles. C'est beaucoup je l'avoue, mais le vendeur est de mes parents et mes parents sont les vôtres Seigneur Avadoro. Le collier et les boucles d'oreilles que vous avez vû à Madame Avadoro valent huit mille pistoles, entre frères nous en mettront dix, et je vous en dirai la raison quelque autre foix. Il nous reste vingt trois mille deux cent pistoles. Vôtre diable de Théatin en a réservé quinze mille pour votre garnement de fils, au cas qu'il se retrouve. Cinq mille pour rétablir votre maison ce n'est pas trop, car entre nous le<sup>1</sup> trousseau de votre femme consiste en six chemises et autant de paires de bas. Vous me direz que de cette manière, il vous reste encore cinq mille pistoles dont vous ne saurez absolument que faire. Allons, pour vous tirer d'embaras je consens à vous les emprunter à un interêt dont nous conviendrons. Voici Seigneur Avadoro un plein pouvoir que vous voudrez bien signer ”

Mon père ne pouvoit révenir de la surprise que lui causoit le discours de Busqueros. Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais ne sachant par où commencer, il se retourna dans son lit et enfonça son bonnet sur ses yeux.

“ A la bonne heure /:dit Busqueros:/ vous n'êtes pas le premier qui, ait imaginé de se défaire de moi en mettant son bonnet de nuit et feignant de vouloir dormir, je suis fait à ces manières, et j'ai toujours un bonnet de nuit dans ma poche. Je veux donc me jeter sur ce canapé, et lorsque nous aurons dormis un petit somme et bien éveillés nous en reviendrons au plein pouvoir. Ou bien si vous l'aimez mieux nous assemblerons vos parents et les miens et nous verrons ce qu'il y aura à faire. ”

Mon père ayant la tête enfoncé dans son oreiller fit des sérieuses réflexions sur sa situation et sur le parti qu'il en pourroit tirer pour sa tranquillité. Il entrevit qu'en laissant toute liberté à sa femme il lui seroit peut être permis de vivre à sa manière d'aller au Théâtre puis chez le libraire Moreno et que même il pourroit faire de l'encre un peu consolé Il ouvrit les yeux et fit signe qu'il signeroit le plein pouvoir.

Il le signa en effet et fit mine de quitter le lit. “ Attendez Seigneur Avadoro /:dit Busqueros:/ avant de vous lever, il sera convénable que je vous mette au fait du plan de votre journée. Je pense qu'il ne vous déplaira point d'autant que cette journée comme toutes les autres, ne sera qu'un enchainement de plaisirs aussi vifs que variés. D'abord je vous apporte une belle paire [de] quattes [sic] brodées et un habit de cheval complet. Un assez beau Palefroi attend à votre porte et nous irons un peu caracoler au Prado. Madame Avadoro y viendra en chaise roulante vous verrez qu'elle a dans le monde d'illustres amis, qui seront les vôtres Seigneur Avadoro. A la verité ils s'étoient un peu réfroidis pour elle. Mais

---

<sup>1</sup> Interl.

la voyant unie à un homme de votre mérite. Ils reviendront de leurs préventions. Je vous le dis. Les premiers Seigneurs de la cour, vous rechercheront, vous préviendront, vous embrasseront. Que dis-je ils vous étouferont d'embrassades. ”

Ici mon père s'évanouït, ou du moins il tomba dans un état de stupeur qui approchoit de l'évanouissement. Busqueros ne s'en aperçut point et continua en ces termes : “ Quelques uns de ces Seigneurs vous feront l'honneur de s'inviter eux mêmes à manger votre soupe. Oui Seigneur Avadoro ils vous feront cet honneur et c'est là que je vous attends, vous verrez comme vôtre épouse fait les honneurs de sa maison. Ah pardi vous ne reconnoîtrez pas la faiseuse de cire d'Espagne. Vous ne dites rien Seigneur Avadoro, vous avez raison de me laisser parler. Eh bien, par exemple : vous aimez la comédie Espagnol, mais vous n'avez peut être jamais été à l'opéra Italienne qui fait les délices de la cour. Eh bien vous irez ce soir et devinez dans quelle loge ? dans celle du Duc Thaz grand écuyer, pas moins que cela ? de la nous irons à la tertulia, de sa grandeur vous y verrez toute la cour, tout le monde vous parlera app[r]etez vous à répondre. ”

Mon père qui avoit repris l'usage de ses sens apprit qu'il auroit à répondre à toute, [sic] une sueur froide émana de ses pores, ses bras se roidirent, la nuque de son col se contracta et renversa sa tête, ses paupières s'ouvrirent outre mesure, sa poitrine oppressé fit entendre des soupirs étouffés des convulsions se manifestèrent Busqueros s'aperçut de son état, appella du secours et puis courut au Prado où il fut joint par ma belle mère.

Mon père étoit tombé en une sorte de léthargie lorsqu'il en sortit il ne reconnut personne à l'exception de sa femme et de Busqueros, lorsqu'il les apercevoit la fureur se peignoit dans ses traits, d'ailleurs il étoit tranquille, ne parloit pas et refusoit de quitter son lit. Lorsqu'une absolue nécessité l'y forçoit il sembloit pénétré de froid, et greloitoit pendant une demi-heure. Bientôt les symptômes devinrent encore plus fâcheux. Le patient ne pouvoit prendre de nourriture qu'en très petite quantité. Un spasme convulsif, lui résseroit la gorge sa langue étoit roide et enflée, ses yeux ternes et hagards, sa peau d'un jeune brun [sic] semée de tubercules blancs.

Je m'étois introduits dans la maison à titre de valet et je suivois en soupirant les progrès de la maladie. Ma tante Dalanosa étoit dans ma confiance et passoit bien des nuits à veiller, le malade ne paroissoit pas la reconnoître, pour ce qui est de ma belle mère, il étoit évident que sa présence faisoit beaucoup de mal au patient, le père Heronymo l'engagea à partir pour la province et Busqueros la suivit.

J'imaginai un dernier moyen qui pouvoit peut-être tirer l'infortuné de son hypocondrie et qui eût en effet un succès momentané. Un jour mon père vit à travers la porte entre ouverte dans la chambre attenante, une jarre toute semblable à celle qui lui avoit autrefois servi à la composition de son encre, à coté étoit une table couverte des divers ingrédients et des balances pour les doses. Une sorte d'hilarité se peignoit dans les traits de mon père, il se leva s'approcha de la table et demanda un fauteuil. Comme il étoit très foible on opera devant lui et il suivit des yeux les procédés. Le lendemain il put se mêler à l'ouvrage et le sur lendemain fut encore plus favorable, mais quelques jours après se manifesta une fièvre tout à fait étrangère à la maladie. Les symptômes n'en étoient point fâcheux, mais la faiblesse du sujet étoit telle qu'il ne pouvoit résister à la moindre atteinte. Il s'éteignit sans m'avoir pu reconnoître, quelque peine qu'on se donna pour me rappeler à sa mémoire. Ainsi finit un homme qui n'étoit point né avec ce degré des forces physiques et morales, qui eut pu lui donner même une énergie commune. Une sorte d'instinct lui avoit fait choisir un genre de vie proportionné à ses moyens. On le fit périr en voulant le jeter dans la vie active.

Il est tems d'en revenir à ce qui me concerne. Mes deux ans de pénitence étoient à peu près finis. Le saint office à la considération de Fra Heronymos me permit de reprendre mon nom, à condition d'aller faire une caravane sur les galeries de Malte. Ce que j'acceptai avec grand plaisir esperant éprouver [sic] le Commandeur de Toledé, non plus sur le piéd de domestique, mais comme à peu près son égal. J'étois véritablement assez las de porter de[s] guenilles. Je m'équipais avec luxe, essayant tous mes habits chez ma tante Dalanosa qui, s'en mourroit de ravissement.

Je partis de très grand matin pour dérober ma métamorphose aux curieux. Je m'embarquai à Barcelone et j'arrivais à Malte après un court trajet. Ma reconnaissance avec le Chevalier me donna

plus de plaisir encore, que je n'en avois espéré. Il m'assura qu'il n'avoit jamais été dupe de mon déguisement et qu'il avoit toujours compté faire de moi un ami, lorsque je serois rendu à ma forme première. Il tenoit la galère capitane, il me prit à son bord et nous courumes la mer pendant quatre mois, sans faire beaucoup de mal aux barbaresques, dont les légères embarcations nous échapoient sans peine.

Ici finit l'histoire de mon enfance. Je vous le dite [*sic*] avec des grands détails, parceque toutes les circonstances en sont encore présentes a ma mémoire. Je crois avoir devant les yeux la cellule du récteur de Burgos, je vois l'air sevère du père Sanudo, je crois manger mes chataignes sous le portail de Saint Roc, et je tens le[s] bras à l'aimable Toledé. Je ne puis vous promettre la même exactitude pour l'histoire de ma jeunesse. Si je reporte mon imagination à cette brillante époque de ma vie, je n'y distingue qu'un tumulte des passions diverses, et comme le trouble confus des orages. Un entier o[u]bly me dérobe des choses qui alors remplissoient mon âme, et les plaisirs qui la ravissoient. A la verité j'entrevois l'amour heureux me souriant à travers les vapeurs du passé mais les objets de cette amour se confondent et je ne vois plus que des images méslées de belles qui s'attendrissent des soubretes, qui servent leurs flames. Je vois même des douegnes severes, ne pouvant tenir contre ce touchant spectacle et réunir des amants, qu'elles devoient à jamais separer. Je vois la lampe secourable donner le signal d'une fenêtre, l'escalier dérobé me decouvrit [*sic*] une porte secrète. Ces moments sont délicieux. Celui de la rétraite à quatre heure du matin n'est pas tout à fait aussi agreable. Je crois que d'un bout du monde à l'autre l'histoire des bonnes fortunes est partout la même. Le récit des mienes pouroit ne pas vous donner beaucoup de satisfaction mais je crois que vous trouverez quelque plaisir à l'histoire de mes premières amours. Les circonstances en sont singulières, et pouvoient me paroître merveilleuses. Cependant il est tard, les affaires de ma horde exigent que je leur donne quelque soin. Le Bohémien nous quitta et nous ne le revimes plus de la journée.

### *Trente et neuvième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit :

#### *Suite de l'histoire du chef Bohémien.*

L'année suivante le Chevalier de Toledé eût le générala des galères et son frère lui fit passer six cent mille piastres, pour subvenir à sa dépense. L'ordre avoit alors six galères. Toledé en fit encore équiper deux à ses fraix. Les caravanistes se rassemblèrent au nombre de six cent. C'étoit la plus belle jeunesse de l'Europe, on commençoit alors en France à donner des uniformes aux troupes, ce qui jusqu'alors n'avoit pas été en usage. Toledé nous donna un uniforme moitié Espagnol et moitié François. Nous avions un juste au corps ecarlate qui n'alloit qu'à la moitié des cuisses. Un pantalon tricoté blanc. Une cole [*sic*] noire avec la croix de Malte brodée sur la poitrine, la fraise et le chapeau Espagnol. Tout cela nous alloit à merveilles, par tout où nous abordions les femmes étoient aux fenêtres et les duegnes en campagnes. Les billets doux n'étoient souvent pas remis à leur adresse. Ce qui donnoit lieu à des méprises divertissantes. Nous abordâmes à tous les ports de la méditerranée. Partout c'étoient fêtes nouvelles. C'est au milieu de ces folies que j'atteignis vingt ans Toledé en avoit dix de plus. Le grand maître lui conféra la grande croix et la charge de son prieur de Castille. Il quitta Malte révetu de ses nouveaux honneurs et me demanda de faire avec lui le tour de l'Italie. J'y consentis sans peine. Nous nous embarquâmes pour Neaples, où nous arrivâmes sans accident. Nous n'en serions pas aisément parti, si l'aimable Toledé eût été aussi facile à rétenir qu'il étoit aisé à se prendre dans les faces [*sic*] de belles dames, mais son art suprême étoit de quitter les belles, sans même qu'elles eussent le courage de s'en fâcher. Il quitta donc ses amours de Neaples pour essayer de nouvelles chaînes et successivement à Florence, Milan, Venise et Genes. Nous n'arrivâmes que l'année suivante à Madrid.

Toledé dès les premiers jours de son arrivée alla faire sa cour au Roi, ensuite se montrer au Prado. Il prit le plus beau cheval de l'écurie du Duc de Lerne son frère. On m'en donna un qui n'étoit guère moins beau et nous allâmes nous mesler à la troupe qui caracolait aux portières des dames.

Un superbe équipage frappa nos regards. C'étoit un carrosse ouvert, occupé par deux dames en demi deuil. Toledé reconnut la fière Duchesse d'Avila et s'empessa de lui faire sa cour, l'autre dame se retourna, il ne la connoissoit pas et parut frappé de sa beauté.

Cette inconnue n'étoit autre que la belle Sidonia qui venoit de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde. Elle reconnut son ancien prisonnier et mit un doigt sur sa bouche, pour me recommander le silence. Ensuite elle tourna ses beaux yeux sur Toledé qui fit voir dans les siens, je ne sais qu'elle expression sérieuse et timide, que je ne lui avois vu près d'aucune femme. La Duchesse de Sidonia avoit déclaré qu'elle ne se remarieroit plus. La Duchesse d'Avilla qu'elle ne [*se*] marieroit jamais. Un chevalier de Malte étoit précisément ce qu'il falloit pour leur société. Elles firent des avances à Tolède qui s'y prêta de la meilleure grace du monde. La duchesse de Sidonia sans faire voir qu'elle me connut, sut me faire agréer de son amie nous formâmes une sorte de quadrille qui se retrouvoit au milieu du tumulte des fêtes. Toledé aimoit pour la centième fois de sa vie aimoit pour la première [*sic*]. J'essayai d'offrir un respectueux hommage à la Duchesse d'Avila. Mais avant de vous entretenir de mes relations avec elle je vous dirai quelques mots sur la situation où elle se trouvoit alors.

Le Duc d'Avila son père étoit mort pendant notre séjour à Malte. La fin d'un ambitieux fait toujours un grand effet parmi les hommes. C'est une grande chute, ils en sont émus et surpris. A Madrid on se rappella l'infante Beatrice. Son union secrète avec le Duc. On répara d'un fils sur qui reposoient les destinées de cette maison. On s'attendoit que le Testament du défunt donneroit des éclaircissements. Cette attente fut trompée, le testament n'éclaircit rien. La cour n'en parloit plus, mais l'altière Duchesse d'Avila rentra dans le monde, plus hautaine et dédaigneuse, et plus éloignée du



Mariage, qu'elle ne l'avoit jamais été.

Je suis né très bon gentilhomme, mais dans les idées de l'Espagne aucune sorte d'égalité, ne pouvoit exister entre la Duchesse et moi, et si elle deignoit me rapprocher d'elle ce ne pouvoit être qu'un protégé dont elle vouloit faire la fortune. Tolède étoit le Chevalier de la douce Sidonia, j'étois comme l'ecuyer de son ami.

Ce degré de servitude ne me déplaisoit point je pouvois sans trahir ma passion voler au devant des desirs de Beatrice exécuter ses ordres, enfin me dévouer à toutes ses volontés. Tout en servant ma souveraine, je prenois bien garde qu'aucun mot, aucun regard aucun soupirs ne trahit les sentiments de mon cœur. La crainte de l'offencer, et plus encore d'être banni d'auprès d'elle me donnoit la force de surmonter ma passion. Pendant le cours de ce doux servage, la Duchesse de Sidonia ne manqua point les occasions de me faire valoir auprès de son amie, mais les faveurs qu'elle obtenoit pour moi alloient tout au plus à quelque sourire affable qui n'exprimoit que la protection.

Tout cela dura plus d'un an, je voyois la duchesse à l'église au Prado, je prenois ses ordres pour la journée, mais je n'allai pas chez elle. Un jour elle me fit appeler. Elle étoit entourée des ses femmes et travailloit au metier. Elle me fit assoir prit son aire le plus altier et me dit : “ Seigneur Avadoro, je ferois peu d'honneur au sang dont je sors si je n'emploiois le credit de ma famille à récompenser les respects que vous me rendez tous les jours. Mon oncle Sorriente m'en a fait lui même l'observation et vous offre un brevet de Colonel dans le régiment de son nom ; lui ferez vous d'honneur d'accepter ? Faites y vos reflexions.

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai attaché ma fortune à celle de Tolède, et je ne demande que les emplois qu'il obtiendra pour moi. Quand aux respects que j'ai le bonheur de vous rendre tous les jours, leur plus douce récompense seroit la permission de les continuer. ” La duchesse ne répondit point, et me donna par un légère inclination de tête le signal du départ.

Huit jours après je fus encore appelé chez l'altière Duchesse elle me reçut comme la première fois et me dit : “ Seigneur Avadoro, je ne puis souffrir que vous vouliez vaincre en générosité les Davila les Sorriente, et tous les grands dont le sang coule dans mes vaines. J'ai à vous faire des nouvelles propositions, avantageuses pour votre fortune. Un gentilhomme, dont la famille nous est attachée a fait une grande fortune au Mexique, il n'a qu'une fille, dont la dotte est d'un milion. ”

Je ne laissai point la Duchesse achever sa phrase et me levant avec quelque indignation je lui dis : “ Quoique le sang des Davila et de Sorriente ne coule pas dans mes veines, le cœur qu'elles nourrissent est placé trop haut pour qu'un million y puisse atteindre. ”

J'allois me retirer. La Duchesse me pria de me rasseoir. Ensuite elle ordonna à ses femmes de passer dans l'autre chambre et de laisser la porte ouverte, puis elle me dit : “ Seigneur Avadoro ! Il ne me reste plus à vous offrir qu'une seule recompense, et vôtre zèle pour mes interets me fait espérer que vous ne me refuserez pas. C'est de me rendre un service essentiel.

— En effet /:lui repondis-je:/ le bonheur de vous servir est la seule récompense que je vous demanderai de mes services.

— Approchez /:me dit la Duchesse:/ on pourroit nous entendre de l'autre chambre. Avadoro vous savez sans doute que mon père a été en secret l'epoux de l'infante Beatrice, et peut-être vous aura-t-on dit en grand secret qu'il en avoit eu un fils. En effet mon père en avoit fait courir le bruit, mais c'étoit pour mieux dérouter les courtisans. La verité est qu'il en avoit une fille et qu'elle vit encore on la élève [*sic*] dans un couvent pres de Madrid. Mon père en mourant ma révelé le secret de sa naissance qu'elle ignore elle même. Il m'a aussi expliqué les projets qu'il avoit fait pour elle, mais sa mort a tout fini. Il seroit impossible aujourd'hui de renouer le fil des ambitieux. Ses intrigues qu'il avoit ourdies à ce sujet. L'entière légitimation de ma sœur seroit je crois impossible à obtenir, et la première démarche que nous y ferions entraineroit peut être l'eternelle réclusion de cette infortunée. J'ai été la voir. Léonore est une bonne fille, simple gaye, et je me suis senti pour elle une tendresse véritable. Mais l'abesse a tant dit qu'elle me ressembloit que je n'ai pas osé y retourner. Cependant je me suis déclaré sa protectrice, et j'ai laissé croire qu'elle étoit un des fruits des inombrables amours que mon père a eû dans sa jeunesse. Depuis peu la cour a fait prendre dans le couvent des informations qui me donnent de l'inquiétude et je suis résolue de la faire venir à Madrid.

J'ai dans une rue très retirée et qui même est appelée *rétrada* une maison de peu d'apparence. J'ai fait louer une maison vis à vis je vous prie de vous y loger et de veiller sur le dépôt que je vous confie. Voici l'adresse de votre nouveau logement et voici une lettre que vous présenterez à l'abesse des Urselines du Pegnon, vous prendrez quatre homme à cheval et une chaise à deux mules Une duegne viendra avec ma sœur et restra près d'elle. C'est à elle seule que vous aurez à faire. Vous n'aurez pas les entrées de la maison. La fille de mon père est d'une infante doit avoir au moins une réputation sans tache. " Après avoir ainsi parlé la Duchesse fit cette légère inclination de tête qui chez elle étoit le signal du départ. Je la quittai donc et j'allai d'abord à mon nouveau logement. Il étoit commode et bien garni. J'y laissai deux domestiques affidés et je gardai le logement que j'avois chez Toledé. Quant à la maison ou mon père étoit mort, je la louois pour quatre cent pistoles.

Je vis aussi la maison qu'on destinoit à Léonore. J'y trouvai deux femmes destinées à la servir et un ancien domestique de la maison d'Avila, qui n'avoit pas la livrée. La maison étoit abondamment et élégamment [*sic*] pourvue de tout ce qui est nécessaire à un ménage bourgeois.

Le lendemain je pris quatre hommes à cheval et une chaise et j'allai au couvent del Pegnon. On m'introduisit au Parloir de l'abesse. Elle lut ma lettre sourit et soupira. " Doux Jesus /:dit elle:/ il se commet dans le monde bien des péchées, je me felicite bien de l'avoir quitté par exemple mon Cavalier la demoiselle que vous venez chercher ressemble à la Duchesse d'Avila, mais elle lui ressemble Deux images du doux Jesus ne se ressemblent pas davantage, et qui sont les parents de la demoiselle On n'en sait rien. Le feu duc d'Avila /:Dieu puis-je [*sic*] avoir son ame:/... "

Il est probable que l'abesse n'eut pas sitôt fini son bavardage, mais je lui représentai que j'étois pressé de remplir ma commission... L'abesse hocha la tête profera bien de *hélas* et *des doux Jesus* puis elle me dit d'aller parler à la tourière.

J'y allai. La porte du cloître s'ouvrit, il en sortit deux dames très exactement voilées elles monterent en voiture sans mot dire. Je me mis à cheval et les suivis dans le même silence ; lorsque nous fumes près du [*sic*] Madrid je pris le devant et reçus les dames à la porte de leur maison. Je ne montai point j'allai dans mon logement vis-à-vis, d'où je les vis prendre possession de leur.

Leonore me parut effectivement avoir beaucoup de ressemblance avec la Duchesse, mais elle avoit le teint plus blanc, ses cheveux étoient très blonds, et elle paroissoit avoir plus d'embonpoint. C'est ainsi que j'en jugeois de ma fenêtre. Mais Léonore ne se tenoit pas un moment assez tranquille pour que je pusse bien distinguer ses traits. Heureuse de n'être plus dans les murs d'un couvent elle en étoit devenue petulante de joye. Elle courut de la cave au grenier admiroit tous les meubles du ménage s'extasioit sur la beauté d'une marmite où d'une [*sic*]. Faisoit cent questions à sa duegne et l'esoufflet à force de la faire courir. Celle-ci fit mêttre les jalousies, les ferma à clef, et je ne vis plus rien.

Dans l'après diné j'allai chez la Duchesse et lui rendis compte de ce que j'avois fait. Elle me reçut avec son sérieux accoutumé. " Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Léonore est destinée au mariage. Dans nos mœurs vous ne pouvez être admis chez elle lors même qu'elle seroit destinée à devenir votre femme. Cependant je dirai à la duegne de laisser ouverte une jalousie du côté où sont vôtres fenestres, j'exige que vos jalousies soient fermées ; vous avez à me rendre compte de ce que fait Léonore, mais il seroit peut être dangereux pour elle de vous connoitre, sur tout si vous avez pour le mariage l'éloignement que vous m'avez montré l'autre jour.

— Madame /:lui répondis-je:/ je vous disois seulement que l'intérêt ne me détermineroit pas dans le mariage, cependant vous avez raison, je ne compte pas me marier. " Je quittai la Duchesse, je fus chez Toledé à qui je ne fis point part de nos secrets, puis j'allai à mon logement de la rue retrada. Les jalousies du vis-à-vis et même les fenêtres étoient ouvertes. Le vieux Laquais Andrado, jouoit de la gittare. Léonore dansoit le volero avec une vivacité et des graces que je n'eusse point attendues d'une pensionnaire des Carmelites, car elle y avoit été élevée, et n'étoit entrée chez les Urselines, que depuis la mort du Duc. Leonore fit mille folies, voulant faire danser sa duegne avec Andrado. Je ne pouvois assez m'étonner de voire que la serieuse Duchesse d'Avila eut une sœur d'une humeur aussi gaye. D'ailleurs la ressemblance étoit frappante. J'étois au fond très amoureux de la Duchesse et sa vive image ne pouvoit manquer de m'intéresser beaucoup. Je me laissois aller au plaisir de la contempler lorsque la Duegne ferma les jalousie et je ne vis plus rien.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse, je lui rendis compte de ce que j'avois vu, je ne lui cachai point l'extrême plaisir que m'avoient fait les naïfs amusements de sa sœur, j'osai même attribuer l'excès de mon ravissement à son grand air de famille.

Comme ceci ressembloit de loin à l'ombre d'une déclaration, la Duchesse eût l'air de s'en facher, son sérieux s'en acrut " Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Quelque soit la ressemblance entre les deux sœurs, je vous prie de ne le[s] point confondre dans les éloges que vous voudrez bien en faire. Cependant venez demain à la même heure. J'ai un voyage à faire et je désire vous voir avant mon départ.

— Madame /:lui dis je:/ dut votre courroux m'aneantir, vos traits sont empreints dans mon ame comme y seroit l'imâge de quelque divinité. Vous êtes trop au dessus de moi, pour que j'ose élever jusqu'à vous une pensée amoureuse. Mais aujourd'hui vos traits divins je les retrouve dans une jeune personne gaye, franche, simple, naturelle, qui me préservera de vous aimer en elle. " A mesure que je parlois, les traits de la Duchesse prenoient un caractère marqué de severité. Je m'attendois à être banni de sa présence, je ne le fus point elle me repeta simplement de révenir le lendemain.

Je dinai chez Toledé et le soir je retournai à mon poste. Les fenêtres des vis-a-vis étoient ouvertes et je voyois jusqu'au fond de l'appartement.

Leonore avoit fait mittonner une volle [*sic*], instruite dans ce grand art par sa gouvernante. Elle en retiroit les viandes et les rangeoit dans un plat, tout cela avec des grandes joyes et de grands rires. Puis elle couvrit la table d'une nape très blanche et de deux simples couverts qui sembloient attendre deux époux. Leonore étoit en simple corcet, les manches de sa chemise relevés jusqu'aux épaules.

On ferma fenestres et jalousies, mais ce que j'avois vu avoit fait sur moi une forte impression, et quel est le jeune homme qui puisse voir de sang froid l'interieur d'un jeune menage. Les tableaux de ce genre font qu'on se marie.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse je ne sais trop ce que je lui balbutiai, elle parut craindre que ce ne fut une déclaration, et se hatant de prendre la parole elle me dit : " Seigneur Avadoro. Je dois partir comme je vous le dit hier, je vais passer quelque tems à mon Duché d'Avila. J'ai permis à ma sœur de se promener après le soleil couché sans trop s'écarter de la maison. Si alors vous voulez l'aborder, la duegne est prevenu et vous laissera causer autant que vous le voudrez. Tachéz de connoître l'esprit et le caractère de cette jeune personne, vous m'en rendrez compte à mon rétour. "

Ensuite un signe de tête m'avoit fit [*sic*] de prendre congé. Il m'en couta de quitter la Duchesse. J'étois réellement amoureux d'elle. Son extrême fierté ne me décourageoit pas. Je pensois au contraire que si elle se decidoit à prendre un amant, elle le choisiroit au dessous d'elle ce qui en Espagne n'est pas très rare. Enfin je pensai à la Duchesse tout ce jour là, mais vers le soir je recommencai à penser à sa sœur. J'allai dans la rue *rétrada*. Il faisoit un beau clair de lune. Je reconnus Léonore et sa duegne assises sur un banc près de leur porte. La duegne me reconnut aussi vint au devant de moi, et m'invita à m'asseoir près de sa pupille. Elle même s'éloigna.

Après un moment de silence Leonore me dit : " Vous etes donc ce jeune homme qu'il m'est permis de voir Aurez vous de l'amitié pour moi ? "

Je lui répondis que j'en avois déjà beaucoup

" Eh bien /:me dit elle:/ faites moi le plaisir de me dire comment je m'appelle ?

— Vous vous appelez Léonore ?

— Ce n'est pas ce que je vous demande /:me répondit elle:/ Je dois avoir un autre nom. Je ne suis plus aussi simple que j'étois aux Carmelites je croyois alors que le monde n'étoit peuplé que de religieuses et de confesseurs, mais apresent je sais qu'il y a des maris et des femmes qui ne se quittent ni jour ni nuit et que les enfants portent le nom de leur père. C'est pour cela que je veux savoir mon nom. "

Comme les Carmélites dans quelques couvents surtout ont une règle très severe, je ne fus pas très surpris de voir que Léonore eût conservé tant d'ignorance jusqu'à près de vingt ans. Je lui répondis que je ne la connoissois que sous le nom de Léonore Je lui dis ensuite que je l'avois vu danser dans sa chambre, et que surement elle n'avoit pas appris à danser aux Carmélites. " Non /:me répondit elle:/ C'est le Duc d'Avila, qui m'avoit mis aux Carmelites après sa mort je suis entrée aux Urselines où une

pensionnaire m'apprenoit à danser, une autre à chanter pour ce qui est de la manière dont les maris vivent avec leurs femmes, toutes les pensionnaires des Urselin[e]s, m'en ont parlé et ce n'est point un secret parmi elles. Quant à moi je voudrois bien avoir un nom et pour cela il faudroit me marier. ”

Ensuite Léonore me parla de la Comedie, des promenades, des combats des taureaux et témoigna beaucoup de désir de voir toutes ces choses. J'eus encore quelques entretiens avec elle et toujours les soirs. Au bout de huit jours je reçus de la duchesse une lettre ainsi conçue :

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

En vous rapprochant de Léonore, j'espérois qu'elle prendroit de l'inclination pour vous. La duegne m'assure que mes vœux sont accomplis. Si le devouement que vous me temoignez est veritable vous epouserez Léonore. Songez qu'un refus m'offenseroit

Je répondis en ces termes :

Don Juan Avadoro à la Duchesse d'Avila

Madame !

Mon dévouement pour votre grandeur est le seul sentiment qui puisse occuper mon âme. Ceux que l'on doit à une epouse peut-etre n'y trouveroit plus de place. Léonore merite un époux qui ne soit occupé que d'elle.

Je reçus la réponse suivante :

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

Il est inutile de vous le cacher plus long tems. Vous êtes dangereux pour moi, et le refus que vous faites de la main de Léonore ma donné le plus vif plaisir que j'aye réssenti en ma vie. Mais je suis résolue de me vaincre. Je vous donne donc le choix d'epouser Léonore ou d'être à jamais bani de ma presence peut-être même des Espagnes. Mon credit à la cour ira bien jusque là. Ne m'crivez plus, la duegne est chargée de mes ordres.

Quelque amoureux que je fus de la Duchesse, tant de hauteur eut le droit de me déplaire. Je fus un moment tenté de tout avouer à Toledé et de me mettre sous sa protection. Mais Toledé toujours amoureux de la Duchesse de Sidonia étoit très attaché à son amie, et ne m'eut pas servi contre elle. J'ai pris donc le partie de me taire et le soir je me mis à la fenetre pour voir ma future épouse.

Les fenetres étoient ouvertes. Je voyois jusqu'au fond de la chambre. Léonore étoit au milieu de quatre femmes occupées à la parer. Elle avoit un habit de satin blanc brodé d'argent, une courrone des fleurs un collier de diamant. Par dessus tout cela on lui mit un voile blanc qui la couvroit de la tête aux pièds.

Tout ceci me surprenoit un peu. Bientôt ma surprise augmenta. On porta une table dans le fond de la chambre, on la para comme un autel. On y mit des bougies. Un prêtre parut accompagné de deux gentils hommes qui paroissoient n'y être que comme temoins le marié manquoit encore. J'entendis frapper à ma porte. La Duegne se fit entendre “ On vous attend /:me dit-elle:/ Penseriez vous résister aux volontés de la Duchesse ? ”

Je suivis la duegne. La mariée n'ottat point son voile. On mit sa main dans la miene, en un mot on nous maria. Les temoins me firent compliment ainsi qu'à mon épouse dont il n'avoit pas vu le visage et se retirerent. La Duegne nous conduisit à une chambre faiblement éclairée des rayons de la lune et ferma la porte sur nous.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint le demander. Il nous quita et nous ne le revimes plus de la journée.

### *Quarantième journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit.

#### *Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Je vous ai dit mon bizarre mariage. La manière dont je vécus avec ma femme ne fut pas singulière [*sic*]. Après le couche du soleil la jalousie, s'ouvroit et je voyois tout l'interieur de son appartement. Elle ne sortoit plus la nuit et je n'avois pas le moyen de l'aborder. Vers minuit la duegne venoit me chercher et me ramenoit chez moi avant le jour.

Au bout de huit jours la Duchesse revint à Madrid, je la revis avec quelque sorte de confusion. J'avois profané son culte et je me le reprochois. Elle au contraire me traitoit avec une extrême amitié. Sa fierté disparoissoit ; dans ce tête à tête j'étois son frère et son ami.

Un soir que je rentrois chez moi, c'est à dire à ma maison de la rue retrada, comme je fermois ma porte je me sentis arrêté par la basque de mon habit. Je me rêtournois et je reconnus Busqueros " Aha ! je vous y prens /:me dit-il:/ Monseigneur de Toledé m'a dit qu'il ne vous voyoit plus et que vous aviez des allures, dont il n'étoit pas informé. Je ne lui ai demandé que vingt quatre heures, pour le decouvrir et j'y ai reussi. A ça mon garçon tu me dois du respect car j'épousai ta belle mère. " Ce peu de môts me rappella combien Busqueros avoit contribué à la mort de mon père, je ne pus m'empêcher de lui montrer de la malveillance, et je m'en débarassai.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse et je lui parlai de cette facheuse rencontre, elle en parût très affectée : " Busqueros /:me dit-elle:/ est un furet au quel rien n'échappe. Il faut soustraire Léonore à sa curiosité, des aujourd'hui je la fais partir pour Avila. Ne m'en voulez pas Avadoro, c'est pour assurer vôtre bonheur.

— Madame /:lui dis-je:/ l'idée du bonheur semble supposer l'accomplissement des désirs et je n'ai jamais désiré d'être l'époux de Léonore. Cependant il est véritable qu'aprèsent je me suis attaché à elle et je l'aime tous les jours davantage, si toute foix cette éxpression m'est permise, car je ne la vois point le jour. " Le même soir j'allai à la rue rétrada mais je n'y trouvai personne porte et volêts fermées.

Quelques jours après Toledé me fit appeller dans son Cabinet et me dit : " Avadoro j'ai parlé de vous au roi. Sa Majesté vous donne une commission pour Naples. Peterborough cet aimable Anglois m'a fait faire des ouvertures. Il desire me voir à Naples, et si je n'y peus aller il veut que ce soit vous. Le roi ne juge point à propos que je fasse ce voyage et veut vous y envoyer. Mais /:ajouta Toledé:/ vous ne me paraissez pas trop flaté de ce projet.

— Je suis /:lui répondis-je:/ très flaté des bontés de sa Majesté et de Votre grandeur, mais j'ai une protectrice et je ne voudrois rien faire sans son approbation. "

Toledé sourit et me dit " J'ai parlé à la Duchesse. Allez la voir ce matin. "

J'y allai, la Duchesse me dit " Mon cher Avadoro, vous connoissez la position actuelle de la monarchie Espagnole, le Roi est proche de sa fin et avec lui finit la ligne Autrichienne en des circonstances aussi critiques. Tout bon Espagnol doit s'oublier lui même, et s'il peut servir son pays il n'en doit pas manquer les occasions. Votre femme est en sureté, elle ne vous écrira point, car elle ne sait point écrire, on ne le lui a point appris aux Carmélites. Je lui servirai de secrétaire, si j'en crois la duegne, je serai dans le cas de vous annoncer bientôt des choses qui vous attacheront encore plus à Léonore " En disant ces mots la Duchesse baissa les yeux rougit puis elle me fit signe de me rêtirer.

Je pris mes instructions chez le ministre elle concernoient la politique exterieure et s'étendoient aussi à l'Administration du Royaume de Naples qu'on vouloit plus que jamais ratacher à l'Espagne. Je partis dès le lendemain et fis le voyage avec toute la diligence possible.

Je mis a remplir ma commission le zèle qu'on a pour un premier travail, mais dans les intervals de

mes occupations les souvenirs de Madrid réprenoient un grand Empire sur mon âme. La Duchesse m'aimoit malgré qu'elle en eut. Elle m'en avoit fait l'aveu, devenue ma belle sœur, elle s'étoit guérie de ce que ce sentiment pouvoit avoir de passionné mais elle m'avoit conservé un attachement dont elle me donnoit mille preuves. Léonore Mystérieuse déesse de mes nuits, m'avoit par les mains de l'hymen offert la coupe des voluptés, son souvenirs régnoit sur mes sens autant que sur mon cœur. Mes regrets pour elle tournoient presque au désespoir. Ces deux femmes exceptées leur sexe m'étoit indifférent.

Les lettres de la Duchesse m'arrivoient dans le ply du Ministre. Elles n'étoient point signées et l'écriture en étoit contrefaite. J'appris ainsi que Léonore avançoit dans sa grossesse mais qu'elle étoit malade et surtout languissante. Ensuite je sus que j'étois père et que Léonore avoit beaucoup souffert. Les nouvelles qu'on me donnoit de sa santé sembloient comme de manière à préparer de plus tristes encore.

Enfin je vis arriver Tolède au moment où je m'y attendois le moins. Il se jetta dans mes bras " Je viens /:me dit-il:/ pour les interets du Roi, mais ce sont le[s] Duchesses qui m'envoyent. " En même tems il me rémit une lettre, je l'ouvris en tremblant. J'en présentois le contenu. La Duchesse m'anonçoit la fin de Leonore et m'offrit toutes les consolations de la plus tendre amitié.

Tolède qui depuis long tems avoit sur moi le plus grand ascendant en usa pour rendre le calme à mes esprits, je n'avois pour ainsi dire point connu Léonore, mais elle étoit mon épouse, et son idée l'identifioit au souvenir des delices de nôtre courte union. Il me resta de ma douleur beaucoup de Melancolie et d'abattement.

Tolède prit sur lui le soin des affaires et lorsqu'elles furent terminées nous réournames à Madrid. Près des portes de la Capitale il me fit descendre et prenant des chemins détournés, il me conduisit au cimetière des Carmelites. La il me fit voir une urne de marbre noir. On lisoit sur la base : *Léonore Avadoro*. Ce monument fut baigné de mes pleurs, j'y réournai plusieurs fois avant de voir la Duchesse. Elle ne m'en sut point mauvais-gré. Bien au contraire la première fois que je la vis. Elle me témoigna une affection qui tenoit de la tendresse, enfin elle me conduisit dans l'intérieure de son appartement et me fit voir un enfant au berceau. Mon émotion étoit à son comble. Je mis un genou en terre, la Duchesse me tendit la main pour me relever, je la baisai. Elle me fit signe de me rétirer.

Le lendemain je fus chez le ministre et avec lui chez le Roi. Tolède en m'envoyant à Naples vouloit un pretexte de me faire accorder des graces. Je fus crée Chevalier de Calatrava. Cette décoration sans me mettre au niveau des premiers rangs m'en rapprochoit néamoins. Je fus avec Tolède, et les deux Duchesses sur un piéd qui ne tenoit plus en rien de l'infériorité, d'ailleurs j'étois leur ouvrage et ils paroisoient se plaie à me relever.

Bientôt après, la Duchesse d'Avila me chargea de suivre une affaire qu'elle avoit au Conseil de Castille. J'y mis le zèle qu'on peut imaginer et une prudence, qui ajouta à l'estime que j'avois inspirée à ma protectrice. Je la voyois tous les jours et toujours plus affectueuse. Ici commence le merveilleux de mon histoire.

A mon rétour d'Italie j'avois répris mon logement chez Tolède, mais la maison que j'avois à la rue rétrada étoit restée à ma charge. J'y fesois coucher un domestique appelé Ambrozio. La maison vis à vis, qui étoit celle ou je m'étois marié appartenoit à la Duchesse. Elle étoit fermée et personne ne [l']habitoit. Un matin Ambrozio vint me prier de mettre quelqu'un à sa place. Surtout quelqu'un de brave vu qu'après minuit il n'y faisoit pas bon non plus que dans la maison vis-à-vis.

Je voulus me faire expliquer de quelle nature étoient les apparitions. Ambrozio m'avoua que la puer [*sic*] l'avoit empeché de rien distinguer, au surplus il étoit décidé à ne plus coucher dans la rue rétrada ni seul ni en compagnies. Ces propos piquerent ma curiosité, je me decidai à tenter l'aventure dès la même nuit. La maison étoit restée garnie de quelques meubles. Je m'y transportai après le souper. Je fis coucher un valet dans l'escalier et j'occupai la chambre qui donnoit sur la rue, et faisoit face à l'ancienne maison de Léonore. Je pris quelques tasses de caffè pour ne point m'endormir, et j'entendis sonner minuit. Ambrozio m'avoit dit que c'étoit l'heure de revenant. Pour que rien ne l'efaroucha, j'eteignis ma bougie. Bientôt je vis de la lumière dans la maison vis-à-vis. Elle passa d'une chambre et d'un étage dans l'autre. Les jalousies m'empechoient de voir d'ou provenoit cette

lumière. Le lendemain, je fis demander chez la duchesse les clefs de la maison, et je m'y transportai. Je la trouvai entièrement vuide et m'assurai qu'elle n'étoit point habitée. Je décrochai une jalousie à chaque étage, et puis j'allai vaquer à mes affaires.

La nuit suivante je répris mon poste, et minuit sonant la même lumière vint éclairer la maison vis à vis, mais pour le coup, je vis bien d'ou elle provenoit. Une femme vêtu de blanc et tenant une lampe traversa lentement toutes les chambres du premier étage, passa au second et disparut. La lampe l'éclairoit trop faiblement pour que je pusse distinguer ses traits, mais sa blonde chevelure me fit reconnoître Léonore.

Le lendemain, j'allai voir la duchesse ; elle n'y étoit pas, j'allai voir l'enfant, j'y trouvai parmi les femmes du mouvement et de l'inquiétude. D'abord on ne voulut pas s'expliquer, enfin la nourrice me dit qu'une femme tout blanche, étoit entrée la nuit, tenant une lampe à la main, qu'elle avoit longtems regardé l'enfant, l'avoit beni et s'étoit en allée La Duchesse rentra elle me fit appeller et me dit : “ J'ai des raisons de désirer que votre enfant ne soit plus ici, j'ai donné des ordres pour qu'on lui prépare la maison de la rue rétrada. Il y demeurera avec sa nourrice et la femme qui passe pour être sa mère. Je vous proposerais bien d'y demeurer aussi, mais cela pouroit avoir des inconvenients. ” Je lui répondis que je garderai la maison vis-à-vis et que j'y coucherai quelque fois.

On se conforma au[x] vue[s] de la Duchesse. L'enfant fut transporté. J'eus soins de le faire coucher dans la chambre qui donnoit sur la rue, et de ne point faire remettre la jalousie. Minuit sonna, je me mis à la fenêtre. Je vis dans la chambre vis à vis l'enfant endormis ainsi que la nourrice. La femme blanche parut une lampe à la main. Elle s'approcha du berceau régarda longtems l'enfant, le benit, puis elle vint à la fenêtre et régarda longtems de mon coté. Puis elle sortit de la chambre et je vis de la lumière dans l'étage supérieure. Enfin la femme blanche parut sur le toit en parcourut légèrement l'arete, passa sur un toit voisin et disparut à mes yeux.

J'étois confondu je l'avoue. Je dormis peu et le lendemain j'attendis minuit avec impatience. Minuit sonna je fus à ma fenêtre. Bientôt je vis entrer, non pas la femme blanche, mais une sorte de nain, qui avoit le visage bleuâtre une jambe de bois et une lanterne à la main. Il s'approcha de l'enfant le regarda attentivement, puis il alla à la fenêtre s'y assit les jambes croisée et se mit a me considerer avec attention. Puis il sauta de la fenetre dans la rue ou plustôt il eût l'air de glisser et vint frapper à ma porte. De la fenêtre je lui demandai qui il étoit ? Au lieu de répondre il me dit : “ Juan Avadoro prens ta cape et ton epée et suit moi ” Je fis ce qu'il me disoit, je descendis dans la rue et je vis le nain à une vingtaine de pas de moi clopinant sur sa jambe de bois, et me montrant le chemin avec sa lanterne. Après avoir fait une centaine de pas il prit à gauche, et me conduisit dans ce quartier desert qui s'étend entre la rue retrada et le Mancanarez. Nous passames sous une voute, et nous entrames dans un Patio planté de quelque arbres. On appelle en Espagne Patio des cours intérieures, où les voitures n'entrent point. Au bout de Patio étoit une petite façade qui paroissoit le portail d'une chapelle. La femme blanche en sortit, le nain éclaira mon visage avec sa lanterne. “ C'est lui /:s'écria la femme blanche:/ c'est lui même. Mon époux ! Mon cher époux ! Tu n'es donc point mort

— Madame /:lui dis-je:/ j'ai cru que vous étiez morte.

— Je suis vivante /:reprit Leonore:/ ” enfin c'étoit bien elle je la reconnoissois au son de sa voix, et mieux encore à l'ardeur de ces transports legitimes. Leur vivacité ne me laissa pas de loisir de faire des questions sur ce que notre situation avoit de merveilleux. Je n'en eus pas même le tems. Léonore echappa de mes bras et se perdit dans l'obscurité, et le nain boiteux m'offrit le secours de sa petite Lanterne. Je le suivis à travers des ruines et de[s] quartiers, tout à fait déserts. Tout à coup la lanterne s'éteignit. Le nain que je voulus rappeler ne répondit point à mes cris. La nuit étoit tout à fait noire, je pris le parti de me coucher à terre et d'attendre ainsi le jour. Je m'endormis et m'éveillai qu'il faisoit grand jour et je me trouvai couché près d'un[e] urne de marbre noir. J'y lus en lettres d'or *Léonore Avadoro* En un mot j'étois près du tombeau de ma femme. Je me rappelai alors les événements de la nuit et je fus troublé de leur souvenir. Je n'avois de long tems approché du tribunal de la penitence. J'allai au[x] Théatins et demandai mon grand oncle le père Heronimo. Il étoit alité. Je demandai un autre confesseur. Je lui demandai s'il étoit possible que des démons pussent revetir des femmes humaines. “ Sans doute /:me répondit-il:/. Les Succubes sont formellement mentionnés dans la somme

de Saint Thomas et c'est un cas réservé. Lorsqu'un homme est long tems sans participer aux sacraments, les démons prennent sur lui un certain empire. Ils se font voir sous la figure des femmes et l'induisent en tentation. Si vous croyez mon fils avoir rencontré des Succubes, ayez recours au grand pénitencier hâtez vous ne perdez point de tems ” Je répondis qu'il étoit arrivé une aventure singulière, où j'avois été abusé par des illusions. Je lui demandai la permission d'interrompre ma confession.

J'allai chez Toledé, il me dit qu'il me meneroit dîner chez la duchesse d'Avila, et que la Duchesse de Sidonia s'y trouveroit aussi. Il me trouva l'air préoccupé et m'en demanda le motif. J'étois effectivement rêveur, et je ne pouvois fixer mes idées à rien de raisonnable. Je fus encore triste au dîner des duchesses, mais leur gaîté étoit si vive et Toledé y répondoit si bien que je finis par la partager.

Pendant le dîner j'avois observé des signes d'intelligence et des rires qui sembloient avoir rapport à moi. On quitta la table et notre partie carée au lieu d'aller au salon prit le chemin des appartements intérieurs. Lorsque nous y fumes, Toledé ferma la porte à clef et me dit : “ Illustre Chevalier de Calatrava, mettez vous au genou de la Duchesse, elle est votre femme depuis plus d'un an. N'allez pas nous dire que vous vous en doutiez. Les gens à qui vous racontez votre histoire le devineront peut être, mais le grand art est d'empêcher le soupçon de naître, et c'est ce que nous avons fait. A la vérité les mystères de l'ambitieux d'Avila nous ont bien servi. Il avoit véritablement un fils qu'il comptoit faire reconnoître. Ce fils est mort et alors il a exigé de sa fille qu'elle ne se maria point à fin que les fiefs revinsent aux Sorientés qui sont une branche d'Avila. La fierté de nôtre Duchesse, lui faisoit désirer de n'avoir point de maître, mais depuis nôtre retour de Malte, cette fierté ne savoit trop où elle en étoit et courroit risquer [*sic*] de faire un fameux naufrage. Heureusement pour la Duchesse d'Avila, elle a une amie qui est aussi la vôtre mon cher Avadoro. Elle lui a fait une pleine confiance et nous nous sommes concertés sur des intérêts aussi chers. Nous avons alors inventé une Léonore fille du Duc et de l'infante, qui n'étoit que la Duchesse elle même coiffée d'une perruque blonde et légèrement fardée, mais vous n'aviez gardé de reconnoître votre fière souveraine dans la naïve pensionnaire des Carmélites, j'ai assisté à quelques répétitions de ce rôle et je vous assure que j'y eusse été trompé comme vous.

La Duchesse voyant que vous refusiez les plus brillants partis pour le seul désir de lui rester attaché s'est décidée à vous épouser. Vous êtes marié devant Dieu et l'Eglise, mais ne vous [*sic*] l'êtes point devant les hommes, ou du moins vous chercheriez en vain les preuves de votre mariage. Ainsi la Duchesse ne manque point aux engagements contractés.

Vous vous êtes donc mariés et les suites en ont été que la Duchesse a dû passer quelque mois dans ses terres et se soustraire aux regards. Busqueros venoit d'arriver à Madrid, je le mis à votre piste et sous prétexte de dérouter le furet nous avons fait partir Léonore pour la Campagne. Ensuite il nous a convenu de vous faire partir pour Naples car nous ne savions plus que vous dire au sujet de Léonore et la Duchesse ne vouloit se faire connoître à vous que lorsque un gage de votre amour ajouteroit à vos droits.

Ici mon cher Avadoro j'implore de vous mon pardon, j'ai plongé le poignard dans votre sein, en vous annonçant la mort d'une personne qui n'avoit jamais existé ; mais votre sensibilité n'a point été perdue. La duchesse est touchée de voir que vous l'avez si parfaitement aimée sous deux formes si différentes. Depuis huit jours elle brûle de se déclarer. Ici c'est encore moi qui suis le coupable. Je me suis obstiné à faire révenir Léonore de l'autre monde. La Duchesse a bien voulu faire la femme blanche. Mais ce n'est pas elle qui a couru si légèrement sur l'arête du toit voisin. Cette Léonore n'étoit qu'un petit ramoneur de cheminée savoyard de nation.

Ce même drôle est revenu la nuit suivante habillé en diable boiteux. Il s'est assis sur la fenêtre et se glisse [*sic*] dans la rue le long d'une corde attachée à l'avance. Je ne sais ce qui s'est passé dans le patio de l'ancien couvent des Carmélites. Mais ce matin je vous ai fait suivre et je su [*sic*] que vous vous étiez longuement confessé. Je n'aime point d'avoir à faire à l'Eglise et je crains les suites d'une plaisanterie qu'on pousseroit trop loin. Je ne me suis donc plus opposé au désir de la Duchesse et nous avons décidé que la déclaration se feroit aujourd'hui. ”

Tel fut à peu près le discours de l'aimable Toledé, mais je ne l'écoulois guère. J'étois aux pieds de



Béatrice. Une aimable confusion se peignoit dans ses traits. Ils exprimoient l'entier aveu de sa défaite. Ma victoire n'avoit et n'eut jamais que deux temoins. Elle ne m'en fut pas moins chère. J'étois heureux par l'amour, par l'amitié, par l'amour propre. Quels moments dans la jeunesse !...

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller. Je me tournai vers Rebeca et lui observai que nous avions entendu le recit d'une histoire très merveilleuse qui pourtant avoit été expliquée d'une manière très naturelle. “ Vous avez raison /:me repondit elle:/ la votre peut être s'expliquera tout aussi naturellement. ”

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Quatrième décaméron. **[4 MJ]**

## Description

Copie avec corrections autographes, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4239.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 321-407 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 473-596.

## QUATRIÈME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### TRENTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Mes jours se passoient chez les Boemiens d'une maniere uniforme, mais sans monotonies. Dans la Sierra-Morena l'espace le plus resserre offre de la varieté dans les sites. Et tous les jours j'y decouvris des vallons que leur profondeur deroboient aux régards des cascades des grottes, et mille autres beautés<sup>2</sup> romantiques ; dont l'efet est d'exalter l'imagination de la jeunesse, et de preter un grand charme à la solitude. D'ailleurs je n'étois pas seul, Rebeca avoit des lumieres superieures à son sexe. Et sa societé, m'eut infiniment plu, sans l'opiniatreté qu'elle metoit à parler de religion, et surtout de la religion musulmane, qu'elle preferoit au Christianisme. Son frere pretendu Cabaliste, bourru brusque, nous amusoit par ses saillies. Enfin plusieurs de mes nuits étoient embellies par la presence de deux lutins, que j'avois fort bien reconnu. Mais je reviens à l'histoire du Boemien qu'il reprit en ces termes.<sup>3</sup>

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

Lope Soarez étoit depuis quinze jours l'heureux époux de la charmante Inez, et se préparoit à la conduire à Cadix, où Gaspar Soarez les atendoit<sup>4</sup> avec impatience. Busqueros ayant mis à fin cette grande entreprise, s'occupoit déjà d'une autre qui lui tenoit beaucoup plus à cœur, et c'étoit de faire épouser à mon père sa parente Gitta-Salez. Et déjà la belle occupoit la maison voisine de l'autre côté de la ruelle. Je me proposai moi de faire manquer ce mariage. D'abord j'en parlai à ma tante<sup>5</sup> qui s'en ouvrit à son oncle, le respectable Théatin Jeronymo Santez. Mais ce réligieux refusa absolument de se mêler d'une affaire qui tenoit dès trop près à l'intrigue mondaine, et dit qu'il n'étoit jamais entré dans une affaire de famille, que dans le cas où il pouvoit operer quelque réconciliation, ou empecher quelque scandale, que dans tout autre cas, les interets de ce genre n'étoient point de son ministere. Réduit à mes propres moyens, j'aurois voulu interesser en ma faveur l'aimable Toledé. Mais il eut falut pour cella dire qui j'étois et cela ne m'étoit point permis. Je me contentai dons pour l'instant de rapprocher Busqueros du chevalier, en lui recomandant d'être en garde contre son penchant à l'insistance. Mais Don Roque quelque fois ne manquoit pas d'une sorte de tact. Le chevalier lui avoit permis de venir lui faire sa cour, et il sentit que pour conserver ce droit, il ne falloit pas en abuser.

Un jour le chevalier demanda à Busqueros ce que c'étoit qu'une intrigue de femme dont le Duc de<sup>6</sup> s'étoit occupé pendant tant d'année. Et si cette femme étoit assez séduisante, pour avoir pu le fixer si

---

<sup>1</sup> Cette copie de 129 p. et 3 bl. avec corrections aut. est composée de 11 cahiers de 6 f.

Sur la couverture, Potocki a écrit : " 4 Volume ".

Le papier est bleuté avec tranches dorés ; pas de filigrane.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

<sup>2</sup> *Biffé* : de

<sup>3</sup> Ce paragraphe est aut.

<sup>4</sup> *Surch. aut.* : atendit

<sup>5</sup> *Surch. aut.* : mère

<sup>6</sup> Un espace libre a été ménagé.

long-tems ?

Busqueros prit un air très sérieux et dit au chevalier “ Votre Excellence en me demandant les secrets de mon patron montre par là qu’elle connoit tout mon dévouement pour elle. D’un autre côté j’ai l’avantage de connoître assez votre Excellence pour savoir qu’une certaine légèreté qu’on voit dans ses manières, n’a jamais eut d’inconvénients que pour les femmes, et que votre Excellence est incapable de compromettre son fidele serviteur.

— Monsieur Busqueros /:dit le chevalier:/ ce n’est pas mon éloge que je vous demande.

— Je le sais /:réprit Busqueros:/ mais les éloges de vôtre grandeur se trouvent toujours tout naturellement sur les levres de ceux qui ont l’honneur de la connoître. L’histoire que vôtre Excellence me demande j’avois commencé à la raconter /sous des noms suposés/ au jeune négociant que nous venons de marier avec la belle Inez.

— Je la sais jusques là /:dit le chevalier:/ Lope Soarez l’avoit contée au petit Avarito qui me l’a contée. Vous aviez monté la nuit à un premier, où vous aviez vu un homme<sup>1</sup> qui éfrayé de vôtre apparition avoit dit. *Tête éfroyable et sanglante pourquoi viens tu me reprocher un crime involontaire.* La femme de ce bon homme vous avoit donné un rendez-vous au jardin public et alloit vous conter son histoire.

— C’est ce la même /:dit Busqueros:/ La Dame étoit venue au jardin public acompagnée d’une de ses amies, jeune femme grande et bien faite. Et me fit en ces termes le récit qui interesse vôtre curiosité. ”

#### HISTOIRE DE FRASCHETA SALERO.

Je suis la fille cadete d’un brave officier qui par ses services avoit mérité que toute sa paye fut à sa mort conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mère qui étoit née a Salamanque s’y retira avec ma sœur qui s’appelloit Dorothée et avec moi qu’on appelloit Frascheta. Elle possédoit une maison dans un quartier très solitaire. Elle la fit reparer. Nous nous y établîmes et nous y vivions avec une économie, qui répondoit très bien aux modestes dehors de nôtre habitation. Ma mere ne nous laissoit aller, ni au théâtre ni aux combats de taureaux. Elle ne faisoit ni recevoit des visites. N’ayant donc point d’autres amusements, je me tenois prèsque tous les jours à la fenetre.

Comme j’ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s’il passoit dans nôtre rue quelqu’un de bien mis. Je le suivois des yeux, et le regardois de manière à le persuader, qu’il avoit fait sur moi une impression favorable. Les passants n’étoient point insensibles aux egards que j’avois pour eux. Quelques uns me saluoient, d’autres repassoient plusieurs fois dans la rue, sans autre intention que celle de me voir. Quand ma mère s’apercevoit de mon petit manège, elle ne manquoit pas de me dire “ Frasqueta, Frasqueta, qu’est ce que vous faites là. Soyez modeste et serieuse comme vôtre sœur, sans quoi vous ne trouverez pas de mari. ” Ma mere se trompoit car ma sœur est encore fille et je suis mariée depuis plus d’un an.

Nôtre rue étoit fort déserte, et j’avois rarement le plaisir d’y voir passer des hommes dont l’exterieur, mérita mes prévenances ; cependant une circonstance me favorisoit. Il y avoit fort près de nos fenetres un grand arbre avec un banc de pierre. Et ceux qui vouloient me voir à leur aise pouvoient s’y assoir sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

Un jour un jeune homme mis avec beaucoup d’élégance vint prendre place sur le banc. Il tira un livre de sa poche et se mit à lire. Mais des qu’il m’eut aperçu, la lecture ne l’occupa guere, et ses yeux ne quitterent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants.

Une fois il s’aprocha de ma fenetre avec l’air de chercher quelque chose. Puis il me dit “ Mademoiselle n’avez vous rien laissé tomber ? ” Je lui dis que non.

“ Tant pis /:me répondit il:/ car par exemple si vous aviez laissé tomber, la petite croix que vous

---

<sup>1</sup> Interl.

avez au cou, je l'aurois ramassée. Possédant quelque chose qui vous avoit appartenu, je me ferois l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent, ou du moins que vous me distinguez un peu de ceux qui viennent s'asseoir sur ce banc. Le sentiment que vous m'inspirez mérite peut être... ” Comme ma mer [*sic*] entra dans cet instant, je ne pus répondre au jeune homme. Mais je défis adroitement ma croix et la jetai dans la rue.

Le soir je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée. Elles s'assirent sur le banc, et ôtèrent leurs mantilles. Alors l'une d'elles sortit de sa poche un morceau de papier, le déploya, et en tira une petite croix d'or, à près quoi elle me jeta un regard moqueur. Persuadé que le jeune homme avoit fait à cette dame le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable, et je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain mon perfide s'assit encore sur le banc, et je fus très surpris de le voir tirer de sa poche un morceau de papier le déplier, en ôter ma petite croix et la baiser avec transport.

Le soir je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille. Ils apportèrent une table et la couvrirent. Puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces du chocolat de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille. Elles s'assirent sur le banc, et firent servir ce qu'on avoit apporté

Ma mère et ma sœur, qui ne se mettoient jamais à la fenêtre ne purent conserver leur indifférence au bruit des verres et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant, les invita à venir partager ce repas, les priant seulement de faire apporter quelques chaises. Ma mère ne se fit point trop prier. Nous ajoutâmes quelque chose [*sic*], et nous allâmes joindre la dame qui nous avoit prévenu avec tant d'obligeance. En l'abordant je m'aperçus qu'elle avoit beaucoup de ressemblance avec mon jeune homme. Je supposai qu'elle étoit sa sœur. J'en conclus qu'il lui avoit parlé de moi, lui avoit donné ma croix et que la veille elle s'étoit mise à cette place seulement pour me voir.

Bientôt on s'aperçut qu'il manquoit des cuillères et ma sœur en alla chercher. Tout de suite on s'aperçut qu'il manquoit des serviettes. Ma mère me dit d'y aller, mais la dame me fit signe, et je répondis, que je ne saurois jamais les trouver. Ma mère y alla donc. Dès qu'elle fut partie je dis à la dame “ Il me semble Madame que vous avez un frère qui vous ressemble beaucoup.

— Non Mademoiselle /:me répondit-on:/ ce frère dont vous me parlez, c'est moi même. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de San Lugar. Moi même je dois être bientôt Duc d'Arcos parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse, mais si je me refusois à ce mariage, il en résulteroit des scènes lugubres, qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main [*sic*] suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mo[n] cœur pour quelque personne plus aimable que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné de vouloir vous parler des choses contraires à l'honneur. Mais vous ne quittez pas l'Espagne, ni moi non plus. Le hasard pourra nous réunir, à son défaut je saurai bien moi même faire naître les occasions de vous revoir. Votre mère va revenir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix. Je l'ai choisie d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en impose pas sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir destinée à me rappeler au votre. ” J'étois élevée par une mère, dont les principes avoient la plus grande austérité. Et je savois assez que l'honneur me prescrivait de refuser cet [*sic*] présent, mais quelques réflexions que je fis pour lors et dont je ne me rappelle pas dans ce moment me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes et ma sœur avec des cuillères. La dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous ma fenêtre et sans doute il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant, je fis réflexion que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence me trouvant à l'église, je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'étoit sans doute un morceau de verre, qu'on avoit enchassé avec ce soin, mais que je devois toujours mettre la bague en poche. Un joyailler logeoit dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère. Elle dit que le plus convenable seroit sans doute d'en faire une offrande à saint Antoine de Padoue, patron de notre famille, mais qu'en

vendant la bague il y auroit de quoi faire deux jolies dotes pour ma sœur et pour moi. “ Pardonnez moi Maman /:lui répondis-je:/ il me semble que d’abord, il faut faire publier que nous avons trouvé une bague, sans spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente nous lui rendrons la bague. Si non ma sœur n’y a aucun droit non plus que saint Antoine de Padoue. Et comme j’ai trouvé la bague elle m’appartient incontestablement. ” Ma mère n’eut rien à répondre, on publia dans Salamanque qu’il y avoit une bague trouvée, mais on garda le secret sur la valeur, et comme vous le jugez bien personne ne se présenta.

Le jeune homme à qui je devois un présent d’une valeur aussi considérable avoit fait une vive impression sur mon cœur et pendant huit jours on ne me vit plus à la fenêtre. Enfin le naturel l’emporta. Je me mis à la fenêtre comme auparavant et j’y passois tout mon temps.

Le banc de pierre où le jeune Duc se plaçoit pour me voir étoit alors rempli par un gros monsieur, dont l’humeur paroissoit parfaitement calme et tranquille. Il m’aperçut à la fenêtre et ma présence sembloit lui être désagréable. Il me tourna le dos, mais je l’incomodai lors même qu’il ne me voyoit pas, car il se tournoit de temps à autre avec un air d’inquiétude. Bientôt il s’en alla témoignant par ses regards ressentir quelque indignation, mais il revint le lendemain, et répéta la même scène. Enfin il se tourna tant et se retourna qu’au bout de deux mois il me demanda en mariage.

Ma mère me dit qu’on ne trouvoit pas tous les jours des parties, comme celui là, et m’ordonna de l’accepter. Je chang[e]ai mon nom de Frasceta Salero, en celui de Dona Francisca Cabronez, et je vins habiter la maison où vous m’avez vu hier

Devenue la femme de Don Cabronez je ne m’occupai plus qu’à faire son bonheur. J’y réussis trop bien et au bout de trois mois je lui trouvai l’air plus heureux que je ne le voulois, et qui pis est il croyoit me rendre parfaitement heureuse. Cet air de plaine satisfaction alloit très mal à sa physionomie et de plus il me déplaisoit et m’impatientoit. Heureusement l’état de béatitude ne dura pas long temps.

Un jour Don Cabronez sortant le matin de chez lui vit un petit garçon qui tenoit un papier à la main, et sembloit embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que le billet étoit adressé à *l’adorable Frasceta*. Cabronez fit une grimace qui mit en fuite le petit commissionnaire. Ensuite il emporta chez lui ce précieux document et y lut ce qui suit

Ce peut il que mes richesses, ma valeur, mon nom ne puissent me faire connoître de vous. Je suis prêt à tout faire, à tout donner à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s’étoient offerts à me servir m’ont sans doute trompés. Car je n’obtiens de vous aucun signe d’intelligence. Mais l’audace est dans mon caractère. Rien ne m’arrête lorsqu’il s’agit des intérêts d’une passion. La mienne à sa naissance ne connoît plus ni frein ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu

Le Comte de Penna Flore.

La lecture de ce billet fit évanouir à l’instant toute la félicité dont jouissoit Cabronez. Il devint inquiet, soupçonneux et ne me permettoit pas de sortir si ce n’est avec une voisine à nous, qu’il connoissoit peu, mais qu’il avoit prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cabronez n’osoit cependant pas me parler de ses peines. Car il ne savoit où j’en étois avec le Comte de Penna Flor, ni même si j’étois instruite de son amour. Cependant mille circonstances venoient accroître son inquiétude. Une fois il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin. Une autre fois un inconnu parut s’être caché dans la maison. D’ailleurs de fréquentes sérénades se faisoient entendre, et cette musique est détestée des jaloux. Enfin le comte de Penna Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j’allai au Prado, avec ma dévot voisine. Nous restâmes tard et presque seules au bout de la grande allée. Le comte nous aborda me déclara formellement sa passion, et qu’il étoit résolu à tout tenter pour obtenir mon cœur. Cet audacieux me prit la main de force et je ne sais ce qu’il eut<sup>1</sup> entreprit sans les cris que nous fîmes. Nous revînmes au logis dans un désordre affreux. La dévot voisine déclara à mon époux qu’elle ne vouloit plus sortir avec moi. Et qu’il étoit bien fâché que je n’eusse pas un frère qui sut en imposer au Comte. Puisque j’avois un mari qui savoit si peu me faire

---

<sup>1</sup> *Interl. aut.*

respecter “ La religion /:ajouta-t-elle:/ proscrit les vengeances, mais l’honneur d’une femme tendre et fidele mérite cependant qu’on s’en occupe d’avantage. Et surement le Comte de Penna Flor, n’agit avec tant d’audace, que parce qu’il est informé de l’humeur débonnaire de Monsieur Cabronez. ”

Mon époux revenant la nuit suivante, par une rue étroite qu’il suivoit assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l’un tiroit de grandes botes contre le mur avec une épée d’une long[u]eur extraordinaire. Et l’autre homme lui disoit “ Bravo Seigneur Don Ramire. Si vous y allez ainsi avec l’illustre comte de Penna Flor, il ne sera pas long tems la terreur des freres et des époux.

— Mon cher ami /:dit l’homme à la grande épée:/ je ne suis pas en peine, de metre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna Flor. Je ne veux point le tuer, mais seulement l’arranger de maniere à ce qu’il n’y revienne plus. C’est pas pour rien que Ramire Caramanza passe pour le premiere bréteur de l’Espagne. Mais ce qui m’embarrasse ce sont les suites de mon duel. Si j’avois seulement cent doublons j’irois passer quelque tems dans les isles. ” Le[s] deux amis alloient se retirer lorsque mon mari qui s’étoit caché dans une porte les abordat et leur dit “ Messieurs ! je suis un de ces époux dont le comte de Penna Flore trouble la tranquillité. Si votre intention eut été de le tuer, je ne me serois point mêlé de votre conversation ; mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont necessaires pour passer dans les isles. Restez ici, je vais chercher cet argent. ” Il alla chez lui, et revint avec cent doublons, qu’il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante nous entendimes frapper à la porte avec le ton de l’autorité. On y alla et l’on vit paroître un homme de justice avec deux Alguazils. L’homme de justice dit à mon époux “ Nous sommes venus de nuit par ménagement pour vous, a fin que nôtre aparition ne nuisit en rien à votre renommée. Il s’agit du Comte de Penna Flor qui a été assassiné hier. Une lettre qu’on dit être tombée de la poche d’un des ses assassins, peut faire suposer que vous leur avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime et favoriser leur evasion. ” Mon mari repondit avec assez de présence d’esprit “ Je n’ai jamais vû le Comte de Penna Flore. Deux hommes que je ne connois pas m’ont présenté hier une lettre de change de cent doublons, que j’avois faite l’année passée à Madrid, et j’en ai payé le montant. Si vous voulez j’irai chercher la lettre de change. ”

L’homme de loi tira un papier de sa poche et dit “ Il y a ici : *Nous partons pour les isles avec les cents doublons du bon Cabronez.*

— Et bien /:dit mon époux:/ ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle étoit à vue, et je n’avois pas le droit d’en diferer le payement.

— J’appartiens à la justice criminelle /:dit l’homme de lois:/ et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort. Adieu Monsieur Cabronez, excusez l’ambaras que nous vous avons donné ”

Lorsque toute cette alarme fut un peu passée, je demandai à mon cher Cabronez, si reellement il avoit fait assassiner le Comte de Penna Flor. Il ne voulut d’abord convenir de rien. Enfin il avoua qu’il avoit donné cent doublons au Spadassin Caramanza. Non pas pour tuer le Comte, mais pour le corriger de sa petulance. “ Ma chère Frascheta /:ajouta-t-il:/ Bien que ce meurtre soit de ma part tout à fait involontaire. Il pese sur ma conscience. Il m’épouvante, et si je m’en croyois, j’irois de ce pas à S<sup>t</sup> Jaques de Compostelle et peut être plus loin chercher et gagner des indulgences. ”

Cet aveu de mon mari devint le signal, des evenements les plus extraordinaires, et les plus surnaturel. Chaque nuit fut signalée par quelque aparition efrayante propre à porter le trouble dans une conscience déjà bourellée. Presque toujours il s’agissoit des cent doublons. Quelque fois au milieu des tenebres on entendoit une voix qui disoit “ Je vais te rendre les cent doublons. ” D’autre fois on entendoit compter la monoye. Un soir une servante vit dans un coin de la chambre, un bassin remplie des doublons. Elle voulut y metre la main, et ne trouva que des feuilles seches qu’elle aporta avec le bassin. Tout le jour Don Cabronez fut fort préoccupé réveur et soucieux. Le soir passant par une chambre qui n’étoit que foiblement éclairée par les rayons de la lune, il crut voir dans un coin une tête d’homme dans un bassin, il vint tout épouvanté et me dit ce qui avoit causé son efroy. J’y allai et je vis la tête à peruque, que par hasard on avoit mis dans son plat à barbe. Je n’aimois point à contredire mon epoux. Il m’importoit même d’entretenir ses terreurs. Je fis donc des cris afreux et j’assurai avoir vu

les memes choses, c'est à dire une tête sanglante et menaçante. Depuis lors la même tête a parut à presque tous les gens de la maison. Cabronez s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant et je n'ai pas besoin de vous le dire, toutes ces aparitions, n'avoient rien de réel. Le Comte de Penna Flore lui-même etoit comme on dit un etre de raison, imaginé seulement pour inquieter mon epoux, et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes de loi et les spadassins etoient des gens du Duc d'Arcos. Et cet aimable Duc etoit venu à Salamanque tout de suit après son mariage.

Cette nuit je comtois faire quelque grande peur à mon mari, je voulois qu'il sortit de la chambre, et qu'il alla se renfermer dans son cabinet, ou il a de l'eau benite et quelques images privilegiées. Alors je me proposois de fermer la porte au verroux, et le Duc devoit entrer chez moi par la fenetre. Je ne craignois point que mon mari le vit monter où qu'il trouva l'echelle. Car la maison est exactement fermée, toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout à coup votre tête a parut à la fenetre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna Flore qui venoit lui reprocher les cent doublons. Enfin il ne me reste plus qu'a vous parler de cette voisine si dévotte si exemplaire, en qui mon epoux avoit tant de confiance. Helas cette voisine etoit le Duc lui meme, et c'est lui que vous voyez avec des habits de femme qui veritablement lui vont à merveille. Je suis encore fidele à mes devoirs, mais je ne puis me résoudre à eloigner l'aimable Arcos. Car je ne suis point sure de rester toujours vertueuse, et si je venois à prendre un parti à cet egard, je voudrois avoir Arcos sous la main.

Frascheta termina ici sa narration et le Duc prenant la parole me dit " Ce n'est pas sans dessein qu'on vous a mis dans nôtre confiance. Il s'agit de hater le voyage du bon Cabronez, nous voulons même qu'il ne s'en tienne point à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire penitence dans quelque retraite pieuse. Pour cet effet nous avons besoin de vous et de votre génie inventif "

Comme le Boemien en etoit à cet endroit de sa naration on l'apella pour les interets de la horde et nous ne le revimes plus de la journée

## TRENTE DEUXIEME JOURNÉE<sup>1</sup>

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Le chevalier Toledé prenoit grand plaisir au récit de Busqueros, et dit qu'il envioit au Duc d'Arcos une maitresse comme Frasceta, qu'il avoit toujours aimé, les impertinentes et que celle ci les surpassoit toutes. " Peut être /:dit Busqueros:/ la connoissez vous il faut pour conserver l'ordre historique, que je vous fasse aussi connoitre son mari et que je vous dise comment il fit connoissance avec le terrible pellerin Hervas. "

## HISTOIRE DU SEIGNEUR CABRONEZ.

Cet époux dont le nom en Espagnol pouroit tenir lieu d'armes parlantes, étoit fils d'un bourgeois de Salamanque. Il avoit longtems exercé un employ assez obscur dans la magistrature il y reunissoit un petit commerce en gros et fournissoit quelques détailliers. Ensuite ayant fait un héritage considerable, il prit comme beaucoup d'Espagnols le parti de ne rien faire du tout, si ce n'est de frequenter les églises des lieux publics, et de fumer des cigars.

Vous me direz que Cabronez n'ayant d'autre gout que celui de la plus parfaite tranquillité, n'auroit pas dû épouser la première espiegle, qui lui faisoit des mines par la fenetre. Mais c'est la grande enigme du cœur humain. C'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix, et meurt célibataire. Tel autre qui jure de navoir jamais

---

<sup>1</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.



de femme se marie, et se remarie. Cabronez s'étoit donc marié, il s'en felicita d'abord et puis s'en répentit lorsqu'il se vit sur les bras, non seulement un Comte de Penna Flor mais encore son ombre échapée aux enfers pour le tourmenter. Il devint soucieux renfermé en lui même. Bientot il fit metre son lit dans le cabinet où étoit le prie-Dieu et le benitier. Le jour même il voyoit peu sa femme, et restoit à l'église plus que de coutume.

Un jour il s'y trouva à côté d'un pellerin, qui fixa sur lui ses regards d'une maniere si inquietante, qu'il le forca à quitter l'église. Le soir il le trouva encore à la promenade et puis il le retrouva par tout où il alloit, et par tout le regard du pellerin, fixe et pénétrant lui causoit une angoisse inexprimable. Enfin Cabronez surmontant sa timidité naturelle lui dit " Monsieur J'irai me plaindre à l'Alcade si vous continuez à m'obseder.

— Obseder, obseder /:dit le pellerin d'un voix creuse et sepulcrale:/ oui vous etes obsédé, fortement obsédé, cent doublons une tête, un homme assassiné mort sans communion. Et bien ai-je deviné ?

— Qui etes vous /:dit Cabronez rempli de frayeur:/ ?

— Je suis un reprouvé /:dit le pellerin:/ mais j'espere en la misericorde divine, avez vous entendu parler du savant Hervas

— Je connois en gros son histoire /:dit Cabronez:/ Il eut le malheur d'être Athée et fit une mauvaise fin.

— C'est cela même /:dit le pellerin:/ je suis son fils et marque en naissant du sceau de la réprobation, mais il m'a été accordé, d'en reconnoitre le signe sur le front du pecheur et de le ramener dans la voye du salut. Viens jouet infortuné de Satan, je me ferai connoitre de toi plus particulierement. " Le pelerin conduisit Cabronez au jardin des peres celestins dans une allée le plus solitaire de cette promenade. Il s'assit avec lui sur un banc, et lui parla en ces termes.

#### HISTOIRE DE DIEGUE HERVAS, PERE DU RÉPROUVÉ

Je m'appelle Blaz Hervaz, mon pere Diegue Hervaz envoyé fort jeune à l'université de Salamanque ne tarda pas à s'y distinguer par l'aplication la plus extraordinaire. Bientôt il n'eut plus d'emules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en sut plus que les professeurs. Alors renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maitres en chaque science, il conçut l'espérance flateuse d'ateindre à la même gloire et de voir un jour son nom écrit parmi les leurs. À cette ambition qui n'étoit pas médiocre, Diegue en joignit une autre. Il vouloit publier des ouvrages anonymes, et lorsque leur mérite seroit reconnue se nommer et jouir d'un éclat soudain. Occupé de ce projet il jugea que Salamanque n'étoit pas un horison, sur le quel l'astre glorieux de ses destinées put aparoitre assez rayonnant, et il tourna ses regards vers la capitale. La sans doute, les hommes distingués par leur génie jouissoient du respect qu'on leur doit, des hommages de public, de la confiance, des ministres même de la faveur du Roi. Enfin Diegue imagina, que la capitale pouvoit seule rendre à ses talents la justice qui leur étoit dûe. Nôtre jeune savant avoit sous les yeux, la géométrie de Descarte, l'analyse de Harriot, les ouvrages [de] Fermat et de Roberval. Il vit clairement que ces grands génies, ouvrant le chemin de la science y marchaient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de toutes leurs découvertes, y joignit des solutions qui n'avoient pas encore été tentées et proposa des amandements pour l'Algorithme employé jusqu'alors. Hervas fut plus d'une année à rédiger son livre. Les ouvrages de géometrie étoient alors toujours écrits en latin.<sup>1</sup> Hervas écrivit le sien en Espagnol, afin de lui donner plus de cours. Et pour la faire paroître sous un titre, qui piqua la curiosité, il l'apella *Secrèts de l'Analyse dévoilés avec la connoissance des infinis de toutes dimensions*.

Lorsque le manuscrit fut pret, mon pere s'étoit [*sic*] précisément de minorité, et il en reçut l'avis de ses Tuteurs. Ils lui aprenoient en même tems, que son bien, qui d'abord paroissoit avoir être [*sic*] de

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Hervas fut plus d'une année [...] écrits en latin.

huit mille pistoles, se trouvoit par divers accidents réduit à huit cent, et qu'on lui remettoit cette somme dès qu'il auroit juridiquement acquité les Tuteurs. Hervas réfléchit que huit cent pistoles étoient précisément ce qu'il falloit pour faire imprimer son ouvrage, et le porter à Madrid. Il se hata donc de signer la décharge de tutelle, récut les huit cent pistoles et présenta son manuscrit à la censure.

Les censures [*sic*] de la partie Théologique firent quelques difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits sembloit ramener aux atômes d'Epicure, dont la doctrine est improuvée par l'Eglise. On leur représenta, qu'il s'agissoit de quantités abstraites et non pas de particules matérielles et ils retirèrent leur opposition.

De la censure l'ouvrage passa chez l'imprimeur. C'étoit un assez gros in quarto pour le quel il falut fondre des caracteres algébriques qui manquoient et même faire des nouveaux poinçons. En sorte qu'imprimé à mille exemplaires, l'édition revint à 700. pistoles. Hervas les acorda d'autant plus aisément qu'il comptoit vendre chaque exemplaire à trois pistoles. Ce qui faisoit un profit tout claire de 2300. pistoles. Hervas n'étoit rien moins qu'intéressé. Mais l'assurance de posséder ce petit Capital ne laissoit pas de lui faire plaisir.

La mise au jour dura plus de six mois. Hervas corigeoit lui même leurs feuilles, et ce travail fastidieux lui couta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin la plus grosse charete qu'on put trouver dans Salamanque, apporta dans sa maison les lourds ballots, sur qui se fondoit sa gloire présente et son immortalité future.

Dès le lendemain Hervas yvre de joye enyvré d'espérances mit son édition sur huit mulets, se mit lui même sur le neuvième, et prit le chemin de Madrid. Arrive dans la capitale il descendit tout droit chez le libraire Moreno, et lui dit " Monsieur ces huit mules ont aporté<sup>1</sup> neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un ouvrage don voici le milième. Cent exemplaires vendus à votre profit vous rendront trois cent pistoles, et vous voudrez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entiere s'écoulera en peu de semaines et que je pourai en faire une nouvelle, où j'ajouterai quelques éclaircissements dont je me suis avisé pendant qu'on m'imprimoit. "

Moreno eut l'air de douter de cette vente si prompte, mais comme [il] voyoit le privilege des censures de Salamanque, il ne fit point de difficulté de mettre les ballots dans son magasin et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla loger dans un[e] auberge, et sans perdre de tems il se mit à travailler aux nôtes et suplements qui devoient acompagner la seconde édition de son ouvrage

Trois semaines se passerent ainsi et nôtre géometre pensa qu'il étoit tems d'aller chez Moreno et de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devoit faire au moins un milier de pistoles. Il y allat et fut très mortifié d'apprendre, qu'il ne s'étoit pas encore vendu un exemplaire. Bientôt il eut un sujet de mortification encore plus sensible car en rentrant à son auberge il y trouva un Alguazil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée et le conduisit à la tour de Segovie. Il est surprenant qu'un géometre fut traité en prisonier d'état, mais voici ce qui étoit arrivé. Les deux ou trois exemplaires mis en vente par Moreno se trouverent bientôt entre les mains de curieux qui frequentoient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre, *Secrets de l'analyse dévoilés* dit que ce pouroit bien être quelque pamphlet contre le gouvernement. Un autre considérant atentivement le même titre dit avec un souris malin, que la Satyre devoit porter sur le ministre des finances, Don Pedre Alanyès, car Analyse étoit l'anagramme d'Alanyès et la seconde partie infini de toute dimension se raportoit également à ce ministre qui étoit au phisique infiniment petit et infiniment gros et au moral infiniment haut, et infiniment bas. Il est aise de juger par cette plaisanterie, que les habitués de Moreno avoient la permission de tout dire et que le gouvernement toleroit cette petite jonte Satyrique.

Ceux qui connoissoient Madrid savent que le peuple y est à un certain niveau des classes plus relevées. Qu'ils s'occupent des mêmes evenements, qu'il partagent les mêmes opinions, et que les plaisanteries du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues, et ceci avoit lieu à l'égard des plaisants de chez Moreno. Leurs quolibets étoient bientôt répetés dans les boutiques des

---

<sup>1</sup> *Interl.* : ont aporté

barbiers enfin dans tous les carefours.

Bientôt aussi le ministre Alanyès ne fut appelé que le seigneur Analyse infini de toute dimension. Le financier étoit assez acoutumé à l'animadversion du peuple et n'y prenoit pas garde, mais le même sobriquet ayant souvent frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui ci répondit que l'origine de cette plaisanterie venoit d'un livre de géometre qu'on vendoit chez Moreno. Le ministre sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arreter l'auteur, ensuite confisquer l'édition.

Hervas ignorant toutes ces choses renfermé dans la tour de Segovie prive d'encre et de plumes, et ne sachant quand finiroit sa détention, s'avisa pour charmer son ennui, de faire un apel mental de toutes ses connoissances. C'est à dire de se rappeler ce qu'il savoit en chaque science. Alors il s'aperçut à sa grande satisfaction, qu'il avoit réellement embrassé tout l'ensemble des connoissances humaines et qu'il eut pu comme Pic de la Mirandole soutenir des theses *de omni scibili*

Hervas ambitieux de se faire un nom dans les sciences forma le plan d'un ouvrage en cent volumes qui devoit renfermer tout ce que les hommes savoit de son tems. Il vouloit le faire paroître anonyme. Le public ne manqueroit pas de prendre le change, et croiroit que l'ouvrage ne pouvoit être fait que par une société de savans. Alors Hervas devoit se nommer et obtenir tout d'un coup la réputation et le titre d'homme universel. Hervas avoit un esprit dont les forces n'étoient point au dessous d'une aussi vaste entreprise. Il en avoit le sentiment et se livra tout entier à un projet qui flatoit les deux passions de son ame, l'amour des sciences et l'amour propre.

Six semaines passerent très vite pour Hervas, au bout de ce tems il fut apellé chez le gouverneur du chateau. Il y trouva le premier comis du Ministre des finances. Cet homme après l'avoir salué avec une sorte de respect lui dit " Don Diegue Hervas vous avez voulu paroître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extreme, car lorsque vous avez été accusé, personne ne s'est présenté pour vous defendre. On vous inpute d'avoir eu en vue le ministre des finances dans votre Analyse des infinis. Don Pedre justement irrité, a fait livrer aux flâmes toute l'édition de votre ouvrage, mais content de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner, et vous offre dans ses bureaux une place de Contador. Vous y serez chargé de quelques calculs dont la complication nous embarasse quelque fois. Quittez cette prison pour n'y plus revenir. "

Hervas fut d'abord très affligé qu'on eut brulé à la fois neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires. Mais comme il avoit fondé sa gloire sur d'autres spéculations, il se consola assez vite et alla prendre possession de sa place dans le[s] bureaux. Là on lui présenta des régistres d'annuités, des escomptes avec rabais d'especes et autres calculs dont il se retira avec une facilité, qui lui mérita l'estime de ses chefs. On lui avança un quartier de sa pension, et on lui assigna une maison dependante d'un ministre.

Comme le Boemien<sup>1</sup>

### TRENTE TROISIÈME JOURNÉE.

On se rendit de bonne heure à la grote. Rebeca observa, qu'il y avoit beaucoup d'adresse dans les inventions de Busqueros " Un intrigant ordinaire /:dit elle:/ n'eut pas manque pour efrayer Cabrones de faire paroître des spectres couverts de linceuil, il n'eut fait qu'une illusion passagere qui n'eut pas tenu contre une reflexion serieuse. Mon Asturien s'y prend tout autrement, et c'est par la parole qu'il cherche à faire une impression profonde. L'histoire de l'Athée Hervas est très connue. On la trouve dans un suplément au livre du jesuite Granada. Le pelerin reprouvé feint d'être son fils pour mieux remplir de terreurs l'ame de Cabronez.

— Vous vous hatez trop d'en juger /:lui répondit le vieux chef:/ le pelerin pouvoit être fils d[e l] Athée Hervas et surement tout ce qu'il en dit n'étoit pas pris dans la legende dont vous parlez, où

---

<sup>1</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

l'on ne trouve que quelques circonstances de sa mort. Mais ayez la patience d'écouter cette histoire jusqu'au bout.

SUITE DE L'HISTOIRE [DE] DIEUGUE HERVAS RAPPORTÉE PAR SON FILS LE PELERIN REPROUVÉ.

Hervas étoit donc rendu à lui même sa subsistance étoit assurée. Le travail qu'on lui demandoit ne pouvoit l'occuper que pendant quelques heures de la matinée. Et il avoit devant lui un immense projet propre à employer toutes les forces de son génie, et lui donner toutes les jouissances du savoir. Nôtre ambitieux Poly-graphe se résolut à écrire, un voulume [*sic*] in octavo sur chaque science. Observant que la parolle, étoit comme l'attribut distinctif de l'homme, il consacra le premier volume à la Gramaire universelle. Il y exposa l'artifice gramatical infiniment varié au moyen du quel on exprimoit dans chaque langue les diferentes parties du discours, et l'on donnoit des formes diverses aux premiers éléments de la pensée.

Ensuite passant de la pensée intérieure de l'homme aux idées qui lui viennent par les objets environants, Hervas consacra le second volume à l'histoire naturelle en général. Le troisieme à l'ornithologie<sup>1</sup>, qui est la connoissance des oiseaux, le cinquieme à l'Ichtyologie qui est la connoissance des poissons, le sixieme à l'Entomologie qui est la connoissance des insectes, le septieme, à<sup>2</sup> qui est la connoissance des vers, le huitieme à la Conchyologie qui est la connoissance des coquilles, le neuvieme à la botanique, le dixième à la Géologie ou connoissance de la structure de la terre, le onzieme à la Lithologie ou connoissance des pierres, le douzieme l'oryctologie ou connoissance des fossiles le trezieme la Metallurgie, art d'extraire et travailler les métaux, le quatorzième Docimastique art de les essayer.

Le quinzieme volume ramenant l'homme à lui même traitoit de la Phisiologie ou connoissance du corps humain. Le volume seizième traitoit de l'anatomie, le 17<sup>me</sup> étoit consacré à la miologie, ou connoissance des muscles, le 18<sup>me</sup> à l'Ostéologie, le 19<sup>me</sup> à la Neuvrologie. Le 20<sup>me</sup> à la Phlébologie ou connoissance des maux qu'elles ocasionent. 25<sup>me</sup> [*sic*] Sémeiotique, connoissance des symptomes 26<sup>me</sup> Clinique, connoissance des procedés à observer au lit du malade 27<sup>me</sup> Thérapeutique, art de guerir /:le plus dificile de tous:/ 28<sup>me</sup> Diètétique ou connoissance du régime 29<sup>me</sup> Hygiene qui est l'art de conserver la santé, 30<sup>me</sup> Chirurgie, 31<sup>me</sup> Pharmacie 32<sup>me</sup> Médecine vétérinaire.

Ensuite venoit volume 33 la Physique générale, 34 Physique particuliere, 35. Physique experimentale, 36. Météorologie, 37. Chymie et les fausses sciences où elle a conduit. Telles que 36 [*sic*] l'Alchymie, 39. la Philosophie hermetique

Après ces sciences naturelles, venoient celles qui dérivent de l'état de guerre qu'on croit aussi etre très naturel à l'homme. Ainsi le volume 40<sup>eme</sup> traitoit de la Strategie ou art de la guerre 41. Castrametation qui est l'art de placer les camps, 42. Fortification, 43. Guerre soutéraine, qui est l'art du mineur, 44. Pyrotechnie qui est l'art de l'artificier, 45. Balistique art de lancer les corps graves, l'artillerie l'a fait [*sic*] perdu ; mais Hervas l'avoit pour ainsi dire ressucité par ses savantes recherches sur les engins en usage dans l'antiquité.

De la revenant aux arts de la paix Hervas avoit consacré le volume 46. à l'architecture civile, 47. architecture navale, 48. construction des vaisseaux, 49. navigation.

Ensuite Hervas considérant encore l'homme en société consacroit le volume 50 à la législation, 51. droit civil, 52. droit criminel, 53. Droit politique, 54 histoire, 55. Mithologie, 56 Chronologie, 57. Biographie, 58. Archéologie où connoissance de l'antiquité 59. Numismatique, 60. Blason, 61 Diplomatique qui est la connoissance des chartres et documents, 62. Diplomatie qui est la science des ambasades, ou l'art de négocier, 63. Philologie qui est la connoissance générale des langues, 64. Biblio-graphie qui est la connoissance des livres et des éditions.

---

<sup>1</sup> l'ornithologie *surch. aut.* : la Zoologie

<sup>2</sup> Un espace libre a été ménagé.

Ensuite Hervas revenant aux arts de la pensée, avoit consacré le volume 65 à la logique, 66 Rethorique, 67 Ethique qui est la morale, 68. Esthétique qui est l'analyse des impressions que nous recevons par les sens.

Puis venoit 69. la Théosophie qui est l'étude de la sagesse mis en rapport avec le culte 70. la Théologie, divisée en [71] Dogmatique, 72. Polemique, 73 Ascetique. Cette dernière enseigne les exercices de la dévotion. Ensuite venoit 74 l'exégèse qui est l'exposition des saintes écritures et 75. l'herméneutique qui est leur interprétation.

De la Théologie par une transition où il paroisoit trop de hardiesse, Hervas passoit /:76:/ à l'Oneïrocritique, qui est l'explication des songes. Ce volume n'étoit pas le moins intéressant. Hervas y montrait comment des erreurs mensongères et frivoles avoient eu le droit de gouverner le monde pendant bien des siècles. Car nous voyons dans l'histoire que le songe des vaches grasses et des vaches maigres changea la constitution de l'Égypte, dont les possessions territoriales devinrent à cette époque domaines royaux. Cinq cent ans plus tard nous voyons Agamemnon raconter ses songes aux Grecs assemblés. Enfin six siècles après la guerre de Troie les Chaldeens de Babylone et l'oracle de Delphes expliquoit les songes.

Le volume 77. traitoit de l'ornithomantie ou sciences des Augures, qui est la divination par les oiseaux pratiquée sur tout par les haruspices toscans. Seneque en a conservé les rites.

Le volume 78. traitoit de la Genethliomantie, ou science des horoscopes, Astrologie judiciaire, dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusqu'à nos jours.

Le volume 79. plus savant que les autres remontoit à l'origine de la magie au tems de Zoroastre et d'Ostanes<sup>1</sup>. On y trouvoit l'histoire de cette science déplorable, qui à la honte de notre siècle en a infecté le commencement, et n'est pas tout à fait abandonnée.

Le volume 80. étoit consacré à la caballe, ainsi qu'à plusieurs genres de divination, tels que la Rabbomantie ou divination par les baguettes, l'hydromantie, la géomantie &.

De tous ces mensonges Hervas passoit tout à coup aux plus incontestables vérités. Ainsi le volume 81. étoit consacré à la Géométrie, 82. Arithmétique, 83. Algèbre, 84. Trigonométrie, 85. Stéréotomie qui est la considération des solides *appliquée à la coupe des pierres*, 86. à la Planimétrie art de mesurer les distances dont on ne peut approcher, 87. Altimétrie, 88. Mécanique, 89. Dynamique sciences des forces vives, 90. Statique science des forces mortes en équilibre, 91. Hydra[u]llique, 92. Hydrostatique, 93 Hydrodynamique 94 Optique et perspective, 95. Dioptrique, 96. Catoptrique, 97. Gnomonique science des cadrans, 98. Trigonométrie sphérique, 99. Astronomie. Enfin le centième volume étoit consacré à l'analyse qui selon Hervas étoit la science des sciences, et la dernière borne de l'esprit humain<sup>2</sup>

Une connoissance approfondie de cent sciences différentes, paroitra à quelques personnes devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine. Il est certain cependant que Hervas, écrivit sur chacune un volume, qui commençoit par l'histoire de la science, et finissoit par des vues pleines de sagacité, sur les moyens d'y ajouter et pour ainsi dire de reculer dans toutes les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisoit à tout au moyen de l'économie du tems et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levoit avant le soleil et se préparoit au travail du bureau par des réflexions analogues aux opérations qu'il y devoit effectuer, il se rendoit chez le ministre une demi heure avant tout le monde, et atendoit que l'heure du bureau sona, ayant la plume en main et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage, au moment où l'heure sonnoit il commençoit ses calculs et les expédioit avec une célérité surprenante. Alors il passoit chez le libraire Moreno dont il avoit su gagner la confiance, prenoit les livres dont il avoit besoin et les portoit chez lui, il ressortoit encore pour prendre un léger

---

<sup>1</sup> *En marge, Potocki a écrit* : peut être Onanes

<sup>2</sup> *Note aut.* : Un exjésuite Espagnol appelle Hervas a imprimé à Rome en 1780. et suivi vingt in quatre, qui étoient autant de traités complets de différentes sciences. Il étoit de la famille de nôtre Hervas. [Cette note située en bas de p. n'a pas d'appel dans le texte.]

repas, rentroit avant une heure et travailloit jusqu'à huit heures du soir. Après quoi il jouoit à la pelota avec des petits garçons du voisinage, rentroit, prenoit une tasse de chocolat et s'alloit coucher. Les dimanches il passoit toute la journée hors de chez lui et méditoit le travail de la semaine suivante. Hervas pouvoit ainsi consacrer environs trois mille heures par an à la confection de son œuvre universelle, ce qui ayant fait au bout de quinze ans quarante cinq mille heures. Cette surprenante composition se trouva reellement achevée, sans que personne à Madrid s'en douta. Car Hervas n'étoit nullement communicatif, et ne parloit à personne de son ouvrage, voulant étoner le monde en lui montrant tout à la fois ce vaste amas de sciences. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini, comme lui même finissoit sa trente neuvième année et il se felicitoit d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation, toute prête d'éclorre. Mais en même tems il avoit dans l'ame une sorte de tristesse. Car l'habitude du travail soutenu par l'esperance, avoit été pour lui comme une société agreable, qui remplissoit tous les moments de sa journée. Il avoit perdu cette société et l'ennui, qu'il n'avoit jamais connu comencoit à se faire sentir. Cet état si nouveau pour Hervas le sortit tout à fait de son caractere, bien loin qu'il rechercha la solitude, on le voyoit dans tous les lieux publics. La il avoit l'air d'acoster tout le monde mais ne connoissant personne et n'ayant point l'habitude de la conversation il passoit sans mot dire. Cependant il songeoit en lui meme, que bientôt tout Madrid le connoitroit le rechercheroit et que son nom seroit sur les levres de tout le monde.

Tourmenté par le besoin de la distraction, Hervas eut l'idée de revoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure qu'il esperoit illustrer. Depuis quinze ans il ne s'étoit permis d'autre amusement que de jouer à la pelota, avec les garçons du voisinage, et il se promettoit un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où s'étoit passée sa première enfance.

Hervas voulut avant de partir jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablete. Il en avoit une copie du meme format qu'ils devoient avoir à l'impression, il les confia au relieur. Le dos de chaque volume devoit porter dans sa long[ue]ur, le nom de la science et le numero du tome, depuis le premier qui étoit la grammaire universelle jusqu'à l'analyse qui étoit N° 100. Le relieur apporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablete qui devoit le recevoir étoit déjà préparée. Hervas y posa cette imposante série, et fit un feu de joye de tous les brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma à double tour la porte de sa chambre, y aposa son<sup>1</sup> cachet, et parti pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance donna reellement à Hervas tout le plaisir qu'il s'en promettoit. Mille souvenirs innocents et doux lui arracheroient des larmes de joye, dont vingt ans de[s] plus arides conceptions avoient pour ainsi dire tari les sources. Nôtre Polygraphe eut volontier passé le reste de ses jours dans sa bourgade native, mais les cent volumes le rappelloient à Madrid. Il reprend le chemin de la capitale. Il arive chez lui. Trouve bien entier le cachet aposé sur la porte. Il ouvre... Et voit les cent volumes mis en pieces, dépouillés de relieure, toutes les feuilles éparses et confondut sur le parquet... Cet aspect afreux trouble ses sens, il tombe au milieu des débris de son livre et perd jusqu'au sentiment de son existence.

Helas voici qu'elle étoit la cause de ce desastre. Hervas ne mangeoit jamais chez lui. Les rats si nombreux dans toutes les maisons de Madrid se gardoient bien de fréquenter la siene. Ils n'y auroient trouvé à ronger que quelques plumes, mais il n'en fut pas de même lorsque cent volumes chargés de colle toute fraiche furent aportés dans la chambre, et que cette chambre fut dès le même jour abandonnée par son maître. Les rats attirés par l'odeur de la colle, encouragés par la solitude [*sic*], se rassemblerent en foule, culbuterent, rongerent, devorerent... Hervas reprenant ses sens, vit un de ces monstres tirant dans un trou les dernieres feuillets de son Analyse. La colere n'étoit peut être jamais entrée dans l'ame de Hervas. Il en ressentit le premier accès, se précipita sur le ravisseur de sa géometrie transcendante. Sa tête porta contre le mur et il retomba évanoui

Hervas reprit une seconde fois ses esprits, ramassa le[s] lambeaux qui couvroient le parquet de sa chambre et les jeta dans un coffre. Puis il s'assit sur le coffre et se livra aux plus tristes pensées. Bientôt après il fut saisi d'un frisson qui des le lendemain dégénéra en une fièvre bilieuse comateuse et

---

<sup>1</sup> *Biffé* : [mot illisible]

maligne. Hervas fut abandonné des medecins.  
Comme le Boemien<sup>1</sup>

## TRENTE-QUATRIEME JOURNÉE<sup>2</sup>

SUITE DE L'HISTOIRE DE DIEGUE HERVAS RACONTÉE PAR SON FILS LE PELERIN REPROUVÉ.

Hervas privé de sa gloire par les rats abandonné des medecins ne fût pas délaissé par sa garde malade, elle lui continua ses soins et bientôt une crise he[u]reuse sauva ses jours. Cette garde etoit une fille de trente ans appelée Marica elle étoit venue le soigner par amitié parce qu'il causoit quelquefois les soirs avec son pere, qui étoit un cordonier du voisinage. Hervas convalescent sentit tout ce qu'il devoit à cette bonne fille. “ Marica /:lui dit il:/ vous avez sauvé mes jours, et vous adoucissez mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur /:lui répondit la fille:/ vous pourriez faire mon bonheur, mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites /:réprit Hervas:/ et soyez sûr que si la chose est en mon pouvoir je la ferai.

— Mais /:dit Marica:/ si je vous demandois de m'epouser.

— Je le veux bien /:répondit Hervas:/ et de grand cœur. Vous me nourirez quand je me porterai bien, vous me soignerez quand je serai malade et vous me defenderez des rats quand je serai absant. Oui Marica, je vous épouserai du moment où vous le voudrez, et le plutôt sera le mieux. ”

Hervas n'étant pas encore bien guéri ouvrit le cofre qui renfermoit les débris de sa poly-mathesis. Il essaya d'en rassembler les feuillets et eut une récidive qui lui laissa beaucoup de foiblesse. Lorsqu'il fut en état de sortir il alla chez le Ministre des finances, representa qu'il avoit travaillé quinze ans et formé des élèves en état de le remplacer, que sa santé étoit détruite et il demanda sa retraite, avec une pension equivalante à la moitié de son traitement. En Espagne, ces sortes de graces ne sont pas très difficiles à obtenir. On accorda à Hervas ce qu'il demandoit et il épousa Marica.

Alors nôtre savant changea sa maniere de vivre il prit un logement dans un quartier solitaire et se proposa de ne point sortir de chez lui, qu'il n'eut rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avoient rongé tout le papier qui tenoit au dos des livres, et n'avoit laissé subsister que l'autre moitié de chaque feuille, encore ces moitiés etoient déchirées. Cependant elles servirent à Hervas pour lui rappeler le texte entier. Ce fut ainsi qu'il se mit à refaire tout l'ouvrage. En même tems il en produisit un d'un genre tout diférent Marica me mit au monde, moi pécheur et réprouvé. Ah ! sans doute le jour de ma naissance fut une fete aux enfers. Les feux eternels de cet afreux séjour brilerent d'un nouvel éclat et les démons ajouterent aux suplices des damnés pour mieux jouir de leurs hurlements.

Le Pellerin en prononçant ces mots parut livré au desespoir, il versa beaucoup de larmes, puis se tournant vers Cabronez il lui dit “ Il m'est impossible de continuer aujourd'hui mon récit. Rendez vous ici demain à la même heure et gardez vous d'y manquer il y va de votre eternelle perdition. ”<sup>3</sup>

Cabronez retourna chez lui l'ame remplie de terreurs nouvelles. La nuit il fut reveillé par le defunt Penna Flor qui conta les cent doublons à ses oreilles sans qu'il y manqua une piece. Le lendemain il se rendit au jardin des Celestins. Il y trouva le pellerin qui reprit en ces termes la suite de son récit.

Je vins au monde et ma mere ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avoit jamais connu l'amour ni l'amitié, que par une définition de ces deux sentiments, qu'il avoit placée dans son soixante et septieme volume. La perte de son épouse lui prouva qu'il avoit été fait

---

<sup>1</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

<sup>2</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

<sup>3</sup> *Verticalement dans la marge gauche* : Petit romain.

pour sentir l'amour et l'amitié elle l'acabla plus que la perte de ses cent tomes in octavo dévorés par les rats. La maison de Hervas étoit petite et retentissoit toute entiere, à chaque cri que je faisois. Il étoit impossible de m'y laisser. Je fus recueilli par mon grand pere le Cordonier, qui parut très flaté d'avoir dans sa maison son petit fils d'un Contador [*sic*] et gentilhomme.

Mon grand pere dans son humble état jouissoit de beaucoup d'aisance. Il m'envoya aux écoles, dès que je fus en état de les fréquenter. Lorsque j'eus atteint seize ans, il m'habilla avec élégance et me donna les moyens de promener mon oisiveté dans Madrid. Il se croyoit bien payé de ses fraix lorsqu'il pouvoit dire *My nieto el hijo del Contador*, Mon petit fils le fils du Contador. Mais venons à mon pere et à sa triste destinée qui n'est que trop connue, puisse t-elle servir de leçon et d'epouvante aux impies.

Diegue Hervas passa huit ans à réparer le damage que lui avoient fait les rats. Son ouvrage étoit presque refait, lorsque des journaux étrangers qui tomberent entre ses mains lui prouverent que les sciences avoient fait à son insu des progrès remarquables. Hervas soupira de cet accroissement de peines, cependant ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait, il ajouta à chaque science les découvertes qu'on y avoit faites. Ceci lui prit encore quatre ans. Ce fut donc douze années entieres qu'il passa sans sortir de chez lui, et presque toujours collé sur son ouvrage. Cette vie sedentaire acheva de détruire sa santé, et il eut une sciatique obstinée, des maux de reins, du sable dans la vessie et tous les symptomes avant coureurs de la goutte. Mais enfin la Poly mathesis en cent voulumes étoit achevée. Hervas fit venir chez lui le libraire Moreno, fils de celui qui avoit mis en vente sa malheureuse analyse " Monsieur /:lui dit il:/ voici cent voulumes, qui renferment tout ce que les hommes savent aujourd'hui. Cette Polymathésis fera honneur à vos presses et j'ose le dire à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi, ayez seulement la charité de m'imprimer et que ma peine mémorable ne soit pas entierement perdue. "

Moreno ouvrit tous les volumes les examina avec soin et lui dit " Monsieur je me charge de l'ouvrage, mais il faut vous résoudre à le réduire à 25. volumes.

— Laissez moi /:lui répondit Hervas avec l'indignation la plus profonde:/ laissez moi, retournez à votre magasin. Imprimés les fatras romanesques ou pedantesques qui font la honte de l'Espagne. Laissez moi Monsieur avec ma gravelle et mon génie, qui s'il eut été mieux connu, m'eut mérité l'estime des hommes. Mais je n'ai plus rien à demander aux hommes et moins encore aux libraires, laissez moi. "

Moreno se retira et Hervas tomba dans la plus grande Melancolie. Il avoit sans cesse sous les yeux ses cent volumes, enfants de son génie, conçus avec délices, enfantés avec une peine, qui avoit aussi ses plaisirs, et maintenant plongés dans l'oublie. Il voyoit sa vie entiere perdue, son existence anéantie dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi son esprit exercé à pénétrer tous les mysteres de la nature, se tourna malheureusement à sonder l'abime des miseres humaines à force d'en mesurer la profondeur, il vit le mal par tout, il ne vit plus que le mal, et dit dans son cœur " Auteur du mal qui êtes vous ? "

Lui même eut horreur de cette idée et voulut examiner, si le mal pour être devoit necessairement avoir été crée. Ensuite il examina la même question sous un point de vue plus etendu. Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matiere une énergie, qui lui parut propre à tout expliquer sans avoir recours à la création.

Pour ce qui est de l'homme et des animaux selon lui ils devoient l'existence à un acide generateur, le quel faisant fermenter la matiere, lui donnoit des formes constantes. A peu près comme les acides cristallisent les bases alcalines et tereuses en polyedres toujours semblables. Il regardoit les substances fongueuses que produit le bois humide, comme le chainon qui lie, la cristalisation des fossiles à la reproduction des vegetaux et des animaux, et qui en indiquent si non l'identité aux moins l'analogie.

Savant comme l'étoit Hervas il n'eut pas de peine à etayer son faux système, de preuves sophistiques faites pour égarer les esprits. Il trouvoit par exemple que les mulets, qui tiennent de deux especes pouvoient etre comparés aux sels à base melée, dont la cristalisation est confuse.

L'efervescence de quelques terres avec les acides, lui parut se rapprocher de la fermentation des vegetaux muqueux. Et celle ci lui parut être un comencement de vie qui n'avoit pu se développer faute de circonstances favorables.



Hervas avoit observé que les cristaux en se formant s'amassoient dans les parties les plus éclairées du vase, et se formoient difficilement dans l'obscurité. Et comme la lumiere est également favorable à la végétation, il considéra le fluide lumineux comme un des éléments dont se composoit l'acide universel qui animoit la nature, d'ailleurs il avoit vu la lumiere, rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'étoit aussi un motif de la regarder comme un acide<sup>1</sup>.

Hervas savoit que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pole. Le sang faute d'une chaleur sufisante, étoit exposé à une alcaescence, qui ne pouvoit être arretée que par l'usage intérieur des acides. Il en conclut que la chaleur pouvant en quelques ocasions être suplée par un acide, devoit être elle meme une espece d'acide, ou du moins un des éléments de l'acide universel.

Hervas savoit qu'on avoit vu le tonnere aigrir et faire fermenter les vins. Il avoit lu dans Sanchoniaton qu'au comencement du monde les êtres destinés à vivre, avoient été comme reveillés à la vie par de violents coups de tonnere et notre infortuné savant n'avoit pas craint de s'appuyer de cette cosmogonie payene pour afirmer que la matiere de la foudre avoit pu donner un premier developement à l'acide générateur, infiniment varié, mais constant dans la reproduction des mêmes formes.

Hervas cherchant à pénétrer les mystères de la création devoit en rapporter la gloire au créateur, et plut au ciel qu'il [l']eut fait ; mais son bon ange l'avoit abandonné, et son esprit égaré par l'orgueil du savoir, le livra sans défense aux prestiges des esprits superbes, dont la chute entraîna celle du monde. Helas ! tandis que Hervas elevoit ses coupables pensées au dessus des spheres de l'intelligence humaine sa dépouille mortelle étoit menacée d'une prochaine dissolution. Pour l'acabler plusieurs maux aigus se joignirent aux maladies chroniques, sa sciatique devenue douloureuse lui étoit [*sic*] l'usage de la jambe droite.

Le sable des ses reins devenu graveleux, déchiroit sa vessie. L'humeur acthritique avoit courbé les doigts de sa main gauche, et menaçoit les jointures de la droit[e]. Enfin la plus sombre hypocondrie détrouisoit les forces de son ame, en même tems que celles de son corps. Il craignit d'avoir des témoins de son abatement et finit par repousser mes soins et refuser de me voir.

Un vieux invalide composoit tout son domestique et metoit à le servir tout ce qui lui restoit de forces. Enfin lui même tomba malade et mon pere fut alors forcé de [me] souffrir près de lui. Mais mon grand pere fut bientôt àprès attaqué de la fievre chaude. Il ne fut malade que cinq jours, sentant sa fin approcher il me fit venir et me dit. “ Blaz ! mon cher Blaz ! réçois ma derniere bénédiction. Tu es né d'un pere savant, et plut au ciel qu'il le<sup>2</sup> fut moins heureusement pour toi ; ton grand pere est un homme simple dans sa foi et ses œuvres, et il t'a élevé dans la même simplicité. Ne te laisse point entrainer par ton pere ; depuis quelques années il a fait peu d'actes de religion, et ses opinions sont telles que des hérétiques en auroient honte. Blaz défie toi de la sagesse humaine. Dans quelques instants je saurois plus que tous les philosophes. Blaz ! Blaz ! je te bénis j'expire. ” Il mourut en efet. Je lui rendis les derniers devoirs et je retournai chez mon pere où je n'avois pas été depuis quatre jours. Pendant ce tems le vieux invalide étoit aussi mort, et les confreres de la charité, s'étoient chargé de l'ensevelir. Je savois que mon pere étoit seul et je voulois me consacrer à le servir mais en entrant chez lui un spectacle extraordinaire frapa mes régards, et je restai dans la première chambre frapé d'un sentiment d'horreur.

Mon pere avoit oté ses habits et s'étoit revetu d'un drap de lit en forme de linceuil. Il étoit assis et regardoit le soleil couchant. Après une assez longue contemplation il eleva la voix et dit “ Astre dont les derniers rayons ont frapé mes yeux pour la derniere foix. Pourquoi avez vous éclairé le jour de ma naissance. Avois je demander à naitre ? et pourquoi suis-je né. Les hommes m'ont dit que j'avois une ame et je m'en suis ocupe aux dépends même de mon corps. J'ai cultivai mon esprit, mais les rats l'ont dévoré, les libraires l'ont dédaigné. Rien ne restra de moi, je meure tout entiere aussi obscur que si je n'étois pas né. Néan recois donc ta proye. ” Hervas resta quelques instants livré à des sombres

---

<sup>1</sup> *Note aut.* : Hervas est mort vers l'an 1660. ses connoissances en physique ne pouvoient être que très bornées, on reconnoit ici l'acide principe de Paracel[s]e.

<sup>2</sup> *Interl.*

réflexions. Ensuite il prit un gobelet qui me sembla plein<sup>1</sup> de vin vieux. Il leva les yeux au ciel et dit “ Oh ! mon Dieu s’il y en [a] un, ayez pitié de mon ame si j’en ai une. ” Ensuite il vida le gobelet et le posa sur la table, puis il mit la main sur son cœur comme s’il y ressentait quelque angoisse. Hervas avoit préparé une autre table pour s’y coucher et il y avoit mis des coussins, il s’y coucha croisa ses mains sur sa poitrine et ne proféra plus une parole.

Vous serez étonné que voyant tous ces apprêts de suicide je ne me sois pas jeté sur le ver, ou que voyant mon père couché je n’aye pas appelé du secours. J’en suis surpris moi même, ou plutôt je suis très sûr qu’un pouvoir surnaturel me retenoit à ma place sans me laisser la liberté d’aucun mouvement, si ce n’est à mes cheveux que l’horreur faisoit dresser sur ma tête.

Les confrères de la charité qui avoient entéré notre invalide, me trouverent dans cette situation, ils virent mon père étendu sur la table couvert d’un linceuil et il demanderent s’il étoit mort ? je répo[n]dis que je n’en savois rien. Ils me demanderent qui lui avoit mis ce linceuil ? Je repondis que lui même s’en étoit revêtu. Ils examinerent le corps et le trouverent sans vie. Ils virent le ver avec un reste de liquide et l’emporterent pour l’examiner. Puis ils s’en allerent en donnant des signes de mecontantement et me laisserent dans un abattement extrême. Ensuite vinrent les gens de la paroisse. Ils me firent les mêmes questions puis ils s’en allerent en disant “ Il est mort comme il a vécu. Ce n’est pas à nous de l’enterrer. ”

Je restai seul avec le mort mon découragement alloit au point que j’en avois perdu la faculté d’agir et même de penser. Je me jettai dans le fauteuil où j’avois vu mon père et je retombai dans l’immobilité, où j’étois à l’arrivée des hommes de paroisse.

La nuit vint le ciel se chargea de nuages. Un tourbillon soudain ouvrit ma fenêtre, un éclair bleuâtre sembla parcourir ma chambre, et [la] laissa en suite plus sombre qu’elle n’étoit auparavant. Au milieu de cette obscurité je crus distinguer quelques formes fanatiques [*sic*]. Ensuite je crus entendre le corps de mon père pousser un long gémissement que les échos lointains répéterent à travers l’espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j’étois retenu à ma place, et dans l’impossibilité de faire aucun mouvement. Un froid glacial pénétra mes membres. J’eus le frisson de la fièvre, mes visions devinrent des rêves et le sommeil s’empara de mes sens.

Je me reveillai en sursaut, je vis six grands cierges jaunes, allumés près du corps de mon père et un homme assis vis à vis de moi qui sembloit gueter l’instant de mon réveil. Sa figure étoit majestueuse et même imposante. Il étoit grand de taille. Ses cheveux noirs, un peu crépus, tombaient sur son front. Son regard étoit vif et pénétrant, mais en même temps, doux et séducteur, du reste il portoit la fraise et le manteau gris, à peu près comme les gentilshommes s’habillent à la campagne.

Lorsque l’inconnu vit que j’étois réveillé il me sourit d’un air affable et me dit “ Mon fils, je vous appelle ainsi parce que je vous considère comme si vous m’apparteniez déjà vous êtes abandonné de Dieu et des hommes et la terre s’est fermée devant le reste de ce sage qui vous donna le jour, mais nous ne vous abandonnerons pas.

— Monsieur /:lui répondis-je:/ vous disiez je crois, que j’étois abandonné de Dieu et des hommes. Quant aux hommes cela est vrai, mais je ne pense pas que Dieu puisse jamais abandonner une de ses créatures.

— Votre observation /:dit l’inconnu:/ est juste à certains égards, ce que je vous expliquerai quelque autre fois. Cependant pour que vous voyez l’intérêt que nous prenons à vous. Je vous offre cette bourse, vous y trouverez mille pistoles. Un jeune homme doit avoir des passions, et les moyens de les satisfaire n’épargnez pas cet or et comptez toujours sur nous. ” Ensuite l’inconnu frappa dans ses mains, six hommes masqués parurent et enleverent le corps de Hervas. Les cierges s’éteignirent et l’obscurité fut profonde. Je n’y restai pas longtemps, je pris à tâton le chemin de la porte. Je gagnai la rue et lorsque je vis le ciel étoilé, il [me] sembla respirer plus librement. Les mille pistoles que je sentois dans ma poche contribuoient aussi à m’élever le courage. Je traversai Madrid, j’arrivai au bout du Prado à l’endroit où l’on a placé depuis une statue colossale de Cybele. Là je me couchai sur un banc

---

<sup>1</sup> Interl.

et ne tardai pas à m'endormir.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration il nous demanda la permission d'en remettre la suite au lendemain, en effet nous ne le revimes plus de la journée

### TRENTE CINQUIEME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure acoutumée. Rebeca s'adressant au vieux chef lui dit que l'histoire de Diegue Hervas l'avoit beaucoup intéressée bien qu'elle la sut déjà en partie “ Mais /:ajouta-t-elle:/ il me sembloit qu'on prenoit trop de soins pour tromper un pauvre époux qui eut pu l'être à moins de frais car je suppose toujours que l'histoire d'Althée [*sic*] n'est mise là que pour faire une impression plus profonde sur l'ame timorée de Cabronez.

— Madame /:répondit le vieux chef:/ permettez moi de vous le dire, j'ai cru m'apercevoir que vous vous pressiez trop de porter un jugement sur les recits que j'ai l'honneur de vous faire. Le Duc d'Arcos étant un très grand seigneur et très généreux, on pouvoit certainement pour le servir inventer et jouer toutes sortes de personages, mais il n'est point prouvé que ce fut à cette intention que l'on conta à Cabronez l'histoire terrible et mémorable de l'Athée Hervas. Cependant vous en jugerez mieux si vous voulez bien écouter l'histoire de son fils, telle qu'il la raconta au meme Cabronez. ” Rebeca assura le Chef que ce récit l'intéresseroit beaucoup, et il le recommença en ces termes :

#### HISTOIRE DE BLAZ HERVAS, OU LE PELLERIN RÉPROUVÉ

Je vous disois donc que je m'étois couché et endormis sur un banc au bout de la grande allée de Prado. Le soleil étoit déjà assez haut lorsque je m'éveillai, et ce qui m'éveilla fût je crois un coup de mouchoir que je reçus dans le visage car en m'éveillant je vis une jeune fille qui se servant de son mouchoir comme d'un chasse-mouche, écartoit celles qui eussent pu troubler mon sommeil. Mais ce qui me parut le plus singulier, c'est que ma tête reposoit très mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentois la douce haleine se jouer dans mes cheveux. Je n'avois fait en m'éveillant aucun grand mouvement. J'étois libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après j'entendis une voix un peu grondeuse, mais point aigre qui s'adressant à mes berceuses leur dit “ Célia, Zorilla que faites vous ici ? je vous croyois à l'église et voila que je vous trouve dans une belle dévotion.

— Mais Maman /:dit la jeune fille qui me servoit d'oreiller:/ ne m'avez vous pas dit que les œ[u]vres avoient leur mérite aussi bien que la priere. Et n'est ce pas la une œuvre de charité que de prolonger le sommeil de ce pauvre jeune homme qui doit avoir passé une bien mauvaise nuit.

— Assurement /:dit la voix plus riente que grondeuse:/ assurément cela est très méritoire. Et voila une idée qui prouve si non votre dévotion au moins votre innocence. Mais aprésent ma charitable Zorilla posez moi bien doucement la tête de ce jeune homme, et rentrons.

— Ah ma bonne Maman /:réprit la jeune fille:/ voyez comme il dort doucement au lieu de l'éveiller vous devriez maman défaire sa fraise qui l'étouffe.

— Oui da /:dit la maman:/ vous me donnez là, une belle comission, mais voyons un peu, en vérité il a l'air bien doux. ” En même tems la main de la maman passa doucement sous mon menton et défit ma fraise.

“ Il est encore mieux comme cela /:dit Celia, qui n'avoit pas encore parlé:/ et il respire plus librement, je vois qu'il y a de la douceur à faire de bonnes actions.

— Cette reflexion /:dit la mere:/ montre beaucoup de jugement. Mais il ne faut pas pousser la charité trop loin. Allons Zorilla posez doucement cette jeune tête sur ce banc et retirons nous. ”

Zorilla passa doucement ses deux mains sous ma tête et retira ses genoux. Je crus alors qu'il étoit inutile de faire plus long tems l'endormi. Je me mis sur mon séant et j'ouvris les yeux. La mere poussa

un cri, les filles voulurent fuir. Je les retins “ Célia Zorilla /:leur dis-je:/ vous êtes aussi belles qu’innocentes, et vous qui n’avez l’air de leur mère que parce que vos charmes sont plus formés, permettez qu’avant de vous quitter je puisse donner quelques instants à l’admiration que vous m’inspirez toutes les trois. ” Tout ce que je leur disais était la vérité. Célia et Zorilla eussent été des beautés parfaites sans leur extrême jeunesse qui ne leur avait pas donné le temps de se développer, et leur mère qui n’avait pas trente ans, n’en paraissait pas vingt cinq “ Seigneur Cavalier /:me dit celle-ci:/ si vous avez seulement feint de dormir vous avez dû vous convaincre de l’innocence de mes filles et prendre une bonne opinion de leur mère. Je ne crains donc point de perdre dans votre esprit en vous priant de m’accompagner chez moi. Une connaissance commencée aussi singulièrement semble faite pour devenir plus intime. ”

Je les suivis, nous arrivâmes à leur maison qui donnait sur le Prado. Les filles allèrent présider au chocolat. La mère m’ayant fait asseoir auprès d’elle me dit “ Vous voyez une maison un peu plus étoffée qu’il ne convient à notre situation présente. Je l’avais prise en des temps plus heureux. Aujourd’hui je serais charmée de louer le bel étage, et je n’ose le faire, les circonstances où je me trouve exigent une sévère réclusion.

— Madame /:lui répondis-je:/ j’ai aussi des raisons de vivre très retiré et ci [*sic*] cela vous arrangeait je m’accommoderais du quarto principal /:ou bel appartement:/ ” En disant ces mots je tirai ma bourse et la vue de l’or écarta toutes les objections que la dame eut pu me faire. Je payai d’avance trois mois de loyer et autant de pension. Il fut convenu qu’on me porterait à dîner dans ma chambre et que je serais servi par un valet affidé, qui devait aussi faire mes commissions au dehors. Zorilla et Célia ayant réparé avec le chocolat furent informées des conditions du marché. Et leur regard parut prendre possession de ma personne, mais les yeux de leur mère semblaient vouloir la leur disputer. Ce petit combat de coquetterie ne m’échappa point, j’en remis l’issue à la destinée, et je songeai à m’arranger dans ma nouvelle habitation. Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvait contribuer à me la rendre agréable et comode. Tanto c’étoit Zorilla qui m’apportait une écritoire, ou bien Célia venait garnir ma table d’une lampe ou de quelques livres. Rien n’étoit oublié. Les deux belles venaient séparément. Et lorsqu’elles se rencontraient chez moi c’étoient des rires qui ne finissaient pas. La mère avait son tour. Elle s’occupait surtout de mon lit, y fit mettre des draps de toile d’Hollande ; une belle couverture de soie et une pile de coussin. Ces arrangements m’occupèrent la matinée. Midi vint. On mit le couvert dans ma chambre. J’en fus charmé. J’aimais voir trois personnes charmantes chercher à me plaire, et solliciter quelque part à ma bienveillance, mais il y avait du temps pour tout. J’étais bien aise de me livrer à mon appétit sans trouble et sans distraction.

Je dinai donc, ensuite je pris ma cape et mon épée et j’allai me promener en ville. Je l’avais fait d’autres fois, mais jamais je n’y avais eu autant de plaisir. J’étais indépendant. J’avais les poches pleines d’or. J’étais plein de santé de vigueur, et grâce aux caresses des trois dames, rempli d’une haute opinion de moi-même ; car il est ordinaire aux jeunes gens de s’estimer ce que le beau sexe les apprécie.

J’entrai chez un joaillier et me mis en bijoux. Ensuite je fus au théâtre et je finis par revenir chez moi, où je trouvais les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantait en s’accompagnant de la guitare, les deux autres faisaient de la resille ou filet.

“ Seigneur Cavalier /:me dit la mère:/ vous vous êtes logé chez nous et vous nous témoignez beaucoup de confiance sans savoir seulement qui nous sommes. Il serait cependant convenable de vous en informer. Vous saurez donc Seigneur Cavalier que je m’appelle Inez Santarez veuve de Don Juan Santarez Corregidor de la Havane. Il m’avait pris sans bien et m’a laissé de même avec les deux filles que vous voyez et sans aucun revenu. J’étais même très embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je reçus très inopinément une lettre de mon père. Vous me permettez de taire son nom. Hélas il avait aussi toute sa vie lutté contre l’infortune. Mais enfin, ainsi que me l’apprenait sa lettre il se trouvait dans un poste très brillant, étant trésorier de la guerre. Sa lettre en contenait une de change de deux mille pistoles et l’ordre de venir le joindre à Madrid. J’y vins en effet, mais ce fut pour apprendre que mon père était accusé de concussion, même de haute trahison et détenu au château de Ségovie. Cependant cette maison avait été louée pour nous. Je m’y suis donc logée et j’y vis dans une

grande retraite, ne recevant absolument personne, à l'exception d'un jeune homme employé dans le bureaux de la guerre. Il vient me rapporter ce qu'il peut apprendre touchant le procès de mon père. Lui excepté personne ne sait nos relations avec l'infortuné détenu. ” En achevant ces mots Madame Santarez, versa quelques larmes.

— Ne pleure pas maman /:lui dit Célia:/ il y a un terme à tout, et sans doute il doit y en avoir aux peines. Voilà déjà un jeune Cavalier qui a une physionomie très heureuse, et sa rencontre me paroit d'un augure favorable.

— En vérité /:dit Zorilla:/ depuis qu'il est ici nôtre solitude me semble n'avoir plus rien de triste. ”

Madame Santarez me jeta un regard où je démêlai de la tristesse et de la tendresse. Les filles me regarderent aussi, puis baissèrent les yeux, rougirent, se troublèrent, et furent reveuses. J'étois aimé de trois personnes charmantes, cet état me sembloit délicieux.

Sur ces entrefaits un jeune homme grand et bien fait s'approcha de nous. Il prit Madame Santarez par la main, la conduisit à quelques pas de nous, et eut avec elle un long entretien. Elle me l'amena et me dit “ Seigneur Cavalier voici Don Cristophe Sparadoz don je vous ai parlé et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrois aussi lui prouver [*sic*] l'avantage de vôtre connoissance, mais quoique nous habitons la même maison, je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler.

— Madame /:lui dis je:/ je suis noble et Asturien, mon nom est Seganez. ” Je crus devoir lui taire le nom de Hervas qui pouvoit être connu.

Le jeune Sparadoz me toisa d'un air arrogant, et sembla même vouloir me refuser le salut. Nous entrâmes dans la maison, et Madame Santarez fit servir une collation de fruits et des pâtes légères. J'étois encore le centre principale de toutes les attentions de[s] trois belles, mais je m'aperçus pourtant bien des regards et des mines qui s'adressoient au nouveau venu. J'en fus blessé, et voulant tout ramener à moi, je fus aimable et brillant.

Au milieu de mon beau dire, Don Christophe croisa son pied droit sur son genou gauche et regardant la semelle de son soulier il dit. “ En vérité depuis la mort du cordonier Maragnon il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bien fait. ” Ensuite il me fixa d'un air goguenard et méprisant.

Le Cordonier Maragnon, étoit précisément mon grand-père maternel, qui m'avoit élevé, et je lui avois les plus grand[e]s obligations, mais il déparoit fort mon arbre généalogique, du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des trois dames, si elles venoient à savoir que j'avois un grand-père cordonier. Toute ma gaité disparut. Je jettai à Don Cristophe des regards tantôt courouçés, tantôt fiers et méprisants. Je me proposai de lui défendre de mettre les pieds dans la maison. Il s'en alla je le suivis dans l'intention de le lui signifier. Je l'atteignis au bout de la rue et lui fis le compliment désobligeant que j'avois préparé. Je crus qu'il alloit se facher, il affecta au contraire un air gracieux, me prit sous le menton, comme pour me caresser, mais tout à coup il me souleva de manière à me faire quitter la terre. Ensuite il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle communément croc en jambe et me fit tomber le nez dans le ruissau. Je fus étourdi du coup, je me relevai couvert de boue, et plein de rage. Je regagnai le logis. Les dames étoient couchées, je me couchai aussi, mais je ne pus dormir. Deux passions me tenoient éveillé. L'amour et la haine. Celle ci étoit toute concentrée sur Don Cristophe. Il n'en étoit pas de même de l'amour, mon cœur en étoit rempli, mais il n'étoit pas fixé, Célia, Zorilla, leur mere m'occupoient tour à tour, leurs images flatteuses se confondant dans mes rêves, m'obséderent le reste de la nuit.

Je m'étois endormi tard, je m'éveillai de même. En ouvrant les yeux, je vis Madame Santarez assise au pied de mon lit. Elle sembloit avoir pleuré : “ Mon jeune Cavalier /:me dit elle:/ Je suis venu me réfugier chez vous. J'ai là haut des gens qui me demandent de l'argent et je n'en ai pas à leur donner. Je dois hélas ! mais ne falloit il pas habiller et nourrir ces pauvres enfants. Elles n'ont que trop de privations... ” Ici Madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux remplis de larmes se tournoient involontairement vers ma bourse, qui étoit à côté de moi sur ma table de nuit. Je compris ce langage muet, je versai l'or sur ma table, j'en fis à l'œil deux parts égales, et j'en offris une à Madame Santarez. Elle ne s'atendoit point à ce trait de générosité. D'abord elle en parut comme immobile de surprise. Ensuite elle prit mes mains, les baisa avec transport, les pressa contre son cœur, puis elle ramassa l'or

en disant “ Oh ! mes enfants, mes chers enfants ” les filles vinrent ensuite, elles baisèrent aussi mes mains. Tous ces témoignages de reconnaissance acheverent de brûler mon sang déjà trop alumé par mes songes.

Je m’habillai à la hâte et voulus prendre l’air sur une terrasse de la maison passant devant la chambre des jeunes filles, je les entendis sangloter et s’embrasser en pleurant. J’écoutai un instant et puis j’entrai. Célia me dit “ Ecoutez moi hôte trop cher et trop aimable, vous nous trouvez dans la plus extrême agitation. Depuis que nous sommes au monde, aucun nuage n’avoit troublé le sentiment que nous avons l’une pour l’autre, et nous étions unies par la tendresse plus encore que par le sang. Il n’en étoit [plus] de même depuis que vous êtes ici. La jalousie s’étoit glissée dans nos âmes et peut être en serions nous venues à nous haïr. Le bon naturel de Zorilla a prévenu ce malheur affreux. Elle s’est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues et nos cœurs se sont rapprochés. Après notre cher hôte c’est à vous de nous réconcilier tout à fait. Promettez de ne pas aimer l’une de nous plus que l’autre, et si vous avez quelques caresses à nous faire partagez les bien également. ” Qu’avois je à répondre à cette invitation vive et pressante, je les serai tour à tour dans mes bras. Je sechai leurs larmes, et leur tristesse, fit place à des tendres folles.

Nous passâmes ensemble sur la terrasse et Madame de Santarez nous y vint trouver. Le bonheur d’avoir payé ses dettes l’enivroit de joie. Elle me demanda de dîner avec elle et de lui accorder toute cette journée. Notre repas eut un air de confiance et d’intimité. Les domestiques, furent écartés, les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez épuisée par les émotions qu’elle avoit éprouvées but deux verres d’un vin généreux de Rotha. Ses yeux un peu troublés n’en furent que plus brillants. Elle s’anima beaucoup et il n’eut tenu qu’à ses filles d’avoir encore de la jalousie, mais elles respectoient trop leur mère, pour que l’idée leur en put venir. Celle ci trahie par un sang que le vin avoit exalté, étoit néanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon côté j’étois loin de songer à des projets de séduction le sexe et l’âge étoient nos séducteurs. Les douces impulsions de la nature répandoient sur notre commerce un charme inexprimable, nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eut enfin séparé mais j’avois commandé des rafraîchissements, chez un limonadier voisin. Leur apparition fit plaisir parce qu’elle étoit un prétexte de rester réunis. Tout alloit bien jusque là. Nous étions à peine à table que nous vîmes arriver le Christophe Sparadoz. L’entrée d’un chevalier François dans le harem du grand seigneur n’y produiroit pas une sensation plus fâcheuse, que je ne l’éprouvai en voyant Don Christophe. Madame Santarez et ses filles n’étoient véritablement pas mes épouses, et ne composoient [pas] mon sérail, mais mon cœur en avoit pris une sorte de possession ; et l’infraction de mes droits me causoit une mortelle douleur.

Don Christophe n’y fit aucune attention non plus qu’à ma personne. Il salua les dames Conduisit Madame Santarez au bout de la terrasse eut avec elle une longue conversation et puis vint se mettre à table sans que personne l’y invita. Il mangeoit, buvoit et ne disoit mot. Mais la conversation étant tombée sur les combats des taureaux, il poussa son assiette donna un coup de poing sur la table et dit “ Ah ! par Saint Christophe mon patron, pourquoi faut il que je sois commis dans les bureaux du ministre. J’aimerois mieux être le dernier Torero de Madrid, que président de toutes les Cortes de la Castille. ” En même temps il tendit le bras comme pour perce[r] un taureau et nous fit admirer l’épaisseur de ses muscles. Ensuite, pour montrer sa force il plaça les trois dames dans un fauteuil, passa sa main sous le fauteuil, et le porta par toute la chambre. Don Christophe trouvoit tant de plaisir à ces jeux, qu’il les prolongea le plus qu’il put. Ensuite il prit sa cape et son épée pour s’en aller. Jusque là il n’avoit fait aucune attention à moi, mais alors m’adressant la parole il dit “ Mon ami le gentilhomme. Depuis la mort du cordonnier Maragnon qui est ce qui fait les meilleurs souliers ? ” Ce propos aux dames qu’une absurdité [*sic*] telle que Don Christophe en proferoit assez souvent. Quant à moi j’en fus très irrité. J’allai chercher mon épée et je courus après Don Christophe. Je l’atteignis au bout d’une rue de traverses. Je me mis devant lui et tirant mon épée je lui dis “ Insolent tu vas me payer tant de lâches affronts. ” Don Christophe mit la main sur la garde de son épée, mais ayant aperçu à terre un bout de bâton, il le ramassa et donna un coup sec sur la lame de mon épée et la fit sauter de ma main. Ensuite il s’approcha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu’au ruisseau et m’y jeta comme il avoit fait la veille mais si rudement que j’en fus étourdi.

On me donna la main pour me relever. Je reconnus le gentilhomme qui avoit fait enlever le corps de mon pere et m'avoit donné mille pistoles. Je me jetai à ses pieds, il me releva avec bonté et me dit de le suivre. Nous marchames en silence et arrivames au pont du Mancanarez où nous trouvames deux chevaux noirs. Nous galopames une demi heure le long du rivage et nous arrivames à une maison solitaire, dont les portes<sup>1</sup> s'ouvrirent d'elles mêmes ainsi que les portes des chambres. Celle où nous entrames etoit tapissée de serge brune, ornée de flambeaux d'argent et d'une braziere de même métal. Nous nous assimes auprès dans deux fauteuils et l'inconnu me dit. " Seigneur Hervas ! voila comme va le monde, dont l'ordre tant admiré ne brille pas par la justice distributive, les uns ont reçu de la nature une force de huit cent livres d'autres de soixante. Il est vrai qu'on a inventé la trahison qui remet un peu le niveau. " En même tems l'inconnu ouvrit un tiroir en tira un poignard et me dit " Voyez cet instrument le bout contourné en olive, est terminé par une pointe plus afilée qu'un cheveu. Mettez le à vôtre ceinture. Adieu mon cavalier souvenez vous toujours de votre bon ami Don Belial de Gehenna. Quand vous aurez besoin de moi, venez après minuit au pont de Mancanarez, frapez trois fois dans vos mains et vous verrez arriver les chevaux noirs. Apropos j'oubliais l'essentiel, voici une seconde bourse, ne vous en faites pas faute. " Je remerciai le généreux Don Belial je remontai sur le cheval noir un negre monta sur l'autre, nous arrivames au pont où il falut descendre et je gagnai mon logis.

Rentré chez moi je me couchai et m'endormis, mais j'eus des songes pénibles. J'avois mis le poignard sous mon chevet. Il me parut qu'il sortoit de sa place et m'entroit dans le cœur. Je voyois aussi Don Cristophe qui m'enlevait les trois dames de la maison.

Mon humeur le matin etoit sombre. La présence des jeunes filles ne me calma point. Les efforts qu'elles firent pour m'égayer produisirent un effet diferent et mes caresses eurent moins d'innocence. Quand j'étois seul j'avois mon poignard à la main, et j'en menaçois Don Cristophe que je croyois voir devant moi.

Ce redoutable Personage parut encore dans la soirée et ne fit pas à ma personne la plus legère attention, mais il fut prèssant avec les femmes. Il les lutina les unes après les autres, les facha et puis les fit rire. Sa balourdise finit par plaire plus que ma gentillesse.

J'avois fait apporter un souper plus élégant que copieux. Don Cristophe le mangea presque entier. Ensuite il prit sa cape pour s'en aller. Avant de partire il se tourna brusquement de mon côté et me dit " Mon Gentilhomme qu'est ce que ce poignard que je vois à vôtre ceinture, vous feriez mieux d'y metre une alene de cordonier. " Ensuite il partit d'un grand éclat de rire et nous quita. Je le suivis et l'ateignant au detour d'une rue, je passai à sa gauche et lui donnai un coup de poignard de toute la force de mon bras. Mais je me sentis repoussé avec autant de force que j'en avois mis à fraper. Et donc [*sic*] Cristophe se retournant avec beaucoup de sang froid me dit " Faquin ne sais tu pas que je porte une cuirasse " Ensuite il me prit par le chignon et me jetta dans le ruisseau. Mais pour cette fois je fu charmé d'y être et qu'on m'eut epargné un assassinat. Je me relevai avec une sorte de contentement. Ce sentiment m'accompagna jusqu'à mon lit et ma nuit fut plus tranquille que la précédente.

Le matin les dames me trouverent plus calme que je n'avois été la veille et m'en firent compliment. Mais je n'osai passer la soirée avec elle. Je craignois l'homme que j'avois voulu assassiner et de n'oser le regarder en face. Je passai la soirée à promener dans les rues, enrageant de bon cœur, lorsque je songeois au loup qui s'étoit introduit dans mon bercail.

A minuit j'allai au pont. Je frapais dans mes mains, les chevaux noirs parurent je montais sur celui qui m'était destiné, et suivis mon guide jusqu'à la maison de Don Belial. Les portes s'ouvrirent d'elles mêmes mon protecteur vint à mon [*sic*] rencontre et me conduisit à la braziere où nous avions été la veille. " Eh bien /:me dit il d'un ton un peu moqueur:/ eh bien mon Cavalier l'assassinat n'a pas réussi. C'est égal, on vous tiendra compte de l'intention au surplus nous avons songé à vous débarasser d'un rival aussi facheux. On a dénoncé les indiscretions dont il se rendoit coupable et il est aujourd'hui dans la même prison que le pere de madame Santarez. Il ne tiendra donc qu'à vous de metre vôtre

---

<sup>1</sup> Biffé : des chambres

bonne fortune à profit un peu mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Agréez le cadeau de cette bonbonniere. Elle contient des pastilles d'une composition excellente, ofres les à vôt dames et mangez en vous même. ”

Je pris la bonbonniere qui répandoit un parfum agréable, et puis je dis à Don Belial “ Je ne sais pas trop ce que vous apellez *metre ma bonne fortune à profit*. Je serois un monstre si je pouvois abuser de la confiance d'une mere et de l'innocence de ses filles, je ne suis point aussi pervers que vous parez le suposer.

— Je ne vous suppose /:dit Don Belial:/ ni plus ni moins méchant que ne le sont tous les enfants d'Adame. Ils ont des scrupules avant de cometre le crime et des rémords après, par la ils se flatent de tenir encore un peu à la vertu. Mais ils pouroient s'epargner ces sentiments facheux s'ils vouloient examiner ce que c'est que la vertu. Qualité idéal dont ils admetent l'existence, sans examen et cela même doit la même [*sic*] ranger au nombre de préjugés, qui sont des opinions admises sans jugement préalable.

— Seigneur Don Belial /:répondis-je:/ mon père avoit mit entre mes mains [son] soixante sixième volume qui traitoit de la morale. Le préjugé selon lui n'étoit pas une opinion admise sans jugement préalable, mais une opinion déjà jugée avant que nous fussions au monde et transmis comme par héritage, les habitudes de l'enfance jettent dans nôtre ame cette premiere semence, l'exemple de la [*sic*] développe, la connoissance de loix la fortifie. En nous y conformant nous sommes d'honettes gens en faisant plus que les loix n'ordonnent nous sommes des hommes vertueux.

— Cette définition /:dit Don Belial:/ n'est pas mauvaise et fait honneur à votre père. Il écrivoit bien et pensoit encore mieux peut etre finirez vous comme lui. Mais revenons à votre définition. Je conviens avec vous que les prejugués sont des opinions déjà jugées, mais ce n'est pas une raison pour ne pas les juger encore lorsque le jugement est formé. Un esprit curieux, d'aprofondir les choses soumetra les préjugés à l'examen, et il examinera si les loix sont également obligatoires pour tout le monde. En efet vous observerez que l'ordre légal, semble avoir été imaginé pour le seul avantage de ces caracteres froids et paresseux, qui atendent leurs plaisirs de l'hymen, et leur bien-etre de l'économie et du travail. Mais les beaux génies, les caracteres ardents avides d'or et de jouissances qui voudroient dévorer leurs années. Qu'est ce que l'ordre social a fait pour eux. Ils passeroient leur vie dans les cachots, et la termineroient dans les suplices. Heureusement les institutions humaines ne sont pas reellement ce qu'elles paroissent. Les lois sont des barieres. Elles sufisent pour détourner les passants. Mais ceux qui ont bien envie de les franchir passent par dessus ou par dessous. Ce sujet me meneroit trop loin. Il se fait tard. Adieu mon Cavalier faites usage de ma bonbonniere et comptez toujours sur ma protection. ”

Je pris congé du Seigneur Béliat et retournai chez moi. On m'ouvrit la porte, je gagnai mon lit et tachai de m'endormir. La bonbonniere etoit sur ma table de nuit. Elle répendoit un parfum délicieux. Je ne pus resister à la tentation. Je mangeai deux pastilles, et j'eus ce qu'on appelle une nuit inquiète, c'est-à-dire agitée par des songes.

Mes jeunes amies vinrent à l'heure acoutumée. Elles me trouverent dans le regard quelque chose d'extraordinaire. Véritablement je les voyois avec d'autres yeux. Tous leurs mouvements me sembloient des agaceries faites à dessein de me plaire. Je prêtois le même sens à leurs discours le plus indifferents. Tout en elles atiroit mon attention et me faisoit imaginer des choses aux quelles je n'avois pas songé auparavant.

Zorilla trouva ma bonbonniere. Elle mangea deux pastilles et en ofrit à sa sœur. Bientôt ce que j'avois cru voir, acquit quelque réalité. Les deux sœurs furent dominées par un sentiment intérieur et s'y livroient sans le connoitre. Elles mêmes en furent effrayées, et me quitterent avec un reste de timidité, qui avoit quelque chose de farouche

Leur mere entra. Depuis que je l'avois sauvé de ses créanciers, elle avoit prise avec moi des manieres affectueuses. Ses caresses me calmerent pour quelques instants. Mais bientôt je la vis des mêmes yeux que ses filles. Elle s'aperçut de ce qui se passoit en moi et en éprouva de la confusion. Ses regards en évitant les miens tomberent sur la bonbonniere fatal. Elle y prit quelques pastilles et s'en alla. Bientot elle revint me caressa encore, m'appella son fils et me serra dans ses bras. Elle me



quita, avec un sentiment de peine et d'effort sur elle même. Le trouble de mes sens alla jusqu'à l'emportement, je sentois le feu circuler dans mes veines. Je voyois à peine les objets environants. Un nuage couvroit ma vue.

Je pris le chemin de la terrasse, la porte des jeunes filles étoit entre ouverte, je ne pus me defendre d'entrer. Le desordre de leurs sens étoit plus excessif que le mien. Il m'effraya. Je voulus m'aracher de leurs bras. Je n'en eus pas la force. Leur mere entra le reproche expira sur sa bouche. Bientôt elle perdit le droit de nous en faire

“ Pardonnez Seigneur Cabronez /:ajouta le pelerin:/ pardonnez si je vous parle des choses, dont le récit même est un péché mortel. Mais ce récit étoit nécessaire à votre salut. J'ai entrepris de vous arracher à la perdition et j'espere y réussir. Ne manquez pas de vous trouver ici demain à la même heure. ” Cabronez retourna chez lui et pendant la nuit il fut encore inquieté par l'ombre de Penna Flor.

Comme le Boemien<sup>1</sup>

### TRENTE SIXIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le vieux chef cédant à l'impatience de son auditoire, se hata de reprendre la suite de son récit, ou plutôt de celui que Busqueros fesoit au chevalier de Toledo. Il lui racontoit que Cabronez s'étant trouvé au rendez-vous que [le] pellerin lui avoit donné, celui ci réprit en ces termes le fil de sa narration

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN RÉPROUVÉ

Ma bomboniere etoit vuide, mes pastilles épuisées. Mais nos regards et nos soupirs sembloient encore vouloir ranimer nos flammes eteintes. Nos pensées se nourrissoient de souvenirs criminel et nos lang[u]eurs avoient leurs coupables délices. C'est le propre du crime d'étouffer les sentiments de la nature. Madame de Santarez livrée à des discours [*sic*] éfrenés oublioit que son pere languissoit dans un cachot, et que peut etre son arêt de mort étoit prononcé. Si elle n'y pensoit guere moi j'y pensois encore moins. Mais j'y fus rappelé de la manière que je vais raconter.

Un soir je vis entrer chez moi un homme soigneusement envelopé dans son manteau. Ce qui me causa quelque frayeur, et je ne fus pas trop rassuré lorsque je vis que pour mieux se déguiser il avoit même pris un masque. Le mysterieux personnage me fit signe de m'asseoir, s'assit lui même et me dit “ Seigneur Hervas vous me paroissez lié avec Madame Santarez. Je veux m'ouvrir à vous sur ce qui la concerne, l'affaire etant serieuse il me seroit pénible d'en traiter avec une femme. Madame Santarez avoit donnée sa confiance, à un étourdi, nommé Cristophe Sparadoz. Il est aujourd'hui dans la même prison ou se trouve le Sieur Goranez, pere de la dite dame. Ce fou là croyoit avoir le secret de certains hommes puissants, mais ce secret c'est moi qui en suis le depositaire, et le voici en peu de mots. D'aujourd'hui en huit jours, une demi-heure à près le soleil couché je passerai devant cette porte, et je dirai trois foix le nom du détenu, Goranez, Goranez, Goranez, a la troisieme foix vous me remettrez un sac de trois mille pistoles. Monsieur Goranez n'est plus à Segovie, mais dans une prison de Madrid. Son sort sera décidé avant le milieu de la même nuit. Voila ce que j'avois à dire, ma commission est finie. ” En même tems l'homme masqué se leva et partit.

Je savois ou je croyois savoir que Madame Santarez n'avoit aucun moyen pécuniaire. Je me proposai donc d'avoir recours à don-Belial. Je me contentai de dire à ma charmante hotesse que Don Christophe ne venoit plus chez elle, parce qu'il etoit devenu suspect à ses superieurs, mais que j'avois moi-même des intelligences avec les bureaux, et que j'avois tout lieu d'esperer un entier succès.

---

<sup>1</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

L'espoir de sauver son pere remplit Madame Santarez de la joye la plus vive. Elle ajouta la reconnoissance, à tous les sentiments que je lui inspirois déjà. L'abandon de sa personne lui parut moins criminel. Un bienfait aussi grand paroisoit devoir l'absoudre. Des delices nouvelles occuperent encore tous nos moments. Je m'en arachai une nuit pour aller voir Don Béliat " Je vous atendois /:me dit il:/ je savois bien que vos scrupules ne dureroient guere et vos remords encore moins. Tous le[s] fils d'Adame son faits de la même pate. Mais je ne m'atendois pas que vous fussiez si tôt las de plaisirs, tels que ne les ont jamais goûté les rois de ce petit globe qui n'avoient pas ma bomboniere.

— Helas Seigneur Belial /:lui répondis-je:/ une partie de ce que vous dites n'est que trop véritable, mais il ne l'est point que mon état me lasse. Je crains au contraire que s'il venoit à finir [la vie] n'eut plus de charmes pour moi.

— Cependant /:me dit Don Belial:/ vous etes venu me demander trois mille pistoles pour sauver le sieur Goranez et dès que celui ci sera justifié il prendra chez lui sa fille et ses petites filles, il a déjà disposé de leur main en faveur de deux Commis de son bureau. Vous verez dans les bras de ces heureux époux deux objets charmants, qui vous avoient sacrifié leur innocence et qui pour prix d'une telle ofrande ne demandoient qu'une part aux plaisirs dont vous étiez le centre. Plutôt inspirées par l'emulation que par la jalousie chacune d'elles etoit heureuse du bonheur qu'elle vous avoit donné, et jouissoit sans envie de celui que vous deviez à l'autre. Leur mere, plus savante et non moins passionnée pouvoit grace à ma bomboniere voir sans humeur le bonheur des ses filles. Après de tels moments que ferez vous le reste de vôtre vie ? Irez vous rechercher les legitimes plaisirs de l'hymen, ou soupirer le sentiment près d'une coquete qui ne pourra même vous prometre l'ombre des voluptés, qu'aucun mortel avant vous n'avoit connu. ”

Ensuite Don Belial changeant de ton me dit “ Mais non j'ai tort, le pere de Madame Santarez est reellement innocent. Et il est en votre pouvoir de le sauver. Le plaisir de faire une bonne action doit l'emporter sur tous les autres.

— Monsieur /:lui répondis-je:/ vous parlez bien froidement des bonnes actions, et bien chaudement des plaisirs qui après tout sont ceux du péché. On diroit que vous voulez mon éternelle perdition. Je suis tenté de croire que vous êtes... ”

Don Belial ne me laissa point achever “ Je suis /:me dit il:/ l'un des principaux membres d'une association puissante, dont le but est de rendre les hommes heureux en les guérissant de vains préjugés, qu'ils sucent avec le lait de leur nourrice, et qui les genent ensuite dans tous les désirs ; nous avons publié de très bons livres, où nous prouvons admirablement, que l'amour de soi est le principe de toutes les actions humaines, et que la douce pitié, la pitié filial, l'amour brulant et tendre, la clemence dans les rois sont autant de raffinements de l'egoïsme. Or si l'amour de soi même est le mobile de toutes nôt actions, l'accomplissement de nôt propres désirs en doit être le but naturel. Les législateurs l'ont bien senti. Ils ont écrit les loix de maniere à ce qu'elle pussent être éludées et les intéressés n'y manquent guere.

— Eh ! quoi /:lui dis-je:/ Seigneur Belial ne regardez vous pas le juste et l'injuste comme des qualités réelles

— Ce sont /:me répondit-il:/ des qualites relatives. Je vous le ferai comprendre avec le secours d'un apolloque.

Des insectes tres petits rempoient sur le sommet de hautes herbes, l'un d'eux dit aux autres “ Voyez ce Tigre couché près de nous. C'est le plus doux des animaux. Jamais il ne nous fait de mal. Le mouton au contraire est un animal féroce, s'il en venoit un il nous dévoreroit avec l'herbe qui nous sert d'asyle. Mais le Tigre est juste il en<sup>1</sup> vengeroit. ”

Vous pouvez en conclure Seigneur Hervas que toutes les idées du juste est de l'injuste, du bien et du mal, son relatives, et nullement absolues ou générales. Je conviens avec vous qu'il y a une sorte de satisfaction niaise attachée à ce qu'on appelle les bonnes actions. Vous en trouverez surement à sauver le bon Monsieur Goranez qui est accusé injustement. Vous ne devez pas hésiter à le faire si vous etes

---

<sup>1</sup> *Surch.* : nou

las de vivre avec sa famille. Faites vos réflexions, vous en avez le tems. L'argent doit être remis samedi une demi heure après le couché du soleil. Soyez ici dans la nuit de vendredi au samedi, les trois mille pistoles seront prêtes à minuit précis. Adieu agréez encore cette bomboniere. ”

Je retournai chez moi, et chemin faisant je mangeai quelques pastilles. Madame Santarez et ses filles m'atendoient et ne s'étoient pas couchées. Je voulus parler du prisonnier. On ne m'en donna pas le tems... Mais pourquoi revelerois-je tant de forfaits honteux. Il vous suffira de savoir qu'abandonnés à des désirs sans frein. Il n'étoit plus en notre pouvoir de mesurer le tems et de compter les jours. Le prisonnier fut entierement oublié.

La journée du samedi alloit finir, le soleil couché derier les nuages, me parut jeter dans le ciel, des reflets couleurs de sang, des éclaires soudains me faisoient tressalir, je cherchois à me rappeler ma derniere conversation avec Don Belial. Tout à coup, j'entens une voix creuse et sepulcrale repeter trois fois “ Goranez, Goranez, Goranez ”.

“ Juste ciel !/s'ecria Madame Santarez:/ Est ce un Esprit du ciel, ou de l'enfer. Il m'avertit que mon pere n'est plus. ” J'avois perdu connoissance lorsque je l'eus retrouvée je pris le chemin du Mansanarez pour faire une derniere tentative auprès de Don Belial. Des Alguasils m'arreterent, et me conduisirent dans un quartier que je ne connoissois pas du tout, et dans une maison que je ne connoissois pas davantage, mais que je vis bientôt être pour une prison. On me mit des fers et l'on me fit entrer dans un obscur caveau.

J'entendis près de moi, un bruit de chaines. “ Est [*sic*] le jeune Hervas ? /:me demanda le compagnon de mon infortune:/

— Oui /:lui répondis-je:/ Je suis Hervas et je reconnois au son de ta voix que tu est Cristophe Sparados. As tu des nouvelles de Goranez. Etoit il innocent ?

— Il etoit innocent /:dit Don Cristophe:/ mais son accusateur avoit ourdi sa trame avec un art qui métoit dans sa main sa perte ou son salut. Il lui demandoit trois mille pistoles. Goranez n'a pu se le[s] procurer, et vient de s'étrangler en prison. On m'a donné aussi le choix de m'étrangler, ou de passer le reste de mes jours au chateau de Laroche sur la côte d'Afrique. J'ai choisi le dernier parti et je me propose de m'échaper dès que je le pourai et de me faire Mahométan. Quant à toi mon ami tu vas avoir la question extraordinaire pour te faire avouer des choses dont tu n'as aucune idée. Mais la liaison avec Madame Santarez fait suposer, que tu es instruit, et complice de so[n] pere. ”

Qu'on se représente un homme dont le corps et l'ame etoient également amolis dans le[s] voluptés, et cet homme menacé des horreurs d'un suplice cruellement prolongé. Je crus déjà ressentir les douleurs de la torture. Mes cheveux se dressent sur ma tête, le frisson de la terreur pénétra mes membres ils n'obeïrent plus à ma volonté, mais au[x] mouvement[s] soudains d'impulsions convulsives

Un géolier entra dans la prison, et vint chercher Sparadoz, celui ci en s'en allant me jetta un poignard, je n'eus pas la force de le saisir encor moins aurois-je cru [*sic*] celle de me poignarder. Mon désespoïr etoit de telle nature que la mort elle meme ne pouvoit me rassurer.

“ Oh ! Belial /:m'ecriai-je:/ Belial je sais bien qui tu es, et pourtant je t'invoque

— Me voici /:s'écia l'esprit immonde:/ Prends ce poignard, fais couler ton sang, et signes le papier que je te présente.

— Ah ! bon ange /:m'éciaï-je alors:/ m'avez vous tout à fait abandonné ?

— Tu l'invoque trop tard /:s'ecria Satan, grinçant les dents et vomissant la flâme:/ ” En même tems il imprima sa grife sur mon front. J'y sentis une douleur cuisante et je m'évanouis ou plutôt je me croyois évanoui, mais j'étois réellement en extase. Une lumiere soudaine éclaira la prison. Un Cherubin aux ailes brillantes me présenta un miroir et me dit “ Vois sur ton front le Thau renversé. C'est le signe de la reprobation. Tu le veras à d'autres pécheurs, tu en ramenera douze dans la voye du salut et tu y rentreras toi même, prends cet habit de pellerin et suis moi. ”

Je me reveillai ou je crus me reveiller et reellement je n'étois plus dans la prison, mais sur le grand chemin qui va en Galice. J'étois vetu en Pellerin.

Bientôt à près une troupe de Pellerins vint à passer. Ils alloient à Saint Jaques de Compostelle. Je me joignis à eux et je fis le tour de tous les lieux saints de saints [*sic*] de l'Espagne. Je voulois passer

en Italie et visiter l'Orete. J'étois dans les Asturies, je pris ma route par Madrid et je cherchai la maison de Madame Santarez je ne pus la retrouver, bien que je ne reconnusse toutes celles du voisinage. Ces fascinations me prouvent que j'étois encore sous la puissance de Satan. Je n'osai pousser plus loin mes recherches.

Je visitai quelques églises, puis j'allai au bon-retiro. Ce jardin étoit absolument désert. Je n'y vis qu'un seul homme, assis dans un banc. La grande croix de Malte brodée sur son manteau me prouva qu'il étoit un des principaux membres de l'ordre, il paroissoit reveur, et même comme immobile à force d'être plongé dans sa reverie.

En l'approchant de plu près il me parut voir sous ses pieds un abime dans le quel sa figure se peignoit renversée comme il arrive à ceux qu'on voit près de l'eau, mais ici l'abime paroissoit rempli de feu.

Lorsque j'approchai davantage l'illusion optique n'eut plus lieu, mais en observant cet homme je vis qu'il avoit au front le Thau renversé, signe de réprobation que le chérubin m'avoit fait voir dans le miroir sur mon propre front.

Comme le Boemien<sup>1</sup>

## TRENTE SEPTIEME JOURNÉE.<sup>2</sup>

### SUITE DE L'HISTOIRE DE HERVAS PELLERIN REPROUVÉ.

Il me fut aisé de comprendre que je voyois un des douzes pécheurs qui devoient être par moi ramenés dans la voye du salut. Je cherchai à gagné la confiance de celui ci. Je l'obtins lorsqu'il fut convaincu, que mon motif n'étoit point une vaine curiosité. Il étoit nécessaire qu'il me fit son histoire. Je la lui demandai et il la comença en ces termes

### HISTOIRE DU COMANDEUR DE TORALVA.

Je suis entré dans l'ordre de Malte avant d'être sorti de l'enfance, ayant été reçu comme l'on dit, *de pagerie*. Les protections que j'avois en cour m'obtinent l'avantage de tenir galere à vingt cinq ans et le grand maître étant l'année suivante entré en *Donnaison* me conféra la meilleure comanderie de la langue d'Arragon. Je pouvois donc et je puis encore prétendre aux premières dignités de l'ordre. Mais comme on n'y parvient que dans un âge avancé et qu'en atendant, je n'avois absolument rien à faire. Je suivis l'exemple de nos premiers baillifs, qui peut être eussent dû m'en donner un meilleur, en un mot je m'occupai à faire l'amour. Ce que je regardois alors comme un péché des plus véniels, et plut au ciel que je n'en eusse point commis de plus grave. Celui que j'ai à me reprocher est un emportement coupable, qui m'a fait braver ce que notre réligion a de plus sacré. Je n'y pense qu'avec efroy mais n'enticipons point.

Vous saurez donc que nous avons à Malte quelques familles nobles de l'isle qui n'entrent point dans l'ordre et n'ont aucune rélation avec les chevaliers de quelque rang que ce soit. Ne reconnoissant que le grand maître qui est leur souverain et le chapitre qui est son conseil.

Après cette classe il en vient une mitoyenne qui exerce les employes et recherche la protection des chevaliers. Les dames de cette classe se donnent à elles mêmes et sont désignées par le titre *d'honorates*, qui en Italien veut dire honorées. Et surement elles le méritent par la decence, qu'elles mettent dans leur conduite et s'il faut tout vous dire, par le mystere, qu'elle metent dans leurs amours

---

<sup>1</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

<sup>2</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

Une longue experience a prouvé aux dames honorates que le mystere étoit incompatible avec le caractere des chevaliers françois ou du moins qu'il étoit infiniment rare, de leur voir reunir la discrétion à toutes les belles qualités qui les distinguent. Il en est résulté que les jeunes gens de cette nation acoutumés en tout pays à de brillants succes près du sèxe doivent à Malte se borner à des prostituées. Les chevaliers Allemands, d'ailleurs peu nombreux sont ceux qui plaisent le mieux aux honorates, et je crois qu'ils le doivent à leur tein blanc et rosé. Après eux ce sont les Espagnols et je crois que nous le devons à nôtre caractere, qui passe avec raison pour être honnete et sûr.

Les Chevaliers François, mais surtout les caravanistes se vengent des honorates en les raillant de toutes manières, surtout en dévoilant leurs intrigues secrets. Mais comme ils font bande à part et qu'ils négligent d'apprendre l'Italien qui est la langue du pays. Tout ce qu'ils disent ne fait pas grande sensation.

Nous vivions donc en paix ainsi que nôt honorates, lorsqu'un vaisseau de France nous amena le Comandeur de Foulequère de l'ancienne maison de[s] sénéchaux de Poitou, issus des Comtes d'Angoulême. Il avoit été d'autre foix à Malte et toujours il avoit eu des affaires d'honneur. Aprésent il venoit solliciter le généralat des galeres. Il avoit passé trente cinq ans, en consequence on s'atendoit à le trouver plus rassis. En efet le comandeur n'étoit pas quereleur et tapageur comme il l'avoit été. Mais il étoit hautin imperieux, et même factieux, pretendant à plus de considération que le grand maitre lui même.

Le Comandeur ouvrit sa maison. Les chevaliers François s'y rendoient en foule. Nous y alions peu, et nous finimes par n'y pas aller du tout, parce que nous y trouvions la conversation établie sur des sujets qui nous etoient désagréables. Entre autres sur le[s] *honorates* que nous aimions et respections.

Lorsque le Comandeur sortoit on le voyoit entouré de jeunes Caravanistes. Souvent il les menoit dans la rue étroite. Leur monroit les endroits où il s'étoit batû, et leur racontoit toutes les circonstances de ses duels.

Il est bon de vous dire que selon nos usages, le duel est defendu à Malte excepté dans *la rue étroite* qui est une ruelle où nulle fenetre ne donne. Elle n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux hommes puissent se metre en garde et croiser leurs fers. Ils ne peuvent reculer. Les adversaires se metent en large de la rue, leurs amis arretent les passants et empechent qu'on ne les trouble. Cet usage a été autre foix introduit pour empecher les assassinats, car l'homme qui croit avoir un ennemi ne passe pas par la rue étroite, et si l'assassinat étoit commis ailleurs, on ne pourroit plus le faire passer pour une rencontre. D'ailleurs il y a peine de mort pour qui viendroit, dans la rue étroite avec un poignard. Le duel est donc non seulement toléré à Malte, mais même permis. Cependant cette permission est pour ainsi dire tacite. Et loin d'en abuser on en parle avec une sorte de honte, comme d'un attentat contraire à la charité chrétienne, et malséant dans le chef lieu d'un ordre Monastique.

Les promenades du Comandeur dans *la rue étroite* etoient tout à fait déplacés. Elles eurent le mauvais efet de rendre les Caravanistes françois tres quereleurs, et d'eux memes ils y etoient assez portés.

Ce mauvais ton alla en augmentant. Les chevaliers Espagnols augmenterent aussi de reserve. Enfin, ils se rassemblerent chez moi, et me demanderent ce qu'il y avoit à faire pour arreter une petulance, qui devenoit tout à fait intolérable. Je remerciai mes compatriotes de l'honneur qu'ils me faisoient en m'accordant leur confiance. Je leur promis d'en parler au comandeur, lui representant la conduite des jeunes gens françois, comme une sorte d'abus dont lui seul pouvoit arreter les progrès par la grande considération et le respect qu'on avoit pour lui dans les trois langues de sa nation. Je me prometois de metre dans cette explication tous les égards dont elle etoit susceptible, mais je n'esperois pas qu'elle put finir sans un duel, cependant comme le sujet de ce combat singulier me fesoit honneur, je n'etois pas trop fâché de l'avoir. Enfin je crois que je me laissai aller à une sorte d'antipathie que j'avois pour le Comandeur

Nous etions alors dans la semaine sainte, et il fut convenu que mon entrevue avec le Comandeur

n'auroit lieu que dans une quinzaine de jours. Je crois qu'il<sup>1</sup> eut connoissance de ce qui s'étoit passé chez moi, et qu'il vouloit me prevenir en me faisant une querelle.

Nous arivames au vendredi saint. Vous savez que selon l'usage Espagnol si l'on s'intéresse à une femme, on la suit ce jour là d'église en eglise pour lui présenter l'eau bénite. On le fait un peu par jalousie, crainte qu'un autre ne la présente, et ne prene cette occasion de lier connoissance. Cet usage Espagnol s'étoit introduit à Malte. Je suivois donc une jeune *honorate* à qui j'étois attaché depuis plusieurs années. Mais de la première Eglise où elle entra, le Comandeur l'aborda avant moi, se place entre nous, me tournant le dos, et se reculant quelque fois pour me marcher sur les pieds ce qui fut remarqué.

Au sortir de l'église j'abordois mon homme d'un air indiferent et comme pour lui parler des nouvelles. Je lui demandai ensuite dans quelle église il comptoit aller ? Il me la nomma. Je m'ofris de lui montrer un chemin plus court. Je le menai sans qu'il s'en apercut dans la rue étroite. Lorsque nous y fumes je tirai l'épée, bien sûr d'ailleurs, que personne ne nous troubleroit en un jour comme celuilà, où tout le monde est aux Eglise.

Le Comandeur tira aussi son épée, mais il en baissa la pointe " Eh quoi /:me dit il:/ un vendredi saint " Je ne voulus rien entendre.

" Ecoutez /:me dit il:/ il y a plus de six ans que je n'ai fait mes dévotions. Je suis épouvanté de l'état de ma conscience. Dans trois jours... "

Je suis d'un naturel paisible et vous savez que les gens de ce caractere une fois irrités n'entendent plus raison. Je forçai le comandeur à se metre en garde, mais je ne sais quelle terreur se peignoit dans ses traits. Il se mit contre le mur, comme si prévoyant qu'il seroit renversé, il cherchoit déjà un apui. En efet dès le premier coup, j'alongeai mon épée et la lui passai au travers du corps. Il baissa sa pointe s'appuya contre la muraille et dit d'une voix mourante " Je vous pardonne, puisse le ciel vous pardonner. Portés mon épée à Tete-Foulque, et faites dire cent messes dans la chapelle du chateau. " Il expira je ne fis pas dans le moment une grande attention à ses dernieres parolles, et si je les ai retenues, c'est que je les ai entendues repeter depuis. Je fis ma déclaration dans la forme usitée. Je puis dire que devant les hommes, mon duel ne me fit aucune tort. Foulquere étoit détesté, et l'on trouva qu'il avoit mérité son sort. Mais il me parut que devant Dieu mon action étoit tres coupable. Surtout à cause de l'omission des sacrements et ma conscience me faisoit de cruels reproches. Ceci dura huit jours.

Dans la nuit du vendredi au samedi, je fus réveillé en sursaut et regardant autour de moi, il me parut que je n'étois pas dans ma chambre, mais au milieu de la *rue étroite* et couché sur le pavé. Je m'etonois d'y être lorsque je vis distinctement le Comandeur apuyé contre le mur. Le spectre eut l'air de faire un effort pour parler et me dit " Portez mon épée à Tete-Foulque et faites dire cent messes dans la chapelle du chateau. " A peine eu-je entendu ces parolles que je tombai dans un someil léthargique. Le lendemain je m'evellai dans ma chambre et mon lit, mais j'avois parfaitement conservé le souvenir de ma vision.

La nuit d'après je fis coucher un valet dans ma chambre, et je ne vis rien, non plus que les nuits suivantes. Mais dans la nuit du vendredi au samedi j'eus encore la même vision, avec la diference que je vis mon valet couché sur le pavé a quelques pas de moi. Le spectre du Comandeur m'aparut et me dit les memes choses. La même vision se répeta ensuit tous le[s] vendredis. Mon valet alors révoit qu'il etoit couché dans la *rue étroite* mais d'ailleurs il ne voyoit ni n'entendoit le Comandeur.

Je ne savois d'abord ce que c'étoit que *Tete Foulque* où le Comandeur vouloit que je portasse son épée. Des chevaliers Poitevins m'apprirent que c'étoit un chateau situé à trois lieu de Potier, au milieu d'un[e] forêt, qu'on en racontoit dans les pays bien des choses extraordinaires, et qu'on y voyoit aussi bien des objets curieux tels que l'armure de Foulque Taillefer, et les armes des chevaliers qu'il avoit tué. Et que c'étoit même un usage dans la maison des Foulequere d'y déposer les armes qui leur avoient servi soit à la guerre soit dans les combats singuliers. Tout ce ci m'intressoit mais il falloit songer à ma conscience.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : est

J'allai à Rome et me confessai au grand pénitencier. Je ne lui cachai pas ma vision dont j'étais toujours obsédé. Il ne me refusa pas l'absolution, mais il la donna conditionnelle, à près ma pénitence faite. Les cent messes au chapelle de Tete Foulque en faisoient partie. Mais le ciel accepta l'offrande, et dès le moment de la confession je cessai d'être obsédé par le spectre du Comandeur. J'avois apporté de Malte son épée, et je pris aussitôt que je le pus le chemin de la France.

Arrivé au Poitiers je trouvai qu'on y étoit informé de la mort du Comandeur, et qu'il n'y étoit pas plus regreté qu'à Malte. Je laissai mon équipage en ville, je pris un habit de pellerin et un guide. Il étoit convenable d'aller à pied, mais aussi bien le chemin de Tete Foulque n'étoit pas praticable pour les voitures.

Nous trouvâmes la porte du donjon fermée, nous sonâmes long tems au béfroy enfin le chatelain parut. Il étoit le seul habitant de Tete Foulque avec un hermite qui desservait la chapelle, et que nous trouvâmes faisant sa priere. Lorsqu'il eut fini, je lui dis que j'étais venu lui demander cent messes. En même tems je déposai mon offrande sur l'autel. Je voulus y laisser aussi l'épée du Comandeur, mais le chatelain me dit qu'il falloir la mettre dans l'*Armerie*<sup>1</sup> ou sale des armes avec toutes les épées des Foulqueres tués en duel et de ceux qu'ils avoient tués, que tel étoit l'usage consacré. Je suivis le Chatelain dans l'*Armérie*<sup>2</sup> où je trouvai en effet des épées de toutes tailles ainsi que des portraits à commencer par le portrait de Foulque Taillefer Comte d'Angouleme en<sup>3</sup> le quel fit batir Tete Foulque pour un sien fils manzier /:c'est à dire batard:/ le quel fut Senechal de Poitou, et so[u]che des Foulquere de tête foulque.

Les portraits du Senechal et de sa femme étoient aux deux cotés d'une grande cheminée placée dans l'angle de l'*Armerie*. Ils étoient d'une grande vérité, les autres portraits étoient également bien peints quoique dans le style du tems. Mais aucun n'étoit aussi frappant que celui de foulque taillefer. Il étoit peint en bufle, l'épée à la main et saisissant sa rondache que lui présentait un ecuyer. La plus part des épées étoient attachées au bas de ce portrait, où elles formoient une sorte de faisceau.

Je priai le chatelain de faire du feu dans cette sale et d'y porter mon souper " Quant au souper, /:me répondit il:/ je le veux bien, mais mon cher pellerin je vous engage à venir coucher dans ma chambre. "

Je demandai le motif de cette précaution. " Je m'entens /:répondit le chatelain:/ et je vais toujours vous faire un lit auprès du mien " J'acceptai sa proposition avec d'autant plus de plaisir que nous étions au vendredi et que je craignois un retour de ma vision.

Le Chatelain alla s'occuper de mon souper, et je me mis à considerer les armes et les portraits. Ceux ci, comme je l'ai dit étoient peints avec beaucoup de vérité. À mesure que le jour baissoit les draperies d'une sombre couleur se confondoient dans l'ombre avec le fond obscur du tableau, et le feu de la cheminée ne fesoit distinguer que les visages. Ce qui avoit quelque chose d'éfrayant, ou peut être cela me parut ainsi, parce que l'état de ma conscience me donnoit un efroy habituel.

Le chatelain apporta mon soupé qui consistoit en un plat de truites, pechées dans un ruisseau voisin. J'eus aussi une bouteille d'un vin assez bon. Je voulois que l'hermite se mit à table avec moi, mais il ne vivoit que d'herbes cuites à l'eau.

J'ai toujours été exact à dire mon bréviaire, qui est d'obligation pour les chevaliers Profes du moins en Espagne. Je tirai donc mon bréviaire de ma poche ainsi que mon rosaire et je dis au chatelain que n'ayant point encore sommeil, je restois à prier jusqu'à ce que la nuit fut plus avancée, et qu'il eut seulement à me montrer ma chambre. " À la bonne heure /:me répondit il:/ l'hermite à minuit viendra faire sa priere dans la chapelle atenant. Alors vous descendres ce petit escalier et vous ne pourez manquer ma chambre, dont je laisserai la porte ouverte, ne restez pas ici après minuit. "

Le chatelain s'en alla. Je me mis à prier et de tems en tems à metre quelque buche dans le feu. Mais je n'osai trop regarder dans la sale, car les portraits me sembloient prendre un air tout à fait vivant. Si

---

<sup>1</sup> *Surch.* : *Amerie*

<sup>2</sup> *Surch.* : *Amerie*

<sup>3</sup> Un espace libre a été ménagé.

j'en fixois un de suite il me paroissoit cligner les yeux et tordre la bouche. Sur tout le Sénéchal et sa femme qui étoient des deux cotés de la cheminée, je crus voir qu'ils me jetoient des regards pleins de couroux, et qu'en suite ils se regardoient l'un l'autre. Un coup de vent soudain, ajouta à mes terreurs, car non seulement il ebranla les fenestres, mais il agita les faisceaux d'armes et leurs cliquetics me faisoient tressaillir. Cependant je priois avec ferveur.

Enfin j'entendis l'hermite psalmodier, et lorsqu'il eut fini je descend[is] l'escalier pour gagner la chambre du Chatelain. J'avois en main un bout de chandelle, le vent l'éteignit, je remontai pour la ralumer. Mais quel fut mon etonnement, de voir le Sénéchal et la Senéchale descendu de leurs cadres et assis au coin du feu. Ils causoient familièrement et l'on pouvoit entendre leur discours " Ma mie /:disoit le Sénéchal:/ que vous semble d'icelui Castillan qui a occis le Comandeur sans lui octroyer confession ?

— Me semble /:répondit le spectre féminin:/ me semble mamour avoir en ce fait félonie et mauvaiseté. Ains cuï dai-je Messire Taillefer ne laissera le Castillan partir du chatel sans le gant lui jeter. ”

Je fus très éfrayé, et me jetai dans l'escalier, je cherchai la porte du chatelain et ne pus la trouver à tatons. J'avois toujours en main ma chandele éteinte. Je songeai à la ralumer et me rassurer un peu, je tachai de me persuader à moi même, que les deux figures que j'avois vues à la cheminée n'avoient existées que dans mon imagination. Je remontai l'escalier et m'arretant à la porte de l'*Armérie* je vis qu'effectivement les deux figures n'étoient point auprès du feu, où j'avois cru les voir. J'entraï donc har[d]iment, mais à peine avois je fait quelque pas, que je vis au milieu de la sale Messire taillefer en garde et me présentant la pointe de son épée. Je voulus retourner à l'escalier, mais la porte étoit occupée par une figure d'ecuyer, qui me jeta un gantelet. Ne sachant plus que faire je me saisis d'une épée, que je pris dans un faisceau d'armes, et je tombai sur mon phantastique adversaire. Il me parut même l'avoir pour fendu en deux, mais aussitôt je recus au dessous du cœur un coup de pointe qui me brula comme eut fait un fer rouge. Mon sang inonda la sale et je m'évanouis.

Je me reveillai le matin dans la chambre du Chatelain. Ne me voyant pas venir il s'étoit muni d'eau bénite et étoit venu me chercher il m'avoit trouvé étendu sur le parquet sans connoissance mais sans aucune blessure celle que j'avois cru recevoir n'étoit qu'une fascination. Le Chatelain ne me fit pas de questions et me conseilla seulement de quitter le Chatel.

Je partis et pris le chemin de l'Espagne. Je mis huit jours jusqu'à Bayone, j'y arrivai un vendredi et me logeai dans une auberge. Au milieu de la nuit je m'éveillai en sursaut, et je vis devant mon lit Messire Taillefer qui me menacoit de son épée. Je fis le signe de la croix, et le spectre parut se fondre en fumée. Mais je sentis le même coup d'épée que j'avois cru recevoir au chatel de Tete foulque. Il me parut que j'étois baigné dans mon sang je voulus appeller et quitter mon lit, l'un et l'autre m'étoit impossible. Cette angoisse inexprimable dura jusqu'au premier chant du coq. Alors je me rendormis, mais le lendemain je fus malade et dans un état à faire pitié. J'ai eu la même vision tous les vendredis. Les actes de dévotion n'ont pu m'en délivrer. Ma mélancolie me conduira au tombeau et j'y descendrai avant d'avoir pû me délivrer de la puissance de Satan un reste d'espérance en la miséricorde divine me soutient encore et me fait supporter mes maux.

Le Comandeur de Toralva finit ici sa relation, ou plutôt ce fût le pellerin reprouvé, qui après l'avoir faite à Cabronez reprit en ces termes le fil de sa propre histoire.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN REPROUVÉ.

Le Comandeur de Toralva étoit un homme religieux quoique il eut manqué à la religion, en se battant sans permettre à son adversaire de metre ordre à sa conscience. Je lui fis aisement comprendre que s'il vouloit reellement se délivrer des obsessions de Satan. Il falloit visiter les lieux saints, que le pecheur ne va jamais chercher sans y trouver les consolations de la grace.

Toralva se laissa facilement persuader, nous avons visité ensemble les lieux saints de l'Espagne. Ensuite nous avons passé en Italie. Nous avons vu Lorete et Rome. Le grand pénitencier lui a donné



non plus l'absolution conditionel, mais général, et accompagnée de l'indulgence Papal. Toralva complètement délivré est allé à Malte, et je suis revenu à Madrid d'où je suis venu à Salamanque. Dès la premier foix que je vous ai vu, j'ai distingué sur votre front le signe de la réprobation et toute votre histoire m'a été révélée. Le Comte de Penna Flor avoit veritablement le dessein de seduire toutes les femmes et de les posséder. Mais il n'en avoit seduit ni possédé aucune, n'ayant jamais commis que des péchés d'intention, son ame n'étoit point en danger. Mais depuis deux ans il avoit négligé les devoirs de la religion il alloit y satisfaire lorsque vous l'avez fait assassiner, ou du moins vous avez contribué à son assassinat. Voilà les causes de l'obsession dont vous êtes tourmanté. Il n'est qu'un moyen de vous en délivrer. C'est de suivre l'exemple du Comandeur. Je vous servirai de Guide vous savez que mon propre salut y est intéressé.

Cabronez se laissa persuader. Il visita les lieux saints de l'Espagne puis l'Italie. Il fut deux ans dans ces pèlerinages. Madame Cabronez passa ce tems à Madrid, où s'étoient établies sa mere et sa sœur.

Cabronez revint à Salamanque où il trouva sa maison dans le meilleur ordre, et son épouse fort embellie aimable et douce. Au bout de deux mois. Elle alla encore à Madrid voir sa mere et sa sœur, puis elle revint à Salamanque et finit par y rester tout à fait lorsque le Duc d'Arcos a été nommé à l'ambassade de Londres.

Ici le chevalier de Toledé prit la parole et dit " Monsieur Busqueros je ne vous en tiens pas quite, je veux avoir la fin de cette histoire et savoir ce que Madame Cabronez est devenue

— Elle est devenue veuve /:dit Busqueros:/ puis elle s'est remarié et sa conduite est exemplaire. Mais tenez la voilà qui vient par ici, et je crois qu'elle prend le chemin de vôtre maison.

— Que dites vous /:s'écria Toledé:/ Mais celle que vous voyez est Madame Uscariz. Ah la bonne piece elle m'avoit persuadé que j'étois sa premiere inclination, elle me le payra "

Le Chevalier qui vouloit être seul avec sa maitresse se hatta de nous renvoyer.

### TRENTE HUITIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée et le chef se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de sa narration.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Le Chevalier de Toledé instruit de la veritable histoire de Madame Uscariz s'amusa quelque tems à lui parler de Frascheta Cabronez, comme d'une personne charmante, qu'il eut désiré connoitre et qui seule pouvoit le rendre heureux, et qui seule eut pû l'attacher et le fixer. Ensuite il se lassa de ce badinage ainsi que de Madame Uscaritz elle même.

On lui destinoit le prieuré de Castille, il vint à vaquer, il se hata d'aller à Malte, je perdis pour un tems un protecteur qui pouvoit s'opposer aux projets que Busqueros avoit formé contre le grand encrier de mon pere. Je fus spectateur de toute cette intrigue, sans pouvoir y metre d'obstacle, et voici comment se passa la chose.

Je vous ai dit au comencement de mon histoire, que mon père alloit tous les matins prendre l'air, sur un balcon qui regardoit la rue de Toledé, ensuite il alloit à un autre balcon qui donnoit sur la ruelle, et lorsqu'il apercevoit les voisins vis à vis il les saluoit en leur disant *Agour*. Il n'aimoit point à rentrer chez lui sans avoir place son salut. Les voisins pour ne pas le retenir trop long tems, s'empressoient à venir recevoir son compliment, d'ailleurs il n'avoit avec eux aucune rélation. Ces bons voisins délogerent et furent remplacés par Mesdames Cimientots parentes éloignées de Don Roque Busqueros. Madame Cimiento, la tante, étoit une personne de quarante ans, dont le tein étoit fraix, l'air doux et composé. Mademoiselle Cimiento la nièce étoit grande et bien faite, elle avoit d'assez beaux yeux et de très beaux bras.

Les deux dames prirent possession de leur appartement aussitôt qu'il fut vaquant, et le lendemain,

lorsque mon père vint au balcon de la ruelle, il fut charmé de [les] voir au balcon vis à vis, qui reçurent son salut et le lui rendirent de l'air le plus gracieux. Cette surprise eut pour lui quelque chose d'agréable. Neanmoins il se retira dans son appartement et les dames se retirèrent de leur côté.

Ce commerce de politesse, resta sur le même pied pendant huit jours. Au bout de ce tems mon père découvrit dans la chambre de Mademoiselle Cimiento un objet qui piqua sa curiosité. C'étoit une petite armoire vitrée, garnie de bocaux et de flacons de cristal. Les uns sembloient remplis des couleurs les plus éclatantes, à l'usage de la teinture, d'autres de sable d'or d'argent et d'azur, d'autres d'un vernis doré. L'armoire étoit placée près de la fenetre. Mademoiselle Cimiento, vetue d'un simple corset, venoit chercher tantot un flacon, tantôt un autre. Un bras d'albatre sembloit effacer l'éclat des brillantes matieres qu'elle metoit en œuvre. Mais qu'en faisoit elle ? mon père ne le pouvoit deviner. Et il n'avoit pas l'habitude de prendre des informations. Il aimoit mieux ignorer les choses.

Un jour Mademoiselle Cimiento écrivoit très près de la fenetre, son encre étoit épaisse. Elle y versa de l'eau et la rendit, l'encre devint [*sic*] si claire qu'il lui fut impossible de s'en servir. Mon père inspiré par un sentiment de galanterie remplit une bouteille d'encre et la lui envoya. La servante raporta avec beaucoup de remerciements, une boîte de carton qui contenoit douze batons de cire d'Espagne d'autant de couleurs diferentes, on y avoit imprimé des ornements et des devises du plus grand fini. Mon père savoit donc à quoi s'occupoit Mademoiselle Cimiento, et son travail analogue au sien en étoit comme le complement et la derniere main, la perfection de l'aveu des amateurs y etant encore plus rare qu'à l'égard de l'encre, mon [père] rempli d'admiration plia une enveloppe, écrivit une adresse avec sa belle encre, et mit le cachet avec la nouvelle cire. Il s'y imprima parfaitement. Il posa l'enveloppe sur sa table et ne se lassa pas de la contempler. Le soir il alla chez Moreno, un homme qu'il ne connoissoit pas y porta une boete pareille à la siene, garnie d'un même nombre de batons. On en fit l'essai. Ils inspirerent une admiration universelle. Mon pere y pensa toute la soirée, et la nuit il revoit de cire d'Espagne. Le matin il fit son salut accoutumé, et dit comme à l'ordinaire. Il ouvrit même la bouche pour en dire davantage. Cependant il ne dit rien et rentra dans son appartement. Mais il se plaça de manière à voir ce qui se passoit chez Mademoiselle Cimiento. La belle à l'aide d'une loupe examinoit les meubles qu'essuyoit sa servante, et lorsqu'elle y découvroit un brin de poussiere [*sic*]. Mon père étoit fort attaché à la propreté de sa chambre, et le soin qu'il voyoit prendre à son aimable voisine lui donna pour elle beaucoup d'estime

Je vous ai dit que l'occupation principale de mon pere étoit de fumer de[s] cigars et de compte[r] les passants ou les thuiiles du palais d'Albe. Mais déjà au lieu d'y consacrer des heures, il y passoit à peine des minutes, un puissant atrait le ramenoit sans cesse vers le balcon de la ruelle.

Busqueros fut des premiers à être averti de ce changement, et il m'en informa en m'assurant que dans peu, Don Phelipe Avadoro reprendroit son nom et quiteroit le sobriquet de Tintero. Quoique je ne me fusse gu[è]re occupé d'affaires d'interet Je compris confusement que le mariage de mon père ne pouvoit m'être avantageux. J'allai chez ma tante Dalanosa qui en fut tres affligée. Elle mit dans nôtre dans nôtre [*sic*] confiance son oncle le Theatin ; mais ce respectable religieux refusa netement de se meller de cett[e] affaire, disant que le mariage étoit un sacrément d'institution toute divine, et qu'il ne lui étoit pas permis de le rompre il promit cependant de veiller à mes interets et de voir à ce qu'on ne me fit point de tort.

Le chevalier de Toledé auroit pu m'aider mais il étoit à Malte. Je fus donc réduit à être spectateur de cette intrigue et quelquefois acteur. Car Busqueros me faisoit porter les billets qu'il adressoit à ses parentes, mais il n'y alloit point lui même, et en général Madame Cimiento ne faisoit, ni ne recevoit de visite.

Mon père de son côté sortoit plus rarement de chez lui. Il n'eut point aisement changé de plan de sa journée et renoncé volontairement à frequenter le Theatre. Mais le moindre rhume lui étoit un pretexte de rester à la maison. Ces jours la, il quitoit rarement le côté de la ruelle et voyoit Mademoiselle Cimiento ranger les flacons ou même les batons de cire d'Espagne, ses beaux bras toujours en evidence s'emparerent de son imagination il ne put plus penser à autre chose.

Bientôt un nouvel objet vint exciter sa curiosité. C'étoit une jarre assez semblable à celle où il metoit son encre, mais elle étoit beaucoup plus petite et placée sur un trepied de fer. Des lampes qui

bruloient dessous y entretenoient une chaleur modérée. Bientôt on établit à côté de la jarre deux autres jarres pareilles. Le lendemain lorsque mon père parut au balcon après avoir dit *Agour* il ouvrit la bouche pour demander ce que l'on fesoit avec ses jarres mais comme il n'avoit pas l'habitude de parler il ne dit mot et rentra chez lui.

Tourmanté par la curiosité, il prit le parti d'envoyer à Mademoiselle Cimiento, encore une bouteille d'encre, et on lui renvoya trois flacons de cristal, remplis d'encre rouge, verte et bleue.

Le lendemain mon père alla chez le libraire Moreno. Il y vint un homme employé au bureau des finances. Il avoit sous les bras un état de caisse, sous la forme de tableau ; quelques collones étoient en encre rouge, les titres en encre bleue et les lignes en encre verte. Le commis financier dit qu'il avoit seul la composition de ses encres, et qu'il défioit qui que ce fut de lui en montrer de pareilles.

Quelq'un que mon père ne connoissoit pas s'adressa à lui et dit " Seigneur Avadoro, vous qui faites si bien l'encre noire, sauriez vous faire de telles encres de couleur ? " Mon père n'aimoit point à être interpellé et s'embarassoit facilement. Il ouvrit cependant la bouche pour répondre à la question, mais il ne dit rien et prefera d'aller chez lui chercher les trois flacons. Leur contenu fut très admiré, et le commis financier demanda la permission d'en prendre des echantillons. Mon père comblé de louanges, en raportoit interieurement la gloire à la belle Cimiento, dont il ne savoit pas encore le nom. Rentré chez lui il prit son livre de recete, en trouva trois pour l'encre verte, sept pour la rouge, deux pour la bleue. Tout cela se confondoit dans sa tête. Mais les beaux bras de Mademoiselle Cimiento se peignoient distinctement à son imagination. Ses sens assoupis se reveillerent et lui firent sentir leur pouvoir.

Le lendemain matin mon père, saluant les belles eut enfin une envie décidée de savoir leur nom, et il ouvrit la bouche pour le leur demander, néanmoins il ne dit rien du tout, et rentra dans son appartement.

Ensuite il alla au balcon de la rue de Toledo et vit un homme assez bien mis qui tenoit une bouteille noire à la main, il comprit qu'il venoit lui demander de l'encre et remua bien toute celle de la jarre afin de la lui verser de bonne qualité. Le robinet de la jarre, étoit à un tiers de la hauteur, en sorte qu'on ne risquoit jamais de tirer le gros marc. L'inconnu entra et mon père rempli sa bouteille. Mais cet homme au lieu de s'en aller, mit la bouteille sur une table s'assit et demanda la permission de fumer un cigar. Mon père vouloit repondre, mais il ne dit rien. L'inconnu tira un cigar de sa boete, et l'aluma à une lampe qui étoit sur la table.

L'inconnu n'étoit autre que l'impitoyable Busqueros " Seigneur Avadoro /:dit il à mon père:/ vous composez là une liqueur qui a fait bien du mal dans le monde. Que de complots, que de trahisons, que d'artifices, que de mauvais livres. Tout cela a coulé avec l'encre, sans parler des billets doux et de toutes les petites conspirations, contre le bonheur et l'honneur des époux. Qu'en dites vous Seigneur Avadoro ? Vous n'en dites rien, car d'ordinaire vous n'en dites rien, vous ne parlez pas. C'est égal, je parlerai bien<sup>1</sup> pour deux, et c'est assez mon habitude. A ca M<sup>r</sup> Avadoro metez vous près de moi sur cette chaise, et je vous expliquerai mon idée. Je pretends qu'il sortira de cette bouteille d'encre... " En disant ces mots Busqueros poussa la bouteille et l'encre se rependit sur les genoux de mon père qui alla s'essuyer et se changer. En revenant il trouva Busqueros qui l'atendoit le chapeau à la main pour prendre congé de lui. Mon père charmé de le voir partir lui alla ouvrir la porte. Busqueros sortit en effet, mais il rentra aussitôt. " Eh bien /:dit il:/ Seigneur Avadoro, nous oublions que ma bouteille est vuide, mais ne vous en donnez pa[s] la peine, je ferai moi même cette operation. " Busqueros prit un entonoir le mit au col de la bouteille et ouvrit le robinet. Lorsque la bouteille fut remplie, mon pere alla encore ouvrir la porte, et Busqueros sortit avec empressement, mais tout à coup mon pere s'aperçut que le robinet étoit ouvert et que l'encre couloit dans la chambre. Mon père y courut pour fermer le robinet. Alors Busqueros rentra et sans paroître s'apercevoir du désordre qu'il avoit causé. Il rémit la bouteille d'encre sur la table s'assit sur la chaise, où<sup>2</sup> il avoit déjà été, tira un cigar de sa boete

---

<sup>1</sup> *Interl.*

<sup>2</sup> *Biffé* : je

et l'alluma à la lampe

“ A ca Seigneur Avadoro /:dit il à mon père:/ j'ai entendu raconter que vous aviez eu un fils qui s'étoit noyé dans cette jarre. Ma foi il avoit su nager il s'en seroit tiré. Mais d'où avez vous cette jarre ? je pense que ce [*sic*] du Toboso. C'est une terre excellente, on s'en sert pour la cuisson du Salpêtre, c'est aussi dure que la pierre, permettez que j'essaye avec ce Pilon. ” Mon père voulut empêcher l'essay, mais Busqueros frapa la Jarre qui se brisa et l'encre tombant en cascades, couvrit mon père et tout ce qui étoit dans la chambre sans en excepter Busqueros qui fut fortement éclaboussé

Mon père qui rarement ouvroit la bouche l'ouvrit cependant pour crier de toutes ses forces. Les voisines parurent à leur balcon. “ Ah mesdames /:dit Busqueros:/ Il vient d'arriver un accident affreux. La grande jarre est brisée, la chambre est inondée d'encre et le Seigneur Tintero n'en peut plus. Faites un acte de charité chretiene et recevez nous dans votre chambre. ” Les Dames parurent y consentir avec joye et mon pere malgrez son trouble ressentit quelque plaisir lorsqu'il sut qu'on alloit le rapprocher de la belle dame, qui de loin sembloit lui tendre ses beaux bras, et qui lui sourioit de l'air le plus gracieux.

Busqueros jetta un manteau sur les épaules de mon père, et le fit passer dans la maison de Mes Dames Cimiento. Il y étoit à peine qu'il reçut un message très desagreable. Un marchand d'etofes, qui avoit sa boutique au dessous de lui, vint lui anoncer que l'encre avoit pénétré dans sa boutique, et qu'il avoit fait chercher la justice pour constater le dommage. Le maître de la maison lui fit dire en même tems qu'il ne le souffriroit plus chez lui.

Mon père expulsé de son logement et baigné d'encre faisoit la plus triste mine du monde “ Ne vous affligez pas seigneur Avadoro /:lui dit Busqueros:/ Ces dames ont sur la cour un appartement complet dont elles ne font aucun usage. Je vais y faire transporter vos efets, vous serez tres bien ici, vous y trouverez de l'encre rouge, verte bleue qui vaut bien votre encre noire, mais je ne vous conseille pas de sortir de sitôt. Car si vous allez chez Moreno, chacun vous fera raconter l'histoire de la jarre casse, et vous n'aimez pas trop à parler. Et tenez voila tous les badaux du quartier qui sont dans votre appartement à voir le déluge d'encre, demain dans tout Madrid on ne parlera d'autre chose. ”

Mon pere étoit consterné, mais un coup d'œil gracieux de Mademoiselle Cimiento lui rendit le courage et il alla prendre possession de son appartement. Il n'y resta pas long tems Madame Cimiento vint l'y trouver et lui dit que s'étant consulté avec sa niece elle alloit lui ceder le *quarto principal* c'est à dire l'appartement qui donne sur la rue. Mon père qui aimoit à compter les passants ou les thuiiles du palais d'Albe consentit volontier à ce changement. On lui demanda la permission de laisser les encres de couleur où elles étoient. Mon père exprima son consentement par un signe de tête. Les jarres etoient dans le salon du milieu, Mademoiselle Cimiento alloit, venoit, prenoit des couleurs et ne disoit mot. Le silence le plus absolu régnoit dans la maison. Mon père n'avoit jamais été plus heureux, huit jours se passerent ainsi, le neuvieme Don Busqueros vint rendre visite à mon père et lui dit “ Seigneur je viens vous anoncer une bonne fortune, à la quelle vous pretendiez en secret sans oser vous déclarer. Vous avez touché le cœur de Mademoiselle Cimiento, elle consent à vous donner sa main et je vous ai apporté un papier qu'il faudra signer si vous voulez que les bands soyent publiés dimanche. ”

Mon père très surpris vouloit répondre, Busqueros ne lui en donna pas le tems. “ Seigneur Avadoro /:lui dit il:/ votre prochain mariage, n'est plus un secret, on en est informé à Madrid. Si donc vous avez l'intention de le retarder. Les parents de Mademoiselle Cimiento se rassableroient chez moi, vous y viendriez et vous leur exposeriez les motifs de ce Retard. C'est un egard dont vous ne pouvez vous dispenser ”

Mon père fut très consterné de l'idée de répondre à toute une assemblée de famille. Il avoit [*sic*] dire quelque chose mais Busqueros ne lui en laissa pas le tems “ Je sais ce que c'est /:lui dit il:/ je vous comprends de reste, vous voulez aprandre vôtre bonheur de la bouche même de Mademoiselle Cimiento. Je la vois venir et je vous laisse ensemble ”

Mademoiselle Cimiento entra d'un air un peu confus et sans oser lever les yeux sur mon père. Elle prit quelques couleurs et les mesla en silence sa timidité eleva le courage de Don Philipe il fixa ses regards sur elle et ne put plus les en détourner. Il la voyoit avec d'autres yeux

Busqueros avoit laissé sur la table le papier relatif à la publication des bands. Mademoiselle

Cimiento s'en aprocha en tremblant, le prit, le lut, puis elle mit sa main sur ses yeux et versa quelques larmes. Mon pere depuis la mort de son épouse n'avoit point pleuré, et bien moins avoit il fait pleurer. Ces larmes qui s'adressoient à lui même le toucherent d'autant plus qu'il n'en devinoit la cause que confusement. Mademoiselle Cimiento pleuroit elle du contenu de ce papier ou du manque de signature ? vouloit elle l'épouser ou non ? Cependant elle pleuroit toujours. La laisser pleurer, étoit trop cruel, la faire expliquer entrenoit une conversation. Mon père prit une plume et signa le papier. Mademoiselle Cimiento lui baisa la main, prit le papier et s'en alla. Elle revint au salon a l'heure accoutumée baisa la main à mon père sans dire un mot et se mit à faire de la cire d'Espagne bleue. Mon père fumoit des cigars et comptoit les thuelles du palais d'Albe. Mon grand oncle Fra Bartholomeo vint sur le midi et porta un contract de mariage où mes interets n'étoient point oubliés. Mon père le signa. Mademoiselle Cimiento le signa baisa la main de mon père et se remit à faire de la cire d'Espagne.

Depuis la destruction du grand encrier mon père n'avoit plus osé se montrer au théâtre et moins encore chez le libraire Moréno. Cette reclusion le fatigait. Trois jours s'étoient passés depuis la signature du contract. Don Busqueros vint proposer à mon père une promenade en caleche. Mon père accepta ils allerent au delà du Mançanarez. Et lorsqu'ils furent devant la petite église des francisquains, Busqueros fit descendre mon père. Ils entrerent à l'église et y trouverent Mademoiselle Cimiento, qui les atendoit à la porte. Mon père ouvrit la bouche pour dire, qu'il avoit cru simplement aller à la promenade. Cependant il ne dit rien, prit la main de mademoiselle Cimiento, et la conduisit à l'autel.

Au sortir de l'Eglise, les nouveaux mariés monterent dans un beau carosse, rentrerent à Madrid dans une jolie maison où se donnoit un bal. Madame Avadoro l'ouvrit avec un jeune homme de la meilleur tournure. Ils danserent un fandango et furent tres applaudis. Mon père cherchoit en vain dans son epouse la douce et tranquille personne qui lui baisoit la main d'un air si soumis. Il voyoit au contraire une femme vive, bruyante, evaporée, au surplus il ne disoit rien à personne, on ne lui disoit rien, et cette maniere d'être, ne lui déplut pas trop.

On servit des viandes froides et des rafraîchissements. Ensuite mon père qui tomboit de someil demanda s'il ne seroit pas tems d'aller à la maison. On lui dit qu'il y étoit et que cette maison lui appartenoit. Mon père supposa que cette maison faisoit partie de la dote de son épouse. Il se fit montrer la chambre à coucher et se mit au lit.

Le lendemain matin Monsieur et Madame Avadoro furent eveillés par Busqueros " Monsieur et cher cousin /:dit il à mon père:/ je vous apelle ainsi parce que madame vôtre femme est la plus proche parente que j'aye au monde, sa mere étant une Busqueros de Léon qui est une branche de ma famille. Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler de vos affaires, mais je comte desormais m'en occuper plus que des mienes, ce qui me sera d'autant plus facile, que je n'ai proprement point d'affaires qui me soyent particulieres. Quant à ce qui vous concerne M<sup>r</sup> Avadoro j'ai eu soin de m'informer exactement de vos revenus, et de l'usage que vous en avez fait, depuis seize ans. Voici tous les papiers y relatifs. Vous aviez lors de votre premier mariage un revenu de quatre mille pistoles, et soit dit en passant vous n'avez pas su les dépenser, vous ne preniez pour vous que 600 pistoles, et deux cent pour l'éducation de vôtre fils. Il vous restoit donc, trois mille deux cent pistoles que vous placiez dans la banque des gremios. Vous donniez les interets au Théatin Heronymo, pour les employer en actes de charité. Je ne vous en blâme point, mais ma foi j'en suis fâché pour les pauvres, il ne faut plus qu'ils comptent sur ce revenu. D'abord nous saurons bien depenser vos quatre mille pistoles par an, et pour ce qui est des cinquante et un mille deux cent déposés aux gremios voici comment nous en disposerons. Pour cette maison dix huit mille pistoles. C'est beaucoup, je l'avoue, mais le vendeur est de mes parents, et mes parents sont les vôtres Seigneur Avadoro. Le Collier et les boucles d'oreilles que vous avez vu à Madame Avadoro valent 8. mille pistoles, entre freres nous en meteront dix, et je vous en dirai la raison quelque autre fois. Il nous reste vingt trois mille deux cent pistoles. Vôtre diable de Theatin en a reservé quinze mille pour votre garnement de fils au cas qu'il se retrouve. Cinq mille pour retablir votre maison ce n'est pas trop, car entre nous le trousseau de vôtre femme consiste en six chemises et autant de paires de bas. Vous me direz que de cette maniere. Il vous reste encore cinq mille pistoles

dont vous ne saurez absolument que faire. Allons pour vous tirer d'embaras je consens à vous les emprunter à un interet dont nous conviendrons. Voici Seigneur Avadoro un plein pouvoir que vous voudrez bien signer ”

Mon père ne pouvoit revenir de la surprise que lui causoit le discours de Busqueros. Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais ne sachant par où commencer, il se retourna dans son lit et enfonça son bonet sur ses yeux

“ À la bonne heure /:dit Busqueros:/ vous n’êtes pas le premier qui ait imaginé de se defaire de moi en metant son bonet de nuit et feignant de vouloir dormir, je suis fait à ces manières, et j’ai toujours un bonet de nuit dans ma poche. Je veux donc me jeter sur ce canapé, et lorsque nous aurons dormi un petit somme et bien eveillés nous en reviendrons au plein pouvoir. Ou bien si vous l’aimez mieux nous assemblerons vos parents et les miens et nous verrons ce qu’il y aura à faire. ”

Mon père ayant la tête enfoncée dans son oreiller fit des sérieuses reflexions sur sa situation et sur le parti qu’il en pourroit tirer pour sa tranquillité. Il entrevit qu’en laissant toute liberté à sa femme il lui seroit peut être permis de vivre à sa maniere, d’aller au Théâtre puis chez le libraire Moreno et que même il pourroit faire de l’encre un peu consolé. Il ouvrit les yeux et fit signe qu’il signeroit le plein pouvoir.

Il le signa en effet et fit mine de quitter le lit. “ Attendez Seigneur Avadoro /:dit Busqueros:/ avant de vous lever il sera convenable que je vous mete au fait du plan de votre journée. Je pense qu’il ne vous déplaira point d’autant que cette journée comme toutes les autres, ne sera qu’un enchainement de plaisirs aussi vifs que variés. D’abord je vous apporte une belle paire de quates [*sic*] brodées et un habit de cheval complet. Un assez beau palefroi attend à votre porte et nous irons un peu caracoler au Prado. Madame Avadoro y viendra en chaise roulante vous verrez qu’elle a dans le monde d’illustres amis, qui seront les vôtres Seigneur Avadoro. À la vérité ils s’étoient un peu refroidis pour elle. Mais la voyant unie à un homme de votre merite. Ils reviendront de leurs préventions. Je vous le dis, les premiers seigneurs de la cour, vous rechercheront, vous previeudront, vous embrasseront. Que dis-je ils vous étouferont d’embrassades. ”

Ici mon père s’évanouit, ou du moins il tomba dans un état de stupeur qui aprochoit de l’évanouissement. Busqueros ne s’en aperçut point et continua en ces termes : “ Quelques uns de ces Seigneurs vous feront l’honneur de s’inviter eux mêmes à manger votre soupe. Oui Seigneur Avadoro ils vous feront cet honneur et c’est là que je vous atens, vous verrez comme votre épouse fait les honneurs de sa maison. Ah pardi vous ne reconnoitez pas la faiseuse de cire d’Espagne. Vous ne dites rien Seigneur Avadoro, vous avez raison de me laisser parler. Eh bien par exemple : vous aimez la Comedie Espagnol, mais vous n’avez peut être<sup>1</sup> jamais été à l’opera Italiene qui<sup>2</sup> fait les delices de la cour. Eh bien vous irez ce soir et devinez dans quelle loge, dans celle du Duc Thaz grand ecuyer, pas moins que cela, de la nous irons à la tertullia de sa grandeur vous y verrez toute la cour tout le monde vous parlera, apretez vous à repondre. ”

Mon père qui avoit répris l’usage de ses sens aprit qu’il auroit à repondre à toute, [*sic*] une sueur froide emana de ses pores, ses bras se roidirent, la nuque de son col se contracta et renversa sa tête ses paupieres s’ouvrirent outre mesure, sa poitrine oppressée fit entendre des soupirs étouffés, des convulsions se manifesterent. Busqueros s’aperçut de son état, apella du secours et puis courut au Prado où il fut joint par ma belle mere.

Mon père étoit tombé en une sorte de létargie lorsqu’il en sortit il ne reconnu personne à l’exception de sa femme et de Busqueros, lorsqu’il les apercevoit la fureur se peignoit dans ses traits, d’ailleurs il étoit tranquille, ne parloit pas, et refusoit de quitter son lit. Lorsqu’une absolue necessité l’y forçoit il sembloit penetré de froid, et greloitoit pendant une demi-heure. Bientôt les symptomes devinrent encore plus facheux. Le patient ne pouvoit prendre de nourriture qu’en très petite quantité. Un spasme convulsif lui resseroit la gorge ; sa langue etoit roide et enflée, ses yeux ternes et hagards,

---

<sup>1</sup> Interl.

<sup>2</sup> Interl.

sa peau d'un jaune brun semée de tubercules blancs.

Je m'étois introduits dans la maison à titre de valet et je suivais en soupirant les progrès de la maladie. Ma tante Dalanosa étoit dans ma confiance et passoit bien des nuits à veiller, le malade ne paroissoit pas la reconnoître, pour ce qui est de ma belle-mère. Il étoit évident que sa présence faisoit beaucoup de mal au patient, le père Heronymo l'engagea à partir pour la province et Busqueros la suivit.

J'imaginai un dernier moyen qui pouvoit peut être tirer l'infortuné de son hypocondrie et qui eut en effet un succès momentané. Un jour mon père vit à travers la porte entreouverte dans la chambre attenante, une jarre toute semblable à celle qui lui avoit autrefois servi à la composition de son encre, à côté étoit une table couverte des divers ingrédients et des balances pour les doses. Une sorte d'hilarité se peignoit dans les traits de mon père, il se leva s'approcha de la table et demanda un fauteuil, comme il étoit très foible, on opera devant lui et il suivit des yeux les procédés. Le lendemain il put se mêler à l'ouvrage et le surlendemain fut encore plus favorable, mais quelques jours après se manifesta une fièvre tout à fait étrangère à la maladie. Les symptômes n'en étoient point fâcheux mais la faiblesse du sujet étoit telle, qu'il ne pouvoit résister à la moindre atteinte. Il s'éteignit sans m'avoir pu reconnoître, quelque peine[e] qu'on se donna pour me rappeler à sa mémoire. Ainsi finit un homme qui n'étoit point né avec ce degré des forces physiques et morales, qui eut pu lui donner même une énergie commune. Une sorte d'instinct lui avoit fait choisir un genre de vie proportionné à ses moyens. On le fit périr en voulant le jeter dans la vie active.

Il est tems d'en revenir à ce qui me concerne. Mes deux ans de pénitence étoient à peu près finis. Le saint office à la considération de Fra Heronymos me permit de reprendre mon nom, à condition d'aller faire une caravane sur les galères de Malte. Ce que j'acceptai avec grand plaisir, esperant retrouver le Comandeur de Toledé, non plus sur le pied de domestique, mais comme à peu près son égal. J'étois véritablement assez las de porter de[s] guenilles. Je m'équipai avec luxe essayant tous mes habits chez ma tante Dalanosa qui s'en mouroit de ravissement. Je partis de très grand matin pour dérober ma métamorphose aux curieux. Je m'embarquai à Barcelonne, et j'arrivai à Malte à près un court trajet. Ma reconnaissance avec le Chevalier me donna plus de plaisir encore, que je n'en avois esperé. Il m'assura qu'il n'avoit jamais été dupe de mon déguisement, et qu'il avoit toujours compté faire de moi un ami, lorsque je serois rendu à ma forme première. Il tenoit la galère capitane, il me prit à son bord et nous courumes la mer pendant quatre mois, sans faire beaucoup de mal aux barbaresques, dont les légères embarcations nous échappoient sans peine.

Ici finit l'histoire de mon enfance. Je vous le dite [*sic*] avec des grands détails, parce que toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire. Je crois avoir devant les yeux la cellule du recteur de Burgos, je vois l'air sévère du père Sanudo, je crois manger mes châtaignes sous le portail de Saint Roc, et je tends les bras à l'aimable Toledé. Je ne puis vous promettre la même exactitude pour l'histoire de ma jeunesse. Si je reporte mon imagination à cette brillante époque de ma vie, je n'y distingue qu'un tumulte des passions diverses, et comme le trouble confus des orages. Un entier oubli me dérobe des choses qui alors remplissoient mon âme, et les plaisirs qui la ravissoient. À la vérité j'entrevois l'amour heureux me souriant<sup>1</sup> à travers les vapeurs du passé mais les objets de cette amour se confondent et je ne vois plus que des images mêlées de belles qui s'attendrissent, des soubrettes, qui servent leurs flames, je vois même des douegnes sévères, ne pouvant tenir contre ce touchant spectacle et réunir des amants, qu'elles devoient à jamais séparer. Je vois la lampe secourable donner le signal d'une fenêtre, l'escalier dérobé me découvrit [*sic*] une porte secrète. Ces moments sont délicieux. Celui de la retraite à quatre heures du matin, n'est pas tout à fait aussi agréable. Je crois que d'un bout du monde à l'autre l'histoire des bonnes fortunes est partout la même. Le récit des miens pourroit ne pas vous donner beaucoup de satisfaction mais je crois que vous trouverez quelque plaisir à l'histoire de mes premières amours. Les circonstances en sont singulières, et pouvoient me paroître merveilleuses. Cependant il est tard, les affaires de ma horde exigent que je leur donne quelque

---

<sup>1</sup> *Surch.* : suivant

soin. Le Boemien nous quitta et nous ne le revimes plus de la journée.

### TRENTE NEUVIEME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Boemien se trouvant de loisir réprit en ces termes la suite de son récit.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

L'année suivante le Chevalier de Toledé eut le générala des galeres et son frere lui fit passer<sup>1</sup> 6 cent mille piastres, pour subvenir à sa dépense. L'ordre avoit alors six galeres,<sup>2</sup> Toledé en fit encore equiper deux a ses fraix. Les Caravanistes se rassemblerent au nombre de six cent. C'étoit la plus belle jeunesse de l'Europe. On commencoit alors en France a donner des uniformes aux troupes, ce qui jusqu'alors n'avoit pas été en usage. Toledé nous donna un uniforme moitié espagnol et moitié françois. Nous avions un juste au corps ecarlate qui n'alloit qu'a la moitié des cuisse, un pantalon tricote blanc, une cote noire avec la croix de Malte brodée sur la poitrine, la fraize et le chapeau<sup>3</sup> espagnol. Tout cela nous aloit à merveilles, par tout où nous abordions les femmes etoient aux fenestres et les duegnes en campagne. Les billets doux n'étoient souvent pas remis à leur adresse. Ce qui donnoit lieu à des meprises divertissantes. Nous abordames à tous les ports de la mediterrannée. Partout c'étoient fetes nouvelles. C'est au milieu de ces folies que j'ateignis vingt ans<sup>4</sup> Toledé en avoit dix de plus. Le Grand maitre lui conféra la grande croix et la charge de son prieur de Castile<sup>5</sup>

Il<sup>6</sup> quita Malte revetu de ses nouveaux honneurs, et me demanda de faire avec lui le tour de l'Italie. J'y consentis sans peine. Nous nous embarquames pour Naples, où nous arrivames sans accident. Nous n'en serions pas aisement parti si l'aimable Toledé eut été aussi facile à retenir qu'il etoit aisé à se prendre dans les lacs des belles dames. Mais son art suprême etoit de quitter les belles sans même qu'elles eussent le courage de s'en facher. Il quita donc ses amours de Naples pour essayer de nouvelles chaines et successivement à Florence, Milan, Venise, et Genes. Nous n'arrivames que l'année suivante à Madrid.

Toledé dès les premiers<sup>7</sup> jours de son arrivée alla faire sa cour au Roi, ensuite se montrer au Prado. Il prit le plus beau cheval de l'écurie du Duc de Lerne son frère. On m'en donna un qui n'étoit guere moins beau et nous allames nous mesler à la troupe qui caracoloit aux portieres des dames.

Un superbe équipage frapa nos regards. C'étoit un carosse ouvert, occupé par deux dames en demi deuil. Toledé reconnut la fiere Duchesse Davila, et s'empressa de lui faire sa cour, l'autre dame se retourna, il ne la connoissoit pas et parut frappé de sa beauté.

Cette inconnue n'étoit autre que la belle Sidonia, qui venoit de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde. Elle reconnut son ancien prisonier et mit un doigt sur sa bouche pour me recomander le silence. Ensuite elle tourna ses beaux yeux sur Toledé qui fit voir dans les siens, je ne sais qu'elle expression serieuse et timide que je ne lui avois vu près d'aucune femme. La Duchesse de Sidonia avoit déclaré qu'elle ne se remarieroit plus. La Duchesse d'Avilla qu'elle ne [se] marieroit jamais. Un chevalier de Malte étoit précisément ce qu'il falloit pour leur societé. Elles firent des avances à Toledé

---

<sup>1</sup> *Interl.*

<sup>2</sup> *Biffé* : et

<sup>3</sup> *Biffé* : à pl

<sup>4</sup> *Biffé* : et d

<sup>5</sup> Ce paragraphe est aut. ; il a été porté sur la p. en regard et en marge gauche.

<sup>6</sup> *Surch. aut.* : Le Chevalier de Toledé, devenu grand bailli et sous-prieur de Castille,

<sup>7</sup> *Interl. aut.*



qui s'y preta de la meilleure grace du monde. La Duchesse de Sidonia, sans faire voir qu'elle me connut sut me faire agréer de son amie nous formames une sorte de quadrille qui se retrouvoit au milieu du tumulte des fetes. Toledo aimé pour la centieme foix de sa vie aimoit pour la première. J'essayai d'offrir un respectueux homage à la Duchesse d'Avila. Mais avant de vous entretenir de mes relations avec elle je vous dirai quelques mots sur la situation où elle se trouvoit alors.

Le Duc d'Avila son pere etoit mort pendant notre séjour à Malte. La fin d'un ambitieux fait toujours un grand efet parmi les hommes. C'est une grande chûte, ils en son émus et surpris. À Madrid on se rappella l'infante Beatrice, son union secrete avec le Duc. On reparla d'un fils sur qui reposoient les destinées de cette maison. On s'atendoit que le Testament du défunt donneroit des éclaircissements. Cette atente fut trompée, le testament n'eclaircit rien. La cour n'en parloit plus, mais l'altiere Duchesse d'Avila rentra dans le monde, plus hautaine et dédaigneuse, et plus éloignée du mariage qu'elle ne l'avoit jamais été.

Je suis né tres bon gentilhomme, mais dans les idées de l'Espagne aucune sorte d'Egalité ne pouvoit exister entre la Duchesse et moi, et si elle deignoit me raprocher d'elle, ce ne pouvoit être qu'un protegé dont elle vouloit faire la fortune. Toledo étoit le chevalier de la douce Sidonia, j'étois comme l'ecuyer de son amie.

Ce degré de servitude ne me déplaisoit point je pouvois sans trahir ma passion voler au devant des desirs de Béatrice, executer ses ordres, enfin me dévouer à toutes ses volontés. Tout en servant ma souveraine, je prenois bien garde qu'aucun mot, aucun regard aucun soupir ne trahit les sentiments de mon cœur, la crainte de l'ofencer, et plus encore d'être banni d'auprès d'elle me donnoit la force de surmonter ma passion. Pendant le cours de ce doux servage, la Duchesse de Sidonia ne manqua point les occasions de me faire valoir auprès de son amie, mais les faveurs qu'elle obtenoit pour moi alloient tout au plus à quelque sourire afable qui n'exprimoit que la protection.

Tout cela dura plus d'un an, je voyois la duchesse à l'église au Prado, je prenois ses ordres pour la journée, mais je n'allai pas chez elle, un jour elle me fit appeller. Elle etoit entourée des ses femmes et travailloit au metier. Elle me fit assoir prit son air le plus altier et me dit " Seigneur Avadoro je ferois peu d'honneur au sang dont je sors si je n'employois le credit de ma famille à recompenser les respects que vous me rendez tous les jours. Mon oncle Sorriente m'en a fait lui même l'observation et vous ofre un brevet de Colonel dans le régiment de son nom, lui ferez vous honneur d'accepter ? Faites y vos reflexions.

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai attaché ma fortune à celle de<sup>1</sup> Toledo et je ne demande que les emplois qu'il obtiendra pour moi. Quant aux respects que j'ai le bonheur de vous rendre tous les jours, leur plus douce récompense seroit la permission de les continuer. " La Duchesse ne répondit point, et me donna par un legere inclination de tête le signal du départ.

Huit jours après je fus encore appelé chez l'altiere Duchesse elle me reçut comme la premiere foix et me dit " Seigneur Avadoro, je ne puis souffrir que vous vouliez vaincre en générosité les Davila, les Sorienté, et tous les grands dont le sang coule dans mes veines. J'ai à vous faire des nouvelles propositions, avantageuses pour vôtre fortune. Un gentilhomme, dont la famille nous est attachée a fait une grande fortune au Mexique, il n'a qu'une fille, dont la dotte est d'un million. "

Je ne laissai point la Duchesse achever sa phrase et me levant avec quelque indignation je lui dis " Quoique le sang des d'Avila et des Sorriente ne coule pas dans mes veines, le cœur qu'elles nourrissent est placé trop haut pour qu'un million y puisse atendre. "

J'allois me retirer, la Duchesse me pria de me rasseoir. Ensuite elle ordonna à ses femmes de passer dans l'autre chambre et de laisser la porte ouverte, puis elle me dit " Seigneur Avadoro Il ne me reste plus à vous offrir qu'une seule recompense, et vôtre zele pour mes interets me fait esperer que vous ne me refuserez pas. C'est de me rendre un service essentiel.

— En efet /:lui répondis je:/ le bonheur de vous servir est la seule recompense que je vous demanderai de mes services.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : l'aimable

— Aproxchez /:me dit la Duchesse:/ on pouroit nous entendre de l'autre chambre. Avadero vous savez sans doute que mon père a été en secret l'époux de l'infante Béatrice, et peut être vous aura-t-on dit en grand secret qu'il en avoit eu un fils. En effet mon père en avoit fait courir le bruit, mais c'étoit pour mieux dérouter les courtisans. La vérité est qu'il en avoit une fille et qu'elle vit encore on l'a élevée dans un couvent près de Madrid. Mon père en mourant m'a révélé le secret de sa naissance, qu'elle ignore elle-même. Il m'a aussi expliqué les projets qu'il avoit fait pour elle, mais sa mort a tout fini. Il seroit impossible aujourd'hui de renouer le fil des ambitieuses intrigues qu'il avoit ourdies à ce sujet. L'entière légitimation de ma sœur seroit je crois impossible à obtenir, et la première démarche que nous y ferions entraineroit peut être l'éternelle réclusion de cette infortunée. J'ai été la voir. Leonore est une bonne fille simple gaie, et je me suis senti pour elle une tendresse véritable. Mais l'abbesse a tant dit qu'elle me ressembloit que je n'ai pas osé y retourner. Cependant, je me suis déclaré sa protectrice, et j'ai laissé croire qu'elle étoit un des fruits des inombrables amours que mon père a eu dans sa jeunesse. Depuis peu la cour a fait prendre dans le couvent des informations qui me donnent de l'inquiétude et je suis résolue de la faire venir à Madrid

J'ai dans une rue très retirée et qui même est appelée *rétrada*, une maison de peu d'apparence. J'ai fait louer une maison vis à vis<sup>1</sup> je vous prie de vous y loger et de veiller sur le dépôt que je vous confie. Voici l'adresse de votre nouveau logement et voici une lettre que vous présenterez à l'abbesse des Urselines du Pegnon, vous prendrez quatre hommes à cheval et une chaise à deux mules. Une duegne viendra avec ma sœur et restera près d'elle. C'est à elle seule que vous aurez à faire. Vous n'aurez pas les entrées de la maison. La fille de mon père et d'une infante doit avoir au moins une réputation sans tache. " Après avoir ainsi parlé la Duchesse fit cette légère inclination de tête qui chez elle étoit le signal du départ. Je la quittai donc et j'allai d'abord à mon nouveau logement. Il étoit commode et bien garni. J'y laissai deux domestiques affidés et je gardai le logement que j'avois chez Toledo. Quant à la maison où mon père étoit mort, je la louois pour quatre cent pistoles

Je vis aussi la maison qu'on destinoit à Leonore. J'y trouvai deux femmes destinées à la servir et un ancien domestique de la maison d'Avila, qui n'avoit pas la livrée. La maison étoit abondamment et élégamment [*sic*] pourvue de tout ce qui est nécessaire à un ménage bourgeois.

Le lendemain je pris quatre hommes à cheval et une chaise et j'allai au couvent del Pegnon. On m'introduisit au parloir de l'abbesse. Elle lut ma lettre sourit et soupira " Doux Jesus /:dit elle:/ il se commet dans le monde bien des péchés je me félicite bien de l'avoir quitté par exemple Mon Cavalier la demoiselle que vous venez chercher ressemble à la Duchesse d'Avila, mais elle lui ressemble. Deux images du doux Jesus ne se ressemblent pas davantage. Et qui sont les parents de la demoiselle. On n'en sait rien. Le feu duc d'Avila /:Dieu puis-je [*sic*] avoir son âme:/... " Il est probable que l'abbesse n'eut pas sitôt fini son bavardage, mais je lui représentai que j'étois pressé de remplir ma commission... L'abbesse hocha la tête proféra bien des *hélas* et des *doux Jesus* puis elle me dit d'aller parler à la tourière.

J'y allai. La porte du cloître s'ouvrit, il en sortit deux dames très exactement voilées elles monterent en voiture sans mot dire. Je me mis à cheval et les suivis dans le même silence. Lorsque nous fûmes près de Madrid je pris le devant et récus les dames à la porte de leur maison. Je ne montai point j'allai dans mon logement vis-à-vis, d'où je les vis prendre possession de leur

Leonore me parut effectivement avoir beaucoup de ressemblance avec la Duchesse, mais elle avoit le teint plus blanc, ses cheveux étoient très blonds, et elle paroissoit avoir plus d'embonpoint. C'est ainsi que j'en jugeois de ma fenêtre. Mais Leonore ne se tenoit pas un moment assez tranquille pour que je pusse bien distinguer ses traits. Heureuse de n'être plus dans les murs d'un couvent elle en étoit devenue pétulante de joie. Elle courut de la cave au grenier admiroit tous les meubles du ménage s'extasioit sur la beauté d'une marmite ou d'une olle, faisoit cent questions à sa duegne et l'esouffloit à force de la faire courir. Celle-ci fit mettre les jalousies, les ferma à clef et je ne vis plus rien.

Dans l'après-dîné j'allai chez la Duchesse et lui rendis compte de ce que j'avois fait. Elle me récut

---

<sup>1</sup> a vis *surch. aut.* : et

avec son sérieux acoutumé. “ Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Leonore est destinée au mariage. Dans nos mœurs<sup>1</sup> vous ne pouvez être admis chez elle lors même qu’elle seroit destinée à devenir votre femme. Cependant je dirai à la duegne de laisser ouverte une jalousie du côté où sont vos fenêtres j’exige que vos jalousies soient fermées. Vous avez à me rendre compte de ce que fait Eleonore, mais il seroit peut être dangereux pour elle de vous connaître, surtout si vous avez pour le mariage l’éloignement que vous m’avez montré l’autre jour.

— Madame /:lui répondis-je:/ je vous disois seulement que l’intérêt ne me détermineroit pas dans le mariage, cependant vous avez raison, je ne compte pas me marier. ” Je quittai la duchesse, je fus chez Toleda à qui je ne fis point part de nos secrets, puis j’allai à mon logement de la rue retrada. Les jalousies du vis-à-vis, et même les fenêtres étoient ouvertes. Le vieux Laquais Andrado, jouoit de la guitare. Leonore dansoit le volero avec une vivacité et des grâces que je n’eusse point attendues d’une pensionnaire des Carmelites, car elle y avoit été élevée, et n’étoit entrée chez les Urselines que depuis la mort du Duc. Leonore fit mille folies, voulant faire danser sa duegne avec Andrado. Je ne pouvois assez m’étonner de voir que la sérieuse Duchesse d’Avila eut une sœur d’une humeur aussi gaie. D’ailleurs la ressemblance étoit frappante, j’étois au fond très amoureux de la Duchesse et sa vive image ne pouvoit manquer de m’intéresser beaucoup. Je me laissais aller au plaisir de la contempler lorsque la Duegne ferma la jalousie et je ne vis plus rien.

Le lendemain j’allai chez la Duchesse, je lui rendis compte de ce que j’avois vu, je ne lui cachai point l’extrême plaisir que m’avoient fait les naïfs amusements de sa sœur, j’osai même attribuer l’excès de mon ravissement à son grand air de famille.

Comme ceci ressembloit de loin à l’ombre d’une déclaration, la Duchesse eut l’air de s’en fâcher, son sérieux s’en acrut “ Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Quelque soit la ressemblance entre les deux sœurs, je vous prie de ne le[s] point confondre dans les éloges que vous voudrez bien en faire. Cependant venez demain à la même heure. J’ai un voyage à faire et je désire vous voir avant mon départ.

— Madame /:lui dis je:/ dut votre courroux m’aneantir, vos traits sont empreints dans mon âme comme y seroit l’image de quelque divinité. Vous êtes trop au dessus de moi<sup>2</sup> pour que j’ose élever jusqu’à vous une pensée amoureuse. Mais aujourd’hui vos traits divins je les retrouve dans une jeune personne gaie franche, simple, naturelle, qui me préservera de vous aimer en elle. ” A mesure que je parlois, les traits de la Duchesse prenoient un caractère marqué de sévérité. Je m’atendois à être banni de sa présence, je ne le fus point elle me repeta simplement de revenir le lendemain

Je dinai chez Toleda et le soir je retournai à mon poste. Les fenêtres des vis-à-vis étoient ouvertes, et je voyois jusqu’au fond de l’appartement.

Leonore avoit fait mittonner une volle [*sic*], instruite dans ce grand art par sa gouvernante, elle en retiroit les viandes, et les rangeoit dans un plat, tout cela avec de grandes joies et de grands rires. Puis elle couvrit la table d’une nape très blanche et de deux simples couverts qui sembloient attendre deux époux. Leonore étoit en simple corset, les manches de sa chemise relevés jusqu’aux épaules.

On ferma fenêtres et jalousies, mais ce que j’avois vu avoit fait sur moi une forte impression, et quel est le jeune homme qui puisse voir de sang froid l’intérieur d’un jeune ménage. Les tableaux de ce genre font qu’on se marie

Le lendemain j’allai chez la Duchesse, je ne sais trop ce que je lui balbutiai, elle parut craindre que ce ne fut une déclaration, et se hâtant de prendre la parole elle me dit “ Seigneur Avadoro Je dois partir comme je vous le dit hier. Je vais passer quelque temps à mon duché d’Avila. J’ai permis à ma sœur de se promener après le soleil couché sans trop s’écarter de la maison. Si alors vous voulez l’aborder, la duegne est prévenue, et vous laissera causer autant que vous le voudrez. Tachez de connaître l’esprit et le caractère de cette jeune personne, vous m’en rendrez compte à mon retour. ” Ensuite un signe de tête m’avoit fit [*sic*] de prendre congé. Il m’en coûta de quitter la Duchesse, j’étois

---

<sup>1</sup> *Surch. aut.* : neveux

<sup>2</sup> *Interl. aut.* : de moi

réellement amoureux d'elle. Son extrême fierté ne me décourageoit pas, je pensois au contraire que si elle se decidoit à prendre un amant elle le choisiroit au dessous d'elle, ce qui en Espagne n'est pas très rare.<sup>1</sup> Enfin je pensai à la duchesse tout ce jour là, mais vers le soir je recomencai à penser à sa sœur. J'allai dans la rue *retrada*. Il faisoit un beau clair de lune. Je reconus Leonore et sa duegne assises sur un banc près de leur porte. La duegne me reconnut aussi<sup>2</sup> vint au devant de moi, et m'invita à m'assoir près de sa pupille. Elle même s'éloigna.

Après un moment de silence Leonore me dit " Vous etes donc ce jeune homme qu'il m'est permis de voir Aurez vous de l'amitié pour moi ? "

Je lui répondis que j'en avois déjà beaucoup.

" Et bien /:me dit elle:/ faites moi le plaisir de me dire comment je m'appelle ? "

— Vous vous appelez Leonore.

— Ce n'est pas ce que je vous demande /:me répondit elle:/ Je dois avoir un autre nom. Je ne suis plus aussi simple que je l'étois aux Carmelites, je croyois alors que le monde n'étoit peuplé que de religieuse et de confesseurs, mais apresent je sais qu'il y a des maris et des femmes qui ne se quittent ni jour ni nuit, et que les enfants portent le nom de leur père. C'est pour cela que je veux savoir mon nom. "

Comme les Carmelites dans quelques couvents surtout ont une regle très severe, je ne fus pas très surpris de voir que Leonore eut conservé tant d'ignorance, jusqu'à près de vingt ans. Je lui répondis que je ne la connoissois que sous le nom de Leonore. Je lui dis ensuite que je l'avois vu danser dans sa chambre, et que surement elle n'avoit pas appris à danser aux Carmelites " Non /:me répondit elle:/ C'est le duc d'Avila, qui m'avoit mis aux Carmelites, à près sa mort je suis entrée aux Urselines où une pensionnaire m'apprenoit à danser, une autre à chanter pour ce qui est de la manière dont les maris vivent avec leurs femmes, toutes les pensionnaires des Urselines m'en ont parlé, et ce n'est point un secret parmi elles. Quant à moi je voudrois bien avoir un nom, et pour cela il faudroit me marier " Ensuite Leonore me parla de la Comedie, des promenades, des combats des taureaux, et temoigna beaucoup de désir de voir toutes ces choses. J'eus encore quelques entretiens avec elle, et toujours les soirs. Au bout de huit jours je recus de la duchesse une lettre ainsi concue

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

En vous rapprochant de Leonore j'esperois qu'elle prendroit de l'inclination pour vous.

La duegne m'assure que mes vœux sont acomplis. Si le devouement que vous me temoignez est veritable vous epouserez Leonore. Songez qu'un refus m'ofenseroit

Je repondis en ces termes :

Don Juan Avadoro à la Duchesse d'Avila

Madame !

Mon devouement pour votre grandeur est le seul sentiment qui puisse occuper mon ame. Ceux que l'on doit à une épouse peut être n'y trouveroit plus de place. Leonore merite un epoux qui ne soit occupé que d'elle.

Je reçus la réponse suivante.

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

Il est inutile de vous le cacher plus long tems. Vous etes dangereux pour moi. Et le refus que vous faites de la main de Leonore m'a donné le plus vif plaisir que j'aye ressenti en ma vie. Mais je suis resolute de me vaincre. Je vous donne donc le choix d'epouser Leonore ou d'être à jamais bani de ma presence, peut être même des Espagnes. Mon credit à la cour ira bien jusque là. Ne m'ecrivez plus, la duegne est chargée de mes ordres.

Quelque amoureux que je fus de la Duchesse, tant de hauteur eut le droit de me deplaire. Je fus un moment tenté de tout avouer à Toledé et de me metre sous sa protection. Mais Toledé toujours

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Enfin quelque chose me disoit que la Duchesse pouroit y donner lieu.

<sup>2</sup> *Surch. aut.* : ainsi

amoureux de la duchesse de Sidonia, étoit très attaché à son amie, et ne m'eut pas servi contre elle. Je pris donc le parti de me taire, et le soir je me mis à la fenêtre pour voir ma future épouse

Les fenêtres étoient ouvertes. Je voyois jusqu'au fond de la chambre. Leonore étoit au milieu de quatre femmes occupées à la parer. Elle avoit un habit de satin blanc brodé d'argent une couronne des fleurs un collier de diamant. Par dessus tout cela on lui mit un voile blanc qui la couvroit de la tête aux pieds

Tout ceci me surprenoit un peu. Bientôt ma surprise augmenta. On porta une table dans le fond de la chambre, on la para comme un autel. On y mit des bougies. Un prêtre parut accompagné de deux gentils hommes qui paroissoient n'y être que comme témoins, le marié manquoit encore. J'entendis frapper à ma porte. La Duegne se fit entendre " On vous attend /:me dit elle:/ Penseriez vous résister aux volontés de la Duchesse ? "

Je suivis la duegne. La mariée n'otat point son voile. On mit sa main dans la mienne, en un mot on nous maria. Les témoins me firent compliment, ainsi qu'à mon épouse dont ils n'avoient pas vu le visage et se retirèrent. La Duegne nous conduisit à une chambre faiblement éclairée des rayons de la lune et ferma la porte sur nous.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration on vint le demander, il nous quitta et nous ne le revîmes plus de la journée.

#### QUARANTIEME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure acoutumée et le Boemien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Je vous ai dit mon bizarre mariage. La manière dont je vécus avec ma femme ne fut pas singulière [*sic*]. Après le couché du soleil la jalousie, s'ouvroit et je voyois tout l'intérieur de son appartement. Elle ne sortoit plus la nuit et je n'avois pas le moyen de l'aborder. Vers minuit la duegne venoit me chercher et me ramenoit chez moi avant le jour.

Au bout de huit jours la Duchesse revint à Madrid, je la revis avec quelque sorte de confusion. J'avois profané son culte et je me le reprochois. Elle au contraire me traitoit avec une extrême amitié. Sa fierté disparoissoit, dans le tête à tête<sup>1</sup> j'étois son frère et son ami

Un soir que je rentrois chez moi, c'est à dire<sup>2</sup> à ma maison de la rue retrada, comme je fermois ma porte, je me sentis arrêté par la basque de mon habit. Je me retournois et je reconnus Busqueros " Aha je vous y prens /:me dit il:/ Monseigneur de Toledé m'a dit qu'il ne vous voyoit plus et que vous aviez des allures dont il n'étoit pas informé. Je ne lui ai demandé que vingt quatre heures, pour le découvrir et j'y ai réussi. A ca mon garçon tu me dois du respect car j'épousai ta belle mere. " Ce peu de mots me rapella combien Busqueros avoit contribué à la mort de mon pere, je ne pus m'empêcher de lui montrer de la malveillance et je m'en débarassai.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse, et je lui parlai de cette facheuse rencontre, elle en parut très affectée " Busqueros /:me dit elle:/ est un furet au quel rien n'échape. Il faut soustraire Leonore à sa curiosité, des aujourd'hui je la fais partir pour Avila. Ne m'en voulez pas Avadoro, c'est pour assurer votre bonheur.

— Madame /:lui dis je:/ l'idée du bonheur semble suposer l'accomplissement des désirs et je n'ai

---

<sup>1</sup> le tête à tête *surch. aut.* : sa tête

<sup>2</sup> *Interl. aut.* : a dire

jamais désiré d'être l'époux de Eléonore. Cependant il est véritable qu'apresent je me suis attaché à elle et je l'aime tous les jours davantage, si toute fois cette expression m'est permise, car je ne la vois point le jour. ” Le même soir j'allai à la rue<sup>1</sup> retrada mais je n'y trouvai personne porte et volets fermées

Quelques jours après Toledé me fit appeler dans son cabinet et me dit “ Avadoro j'ai parlé de vous au roi. Sa majesté vous donne une commission pour Naples. Peterborough<sup>2</sup> cet aimable Anglois m'a fait faire des ouvertures. Il desire me voir à Naples. Et si je n'y peux aller il veut que ce soit vous. Le Roi ne juge point à propos que je fasse ce voyage et veut vous y envoyer. Mais /:ajouta Toledé:/ vous ne me<sup>3</sup> paroissez pas trop flaté de ce projet.

— Je suis /:lui repondis-je:/ très flaté des bontés de sa Majesté et de votre grandeur, mais je [*sic*] une protectrice et je ne voudrais rien faire sans son approbation. ”

Toledé sourit et me dit “ J'ai parlé à la Duchesse. Allez la voir ce matin. ”

J'y allai, la Duchesse me dit “ Mon cher Avadoro, vous connoissez la position actuelle de la monarchie Espagnole, le Roi est proche de sa fin et avec lui finit la ligne Autrichienne en des circonstances aussi critiques, tout bon Espagnol doit s'oublier lui même, et s'il peut servir son pays il n'en doit pas manquer les occasions. Votre femme est en sûreté. Elle ne vous écrira point, car elle ne sait point écrire on ne le lui a point appris aux Carmelites. Je lui servirai de secrétaire. Si j'en crois la duegne je serai dans le cas de vous annoncer bientôt des choses qui vous attacheront encore plus à Leonore. ” En disant ces mots la Duchesse baissa les yeux rougit puis elle me fit signe de me retirer.

Je pris mes instructions chez le ministre, elles concernoient la politique extérieure et s'étendoient aussi à l'Administration<sup>4</sup> du Royaume de Naples, qu'on vouloit plus que jamais rattacher à l'Espagne. Je partis dès le lendemain et fis le voyage avec toute la diligence possible.

Je mis à remplir ma commission le zèle qu'on a pour un premier travail, mais dans les intervals de mes occupations les souvenirs de Madrid reprenoient un grand Empire sur mon âme. La Duchesse m'aimoit malgré qu'elle en eut. Elle m'en avoit fait l'aveu, devenue ma belle sœur, elle s'étoit guérie de ce que ce sentiment pouvoit avoir de passionné, mais elle m'avoit conservé un attachement dont elle me donnoit mille preuves. Leonore Mystérieuse Déesse de mes nuits, m'avoit par les mains de l'hymen offert la coupe des voluptés, son souvenir regnoit sur mes sens autant que sur mon cœur. Mes regrets pour elle tournoient presque au désespoir. Ces deux femmes exceptées, leur sexe m'étoit indifférent.

Les lettres de la Duchesse m'arrivoient dans le pli du Ministre. Elles n'étoient point signées et l'écriture en étoit contr[e]faite. J'appris ainsi que Leonore avançoit dans sa grossesse mais qu'elle étoit malade et surtout languissante. Ensuite je sus que j'étois père et que Leonore avoit beaucoup souffert. Les nouvelles qu'on me donnoit de sa santé sembloient comme de manière à préparer de plus tristes encore.

Enfin je vis arriver Toledé au moment où je m'y atendois le moins. Il se jeta dans mes bras “ Je viens /:me dit il:/ pour les intérêts du Roi, mais ce sont les Duchesses qui m'envoyent. ” En même tems il me rémit une lettre, je l'ouvris en tremblant. J'en pressentois le contenu. La Duchesse m'annonçoit la fin de Leonore et m'offrit toutes les consolations de la plus tendre amitié.

Toledé qui depuis long tems avoit sur moi le plus grand ascendant, en usa pour rendre le calme à mes esprits, je n'avois pour ainsi dire point connu Leonore. Mais elle étoit mon épouse, et son idée l'identifioit au souvenir des délices de notre courte union. Il me resta de ma douleur beaucoup de mélancolie et d'abattement.

Toledé prit sur lui le soin des affaires et lorsqu'elles furent terminées nous retournâmes à Madrid. Près des portes de la Capitale il me fit descendre et prenant des chemins détournés, il me conduisit au

---

<sup>1</sup> *Biffé* : de

<sup>2</sup> *Surch. aut.* : Temple

<sup>3</sup> *Interl.*

<sup>4</sup> *Biffé* : aussi

cimetiere des Carmelites. La il me fit voir une urne de marbre noir. On lisoit sur la base *Leonore Avadoro*. Ce monument fut baigné de mes pleurs, j'y retournai plusieurs foix avant de voir la Duchesse. Elle ne m'en sut point mauvais gré. Bien au contraire la première foix que je la vis. Elle me temoigna une affection qui tenoit de la tendresse, enfin elle me conduisit dans l'interieure de son appartement et me fit voir un enfant au berceau. Mon émotion étoit à son comble. Je mis un genoux en terre, la Duchesse me tendit la main pour me relever, je la baisai. Elle me fit signe de me retirer.

Le lendemain je fus chez le ministre et avec lui chez le Roi. Toledé en m'envoyant à Naples vouloit un pretexte de me faire accorder des graces. Je fus crée<sup>1</sup> Chevalier de Calatrava. Cette décoration sans me metre au niveau des premiers rangs m'en raprochoit neanmoins. Je fus avec Toledé, et les deux Duchesses sur un pied qui ne tenoit plus en rien de l'inferiorité, d'ailleurs j'étois leur ouvrage et ils paroisoient se plaïre à me relever.

Bientôt après, la Duchesse d'Avila me chargea de suivre une affaire qu'elle avoit au conseil de Castille. J'y mis<sup>2</sup> le zele qu'on peut imaginer et une prudence, qui ajouta à l'estime que j'avois inspirée à ma protectrice. Je la voyois tous les jours et toujours plus affectueuse. Ici commence le merveilleux de mon histoire.

A mon retour d'Italie j'avois repris mon logement chez Toledé, mais la maison que j'avois à la rue retarda [*sic*] étoit restée à ma charge. J'y fesois coucher un domestique apellé Ambrozio. La maison vis à vis, qui étoit celle ou je m'étois marié apartenoit à la Duchesse. Elle étoit fermée et personne ne l'habitoit. Un matin Ambrozio vint me prier de metre quelqu'un à sa place. Surtout quelqu'un de brave, vu<sup>3</sup> qu'après minuit il n'y faisoit pas bon non plus que dans la maison vis-à-vis.

Je voulus me faire expliquer de quelle nature étoient les aparitions Ambrozio m'avoua que la peur l'avoit empeché de rien distinguer, au surplus, il étoit décidé à ne plus coucher dans la rue retrada, ni seul ni en compagnie. Ces propos piquerent ma curiosité, je me décidai à tenter l'aventure dès la même nuit. La maison étoit restée garnie de quelques meubles. Je m'y transportai après le souper. Je fis coucher un valet dans l'escalier et j'occupai la chambre qui donnoit sur la rue, et faisoit face à l'enciene maison de Leonore. Je pris quelques tasses de café, pour ne point m'endormir, et j'entendis sonner minuit. Ambrozio m'avoit dit que c'étoit l'heure du revenant. Pour que rien ne l'efaroucha, j'eteignis ma bougie. Bientot je vis de la lumiere dans la maison vis-à-vis. Elle passa d'une chambre et d'un etage dans l'autre. Les jalousies m'empechoient de voir d'où provenoit cette lumiere. Le lendemain, je fis demander chez la duchesse, les clefs de la maison, et je m'y transportai. Je la trouvai entierement vuide et m'assurai qu'elle n'étoit point habitée. Je décrochai une jalousie à chaque étage, et puis j'allai vaquer à mes affaires.

La nuit suivante je repris mon poste, et minuit sonant la même lumiere vint eclairer la maison vis-à-vis, mais pour le coup, je vis bien d'où elle provenoit<sup>4</sup> une femme vetu de blanc et tenant une lampe traversa lentement toutes les chambres du premier étage, passa au second et disparut. La lampe l'eclairoit trop foiblement pour que je pusse distinguer ses traits, mais sa blonde chevelure me fit reconnoitre Leonore.

Le lendemain, j'allai voir la duchesse. Elle n'y étoit pas, j'allai voir l'enfant, j'y trouvai parmi les femmes du mouvement et de l'inquietude. D'abord on ne voulut pas s'expliquer, enfin la nourrice me dit qu'une femme tout blanche étoit entrée la nuit, tenant une lampe à la main, qu'elle avoit long tems regardé l'enfant l'avoit beni et s'étoit en allée. La Duchesse rentra elle me fit appeller et me dit " J'ai des raisons de désirer que votre enfant ne soit plus ici. J'ai donné des ordres pour qu'on lui prepare la maison de la rue retrada. Il y demeurera avec sa nourrice et la femme qui passe pour être sa mere. Je vous proposerois bien d'y demeurer aussi, mais cela pouroit avoir des inconvenients. " Je lui repondis que je garderai la maison vis-à-vis et que j'y coucherai quelque fois.

---

<sup>1</sup> *Surch. aut.* : le

<sup>2</sup> *Surch. aut.* : pris

<sup>3</sup> *Surch. aut.* : où

<sup>4</sup> *Surch.* : prevenoit

On se conforma au[x] vue[s] de la Duchesse, l'enfant fut transporté. J'eus soin de le faire coucher dans la chambre qui donnoit sur la rue, et de ne point faire remettre la jalousie. Minuit sona, je me mis à la fenetre. Je vis, dans la chambre vis à vis l'enfant endormis ainsi que la nourrice. La femme blanche parut une lampe à la main. Elle s'approcha du berceau, regarda long tems l'enfant, le benit, puis elle vint à la fenetre, et regarda long tems de mon côté. Puis elle sortit de la chambre, et je vis de la lumiere dans l'etage superieure. Enfin la femme blanche parut sur le toit en parcourut legerement l'arete, passa sur un toit voisin et disparut à mes yeux.

J'étois confondu je l'avoue. Je dormis peu et le lendemain, j'attendis minuit avec impatience. Minuit sonna, je fus à ma fenetre. Bientôt je vis entrer, non pas la femme blanche mais une sorte de nain, qui avoit le visage bleuatre une jambe de bois, et une lanterne à la main. Il s'aprocha de l'enfant le regarda atentivement, puis il alla à la fenetre s'y assit les jambes croisée, et se mit à me considerer avec attention. Puis il sauta de la fenetre dans la rue ou plus tôt il eut l'air de glisser et vint frapper à ma porte. De la fenetre je lui demandai qui il étoit ? Au lieu de répondre il me dit " Juan Avadoro prens ta cape et ton épée et suis moi " Je fis ce qu'il me disoit, je descendis dans la rue et je vis le nain à une vingtaine de pas de moi clopinant sur sa jambe de bois, et me montrant le chemin avec sa lanterne. Après avoir fait une centaine de pas il prit à gauche, et me conduisit dans ce quartier desert qui s'etend entre la rue retrada et le Mancanarez. Nous passames sous une voute, et nous entrames, dans un Patio planté de quelques arbres. On apelle en Espagne Patio des cours interieures, où les voitures n'entrent point. Au bout de Patio etoit une petite façade qui paroissoit le portail d'une chapelle. La femme blanche en sortit, le nain éclaira mon visage avec sa lanterne " C'est lui /:s'écria la femme blanche:/ c'est lui même. Mon époux ! Mon cher époux ! Tu n'es donc point mort.

— Madame /:lui dis-je:/ j'ai cru que vous etiez morte.

— Je suis vivante /:reprit Eleonore:/ " Enfin c'étoit bien elle je la reconnoissois au son de sa voix, et mieux encore à l'ardeur de ses transports legitimes. Leur vivacité ne me laissa pas de loisir de faire des questions sur ce que notre situation avoit de merveilleux.

Je n'en eus pas même le tems Leonore échapa de mes bras et se perdit dans l'obscurité. Et le nain boiteux m'ofrit le secours de sa petite lanterne. Je le suivis à travers des ruines et des quartiers tout à fait deserts. Tout à coup la lanterne s'éteignit. Le nain que je voulus rapeller ne repondit point à mes cris. La nuit etoit tout à fait noire je pris le parti de me coucher à terre et d'attendre ainsi le jour. Je m'endormis et m'veillai qu'il faisoit grand jour. Je me trouvai couché près d'une urne de marbre noir. J'y lus en lettres d'or *Leonore Avadoro*. En un mot j'étois près du tombeau de ma femme. Je me rapellai alors les événements de la nuit, et je fus troublé de leur souvenir. Je n'avois de long tems approché du tribunal de la penitence. J'allai au[x] Théatins et demandai mon grand oncle le père Heronimo. Il étoit alité. Je demandai un autre confesseur. Je lui demandai s'il étoit possible que des démons pussent revetir des femmes humaines. " Sans doute /:me répondit il:/ Les Sucubes sont formellement mentionés dans la somme de Saint Thomas et c'est un cas reservé. Lorsqu'un homme est long tems sans participer aux sacrements, les démons prennent sur lui un certain empire. Ils se font voir sous la figure des femmes et l'induisent en tentation. Si vous croyez mon fils avoir rencontré des Succubes, ayez recours au grand pénitencier, halez vous ne perdez point de tems. " Je répondis qu'il etoit arrivé une aventure singuliere, où j'avois été abusé par des illusions. Je lui demandai la permission d'interrompre ma confession.

J'allai chez Toledé, il me dit qu'il me meneroit diner chez la Duchesse d'Avila et que la Duchesse de Sidonia s'y trouveroit aussi. Il me trouva l'air préoccupé et m'en demanda le motif. J'étois efectivement reveur, et je ne pouvois fixer mes idées à rien de raisonnable. Je fus encore triste au diner des duchesses, mais leur gaité étoit si vive et Toledé y repondoit si bien que je finis par la partager.

Pendant le diné j'avois observé des signes d'intelligence et des rires qui sembloient avoir raport à moi. On quita la table et notre partie carrée au lieu d'aller au sallon prit le chemin des appartements interieurs. Lorsque nous y fumes Toledé ferma la porte à clef et me dit " Illustre chevalier de Calatrava mettez vous au génoux de la Duchesse elle est vôtre femme depuis plus d'un an. N'allez pas nous dire que vous vous en doutiez. Les gens à qui vous racontez vôtre histoire le devineront peut être, mais le grand art est d'empêcher le soupçon de naitre, et c'est ce que nous avons fait. À la vérité



les mystères de l'ambitieux d'Avila nous on bien servi. Il avoit véritablement un fils qu'il comptoit faire reconnoître. Ce fils est mort et alors il a exigé de sa fille qu'elle ne se maria point, afin que les fiefs revinssent aux Sorienté qui sont une branche de Davila. La fierté de nôtre Duchesse, lui faisoit désirer de n'avoir point de maître. Mais depuis nôtre retour de Malte, cette fierté ne savoit trop ou elle en étoit et courroit risquer [*sic*] de faire un fameux naufrage. Heureusement pour la Duchesse D'avila, elle a une amie qui est aussi la vôtre mon cher Avadoro. Elle lui a fait une pleine confiance et nous nous sommes concertés sur des interets aussi chers. Nous avons alors inventé une Leonore fille du Duc et de l'infante, qui n'étoit que la Duchesse elle même coëfée d'une peruque blonde, et *legerement* fardée, mais vous n'aviez garde de reconnoître votre fiere souveraine dans la naïve pensionnaire des Carmelites j'ai assisté à quelques répétitions de ce role et je vous assure que j'y eusse été trompé comme vous.

La Duchesse voyant que vous refusiez les plus brillants partis pour le seul désir de lui rester attaché, s'est décidée à vous épouser. Vous êtes marié devant Dieu et l'Eglise, mais ne vous [*sic*] l'êtes point devant les hommes, ou du moins vous cherchiez en vain les preuves de vôtre mariage. Ainsi la Duchesse ne manque point aux engagements contractés.

Vous vous êtes donc mariés et les suites en ont été que la Duchesse a du passer quelque mois dans ses terres, et se soustraire aux regards. Busqueros venoit<sup>1</sup> d'arriver à Madrid, je le mis à votre piste<sup>2</sup>, et sous pretexte de derouter le furet nous avons fait partir Leonore pour la Campagne. Ensuite il nous a convenu de vous faire partir pour Naples car nous ne savions plus que vous dire au sujet de Leonore, et la Duchesse ne vouloit se faire connoître à vous que lorsque un gage de votre amour ajouteroit à vos droits.

Ici mon cher Avadoro j'implore de vous mon pardon, j'ai plongé le poignard dans votre sein, en vous anonçant la mort d'une personne qui n'avoit jamais existé ; mais vôtre sensibilité n'a point été perdue. La duchesse est touchée de voir que vous l'avez si parfaitement aimée sous deux formes si diferentes. Depuis huit jours elle brule de se déclarer. Ici c'est encore moi qui suis le coupable. Je me suis obstiné à faire revenir Leonore de l'autre monde. La Duchesse a bien voulu faire la femme blanche. Mais ce n'est pas elle qui a couru si legerement sur l'aret du toit voisin. Cette Leonore n'étoit qu'un petit ramoneur de cheminée savoyar de nation

Ce même drole est revenu la nuit suivante habillé en diable boiteux. Il s'est assis sur la fenetre et s'est glisse dans la rue le long d'une Corde attachée à l'avance. Je ne sais ce qui s'est passé dans le Patio de l'ancien couvent des Carmelites. Mais ce matin je vous ai fait suivre et je su [*sic*] que vous vous étiez longuement confessé. Je n'aime point d'avoir à faire à l'Eglise, et je craint les suites d'une plaisanterie qu'on pousseroit trop loin. Je ne me suis donc plus oposé au desir de la Duchesse, et nous avons décidé que la déclaration se feroit aujourd'hui. ” Tel fut àpeuprès le discours de l'aimable Toledé, mais je ne l'ecoutois guere. J'étois aux pieds de Béatrice. Une aimable confusion se peignoit dans ses traits, ils exprimoient l'entier aveu de sa défaite. Ma victoire n'avoit et n'eut jamais que deux temoins. Elle ne m'en fut pas moins chere. J'étois heureux par l'amour, par l'amitié, par l'amour propre. Quels moments dans la jeunesse !

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller. Je me tournai vers Rebeca et lui observai que nous avions entendu le récit d'une histoire très merveilleuse qui pourtant avoit été expliquée d'une manière très naturelle. “ Vous avez raison /:me repondit elle:/ la votre peut-être s'expliquera tout aussi naturellement. ”

---

<sup>1</sup> *Biffé* : d'avoir

<sup>2</sup> *Surch. aut.* : juste

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Cinquième décaméron. [5 CJ]

## Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4242.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 488-513 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 713-748.

## CINQUIÈME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### *Quarante et unième Journée.*

Je m'éveillais de bonne heure, et quittais ma tente pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sortis dans la même intention. Nous nous dirigeâmes vers le grand chemin, pour voir s'il ne venoit pas des voyageurs, et lorsque nous fumes sur un ravin encaissé entre des rochers, nous trouvâmes à propos de nous assoir. Bientôt nous aperçûmes une caravane, qui entrant dans le défilé passait à une cinquantaine de pieds des rochers où nous étions. Plus cette troupe approchoit de nous et plus elle excitoit notre curiosité. La marche étoit ouverte par quatre Américains. Ils n'avoient pour tout vêtement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs chapeaux de paille étoient garnis de plume de toute couleur, et ils étoient armés de long fusils. Ensuite venoit un troupeau de Vigognes, chacune montée par un singe. Puis venoit une troupe de Nègres bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur deux beaux Andaloux, des croix de Calatrava étoient brodées sur leurs manteaux de velours bleu. Ensuite venoit un Palanquin chinois porté par huit insulaires des Moluques, on voyoit dans le palanquin une jeune dame richement vêtue à l'Espagnole, et un jeune homme caracoloit d'un air galant près de ses portières.

Ensuite venoit une litière, où se voyoit un homme assés jeune, qui tenoit un cahier à la main, y fixant ses regards avec une attention extraordinaire. Près de lui un moine de Saint Dominique, monté sur une mule recitoit des prières, et quelque fois aspergeoit d'eau benite la litière, et celui qui y étoit.

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes nuances depuis le noir d'Ebène, jusqu'au brun olive, car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.

Tant que cette troupe défiloit nous ne pensâmes point à demander qui ce pouvoit être ? Mais lorsque le dernier fut passé Rébecca dit : " En vérité nous aurions bien du demander qui c'est ? " Comme Rébecca faisoit cette réflexion, j'aperçus un homme de la troupe qui étoit resté en arrière. Je me hasardai à descendre à travers les rochers, et je courus après le traîneur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très éfrayé. " Seigneur voleur votre grâce voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or, et qui n'a pas un maravedi. " Je lui répondis que je n'étois pas un voleur et que je voulois seulement savoir les noms des illustres Seigneurs qui venoient de passer.

" Si ce n'est que cela /:dit l'Américain en se relevant avec fierté:/ je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous découvrirons toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre Seigneurie voit ces hommes singulièrement vêtus qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito, chargés de ces belles Vigognes que mon maître compte offrir, à Sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes. Les Nègres sont tous esclaves, ou plutôt ils ont été les esclaves de mon maître, car la terre sacrée d'Espagne, ne souffre pas [plus] l'herésie que l'esclavage et du moment où ils l'ont abordée, ils ont été aussi libres que vous et moi. Le vieux Seigneur que vous voyez à droite est le Comte de Penna Velez, propre neveu du fameux vice-roi de ce nom et Grand de la première classe. Cet autre vieux Seigneur, est Don Alonzo Marquis de Torres rovellas, fils d'un Marquis de Torres et devenu l'épouse [*sic*] de l'héritière des Rovellas. Ces deux Seigneurs ont

---

<sup>1</sup> Cette copie compte 250 p. Elle est composée de 12 cahiers de 12 f., sauf les cahiers 1, 5 et 11 de 10 f., et les cahiers 7, 9 et 12 de 8 f., un f. ayant été découpé au cahier 4.

Le filigrane est : HOLLAND (avec coquille) et C & IHONIG pour les neuf premiers cahiers, E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet) pour les suivants.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

toujours vécu dans la liaison la [sic] qui va le devenir encore d'avantage par le mariage du jeune Penna Velez, avec la fille unique de Torres Rovellas, vous voyez ici ce couple charmant. Le jeune epoux monte sur ce piafeur superbe et la promise dans ce Palanquin doré qui est un présent que le Roi de Borneo a fait autrefois au feu Viceroy de Penna-Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litiere et qui a les yeux fixés sur un cahier, est selon Monsieur de Penna-velez un geometre, selon notre Aumonier, un possédé, et d'après mon foible jugement c'est un original. En un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du Gibet des Zoto. Comme d'un lieu où, tous les diables se donnoient rendez-vous. Qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre que nous nous trouvames à la vue du gibet maudit. Le jeune Comte de Penna-velez observa que les pendus etoient decrochés, et eut la curiosité d'aller voir, s'ils étoient dans l'interieur du gibet. Je le suivis nous trouvames les deux corps etendus, et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau. Je lui en jettai au visage. Nous le soulevames. Il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous. Il tira un cahier de sa poche et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'appuyant sur nos bras. Lorsque nous eumes joint la Caravane, l'aumonier moïse [sic] des Indes, ayant jetté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoise que l'homme étoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser, et dans le premier cas le brouler. Le jeune Comte prétendoit que les caracteres du cahier etoient ceux d'une science qu'il apelle : Al... Al... Algèbre. On a mis l'inconnû dans une litière où il a repris l'etude de son cahier. Mais nôtre aumonier qui ne veut pas en avoir le démenti le suit sur sa mule, l'exorcise et l'asperge d'eau benite. Voilà tout ce que je puis vous dire sur cet original. Le gentilhomme qui suit la litière est Don Massagordo premier cuisinier ou plustôt maître d'hôtel du Comte. Près de lui vous voyez Lemodo le patissier et Lecho le confisseur

— Ah monsieur /:lui dis je:/ c'est déjà plus que je ne veux savoir.

— Enfin /:ajoutat-il:/ celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir est Don Consalve Hierro Sangré Gentilhomme Péruvien. Issu de Pizarre et des Almagres et l'heritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société, a qui je fis part de ce que j'avois appris. Nous retournames au camp et nous dimes au chef Boemien, que nous avons vu son petit Lonseto, et la fille de cette jeune Elvire dont il avoit pris la place auprès du Vice-Roi. Il répondit que depuis long tems leur projet étoit de quitter l'Amerique, qu'ils avoient abordé le mois passé à Cadiz, qu'ils en étoient parti la semaine dernière, et qu'ils avoient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir près la potence des Zoto, où ils avoient trouvé un jeune homme couché entre les pendus ; puis se tournant vers moi il me dit : “ Seigneur Capitaine ce jeune homme est un peu de vos parents.

— Il faudroit /:dit Rebecca:/ arreter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé /:reprit le Boemien:/ et pendant qu'ils dineront je leur ferai voler la moitié de leurs Vigognes ”

Cette manière de retenir les étrangers me parut singuliere, j'allois en dire mon sentiment mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le camp. Pour cette fois on ne se transporta qu'à quelques portées de fusil, en un lieu où le rocher sembloit s'etre fendu, à la suite de quelque tremblement de terre, on y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

Vers le soir j'allai dans celle du chef, et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y etoit avec deux Américains, et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les Vigognes. Le chef Boemien l'écoutoit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le Seigneur Hierro Sangré, qui se mit à crier encore plus fort, et n'épargna pas les epithetes de fripon, bandit et autres pareilles. Alors le chef se mit à siffler sur un ton très perçant la tente se remplit de Boemiens armés dont l'apparition successive faisoit baisser d'autant le ton hautain du Hierro-Sangre, qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit entendre ce qu'il disoit. Lorsque le chef le vit ainsi calmé il lui tendit la main d'un air riant et lui dit : “ Pardonnez brave Peruvien, les apparences sont contre moi, et vous aviez quelque raison de vous facher ; mais allez chez le Marquis de Torres Rovellas, demandez lui s'il se rapelle une dame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé par pure complaisance, à devenir Vice-reine du Mexique

à la place de Mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rappelle qu'il vienne nous trouver ici. ”

Don Gonsalve de Hierro Sangré parut charmé qu'une scène dont il craignoit les suites fut heureusement terminée il promit de s'acquiter de la commission. Lorsqu'il nous eut quitté le Chef me dit : “ Le Marquis de Torres-Rovellas avoit autrefois un goût prodigieux pour les romans. Il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. ” Nous entrâmes dans la fente du rocher, ombragée de poix [*sic*] buissons, et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature différente de tout ce que j'avois vu jusqu'à lors. Un lac d'une eau verte et sombre mais diaphane jusqu'au fond de ses abîmes, étoit entouré de rochers à pic interrompus et séparés par des greves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art, bien que sans symétrie. Partout où le rocher se baignoit dans l'onde un chemin, creusé dans la pierre fesoit communiquer d'une grève à l'autre Des grottes recevoient les eaux du lac, ornées comme celle de Calypso, c'étoient autant de retraites où l'on pouvoit jouir de la fraîcheur et même se baigner. Un silence absolu anonçoit que ces lieux étoient ignorés des humains.

“ Voici /:me dit le Chef:/ une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie. Les plus heureuses peut-être du moins les plus tranquilles. Mais les deux Américains vont venir, cherchons un abrit agréable où nous puissions attendre leur arrivée. ” Nous entrâmes dans une de plus belles grôtes où nous fumes joints par Rébecca et par son frère. Bientôt nous vîmes arriver les deux vieillards

“ Est il possible /:dit l'un d'eux:/ qu'après un si long cours d'années je trouve l'homme qui dans son enfance m'a rendu un aussi grand service, j'ai souvent fait prendre des informations sur votre compte. Et je vous ai même fait parvenir de mes nouvelles dans le tems où vous étiez attaché au Chevalier de Toleda, mais depuis lors...

— Oui depuis lors /:dit le vieux chef:/ il eut été difficile de m'atteindre, mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l'honneur de passer quelques jours [dans] cette retraite, vous y jouirez d'un repos que les fatigues du voyage ont du vous rendre nécessaire

— Mais /:dit le Marquis:/ ce sont des lieux enchantez.

— Ils en ont la réputation /:répondit le Chef:/ sous la domination des Arabes, on appelloit ce lieu : *Afrit hamomi* ou les bains des démons. Aujourd'hui on l'appelle *La Frita*. Les habitans de la Sierra-Morena n'osent en approcher et s'entretiennent les soirs des choses étranges qui s'y passent. Je ne veux pas les trop tromper. Et je vous demande que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j'ai placé mon camp.

— Mon ancien ami /:dit le Marquis:/ je vous demande une exception en faveur de ma fille et de mon gendre futur, et encore en faveur d'un original que nous avons trouvé sous le gibet de los hermanos ; mon Aumonier prétend qu'il est possédé, et le bain des démons ne pourra que lui faire du bien. ” Le Chef Boemien ordonna qu'on alla chercher ces trois personnes avec un petit nombre de serviteurs.

Le jeune Comte de Penna velèz vint avec sa future, et l'inconnu les suivit de près son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d'un air surpris, ramassa une pierre l'examina, et dit : “ Ceci est fusible au simple feu de nos verreries, et sans addition. Nous sommes ici dans le cratère d'un ancien volcan. Le talus intérieur de ce cône renversé nous fournit les moyens de connoître sa profondeur et par conséquent de calculer la force expansive qui l'a creusé. Le sujet vaut bien qu'on le médite. ” Après avoir ainsi parlé l'inconnu, tira des tablettes de sa poche et commença un calcul. On approcha une collation composée de fruits de Limonade et de confitures seches. L'inconnu n'y prit d'abord aucune part. Ensuite imaginant qu'il tenoit une plume au lieu d'un crayon, il le trempa dans son verre de limonade qu'il prenoit pour son encrier. On le laissa faire. Lorsqu'il eût terminé son calcul il remit les tablettes dans sa poche, et dit : “ Mon père avoit sur les volcans une opinion très juste, Selon lui la force expansive qui se développe au foyer d'un volcan, est très supérieure à tout ce que nous pouvons attribuer, soit à la vapeur de l'eau, soit à la combustion du Salpêtre, et il en concluait que l'on arriveroit quelques jours à la connoissance de fluides, dont les effets expliqueroient une grande partie des phénomènes de la nature.

— Vous croyez donc /:dit Rebeca:/ que cela a été creusé par un voleur [*sic*] ?

— Oui Madame /:répondit l'inconnu:/ la nature de la pierre le prouve, et la forme du lac l'indique

asses. A la manière dont je distingue les objets à la rive opposée, je suppose que le diamètre doit être d'environ 300 toises et l'inclinaison intérieure étant 70 degrés plus ou moins, nous jugeons que le foyer a pu être à 413 toises de profondeur, ce qui donnerait un déplacement de neuf million sept cent trente quatre mille quatre cent cinquante cinq toises de matière, et comme je vous l'ai dit les forces expansives à nous connues en quelque quantité qu'on les accumule ne produiraient pas un pareil effet. » Rebeca répondit comme une personne qui aurait parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la société n'étant point composée de savants, la conversation ne tarda pas à devenir plus familière, et le Boémien s'adressant au marquis lui dit : « Seigneur lorsque je vous ai connu, vous ne respiriez que la tendresse, et vous étiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire a dû être une suite des plus délicieuses jouissances. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connaître les épines.

— Pas tout à fait /:dit le Marquis:/ Il est vrai que la tendresse a pris peut-être une trop grande partie de mon temps. Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honnête homme, je confesse cette faiblesse sans honte. Nous voici dans un lieu très propre aux récits romanesques et je vous ferai si cela peut vous être agréable l'histoire de ma vie. » Toute la société applaudit à cette proposition et le narrateur commença en ces termes.

### *Histoire du Marquis de Torres Rovellas.*

Lorsque vous êtes entré aux Théatins, nous logions comme vous le savez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mère alloit quelque fois voir sa nièce Elvire, mais elle ne m'y menait point. Elvire étoit entrée au couvent, faignant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous étions donc en proie à tous les maux de l'absence, que nous adoucissons par une correspondance dont ma mère vouloit bien être le mercure ce qu'elle ne faisoit pourtant qu'en rêchignant un peu, car elle prétendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir. et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire qu'après la dispense obtenue. Mais en dépit de ce scrupule, elle portoit les lettres et ces réponses. Quant aux richesses d'Elvire on se gardoit bien d'y toucher, elle devoit entrer en religion, et delors tout retourneroit aux collatéraux de Rovellas.

Votre tante parla à ma mère, de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mère témoigna à votre tante une vive reconnaissance. Elle écrivit au père Santez, qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de répondre, il vint lui même à Burgos, avec un consultant de la nonciature, qui prit un nom supposé à cause du mystère que l'on vouloit mettre à cette négociation. Il fut décidé qu'Elvire resteroit encore six mois au noviciat, qu'ensuite sa vocation étant tout à fait passée, elle resteroit sur le pied d'une pensionnaire, de la plus haute distinction, ayant un service intérieur ; c'est-à-dire des femmes cloîtrées avec elle ; et une maison montée au dehors, comme si elle l'habitoit. Ma mère y demouroit avec quelques gens de loi chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur, et le consultant nous y devoit suivre ; ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune pour solliciter une dispense, et deux ans se passèrent avant que je partisse. Pendant ces deux années je voyois tous les jours Elvire au parloir. Je passois le reste de la journée à lui écrire, ou bien à lire des Romains, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire lisoit les mêmes ouvrages et répondoit sur le même ton. Il y avoit dans cette correspondance très peu du notre. Nos expressions étoient d'emprunt ; mais notre tendresse étoit bien réelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre un goût très vif. La grille interposée entre nous irritoit nos desirs. Notre sang s'aluma de toute l'effervescence, du jeune âge, et le désordre de nos sens completa celui qui régnoit déjà dans nos têtes.

Il falut partir. Le moment des adieux fut cruel, notre douleur ne fut apprise ni feinte, et tenoit du délire, on craignoit pour les jours d'Elvire, ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon Mentor, qui n'étoit point un pédant tiré de la poussière des collèges, mais un officier

retiré qui même avoit passé quelques années à la cour. Il s'appelloit Don Diegue Santez et il étoit assés proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de penetration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés pour ramener mon esprit au vrai, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arrivames à Rome et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi, Auditeur de Rote personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'énormes diamants qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi dit qu'il étoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret et que nous fussions peu répendu dans le grand monde. "Cependant /:ajoutat-il:/ vous ferez bien de venir souvent chez moi. L'interêt que l'on me vera prendre à vous, fixera l'attention et le peu que l'on vous vera ailleurs, montrera une retenue dont l'effet, vous sera favorable. Je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré college." Nous suivimes le conseil de Ricardi. Je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'Auditeur, dans une villa, qu'il avoit proche celle des Barberins. La Marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle étoit veuve et demouroit chez Ricardi parcequ'elle n'avoit pas de parents plus proches. Du moins on le disoit ainsi. Mais au fond l'on n'en savoit rien, car Ricardi étoit Genoïs, et le prétendu Marquis Paduli étoit mort à un service étranger.

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable. Beaucoup d'amabilité avec une politesse générale mêlée de reserve et de dignité. Cependant je croyois lui voir pour moi une préférence ou même un penchant qui se trahissoit sans doute, mais par des traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secretes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit répondre.

Cependant je recherchois la conversation de la Marquise et je la metois volontiers sur mon sujet favori. C'est-à-dire sur l'amour et sur les différentes manieres d'aimer, sur la difference à faire entre la tendresse et la passion, entre la constance et la fidelité. Mais en traitant cette grave matière avec la belle Italienne. L'idée ne me venoit pas que je pusse jamais être infidèle à Elvire et mes lettres partoient pour Bourgos aussi brulante que par le passé.

Un jour je fus à la villa sans mon Mentor. Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins, j'entraï dans une grotte. J'y trouvai la Paduli, plongée dans une rêverie profonde, dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant entrer, m'auroit presque fait soupçonner que j'avois été le sujet de sa rêverie. Elle se rémit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie " *Lei a girato questa matina* — Avez vous promené ce matin ? " Je lui repondis que j'avois été au Corso, ou j'avois vû beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la Marquise Lepri.

" Ne connoissez vous pas de femme plus belle ? me dit la Paduli.

— Pardonnez moi /:lui répondis je:/ je connois en Espagne une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté. " Cette réponse parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa rêverie, baissa ses belles paupieres et fixa sur la terre des régards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire, j'entamai encore une conversation dont la tendresse étoit le sujet. Alors elle leva sur moi des yeux languissants, et me dit : " Ces sentiments que vous savez si bien peindre, les avez vous éprouvés ?

— Ah sans doute /:lui répondis-je:/ et mille fois plus vifs encore, et mille fois plus tendre, et pour la même jeune personne, dont la beauté est si supérieure. " A peine eu-je prononcé ces mots qu'une paleur mortelle, couvrit le visage de la Paduli. Elle tomba toute étendue à terre, ni plus ni moins que si elle étoit morte. Je n'avois jamais vu de femme dans cet état, et je ne savois absolument que faire de celle-ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de Chambre qui promenoient dans le jardin. Je courus à elle, et leur dis de secourir leur maîtresse.

Ensuite je quittai le jardin réfléchissant à ce qui venoit d'arriver admirant surtout la puissance de l'Amour, et comment une étincelle, et combien une étincelle qu'il laisse tomber dans un cœur y produit de ravages. Je plaignois la Paduli. Je me reprochois de la rendre malheureuse ; mais je n'imaginiois pas pouvoir être infidèle à Elvire, ni pour la Paduli, ni pour femme au monde.

Le lendemain j'allai à la villa on n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade. Le lendemain on

ne parloit à Rome que de sa maladie, qu'on la croit être sérieuse, j'en éprouvai des remords, comme de maux dont j'étois la cause.

Le cinquième jour de la maladie je vis entrer chez moi une jeune fille couverte d'une mante, qui lui cachait le visage. Elle me dit : " Signor forestière. Une femme mourante demande à vous voir, suivez moi. " Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture m'attendoit au bout de la rue. J'y montai avec la fille voilée. Nous arrivâmes à la villa par les arrières du jardin. Nous entrâmes dans une allée fort sombre ; de là dans un corridor puis dans quelques chambres très obscures enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit la main. Elle l'avoit brûlante, ce que je crus être un effet de la fièvre. Je levai les yeux sur la malade, et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avois connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent Je fus infidèle à Elvire sans même savoir comment cela m'étoit arrivé.

" Dieu d'amour /:s'écria l'italienne:/ voilà de tes miracles ! Celui que j'aimois m'a rendu à la vie. " D'un état d'entière innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures s'écoulerent ainsi. Enfin la servante vint avertir qu'il étoit tems de nous séparer. Je regagnai la voiture avec quelque peine, m'appuyant sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter, elle me sera dans ses bras et me dit " J'aurois mon tour. "

Je ne fus pas plutôt en voiture, que l'idée des plaisirs fit place aux souvenirs les plus déchirants : " Elvire ! /:m'écriai-je:/ Elvire ! je t'ai trahie ; Elvire ! je ne suis plus digne de toi. Elvire ! Elvire ! Elvire !... " Enfin je dis tout ce que l'on dit en pareil cas, et je rentrai chez moi, bien résolu de ne plus aller chez la Marquise.

---

Comme le Marquis en étoit à cet endroit de sa narration ; des Boëmiens vinrent demander leur Chef, qui pria son ancien ami de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu'il fut parti Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit : " Monsieur, vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de raconter, cependant il ne s'agissoit pas du feu des volcans, ni de la force expansive qui pourroit déplacer neuf millions de toises cubes.

— Madame /:répondit le géometre:/ les passions sont aussi des forces motrices et sans elles le monde resteroit inerte de plus elles sont susceptibles, d'accroissement et de diminution, et par là même elles rentrent dans le domaine de la géométrie. Pour ce qui est de l'amour objet de votre question ; cette passion jouit de quelques propriétés particulières, qui pourtant lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d'une opposition entière. Je m'explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus* ; haine qui est l'opposé d'amour, sera accompagnée du signe *moins* et l'indifférence, qui est un sentiment nul, sera égal *zéro*.

Si je multiplie l'amour par lui même, que *j'aime l'amour* ou que *j'aime à aimer l'amour*, j'ai toujours des valeurs, positives, aussi *plus* par *plus* fait-il toujours *plus*.

Mais si *je hais la haine*, je rentre dans les sentiments d'amour, ou dans les quantités positives et c'est ainsi que *moins* par *moins* donne *plus*.

Au contraire : si *je hais la haine de la haine* je rentre dans les sentiments opposés à l'amour ; c'est-à-dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube *moins* est *moins*.

Quant aux produits de haine par amour ou d'amour par haine ils sont toujours négatifs. Tout comme les produits de *moins* par *plus* ou de *plus* par *moins*. En effet soit que je haisse l'amour, ou que j'aime la haine, je suis toujours dans des sentiments opposés à l'amour. Trouvez vous Madame quelque chose à opposer à mes raisonnements ?

— Rien du tout /:répondit la juive:/ Et sans doute il n'est point de femme qui ne se rendit à de pareils arguments.

— Ce ne seroit point mon compte /:répondit l'inconnu:/ car en se rendant aussi vite, elle perdrait la suite de mes corollaires, ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon



raisonnement. On a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle, qui avoit une teinte d'Aversion, petite valeur négative, que nous pouvons représenter par *moins a*. Cette aversion amenera une brouillerie, que nous représenterons par *moins b*, et dont le produit sera *plus a.b*. C'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour.

— Monsieur /:dit Rebeca:/ Si je vous ai bien compris l'amour ne sauroit être mieux représenté, que par le développement des puissances d'*x moins a*

— Oui Madame /:dit l'inconnu:/ vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne la formule du binome inventé par Don Isaac Nevton doit etre notre guide dans l'étude du cœur humain, comme dans tous les calculs. ”

On se sépara c'est à dire que je me reunis aux Mexicains. L'inconnu paroissoit se plaire dans la société de Rébecca, il avoit reellement envie de la suivre, mais la distraction s'étant emparé de son esprit, il prit un autre sentier, et on ne le revit plus de la journée.

---

### *Quarante et deuxième Journée.*

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille, j'y trouvai déjà Rebeca. L'inconnu vint bientôt après. “ Madame /:dit il à la juive:/ j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer, j'étois réduit à vous désigner par  $x$ ,  $y$  ou  $z$  dont nous nous servons pour les quantités inconnues. Vous m'épargneriez cet embarras, en me disant tout d'un coup votre nom. ” Ce début fit rire Rebeca, elle lui répondit, qu'elle s'appelloit Laure de Useda

“ A la bonne heure /:dit l'inconnu:/ Laure, savante Laure, aimable Laure, belle Laure. La somme de ces valeurs étant l'expression de votre valeur générale. ” L'inconnu eut peut-être continué sur le même ton de galanterie géométrique, mais le reste de la société survint. On demanda au Marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

### *Suite de l'histoire du Marquis de Torres-Rovellas.*

Je vous ai dit quels avoient été mes remords, après l'infidélité dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de Madame Paduli ne vint encore le lendemain me conduire au lit de sa maîtresse, et je me promettois de la recevoir très mal, mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu. Sylvia vint au bout de huit jours, elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maîtresse.

“ Sylvia /:lui dis-je:/ Sylvia retirez vous, vous m'avez rendu infidèle à la plus adorable des femmes, vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante, et vous m'avez conduit près d'une femme, qui ne respiroit que la volupté. Mon cœur n'est point coupable mais je ne suis point innocent.

— Vous êtes innocent mon cher, et même très innocent /:me répondit Sylvia:/ rassurez vous à cet égard, mais je ne viens point pour vous conduire chez ma maîtresse qui dans cet instant est dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout Ricardi n'est point son oncle, venez avec moi, je vous expliquerai tout cela. ” La curiosité me fit suivre Sylvia. Nous montâmes en voiture, nous arrivâmes à la ville [*sic*], nous entrâmes par les jardins, puis la jolie messagère me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisette, orné de pots de pomade, de peignes et de quelques afiquets de toilette. De plus un petit lit blanc comme neige et sous le lit deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ôta ses gants, sa mantille et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur sa poitrine. “ Arrêtez /:lui dis-je:/ n'allez pas plus loin. C'est ainsi que votre maîtresse m'a rendu infidèle.

— Ma maîtresse /:répondit Sylvia:/ a recours à des grands moyens, dont j'ai su me passer jusqu'à présent. ” En même temps elle ouvrit une armoire en tira des fruits des biscuits et une bouteille de vin. Elle posa le tout sur une table, qu'elle approcha du lit. Puis elle me dit : “ Mon charmant Espagnol, les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise, on l'a ôtée ce matin. Essayez vous sur ce lit à côté de moi et ne dédaignez [pas] ce petit déjeuner, que je vous offre de bon cœur. ” Il falût bien accepter des offres aussi gracieuses. Je m'assis près de Sylvia, je mangeai de ses fruits, je bus de son vin, et je la priai de me faire l'histoire de sa maîtresse, qu'elle comença en ces termes :

### *L'histoire de Monseigneur Ricardi, et de Laura Cerella dite Marquise Paduli.*

Ricardi cadet d'une maison illustre de Genes, étoit entré de bonne heure dans les ordres et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets étoient alors de puissantes recommandations auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa comme fesoient tous les jeunes prélats ses confrères, à trente ans il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un rôle dans

les affaires.

Il ne vouloit pas tout à fait renoncer aux femmes, il eut désire former une liaison, où il put ne trouver que de l'agrément. Mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le Cavalier Serventé des plus belles princesses de Rome, mais les belles princesses commençoient à donner la préférence à des Prélats plus jeunes, d'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues qui obligent à une gêne habituelle tout à fait insupportable. Les femmes entretenues ont aussi leur inconvénient. Elles ne sont point au courant de la société, on ne sait de quoi leur parler.

Au milieu de toutes ces incertitudes, Ricardi conçut un projet, qui est venu dans l'idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise, et qui par conséquent devoit le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir dans un être doué de toutes les grâces, les charmes de l'esprit d'épanouir [*sic*] avec ceux de sa personne. De lui montrer le monde et la société ; de jouir de ses surprises ; d'épier le premier réveil du sentiment ; de lui donner ses idées et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être charmant. Bien des gens les épousent pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas.

Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement. Son oncle Auditeur de Rote avoit la promesse du chapeau et devenant Cardinal il avoit l'assurance de faire passer la place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu, que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Gènes fût accorté [*sic*] par une jeune fille, qui portoit un panier d'oranges, et lui en offrit une, avec une grâce charmante. Ricardi d'une main libertine écarta les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite, et découvrit des traits d'une beauté parfaite. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle dit n'avoir qu'une mère veuve et très pauvre qui s'appelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et commença par se nommer ensuite, il dit à la Bastiana, qu'il avoit une parente dame très charitable, dont le goût étoit d'élever des jeunes filles pauvres, ensuite de les doter, et qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laure.

La mère sourit et lui dit : “ Je ne connois pas votre parente qui sûrement doit être une femme respectable, mais votre charité envers les jeunes filles est très connue, et vous pouvez amener celle-ci. Je ne sais pas si vous la formerez, à la vertu, mais vous la tirerez de la misère, qui est pire que tous les vices. ”

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mère. “ Non /:lui répondit-elle:/ je ne vens point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'innanition m'empêche de travailler. ” Des le même jour la petite Laura fut mise en pension chez un client de Ricardi. Ses mains furent couvertes de pâte d'amande. Ses cheveux de papillotes, son cou de perles sa gorge de dentelles. La petite se regardoit dans toutes les glaces et ne pouvoit se reconnoître ; mais dès le premier jour elle comprit quelle étoit sa destination et prit l'esprit de son état.

Cependant Laura avoit eu des compagnons de son enfance qui ne sachant ce qu'elle étoit devenue, en étoient fort en peine. Le plus intéressé à la retrouver étoit Ceco Boscone, garçon de quatorze ans, fils d'un porte-faix, déjà très fort lui même et déjà très amoureux de la petite vendeuse d'oranges, qu'il voyoit souvent soit dans les rues, soit chez nous, car il étoit un peu nôtre parent. Si je dis nôtre, c'est que je m'appelle aussi Cerella et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maitresse.

Nous étions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas, mais qu'il nous étoit même défendu de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire étoit de travailler en gros linge, et Ceco fesoit les commissions au port en attendant qu'il pût porter les ballots. Lorsque j'avois travaillé tout le jour j'allois le chercher sous le Porche d'une église, et nous versions bien des larmes sur le sort de notre cousine.

Un soir Ceco me dit “ Il me vient une idée. Tous ces jours-ci il a plû à verse. Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour elle n'y tiendra pas. Et si la petite est à Genes elle l'ira trouver. Il ne s'agira plus que de la suivre et nous saurons où Laura est cachée. ”

J'applaudis à cette invention. Le lendemain, il fit très beau, j'allai chez madame Cerella. Je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots puis je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en embuscade et bientôt nous vîmes sortir Madame Cerella. Nous la

suivimes jusqu'à un quartier éloigné. Et comme elle entra dans une maison, nous nous cachames encore ; elle sortit et s'éloigna. Nous entrons dans la maison, nous montons les escaliers, ou plutôt nous en sautons les marches. Nous ouvrons la porte du bel appartement, je reconnois Laura, je me jette à son cou ; Ceco m'en arrache, et colla sa bouche, sur celle de sa jeune amie ; mais une autre porte s'ouvre, Ricardi paroît, me donne vingt soufflets, autant de coups de pieds à Ceco. Ses gens surviennent en un instant nous nous trouvons dans la rue, souffletés battus, et bien convaincus, que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de notre cousine. Ceco s'alla faire mousse sur un vaisseau Maltais. Je n'en n'ai plus entendu parler.

Pour moi l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire, elle a grandi avec moi. J'ai servi dans plusieurs maison enfin dans celle du Marquis Ricardi, frère de notre Prelat. On y parloit beaucoup de la Paduli et l'on ne concevoit pas où il avoit pris cette parente. Elle echapa pour le moment aux recherches de la famille, mais rien n'echappe à la curiosité des valets. Nous fimes de notre coté des perquisitions, et bientôt on sut que la prétendue Marquise, n'étoit autre que Laura Cerella. Le Marquis nous recommande le secret, et m'envoya près de son frère pour l'avertir de redoubler de précautions s'il ne vouloit se faire un tort infini ; mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Cerella chez le client du Prélat, elle n'y resta pas longtems, on la fit passer dans une petite ville, sur la rivière de Gènes. Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus content de l'ouvrage de ses mains.

Au bout de deux ans Ricardi parti[t] pour Londres. Il voyageoit sous un nom supposé, et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la mena à Paris, et dans d'autres grandes villes où, l'incognito étoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur et le rendoit le plus heureux des hommes. Cinq années se passerent comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de Gorice. Le lendemain de leur arrivée, il lui dit : " Madame, j'ai à vous apprendre une nouvelle qui doit vous interesser. Vous êtes la veuve du Marquis Paduli, qui vient de mourir au service de l'Empereur. Voici tous les papiers qui le constatent. Paduli étoit notre parent. Vous ne refuserez pas de me joindre à Rome, et d'y faire les honneurs de ma maison. " Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses reflexions en fit de très serieuses, sur le caractère de Ricardi, sur ses relations avec lui et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'éclat des employs dont il étoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'hommages lui furent adressés. Ricardi annonça à sa famille, qu'il avoit recueilli chez lui la veuve de Paduli cousin de Richardi par les mères. Le Marquis Ricardi n'avoit jamais entendu dire que Paduli fut marié. Il fit à ce sujet les recherches dont je vous ai parlé, et m'envoya près de la nouvelle Marquise, pour lui recommander la plus grande circonspection. Je fis le voyage par mer. Je débarquai à Civita-Vechia, et me rendis à Rome. Je me présentai chez la Marquise, elle fit retirer ses gens et se jeta dans mes bras. Nous parlames de notre enfance, de ma mère de la sienne, des marrons que nous mangions ensemble. Le petit Ceco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en n'avoit plus de nouvelles. Laura déjà attendrie fondit en larmes et eu[t] beaucoup de peine à se remettre. Elle me pria de ne point me faire connoître au Prelat, et même de ne pas dire que je fusse Genoise ; et si l'accent me trahissoit de dire que j'étois de Savon. Puis elle m'installa en qualité de femme de chambre. Laura conserva pendant une quinzaine de jours son humeur égale et enjouée ; mais au boût de ce tems elle nous parut serieuse, reveuse et dégoutée de tout. Ricardi cherchoit en vain à lui plaire, il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors " Ma chère Laura /:lui disoit-il un jour:/ que vous manque-t-il ? Comparez votre état actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Eh pourquoi m'en avez vous tirée /:lui répondit Laura avec la plus grande véhémence:/ C'est ma misère que je regrette. Que fais-je ici au milieu de ces Princesses ? Leurs politesses équivoques sont autant d'amères injures. Oh mes haillons combien je vous regrette. Mon pain noir mes chataignes, je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Ceco qui devois m'épouser quand tu

serois porte-faix, avec toi j'aurois connu la misere mais non pas les vapeurs, et les princesses auroient envié mon sort.

— Laura ! Laura quel est ce langage. /:s'ecria Ricardi:/

— C'est celui de la nature /:lui répondit Laura:/ Elle a fait les filles, pour devenir femmes et mères, dans l'état où le ciel les a fait naître, et non pas pour être nieces de pretres libertins. ” Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta très embarrassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa niece, et si l'étourdie alloit découvrir la verité, il en étoit jaloux [*sic*], et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laura, et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre. “ Pardonnéz /:lui dit elle:/ cher oncle cher bienfaiteur. Je suis une ingrante indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains. Vous avez formé mon esprit. Je vous dois tout. Pardonnez un caprice où le cœur n'avoit point de part. ” La paix fut bientôt faite.

Quelques jours après Laura dit à Ricardi. “ Je ne puis être heureuse avec vous. Vous êtes trop mon maître tout ici vous appartient, et je suis dans une entière dépendance. Ce Lord qui vient chez nous, a donné à sa maitresse la plus belle terre du Duché d'Urbino. Voilà ce qui s'appelle un amant ; et si je vous demandois seulement cette Baronie où j'ai passé trois mois, vous me la refuseriez. Cependant c'est un legs de votre oncle Cambiasi et vous en pouvez disposer.

— C'est pour me quitter /:dit Ricardi:/ que vous voulez avoir un sort indépendant.

— C'est pour vous en aimer davantage /:lui répondit Laure:/ ”

Ricardi ne savoit s'il devoit donner ou refuser, il étoit amoureux, jaloux. Il craignoit de voir sa dignité compromise. Il craignoit de se mettre dans la dépendance de sa maitresse. Laura lisoit dans son ame, et l'auroit volontier poussé à boût, mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir sur un mot de sa part. Quatre Sbires auroient saisi la niece et l'auroient conduite en un couvent faire une longue pénitence. Cette consideration retenoit Laura, qui enfin se détermina à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous etes entré dans la grotte.

“ Comment ce n'est pas a moi qu'elle pensoit ? demandois-je tout surpris. ”

— Non mon enfant /:me dit Sylvia:/ elle pensoit à une bonne baronie de deux mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vient de contrefaire la malade et meme la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en contrefaisant des actrices qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir, si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusques là vous avez été complètement dupe, mais vous ne pouvez vous plaindre du reste de l'histoire et [ma] maitresse aussi ne se plaint pas de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant, lorsque défaillant vous cherchiez mon bras, pour vous soutenir, alors j'ai juré que j'aurois mon tour. ” Ainsi s'exprima la soubereete.

Que vous dirai-je ? J'étois confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le desordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir, elle abusa même de ses avantages, enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture, je ne savais plus, si je devois avoir de nouveaux rémords, ou bien s'il valoit mieux n'y plus penser.

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration, le Boemien forcé de nous quitter le pria d'en remettre la suite au lendemain

Alors Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit : “ Monsieur que pensez vous de l'erreur, où sont tous les amants, qui croient leurs flames eternelles ?

— Je pense /:répondit l'inconnu:/ que cette erreur commune à tous les amants provient de ce qu'ils ne réfléchissent pas assez sur la nature des *maximis* et *minimis*. S'il[s] fesoient plus d'attentions aux valeurs de difference  $y$  divisée par difference  $x$ . Ils s'apercevraient que la limite de leur calcul revient sur elle même, et dans bien des cas, ils pouvoient determiner les points de *rebroussement*

— En effet /:dit Rebeca:/ C'est la dernière chose à quoi pensent les amants.

— Peut-etre /:dit l'inconnu:/ Se representent-ils leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies. ” Il m'eut été inutile d'en entendre davantage. Je m'éloignai donc des savants interlocuteurs et je passai la journée comme j'avois fait les précédentes.



### *Quarante troisième Journée.*

On se rassembla comme on avoit fait les jours précédents, et l'on ne manqua point de demander au Marquis de Torrès la suite de son histoire, qu'il reprit en ces termes.

#### *Suite de l'histoire du Marquis de Torrès-Rovellas.*

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire j'avois eû des rémords affreux, après la première et comment après la seconde, je n'avois plus su, si j'en devois avoir, où s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine étoit toujours le même, et mes lettres également passionnées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guerir de mes idées romanesques se permettoit quelquefois des démarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y être pour quelque chose, il m'exposoit à des tentations où je succombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit toujours la même, et je brûlois d'impatience de voir la dispense sortir du greffe Apostolique.

Enfin Ricardi nous fit un jour venir, Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solennel. Il en tempera cependant la gravité, par un sourire affable et nous dit : “ Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine. Nous accordons des dispenses assez facilement pour de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne, parceque la foi y est plus pure, et l'observance plus exacte. Cependant sa Sainteté considérant les fondations pieuses, faites en Amérique par la maison de Rovellas, et considérant de plus que la faute venielle de deux enfants étoit une suite des malheurs de la dite maison et non les fruits d'une éducation licencieuse, Sa Sainteté /:dis-je:/ a delié sur la terre les liens de parenté, qui existoient entre vous. Ils seront également déliés dans le Ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens, ne s'autorisent point de cet exemple pour tomber en pareille faute, et pour satisfaire aux saintes loix de la pénitence, il vous est ordonné de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter tous les jours pendant trois ans. De plus de bâtir une église pour les Theatins de la Vera-Cruz, et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment ainsi qu'à la future Marquise. ” Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire délivrer le bref de sa sainteté, et nous quittâmes Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuits. J'arrivai à Burgos. Je vis Elvire. Elle étoit encore embellie. Il ne nous réstoit plus qu'à faire approuver le mariage par la cour ; mais Elvire étoit rentrée dans ses biens, et nous ne manquions plus d'amis. Nos tuteurs obtinrent l'aveu qu'on desiroit, et la cour y ajouta pour moi le titre de Marquis de Torrès-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes de parures, d'ecrins, délicieux fracas, pour la jeune fille qui va devenir épouse, mais la tendre Elvire n'y étoit point sensible, elle ne l'étoit qu'aux soins de son amant — Enfin arriva le jour où l'on devoit nous unir ; il me parût d'une mortelle longueur. Car la cérémonie ne devoit se faire que le soir. Dans la Chapelle d'une maison de campagne que nous avions près de Burgos.

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur un banc, où je me mis à réfléchir sur ma conduite si peu digne de cet ange auquel j'allois être uni, et comptant toutes les infidélités que je lui avois faites, j'en trouvai jusqu'à douze. Alors le rémord entrant de nouveau dans mon âme et m'adressant à moi même les plus durs reproches. Je me dis : “ Ingrat ! malheureux ! as tu songé au trésor qu'on te destinoit, à cet être divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour aimer, et qui n'a jamais adressé une parole à un autre. ” Tandis que j'étois occupé de cet acte de cont[r]ition ; j'entendis que deux camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derrière la charmille où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit très attentif.

“ Eh bien Manuella /:disoit l'une des camaristes:/ Notre jeune maîtresse va être bien contente aujourd'hui, car elle aimera en réalité, et en donnera des témoignages réels au lieu des menues faveurs

qu'elle accordoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon /:dit l'autre cameriste:/ vous voulez parler du maître de guitarrre, qui lui baisoit furtivement la main, en faisant semblant de la placer sur les cordes ?

— Point du tout /:reprit la première:/ je parle d'une douzaine de belles passions, bien innocentes à la verité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière d'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la Géographie. Celui-la étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a-t-elle donné un beau paquêt de cheveux, qui m'ont bien manqué, lorsque j'ai voulu la coëffer le lendemain. Ensuite ce beau parleur, qui l'instruisoit de l'état de ses biens, et la mettoit au fait de ses affaires. Celui la par exemple avoit ses vues. Il combloit Mademoiselle des eloges les plus flateurs et même l'environnoit de louanges. Elle lui a donne son profil dessiné sur son ombre, et cent fois sa main à baiser à travers les barreaux et des cadaux de fleurs et des bouquets estrangés [*sic*]. ” Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complete. J'en fus très affecté. Sans doute Elvire n'avoit accordé que des faveurs très innocentes, ou plustôt c'étoient de véritables enfantillages. Mais enfin Elvire de mon imagination ne devoit pas se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit des son enfance begayé, puis parlé d'amour. J'aurois du comprendre, qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en occuperoit avec d'autres que moi. Mais je ne l'aurois jamais cru lorsqu'on me l'eu dit. Ici j'étois convaincu, détrompé, noyé dans mon chagrin. Alors on m'appella pour la ceremonie. J'entrai dans la Chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mere et remplit ma future d'inquietude et de tristesse. Le prêtre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier. Cependant il nous maria, mais je vous assure que jamais journée attendue avec impatience, ne répondit moins à ce qu'elle sembloit promettre.

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen éteignant ses flambaux nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. La tous les badinages de la grille s'efacerent du souvenir d'Elvire ; des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnoissance. Elle fut toute à son époux. Le lendemain nous avions l'air très heureux, et comment auroi-je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traverse la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut offrir, il n'en n'est point de comparable au bonheur que donne la jeune épouse, portant dans le lit nuptial et tant de mysteres à pénétrer, et tant de rêves à réaliser, et tant de pensées caressantes. Qu'est ce que le reste de l'existence, auprès de jours pareils passés entre des émotions si dou[c]es et les decevantes illusions d'un avenir que l'espérance embelit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison nous laisserent quelque tems abandonnés à notre ivresse, et lorsqu'ils nous crurent en etat de les entendre, ils chercherent à reveiller en nous le sentiment de l'ambition. Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse et selon eux, nous devions suivre ses projets, nous le devions à nous même et plus encore aux enfants que le ciel nous donneroit. Nous pourrions un jour nous repentir de ne l'avoir pas fait, et il est toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'age où l'on n'a guerre de volontés, que celles de ses entours, et nous nous laissames conduire à Madrid. Le Vice-Roi lorsqu'il fut informé de nos intentions écrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Les aparences ne tarderent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoit que des apparences, elles prirent successivement toutes les formes mobiles de la cour, et ne devinrent jamais des réalités.

Nos esperances trompées affligerent les amis de notre maison, et malheureusement aussi ma mère qui auroit donné tout au monde pour voir son petit Lonzeto Grand d'Espagne. Elle tomba vers le même tems dans une maladie de langueur et sentit que sa fin n'étoit pas éloignée. Alors après le soin de son âme, son plus grand desir fut de laisser des témoignages de reconnoissance aux bonnes gens du bourg de Villaca, qui nous avoient tant aimé dans le tems de notre misère, l'alcalde le curé et d'autres. Ma mere n'avoit rien a elle, mais mon epouse se pretant à de si louables dispositions, lui fit des donations qui surpassoient encore, le bien qu'elle vouloit faire. Nos anciens amis furent informés de la fortune qui leur étoit assurée. Ils vinrent à Madrid entourer le lit de leur bienfaitrice. Ses derniers moments furent très douce [*sic*], elle s'éteignit sans douleur et recut ainsi des cette vie une partie des recompenses que méritoient ses vertus et plus encore à son extrême bonté. Bientôt nous eûmes de nouvelles larmes à répandre ; deux fils qu'Elvire m'avoit donnés languirent et moururent. Alors aussi



la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'atrait pour nous. Nous cessames nos sollicitations, et nous resolumes de passer au Mexique, où l'état de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la Marquise avoit beaucoup souffert et les medecins assuroient qu'un voyage sur mer le [*sic*] pouroit rétablir.

Nous partimes donc et nous arrivames à la Véracruz après une navigation de dix semaines qui eut pour la santé d'Elvire tout l'efet favorable qu'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvames à la Vera-Cruz un des premiers Officiers du Vice-Roi, envoyé pour nous complimenter et nous conduire à Mexico. Cette homme nous parla beaucoup de la magnificence, du Comte de Penna-Velez, et du ton de gallanterie introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par nos relations avec l'Amerique, nous en savions que son penchant pour les femmes s'étoit reveillé, lorsqu'il avoit vu son ambition pleinement satisfaite, et que ne pouvant plus etre heureux par le mariage, il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de Gallanterie polie et delicate, qui distinguoit autrefois la societé Espagnôle.

Nous restâmes peu à la Vera-Cruz, et nous fimes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac. Nous arrivames sur ses bords à l'entrée de la nuit. Et bientôt nous apperçumes cent gondoles chargées de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour aborder la première. Nous en vimes sortir le Vice-Roi, qui s'adressant à mon épouse lui dit : “ Fille incomparable, d'une femme que mon cœur, n'a point cessé d'adorer. Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes, mais son indulgence, à laisse au monde un si bel ornement et je lui en [rends] grace. Venez donc belle Elvire embellir notre hemisphere, en vous possedant il n'aura plus rien à envier, à l'orgueilleuse Europe. ” Ensuite le Vice-roi me fit l'honneur de m'embrasser et nous primes place dans sa gondôle. Je m'appercus bientôt que ce Seigneur fixoit la Marquise d'un air surpris, enfin il lui dit : “ Je croyois Madame avoir conservé dans ma mémoire le souvenir de vos traits, mais je vous l'avoue, je ne vous eusse jamais reconnu, au reste si vous avez changé c'est bien à votre avantage. ” Nous nous rappellames alors que le Vice-Roi n'avoit jamais vu mon épouse, et que c'étoient vos traits qui étoient restés dans sa memoire. Je lui dis qu'effectivement le changement étoit grand et que tous ceux qui alors avoient vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconnoître.

Après une demie heure de navigation nous arrivames à une isle flotante, qui par un ingénieux artifice offroit l'apparance d'une isle veritable, couverte d'orange[r]s et d'autres arbustes, mais qui néamoin se soutenoit sur la surface de l'eau. Elle pouvoit etre conduite dans toutes les parties du lac et jouir de ses differents aspects. Ces sortes de constructions sont communes au Mexique, on les appelle Chinampas. A[u] milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée et resonnant au loin des sons d'une musique bruyante. Bientôt à travers les lampions, nous distingames les chiffres d'Elvire. En approchant du rivages, nous vimes deux troupes d'hommes et femmes vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bisares, ou les vives couleurs de divers plumages disputoient d'éclat avec les plus riches pierreries. “ Madame /:dit le Vice-roi:/ L'une de ces troupes [*sic*] est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la Marquise de Montesume. Dernière de ce grand nom que portoient les souverains du pays. La politique du Conseil de Madrid, lui défend de perpetuer des droits, que bien des Mexicains regardent encore comme très legitimes. Mais elle est au moins Reine de nos fêtes. C'est le seul hommage qu'il nous soit permis de lui rendre. Les hommes de l'autre troupe se disent Incas de Perrou. Ils ont appris qu'une fille du Soleil est abordée au Mexique et viennent l'adorer. ” Tandis que le Vice-Roi addressoit ce compliment à mon epouse, j'avois les yeux fixés sur elle, et je crus voir dans les siens, je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'un amour propre, qui depuis sept ans que nous étions maries, n'avoit pas eu le tems de se developper. En effet malgré toutes nos richesses, nous étions loin de jouer à Madrid un premier rôle. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants, de sa propre santé, avoit eu peu d'occasions de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa santé. Placée dans les premiers rangs d'un nouveau Théâtre, elle me parut disposée à prendre d'elle même et de son merite des idées exaltées ainsi qu'à fixer sur elle l'attention universelle.

Le Viceroy installa Elvire comme Reine des Peroviens, puis il me dit : “ Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil, mais comme nous sommes tous déguisés, vous voudrés bien jusqu’à la fin du bal reconnoître les loix d’une autre souveraine. ” En même tems il me présenta à la Marquise de Montesume, et mit sa main dans la mienne.

Nous entrames dans le gros du bal. Ses deux troupes danserent, leur emulation reciproque rendit la fête animée. On resolût de continuer la Mascarade jusqu’à la fin de la saison. Je restai donc le sujet de la prétendante du Mexique, et mon epouse traitoit les siens avec une affabilité qui ne m’échappoit pas.

Mais je dois vous peindre la fille des Casiques, ou plustôt vous donner quelque’idée de sa figure, car il me s[er]oit impossible de rendre par mes expressions, et sa grâce sauvage et les impressions rapides que ses traits recevoient des mouvements de son ame passionnée.

Tlascala de Montesume avoit vu le jour dans la partie Montagneuse du Mexique, et n’avoit pas le tein baroné [*sic*] des habitans de la plaine. Le siens sans offrir la couleur des blondes en avoit la delicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l’éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens n’avoient pas l’applatissement qu’on voit aux races Americaines. Tlascala ne les rappelloit pas que par des levres un peu pleines mais charmantes lorsque le sourire leur pretoit sa grâce fugitive. Pour sa taille je n’ai rien a vous en dire, je m’enrême [*sic*] à vôtre imagination ou plustôt à celle de l’Artiste qui, voudroit peindre Attalante ou Diane. Toute l’habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démeloit dans ses mouvemens un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n’avoit point l’air du repos et déceloit quelque agitation intérieure.

Trop souvent le sang des Montésumes rappelloit à Tlascala, qu’elle étoit née pour régner sur une vaste partie du monde. En l’abordant on lui trouvoit l’air altier d’une Reine ofensée, mais elle n’avoit pas encore ouvert la bouche que le plus doux regard charmoit déjà celui que sa réponse alloit enchanter lorsqu’elle entroit dans le salon du vice-roi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre des égales mais bientôt elle n’avoit plus d’egale. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine, et s’empressoient autour d’elle. Tlascala n’étoit plus reine elle étoit femme, et jouissoit de leurs hommages.

Je m’aperçus de le premier bal, de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractère de son masque ainsi qu’à la qualité de son premier sujet que m’avoit donnée le Vice-Roi, mais Tlascala me recut très mal : “ Monsieur ! /:me dit-elle:/ une royauté de bal peut flatter celles que leur naissance n’avoit pas appellé au Trône. ” En meme tems, elle jetta un coup d’œil sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Peroviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joye alloit jusqu’au ravissement, j’en éprouvai pour elle une sorte de honte et je lui en parlai des le soir même. Elle reçut mes avis avec distraction, mes empresses avec froideur. L’amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l’amour.

L’ivresse que produit un encens flateur est longue à se dissiper, celle d’Elvire ne put [qu’]augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beaute parfaite, et les charmes incomparables de Tlascala. Les jours d’Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente rapide l’entraînoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l’arreter ce fut en vain. J’étois moi-même entraîné mais dans une direction differente, et bien loin des sentiers fleuris où tous les biens naissoient sous les pas de mon epouse

Je n’avois pas trente ans ni même vingt neuf. J’étois dans cet âge ou les sentiments ont encore la fraicheur de la jeunesse et les passions, la force de l’homme mon amour, né près du berceau d’Elvire, n’étoit jamais sorti de l’enfance, et son esprit nourri d’abord de follies romanesques n’avoit point acquis de maturité. Le mien n’étoit pas beaucoup plus avancé. Ma raison avoit pourtant fait assez de progrès pour me faire apperçevoir que les idées d’Elvire, tournoient sur des petits interêts, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit où les femmes sont retenues par les bornes du caractère plustôt que par celles de l’esprit. Les exceptions en ce genre sont rares et je croyois qu’il n’en n’étoit point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascala. Nulle jalouse emulation n’avoit trouvé le chemin de son âme. Tout son sexe avoit des droits à sa bienveillance, et celles qui l’honoroiient par la beauté, les grâces ou les sentiments, lui inspiroient l’interêt le plus vif. Elle eut

voulu les avoir autour d'elle mériter leur confiance et obtenir leur amitié. Pour les hommes elle en parloit rarement toujours avec réserve, si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses, alors son admiration étoit exprimée avec franchise, et même avec chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales, et n'étoit très animée que lorsqu'il s'agissoit de la prospérité du nouveau monde et du bonheur de ses habitants, sujet favori auquel elle revenoit toutes les fois qu'elle croyoit le pouvoir faire sans inconvéniens

Bien des hommes sont destinés par l'influence de leur étoile, et sans doute de leur caractère à passer leur vie sous les loix de ce sexe. Qui domine ceux de ces gens là [*sic*]. J'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite époux assez soumis. Mais elle même avoit relâché ma chaîne, par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mascarades se succéderent les unes aux autres et le train de la société m'attacha pour ainsi dire à tous les pas de Tlascala. Mon cœur m'y attachoit bien davantage, premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever, et mon âme s'agrandir. Mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de mettre mes sentiments en actions, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revêtu mettoit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant, et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissans. J'encourus la disgrâce du Ministre. La cour même sembloit me menacer. J'opposais la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols et plus que tout cela, j'inspirai un vif intérêt à la femme qui déjà possédoit toutes mes affections. A la vérité Tlascala avoit avec moi la même réserve ou même davantage, mais son regard cherchoit le mien, s'y reposoit avec complaisance et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu, pas même de ce que j'avois fait pour les Américains. Mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. Tlascala croyoit trouver en moi une âme pareille à la sienne. Elle se trompoit, son âme avoit passé en moi. Elle m'inspiroit et me fesoit agir.

Moi même je me fis quelque illusion, sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations, mes idées sur le bonheur de l'Amérique prirent la forme de projets hasardeux. Mes amusements mêmes eurent une teinte d'heroïsme. Je suivois dans les bois le Jaguac et le Puma, ou même j'attaquois ces animaux féroces, mais ce que je fesois le plus souvent, c'étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confident d'un amour, dont je n'osai faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assez deviné. Je commençois à demeller ses sentiments, et nous nous serions facilement trahi aux yeux d'un public assez clair voyant. Nous échapâmes cependant à son attention. Le vice Roi eut des affaires sérieuses qui suspendirent le cours des fêtes brillantes, qui étoient devenues sa passion et celle de toute le Mexique, chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac Tezcuco. Je commençai par y aller souvent. Je finis par l'aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble ; de mon côté c'étoit un culte qui tenoit du fanatisme. Du sien c'étoit un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans le silence et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres et nous n'osions le prononcer. Cet état étoit délicieux. Nous en savourions la douceur, et nous craignons d'y rien changer.

---

Comme le Marquis de Torrès en étoit à cet endroit de sa narration le Boémien forcé de s'occuper des intérêts de la horde le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rebecca s'adressant à notre inconnu lui dit : “ Monsieur ! ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui nous puisse porter à la gloire et aux grandes actions ?

— Madame ! /:lui répondit-il:/ la question que vous me proposez à deux cas très différens.

D'abord nous pouvons nous représenter l'homme comme un corps tout à fait inerte. C'est à dire que naturellement, il n'aimeront [*sic*] pas la gloire. Il est douteux qu'alors aucune femme puisse la lui faire aimer.

Dans le second cas on supposeroit un homme qui tendroit déjà vers la gloire et une femme qui lui donneroit une impulsion dans la même direction. Nous pouvons représenter l'homme par 5 et supposer son mouvement *égal* 2. La femme dont il est amoureux sera un corps *moindre* comme 3, ayant un mouvement plus fort comme 7. Alors selon les regles de la Mechanique l'homme gagnera réellement quinze huiti[è]mes de vitesse. Ce qui est favorable à votre système. Mais ce cas est très rare. Il est au contraire très commun que l'amour soit une veritable perturbation, qui détourne du chemin de la gloire. Des lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour ni celle de la gloire, mais une *diagonale* resultante de la composition du mouvement. Auguste ne suivoit que son ambition. Antoine au contraire gravitant vers Cléopatre, obeit à deux attractions differentes, et suivit dans l'espace une courbe rentrante vers l'amour.

— Tout ceci /:dit Rébecca:/ n'est proprement qu'un cas particulier du probleme des trois corps. ”

Je ne savois point et je ne sais pas encore [ce] que c'est que le problème de trois corps, mais je compris qu'il appartenoit à la plus haute géometrie, car l'inconnu parut charmé de ce qu'avoit dit Rebeca, et la regardant avec des yeux où la tendresse étoit peinte il lui dit : “ Oui charmante Laure, vous avez complètement raison. Un pareil calcul seroit digne de vous. Par une integration savante, vous reduiriez les differencielles du second ordre à d'autres mieux connues, en même tems que vous sauriez habilement négliger des valeurs moindres qui ne feroient qu'embarasser vos equations. Permettez moi cependant de vous temoigner l'admiration que vous m'inspirez. ” En meme tems l'inconnu baisa la main de Rebeca. Je ne voulus point troubler des instans si doux. Je m'eloignais et passé [*sic*] la journée comme j'avois fait les précédentes.

---

### *Quarante et quatrième Journée.*

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedents, on demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes :

#### *Suite de l'histoire du Marquis de Torres-Rovellas.*

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascalca, je vous ai peint sa figure et son âme, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoître

Tlascalca étoit convaincu des vérités de notre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la memoire de ses ancêtres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point les superstitions de ses Compatriotes ; elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetière, situé dans les montagnes. Rien au monde n'auroit pu engager Tlascalca à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelquefois le jour et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hieroglyphes gravés sur les tombeaux de ses pères, et les éclaircissoit par des traditions dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous connoissons déjà la plus part des inscriptions et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles que nous debarassions de la mousse et des epines, qui les couvroient. Un jour Tlascalca me montra un buisson d'une sorte d'Acanthe, et me dit : que ce n'étoit pas sans dessein qu'il se trouvoit en cet endroit. Celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention, d'appeler les vengeances celestes sur des manes ennemies. Elle ajouta que je ferois une bonne action en détruisant ces tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un Mexicain et j'abattis cet ombrage de si mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hieroglyphes que nous ne les avions vues jusqu'alors. “ Ceci /:me dit Tlascalca:/ fut écrit après la Conquête. Les Mexicains entremeloient alors leurs hieroglyphes, de quelques lettres Alphabetiques, qu'ils avoient imités des Espagnols. Les inscriptions de ce tems la sont les plus facile à lire. ” Tlascalca lut enfin, mais à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissance sur la pierre qui pendant deux siècles avoit recelé la cause de sa subite horreur.

Tlascalca transportée chez elle reprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison et qui n'exprimoient que son égarement. Je retournais chez moi la mort dans l'ame, et le lendemain je recus une lettre ainsi conçue :

Alonzo pour vous écrire j'ai rassemblé mes forces et mes idées. Ces lignes vous seront remises par le vieux Xoar, qui fut mon maître dans [notre] langue ancienne. Conduisez le à la pierre que nous avons découverte, et qu'il en traduise l'inscription. Ma vue se trouble. Mes yeux se couvrent d'une sombre vapeurs — Alonzo des Spectres affreux se mettent entre nous. Alonzo je ne te vois plus.

Ce Xoar étoit un Teoquixpi c'est à dire descendant des anciens pretres. Je le conduisis au Cimetiere et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hieroglyphes et emporta chez lui [*sic*]. Je me rendis chez Tlascalca, elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le medecin me pria de ne point me faire voir.

Le lendemain Xoar m'apporta la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes :

“ Moi Kvatril fils de Montésune. J'ai porté ici le Corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie au détestable Cortez Chef des brigands de la mer — Esprits de mes Ancêtres ! qui revenez ici dans les nuits obscures, Esprits ! que j'évoque avec les mains Saintes [*sic*] du sang des victimes humaines — Esprits de mes ancêtres ! rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés et faite leur souffrir l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres ! écoutez ma voix ! écoutez les maledictions qu'elle profère ! Voyez mes

mains, encore fumantes du sang des victimes humaines.

Moi Kvatril, fils de Montésune. Je suis père. Mes filles errent sur les sommet glacés des montagnes, mais la beauté est l'attribut de nôtre sang illustre — Esprits de mes ancêtres ! si jamais une fille de Kvatril, ou la fille de des [*sic*] filles, ou de ses fils, si jamais une fille de mon sang prodiguoit son cœur et ses charmes à la [race] perfide de nos conquérants. Entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina. Esprits de mes ancêtres, qui descendez ici dans les nuits obscures ! punissez la par des tourments affreux.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vipères enflammées, déchirez son corps, dispersez le dans le sein de la terre, et que chaqu'un de ses lambaux ressente les douleurs l'agonie et la mort.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vautours dont le bec sera de fer rougi au feu ! Déchirez son corps, dispersez le dans l'espace des airs, et que chacun de ses lambaux ressente la douleur, l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres, si vous vous y refusez, j'implôre contre vous les dieux que je ne cesse d'abreuver de sang humain. Puissent-ils vous faire éprouver les memes tourments. J'ai gravé ces imprécations moi Kvatril fils de Montesune, et j'ai planté autour de la pierre le funeste Meskourxolha. ”

Il s'en falut peu que cette inscription ne fit sur moi l'effet qu'elle avoit fait sur Tlascalá. J'essayais de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions mexicaines, mais je vis bientôt que je ne devois pas l'attaquer de ce côté et lui même me montra une autre voye pour porter des consolations dans l'ame de mon amante.

“ Seigneur /:me dit Xoar:/ il est indubitable que les esprits des Rois, reviennent dans le Cimetière de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants, surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances en peuvent affoiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant planté sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous, et les farouches compagnons de Cortez. Continuez à être le protecteur des Mexicains et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'appaiser les esprits, et même les dieux terribles adorés jadis dans le Mexique, et que vos prêtres appellent démons. ”

Je conseillais à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses, et je me proposais de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique. Elles ne tarderent point à se présenter. Une révolte se manifesta dans les Provinces conquises par le Vice-Roi ce n'étoit proprement qu'une juste résistance à des oppressions très opposées aux intentions de la cour, mais le severe Vice-Roi ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le nouveau Mexique dissipa les atroupements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à périr sur l'échafaut, dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avancant dans la salle de justice, et mettant mes mains sur les deux accusés, je prononçais ces mots : *Los toquo por parté d'el Rey !* Je les touche de la part du Roi.

Cette ancienne formule du droit espagnol, est encore d'une telle force, qu'aucun Tribunal n'oserait y mettre opposition, et qu'elle suspend l'exécution de tout arrêt. Mais celui qui en use se rend caution personnelle. Le vice Roi avoit droit de me traiter, comme les rebelles qu'il alloit condamner. Il usa de son droit avec rigueur me fit jeter dans un cachot, et là se sont passés les plus doux instants de ma vie.

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pale, qui s'avancant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascalá. Ce seul aspect eût suffi pour faire de ma prison un lieu de délices, mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises, l'aveu d'une passion égale à la mienne. “ Alonzo ! /:me dit elle:/ vertueux Alonzo ! tu l'emportes ! Les manes de mes pères sont apaisées, ce cœur que nul mortel ne devoit posséder est devenu ton bien, et le prix des sacrifices, que tu ne cesses de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascalá, eût à peine achevé ces mots, qu'elle tomba dans mes bras, sans sentiments et presque sans vie. J'attribuais cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé, mais hélas ! la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse. L'horreur qu'elle avoit éprouvée, dans le Cimetière, la fièvre délirante qui l'avoit suivie avoit altéré sa constitution.

Cependant les yeux de Tlascala, se rouvrirent à la lumière, et de celestes clartés, me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux — Amour ! dieu de ces hommes anciens qui t'adoroient par ce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin Amour ! jamais ta puissance ne parut à Eneide [*sic*], ni Paphos comme dans les cachôts du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple, les billôts tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé, il subsiste tout entier dans ce cœur glacé par les ans, et lorsque ma pensée, que les souvenirs agitent, veut se reporter au milieu des illusions du passé, elle ne va point chercher le lit nuptial d'Elvire, ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison.

Je vous ai dit messieurs que le vice-Roi avoit été très irrité contre moi. Son caractère impétueux l'avoit emporté sur ses principes de justice, et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expédia un vaisseau, léger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur des revoltes, mais le navire avoit à peine mis à la voile, que l'équité du Vice-Roi reprit le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour. Sans la crainte de se compromettre, il eut envoyé un second rapport contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépeches concues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assez lent dans toutes ses délibérations, eut tout le tems de recevoir ce second rapport et l'on attendit assez longtems sa réponse, elle fut telle qu'on pouvoit se la promettre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil paroissoit dicté par la plus extrême severité, et prononcoit des peines capitales, contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit dif[i]cile de trouver des coupables, et le Vice-Roi recût des instructions secrètes qui lui défendoient d'en chercher.

La partie ostensible de l'arrêt fut connue la première, et porta une dernière atteinte, à la vie chancelante de Tlascala, un vomissement de sang, une fièvre d'abord foible et lente, ensuite brulante et continue... Le tendre vieillard ne put en dire davantage. Des sanglots etouferent sa voix, il s'eloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes.

Le reste de la journée se passa à peupres comme les précédentes.

---

*Quarante cinquieme Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda au Marquis la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes :

*Suite de l'histoire du Marquis de Torres Rovellas.*

En vous parlant de mes disgraces, je ne vous ai point dit de [*sic*] la part que mon épouse y avoit prise. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une étofe sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent dont le parloir devint un sallon de Compagnie. Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main et les cheveux épars. Je ne pouvois qu'être sensible à ses marques d'intèret. Quoique absous les formalités de la justice et la lenteur naturelle aux Espagnols, me firent rester encor quatre mois en prison, dès que j'en fus sorti, je me rendis au couvent de la Marquise, et la ramenai à l'hôtel, où son retour fut célébré par une fête. Quelle fête, juste Ciel ! Tlascala n'étoit plus. Les plus indifferents la regréttoient ; par leur tristesse vous pouvez juger de ma douleur. J'y étois absorbé, et ne voyois rien autour de moi. Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flâteur.

Un jeune homme d'un naturel heureux à le désir de se distinguer. A trente ans il sent le besoin de l'estime, plus tard on veut de la consideration. J'en étois à l'estime et peut être ne me l'eut on pas accordé, si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions. Mais on les attribuoit à des rares vertus soutenues par un grand caractère. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flateurs hommages me tirerent de ma profonde affliction. Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'esperois m'en rendre digne. Ainsi lorsque accablés par la douleur, nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir. La providence soigneuse de nos destinées ralume des lueurs inespérées qui nous remettent dans le chemin de la vie. Je me proposais donc de mériter l'estime. J'eus des emplois, je les exerçais avec une probité scrupuleuse autant qu'active. Mais j'étois né pour aimer Tlascala occupant encore mon cœur glaissoit [*sic*] néanmoins un grand vide. Je cherchais les occasions de le remplir.

Quand on a passé trente ans on peut encore éprouver un grand attachement, et même l'inspirer, mais malheur à l'homme de cet âge, qui veut se meller aux jeux des jeunes amours. La gaïté n'est plus sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux. L'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire et n'a plus l'instinct facile, qui les inspire. Il raisonne l'amour, la troupe modique [*sic*] et folatre meprise les lecons et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeunesse.

Enfin pour parler sans Poésie, j'eus des maitresses qui me payerent de retour, mais leur tendresse avoit pour ordinaire quelque motif de convénance, qui ne les empechoit pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en étois quelquefois piqué, jamais affligé. Je changeois des chaines legères contre d'autres qui n'étoient pas plus pessantes, et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peines.

Ma femme atteignit quarante ans. Les hommages l'environnoient encore, c'étoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir ce n'étoit plus d'elle qu'on lui parloit. Le monde ne la quittoit point encore, mais il n'avoit plus pour elle le même charme

Le Vice-roi mourrut. Ma femme avoit formé sa société d'habitude. Elle desira voir du monde chez elle J'aimois encore la société des femmes. Il me parût agréable de la trouver en descendant seulement un escalier. La Marquise étoit pour moi presque une nouvelle connoissance, elle me parut aimable, je me piquai de l'être, ma fille qui est ici avec moi, est le fruit de cette reunion.

Les couches tardives de la Marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incommodités se succedèrent, enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sinceres. Elle avoit été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang, que des motifs de la regretter. Lorsque je



perdis Tlascala, j'étois encore environé de toutes les illusions de la vie. La marquise me laissa seul sans consolations, et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres, je logeais chez un de mes vassaux sa fille trop jeune encore pour apprecier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit quelque peu à de l'amour et m'a fait cueuillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.

Enfin l'âge a glacé mes sens, mais mon cœur n'a point cessé d'être sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourrir dans ses bras est le vœu que je forme tous les jours — Voilà toute mon histoire, mais je crains qu'elle n'ait ennuyé notre géomettre qui vient de tirer ses tablettes.

“ Vous me pardonnerez /:repondit l'inconnu:/ votre histoire m'a vivement intéressé, en vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice vous elever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carrière, et vous appuyer encore au déclin de votre existence. J'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée s'avancer sur l'axe des abscises croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire vers le milieu de l'axe. Ensuite décroître dans la proportion de son accroissement.

— En verité /:dit le Marquis:/ J'ai bien crû qu'on pouvoit tirer quelque morale de mon histoire, mais non pas la mêttre en equation.

— Ce n'est pas de votre histoire qu'il s'agit ici /:réprit l'inconnu:/ C'est de la vie humaine en général. L'énergie phisique et morale, croissant avec l'âge, s'arretant ensuite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces et soumise à des loix analogues, c'est-a-dire à une certaine proportion entre le nombre des années et la quantité d'énergie mesurée par l'élévation morale. Je vais m'expliquer mieux.

Soit l'espace de la vie le grand axe d'une ellipse et soit encore ce grand axe partagé en quatre-vingt dix parties égales, ce qui est apeuprès le plus grand nombre d'années qu'on puisse vivre

Soit encore la moitié du petit axe prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixièmes l'ordonnée de 40 et de 50, qui sont à egale distance de 45, observéz que les ordonnées, représentent les degréz d'énergie ne sont pas des valeur de même nature que les parties de l'axe qui sont des années, mais elles en seront néamoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse, une courbe qui, s'elevera d'abord rapidement, restera ensuite presque stationnaire, et déclinera comme elle s'étoit élevée.

Considerons donc le moment de la naissance comme l'origine des ordonnées où les  $y$  et les  $x$  sont encore égales *zéro*.

Vous naissez et au bout d'un an votre ordonnée est 31 dixième de la mesure employée par le grand Axe. Les ordonnée suivantes ne vous offriront plus une durée de 31, aussi la différence de rien à un être balbutiant les éléments de la raison, est elle plus grande qu'aucune autre.

L'être humain à deux ans, trois, quatre, cinq, six, sept les ordonnées de son energie sont quarante sept dixièmes, puis dixièmes 65, 73, 79, 85. dont les differences sont 16, 11, 8, 8, 6, 6.

L'ordonnée de 14 est 115 dixiemes et la somme des differences depuis 7 n'est que 30.

A quatorze ans l'on commence à être jeune homme on l'est encore très fort à 21, et la somme de difference pour ces sept années n'est que 19, de la à 26 ans elle est 14.

Observez que ma courbe represente la vie de ces hommes, dont les passions sont moderées et dont la plus grande force est a quarante ans passés, vers quarante cinq. Pour vous dont l'amour a été la passion motrice, votre plus grande ordonnée devoit venir au moins dix ans plutôt. Apeuprès vers trente ou trente cinq et vous deviez vous elever plus vite.

En effet votre plus grande ordonnée étant a 35 ans répond a un grand diametre de 70. Dèlors l'ordonnée de 4 ans qui chez l'homme moderé etoit de 115 dixiemes, sera chez vous de 127. L'ordonnée de 21 ans au lieu de 134 est chez vous de 144. Mais aussi à 42 ans, l'homme moderé peut accroître son energie et vous déclinez déjà.

Veillez bien m'accorder quelque attention, à 14 ans, vous aimez une jeune fille, à vingt ans passes vous devenez le meilleur des maris. Passé vingt huit vous faites à votre femme une infidélité bien marquée. Mais la femme que vous aimez a une [âme] élevée qui exalte la votre, et a 35 ans vous jouez

dans la société un rôle glorieux.

Mais bientôt vous retombez dans le goût des bonnes fortunes, que vous aviez déjà à 28 dont l'ordonnée est égale à celle de 42.

Puis vous redevenez bon mari, comme vous l'étiez à vingt et un ans, dont l'ordonnée répond à celle de 49.

Enfin vous allez chez un de vos vasseaux et vous y aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze [ans] dont l'ordonnée répond à celle de cinquante six.

Je vous prie cependant Monsieur le marquis de ne point croire que l'en [*sic*] faisant le grand diamètre de Votre Ellypse de 70, je borne votre vie à ce nombre d'année. Vous pouvez aller à quatre vingt dix et au delà. Mais je pense que dans ce cas les dernières ordonnées seront à peu près celles de la courbe appelé Chaînette. ”

Rébéca, la seule d'entre nous, qui fut en état de bien entendre le géometre, prenoit aussi le plus de plaisir à son entretien. “ Monsieur /:lui dit elle:/ vos idées sur l'énergie des passions montrent une grande connoissance du cœur humain et vous avez du beaucoup l'étudier.

— Madame /:repondit le géometre:/ le fond de mes idées appartient proprement à mon père, cependant je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez /:dit Rebeca:/ de votre père ou de vous mêmes et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Si vous pensiez que nous ne desirons pas vous connoître, vous vous tromperiez beaucoup.

— Madame /:dit le Géometre:/ Mon nom est... mon nom est... ” en meme tems il parut chercher dans ses poches pour y prendre ses tablettes.

“ Monsieur /:dit Rebeca:/ il m'a bien paru vous voir quelque penchant à la distraction, je ne crois pourtant pas que vous soyez assez distrait pour oublier votre nom

— Vous avez raison Madame /:repondit le Géometre:/ je ne suis pas reellement distrait, mais mon père a eu dans sa vie une distraction funeste, il a signé le nom de son [frère] à la place du sien, et par là il a perdu sa maitresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom sur mes tablettes et quand je dois le signer je le copie

— On ne vous demande pas /:dit Rebeca:/ de signer votre nom, mais seulement de le dire. Si vous vouliez y ajouter l'histoire de votre père et la votre, vous obligeriez sans doute, toute la société. ” Le Géometre ne se fit point prier et commença en ces termes.

### *Histoire du Géometre.*

Mon nom est Dom Pèdre Velasquez. Je descends de l'illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre, ont tous servi dans l'Artillerie, et ont donné à l'Espagne les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette arme. Don Ramire Velasquez grand maitre d'Artillerie sous Philippe IV, fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui tous deux se sont mariés. La branche ainée resta en possession des terres et de la grandesse, mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour. Les chefs de notre maison sont toujours restez appliquez, aux glorieux travaux, à qui il devoient leurs honneurs. Dailleurs, ils se fesoient un devoir de soutenir et proteger leurs cousins de la branche cadete. Ceci dura jusqu'a Don Sanche cinquieme Duc de Velasquez arriere petit fils du fils ainé de Don Ramire. Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancêtres vertu [*sic*], de la charge et dignité de grand maître d'Artillerie. De plus il étoit gouverneur de Gallice et residoit dans cette province. Il avoit epousé une fille du Duc d'Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe étoit honorable à nôtre famille. La fecondité de la Duchesse ne repondit pas aussi bien aux vœux de son epoux, elle ne lui donna qu'une fille qui fut appelé Blanche. Le Duc la destina à devenir l'epouse d'un Velasquez de la branche cadete, à qui elle transporterait par la la grandesse et les biens de notre famille. La duchesse mourrut peu après avoir donné le jour à Blanche. Le Duc par respect pour sa memoire ne voulut point se remarier, et ses arrangements de famille, étoient sans doute la suite de cette resolution.

Mon père qui s'appelloit Henrique, et son frère Don Carlos venoient de perdre leur père qui descendoit de Don Ramire au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux. Mon père avoit alors douze ans et son frère onze. Leurs caractères étoient très differents. Mon père étoit sérieux, appliqué à l'étude et excessivement sensible. Son frère étoit léger, étourdi et incapable d'application.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées decida que mon père seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche, ne fit pas un choix différent du sien, il envoya Don Carlos à Paris, pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent, alors ambassadeur en France.

Mon père par ses excellentes qualités et son application extraordinaire, meritoit tous les jours davantage les bontés du Duc, et tous les jours aussi Blanche paroissoit s'attacher davantage au choix de son père. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la carrière des sciences.

Imaginez un jeune homme dont le génie précocore [*sic*] saisissoit tout l'ensemble des connoissances humaines dans un âge, ou d'autres a peine, en conçoit les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux, et celle qu'il aime, douée d'un esprit supérieur avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager. Vous aurez quelque idée du bonheur de mon père a cette courte époque de sa vie ; et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé. Il étoit [l']orgueil du vieux Duc, l'amour de toute la province, il n'avoit pas dix huit ans que sa reputation, commençoit déjà à s'entendre [*sic*] hors des frontières de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur et d'amour propre, mais Henrique qui étoit tout cœur et tout ame l'aimoit uniquement par tendresse Il aimoit le Duc presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frère Carlos. “ Ma chere Blanche /:disoit il à sa maitresse:/ ne trouvez vous pas que Carlos menque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pouroient le fixer. Il est bien leger, il nous écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre acheveroit de former son cœur. Chère Blanche je vous adore. Je chers votre père, mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut-il que nous en soyons toujours séparés. ” Un jour le Duc fit appeller mon père, et lui dit : “ Don Henrique, Je viens de recevoir du Roi notre maître une lettre que je veux vous communiquer. En voici le contenu :

Mon cousin !

Nous en notre conseil avons résolu, de fortifier sur de nouveaux plans les places qui servent à la defense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systemes de Don Vauban et de Don Kohorn, employez dans toute l'Europe les plus habiles gens à écrire sur cette matière et envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un qui nous satisfasse, son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donné. Et notre magnificence Royale le recompensera en conséquence, sur ce nous, prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde — Moi le Roi

Eh bien /:dit le Duc:/ mon cher Henrique aurez vous le courage d'entrer en lice ? je vous en avertis, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière. ”

Mon père reflechit un instant et puis il repondit avec assurance : “ Oui Monseigneur ! j'entre dans la carrière et je ne vous ferai pas de honte.

— Eh bien /:dit le Duc:/ faites de votre mieux et lorsque votre travail sera fini, rien ne retardera plus votre bonheur et celui de ma fille. ”

Vous imaginez avec quelle ardeur mon père se mit a l'ouvrage. Il y passoit les nuits et lorsque son esprit epuisé le forçoit à prendre quelque repos, il passoit ce tems de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur à venir et souvent du plaisir qu'ils auroient à revoir Don Carlos. Une année se passa ainsi.

Pendant divers memoires arrivoient de tous les coins de l'Espagne, et de tous les pays de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la Chancellerie du Duc. Mon père vit qu'il étoit tems de mettre la dernière main à son travail, et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une foible idée.

Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque, et de la defense. Il montrait en quoi Kohorn s'étoit conformé à ces principes et les fautes qu'il avoit commises en suivant des vieilles routines. Il mettoit Vauban fort au dessus de Kohorn, mais il predisoit qu'il changeroit une seconde fois de Système, et l'évenement a justifié sa prédiction. Tous ces arguments étoient soutenus par une servante [*sic*] Théorie, et de plus par des détails de construction et de localité mais surtout par des calculs effrayant même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eût écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts que d'abord il n'avoit pas aperçu, et il alla tout tremblant le présenter au Duc qui le lui rendit le lendemain, en lui disant : “ Mon cher neveu le prix est à vous ; je me charge de faire parvenir le mémoire ne songez qu'à votre noce elle se fera bientôt. ”

Comme le Géomètre Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, on vient [*sic*] le demander pour les interêts de la horde [*sic*]. Le narrateur remit au lendemain la suite de son histoire, et je passais la journée comme j'avois fait les précédentes.

---

*Quarante Sixième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le narrateur de la veille reprit en ces termes la suite de son histoire.

*Suite de l'histoire du Géomètre*

Je vous ai dit que mon père avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été pleinement satisfait et lui avoit promis que sa noce se feroit en peu de tems. Mon père transporté de joye se jetta aux pieds du Duc et lui dit : “ Ayez la bonté de faire venir mon frère, mon bonheur ne sera pas complet, si je n'ai celui de l'embrasser après une si longue absence. ”

Le Duc fronca le sourcil et lui dit : “ Je prevois que Carlos nous rebâtera les oreilles de la grandeur de Louis et de la splendeur de sa cour. Mais puisque tu les veux faire venir. ” Mon père baisa la main du Duc et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de Géométrie, l'amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son ame.

Pendant le Roi à qui le projet de fortification tenoit fort à cœur ordonna que tous les memoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l'emporta tout d'une voix. Il recut du ministre une lettre qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi, Sa Majesté desiroit qu'il demanda lui même une récompense. Dans une lettre adressée au Duc. Le même Ministre fesoit entendre que si le jeune homme demandoit, la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peut être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc qui lui communiqua celle qu'il avoit recue. Mon père déclara qu'il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu'il ne croyoit pas encore mériter et il conjura le Duc, s'y refusa [*sic*] lui même de la réponse au Ministre. Le Duc s'y refusa. “ C'est à vous /:dit il:/ que le Ministre écrit et c'est à vous de répondre. Surement le Ministre a ses raisons. Dans la lettre qu'il m'écrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu'on veut mettre sous les yeux de sa majesté une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de manière à ne pas y faire paroître trop de présomption. ” Et après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau et écrivit la lettre suivante :

Monseigneur !

La satisfaction du Roi qui m'est annoncée par Votre Excellence, est une récompense qui doit suffire à tout noble castillan.

Cependant encouragé par vos bontés, j'ose demander l'agrément de Sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez, heritiere des biens et titres de notre maison. Cet établissement ne ralantira point mon zèle pour le Service de Sa Majesté. Heureux si je puis un jour mériter par mes travaux la charge de colonel général d'Artillerie, que plusieurs de mes ancêtres ont exercé avec honneur.

de Votre Excellence &c.

Mon père remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui, et la copia mot pour mot. Mais au moment, d'y mettre la signature, il entendit qu'on crioit dans la cour “ Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé.

— Qui mon frère, ou est-il ? que je l'embrasse.

— Signez donc /:dit le courier qui devoit porter la lettre au ministre:/ ”

Mon pere plein de sa joye et pressé par le courier, signa Carlos Velasquez, au lieu de Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frère

Les deux freres s'embrasserent en effet, mais Don Carlos, se reculant aussitôt se prit à rire de toutes ses forces “ Mon cher Henrique /:dit-il:/ tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la Comedie Italiene. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe, mais c'est égal, allons voir le bon homme. ”

Ils monterent chez le vieux Duc et Don Carlos penda [*sic*] l'étouffer en l'embrassant, ce qui étoit

alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit : “ Mon cher Oncle, ce bon homme d’ambassadeur, m’a donné une lettre pour vous, mais j’ai eu soin de l’oublier chez mon baigneur, au reste c’est égal. Gramont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos /:dit le Duc:/ je ne connois aucun de ces messieurs.

— Tant pis pour vous, /:reprit Carlos:/ Ils sont fort bons à connoître. Mais où donc est ma future, belle sœur, elle doit être fort aimable. ”

Blanche entra dans cet instant. Carlos s’avança vers elle d’un air dégagé, et lui dit : “ Ma divine sœur Chez nous à Paris la coutume est d’embrasser les femmes. ” Et il l’embrassa en effet, au grand étonnement de Henrique, qui n’avoit jamais vu Blanche, qu’au milieu de ces Duegnes et n’avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit : “ Allez quitter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir. Rappelez vous, que ce qui passe pour gentillesse de l’autre côté des Pyrénées passe ici pour impertinence. ”

Don Carlos sans se déconcerter lui répondit : “ Mon cher oncle. Je vais mettre le nouvel uniforme, que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu’il fait. J’engage ma belle cousine pour une Sarabande C’est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos Français en ont fait. ”

Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en fredonnant un air de Lully. Henrique très affligé de ses travers voulut l’excuser auprès du Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile car le Duc étoit déjà trop prevenu contre lui, et Blanche ne l’étoit pas du tout.

Enfin le col [*sic*] comença. Blanche y parut habillée non pas à l’Espagnole, mais à la Française, ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l’ambassadeur, cependant on ne laissa pas que de s’ettoner.

Don Carlos se fit longtemps attendre. Enfin il parut habillé comme on l’étoit à la cour de Louis XIV. Il avoit un juste au Corps de velours bleu, brodé en argent, echarpe blanche, brodée de même, aiguillettes pareilles, rabât en point d’alençon et une peruque blonde d’un enorme volume. Cet ajustement qui étoit magnifique en lui même, le paroissoit d’autant plus que nos derniers rois de la maison d’Autriche avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. On avoit même abandonné la fraize qui l’auroit un peu relevé, pour la Gonille, telle que vous la voyez porter aujourd’hui aux alguazils et autres homme de loi. Ce qui ressembloit véritablement à l’habit de Scaramouche, comme l’avoit très bien observé Don Carlos.

Notre étourdi déjà très différent par ses habits des cavaliers Espagnols, s’en distinguoit encore plus par la manière, dont il entra dans la Sale. D’abord il ne salua ni ne fit de politesse à qui que ce fut. Mais du plus loin qu’on put l’entendre, il cria aux musiciens : “ Taisez vous Marauts ? Si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donnerai de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions qu’il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la Sale, pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche qui avoit infiniment de graces naturelles se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie, toutes les femmes se leverent à la fois et firent compliment à Blanche. Mais tout en la comblant d’eloges. Elles tournoient les yeux sur Carlos de manière à lui faire comprendre, qu’il étoit lui le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s’y trompa point, et le suffrage secret des femmes réleva a ses yeux le merite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quitta plus Blanche, et lorsque son frère vouloit l’approcher, il lui disoit. “ Henrique mon ami, vas t’en un peu calculer quelque Courbe, tu auras tout le tems d’ennuyer Blanche quand elle sera ta femme. ”

Blanche par des rires immodérés encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique, se retiroit confus. Lorsque le souper fut servi Don Carlos donna la main à Blanche et fut replacéz [*sic*] avec elle, au haut de la table. Le duc fronca le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère. Don Carlos, pendant le souper, entretient [*sic*] la société des fetes que donnoit Louis. Surtout du nouveau balet : *les galanteries dans l’Olympe* ou ce prince avoit représenté lui même le

personnage du Soleil. Il dit qu'il savoit parfaitement ce pas. Que Blanche feroit le rôle de Diane. Il distribua également les autres rôles et avant qu'on se leva de table. Le balet étoit arrangé. Henrique quitta le bal et Blanche ne s'aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche à l'heure accoutumée. Il l'a trouva répétant un pas avec Carlos. Trois semaines se passerent ainsi. Le duc étoit devenu sombre et chagrin. Henrique devoit ses douleurs. Carlos disoit mille impertinences que les femmes de la ville recueilloient comme autant d'oracles. Blanche avoit la tête remplie des modes de Paris, du balet de l'Olympe. Elle ne scavoit pas un môt de ce qui se passoit autour d'elle.

Un jour comme on étoit a table. Carlos reçût une dèpeche de la cour. C'étoit une lettre du Ministre Il la lut tout haut, elle étoit ainsi concus.

Seigneur Don Carlos de Velasquez.

Le Roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez, confirme la Grandesse, et vous donne la charge de colonel général d'Artillerie.

Votre affectionné &c.

“ Qu'est ceci ? /:dit le Duc furieux:/ Qu'est-ce que le nom de Carlos fait ici. C'est Henrique que Blanche doit épouser. ”

Mon père pria le Duc de l'ecouter avec patience puis il lui dit : “ Monseigneur ! J'ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien. Mais je suis sur, qu'il n'y a pas de sa faute, ou plustôt il n'y a de la faute de personne. Ce changement de nom entroit dans les vues de la providence. En effet Monseigneur vous devez vous etre aperçu que Blanche n'a aucune inclination pour moi, et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main, ses bien, ses titres lui appartient, et je n'y ai aucun droit. ”

Le Duc s'adressa à sa fille et lui dit : “ Blanche que dois-je croire de tout ceci ? ” Blanche s'évanouit pleura et finit par avouer qu'elle aimoit Don Carlos.

Le Duc au desespoir dit à mon père “ S'il t'a enlevé ta maitresse Il ne peut t'enlever la charge de Colonel général. C'est toi qui l'as méritée et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Monseigneur /:repondit Henrique:/ tout votre bien appartient à votre fille. Pour ce qui est à [sic] la Charge de Colonel général, le Roi l'a donnée à mon frère et certes il a bien fait, car l'état ou se trouve mon ame, ne permet de servir ni dans ce grade ni dans aucun autre. Permettez moi de me retirer. J'irai dans quelque saint asyle repandre ma douleur aux pieds des autels et l'offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ” Mon père quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa Blanche, la noce se fit sans bruit, le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche tout en desesperant son père s'affligeoit des maux qu'elle avoit cause, et Carlos malgré son effronterie habituelle se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

Le Duc tomba serieusement malade. Il envoya son homme de confiance Alvar, dans le couvent des camaldules pour avoir la permission de faire venir en ville le novice Henrique. Alvar se rendit au couvent, et s'acquitta de sa commission. Les Camaldules ne lui répondirent point, parce qu'il ne leur est point permis de parler, mais ils le conduisirent dans la celule du novice. Mon père étoit couché, sur la paille nud, et enchainé par le milieu du corps. Il reconnut Alvar, et lui dit “ Ami Alvar, comment trouves-tu la sarabande, que j'ai dansé hier. Louis quatorze en a été content ? Ces marauts de musiciens ont mal joué, et Blanche qu'en dit elle ? Blanche ! Blanche ! malheureux repons moi ! ” Alors mon père agita ses chaines se tordit le bras et tomba dans un affreux accès de rage. — Alvar se retira en fondant en larmes et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goûte du Duc lui remonta dans l'estomac et l'on désespara de ses jours. Près de mourir il se tourna du côté de sa fille et lui dit : “ Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. ” Ce furent ses dernieres parolles, elles s'insinuerent dans l'âme de Blanche, comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse melancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune epouse, ne pouvant y parvenir il l'abandonna à sa tristesse et fit venir de Paris une fameuse courtisane appellée la Jardin. Blanche se retira dans un couvant

La charge de Colonel général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de

l'exercer, mais ne pouvant en venir à son honneur, il donna sa démission et demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand Chambellan, et il s'établit à Madrid avec la Jardin.

Mon père passa trois ans chez les Camaldules. Ces bons pères par des soins assidus, et une patience Angélique parvinrent à lui rendre la raison, alors il alla à Madrid et se fit annoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer et lui dit : “ Seigneur Don Henrique, Votre affaire est venue à la connaissance du Roi qui m'en a voulu de la méprise ainsi qu'à mes bureaux. Mais je lui ai montrée Votre lettre signée Don Carlos Velasquez. Je l'ai serrée précieusement et tenez la voilà. Dite moi s'il vous plait pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom. ”

Mon père prit la lettre reconnût son écriture et dit au Ministre. “ Je me rappelle qu'à l'instant où je signais cette lettre, on vint m'annoncer l'arrivée de mon frère. La joie que j'en ai ressentie m'aura fait mettre le nom de mon frère à la place du mien, mais ce n'étoit pas cette méprise qui a causé mon malheur. Lors même que le brevet eût été expédié en mon nom, je n'aurois pas été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise, et je me crois en état de remplir les vues que Sa Majesté avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique /:dit le Ministre:/ Tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau, et à la cour nous n'avons pas coutume de rappeler les choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir est la place de Commandant à cente [sic]. C'est là tout ce que j'ai de vaquant. Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue que cette place est au dessous de vos talents, et à votre âge il est cruel de se confiner sur un rocher de l'Afrique

— C'est la précisément /:repondit mon père:/ ce qui me fait accepter ce poste. Je croirai, quittant l'Europe, échapper à la cruelle influence de ma destinée, et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y pourrai trouver le bonheur et la paix, sous l'influence d'astres plus favorables. ” Mon père se hâta de prendre ses provisions de commandant, ensuite il alla s'embarquer à Algésiras et arriva heureusement à Centa. En y débarquant il éprouva un sentiment délicieux. Il lui sembla toucher au port après de longs orages

Le premier soin du nouveau Commandant fut de bien connaître tous ses devoirs, non seulement pour les remplir, mais pour faire mieux s'il étoit possible. Quelque goût qu'il eut pour les fortifications, il s'occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d'ennemis barbares, étoit toujours assez forte pour leurs résister. Mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible. Renonçant pour y réussir à bien des avantages et profits dont les Commandants avoient joui jusqu'à alors.

Cette conduite le rendit l'idole de la petite Colonie Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d'Etat, qui étoient sous sa garde, et quelque fois il s'écarta en leur faveur de la stricte règle qui lui étoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Centa aussi bien que possible, Mon père recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon père en plaisantant les appelloit Eleocle et Polynire [sic]. Mais au fond il prenoit à cette guerre le plus vif intérêt. Souvent il se melloit au combat par des écrits anonymes, qui, fournissoient à l'un ou l'autre parti des secours inattendus. Lorsque le grand problème des Yso-périmètres, fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands géomètres. Mon père leur fit parvenir des méthodes d'Analyse, qu'on peut regarder comme des Chef d'œuvres d'invention, mais on n'imagina point que leur auteur put se résoudre à garder l'incognito, et l'on ne manqua point de les attribuer tantôt à l'un tantôt à l'autre de[s] deux frères. On se trompoit, mon père aimoit les sciences et non pas la réputation qu'elles donnent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide. Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complète, son frère resta maître du champ de bataille, mon père vit bien qu'il s'étoit trompé en ne considérant qu'un élément de la courbe, mais il ne voulût point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix ; il déclara la guerre au marquis de l'hôpital et quelques années plus tard à Neuton lui même. Le sujet de ces dernières hostilités étoit l'analyse infinitésimale, que Leybnitz avoit inventé en même



tems que Neuvton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père, passa les plus belles années de sa vie, à considerer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde, combattoient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Pendant la passion que mon père avoit pour les sciences exactes, ne l'empêchoient pas d'en cultiver d'autres. Les rochers de Centa, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près à la nature des plantes, et forment la transition entre ces deux regnes. Mon père en avoit toujours quelques uns enfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Les recherches dans la Physique n'étoient pas moins interessantes ; Jean Rey chimiste françois dont les ouvrages ont paru en 1630, avoit eû des idées lumineuses sur les chaux metalliques, Robert Boyle et son élève Majow avoient poussé plus loin les expériences. Mon père les avoit répétées et perfectionnées. Mon père avoit encore une bibliotheque complète de tous ces ouvrages de l'antiquité qu'on peut régarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection à dessein d'appuyer par les faits les principes de probabilité, développés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulée : *arts conjectandi*. Je vous en ai dit quelque chose, l'autre jour. Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la meditation étoit presque toujours enfermé chez lui. L'attention continuelle de son esprit, lui fesoit oublier cette cruelle époque de sa vie, où sa raison même avoit succombée sous le fait du malheur. Mais souvent le cœur reprenoit tous ses droits, ce qui arrivoit sur tout vers le soir, lorsque sa tête s'étoit épuisé par le travail de la journée. Alors, comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montoit sur sa terrasse, il regardoit la mer, et l'horisont borné au loin par les cotes de l'Espagne. Cette vue lui rappelloit les jours de gloire, où cheri de sa famille, aimé de sa maitresse, admiré des hommes de mérite, il croyoit avoir reuni tout le bonheur accordé aux humains Epoque brillante où son ame enflammée du feu de la jeunesse éclairée des lumieres de l'âge mur, s'ouvroit à la fois à tous les sentiments qui font les delices de la vie, ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain, ensuite il se representoit son frère lui enlevant sa maitresse, ses biens, ses honneurs, et lui étendu sur la paille et privé de raison. Quelque fois il prenoit sa guitare et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit decidée Blanche en faveur de Don Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Quinze ans se passerent ainsi.

Un soir le Lieutenant de Roi ayant a faire à mon père, vint chez lui, et le trouva dans un de ses accès de melancolie. Après y avoir un peu réfléchi, il lui dit : “ Notre cher Commandant, je vous prie de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux. Vous souffrez, ce n'est point un secret. Nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans, lorsque vous vintes à Cento, et depuis lors il ne s'est point passé de jour, où elle n'ait entendu parler de vous, avec admiration, car vous etes le génie tutelaire de notre petite colonie. Souvent Inez m'a dit “ Si notre cher Commandant sent si fort ses peines, c'est que personne ne les partage. ” Venez nous voir cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer. ” Mon père se laissa conduire chez Inez de Codansa, l'épousa et je suis né dans la première année de leur mariage.

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras, et levant les yeux au ciel, il dit cette priere : “ Oh puissance incommensurable qui as l'immensité pour exposant ! Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O ! mon Dieu, voila encore un etre sensible que tu as jetté dans l'espace. S'il doit etre aussi miserable que l'a été son père. Puisse ta bonté le marquer du signe de la s[o]ustraction. ”

Après cette priere mon père me serra contre son cœur et dit : “ Non mon pauvre enfant, tu ne sera point malheureux comme je l'ai été. Je jure le saint nom de dieux que jamais je ne t'enseignerai les mathematiques, mais tu sauras la Sarabande, le balet de Louis XIV, et toutes les impertinences, qui parviendront à ma connaissance. ” Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathematiques, et de me donner une connaissance aprofondie de la Sarabande. Et bien c'est l'inverse qui a lieu, car je me trouve avoir une grande connaissance des sciences exactes, et

je n'ai jamais pu apprendre je ne dis pas la Sarabande, qui n'est plus de mode, mais aucune autre danse. A la verité voyant danser des contredanses angloises, j'en ai trouvé deux dont les figures pouvoient etre representées par des formules, mais je n'ai pu parvenir à les danser moi même.

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, le Chef Boemien, le pria d'en remettre la suite au lendemain, et la journée se passa a peuprès comme les précédentes.

### *Quarante et septieme Journée.*

On se rassambla à l'heure accoutumée, on demanda à Velasquez la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes.

#### *Suite de l'histoire de Velasquèz.*

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né, et comme quoi mon père, m'avoit pris dans ses bras, et avoit fait sur moi une prière géométrique, et avoit ensuite juré qu'il ne m'apprendroit pas la géométrie.

Environs six semaines après ma naissance, mon père, vit entrer dans le port un petit Chebek, qui ayant jetté l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age et vetu comme l'étoient les officiers du Duc Velasquez, c'est à dire en juste au corps verd, passéments d'or et d'ecarlate, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'épée pendue au baudrier. Mon père prit son télescope, et crut reconnoître le vieux Alvarez. C'étoit lui même en effet. Il avoit de la peine à marcher. Mon père courut au port. Il embrassa son vieux serviteur et tous les deux manquerent mourir de l'impression qu'ils éprouverent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon pere, qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Ursulines, et il lui remit une lettre concue en ces termes :

Seigneur Don Henrique,

Une infortunée, qui a causé la mort de son père et fait le malheur de votre vie, ose se rappeler à votre mémoire.

En proye aux remords, je m'étois vouée, à des penitence dont l'austerité eut raproché le terme. Alvar m'a representé, que ma mort rendant au Duc sa liberté, pouvoit aussi lui donner des heritiers et qu'en prolongeant mes jours, je pouvois au contraire, vous conserver son héritage. Cette consideration m'a déterminée à vivre. Je renonçai aux jeunes austeres. Je quittai le Silice, et je bornai ma pénitence à la retraite et à la prière.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs fois j'ai cru, qu'il vous mettroit en possession des titres et biens de notre maison. Mais le Ciel veut apparemment vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talents. J'apprens que vous avez un fils. Peut-etre pourai-je lui conserver les avantages, dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses interêts et sur les votres. Les fiefs allodiaux de notre maison, ont toujours appartenu à la branche cadete, mais comme vous ne les réclamiez point on les a joint à ceux qui avoient été destiné à mon entretien. Le révenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangement que vous croirez convenables. Des motifs qui tiennent au caractère du Duc Velasquez m'ont empêché de vous faire cette restitution plus tôt. Adieu Seigneur Don Henrique. Il n'y a point de jour, où je n'eleve ma voix penitente et n'apelle les bénédictions du ciel sur vous et sur votre heureuse épouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit, le pouvoir que les souvenirs exercoient sur l'ame de Don Henrique, et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir révenir à ses occupations favorites, mais les soins de son epouse l'affection qu'il me portait et plus que tout cela, la résolution générale des équations dont les géometres commençoient à s'occuper. Enfin toutes ces causes réunies, eurent l'effet de rendre à son âme du réssort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu, lui permit aussi d'augmenter sa bibliotheque et son cabinet de physique, très bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se livra à son penchant pour la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Cento un seul individu, qui fut veritablement à plaindre, par ce que mon père employoit toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance

honette. Le détail que je pourrais vous en faire, vous intéresserait sûrement, mais je n'oublie pas, que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois pas sortir de l'énoncé de ma proposition. Autant que je m'en rappelle la curiosité a été ma première passion On ne voit dans les rues de Centa ni chevaux ni voitures, et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je voulois. Je satisfaisois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour.

J'entrais même dans toutes les maisons, dans les arsenaux les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivant les portefaix, questionnant les passants. Partout on s'amusoit de ma curiosité, partout on s'empressoit à la satisfaire, mais il n'en n'étoit pas de même dans la maison paternelle.

Mon père avoit fait bâtir, dans une cour de sa maison un pavillon séparé, où il avoit sa bibliothèque son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'étoit interdite. Je ne m'en embarassai pas beaucoup dans les commencements, mais ensuite cette prohibition excitant ma curiosité, fut je crois un puissant aiguillon, qui hâta mes pas dans la carrière des sciences. La première science à laquelle je m'appliquai fut la Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer près d'un rocher où l'eau étoit dans les tems calmes aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins, et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation il l'emportoit chez lui. Les enfans sont imitateurs, et je devins conchyologiste. Mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, piqué par les oursins, brûlé par les ortie de mer. Les inconvéniens me dégoutèrent de l'histoire naturelle, et je m'attachai à la Physique.

Mon père avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder, ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonnier à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passai presque tout mon tems chez cet apprenti mechanicien, et je l'aidai dans son travail. J'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle. Je ne savais lire ni écrire.

J'avois pourtant huit ans finis, mais mon père disoit, que pourvu, que je susse signer mon nom et danser la Sarabande, il ne m'en falloit pas davantage. Nous avions à Centa un vieux prêtre rélégué pour, je ne sais quelle intrigue de cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde, et venoit souvent nous voir. Ce bon eclesiastique voyant que j'étois si fort négligé, représenta à mon père qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner. Mon père y consentit, sous ce prétexte, le père Anzeleme m'apprit à lire écrire et compter. Mes progres furent rapides, surtout dans l'Arithmetique, ou je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'atteignis ainsi ma douzième année, et pour mon âge j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardais bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela m'arrivoit il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère et de me dire : " Apprends à danser la Sarabande mon ami, apprends à danser la Sarabande, et laisse la des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux. " Alors ma mère me fesoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table, et que mon père me recommandoit encore de sacrifier aux grâces, nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de réverences de suite, après quoi, voulant faire je ne sais quelle pirouette il heurta un domestique qui portoit la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se seroit confondu en excuses, l'étranger n'en fit point, il fit autant d'éclats de rire, qu'il avoit fait de reverences.. Après quoi il nous dit en très mauvais espagnol, Qu'il s'appelloit le marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la France, pour une affaire d'honneur, et qu'il nous prioit de lui donner un asyle jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencour n'eut pas plutôt terminé son compliment, que mon père se levant avec une extrême vivacité lui dit : " Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'attendois depuis longtems. Regardez ma maison comme la votre, et daignez seulement donner quelques soins à l'éducation de mon fils. S'il peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des peres. " Si Folencour eût su les sens que mon père attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en n'eut peutetre pas été très flaté, mais il prit son compliment dans le sens le plus literal, et en parut fort content. Il en redoubla même d'impertinence, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mère et à l'âge de mon père, qui cependant ne se lassoit pas de lui applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diné, mon père demanda au Marquis, s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande. Au lieu

de répondre mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit encore fait, et lorsqu'après les plus grands éclats il fut enfin revenu à lui même, il nous assura que depuis vingt siècles, on ne dansoit plus la Sarabande, mais seulement le passe-piéd et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instruments, que les maîtres de danse appellent pochete, et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu'il eût fini, mon père lui dit d'un air fort sérieux : “ Monsieur le Marquis, vous jouez la d'un instrument que peu d'hommes de qualité savent manier, et vous feriez croire que vous aviez été maître de Danse. Au surplus vous en seriez même plus prôpre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer des demain à former mon fils, et le rendre tout à fait semblable à un Seigneur de la cour de France. ”

Folencour convint que divers malheurs, l'avoient forcé à faire quelque tems l'état de maître de danse, mais que n'en n'étant pas moins homme de condition, il n'en seroit que plus propre à former un jeune Seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain ma première leçon de danse et de belles manières. Mais auparavant je dois vous parler d'une conversation que mon père eût le même soir avec son beau père. Je n'y avois guère pensé depuis, mais dans ce moment elle me revient à l'esprit et peut être pourra-t-elle vous intéresser.

La curiosité me retenant ce jour là auprès de mon nouveau mentor, je ne songeai point à courir les rues, et passant auprès du cabinet de mon père j'entendis qu'élevant la voix avec emportement il disoit à Cadanza “ Mon cher beau père, je vous en avertis pour la dernière fois, si vous continuez vos envoys dans l'intérieur de l'Afrique, je vous dénoncerai au Ministre.

— Mon cher beau fils /:répondit Cadanza:/ Si vous voulez entrer dans nos mystères rien ne sera plus aisé. Ma mère étoit une gomelez, et le même sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza /:reprit mon père:/ je commande ici pour le Roi, et je n'ai que faire des Gomelez et de leurs secrets. Soyez sur que dès demain je rendrai compte au Ministre de notre conversation.

— Et vous /:dit Cadanza:/ soyez sur que le ministre vous défendra, de lui faire à l'avenir de rapports sur ce qui nous regarde. ”

Leur conversation, n'alla pas plus loin. Le secret des gomélez m'occupa tout ce jour et une partie de la nuit. Mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma première leçon de danse, qui tourna tout autrement qu'il ne l'avoit espéré, et dont l'effet fut de diriger toutes mes idées du côté des mathématiques. Mon père voulut assister à cette première leçon et que ma mère y fut aussi présente. Folencour encouragé par de tels égards, oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un homme de qualité et fit un assez long discours en l'honneur de la danse qu'il appella son art. Ensuite il observa que j'avois les pieds en dedans et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et tout à fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors, et j'essayai de marcher suivant cette méthode qui étoit réellement contraire aux lois de l'équilibre. Folencour ne s'en contenta point. Il exigea encore que j'eusse les pointes basses. Enfin emporté par l'impatience et la malice, il me poussa par derrière. Je tombai sur le nez et me fit beaucoup de mal. Folencour ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin d'en faire, il s'emporta contre moi, et dit les choses les plus désagréables, avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenance, s'il eût mieux su l'espagnol. J'étois accoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Centa. Les propos de Folencour me parurent des outrages, que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui. Je pris sa pochette. Je la brisai contre terre et jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier.

Mon père ne me gronda point, il se leva gravement me prit par la main, me conduisit à une sale basse, qui étoit à une extrémité de la cour et ferma la porte sur moi en me disant “ Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour apprendre à danser. ”

Accoutumé comme je l'étois à la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai longtems et tout en pleurant, je tournai les yeux vers une grande fenêtre carrée la seule, qu'il y eût dans cette sale basse, et je me mis à en compter les vitres qui étoient petites et quarées. Il y en avoit 26 dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons du bon père Anselme dont la science n'alloit pas au de là de la multiplication.

Je multipliai les carreaux de la hauteur par ceux de la basse, et je vis avec surprise que j'avois le nombre général de mes vitres. Mes sanglôts furent moins fréquents. Ma douleur moins vive. Je réfis

mon calcul en ometant tantôt une bande de vitres, tantôt deux. Soit de la hauteur, soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'étoit qu'une addition repetée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs.

Je repettai mon operation sur les carraux de pierre dont la sale étoit pavée. Elle me reussit également bien. Je ne pleurois plus, mon cœur palpitoit de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point, sans ressentir quelque émotion.

Vers les midi ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux desirs de mon père, et de prendre des leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon, et de ne plus s'embarasser de moi, parceque je me trouvois très bien dans cette sale basse. Ma mère me quitta avec l'air de la surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandé. Alors je me livrai à mes calculs, avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je fesois les plus grandes découvertes. En effet les propriétés des nombres étoient de veritables découvertes pour moi, qui n'en n'avois aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim, je rompis mon pain noir, et je vis que ma mère y avoit renfermé un poulet rôti, avec un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumière et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai un carau par la moitié. Je vis que le produit de la moitié étoit un quart en surface. Je partageai le coté en trois, et j'eus une neuvième, ce qui m'éclaira sur la nature des fractions, je m'en assurai encore mieux lorsque je multipliai deux et demi, par deux et demi et qu'à côté du quaré de deux j'obtins une équere dont la valeur étoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres, je vis qu'en multipliant un nombre par lui même et quarant ce produit, j'obtenois le même résultat qu'en multipliant le nombre trois fois. Toutes mes belles découvertes, n'étoient point exprimées en langage Algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particulière, qui avoit rapport aux caraux de ma fenêtre et qui ne manquoit ni d'élégance ni de précision.

Enfin le dixième jour de ma prison, ma mère m'a apportoit [*sic*] mon diner, et me dit " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre ; Folencour a été reconnu pour un déserteur. Ton père qui a la désertion en horreur l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de ta prison. " Je reçus la nouvelle de ma délivrance avec une indifférence qui surprit ma mère. Mon père la suivit d'assès près. Il confirma ce qu'elle avoit dit, puis il ajouta, qu'il avoit écrit à ses amis Cassini et Hadley, pour leur demander les figures des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rappelloit très bien de la manière dont son frère entroit en pirouetant dans une Chambre, et c'étoit cela surtout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon père apperçut un cahier qui sortoit de ma poche, et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes, qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. La surpris[e] augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échappa point. Mon père suivit attentivement le fil de mes decouvertes. Après quoi il me dit : " Si à cette fenêtre qui a vingt six caraux en tous sens, j'en ajoutois deux par en bas, et que je voulusse lui conserver la forme quarée. Combien y auroit il de caraux ajoutés ? "

Je repondis sans hesiter : " Vous auriez sur le même côté, et par en haut deux band[e]s, de cinquante deux caraux chacune, et de plus un petit caré de quatre caraux, sur le coin qui touche aux deux bandes. "

A cette réponse mon père eprouva une joye très vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit : " Mais si j'ajoutois à la base de la fenêtre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré résultant ? "

Je réfléchis un instant et puis je dis : " Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les cotés de la fenetre, et quant au caré du coin il seroit si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée. "

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de sa chaise. Joignit ses mains leva les yeux au ciel et dit :

“ Oh mon Dieu ! vous le voyez, il a deviné la loix du binome et si je le laisse faire il devinera le calcul différentiel. ”

L'état ou je voyois mon père m'effraya. Je defis sa cravate, j'appellai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit : “ Mon cher enfant. Laisse la tes calculs, apprens la Sarabande, mon fils apprens la Sarabande. ”

Il ne fut plus question de prison, je fis de le même soir le tour des remparts de Centa, et tout en promenant je repetois en moi même : “ Il a trouvé la loi du binome. Il a trouvé la loi du binome. ”

Je puis dire, que des lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les Mathématiques. Mon père avoit juré de ne jamais permettre que je les apprissse. Mais un jour je trouvai sous mes pièds l'arithmétique universelle du Chevalier Don Isaac Nevton, et je ne puis m'empêcher de croire, que mon père ne l'ait égaré presque à dessein quelquefois aussi je trouvois la bibliotheque couverte [*sic*], et je ne manquois pas d'en profiter. Mais d'autres fois aussi mon père prétendoit me former pour le monde ; il me faisoit piroueter en entrant dans une chambre, fredonoit un air, fesoit semblant d'avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes et me disoit : “ Mon ami tu n'as pas été crée pour l'impertinence tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. ”

Quinze années se passerent, sans que rien troubla l'uniformité de nôtre vie, qui pourtant étoit très variée pour mon père et pour moi, par les nouvelles connoissances dont nous nous enrichissions tous les jours. Mon père avoit même quitté avec moi son ancienne reserve. En effet il ne m'avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible, pour que je ne susse que la Sarabande. Il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords à causer avec moi sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Les sortes de conversations avoient toujours l'effet de ranimer mon zele et redoubler mon application.

Rien n'eut manqué à ma félicité, si j'eusse conservé ma mère, l'année passée une maladie violente l'enleva à notre tendresse. Mon père prit alors dans sa maison une sœur de sa defunte femme, appelée Donna Antonia de Poneras, agée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'étoit pas du même lit que ma mère. Lorsque Monsieur de Cadanza eût marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier, sa seconde femme mourut au bout de six ans, mettant au monde une fille qu'on appella Antonia. Celle-ci épousa dans la suite Don Gonsalve de Poneras, qui mourut dans la première année de leur mariage.

Cette jeune et jolie tante prit donc possession de l'appartement de ma mère, et du gouvernement de notre maison, dont elle s'acquitta asses bien. Elle avoit surtout beaucoup d'attention pour moi. Elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, me demandoit si je voulois du Chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étoient souvent très désagréables, parcequelles interrompoient mes calculs. Quand par hasard Dona Antonia ne venoit pas, sa femme de chambre la remplacoit. C'étoit une fille du même âge que sa maitresse, et de la même humeur. Son nom étoit Marica. Cependant je n'étois pas toujours leur dupe. J'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, des que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenois mon calcul, des qu'elle étoit sortie.

Un jour que je cherchois un logarythme, Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à côté de ma table. Ensuite elle se plaignit de la chaleur. Ota le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine, le plia et le mit sur le dossier de son fauteuil Jugeant à tous ces arrangements, qu'elle alloit faire une longue séance. J'arrêtai mon calcul, je fermai mes tables, et je me mis à faire quelques réflexions sur la nature des logarythmes et sur la peine extrême que la confection des tables avoit du couter au celebre Don Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier, passa deriere ma chaise mit ses deux mains sur mes yeux et me dit : “ Aprèsent calculéz Monsieur le Géomètre. ”

Ce propos de ma tante me parut renfermer un véritable défi. Ayant fait récemment un grand usage des tables. Beaucoup de logarythmes étoient restés gravés dans ma mémoire. Je les savois comme l'on dit par cœur. Il me vint [*sic*] tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarythme. J'en trouvai trois dont les logarythmes m'étoient connus. Je les additionnai de tête, puis tout à coup me débarassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarythme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre en me disant avec

assez d'impolitesse : “ Le sôt homme qu'un Géomètre. ” Peut-etre vouloit elle me reprocher que ma methode ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseurs que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avois fait prouvoit neanmoins une grande habitude du calcul et ce n'etoit surement pas le moment de dire que je fusse un sot. Bientôt après vint la suivante Marica, qui voulût me pincer et me chatouiller, mais j'avois sur le cœur le propos de sa maitresse, et je la renvoyai un peu brutalement.

Maintenant le fil de ma narration me conduit à une époque de ma vie remarquable par le nouvel employ que je commencai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant, qu'il vient un instant ou frappé de quelque principe, il en étend les conséquences et donne, comme on dit dans un Système. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et acheve d'acquiescer ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses forces [*sic*], les reunit, les classes. S'il ne reunit [*sic*] point à établir son système, ou même à se convaincre de sa réalité. Du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'étoit avant de l'avoir conçu, et il en recueille quelque vérités qui n'avoient pas encore été appercues. L'instant de faire un système étoit donc venu pour moi, et voici l'occasion qui m'en fit naître la première idée.

Un soir que je travaillois après soupé et que j'avois achevé une différenciation très délicate. Je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise. Elle me dit : “ Mon cher neveu je ne puis dormir, tant que je vois de la lumière dans votre chambre et puisque votre géométrie est une si belle chose. Je veux que vous me l'appreniez. ”

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit. Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisième lorsque, ma tante m'arrachant mon ardoise me dit : “ Mon nigaud de neveu. La géométrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait les enfants ? ”

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y réfléchissant je crus comprendre que peut-etre elle me demandoit une expression générale qui répondit à tous les modes de reproductions employes par la nature depuis le cedre jusqu'au Lichen, et depuis la balaine jusqu'aux animalcules microscopiques. Je me rappelai en même tems des réflexions que j'avois faites sur le plus ou le moins c'est à dire les nombre des idées de chaque animal, dont j'avois trouvé la première cause en remontant à la génération, gestation, éducation. Enfin j'avois eû l'idée d'une notation particulière, qui eût désigné pour tout le regne animal, les actions du même genre mais de valeurs supérieures. Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir le lieu géométrique de nos idées et de l'action qui en résultoit. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature Sufoqué par la foule de mes pensées. Je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir, ce que je fesois.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui commençoit à poindre me donna l'idée de mettre par écrit quelques uns de mes principes. Je tirai donc mes tablêts et tout en écrivant je pris ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arriva, qu'au lieu de prendre à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche, et j'entrai dans le fossé par un poterne. J'étois pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers nôtre maison. Mais au lieu de cela, je pris par un talus qui servoit à passer les canons en cas de sortie, et je me trouvai sur le glacis.

Croyant toujours aller chez moi et toujours grifonnant sur mes tablettes. Je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible. J'avois beau courir je n'arrivois pas ayant pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelque tems je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langue qui est généralement entendue à Centa. Je leur dis que [*sic*] j'étois et les assurai que s'ils me ramenoient à mon père, ils recevraient de lui une rançon honête.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flateur pour les oreilles Arabes. Les Nomades qui m'entouroient se tournerent vers leur chef, d'un air de complaisance, et paroïtroient attendre de lui une réponse qui devoit leur être lucrative. Le Scheik caressa longtems sa barbe d'un air pensif et sérieux, puis il me dit : “ Ecoute jeune Nazareen, nous connoissons ton père qui est un homme craignant dieu. Nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton père, mais que



Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand, il donne la raison, il l'ôte à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante de [la] puissance divine et du néan de la sagesse humaine Les Insensés ignorants le bien et le mal sont comme les types de l'ancien état d'innocence. Ils ont un premier degré de sainteté. Nous leur donnons le nom de Maraboût tout comme aux Saints. Cela est dans les principes de notre religion. Nous croirions donc pecher si nous prénions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol et nous nous retirerons aussitôt. ”

Je vous avoue que le discours du Scheïk me plongea dans la plus extreme consternation. “ Eh quoi /:me dis-je en moi meme:/ Sur les traces de Loke et de Newton, je serois parvenu aux dernieres limites de l'intelligence humaine. Apuyant les principes de l'un des calculs de l'autre. J'aurai assuré quelques uns de mes pas dans les abymes de la metaphysique. Et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des fous, de passer pour un etre dégradé qui n'appartient plus à l'espece humaine. Perisse le calcul differentiel et toutes les integrations ou j'avois attaché ma gloire. ” En disant ces môts je pris mes tablets et les brisai en petits morceaux. Ensuite continuant ma plainte je dis : “ Oh mon père vous aviez bien raison de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginées depuis. ” Puis par un mouvement involontaire, je me mis à répeter quelques pas de Sarabande comme fesoit mon père lorsqu'il se rappelloit ses malheurs.

Les Arabes qui m'avoient vu écrire sur mes tablettes, avec beaucoup d'application, ensuite les briser et danser, dirent avec l'accent de la pitie “ *Hamdullah Allahkerim* dieu est grand louange à Dieu. ” Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, il parut affecté ou distrait. Voyant qu'il avoit de la peine à retrouver le fil de son discours, nous le priames d'en remêtre la suite au lendemain.

## *Quarante et huitième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée. Nous demandâmes à Velasquès la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

### *Suite de l'histoire de Velasquès.*

Je vous ai dit comment en portant mes réflexions sur l'ordre qui regne dans cet univers, j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme en un foyer et se formèrent en Système. Enfin je vous ai dit comment ayant appris que je passois pour un fou. J'étois tanté [*sic*] d'une extrême exaltation d'esprit dans un profond découragement. Je vous l'avouerai cet état d'abattement fut long et douloureux. Je n'osois lever les yeux sur personne. Les hommes me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causèrent un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus [une] ardoise. Je ne calculois plus. Les fibres de mon cerveau s'étoient détendues. Je ne pensois plus.

Mon père s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems, enfin je lui rapportai le discours du chef Arabe, et je lui avouai la peine que j'éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon père laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent de larmes. Après un long silence, il tourna sur moi des regards pleins de compassion et me dit : “ Oh ! mon fils tu passes donc pour être fou, et moi je l'ai été réellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour blanche ne sont point les causes premières de nos peines. Notre mal vient de plus loin. La nature est tellement féconde et variée dans ses moyens, qu'on la voit emfreindre ses loix les plus constantes. Elle a fait de l'intérêt personnel, le mobile général des actions humaines. Mais dans la foule des humains, elle en produit de bisarement conformés, chez qui l'Egoïsme est à peine perceptible parce qu'ils placent leur affections hors d'eux mêmes. Les uns se passionent pour les sciences d'autres pour le bien public. Ils aiment les découvertes des autres comme s'ils les eussent faites, et les institutions Salamires [*sic*] à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux influe sur toute leur destinée. Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arrêter.

Chez presque tous les hommes l'action du moi, n'est jamais suspendue. Vous retrouvez leur *moi* dans le conseil qu'ils vous donnent, dans les services qu'ils vous rendent, dans les liaisons qu'ils recherchent, dans les amities qu'ils forment. Passionés pour leur intérêt le plus éloigné, indifférent sur tout le reste. Et lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un homme indifférent pour son intérêt, ils ne le peuvent comprendre ils lui s[ou]pçonent des motifs cachés, de l'affectation de la folie. Ils le rejettent de leur sein, ils l'avilissent ils le réleguent sur un rocher de l'Afrique.

Oh ! mon fils tous deux nous appartenons à cette race proscrite. Mais nous avons aussi nos plaisirs et je dois te les faire connoître. J'ai tout tenté pour faire de toi un fat et un sôt, le ciel n'a point couronné mes efforts, et te voila avec une ame sensible et un esprit éclairé Il faut donc que je t'apprenne que nous avons aussi nos jouissances, elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures.

Quelle n'a point été ma satisfaction intérieure, lorsque j'ai vu Don Isaac Newton a prouver [*sic*] un de mes écrits anonymes et desirer en connoître l'auteur. Je ne me nommai point, mais encouragé à de nouveaux efforts j'enrichis mon intelligence d'une foule de pensées nouvelles. J'en étois rempli je ne les pouvois contenir. Je sortois pour les révéler aux rocher de Centa. Je les confiois à la nature, je les offrois en tribut à mon caractère [*sic*]. Le souvenir de ce que j'avois souffert melloit à ces sentiments exaltés des soupirs et des larmes, qui avoient aussi leurs délices. Elles me rappelloient qu'il étoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir. Je m'unissois en idée aux vûes de la providence aux

œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain, mon esprit, ma personne, ma destinée, ne se presentoient point à moi sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble.

Ainsi s'est écoulé l'âge des passions, ensuite j'ai retrouvé le *moi*. Le soins assidus de ta mère m'affectissoient [*sic*] cent fois le jour que j'étois moi l'unique objet de sa tendresse. Mon âme repliée en elle même, s'ouvrit au sentiment de la reconnaissance aux épanchements de l'intimité. Les petits evennements de ton enfance m'ont ensuite entreteenu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui ta mère ne vit plus que dans mon cœur et mon esprit affoibli par les ans ne peut plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain. Mais je vois avec plaisir ce trésor s'accroître tous les jours. Je [me] plais à suivre cet accroissement l'interêt que j'y prens me fait oublier mes infirmités, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence.

Tu vois donc mon fils que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu etois devenu un sôt, comme je l'ai toujours désiré, tu n'aurois pas echappé aux peines de la vie. Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parle de mon frère d'une manière, qui m'a donne plus de compassion que d'envie. Le Duc /:m'a t-il dit:/ connoit la cour, et facilement il en démele l'intrigue. Mais lorsqu'il veut s'élever à l'ambition, il ne tarda pas à se repentir, d'avoir pris un vol trop haut. Il a été ambassadeur et représentoit son maître avec toute la dignité possible, mais à la première affaire epineuse on fut forcé de le rappeler. Vous savez qu'une fois il a été nommé au ministère, et il remplissoit les places vacantes tout comme un autre, mais quelques soins que les premiers comis, missent à lui epargner le travail, son inapplication étoit plus grande encore et il fut obligé de rendre le porte-feuille.

Il n'a maintenant aucun credit, mais il a l'art de faire naître des occasions peu importantes qui le rapprochent du monarque, et lui donnent l'air de la faveur. Au reste l'ennui le tue, il a tout tenté pour lui echapper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'ecrase. Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui même et de sa personne. Mais cet excesif egoïsme l'a rendu si sensible aux moindres contrarietés que l'existence même en est devenue un tourment. Cependant des maladies frequentes l'ont averti que ce *lui même* objet unique de tant de soins pourroit lui echapper un jour et cette idée empoisonne toutes ses jouïssances.

Voila apeuprès ce [que] m'a dit Alvarez. J'en conclus que dans mon obscurité j'ai peut-être été plus heureux, que mon frère au milieu des biens et des honneurs dont il m'a privé. Quant à toi mon fils les habitants de Centa t'ont cru un peu fou. C'est un effet de leur simplicité. Mais un jour, si tu te lances dans le monde, tu ne manquera pas d'eprouver l'injustice et c'est contre elle, qu'il faut te p[r]émunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer, l'insulte à l'insulte. La calomnie à la calomnie, et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les opprobres, n'est pas fait pour les gens de notre espece. Lors donc que tu te verras accablé, retire toi, replie toi, sur toi même. Nouris ton âme de sa propre su[b]stance et tu connoitras le bonheur. ”

Ce discours de mon père fit sur moi la plus profonde impression. Je repris courage et me remis à mon Systeme. Alors aussi je commençai à devenir veritablement distrait. Il étoit rare que j'entendisse, ce qu'on me disoit, à l'exception des derniers mots, qui se gravoient dans ma mémoire, et j'y répondois une ou deux heures, après qu'on m'avoit parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans savoir ou j'allois et j'aurois eu besoin d'un guide, comme les aveugles. Ces distractions ne durent cependant qu'autant de tems qu'il m'en a falu, pour mettre mon système dans un certain ordre et je puis dire que j'en suis aujourd'hui apeuprès corrige.

“ Il m'avoit paru /:dit Rebeca:/ vous voir quelquefois des distractions, mais puisque vous m'apprenez que vous êtes corrigé permettez moi de vous en faire mon compliment.

— Je le reçois avec plaisir /:dit Velasquez:/ car mon Systeme n'eut pas été plutôt achevé qu'un événement inattendu, a produit dans ma destinée un changement tel que maintenant il me sera difficile. Je ne dis pas de faire un système, mais hélas peut-etre ne me sera-t-il pas permis de donner dix a douze heures de suite à un calcul. Enfin Messieurs, le ciel veut que je sois duc de Velasquez Grand d'Espagne et maître d'une fortune considérable.

— Comment, Monsieur le Duc /:dit Rebeca:/ vous nous dites ceci comme un heros [*sic*] d'œuvre dans votre rélation, je crois que bien des gens à votre place auroient commencé par la

— J'avoue /:dit Velasquez:/ qu'un pareil coéficient [*sic*], mais je n'ai pas cru devoir l'indiquer

avant d'y être conduit par l'ordre chronologique. Voici donc ce qui me reste à vous dire. ”

Il y a environs quatre semaines que Diegue Alvarez, fils de l'autre Alvarez, est venu à Centa pour remettre à mon père, une lettre de la Duchesse Blanche. Cette lettre étoit ainsi conçue.

Seigneur Don Henrique !

Ces lignes sont pour vous annoncer que Dieu va peut-être bientôt appeler à lui votre frère le Duc Velasquez.

La constitution particulière de nôtre majorat ne permet point, que vous héritiez d'un frère cadêt et la grandesse doit passer à votre fils. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante ans de pénitence, en lui restituant les biens que mon imprudence vous avez ôté. Ce que je ne puis vous rendre. C'est la gloire où vos talents vous auroient conduit Mais nous sommes tous les deux aux portes de la gloire éternelle, et celle du monde ne peut plus nous toucher. Pardonnez une dernière fois à la coupable Blanche. Et envoyé nous le fils, que le ciel vous a donné. Depuis deux mois je suis la garde malade du Duc. Il desire connoître son héritier.

Blanche de Velasquez

Je puis vous dire que cette lettre repandit la joie dans Centa, tant on me vouloit de bien, mais j'étois loin de partager l'allagresse publique. Centa étoit un monde pour moi, je n'en sortois, que pour me perdre dans les abstractions. Ou si je jetois les yeux au de la des ramparts, dans la vaste contrée des mores, c'étoit comme si j'eusse considéré quelque paysage Ne pouvant m'y promener, la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux. Eh qu'alloi-je faire hors de Centa. Cette ville n'avoit aucun mur où je n'eusse charbonné quelque équation, aucun reposoir, qui ne me rapella quelque méditation, dont le résultat avoit satisfait mon esprit. J'étois à la vérité quelquefois vexé par ma tante Antonia, et par sa servante Marica, mais qu'étoient leurs légères interruptions, auprès des distractions, aux quelles j'allois être condamné. Point de longues méditations et point de calculs. Point de calcul et point de bonheur. Voilà comme je resonnois, cependant il falut partir.

Mon père m'accompagna jusqu'au port. Il joignit ses mains sur ma tête pour me bénir, puis il me dit : “ Oh mon fils, tu vas voir Blanche. Elle n'est plus cette beauté ravissante qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton père. Tu verras des traits effacés par l'âge, altérés par la pénitence. Mais pourquoi pleura-t-elle si longtemps une faute que son père lui avoit pardonné ? Quant à moi je n'eus jamais de ressentiment contre elle. Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux. J'ai fait pendant quarante ans dans ces rochers le bien de quelques bonnes gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus et tous la bénissent. ” Mon père ne pût en dire davantage. Il se sentoit sufoqué par les sanglôts. Tous les habitants de Centa assisterent à mon départ. On pouvoit lire dans leurs yeux le chagrin de me perdre, mêlé à la joie que leur causoit le changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algésiras, d'ou je me rendis à Cordoue, pour coucher ensuite à Anduhar ; l'hôte d'Anduhar me conta, je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain d'assez bonne heure. J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivit. Frappé de l'idée que je n'aurois pas à Madrid le tems de travailler à effectuer [*sic*] quelques calculs, qui n'étoient qu'indiqués dans mon Systeme. Je montois une mule dont le pas égal et lent favorisoit ce genre d'occupation. Je ne sais combien de tems j'employai de cette manière, mais tout à coup ma mule s'arrêta. Je me vis au piéd d'un gibet garni de deux pendus dont les figures sembloient grimacer, ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jettai les yeux autour de moi et je ne vis point mes gens. Je les appellai à grands cris. Ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui étoit devant moi. A la nuit tombante, j'arrivai à une auberge vaste et bien bâtie mais abandonnée et déserte.

Je mis ma mule à l'écurie, et je montai dans une chambre, où je trouvai le reste d'un souper, à savoir un paté de perdrix, du pain et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avois pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur ce paté qui d'ailleurs n'avoit pas de maître. J'étois aussi fort altéré, et je fus [*sic*] peut-être avec trop de précipitation car le vin d'alicante me porta à la tête, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avoit dans la chambre un lit asses propre Je me deshabillai, me couchai et m'endormis, mais

ensuite je ne sais quoi m'éveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonna minuit. J'imaginai qu'il y avait quelque couvent dans les environs et je me proposai d'y aller le lendemain.

Bientôt après j'entendis du bruit dans la cour. Je crus que mes gens étaient arrivés. Mais quelle fut ma surprise en voyant entrer ma tante Antonia avec sa suivante Marica. Celle-ci portait une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avait un cahier à la main. " Mon cher neveu /:me dit elle:/ votre père nous envoie pour vous remettre ce papier qu'il dit important. "

Je pris le papier et je lus sur l'enveloppe : *Démonstration de la quadrature du cercle.*

Je savais que mon père ne s'était jamais occupé de ce problème oiseux. J'ouvris le cahier. Je trouvai que le problème considéré de la manière la plus générale comprenait toute la famille des courbes dont l'équation est  $y$  exposant  $m$ , égal deux  $a, x$  moins  $x$  exposant  $m$ . Ceci était assez dans la manière de mon père, et je ne doutai pas que lors même que la quadrature ne serait pas démontrée

### *Quarante et neuvième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et Rébeca s'adressant à Vélasquez lui dit : “ Monsieur le Duc, vous nous aviez promis hier de créer le monde. Dans cette création, vous conformerez vous à l'œuvre de six jours ?

— Oui Madame /:répondit Velasquez:/ Je crois que le premier chapitre de la géneuse [*sic*] a été inspiré par l'esprit de verité, mais j'ignore si le législateur hebreu, sentoit lui même toute la force des expressions qu'il employoit. L'idée que nous attachons à l'inspiration est opposée à celle d'instruction et de raisonnement. Moïse employe le mô de jour, cependant le soleil ne fut crée que dans la troisieme journée. Ces jours la n'étoient donc pas de la nature des nôtres. C'étoient des periodes quelconques dans les quelles la lumière succédoit à l'obscurité. Le text[e] dit : *Vayhi ereb vayhi – Bakara ioum ached.*

— Vous savez donc l'hebreu /:dit Rebeca:/ J'en suis etonnée. J'ai cru que les sciences qui tiennent à la mémoire, pouvoient difficilement etre cultivées en même tems que les sciences exactes.

— Je ne me suis point aperçu de cette difficulté /:dit Velasquez:/ J'ai étudié l'histoire et les langues mortes en même tems que la science des nombres et des dimensions, mais il est vrai que je rangeois avec beaucoup d'attention toutes les notions que je mettois sous la garde de ma mémoire, je me suis fait ainsi une sorte de mémoire raisonnée ou chaque idée mère se présente accompagnée de toutes ses derivées. Si l'on me fait une question il me semble aussitôt que je pourrois y répondre par un petit volume. Le choix entre les sollutions m'embarasse ce qui me donne quelque foix l'air de la distraction. Mais il faut convenir aussi que dans la plus part des conversations on saute trop legèrement d'un sujet à un autre. Apeuprès comme j'ai vu les modernes Numides changer de chevaux au milieu de la course la plus rapide. J'ai entendu dire que des joueurs d'Echecs avoient fait des parties par lettres jouant un coup à chaque jour de courier Voila proprement comme il faudroit causer, et je ne pense pas qu'une répartie faite le même jour puisse avoir quelque justesse.

— Ceci /:dit Rebeca:/ me paroît un avertissement de ne point vous interrompre. Ainsi je m'en garderai bien, et je vous prie de commencer au plutôt l'explication du : *Bereschith Bourou Elohim ha Schmaïm, ve ha oureth.*

— Comment /:dit Velasquez:/ vous savez l'hebreu. Ceci me surprend, mais je remets ma surprise à un autre moment, et je vais vous faire la demonstration que vous me demandez, En la commençant par le premier verset de la Genese. ”

### *Système de Velasquez.*

“ Au commencement Elohim créa les cieux et la terre, et la terre etoit informe et mée. Et le *Chanschech* étoit sur la face de l'abime, et le souffle d'Elohim agitoit la face des eaux. ”

Observez d'abord que j'ai laissé ici le mot hebreu *Ranscheh* [*sic*] qui proprement veut dire tenebres mais qui passant par les ecrits des Pheniciens est entré dans la Mythologie des grecs, qui en ont fait le chaos. Comme ils ont fait l'Erèbe du mot : Eyreb, qui veut dire soir entrée de la nuit.

Certes le Cahos ne sauroit etre designé avec plus de precision : *La terre étoit informe et meslee et couverte d'eau.* En effet la forme spherique des corps celestes prouve qu'ils ont été fluides, car c'est la forme que prend un corps fluide lorsqu'il est abandonné aux loix de l'attraction cela se voit aux gouttes d'eau suspendues à l'extremité des feuilles, aux gouttes de vif argent qui forment des globules lorsqu'on les reprend sur un plan de quelque matière qui n'ait point d'afinite avec ce demi metal. Les metaux se forment en bouton dans le fond du creuset. La terre est spherique donc elle a été fluide, et comme l'argile la plus soluble des terres a néamoins besoin d'un cinquième d'eau pour aquerir de la fluidité. Cet élément dans le cahos entroit pour bien plus d'en [*sic*] deux billons de lieues cubiques dont la presque totalité s'est combinée avec la pierre, et nous pouvons encore aujourd'hui l'en séparer au moyen du feu. C'est ce qu'on appelle l'eau de Cristallisation. Il est possible aussi que les terres

primitives ayent eu besoin d'une moindre quantité d'eau pour être fluide. Cette question ne nous importe point. Il nous suffira de savoir qu'au commencement la terre a été une masse mêlée fluide et recouverte d'eau comme le dit Moïse. Voyons maintenant ce que pouvoit être le souffle d'Elohim qui agitoit la face des eaux

*Rouh* le souffle veut aussi dire l'âme et la vie. Les Arabes Chrétiens, tels par exemple que les Maltois, lorsqu'ils quêtent pour les âmes du purgatoire disent : *Al-aruah, Al-aruah* — Moïse dit que le souffle d'Elohim agitoit la face des eaux. Cela veut dire que la vie y étoit déjà répandue.

Mais qu'est-ce que la vie animale ou végétale ? Elle se cache dans un liquide, comme dans l'œuf, ou dans un solide comme le grain. Elle attend pour paroître que les circonstances lui soient favorables. Il en est de même de tous les éléments inpondérables tels que la chaleur, la lumière.

Moïse dit que la vie se manifestoit déjà dans le Cahos et particulièrement sur la face des eaux. Probablement les êtres animés n'étoient alors que des tremelles, des conferves des byssus phosphorescents, qui ne sont animaux ni plantes, mais qui sont vivants et jouissent même de l'irritabilité ; cependant suivons le texte. " Elohim dit : que la lumière soit et la lumière fut. Elohim vit que la lumière étoit bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Elohim nomma la lumière jour, et les ténèbres, il les nomma *nuit*, et il fut soir et il fut matin, ce fut le premier jour. "

Observez qu'alors le soleil n'existoit point encore. La lumière créée n'étoit point radiante elle étoit éparse comme celle qu'on a vu autour de certaines comètes. Le soleil n'existant pas la division du tems n'existoit pas non plus, ainsi ce premier jour ne peut être considéré que comme une période indéfinie. Le cahos fut la nuit la lumière créée fut le jour. Passons au Sixième verset.

" Elohim dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux. Une séparation entre les eaux et les eaux. Elohim fit une étendue et il sépara les eaux qui sont sur l'étendue d'avec les eaux qui sont sous l'étendue, et il fut ainsi. Elohim nomma l'étendue cieus. Il fut soir, il fut matin ce fut le second jour. "

Le mot *Roukia* que je traduis ici par étendue les interprètes grecs l'ont rendu par *Stéréoma* firmament ce qui répondoit à leur hypothèse des cieus solides, mais *Roukia* n'exprime que l'étendue. Les batteurs d'or employé au Tabernacle, battirent d'abord l'or en *Roukia*. Ensuite ils le couperent en fil.

Ici je dois vous dire un mot sur quelques expériences faites en 1630 par un chymiste français appelle Jean Rey. Elles ont ensuite été répétées en Angleterre par Robert Boyle et son élève Magow [*sic*]. Mon père et moi nous nous en sommes beaucoup occupé et voici ce que nous avons trouvé :

On peut obtenir par des moyens chimiques trois espèces d'air ou plutôt de fluides vérijormes [*sic*]. Le plus léger est le moyen combinés par la pression forment l'eau. Et l'air moyen combiné avec l'air pesant, forment l'air respirable dont se compose notre atmosphère.

Avant que cet atmosphère fut formé, l'air léger se combinant peu à peu avec l'air moyen formoit des pluies incessantes, et ce même air moyen se combinant continuellement avec l'air pesant, tendoit à se former en Atmosphère dont la propriété lorsqu'elle est chargée d'électricité est de retenir et soutenir les Nuages. Notre Atmosphère est donc le *Roukia* ou étendue placée entre les eaux d'en haut et les eaux d'en bas.

Le mélange de ces aires pouvoit se faire par la pression en un court espace de tems et même en un jour de 24 heures, mais comme la division du tems n'existoit point encore, nous pouvons supposer que ce jour fut encore une période indéfinie. Quant au soir et au matin, nous pouvons l'expliquer de bien des manières différentes. Peut-être la lumière éparse s'est jetté tout d'un côté, comme on le voit aux comètes et la terre par une très lente rotation à successivement montré à la lumière toutes les parties de la surface sphérique

Peut-être la terre a t'elle décrit un immense orbite dont la lumière occupoit un point très excentrique. Peut-être étoile [*sic*] la lumière elle même qui décrivait cet orbite, les possibles se présentent en foule et l'on ne peut s'arrêter à aucune explication. Je passe donc à la troisième journée.

" Elohim dit : Que les eaux qui sont sous le ciel, se rassemblent en un lieu et que le continent apparaisse. Et il fut ainsi. Elohim nomma le continent terre, et l'amas des eaux il le nomma les mers. Elohim vit que cela étoit bien. "

La force dont le créateur se servit pour séparer les continents d'avec les mers, a été la force

magnétique, qui se dirige vers le pôle Arctique,

Des expériences exactes ont prouvé que toute matière étoit un peu affectée de polarité. Mais le fer est éminemment magnétique, et l'argile primitive étoit très ferugineuse ce que nous voyons encore par l'ochre qu'elle contient

L'argile primitive se porta donc vers le pôle Arctique, laissant après elle comme des longues traînées qui sont devenues les Caps : Horn, Tomasin, bonne espérance. Le mouvement de rotation qui à cette époque devint plus rapide élargit les continents vers l'Equateur ce même mouvement de rotation applatit les pôles. Tandis que l'Argile s'élevoit en bosse dans les environs du pôle Magnétique et y formoit le plateau de la Tartarie.

Sans aller plus loin vous observerez facilement les mêmes choses dans la lune. L'illustre Riccioli vient de publier une carte de ce Satellite. Je la porte toujours sur moi, et je vais vous en faire la démonstration.

Dans la lune le pôle magnétique paroît être au cratère de Tycho. Vous y voyez un continent élevé avec des Dosses de montagne, qui prennent leur origine aux divers enfoncements désignés sous les noms de *mer des humeurs*, *mer des pluies*, *mer des nuages*, on voit assez que les creux élevés de la lune se sont fait aux dépends de ces creux. On peut pour ainsi dire suivre l'argile lunaire, lorsqu'elle s'est élevée vers son pôle magnétique. Les pays de Pluton, Possidonius, et autres sont restés peut-être parce que le Calcaire y abondoit. C'est du moins ce qui est arrivé dans nos mers Antarctiques. Cette nature de terre y est très favorable à la propagation des animaux corallins qui y construisent des îles entières.

Tandis que la masse de l'océan se formoit au pôle Antarctique, des mers méditerranées se formoient au milieu des continents, et même, l'Europe n'étoit qu'une suite des mers, séparées par des digues à peu près, comme vous voyez dans la lune. Une sorte de digue qui, sépare la mer de tranquillité d'avec, les contrées de Menélas Manilius &c.

Ces mers intérieures, n'avoient pas un même niveau ; par exemple, une des plus élevées étoit l'Adriatique. Ainsi qu'on peut le lire dans les pétrifications du veronois, qui sont placées à de grandes hauteurs, et représentent des animaux et des plantes dont les analogues n'existent plus.

Ici je dois encore vous faire observer une ressemblance de la terre avec la lune. Vous observerez dans celle-ci, que les mers ou enfoncements, ont une partie plus claire et par conséquent moins enfoncée, et pour me faire mieux comprendre, je l'appellerais le bas fonds. Ainsi dans la lune, la mer des pluies a des bas fonds vers le mont Copernic. La mer de Tranquillité et la mer de Fécondité ont leurs bas fonds vers la mer des crises. La mer des humeurs a ses bas fonds aussi bien que la mer des nuages. Il en étoit de même sur la terre. La partie creuse de l'ancienne mer Adriatique forme son bassin actuel, et le bas fonds est aujourd'hui la Lombardie.

La nouvelle Baltique étoit la partie creuse de l'ancienne et ces bas fonds de celle-ci étoit la Pologne. Cette ancienne Baltique étoit séparée de l'ancienne mer germanique, par les monts de la Silésie et plus au nord par le départ d'eau qui va jusques dans le Jusland.

L'ancienne mer germanique dont toute l'Allemagne forme les bas fonds, étoit bornée à l'ouest par les Vosges, les Ardennes, la chaîne dorsale de l'Angleterre les Hébrides

Cette enceinte se reconnoît encore, mais la France elle-même est couverte de coquillages, et ils y sont à une grande élévation. Elle a aussi fait partie d'un bassin borné à l'Est par les Vosges et les Ardennes, la Chaîne Dorsale de l'Angleterre, les Hébrides, les Féroé, le Groenland, l'Amérique, la Chaîne Dorsale de Panomma, la Chaîne transversale de Pérou. Un continent [é]croulé qui servoit de contrefort du côté antarctique, et qui joignoit l'Afrique les îles Canaries, Madère et l'Espagne. J'appelle cette mer l'Atlantique occidentale, et j'appellerai Atlantique orientale un[e] autre mer intérieure, qui n'étoit séparée de celle-ci que par un isthme étroit Ses bas fonds étoient le grand désert de Sahara, le sol de l'Arabie et du Sennar. Sa partie profonde étoit la partie méditerranée, la mer rouge et le golfe Persique. L'Atlas actuel étoit une île qui avoit des bas fonds vers le midi. Tel étoit alors l'état du globe

“ Alors Elohim dit : Que la terre fasse germer de l'herbe qui ait sa grain[e], et des arbres qui aient leurs fruits, et leurs germes hors de la terre, et il fut ainsi. Et la terre fit germer des herbes chacun[e]



selon son espèce et des arbres produisant leurs fruits chacun selon son espèce. Elohim vit que cela étoit bien, et il fut soir, et il fut matin, ce fut le troisième jour. ”

Vous avez vu que la terre au sein du Cahos étoit déjà animée, par l'esprit de vie, c'est à dire couverte de Byssus de conferves de tremelles, et d'autres être qui ne sont animaux ni plants mais qui jouissent de la vie et même de l'irritabilité. Leur détrit fut porté dans l'hémisphère arctique, en même tems que l'argile primitive. Ce détrit ammasse pendant les périodes précédentes forma un humus ou terre végétale, sans laquelle les plantes n'auroient pu exister.

Elles ne pouvoient non plus exister tant que l'air pessant étoit en abondance et mêlé à une trop petite quantité d'air moyen qui est nécessaire à la vie des plantes et des arbres.

Si nous considérons les changements que la culture peut faire éprouver aux plantes, nous ne serons pas surpris que les tremelles du Cahos placées au sein d'éléments tout nouveaux y prissent des formes nouvelles qui ensuite sont devenues des formes constantes, parce que la vie s'y propageoit d'après de certaines loix.

Jusqu'alors la lumière avoit été éparse, dans la période suivante, elle fut réunie de manière à devenir radiante, développer la chaleur de l'Admosphère [*sic*] et faire alterner les saisons. Toutes ces circonstances étoient nécessaires pour que les arbres eussent la forme que nous leur voyons aujourd'hui. Je reviens au texte :

“ Elohim dit : Qu'il y ait deux luminaires dans l'étendue du ciel, à fin de distinguer le jour d'avec la nuit, et pour marquer les tems, les jours et les années. Et il fut ainsi. Elohim créa deux grands luminaires, le plus grand pour dominer sur le jour le plus petit pour dominer sur la nuit et les étoiles.

Elohim les plaça dans l'étendue des cieux à fin de répandre la lumière, dominer sur le jour et sur la nuit et les distinguer. Elohim vit que cela étoit bien et il fut soir, et il fut matin ce fut le quatrième jour. ”

Nous avons vu que la lumière éparse existoit déjà depuis longtems. Elohim créa une planète enorme qui eut la double propriété de devenir un centre pour tous les corps celestes, et en même tems d'attirer à soi toute la matière lumineuse, ou pour ainsi dire de s'en revêtir. En sorte qu'il faut bien distinguer entre le diamètre apparent du Soleil et le diamètre reel du noyau qui est une planète solide.

Des calculs exacts ont démontré que le Soleil apparent avoit une densité quatre fois moindre que celle de notre planète, c'est à dire selon moi que le volume même de la planète est le quart de ce qu'il nous paroît environné de la matière lumineuse.

Or comme son volume apparent est à peu près un million trois cent soixante neuf mille foix celui de la terre, je pense que le volume du noyau n'est que 342 mille foix ce même volume, ce qui donneroit toujours un diamètre de 66 foix, celui de notre globe. D'où il résulte aussi que la matière lumineuse occupe un million 40 mille fois plus d'espace que notre globe.

Pour ce qui est de la lune, je crois que la matière qui devoit la composer un jour étoit à cette époque abandonnée aux loix de l'attraction, et que le rapprochement fut très lent. La lune ne fut entièrement formée que longtems après. Plusieurs peuples de la Grèce prétendoit être *Pro scelene* c'est à dire antérieurs à la lune et peut être l'étoient ils. Je passe à la cinquième journée.

“ Elohim dit : Que les eaux frémissent sous le frétillement d'ames vivantes, et que l'oiseau vole sur la terre sous l'étendue des cieux. Elohim créa donc la balaine, et toutes les ames vivantes dont le frétillement fait frémir les eaux. Elohim créa aussi les oiseaux ailés chacun selon son espèce, et il vit que cela étoit bien. Elohim les benit disant : Croissez et multipliez, remplissez les eaux de la mer et que l'oiseau se multiplie sur la terre. Et il fut soir et il fut matin, ce fut le cinquième jour ”

Le texte donne au[x] poissons et aux oiseaux le nom d'ames vivantes. La vie existoit déjà dans le cahos, ensuite la vie anima dans les plantes une organisation supérieure. Ici nous voyons une organisation encor plus parfaite produire des ames vivantes *Nefschihou*.

L'irritabilité existoit dans les conferves et les tremelles du cahos, elle se montre évidemment dans les plantes qui sont toutes affectées par le froid, le chaud la lumière. Dans certaines plantes l'irritation est très évidente.

Mais dans l'œuvre du cinquième jour l'irritation a un centre commun et elle devient sensation.

Le poussin sortant de sa coque éprouve la sensation de la faim. Il recoit la becquée, et digère. Puis

la sensation de la faim recommence, ses sens se remettent dans l'état, où ils étoient lorsqu'il reçut la première bequée. Alors l'âme vivante a reçu sa première idée et ce mot *Idée* en grec veut dire image. Dans cette première opération l'âme vivante pourroit avec quelque justesse être comparée à un miroir qui de lui même représenteroit les objets qu'on lui auroit une fois présenté, ou bien à un clavecin qui de lui même repeteroit les airs qu'on y auroit une fois joué.

La sensation de la faim combinée avec l'image de la première bequée produisit la première volonté.

La volonté contrariée produisit la première colère résultante du partage de la bequée.

Voilà donc l'âme vivante douée d'imagination, de volonté, et des passions. Elohim vit que tout cela étoit bon, et fit encore mieux dans la période suivante.

“ Elohim dit : Que la terre produise des âmes vivantes chacune selon son espèce reptiles et quadrupèdes. Et il fut ainsi. Elohim créa les quadrupèdes et les reptiles, chacun selon son espèce, et il vit que cela étoit bon.

Elohim dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, afin qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur l'animal qui court et sur l'oiseau [*sic*] qui rampe. Elohim créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image d'Elohim.

Elohim les créa mâles et femelles et leur dit : Croissez et multipliez, remplissez la terre et soumettez la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel sur l'animal qui marche et sur le reptile qui rampe. Voilà je vous ai donné les plantes germinantes, et les arbres portant du fruit, à fin que vous en fassiez votre nourriture, et que les oiseaux du ciel et les animaux de la terre en puissent manger aussi bien que le reptile et tout être vivant [*sic*] qui doit s'en nourrir. Elohim vit que tout cela étoit bien. Il fit soir. Il fit matin, ce fut le sixième jour.

La terre fut donc créée ainsi que toute l'armée céleste. Et le septième jour Elohim se reposa. Il bénit le septième jour et le sanctifia. ”

Voilà donc sur la terre un être fait à la ressemblance d'Elohim. Ressemblance bien éloignée sans doute, mais dont pourtant nous pouvons saisir quelques traits. Et d'abord observons la dissemblance entre l'homme et le *Nefischhoihou* ou âme vivante telle que l'ont les oiseaux et les quadrupèdes.

Une des propriétés de la vie est de se propager, sur tout lorsqu'elle est en excès comme dans la jeunesse. Chez l'homme cette propagation s'opère absolument comme dans les animaux à mamelles. Il étoit donc indispensable, que leur entrée dans la vie fut pareille.

En effet la faim est la première sensation de l'enfant. Le lait lui donne son premier plaisir, dont le souvenir est sa première idée. Le refus de la nourrice lui donne son premier chagrin. Jusques là tout est semblable. Mais bientôt la différence devient immense. Les idées dans l'animal semblent se combiner par une sorte de mécanisme l'image de sa mère lui représente l'image de la mamelle, et s'efface lorsqu'elle en est séparée. La mère semble sentir pour son petit une sorte de Sympathie, qui pourroit bien n'être qu'une affinité provenante, de ce que pendant la gestation la vie de l'un a fait partie de la vie de l'autre.

L'animal semble combiner ces idées deux à deux, et toujours avec un retour sur lui même. Un certain son lui rappelle la mangeoire, le fouet levé lui rappelle la douleur.

Dans les animaux chasseurs le besoin exerçant continuellement la faculté de combiner, elle devient une habitude qui ressemble un peu à ce que nous appelons raisonnement.

La faculté combinante est encore plus exercée dans l'animal domestique. L'habitude chez lui semble devenir attachement et l'on croit y voir quelques rudiments de ce que nous appelons vertus.

Mais ce dernier terme où puisse atteindre l'âme des bêtes on le trouve déjà dans l'enfant à la mamelle, dont le premier sentiment est un grand attachement pour sa nourrice. La dernière limite de l'âme vivante n'est encore que le premier degré de l'âme intelligente.

A peine l'enfant a reçu les premières impressions, que déjà il semble dominé par un esprit intérieur qui le force à combiner. Il touche, il cherche, il examine, il se rappelle, il compare, il imite, il crie, il nomme. Si on le laisse faire à lui seul il formera une langue. Ses rapides progrès ravissent les parents et surprenent l'observateur.

Pendant si celui-ci est géomètre, il démêlera ici la loi des combinaisons. En effet les impressions faites sur le cerveau sont successives, l'enfant les reçoit l'une après l'autre. Il en reçoit une puis une

seconde, puis une troisième. Elles sont donc susceptibles de combinaison. Par conséquent on peut leur appliquer les principes d'un calcul qu'il ne faut pas confondre, avec celui des transpositions.

Dans le calcul que j'ai en vue AB est la même combinaison que BA. Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière.

Trois lettres prises deux à deux, peuvent se combiner de trois manières et toutes les trois prises ensemble font quatre combinaisons.

Quatre lettres prises deux à deux, donnent six combinaisons. Trois à trois elles en donnent quatre, en tout onze.

5 lettres donnent 26 combinaisons

6 lettres donnent 57 combinaisons.

7                    121        “

8                    236        “

9                    495        “

10                  1013      “

11                  2035      “

Pour peu qu'on ait l'habitude des calculs, on voit assez que cette progression arrive bientôt à l'infini. Et qu'en supposant un même nombre d'impressions faites sur le cerveau, mais une grande différence dans la faculté de les combiner, la différence des intelligences résultantes sera bientôt infinie.

En effet l'enfant est à peine sevré que déjà il saisit une sorte de combinaison qu'on appelle abstraction, mais qui proprement n'est qu'une soustraction. Elle consiste à ne considérer dans un objet qu'une seule de ses qualités. Telle est l'idée des nombres, qui est la plus simple des abstractions, et néanmoins on n'a pu la faire entrer dans la tête d'aucun animal.

Cette première abstraction ou soustraction conduit en suite à d'autres plus élevées. Si de ma chambre j'ôte tout ce qu'elle renferme, j'ai l'espace pur.

Si d'une durée, j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent, j'ôte le corps, je forme l'idée d'un ange.

Étant arrivé à ne considérer les choses que par une seule de leurs qualités, il a été facile de les ranger selon cette qualité, c'est à dire d'en faire des classes distinctes. Ainsi les actions ont été distinguées en bonnes et mauvaises. Ainsi s'est formée la conscience, ainsi sont nées les vertus. L'animal qui n'abstrait point ne saurait être vertueux. Il ne peut mériter ni démeriter. Non plus que l'enfant qui n'a point encore abstrait et dont la conscience n'est point encore formée.

On peut dire en général que la différence des esprits est en raison composée de la quantité des idées et de la facilité à les combiner. Newton qui avait l'habitude d'une combinaison presque incessante vit tomber une pomme et en conclut la gravitation de la lune.

Une combinaison immense dans un instant indivisible, est peut-être un des attributs de l'intelligence suprême qui créa ce monde, ou qui le livra aux lois de la création.

C'est à dire que d'abord le monde fut une masse fluide, livrée à la seule attraction qui lui donna la forme sphérique.

Mais la force magnétique en se développant entraîna l'argile primitive vers l'hémisphère arctique et forma nos continents. Divers fluides se combinant formèrent l'air atmosphérique.

Des êtres confusement organisés étaient les habitants du chaos, leur détritus entraîné avec l'argile primitive, forma un humus où les végétaux purent croître.

Dans l'époque suivante on vit les animaux qui se nourrissent de végétaux et qui eux mêmes servent de nourriture à d'autres

Enfin parut l'homme formé à la ressemblance de la divinité, c'est à dire que par la faculté de combiner, et par l'esprit intérieur qui la lui donne il offre quelques faibles traits de son inconcevable modèle

Moyse n'était ni Physicien ni métaphysicien, tout ce qu'il dit est cependant conforme aux plus saines idées de Physique et de métaphysique. C'est donc à l'incrédule, à me prouver que sa Cosmogonie n'a pas été inspirée.

Velasquez paroissant fatigué d'avoir si longtems parlé. Nous le priames de renvoyer au lendemain la suite de son Système et la journée se passa comme les précédentes.

*Cinquantième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée. Rebeca pria le Duc de vouloir bien reprendre l'exposition de son Système, ce qu'il fit en ces termes :

*Suite du Système de Velasquez.*

Nous avons vu qu'Elohim avoit placé les hommes sur la terre et leur avoit dit : “ Croissez et multipliez. ” Cette race primitive que Moïse appelle *Fils d'Elohim* s'unit dans la suite aux filles d'Adam ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Pour le moment je dois encore vous ramener à l'état où se trouvoit notre glôbe.

L'atlantique occidentale étoit bornée par l'Amérique et par l'Espagne, les arenes, les vosges, les ardennes, la chaîne dor[s]ale Anglaise ; au nord par le Groenland qui se rejoignoit aux isles Fervé [*sic*], et celles-ci aux Hebrides. Au Sud cette mer étoit retenue par un continent qui joignoit le Bresil au cap verd. Et de ce continent partoît une digue élevée, dont il n'est rien resté que les isles du cap verd, les Canaries, madere, qui se rejoignoit aux monts de l'Espagne.

A l'est des vosges des Ardennes, et de la chaîne dorsale anglaise étoit l'ancienne mer germanique, bornée à son couchant par les monts de la Silesie, et leur prolongement jusqu'en Danemarck et en Norvege.

Au midi de ces deux mers étoit l'Atlantique orientale, qui comprenoit aussi tout le bassin Persique avec le Sennar. Elle étoit bornée à l'orient par les montagnes du Khouistan, celles de l'Arabie heureuse, de l'Ethyopie, enfin par la chaîne transversale de l'Afrique qui rejoignoit la digue mentionnée ci-dessus.

Quant au mont Atlas actuel, il formoit une isle.

L'ancienne Adriatique étoit plus élevée que l'Atlantique orientale.

L'ancienne Caspienne avoit peutetre 300 pièds de hauteur de plus que cette même Atlantique orientale.

Mais l'ancienne Baykale étoit la plus élevée des mers, elle étoit à 5 mille pièds d'élévation au dessus du niveau actuel de l'Océan, bornée au midi par la plateau de la Tartarie. [à] L'Occident par l'Ismus, au nord par les montagnes de la Siberie, à l'Orient par celles de la Daourie.

Il y avoit aussi des bassins élevés, qui renfermoient des lacs d'eau douce. Tel le bassin de l'Arménie, celui de la haute Ethyopie, et beaucoup d'autres.

Toutes ces mers hautes et basses étoient séparées par des digues, les unes montagneuses et les autres planes. Celles ci étoient habitées par de grands animaux de l'Espèce, des éléphants et des Rinocéros mais couverts de poils. Les hommes n'y pouvoient habiter, comme aujourd'hui il[s] n'habitent point sur le plateau de la Tartarie. Aussi n'a t'on jamais rencontré d'os humains dans nos petrifications.

Les hommes qu'Elohim créa les premiers ne purent habiter que les contreforts qui soutenoient les mers vers le Sud, c'est à dire qu'il y eut des hommes dans l'Inde, le Khouistan, l'Arabie heureuse, l'Ethyopie, le midi de l'Afrique, l'Amérique, enfin dans le continent Atlantique, qui n'étoit qu'une espèce d'Isthme unissant l'Afrique et l'Amerique. Les hommes habitoient aussi quelques isles et presqu'Isle, comme l'ancienne Atlantique qui est l'Atlas, la Syrie qui étoit une presqu'isle.

Examinons maintenant ce que pouvoient etre ces premiers humains.

Nous avons vu que l'ame vivante ou animale, avoit la propriété de combiner les idées recues ; mais que cette combinaison étoit lente, presque involontaire, et n'arrivoit jamais à l'abstraction.

Au contraire l'enfant humain semble dominé, par une faculté éminement combinante qui le porte sans cesse hors de lui meme, et à force de combiner les idées, il arrive à l'abstraction, presqu'au moment où il parle.

Mais il faut avouer que cette faculté éminement combinante, ne se développe qu'autant qu'on

l'entretient et l'excite si notre enfant arrive sitôt à l'abstraction c'est qu'elle lui est transmise par tradition et par le véhicule de la parole.

Un enfant qui ne parleroit pas, et qui seroit abandonné à lui même, n'arriveroit peut être jamais à aucune abstraction. Il ne sauroit pas classer ses idées, distinguer ses actions en bonnes et mauvaises Il ne pourroit mériter ni démeriter. Nos voyageurs Espagnols ont trouvé dans plusieurs isles des sauvages qui commettoient les vols et les meurtres, par une sorte d'instinct et n'y trouvoient aucun mal.

Tels étoient peut-être les premiers humains placés par Elohim, sur la rive méridionale des mers Atlantiques. Ils devinrent des hommes comme nous lorsque les générations successives eurent amassé un nombre suffisant de combinaisons et d'abstractions, que l'organe de la parole transmettoit des peres aux enfants, non seulement le raisonnement le prouve mais l'histoire le dit.

Le Phénicien Sanchoniaton qui vivoit dans le treizieme siècle, avant notre ère étoit un homme curieux d'origines et d'Antiquités. Il avoit été à Ophra chez Gédon et même il avoit converti au culte de Baryt quelques individus de sa famille.

Sanchoniaton avoit écrit une histoire des Juifs ; d'après les livres qu'il avoit trouvé chez Gédéon, et il avoit écrit sur la Phénicie d'après les livres de Thot, tels qu'ils s'étoient conservés chez les Ammonéens. Le chaos chez lui est décrit à peu près comme dans Moïse.

Ensuite vient la création des animaux intelligents. Enfin celle des premiers hommes, c'est à dire de ceux que Moïse appelle : enfants d'Elohim. Sanchoniaton en compte plusieurs générations qui successivement inventèrent les moyens de fournir aux premiers besoins de la vie.

Après ceci venoit l'histoire de Saturne et de Rhée, et ce qui est très remarquable dans cette Mythologie, c'est qu'on la retrouve dans tous les pays, qui environoient l'ancienne méditerranée, que j'appelle mer Atlantique orientale. En Sicile, en Italie, Crète, Asie mineure, Phénicie Khoustan, enfin chez les Atlantes dont les traditions ont été conservées par Diodore. Tous ces pays avoient eu par mer des communications faciles. Mais une partie de cette mer fut mise à sec, lorsque s'ouvrirent les détroits d'Ormuz et Babel-Mandel. Ici je dois revenir à la formation du globe et à l'Argile primitive.

Une observation importante à faire est que, par tout où l'on trouve des volcans, on voit qu'ils ont percé le granit, c'est à dire la croûte du globe. Les volcans se forment parce que des masses de soufre et de fer se combinoient par l'intermédiaire de l'eau.

Cette opération Chimique se faisoit dans les grands vides produits par le retrait de l'Argile. Ces vides étoient très profonds. Nous en pouvons juger par certains caps, tels que le cap bon près de Tunis. C'est évidemment une montagne fendue dont la moitié s'est écroulée. La mer y est profonde, ainsi la montagne doit être tombée dans un vide. Les navigateurs en suivant les côtes, ont souvent l'occasion de faire des observations analogues. Les Géodes ou pierres d'aigle peuvent nous donner en petit une idée de la manière, dont se rétrécit et durcissoit l'argile primitive. Le vide y est très grand en comparaison de la matière solide. Et cela doit être puisque l'eau pour rendre l'argile fluide y devoit être pour un cinquième. Les pays qui reposoient sur ses vides croulèrent donc les uns après les autres.

L'ancienne méditerranée étoit à cette époque de trois à quatre cent piéds plus élevée que l'océan. Les détroits d'Ormuz et Babel-mandel s'ouvrirent à la fois l'ancienne méditerranée s'y précipita, s'élargit entre l'Inde et l'Afrique. Brouillera [sic] et lava tout le contrefort qui étoit devant elle. Ces élargissements s'observent dans la plus part des détroits et montrent le sens du dégorgeoir.

Alors beaucoup de pays, qui avoient été sous l'eau restèrent à sec. Tels furent le Senar, l'Arabie déserte, l'Isthme de Suez, le désert de Sachara. Alors aussi la fameuse Atlantide cessa d'être une isle et devint ce que nous appelons le mont Atlas.

Mais il y avoit encore une autre Atlantide qui s'écroula. Celle-là n'étoit point une isle. C'étoit un continent, dont on trouvera encore le contour. Si on tire une ligne de la Trinité aux isles de cap verd, et une autre ligne du Brésil à la cote [sic] du Guinée. Ce continent se prolongeoit vers le nord sous la forme d'une digue qui séparoit la mer Atlantique occidentale de l'orientale qui est l'ancienne méditerranée. La rupture de la digue se fait voir clairement lorsqu'on suit la cote de Sale à Tanger. Ce sont de hautes plaines qui paroissent comme rompues.

La rupture du continent Atlantique comme même vers la digue et la cote d'Afrique [sic]. La mer se précipita d'abord vers le Sud-est, et forma le vaste évasement qui sépare le cap horn du cap de bonne

espérance.

Lorsque l'Atlantique occidentale se fut réuni à l'océan, la mer germanique s'ouvrit un passage à Calais, d'où se précipitant et s'élargissant, elle forma le canal de la manche, qui n'est qu'un ancien dégorgeoir. Alors l'Allemagne resta à sec. Quelque chose d'analogue arriva à l'ancienne Baltique

Le dégorgeoir d'Ormuz et Babel-mandel est le plus ancien, aucune tradition ne nous en indique l'époque. Nous savons seulement que Typhon, personnage Mythologique, perit dans le lac Syrbonis qui étoit dans l'Isthme et ne s'est formé qu'après le dégorgement de l'ancienne méditerranée.

Ensuite vint le dégorgement de l'Atlantique orientale, et le croulement du continent Atlantique dont la tradition avoit conservé le souvenir.

Ensuite croula la digue qui réunissoit le Groenland aux isles Fervé et celles-ci à l'Ecosse.

Dans le détroit de la manche le sens du dégorgeoir va de l'Est à l'ouest par conséquent la mer Germanique s'est ouvert un passage à Calais lorsque l'Océan avoit déjà son niveau actuel.

Ensuite croula la digue qui réunissoit l'Ecosse à [la] Norvege.

Vous voyez par ces exemples que les faits Géologiques, sont susceptibles d'une sorte de Chronologie, au moins quant à leur ordre successif, mais dans ce qui va suivre nous déterminerons les époques avec précision.

En suivant exactement le texte hebreu et retablissant Kaïnan second, nous avons la création d'Adam en l'année 3940 avant notre Ere. Le dieu vivant placa Adam dans un pays, où quatre fleuves prenoient leur source. Le Phase, l'Euphrate, le Tigre et un quatrième fleuve qui arrosoit le Khoustan. D'après ces renseignements géographiques Eden ne sera pas difficile à trouver. C'étoit ce bassin dont le fond est encore indiqué par les lacs : Van et Urmia. A cette époque les plaines venoient d'être abandonnées par la mer et n'étoient pas habitables.

Il est bon d'observer, que dans le premier chapitre Moïse employe le style Egyptien ; il dit : *Les dieux créa*. Les Egyptiens mettoient volontiers : *Ni Ounouti* à la place de *Phtha*. Ils écrivoient dieu au pluriel et le verbe au singulier. L'esprit porté sur les eaux étoit chez les Egyptiens un hieroglyphe connu.

Mais dans son second Chapitre Moïse s'exprime en style hebreu : “ Jero Elohim souffla son esprit dans les narines d'Adam ”. Quant aux premiers humains, Elohim leur avoit dit simplement : “ Croissez et multipliez. ”

Les Physiologistes ont observé que, parmi les hommes et les animaux, ceux qui ont l'angle facial plus aigu, sont plus livrés aux passions, ainsi qu'aux appetits animaux ; et que ceux dont l'angle facial approche du droit, sont plus susceptibles de réflexion.

Les anciens Egyptiens étoient des Atlantes venus de Méroé en Ethyopie, or nous savons qu'ils avoient l'angle facial très aigu. Le Sphinx de Memphis, nous offre encore le Type de leur étrange phisionomie.

Les Atlantes étoient très portés à la violence ainsi que nous en pouvons juger par celles qu'exercerent leurs descendants Kuschites.

Au contraire la race d'Adam avoit le front perpendiculaire, le sein blanc, la fibre molle, les pulsations lentes, leur vie se consumoit lentement et se propageoit beaucoup. La longévité se conserva dans la ligne directe, et non pas autant dans la race meslée dont Moïse parle en ces termes :

<sup>1</sup>“ Les fils d'Elohim virent les filles d'Adam qu'elles étoient belles [*sic*], et ils prirent pour femmes celles qu'ils choisirent. Alors furent les geants Nephilim, qui étoient des Guiber des hommes d'une grande renommée. ”

Le tems des demi-dieux est fixé par Manethon, de manière, que la dernière année de cette époque, répond à l'an 3665 avant notre ère

Mais leurs enfants les Néphilims durèrent plus longtems, ceux dont il est ici question habitoient la vallée de Sodome. Les descendants de Seth, formoient une tribu appelée *Les hermuïths* Ils habitoient le mont Hermon, appelé aussi Sanir, au nord de la vallée. C'est là que les mariages eurent lieu.

---

<sup>1</sup> Note aut. : Cahier 4.

En l'année 3390, le pays de Sennar qui, depuis sept siècles n'étoit plus sous l'eau se trouva couvert d'asses d'herbe pour nourrir des troupeaux. Il s'y forma une monarchie dont le chef prenoit le titre de Pasteur. On y reconnoit des formes de gouvernement qu'on retrouve ensuite chez les Rois d'Idamée, et les Juges d'Israel. Ces Rois Pasteurs eurent des regnes de plus de cent ans. Ils durent cette longévité à ce que leur sang s'étoit meslé à celui des Adamites.

Le front élevé des Adamites favorisait l'intelligence chez les races mêlées et celles-ci exerçant les organes de leur cerveau donnoient à leurs cranes des formes plus relevées et plus propre aux combinaisons

On a déjà vu que les filles d'Adam étoient belles. Ce Don de beauté se perpetua dans la ligne directe, jusqu'au tems d'Abraham ainsi que celui de Longévité. Sara à soixante ans passé inspira une vive passion au Pharon Kurui.

Ce don de beauté, n'est point entierement perdu chez les filles d'Abraham. Un peintre qui voudroit des modèles, pour ce qu'ils appellent : *Tête de Madone* devrait surtout les chercher parmi les Juives de l'Orient

Ces Longévités contribuerent puissamment à l'éducation de l'esprit humain. Lorsque Seth mourut Lamech son septième descendant avoit déjà 175 ans. Seth observa le ciel pendant huit cent ans, et peut fort bien avoir inventé à lui seul toute l'Astronomie des anciens. On lui attribue le cycle de 600 ans.

Vers le tems où Seth eu son premier fils les Adamites commencerent à invoquer le nom de Dieu. Cette superbe abstraction se placa tout naturellement dans leur tête. Il n'en fut pas de même chez les races mêlées. Dans le Sennar ont [sic] eu recours aux fraudes pieuses. On supposa qu'un Triton appelé Vannès, sortoit des eaux pour enseigner de grandes vérités. En Egipte on les envelopa d'emblemés.

Ainsi alloit le monde, lorsqu'une Comète, qui depuis a reparu six fois, passa entre l'orbite de la terre et celui de Mars.

Les queues des Cometes sont des fuseaux [sic] de rayons tournés contre le Soleil, par un effet de l'attraction que la lumière a pour cet astre.

Pour cette fois la queue quitta tout à fait la comete et se reunit à la lumiere solaire

Des vapeurs étoient tenues en suspension par la matière électrique qui est toujours mêlée à la matière lumineuse. Ces Vapeurs n'obeissent point à l'attraction Solaire. Elles entrerent dans la sphère terrestre et tomberent en pluyes.

La terre se raprocha de la Comete, et au bout de huit heures, elle retourna vers le Soleil, mais non plus dans le même orbite, qui fut agrandi de cinq jours et un quart

L'orbite de Venus changea aussi, ainsi que nous le lisons dans Saint Augustin.

Les mers eurent une marée prodigieuse et celles qui étoient plus élevées se repandirent dans les mers inférieures.

La mer Baykal fut plus enflée que les autres parce qu'elle étoit plus raproché de l'attraction. Elle envahit ses rivages, enleva les Eléphants et les Rhinoceros velus. Elle les roula jusque dans la mer glaciale.

Elle s'ouvrit un chemin dans la Chine et causa l'inondation fameuse dont les annales de cet Empire ont conservé la date. Cette date se rapporte entièrement à celle du Texte hebreu. Si nous y restituons le Patriarche Kaïnan, qui ne se trouve que dans le texte grec. La désolation fut grande et néanmoins le déluge peut être considéré comme un des grands bienfaits de la providence. Nous lui devons l'Europe. En effet les pays qui avoient été le fond d'une mer n'offroient que des sables aussi arides que ceux de Suez du Sahara.

A l'époque du déluge beaucoup de lacs supérieurs rompirent leurs contreforts, et couvrirent les plaines de terre végétale, mêlées à des cailloux roulés. Alors l'Europe pût être habitée et les fils de Japhet s'y établirent.

Vous observerez que les enfants de Noé descendoient tous d'Adam par leur père. Mais par leurs meres ils tenoit beaucoup à la race Atlantique. Cham surtout avoit l'angle facial très aigü et la peau noir[e]. Ce qui se perpetua chez les Cuschites ses descendants. Un de leurs chefs appelé Nimbrod ou le rebelle, désola l'Asie et s'opposa aux progrès de la civilisation.



Après sa mort Ninus descendant de Sem fonda un Empire et fit connoître les arts de la pays [*sic*], qui furent aussi cultivés en Egipte.

Des revolutions firent perdre la langue de l'Egipte et les caracteres Assyriens. Peut etre entroit-il dans les vues de la Providence que l'Europe ne trouva dans l'Asie que des débris épars et put ainsi réfaire toute l'œuvre de l'esprit humain, et c'est particulièrement sous le rapport des sciences que s'est accomplie la Prophetie de Noe : “ Elohim etendra Japhat et Saphet [*sic*] habitera dans les tentes de Sem. ”

Platon s'empara de quelques emblemes Egiptiens, et s'élevant à de hautes conceptions sur la divinité, il merita lui meme le surnom de Divin. Son vertueux instituteur avoit déjà fixé l'attention sur le beau et l'honette

La morale n'étoit fondée que sur le raisonnement, elle étoit dans les tetes et non dans les cœurs. Les ames humaines étoient sur le chemin de la perfectibilité mais elles s'y consummoient en vaines tentatives.

Alors une voix du ciel se fit entendre en Palestine, elle annonca la doct[r]ine des larmes et de la souffrance, l'amour du prochain, le pardon des injures, la charité...

En disant ces mots Velasquez avoit ôté son chapeau et joint ses mains comme pour prier.

Rébecca souriant d'un air que je ne pus approuver lui dit : “ Monsieur le Duc, je vois bien qu'en composant votre système, vous avez été guidé par des sentiments religieux. Mais dites moi, si dans votre religion vous n'avez pas trouvé une équation embarrassante. ”

Velasquez étoit devenu très serieux au mot de religion, mais voyant qu'on lui adressoit une sorte de plaisanterie, il eut l'air mécontent, donna quelques instants à la réflexion et répondit en ces termes.

“ Vous interpellez ma géometrie. C'est donc en géometre que je vais vous répondre. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché et divisé par l'unité. Lorsque je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité et je la divise par le signe de l'infini, mais ces signes dont je me sers dans le calcul ne me donnent point l'idée de ce que je veux exprimer. L'infiniment grand est infiniment de fois le ciel des [étoiles] fixes. L'infiniment petit est une subdivision infinie du plus petit des atomes. J'indique l'infini et je ne le conçois ni ne l'exprime.

Or donc si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer l'infiniment grand et l'infiniment petit. Comment exprimerai-je, ce qui est infiniment grand, infiniment intelligent, Infiniment puissant, infiniment bon, et créateur de tous les infinis. Ici l'Eglise vient à mon secours elle me présente l'expression de TROIS contenus dans l'unité sans le détruire.

Qu'oposeraï-je à ce qui passe ma conception ; je n'ai qu'à me soumettre.

Cette expression adoptée par l'Eglise, se trouvoit déjà dans les écrits de Trismegiste et Philon la répandit parmi les hellénistes d'Alexandrie. Les esprits s'y étoient accoutumés et en furent plus disposés à recevoir la revelation

Ainsi toujours, et par des moyens humains en apparence. Ainsi s'accomplissent les desseins du très haut. Sans doute il pouvoit faire entendre sa voix, parmi les éclats de la foudre. Il pouvoit en lettres de feu, graver sa loi dans la nuit étoilée

Le *Très-haut* ne l'a point fait. Il a recelé dans les anciens mysteres, les dogmes d'une religion plus parfaite, comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux. Nous memes, sans le connoître, nous vivons au milieu des causes dont les effets étonneront la postérité. Ainsi donc s'accomplissent les desseins du *Très-haut*. Aussi nous lui donnons le nom de providence. Nous l'appellerions *Puissance* s'il agissoit autrement. ”

Ici Velasquez prit l'air du recueillement et nous quitta pour se livrer à des méditations solitaires.

Quant à moi je fus frappé de voir un homme aussi savant pénétré d'un aussi grand respect pour la religion ; et depuis lorsque j'ai vu des jeunes présomphaux [*sic*] affecter l'incrédulité, je me suis rappelé le Duc Velasquez et son système.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

#### Texte

Cinquième décaméron. [5 MC]

#### Description

Manuscrit autographe, Cracovie, Arch. Narodowe, Arch. Krzeszo. Pot., 293.

#### Consultation

<https://searcharchives.pl/29/635/0/3.2/293?q=jan+potocki+XSKANro:t&wynik=30&rpp=15&page=2#tabJednostka>

#### Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 18 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 49.

## CINQUIÈME DÉCAMERON<sup>1</sup>

### QUARANTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Je m'éveillai de bonne heure et quitai ma tente, pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sortis dans la même intention, nous nous dirigeâmes vers le grand chemin pour voir s'il ne venoit pas de voyageurs, et lorsque nous<sup>2</sup> fûmes, sur un ravin encaissé entre des rochers nous primes la résolution de nous assoir.

Bientôt nous aperçûmes une caravane, qui entrant dans le défilé, passoit à une cinquantaine de pieds au dessous des rochers où nous étions. Plus cette troupe se rapprochoit de nous, et plus elle excitoit notre surprise. La marche étoit ouverte par quatre Américains. Ils n'avoient pour tout vêtement, qu'une longue chemise garnie en dentelles.<sup>3</sup> Leurs chapaux de paille, avoient des hautes plumes de toutes, couleurs, et ils étoient armés de long fusils.

Ensuite venoit un troupeau de vigognes, dont chacune étoit montée par un singe. Puis venoit une troupe de nègres bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur de beaux andalous, sur leurs manteaux de velours bleu, étoient brodées des croix de Calatrava. Ensuite venoit un Palanquin chinois porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit dans le Palanquin une jeune Dame richement vêtue à l'Espagnole et un jeune homme, caracolait d'un air galant pres de ses portières. — {Puis venoit une longue file d'hommes de toutes les nuances, depuis le noir d'ebene jusqu'au brun olive. Car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.}

Ensuite venoit une litiere où se voyoit un homme assez jeune, qui tenoit un cahier à la main, et y fixoit ses regards avec une attention extraordinaire. Pres de lui un moine de Saint Dominique monté<sup>4</sup> sur une mule recitoit des prières et quelquefois aspergeoit d'eau benite la litiere et celui qui y étoit

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes les nuances depuis le noir d'ebene, jusqu'au brun olive car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.

Tant que la troupe défiloit nous ne pensâmes point à demander qui ce pouvoit être ? mais lorsque le dernier fut passé Rebeca dit “ en verité nous aurions bien du demander qui c'est ? ”

Comme Rébeca faisoit cette reflexion j'aperçus un homme de la troupe qui étoit resté en arriere. Je

---

<sup>1</sup> Ce manuscrit aut. de 237 p. est composé de 10 cahiers de 12 f., les 3 dernières p. non paginées. Le papier des sept premiers cahiers est bleuté et les tranches des trois derniers cahiers sont dorées.

Le filigrane des sept premiers cahiers est : A L TERRAZZO F B

Le filigrane des trois derniers cahiers est : MECHTSCHANINOE 1810

Le filigrane du f. collé à la p. 121 est : H III (ce filigrane se retrouve en 5 MP).

Au revers de la couverture, une main étrangère a écrit : “ Campos, maison de M<sup>r</sup> le conseiller Baucki, ci devant maison Sierakowski — S'adresser à Mad<sup>e</sup> Knol. / à Vinnica / ”.

Au recto de la garde, Potocki a biffé : “ Uladowka 34 658 ”. Une main étrangère a écrit à la suite : “ 5<sup>e</sup> Cahier ”. Potocki a fait deux opérations, l'une sur la gauche de la p. : “ 19, + 12, + 12, + 9 + 7, + 6 [biffé] + 3, + 15 = 77 ”, l'autre sur la droite : “ 1800 + 1800 = 3600 + 3600 = 7200 = X ”.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f. La pagination est aut.

Les passages entre {...} sont biffés.

<sup>2</sup> Biffé : y

<sup>3</sup> Biffé : Leurs tetes étoient

<sup>4</sup> Biffé : à cheval

me hasardai à descendre à travers les rochers, et je courus après le traîneur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très effrayé " Seigneur voleur, Votre grace, voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or<sup>1</sup>, et qui n'a pas un sou. " Je lui répondis que je n'étois pas un voleur, et que je voulois seulement savoir les noms, des illustres seigneurs qui venoient de passer

" Si ce n'est que cela (dit l'américain en se relevant avec fierté) Je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous découvrirons plus aisement toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre seigneurie voit ces hommes singulièrement vêtus, qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito, chargés du soin de ces belles vigognes que mon maitre compte offrir, à Sa majesté le Roi des Espagnes, et des Indes. Les negres sont tous Esclaves, ou plustot ils ont été les esclaves de mon maitre. Car la terre d'Espagne ne souffre pas plus l'esclavage que l'heresie Et du moment où ils ont touché cette terre sacrée ils ont été aussi libre que vous et moi. Ce vieux seigneur que vous voyez à droite est le Comte de Penna-Velez, propre neveu du fameux vice-roi de ce Nom, et grand de la premiere classe. Cet autre vieux seigneur est Don Alonzo marquis de Torres Rovellas,<sup>2</sup> fils d'un marquis de Torres et devenu l'époux de l'heritiere des Rovellas. Ces deux seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la plus intime, qui va le devenir encor davantage par le mariage du jeune Penna-Velez avec la fille unique de Torres Rovellas. Vous voyez d'ici ce couple charmant Le jeune epoux monté sur ce piafeur superbe, et la promise dans ce palanquin<sup>3</sup> doré, qui est un présent que le Roi de Bornéo a fait autrefois au feu Viceroy de Penna Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litiere, et qui a les yeux fixé sur un cahier, est selon M<sup>r</sup> de Penna Velez un geometre, selon notre aumonier un Possédé, et d'après mon foible jugement, c'est un original, en un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du gibet des Zoto, comme d'un lieu ou tous les diables se donnoient rendez vous, qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre, que nous nous trouvames à la vue du gibet maudit. Le jeune<sup>4</sup> comte de Penna-Velez observa que les pendus etoient décroches et eut la curiosité d'aller voir s'ils etoient dans l'intérieur du gibet. Je le suivis. Nous trouvames les deux corps etendus, et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau je lui en jetai au visage, nous le soulevames,<sup>5</sup> il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous, il tira un cahier de sa poche, et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'apuyant sur nos bras. Lorsque nous eumes joints<sup>6</sup> la caravane, l'aumonier moine des Indes ayant jeté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoire et que l'homme etoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser et dans le premier le bruler. Le jeune comte pretendoit que les caracteres du cahier etoient ceux d'une science qu'il apelle Al al Algebre — On mit l'inconnu dans une<sup>7</sup> litiere ou il s'est<sup>8</sup> remis à etudier son cahier, mais notre aumonier qui ne veut pas en avoir le dementi le suit sur sa mule, l'exorcise et l'asperge d'eau benite

Voila tout ce que je puis vous dire de cet original. Le gentilhomme qui suit la litiere, est don Alvar Massagordo, premier cuisinier ou plutot maitre d'hotel du Comte. Pres de lui vous voyez Lemado le patissier et Lecho le confisseur...

— Ah monsieur lui dis-je, c'est déjà plus que je n'en veux savoir.

— Enfin (ajouta-t il) celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir, est Don Gonsalve de Hiero-Sangre Gentilhomme péruvien issu des Pizarre et des Almagres et l'héritier de leur valeur. "

---

<sup>1</sup> *Interl.* : d'or

<sup>2</sup> *Biffé* : et dev

<sup>3</sup> *Biffé* : superb

<sup>4</sup> *Interl.*

<sup>5</sup> *Biffé* : et

<sup>6</sup> eumes joints *surch.* : fumes arivez à

<sup>7</sup> *Surch.* : sa

<sup>8</sup> *Biffé* : mis

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société à qui je fis part de ce que j'avais appris. Nous retournâmes tous au camp, et nous dîmes au chef Boémien que nous avions vu son petit Lonzo, Et la fille de cette jeune Elvire dont il avait pris la place auprès du vice-Roi. Il répondit que depuis longtemps, leur projet était de quitter l'Amérique, qu'ils avaient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils en étaient partis la semaine dernière et qu'ils avaient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir, assez près de la potence des Frères Zoto, où ils avaient trouvé un jeune homme couché entre les deux pendus. Puis se tournant vers moi, il me dit " Seigneur capitaine, ce jeune est un peu de vos parents.

— Il faudrait (dit Rebeca) arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé reprit le Boémien, et pendant qu'ils dîneront je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. "

Cette manière de retenir les étrangers me parut singulière. J'allais en dire mon sentiment, mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le camp. Pour cette fois on ne le transporta qu'à quelque portée de fusil, en un lieu où le rocher sembloit s'être fendu, à la suite d'un tremblement de terre. On y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

Vers le soir j'allai dans celle du<sup>1</sup> chef et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y était avec deux domestiques étrangers, et demandait avec beaucoup de hauteur<sup>2</sup> qu'on lui rendit les vigognes. Le Chef Boémien l'écoutait avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le seigneur Hierro Sangré qui se mit à crier encore plus fort, et n'épargna pas les épithètes de fripon, bandit et autres pareilles. Alors le chef se mit à siffler sur un ton très perçant. La tente se remplit peu à peu de Boémiens armés, dont l'apparition [*sic*] successive faisait baisser d'autant le ton hautain du Péruvien qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvait entendre ce qu'il disait. Lorsque le chef le vit ainsi calmé, il lui tendit la main, d'un air riant et lui dit, " Pardonnez brave Péruvien. Les apparences sont contre moi, et vous aviez quelques raisons de vous fâcher. Mais allez chez le marquis de Torres Rovellas. Demandez lui s'il se rappelle une dame Dalanosa, dont le neveu s'était engagé par pure complaisance, à devenir vice reine du Mexique à la<sup>3</sup> place de mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rappelle, qu'il vienne nous trouver ici. " Don Gonsalve Hierro-Sangre parut charmé qu'une scène dont il craignait les suites se fut aussi heureusement terminée, il promit de s'acquiescer de sa commission.

Lorsqu'il nous eut quitté le chef me dit. " Ce Marquis de Torres Rovellas avait autrefois un goût prodigieux il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. " Nous entrâmes dans la fente du<sup>4</sup> rocher, ornée d'épais buissons. Et tout à coup je fus frappé, par l'aspect d'une nature différente de tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Un lac d'une eau verte et sombre, mais diaphane jusqu'au fond de ses abîmes,<sup>5</sup> était entouré de rochers à pic, interrompus et séparés par des grèves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art bien que sans symétrie. Partout où le rocher se baignait dans l'onde, un chemin creusé dans la pierre faisait communiquer d'une grève à l'autre. Des grottes recevaient les eaux du lac. Ornées comme celles de Calypso, c'étaient autant de retraites où l'on pouvait jouir de la fraîcheur, et même se baigner. Un silence absolu, annonçait que ces lieux étaient ignorés des humains.

" Voici (me dit le chef) une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie les plus heureuses peut-être. {mes filles y sont nées.

— A propos de ces dames (lui dis je) il y a plus d'un mois que }

Mais les deux américains vont venir cherchons un abri agréable où nous puissions attendre leur arrivée. " Nous entrâmes dans une des plus belles grottes,<sup>6</sup> où nous fumes joints par Rebeca et par son frère, et bientôt nous vîmes arriver les deux vieillards.

---

<sup>1</sup> dans celle du *surch*. : trouver le

<sup>2</sup> *Surch*. : vigueur

<sup>3</sup> à la *surch*. : en

<sup>4</sup> *Biffé* : roché

<sup>5</sup> *Biffé* : était

<sup>6</sup> *Biffé* : et bientôt nous vîmes arriver

“ Est-il possible (dit l’un d’eux) qu’après un si long cours d’années je retrouve, l’homme qui dans son enfance m’a rendu un aussi grand service. J’ai souvent fait prendre des informations sur votre compte, mais en vain, on ne m’a jamais fait parvenir en Amérique de nouvelles satisfaisantes.

— Elles ne pouvoient pas l’être (dit le Boemien) j’ai subi tant de métamorphoses, ma vie s’est passée sous tant de formes différentes, qu’il eut été difficile de me prendre sur le fait.

Mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l’honneur de passer quelques jours dans ces retraites. Vous y jouirez d’un repos que les fatigues du voyage ont du vous rendre nécessaire

— Mais (dit le Marquis) ce sont des lieux enchantés.

— Ils en ont la réputation (répondit le chef) Sous la domination des Arabes on apelloit ce lieu<sup>1</sup> Afrit-Hamami, ou le bain des démons<sup>2</sup> aujourd’hui on l’apelle La frita Les habitants de la Sierra Morena n’osent en aprocher, et s’entretiennent les soirs des choses étranges qui s’y passent. Je ne veux point les trop détromper, et je vous prie que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j’ai placé mon camp.

— Mon ancien ami (dit le marquis) je vous demande une exception en faveur de ma fille, et de mon gendre futur, et encore en faveur d’un original que nous avons trouvé sous le gibet dos hermanos, mon aumonier pretend qu’il est possédé, et le bain des démons ne pourra que lui faire du bien. ” Le Chef Boemien ordona qu’on alla chercher ces trois personnes avec un petit nombre de serviteurs.

Le jeune<sup>3</sup> comte de Penna Velez,<sup>4</sup> vint avec sa future, et l’inconnu les suivit de près son cahier à la main. Il jetta les yeux autour de lui d’un air surpris, ramassa une pierre, l’examina et dit. “ Ceci est fusible au simple feu de nos verreries et sans adition. Nous sommes ici dans le cratere d’un ancien volcan Le talus interieur de ce cone renversé nous fournit les moyens de connoitre sa profondeur, et par conséquent de calculer la force expansive qui l’a creusé. — Ce sujet vaut bien qu’on le médite. ” Après avoir ainsi parlé l’inconnu, tira des tablettes de sa poche et comença un calcul

On apporta une collation composée de fruit de limonade, et de confitures seches. L’inconnu n’y prit d’abord aucune part.<sup>5</sup> ensuite imaginant qu’il tenoit une plume au lieu d’un crayon il le<sup>6</sup> trempa dans le verre de limonade qu’il prenoit pour un encrier. On le laissa faire<sup>7</sup> lorsqu’il eut terminé son calcul il remit les tablette dans sa poche, et dit “ Mon pere avoit sur les volcans une opinion tres juste<sup>8</sup> Selon lui la force expansive, qui se développe au foyer d’un volcan<sup>9</sup> est tres superieure, à tout ce que nous pouvons atribuer<sup>10</sup> soit à la vapeur de l’eau soit à la combustion du salpêtre. Et il en concluait que l’on arriveroit quelque jour à la connoissance de fluides, dont les efets expliqueroient une grande partie des phenomenes, de la nature.

— Vous croyez donc (dit Rebeca) que ce lac a été creusé par un volcan

— Oui madame (répondit l’inconu) la nature de la pierre le prouve, et la forme du lac l’indique assez. A la maniere dont je distingue les objets à la rive oposée je suppose, que le diametre doit être d’environns trois cent toises et l’inclinaison générale du cone interieure, étant de 70 degrés plus ou moins, nous jugeons<sup>11</sup> que le foyer a pu être<sup>12</sup> à 413 toises, de profondeur, ce qui donneroit un déplacement de neuf milion, 734 mille, 455, toises cubes de matiere Et comme je vous l’ai dit, les

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Afri

<sup>2</sup> *Surch.* : génies

<sup>3</sup> *Biffé* : marquis

<sup>4</sup> *Biffé* : [deux mots illisibles]

<sup>5</sup> *Biffé* : Mais

<sup>6</sup> *Surch.* : la

<sup>7</sup> *Biffé* : et

<sup>8</sup> *Biffé* : il croyoit que la f

<sup>9</sup> *Biffé* : à tout ce que nous

<sup>10</sup> *Biffé* : d’ener

<sup>11</sup> *Surch.* : voyons

<sup>12</sup> a pu être *surch.* : a été

forces, qui sont au pouvoir de l'homme, en quelque quantité qu'on les accumulat, ne produiroient pas un pareil effet. ”

Rebeca repondit comme une personne qui auroit parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la société n'étant point composée de savant la conversation ne tarda pas<sup>1</sup> à devenir plus familière, et le Boémien s'adressant au marquis de Torres lui dit “ Seigneur lorsque je vous ai connu vous ne respiriez que la tendresse, et vous étiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire n'a du être qu'une suite des plus délicieuses jouissances. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connaître les<sup>2</sup> épines

— Pas tout à fait (dit le marquis) Il est vrai que la tendresse, a pris peut-être une trop grande partie de mon temps Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honnête homme je confesse cette foiblesse sans honte. Et puisque nous sommes dans un lieu très propre, aux récits romanesques je vous ferai si vous le voulez, l'histoire de ma vie ” Toute la société applaudit à cette proposition, et le narrateur commença en ces termes.

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Lorsque vous êtes entré aux Théatins nous logions comme vous le savez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mère alloit quelquefois voir la jeune Elvire, mais elle ne m'y menoit point Elvire, étoit entrée au couvent faignant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous étions donc en proie, à tous les maux de l'absence, que nous adoucissons par une correspondance dont ma mère vouloit bien être le mercure. Ce qu'elle ne faisoit pourtant qu'en rêchignant un peu. Car elle prétendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir, et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire, qu'après la dispense obtenue mais en dépit de ce scrupule elle portoit les lettres et les réponses. Quant aux richesses d'Elvire, on se gardoit bien d'y toucher, elle devoit entrer en religion, et dès lors tous ses biens retournoient aux collatéraux de Rovellas

Votre tante parla à ma mère de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mère<sup>3</sup> témoigna à votre tante une vive reconnaissance. Elle écrivit au père Santez qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de répondre, il vint lui-même à Burgos, avec un consultant de la nonciature, qui portoit un nom supposé à cause du mystère qu'on vouloit mettre à cette négociation.

Il fut décidé qu'Elvire resteroit encore six mois, au noviciat qu'ensuite sa vocation étant tout à fait passée, elle seroit sur le pied d'une pensionnaire de la plus haute distinction, ayant un service intérieur C'est à dire des femmes cloîtrées avec elle Et une maison montée au dehors, comme si elle l'habitoit. Ma mère y demeuroit avec quelques hommes de loi, chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur, et le Consultant nous y devoit suivre, ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune, pour solliciter une dispense et deux ans se passèrent avant que je partisse. Quelles années Je voyois tous les jours Elvire au parloir et je passois le reste de la journée à lui écrire, ou bien à lire des romans, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire<sup>4</sup> lisoit les mêmes ouvrages, et repondoit sur le même ton. Il y avoit dans cette correspondance très peu du notre Nos expressions étoient d'emprunt mais notre tendresse étoit bien réelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre, un goût très vif<sup>5</sup>. L'obstacle insurmontable d'une grille toujours interposée entre nous, irritoit nos desirs notre sang s'aluma de toute l'effervescence du jeune âge, et le désordre de nos sens completa celui qui regnoit déjà dans nos têtes.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : de metre

<sup>2</sup> *Biffé* : déli

<sup>3</sup> *Biffé* : recut cete ouverture avec

<sup>4</sup> *Biffé* : faisoit les mêmes lec

<sup>5</sup> *Biffé* : acru

Il falut partir, le moment des adieux fut cruel, notre douleur ne fut aprise ni feinte.<sup>1</sup> et tenoit du délire. On craignit pour les jours d'Elvire. Ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui oposer et les distractions du voyage, me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon Mentor qui n'étoit point un pédant tiré de la poussiere des college, mais un officier retiré qui, même avoit passé plusieurs années à la cour Il s'apelloit Don Diegue Santez, et il étoit asséz proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés pour ramener mon esprit au vray, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arivames à Rome, et notre prémier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi Auditeur de Rote, personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'enormes diamants, qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il étoit informé de notre<sup>2</sup> affaire<sup>3</sup>, qu'elle demandoit du secret, et que nous fussions peu répandus dans le grand monde “ Cependant (ajoutat-il) vous ferez bien de venir souvent chez moi l'interet que l'on me véra prendre à vous fixera l'attention, et le peu qu'on vous vérra ailleurs montrera de votre part une retenue dont l'efet vous sera favorable Je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré college ”

Nous suivimes le conseil de Ricardi. Je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'Auditeur dans une villa, qu'il avoit proche de celle des Barberins La marquise Paduli fesoit les honeurs de la maison. Elle étoit veuve, et demouroit chez Ricardi, parce qu'elle n'avoit pas de parent plus proche. Du moins on le disoit ainsi mais au fond l'on n'en savoit rien, car Ricardi étoit génois, et le prétendu marquis Paduli étoit mort à un service étranger

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, beaucoup d'amabilité,<sup>4</sup> et une politesse generale melée de reserve et de dignité. Cependant je croyois lui voir pour moi, une preference,<sup>5</sup> ou même un penchant qui se trahissoit à tout instant, mais par des<sup>6</sup> traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secretes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli, d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit pas répondre.

Cependant je recherchai la conversation de la marquise et je la metois volontiers, sur mon sujet favori, c'est à dire, sur l'amour, et sur les diferentes manieres d'aimer, sur la diference à faire entre la tendresse et la Passion, entre la fidelité et la Constance. Mais en traitant cette grave matiere avec la belle italiene, l'idée ne me venoit pas, que je pusse jamais etre infidele à Elvire, et mes lettres partoient pour Burgos, aussi brulantes que par le passé.

Un jour je fus à la villa, sans mon Mentor. Ricardi, n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins. J'entrai dans une grotte, et j'y trouvai la Paduli plongée dans une reverie profonde dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant paroître, m'auroit presque fait soupçonner que j'avois été le sujet de sa reverie. Elle eut même l'air effrayé d'une persone qui veut echapper à quelque danger. Elle se remit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie. “ Lei a girato questa matina — Avez vous promené ce matin ? ” Je lui répondis que j'avois été<sup>7</sup> au Corso, où j'avois vu beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la marquise Lepri.

“ Ne connoisséz vous pas de femme plus belle — me dit la Paduli.

— Pardonnez moi (lui répondis je) je connois, en Espagne, une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté. ”

Cette reponse, parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa reverie<sup>8</sup> baissa ses

---

<sup>1</sup> *Biffé* : L'amour étoit d

<sup>2</sup> *Surch.* : l'

<sup>3</sup> *Biffé* : qui nous amenoit à Rome

<sup>4</sup> *Biffé* : me

<sup>5</sup> *Biffé* : et une pre

<sup>6</sup> *Interl.*

<sup>7</sup> *Biffé* : ce matin

<sup>8</sup> *Biffé* : fi



belles paupieres et fixa sur la terre, des regards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire, j'entamai, encor une conversation dont la tendresse étoit le sujet alors elle leva sur moi des yeux languissants et me dit. " Ces sentimen que vous savez si bien peindre, les avez vous éprouvés ?

— Ah sans doute (lui répondis je) et mille fois plus vifs encore, et mille [fois] plus tendres, et pour la même demoiselle dont la beauté est si supérieure "

A peine eu-je prononcé ces mots qu'une mortelle paleur, couvrit le visage de la paduli. Elle tomba toute étendue à terre ni plus ni moins que si elle étoit morte Je n'avois jamais vu de femme dans cet état, et je ne savois absolument que faire de celle ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin, je courus à elles et leur dis de secourir leur maitresse.

Ensuite je quitai le jardin, réfléchissant à ce qui venoit d'arriver, Admirant surtout la puissance de l'amour et comment une étincelle qu'il laisse tomber dans les cœurs, y produit de ravages. Je plaignois la Paduli, je me reprochois d'avoir occasionné son malheur. Mais je n'imaginai pas pouvoir être infidèle à Elvire ni pour la Paduli, ni pour femme au monde

Le lendemain j'allai à la villa Ricardi. On n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade Le lendemain on ne parloit à Rome que de sa maladie qu'on assuroit être sérieuse. J'en éprouvai des remords, comme de maux dont j'étois la cause

Le cinquième jour de la maladie je vis entrer chez moi une jeune fille couverte d'une mante qui lui couvroit le visage. Elle me dit " Signor forestiere une femme mourante demande à vous voir, suivez moi. " Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture, m'atendoit au bout de la rue, j'y montai avec la fille voilée. Nous arrivâmes à la villa par les arrières du jardin. Nous entrâmes dans une allée fort sombre, de la dans un corridor, puis dans quelques chambres très obscures, enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit la main, elle étoit brûlante, ce que je crus être un effet de la fièvre Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avois connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla mes genoux foiblirent J'étois infidèle à Elvire, sans même savoir comment, cela m'étoit arrivé.

" Dieu d'amour (s'écria l'Italienne) Voila de tes miracles. Celui que j'aimois m'a rendu à la vie. " D'un état d'entière innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures se passèrent ainsi enfin la suivante, vint avertir qu'il étoit temps de nous séparer. Et je regagnai la voiture avec quelque peine, obligé de m'appuyer sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter elle me séra dans ses bras, et me dit " J'aurai mon tour. "

Je ne fus pas plutôt en voiture que l'idée des plaisirs, fit place aux remords les plus déchirants. " Elvire (m'écriai je) Elvire je t'ai trahie Elvire, je ne suis plus digne de toi Elvire, Elvire Elvire... " Enfin je dis tout ce qu'on dit en pareil cas et je me retirai bien résolu de ne plus retourner chez la marquise

Comme le marquis de Torres en étoit à cette endroit de sa narration, des Boëmiens vinrent demander leur chef et comme il s'intéressoit beaucoup à l'histoire de son ancien ami, il le pria de remettre la suite au lendemain.

Lorsqu'il fut parti Rébecca se tournant vers l'inconnu lui dit. " Monsieur vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de nous raconter. Il ne s'agissoit pourtant pas du feu des volcans, ni de la force expansive, qui pourroit déplacer neuf millions de toise cubes.

— Madame (répondit le géomètre) Les passions sont aussi des forces, et sans elles le monde moral resteroit inerte. De plus elles sont<sup>1</sup> susceptibles d'accroissement et de diminution et par la même elles rentrent dans le domaine de la géométrie. {elles lui appartiennent encor par les perturbations que cause l'attraction de deux passions différentes. Mon père faisoit à ce sujet un raisonnement qui mérite d'être rapporté : Il disoit " Je suppose Antoine en Egypte. Il s'y trouve en proie à deux passions, l'ambition qui le conduisit à l'empire et l'amour qui l'en détourne. Je représente ces deux directions par deux lignes *AB*

---

<sup>1</sup> *Biffé* : capables d

et  $AC$  faisant entre elles un angle quelconque, la ligne  $AB$  représentant l'amour d'Antoine pour Cléopâtre est moindre que  $AC$  parce qu'au fond Antoine avoit moins d'amour que d'ambition. Je suppose que ce soit trois fois. Je prends donc la ligne  $AB$  et je la porte trois fois sur la direction  $AC$  après quoi j'acheve le parallélograme, et je tire la diagonale résultante, qui représentera très exactement la nouvelle direction produite par les impulsions vers  $B$  et  $C$ . Cette diagonale se rapprochera toujours de la ligne  $AB$  si l'on suppose plus d'amour et qu'on allonge la dite ligne  $AB$ . Au contraire la diagonale se rapprochera toujours de  $AC$ , si l'on suppose plus d'ambition. (Auguste par exemple qui ne connoissoit point l'amour, n'étoit point détourné du point  $C$ , et quoique doué de moins d'Énergie, il y arrivoit beaucoup plus tôt)

Mais comme les passions prennent un accroissement successif et une diminution successive qui fesoient aussi changer la forme du parallélograme, l'extrémité de la diagonale résultante traçoit dans tous les cas une courbe ” et mon père y appliquoit le calcul différentiel, jadis appelé calcul des fluxions — au surplus le sage<sup>1</sup> auteur de mes jours, ne regardoit tous ces problèmes historiques que comme d'agréables folies, dont il usoit pour recréer l'aridité de ses études habituelles }

Pour ce qui est de l'amour objet de votre question<sup>2</sup>, c'est une passion qui jouit de quelques propriétés particulières, qui lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d'un[e] opposition entière. Je m'explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus*. Haine qui est l'opposé d'amour sera, accompagnée du signe *moins*, et l'indifférence qui est un sentiment nul, sera égale *zéro*

Si je multiplie l'amour par lui-même que j'aime l'amour, ou que j'aime à aimer l'amour, j'ai toujours des valeurs positives aussi plus par plus, fait-il toujours plus.

Mais si je hais, la haine, je rentre dans les sentiments d'amour ou dans les quantités positives. Et c'est ainsi que *moins par moins* donne *plus*

Au contraire si je hais la haine de la haine, je rentre dans les sentiments opposés à l'amour, c'est à dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube de *moins* est *moins*.

Quant aux produits d'amour par haine, ou de haine par amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de *plus* par *moins* ou de *moins* par *plus*. En effet soit que je haisse l'amour, ou que j'aime la haine je suis toujours dans des sentiments opposés à l'amour. — Trouvez vous madame quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout (répondit la juive) et je suis convaincue, qu'il n'y a point de femme qui ne se rendit à de pareils arguments

— Ce ne seroit pas mon compte (reprit le Géomètre) car en se rendant si vite elle perdrait la suite de mes corollaires ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement. On a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle, qui avoit une teinte d'aversion petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins*  $A^3$ . Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons par *moins*  $B$  et dont le produit sera *plus*  $AB$  c'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour

{Je vais plus loin je substitue la valeur  $AB$  et je l'appelle grand  $C$  mais comme il est resté quelque souvenir de la première brouillerie, et que le plus pur amour est toujours mêlé d'un peu de ressentiment ma valeur substituée devient  $C - d$  qui  $C$  moins  $d$  qui est plus petit que  $C$  toujours prêt à éclater je désigne ma valeur substituée par  $C$  moins  $D$ .  $d$  étant beaucoup plus petit que  $C$ .

Ensuite or il est si vrai que cette petite valeur négative tient à la nature de l'amour que si je multiplie par *moins*  $d$ , la négative

pur amour est mêlé d'un peu de ressentiment toujours prêt à éclater Je désigne ma valeur substituée par  $c$  moins  $d$  lequel  $d$  est moindre que  $c$

Ensuite je multiplie par  $c$  plus  $e$ ,  $C$  plus  $f$  plus  $f$ ,  $C$  plus  $g$ , j'ai toujours dans les racines, moins  $defg$  &.

<sup>1</sup> Le texte se poursuit verticalement dans la marge droite jusqu'à " études habituelles ".

<sup>2</sup> Interl. : objet de votre question

<sup>3</sup> Interl.

Si au contraire je multipliois une seule fois par *moins* la petite valeur négative deviendrait positive. Mais le grand amour C se changeroit en haine aversion et dans d'autres cas toute l'équation<sup>1</sup> seroit égale zero. Tant il est vrai que la petite valeur négative est essentielle à la nature de l'amour Quant à l'amour qui s'affoiblit et s'efface il rentre dans la question *de maximis et minimis* }

— Monsieur (dit Rebeca) si j'ai bien compris votre première proposition, l'amour ne sauroit être mieux représenté que par le développement des puissances de<sup>2</sup> x *moins* a.

— Oui madame (dit l'inconnu) vous avez lu dans ma pensée, oui charmante personne, la formule du binôme inventée par le chevalier Don Neuton, doit être notre guide dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs. ”

On se sépara c'est à dire que je me réunis aux<sup>3</sup> Mexicains mais le Geometre {paroissoit ne se plaire dans la société de Rebeca ne la quita plus de la journée }

---

<sup>1</sup> Le texte se poursuit verticalement dans la marge droite jusqu'à “ zero ”.

<sup>2</sup> *Biffé* : X – a [?]

<sup>3</sup> *Biffé* : deux

## QUARANTE DEUXIEME JOURNÉE.

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille. {On demanda au marquis de Torres la suite de son histoire et il reprit en ces termes}

J'y trouvai Rebeca,<sup>1</sup> et l'inconnu y vint bientôt apres. “ Madame (dit il à la Juive) j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer<sup>2</sup> j'étois réduit à vous designer<sup>3</sup> par x, y ou z, dont nous [nous] servons pour les quantités inconnues.

Vous m'épargneriez cet embarras en me disant tout d'un coup votre nom. ”

Ce debut fit rire Rebeca Elle dit<sup>4</sup> que son nom étoit Laure de Uzeda

“ A la bonne heure (dit l'inconnu) Je vous appellerai donc belle Laure savante Laure ”

### SUITE DE L'HISTOIRE<sup>5</sup> DU MARQUIS DE TORRÈS-ROVELLAS.

Je vous ai dit quels avoient été mes remors après l'infidélité dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de madame Paduli, ne vint encore le lendemain me conduire au lit de sa maitresse, et je me prometois de la recevoir tres mal, mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu.

Sylvia vint au bout de huit jours. Elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maitresse “ Sylvia (lui dis je) Sylvia retirez vous, vous m'avez rendu infidele à la plus adorable des femmes. Vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante et vous m'avez conduit pres d'une femme qui ne respiroit que la volupté mon cœur, n'est point coupable, mais je ne suis point innocent.

— Vous l'etes, et même tres innocent (me répondit Sylvia) rassurez vous à cet egard. Mais je ne viens point pour vous conduire chez la marquise qui est<sup>6</sup> en cet instant dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout, Ricardi n'est point son oncle. Venez avec moi je vous expliquerai tout cela ”

Je suivis Sylvia par pure curiosité Nous montames en voiture, nous arivames à la villa, nous entrames par les jardins Puis la jolie messagere me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisete, orné de pots de pomades de peignes et de quelques afiquets de toilette, de plus un petit lit blanc comme neige, et sous le lit deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ota ses gants sa mantille, et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine “ Arrêtez (lui dis je) n'allez pas plus loin. C'est ainsi que votre maitresse m'a rendu infidele.

— Ma maitresse (répondit Sylvia) a recours à de grands moyens dont j'ai su me passer jusqu'à présent ” En même tems elle ouvrit une armoire, en tira des fruits, des biscuits et une bouteille de vin. Elle les posa sur une table qu'elle aprocha du lit puis elle me dit “ Mon charmant Espagnol Les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise on l'a otée ce matin. Essayez vous sur ce lit à coté de moi, et ne dédaignez pas cette petite collation que je vous ofre de bon cœur. ” Il falut bien accepter des ofres aussi gracieuses. Je m'assis auprès de Sylvia je mangeai de ses fruits je bus de

---

<sup>1</sup> *Biffé* : et l'idée

<sup>2</sup> *Biffé* : je vous design

<sup>3</sup> Le texte se poursuit verticalement au bas de la page précédente jusqu'à “ savante Laure ”.

<sup>4</sup> *Biffé* : qu'elle

<sup>5</sup> *Interl.* : de l'histoire

<sup>6</sup> *Biffé* : do

son vin, et je la pria de me faire l'histoire de sa maîtresse qu'elle commença en ces termes.

#### HISTOIRE DE MONSIGNOR RICARDI ET DE LAURA CERELLA, DITE MARQUISE PADULI.

Ricardi cadet d'une maison illustre de Gene<sup>1</sup> étoit entré de bonne heure dans les ordres, et bientôt après dans la prélatrice. Une belle figure et des bas violets, étoient alors<sup>2</sup> de puissantes recommandations auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa, comme fesoient tous les jeunes prélats ses confrères. A trente ans, il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un rôle dans les affaires.

Il ne vouloit pas renoncer tout à fait aux femmes, il eut désiré former une liaison où il put ne trouver que de l'agrément, mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le cavalier servente des plus belles princesses de Rome, mais les belles princesses començoient à donner la préférence à des prélats plus jeunes d'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues, qui obligent à une gêne habituelle tout à fait insupportable.<sup>3</sup> Les femmes entretenues ont aussi leurs inconvénients, elles ne sont point au courant de la société on ne sait de quoi leur parler.

Au milieu de ces incertitudes, Ricardi conçut un projet, qui est venu en l'idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise et qui par conséquent put le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir dans un être doué de toutes les grâces, les charmes de l'esprit s'épanouir avec ceux de la figure, de lui montrer le monde et la société, de jouir de ses surprises, d'épier le premier réveil du sentiment de lui donner, et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être<sup>4</sup> charmant, bien des gens les épousent pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas. Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement, il avoit un oncle Auditeur de Rote qui avoit la promesse du chapeau, et devenant cardinal il avoit l'assurance de faire passer sa place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Genes, fut acosté par une fille de treize ans, qui portoit un panier d'oranges, et lui en offrit une avec une grâce charmante. Ricardi, d'une main libertine écarta les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite, et découvrit des traits qui promettoient de devenir parfaitement beaux. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle lui répondit qu'elle n'avoit que sa<sup>5</sup> mère, veuve et très pauvre qui s'appelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et comença par se nommer, ensuite il dit à la Bastiana, qu'il avoit une parente Dame très charitable, qui se plaisoit à élever des jeunes filles pauvres, et qui les dotoit ensuite. Qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laura.

La mère sourit et lui dit " Je ne connois pas votre parente, qui sûrement doit être une femme respectable mais votre charité envers les jeunes filles est très connue, et vous pouvez emmener celle-ci. Je ne sais si vous la formerés à la vertu, mais vous la tirerez de la misère qui est pire que tous les vices. "

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mère " Non (lui répondit elle) je ne vends point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir<sup>6</sup> Vivre est la première loi, et souvent l'inanition m'empêche de travailler. "

Des le même jour la petite Laura fut mise en pension, chez un client de Ricardi Ses mains furent couvertes de pâte d'amande ses cheveux de papillotes, son cou de perles sa gorge de dentelles. La

---

<sup>1</sup> *Interl.* : de Gene

<sup>2</sup> *Biffé* : une

<sup>3</sup> *Biffé* : Entretenir une fe

<sup>4</sup> *Biffé* : être

<sup>5</sup> que sa *surch.* : qu'une

<sup>6</sup> *Biffé* : Car

petite se regardoit dans toutes les glaces, et ne pouvoit se reconoitre, mais des le premier instant elle comprit quelle etoit sa destination, et prit l'esprit de son etat.

Cependant la petite avoit eu des compagnons de son enfance, qui ne sachant point ce qu'elle etoit devenue en etoit fort en peine. Le plus interessé à la retrouver étoit Céco Boscone petit garçon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà tres fort lui même et déjà amoureux de la petite vendeuse d'oranges qu'il voyoit souvent soit dans les rues soit ches nous, car il etoit un peu notre parent. Si je dis notre, c'est que je m'apelle aussi Cerella et que j'ai l'honneur d'etre cousine germaine de ma maitresse

Nous etions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en<sup>1</sup> parloit pas<sup>2</sup> mais qu'il nous etoit meme défendu d'en parler et de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire etoit de travailler en gros linge, et mon cousin fesoit les comissions du port en atendant qu'il put porter les balots. Lorsque j'avois bien travaillé tout le jour, j'allois le<sup>3</sup> chercher sous le porche d'une eglise, et nous versions bien des larmes sur le sort de notre cousine.

Un soir Ceco me dit. " Il me vient une idée. Tous ces jours il a plu à verse, Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour, elle n'y tiendra pas et si sa fille est à Genes, elle l'ira trouver. Il ne s'agira donc que de la suivre et nous saurons où Laura est cachée. "

J'applaudis à cette invention. Le lendemain il fit tres beau, j'allai chez madame Cerella, je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots, et je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en ambuscade, et bientot nous vimes sortir Madame Cerella Nous la suivimes jusqu'en un quartier éloigné, et comme elle entra dans une maison nous nous cachames encore. Elle sortit et s'éloigna, nous entrons dans la maison, nous montons les escaliers ou plustot nous en sautons les marches Nous ouvrons la porte du bel appartement Je reconnois Laura je me jete à son cou, Ceco m'en arache et cole sa bouche sur la siène. Mais une autre porte s'ouvre, Ricardi parait me donne vingt soufflets, autant de coups de pieds à Ceco. Ses gens survienent<sup>4</sup> En un clin d'œil nous nous trouvons dans la rue, souffletés, battus, et bien convaincus que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de notre cousine. — Ceco alla se faire<sup>5</sup> mousse sur un corsaire Maltais. Je n'en n'ai plus entendu parler.

Quant à moi, l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire elle grandit avec moi. J'ai servi dans plusieurs maisons, enfin dans celle du marquis Ricardi, frere ainé de notre prelat. On y parloit beaucoup de Madame Paduli, et l'on ne concevoit pas où le Prelat avoit pris cette nouvelle parente. Elle echapa pour le moment aux recherches de la famille. Mais rien n'echape à la curiosité des valets. Nous fimes des perquisitions de notre coté, et bientot l'on sut que la prétendue Marquise n'étoit autre que Laura Cerella, le marquis nous recomanda le secret, et m'envoya près de son frere pour<sup>6</sup> l'avertir de redoubler de précautions, s'il ne vouloit se faire un tort infini — Mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Laura chez le client du prelat. Elle n'y resta pas longtems on la fit passer dans une petite ville de la riviere de Genes. Et Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus<sup>7</sup> content de l'ouvrage de ces mains.

Au bout de deux ans Ricardi partit pour Londres. Il voyageoit sous un nom suposé et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la conduisit à Paris et dans d'autres grandes villes où l'incognito etoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur, et le rendoit le plus heureux des hommes trois années se passerent

---

<sup>1</sup> Interl.

<sup>2</sup> Biffé : de notre cousine

<sup>3</sup> Interl.

<sup>4</sup> Biffé : et do

<sup>5</sup> se faire *surch.* : de ce

<sup>6</sup> Biffé : lui

<sup>7</sup> Biffé : com

comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de Gorice, {et lui dit que désormais elle s'appelleroit marquise Paduli, et passeroit pour la veuve d'un marquis Paduli parent des Ricardi, qui venoit de mourir au service d'Autriche, qu'à titre de parente elle viendrait bientôt le rejoindre à Rome et faire les honneurs de sa maison. Puis il partit pour sa destination.}<sup>1</sup> Le lendemain de leur arrivée il lui dit : “ Madame j'ai à vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir vous êtes la veuve du marquis Paduli qui vient de mourir au service de l'Empereur Voici tous les papiers qui le constatent Paduli étoit notre parent et vous ne refuse[re]z pas de me joindre à Rome et d'y faire les honneurs de ma maison. ” Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses réflexions, en fit de très sérieuses sur le caractère de Ricardi sur ses relations avec lui, et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'éclat attaché aux emplois, dont il étoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle et beaucoup d'hommage lui furent adressés. Ricardi annonça à sa famille qu'il avoit recueilli chez lui la veuve de Paduli, cousin des Ricardi par les mères. Le marquis Ricardi qui n'avoit jamais entendu<sup>2</sup> dire que Paduli eut été marié, fit sur ce sujet les recherches dont j'ai déjà parlé et {m'envoya près de la nouvelle Marquise, pour lui recommander la plus grande circonspection.} Je fis le voyage par mer, je débarquai à Civita Vecchia et me rendis à Rome. Je me présentai chez la marquise. Elle fit retirer ses gens et se jeta dans mes bras Nous parlâmes de notre enfance, de ma mère de la siene, des marons que nous mangions ensemble. Le petit Ceco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en n'avoit plus de nouvelles. Laura déjà attendrie fondit en larmes et eut beaucoup de peine à se remettre Elle me pria de ne point me faire connaître au<sup>3</sup> Prelat et de passer seulement pour sa femme de chambre Elle ajouta que mon accent Genoïso pouvoit me trahir, et que je devois<sup>4</sup> me dire née dans l'état de Genes et non pas dans la Capitale. Laura avoit son projet. — Elle conserva pendant une quinzaine de jours, son humeur égale et enjouée mais au bout de ce temps, elle nous parut sérieuse, réveuse, capricieuse et dégoûtée de tout. Ricardi cherchoit en vain à lui plaire, il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors. “ Ma chère Laure (lui disoit il un jour) que vous manque-t-il ? Comparez votre état actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Et pourquoi m'en avez vous tirée (lui répondit Laure avec la plus grande véhémence) C'est ma misère que je regrette ; Que fais je ici au milieu de ces princesses leurs politesses équivoques<sup>5</sup> sont<sup>6</sup> autant d'amères injures Oh mes haillons combien je vous regrette mon pain noir, mes châtaignes. Je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Céco, qui devois m'épouser quand tu serois assez fort pour être portefaix, avec toi j'aurais connu la misère, mais non pas les vapeurs, et les princesses auroient envié mon sort.

— Laura, Laura (s'écria Ricardi) quel est ce nouveau langage ?

— C'est celui de la nature (lui répondit Laure) Elle a fait les filles pour devenir femmes et mères dans l'état où le ciel les a fait naître, et non pas pour être nièces de prêtres libertins. ” Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta très embarrassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa nièce, et si l'étourdie alloit découvrir la vérité, il étoit perdu, et sa carrière étoit finie, de plus il aimoit la friponne, il en étoit jaloux, et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laure et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre “ Pardonnez (lui dit elle) Cher oncle, cher bienfaiteur Je suis une

---

<sup>1</sup> Le texte se poursuit dans la marge jusqu'à “ au bout de quelques jours ”.

<sup>2</sup> *Biffé* : parler

<sup>3</sup> *Biffé* : M

<sup>4</sup> *Biffé* : me faire passer

<sup>5</sup> *Interl.*

<sup>6</sup> *Biffé* : de mortelles

ingrate indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains vous avez formé mon esprit, je vous dois tout, Pardonnez un caprice où le cœur n'avoit point de part ” La paix fut bientôt faite.

Quelques jours après Laura dit à Ricardi “ Je ne puis être heureuse avec vous. Vous êtes trop mon maître Tout ici vous appartient, et je suis dans une entière dépendance. Le Lord qui vient chez nous, a donné à sa maîtresse la plus belle terre du duché d'Urbino. Voilà ce qui s'appelle un amant, et si je vous demandois, cette Baronie où j'ai passé trois mois vous me la refuseriez cependant C'est un legs de votre oncle Cambiasi et vous en pouvez disposer.

— C'est pour me quitter (dit Ricardi) que vous voulez avoir un sort indépendant

— C'est pour vous en aimer davantage (lui répondit Laure) ”

Ricardi ne savoit s'il devoit donner ou refuser. Il étoit amoureux, jaloux il craignoit de voir sa dignité compromise Il craignoit de se mettre lui même dans la dépendance de sa maîtresse.

Laura lisoit dans son âme, et l'auroit volontiers poussé à bout. Mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir Sur un mot de sa part, quatre Sires auroient saisi la nièce et l'auroient conduite en quelque couvent, où elle eut fait une longue pénitence. Cette considération retenoit Laura qui enfin se déterminâ à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous êtes entré dans la grotte.

“ Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai je tout surpris. ”

Non mon enfant (me dit Sylvia) elle pensoit à une bonne baronie de quatre mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vint de contrefaire la malade et même la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en contrefaisant des actrices qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc, mon petit Espagnol, que jusque là, vous avez été complètement dupe. Mais vous n'avez pas droit de vous plaindre du reste de l'histoire. Et ma maîtresse, ne se plaint pas non plus de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant lorsque défaillant vous cherchiez mon bras pour vous soutenir. Alors j'ai juré que j'aurois mon tour. Ainsi s'exprima la soubrette

Que vous dirai je. J'étois confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le désordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir. Elle abusa même de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture je ne savois pas si je devois avoir de nouveaux remors ou bien n'y plus penser.

---

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration Le Boémien forcé de nous quitter, lui demanda la grace d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit

“ Monsieur que pensez vous de l'erreur de tous les amants, qui regardent leurs flames comme éternelles ?

— Je pense (répondit l'inconnu) Ce [*sic*] cette erreur des amants vient de ce qu'ils ne réfléchissent point assez sur la nature des maximis et minimis. S'il[s] faisoient plus d'attention aux valeurs de différence Y divisée par différence X, il[s] s'apercevraient que la limite de leur calcul revient sur elle même, et dans certains cas, ils pourroient fixer les points de rebroussement

— En effet (dit Rebeca) C'est la dernière chose à quoi pensent les amants.

— Sans doute (dit l'inconnu) Ils se représentent leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies. ”

Il m'eut été inutile d'en entendre davantage, je<sup>1</sup> m'éloignai donc[c] des savants interlocuteurs et passai la journée comme j'avois fait les précédentes<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Biffé : pris

<sup>2</sup> Suit une feuille blanche déchirée, mais paginée.



## 43<sup>eme</sup> JOURNÉE.

On se rassembla<sup>1</sup> comme on avoit fait les jours precedents et l'on ne manqua pas de demander au marquis de Torres la suite de son histoire. Il la reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRÈS ROVELLAS

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités, à la belle Elvire, j'avois eu des remors afreux après la premiere, et coment après la seconde je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine etoit toujours le même, et mes letres egalelement passionées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guérir de mes idées romanesques se permetoit quelquefois des démarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y etre pour quelque chose il m'exposoit à des tentations où je sucombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit néamoins la meme, et je brulois d'impatience de voir enfin, la dispense sortir du grefe Apostolique.

Enfin Ricardi, nous fit un jour venir Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solennel, qui anoncoit la grande nouvelle qu'il avoit à nous aprendre. Il en tempéra cependant la gravité par un sourire afable, et nous dit “ Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine, nous accordons des dispenses assés facilement pour de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne parce que la foi y est plus pure et l'observance plus exacte. Cependant Sa Sainteté considérant les pieuses fondations faites en Amérique par la maison de Rovellas et considérant en outre, que la faute venielle des deux enfants etoit une suite des malheurs de la dite maison, Sa Sainteté (dis je) a délié sur la terre les liens de parenté qui existoient entre vous. Ils seront également deliés dans le ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens ne s'autorisent point<sup>2</sup> de cet exemple pour commettre des fautes pareilles. Il vous est enjoint de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter pendant trois ans<sup>3</sup> tous les jours, de plus de batir une eglise pour les Theatins de la Vera Cruz, et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment, ainsi qu'à la future Marquise. ” Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire délivrer le bref de Sa Sainteté et nous quitames Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuit. J'arivai à Burgos, je revis Elvire, elle etoit encore embellie. Il ne nous restoit plus qu'à faire approuver le mariage par la cour. Mais Elvire étoit rentrée dans ses biens, et nous ne manquions plus d'amis. Nos tuteurs obtinrent l'aveu que l'on désiroit et la cour y ajouta pour moi le titre de marquis de Torres-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes, de parures, d'écrains, délicieux fracas pour la jeune fille qui va devenir epouse. Mais la tendre Elvire n'y etoit point sensible elle ne l'étoit qu'aux soins de son amant. — Enfin arriva<sup>4</sup> le jour où l'on devoit nous unir<sup>5</sup> Il me parut d'une mortelle longueur, car la ceremonie ne devoit se faire que le soir, dans la Chapelle d'une maison de campagne, que nous avions près de Burgos.

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur

---

<sup>1</sup> *Surch.* : rassemblant

<sup>2</sup> *Biffé* : à

<sup>3</sup> *Interl.* : pendant trois ans

<sup>4</sup> *Surch.* : parut

<sup>5</sup> *Biffé* : ou plustot le soir

un banc où je me mis à réfléchir, sur ma conduite si peu digne de cet ange, auquel j'allois être uni. Et comptant toutes les infidélités que je lui avais faites. J'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remors entra de nouveau dans mon âme, et m'adressant à moi-même les plus durs reproches, je me dis " Ingrat, Malheureux as-tu songé au trésor que l'on te destinoit, à cet être divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour toi, et qui n'a jamais adressé une parole à nul autre. " Tandis que j'étais occupé de cet acte de contrition, j'entendis que deux Camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derrière la charmille, où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit très attentif.

" Et bien Manuella (disoit l'une) notre maîtresse va être bien contente aujourd'hui Car elle aimera en réalité, et en donnera des témoignages réels, au lieu des menues faveurs qu'elle<sup>1</sup> accordoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon (dit l'autre camariste) vous voulez parler de son maître de guitare qui lui baisoit furtivement la main, en faisant semblant de la placer sur<sup>2</sup> les cordes.

— Point du tout (reprit la première camariste) je parle d'une douzaine de<sup>3</sup> belles passions bien<sup>4</sup> innocentes à la vérité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la géographie. Celui là étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a-t-elle donné un beau paquet de cheveux qui m'ont bien manqué lorsque j'ai voulu la coiffer le lendemain. — Ensuite est venu ce beau parleur qui l'instruisoit de l'état de ses biens, et la mettoit au fait de ses revenus. Celui là par exemple avoit ses vues. Il comblait Elvire des éloges les plus flatteurs et<sup>5</sup> même l'ennuyoit de louanges. Elle lui a donné son profil dessiné sur son ombre et cent fois sa main à baiser à travers les<sup>6</sup> barreaux, et des cadieux de fleurs, et des bouquets échangés. — "

Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complète. J'en fus attristé. Sans doute Elvire n'avoit accordé que des faveurs bien innocentes ou plutôt c'étoient de véritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas même se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit dès son enfance, begayé puis parlé d'amour J'aurois dû comprendre qu'aimant à traiter ce sujet, elle s'en occuperoit avec d'autres que<sup>7</sup> moi. Mais je ne l'aurois jamais cru, lors même qu'on me l'auroit dit. Ici j'étais convaincu, détrompé noyé dans mon chagrin. Alors on m'appella pour la cérémonie J'entrai dans la chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mère et remplit ma future d'inquiétude et de tristesse. Le prêtre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier<sup>8</sup> Cependant il nous maria. Mais je vous assure que jamais journée attendue avec impatience ne répondit moins à ce qu'elle sembloit promettre.

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen éteignant ses flambeaux nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. Tous les badinages de la grille s'effacèrent du souvenir d'Elvire. Des transports inconnus remplirent son cœur, et d'amour et de reconnaissance Elle fut toute à son époux — Le lendemain nous avions l'air très heureux, et comment aurois-je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traversé la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut<sup>9</sup> offrir il n'en n'est point de comparables au bonheur que donne la jeune épouse portant dans le lit nuptial, et tant de mystères à pénétrer, et tant de rêves à réaliser, et tant de pensées caressantes. Qu'est-ce que le reste de l'existence auprès de jours pareils passés entre le souvenir récent de si douces émotions et les

---

<sup>1</sup> *Biffé* : distribuoit à la grille

<sup>2</sup> *Biffé* : la guitare

<sup>3</sup> *Biffé* : passions

<sup>4</sup> *Biffé* : con

<sup>5</sup> *Biffé* : l'ennuyoit de louanges

<sup>6</sup> *Biffé* : cara

<sup>7</sup> *Interl.*

<sup>8</sup> *Biffé* : ou non

<sup>9</sup> *Biffé* : donner

decevantes illusions d'un avenir que l'esperance embellit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison nous laisserent quelques mois abandonnés à notre yvresse et lorsqu'ils nous crurent en état de les entendre [sic] ils chercherent à reveiller en nous le sentiment de l'ambition Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse et selon eux nous devions suivre ses projets, nous le devions à nous mêmes autant qu'aux enfants que le ciel nous donneroit. Enfin on nous representa que quelque fut le succès de nos représentations, nous nous repentirions un jour de [ne] les avoir pas faites, et qu'il étoit toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'âge où l'on n'a guere de volonté que celle de ses entours, et nous nous laissames conduire à Madrid. Le Vice-roi lorsqu'il fut informé de nos intentions ecrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Les aparences ne tarderent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoient que des aparences, et quoiqu'elles prissent toutes les formes mobiles de la cour elles ne devinrent jamais des réalités.

Ces esperances trompées affigerent mes amis, et malheureusement aussi ma mere. Elles contribuerent à lui donner une maladie de langueur à laquelle nous la vimes succomber. J'en ressentis beaucoup de douleur. {Et je pensois fort peu à la grandesse que je desirois encore moins. d} Bientôt après mes deux fils devinrent malades languirent aussi, et moururent dans les bras d'Elvire. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'atrait pour nous. Nous résolumes de cesser nos sollicitations, et d'aller au Mexique où l'état de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la marquise avoit beaucoup souffert et les medecins assuroient qu'un voyage sur mer pouroit la rétablir.

Nous partimes donc, et nous arrivames<sup>1</sup> à la vera Cruz, après une navigation de dix semaines, qui eut pour la santé d'Elvire tout l'efet favorable qu'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde, non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvames à la vera cruz un des premiers officiers du Vice-Roi qu'il avoit envoyé pour nous complimenter et nous conduire à la ville de Mexico. Cet homme nous parla beaucoup de la magnificence du Comte de Penna-Velez, et du ton de galanterie qu'il avoit introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par les relations que nous avions avec l'Amérique Nous savions que son penchant pour les femmes s'étoit reveillé lorsqu'il avoit vu son ambition entierement satisfaite. Et que ne pouvant plus être heureux par le mariage, il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de Galanterie polie et delicate qui distinguoit autrefois la société Espagnole.

Nous restames peu à la vera cruz, et nous fimes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac, nous arrivames sur ses bords, à l'entrée de la nuit. Et bientôt nous apercumes cent gondoles, chargées<sup>2</sup> de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour aborder la premiere, nous en vimes sortir le viceroi. Qui s'adressant à mon Epouse lui dit “ Fille incomparable d'une femme que mon cœur n'a point cessé d'adorer Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes, mais<sup>3</sup> il n'a pas voulu priver le monde de son plus bel ornement, et je lui en rends grace. Venez donc embellir notre hémisphere. En vous possédant il ne pourra rien envier à l'ancien monde. ” Ensuite le viceroi me fit l'honneur de m'embrasser et nous primes place dans sa gondole Je m'aperçus bientôt que le Comte fixoit la Marquise d'un air surpris.

Enfin il lui dit “ Je croyois Madame avoir conservé, dans ma mémoire le souvenir de vos traits. Mais je vous l'avoue je ne vous eusse jamais reconnue. Au reste si vous avés changé C'est bien à votre avantage. ” Nous nous rapellames alors que le viceroi n'avoit jamais connu mon epouse, et c'étoient vos traits qui étoient resté dans sa mémoire. — Je lui dis qu'effectivement le changement étoit tel que tous ceux qui avoient alors vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconoitre

Après une demie-heure de navigation nous arrivames à une isle flotante, qui par un ingénieux artifice ofroit l'aparence d'une isle veritable, couverte d'orangers et d'autres arbres et arbustes, mais qui se soutenoit néamoins sur la surface de l'eau. Elle pouvoit être conduite dans toutes les parties du

---

<sup>1</sup> *Biffé* : au Mexique a

<sup>2</sup> *Surch.* : ornée

<sup>3</sup> *Biffé* : puisqu'il ce ciel jaloux

lac, et jouir successivement de ses différents aspects.

Au milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée, et resonnant au loin, des sons d'une musique bruyante. Bientôt à travers les lampions nous distinguâmes les chiffres d'Elvire. En approchant du rivage nous vîmes deux troupes d'hommes et de femmes, vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages, disputoient d'éclat aux plus riches piereries. “ Madame (dit le Viceroy) L'une de ces deux troupes est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la marquise de Montesume dernière de ce grand nom qu'ont porté les souverains du pays. La politique du conseil de Madrid, ne lui permet point de<sup>1</sup> perpétuer des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes Nous la consolons de cette disgrâce<sup>2</sup> en la proclamant reine de nos fêtes. Ceux de l'autre troupe se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du soleil est abordée au Mexique et viennent lui rendre hommage. ” Tandis que le Viceroy adressoit ce compliment à mon Epouse. J'avois les yeux fixés sur elle. Et je vis dans les siens je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'amour propre, qui depuis sept ans que nous étions mariés, n'avoit pas eu le tems de se développer. En effet malgré toutes nos richesses nous étions loin de jouer à Madrid un premier rôle. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants, des [*sic*] sa propre santé, avoit eu peu d'occasion de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa santé, et placée dans les premiers rang d'un nouveau théâtre, Elle<sup>3</sup> me parut disposée à prendre d'elle même des idées exaltées, ainsi qu'à fixer sur sa personne l'attention universelle.

Le Viceroy installa Elvire comme Reine des Péruviens, puis il me dit “ Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil, mais comme nous sommes tous déguisés. Vous voudrez bien reconnoître jusqu'à la fin du bal les loix d'une autre souveraine. ” En même tems il me présenta à la marquise de Montesume, et mit sa main dans la mienne.

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent, tantôt séparées, tantôt réunies, leur emulation réciproque rendit la fête animée, on<sup>4</sup> résolut de continuer la mascarade jusqu'à la fin de la saison. — Je restai donc le sujet de la prétendante du Mexique, et mon épouse traitoit les siens avec une affabilité, qui ne m'échappoit pas.

Mais je dois vous faire le portrait de la fille des Caciques, ou plutôt vous donner quelque idée de sa figure, car il me seroit impossible de vous peindre sa grâce sauvage et les impressions rapides, que ses traits recevoient des mouvements de son âme passionnée.

Tlascalala de Montesume étoit née dans la partie montagneuse du Mexique, et n'avoit pas le teint bazonné des habitans de la plaine. Le sien sans offrir la couleur des blondes, en avoit la délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l'éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens, n'avoit pas l'aplatissement qu'on voit aux races Américaines. Tlascalala ne les rapelloit que par des lèvres un peu pleines, mais charmante lorsque le sourire leur prètoit sa grâce fugitive. Pour ce qui est de sa taille je n'ai rien à vous en dire, et je m'en remets<sup>5</sup> à votre imagination, ou plutôt à celle<sup>6</sup> de l'artiste qui voudroit peindre Atalante ou Diane. — Toute l'habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démêloit dans ses mouvements un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos et déceloit quelque agitation intérieure.

Trop souvent le sang des Montesume rapelloit à Tlascalala, qu'elle étoit<sup>7</sup> née pour régner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une Reine[e] offensée, mais elle n'avoit pas ouvert la bouche, que déjà le plus doux regard charmoit celui que sa réponse alloit enchanter.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : transmette à quelque famille Espa

<sup>2</sup> *Surch.* : perte

<sup>3</sup> *Surch.* : Il

<sup>4</sup> *Biffé* : se

<sup>5</sup> *Biffé* : au pei

<sup>6</sup> *Biffé* : du peintre

<sup>7</sup> *Biffé* : fai

Lorsqu'elle entroit dans le sallon du viceroi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre des égales. Mais bientôt elle n'avoit plus d'égales. Les cœurs faits pour aimer avoient reconu leur souveraine et s'empressoient autour d'elle. Tlascalala n'étoit plus reine, elle étoit femme et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus des le premier bal de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractere de son masque ainsi qu'au role de son premier sujet que m'avoit donné le Viceroi. Mais Tlascalala me recut tres mal. " Monsieur (me dit-elle) Une royauté de bal peut flater celles que leur naissance n'avoit pas apellé au trone. " En meme tems elle jeta un coup d'œil, sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Peruviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joye alloit jusqu'au ravissement, et j'en éprouvai pour elle une sorte de honte. Je lui en parlai des le soir même. Elle recut mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur, l'amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'yvresse que produit un encens flateur, est longue à se dissiper. Celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beauté parfaite, et les charmes incomparables de Tlascalala. Les jours d'Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et preparer celui du lendemain. Une pente rapide l'entraînoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l'arreter, ce fut en vain. J'étois moi même entraîné mais dans une direction diferente, et bien loin des sentiers fleuris où tous les plaisirs naissoient sous les pas de mon epouse.

Je n'avois pas trente ans, ni même vingt neuf. J'étois dans cet age où les sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse, et les passions la force de l'homme fait. Mon amour né pres du berceau d'Elvire n'étoit jamais sorti de l'enfance, et son esprit nourri d'abord de folies romanesques, n'avoit point aquis de maturité. Le mien n'étoit pas beaucoup plus avancé, ma raison avoit pourtant fait asséz de progrès pour me faire apercevoir que les idées d'Elvire tournoient sur des petits interets, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit dans lequel les femmes sont retenues, par les bornes du caractere, plustot que par celles de l'esprit, les exceptions en ce genre sont rares, et je croyois qu'il n'y en n'avoit point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascalala. Nulle jalouse emulation n'avoit trouvé le chemin de son ame. Tout son sexe sembloit avoir des droits à sa bienveillance. Et celles qui l'honoroient par la beauté les graces ou les sentiments lui inspiroient l'interet le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle, mériter leur confiance et gagner leur amitié. Pour ce qui est des hommes elle en parloit rarement, toujours avec reserve Si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise et même avec {ce feu qui brilloit dans tous ses discours, d'ailleurs} chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées generales et n'étoit tres animée que lorsqu'il s'agissoit de la prosperité du nouveau monde et du bonheur de ses habitants, sujet favori sur lequel elle revenoit toutes les foix qu'elle croyoit pouvoir le faire sans inconvenient<sup>1</sup>

Bien des hommes semblent destinés par l'influence de leur etoille, et sans doute de leur caractere, à passer leur vie sous les loix de ce sexe, qui domine tous ceux qui ne savent pas l'asservir Je suis incontestablement de ces gens la J'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite epoux assez soumis, mais elle meme avoit relaché ma chaine par le peu de prix qu'elle sembloit y metre.

Les mascarades se succederent les unes aux autres et le train de la societé m'atacha pour ainsi dire à tous les pas de la marquise. Mon cœur, m'y atachoit bien davantage. Le premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever et mon ame s'agrandir, mon caractere prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de metre mes sentiments en action, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revetu metoit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants j'encourus la disgrace du ministre, la cour meme sembroit [*sic*] me menacer. J'oposai la plus courageuse resistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols. Et ce qui avoit plus de prix à mes yeux

---

<sup>1</sup> Biffé : Bi

j'inspirai un vif intérêt à celle qui possédait déjà toutes mes affections. A la vérité Tlascala avait avec moi la même réserve ou même davantage mais son regard cherchait le mien, s'y reposait avec complaisance, et s'en détournait avec trouble. Elle me parlait peu, pas même de ce que j'avais fait pour les Américains, mais lorsqu'elle m'adressait la parole, sa respiration s'embarassait son haleine était agitée, et sa voix timide et douce donnait au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. — Tlascala croyait avoir trouvé en moi une âme pareille à la sienne elle se trompait. Son âme avait passé en moi. Elle m'inspirait et me faisait agir.

Moi même je me fis quelque illusion sur la force de mon caractère mes rêveries devinrent des méditations et mes idées sur le bonheur de l'Amérique des projets hasardeux. Mes amusements prirent une teinte d'héroïsme. Je poursuivais dans les forêts le jaguar et le puma ou même j'attaquais ces animaux féroces. Mais ce que je faisais le plus souvent, était de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confidents d'un amour, dont je craignais de faire l'aveu à celle qui l'avait inspiré.

Tlascala m'avait assez deviné je commençais à démêler ses sentiments et nous nous serions facilement trahis aux yeux d'un public assez clairvoyant. Nous échappâmes cependant à son attention. Le viceroi eut des affaires sérieuses, qui suspendirent le cours des fêtes {brillantes pour lesquelles il avait pris un goût très vif et toute la société du Mexique une véritable passion.} Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avait au nord du lac. Je commençai par y aller souvent et je finis par l'y aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'était un culte qui tenait du fanatisme. Du sien<sup>1</sup> C'était comme un feu sacré dont elle nourrissait la flamme dans la ferveur et le recueillement. L'aveu de nos sentiments était sur nos lèvres et nous n'osions le prononcer. Cet état était délicieux, nous en savourions la douceur, et nous craignions d'y rien changer.

Comme le marquis de Torres, Rovellas en était à cet endroit de sa narration Le Boémien forcé de s'occuper des intérêts de sa horde le pria d'en remettre<sup>2</sup> la suite au lendemain. Alors Rebeca<sup>3</sup> s'adressant à notre inconnu lui dit " Monsieur ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui puisse nous porter à la gloire et aux grandes choses.

— Madame (lui répondit-il) la question que vous me proposez a deux cas très distincts, le premier où un homme qui<sup>4</sup> n'aimerait point naturellement la gloire deviendrait amoureux d'une femme qui<sup>5</sup> la lui ferait aimer mais ce cas ne vous est nullement favorable, {et nous ne nous en occuperons point} parce que la femme aurait à surmonter une trop grande inertie

Dans le second cas, on supposerait que qu'un [sic] homme, qui tendrait déjà vers la gloire, recevrait une impulsion dans la même direction. Nous pouvons le représenter par 5 et supposer son mouvement égal 2.

La femme dont il est amoureux sera un corps moindre comme 3 ayant un mouvement plus grand comme sept. Alors selon les règles de la mécanique l'homme gagnera quinze huitièmes de vitesse. Ce qui est favorable à votre système, mais ce cas est très rare, il est au contraire très commun, que l'amour soit une véritable perturbation [sic], qui détourne du chemin de la gloire. Dès lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour, ni celle de la gloire, mais une diagonale résultante de la composition du mouvement<sup>6</sup> "

Ce raisonnement parut intéresser Rebeca. Comme je le comprenais moins bien qu'elle, je l'abandonnai à la géométrie, et passai le reste du jour à parcourir les environs du lac

---

<sup>1</sup> Interl. : Du sien

<sup>2</sup> Biffé : au lendemain

<sup>3</sup> Biffé : se tou

<sup>4</sup> Biffé : aimerait naturelle

<sup>5</sup> Biffé : l'aimerait et

<sup>6</sup> du mouvement *surch.* : des mouvements

## QUARANTE-QUATRIEME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedent on demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascala,<sup>1</sup> je vous ai peint son ame et sa figure, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoit[r]e

Tlascala etoit convaincue des vérités de notre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses Ancetres, et dans sa croyance mitigée elle leur avoit arangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel, mais dans quelque region mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point, les superstitions de ses compatriotes. Elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race, descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetiére situé dans les montagnes. Rien au monde n'eut pu engager Tlascala à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelquefois le jour, et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hieroglyphes gravées sur les tombeaux de ses peres, et les éclaircissoit par des traditions dont elle etoit parfaitement instruite.

Nous connoissons déjà la plupart des inscriptions, et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles que nous débarassions de la mousse et des epines qui les couvroient. — Un jour Tlascala me montra, un bouquet d'un arbuste épineux, et me dit que ce n'étoit pas sans dessein, qu'il se trouvoit en cet endroit, celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention d'appeler les vengeances celestes sur des manes ennemies. Elle me dit que je ferois une bonne action en détruisant des tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un Mexicain et j'abatis<sup>2</sup> cet ombrage de mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hieroglyphes, que<sup>3</sup> celles que nous avons vu jusqu'alors. “ Ceci (me dit Tlascala) a été écrit après la conquete les Mexicains entremèloient alors leurs hieroglyphes de quelques lettres Alphabetiques, qu'ils avoient imitée des Espagnols. Les inscriptions de ces tems la sont les plus faciles à lire. ” Tlascala lut en effet mais, à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante<sup>4</sup> se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissances sur la pierre, qui pendant deux siècles avoit recelé la cause de sa subite horreur

Tlascala transportée chez elle, reprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison entre eux, et qui n'exprimoient que son égarement Je retournai chez moi la mort dans l'ame et le lendemain je reçus une lettre ainsi conçue.

Alonzo j'ai rassemble mes forces et mes idées pour vous écrire quelques lignes. Elles vous seront remises par le vieux Xoar qui a été mon maître dans notre langue Ancienne Conduisez le à la pierre que nous avons découverte et qu'il en traduise l'inscription. — Ma vue se trouble, mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur. — Alonzo des spectres affreux se metent entre nous — Alonzo je ne te vois plus.

Je conduisis Xoar au cimetiére et lui montrai la pierre fatale Il en copia les hieroglyphes, et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez Tlascala, elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée mais le medecin me pria de ne me point faire voir.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : et

<sup>2</sup> *Biffé* : mo

<sup>3</sup> *Biffé* : no

<sup>4</sup> *Biffé* : une sorte d'horeur

Le lendemain<sup>1</sup> Xoar vint chez moi, et m'apporta, la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes.

Moi Koatzil fils de Montesume J'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie, au detestable Cortèz chef des brigands de la mer — Esprits de mes Ancêtres, qui revenéz ici dans les nuits obscures, Rendéz pour quelques instants la vie, à ces restes inanimés, et faites leur souffrir l'agonie et la mort

Esprits de mes ancêtres écoutez ma voix, écoutez les malédictions qu'elle profère au nom des victimes humaines dont<sup>2</sup> mes mains sont fumantes

Moi Koatzil fils de Montésume. Je suis pere. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes Mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre — Esprits de mes ancêtres. Si jamais une fille de Koatzil, ou la fille de ses filles et de ses fils. Si jamais une fille de mon sang, prodiguoit son cœur et ses charmes à la race perfide des brigands de la mer Entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina Esprits de mes ancêtres qui descendez ici dans les nuits obscures, punissez la par des tourments affreux.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de vipères enflammées, déchirez son corps dispersez le [dans le] sein de la terre et que chacun des lambeaux que vous aurez arraché ressente les douleurs l'agonie et la mort.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de vautours, dont le bec soit de fer rougi au feu. Déchirez son corps. Dispersez le dans l'espace des airs, et que chaque lambeau que vous aurez arraché ressente les douleurs, l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres si vous vous y refuséz, j'implore contre vous les dieux vengeurs abreuvé du sang des victimes humaines. Puissent ils vous faire éprouver les mêmes tourments.

J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume

---

Il s'en falut peu que cette inscription ne fit sur moi tout l'effet qu'elle avoit fait sur<sup>3</sup> Tlascala J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions Mexicaines mais je vis bientôt que ce n'étoit pas par là que je devois l'attaquer, et lui même me montra, une autre voye pour porter des consolations dans l'ame<sup>4</sup> d'Elvire [*sic*].

“ Seigneur (me dit Xoar) Il est indubitable, que les esprits des Rois reviennent dans le cimetière de la montagne. Et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances peuvent en affaiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant planté à dessein sur cette tombe funeste Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous et les farouches compagnons de Cortez. Continuez à être le protecteur des Mexicains, et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits des Rois, et même les Dieux terribles, adorés jadis dans le Mexique, et que vos prêtres appellent Démons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses Et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique Elles ne tardèrent pas à se présenter. Une révolte se manifesta dans les provinces conquises par le Viceroy Ce n'étoit proprement qu'une juste résistance, à des oppressions très opposées aux intentions de la cour. Mais Le Severe Penna vint, prévenu par de

---

<sup>1</sup> *Biffé* : xora

<sup>2</sup> *Biffé* : le sang teint encore

<sup>3</sup> *Biffé* : Montesum

<sup>4</sup> l'ame *surch.* : le cœur



faux rapports<sup>1</sup> ne fit point cette distinction,<sup>2</sup> Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le nouveau Mexique, dissipa les atroupements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à perir sur l'échafaut dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avancant dans la sale de justice<sup>3</sup> et metant mes mains sur les deux accusés, je prononcai ces mots. " *Los toquo por parte de el Rey* — Je les touche de la part du Roi "

Cette ancienne formule du droit Espagnol, est encore d'une telle force qu'aucun tribunal n'oserait y mettre opposition, et qu'elle suspend l'exécution de tout arrêt, mais en même temps, celui qui en use se rend caution personnelle. Le viceroy {avait droit de me traiter comme les criminels rebelles qu'il vouloit condamner il} usa de son droit avec rigueur, me fit jeter dans un cachot, et la se sont passé les plus doux instants de ma vie.

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pale, qui s'avancant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascala. Ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de délices, mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises l'aveu d'une passion égale à la mienne. " Alonzo (me dit elle) vertueux Alonzo tu l'emportes. Les manes de mes peres sont apaisées. Ce cœur que nul mortel ne devoit posséder, est devenu ton bien, et le prix des sacrifices que tu ne cesses de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. " Tlascala eut à peine achevé ces mots qu'elle tomba dans mes bras sans sentiments et presque sans vie. J'attribuai cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé. Mais hélas la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse, l'honneur qu'elle avoit éprouvé dans le cimetière, la fièvre délirante qui l'avoit suivie avoit altéré sa constitution. Cependant les yeux de Tlascala se rouvrirent à la lumière, et de célestes clartés, me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux. Amour Dieu de ces hommes anciens qui t'adoroient parce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin amour, jamais ta puissance ne parut à Cnide ni Paphos comme dans nos cachots du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple, les billots tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé. Il subsiste<sup>4</sup> tout entier dans mon cœur, glacé par les ans. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent veut se reporter au milieu des Illusions du passé. Elle ne va point chercher le lit Nuptial d'Elvire, ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison.

Je vous ai dit<sup>5</sup> que le vice roi avoit été très irrité contre moi. Son caractère impetueux, l'avoit emporté sur ses principes<sup>6</sup> de justice, et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expédia un vaisseau léger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur des révoltes. — Mais le navire<sup>7</sup> avoit à peine mis à la voile,<sup>8</sup> que la bonté, l'équité du viceroy reprirent le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour. Sans la crainte de se compromettre, il eut envoyé un second rapport<sup>9</sup> contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépêches, conçues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assés lent dans toutes ses délibérations eut tout le temps de recevoir ce second rapport, et l'on attendit assés longtemps sa réponse. Elle fut telle qu'on pouvoit se la promettre de la prudence la plus consommée l'arrêt du conseil paroissoit dicté par la plus extrême sévérité, et prononçoit des peines capitales contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit difficile de trouver des coupables. Et le vice roi recut des instructions secrètes qui lui defendoient d'en chercher

---

<sup>1</sup> *Interl.* : prévenu par de faux rapports

<sup>2</sup> *Biffé* : prévenu par de faux rapports

<sup>3</sup> *Biffé* : je prononcai ces mots

<sup>4</sup> *Biffé* : encore

<sup>5</sup> *Biffé* : messieurs

<sup>6</sup> *Biffé* : d'équité

<sup>7</sup> le navire *surch.* : il

<sup>8</sup> *Biffé* : Mai

<sup>9</sup> *Biffé* : to

Mais la partie ostensible de l'aret fut connue la premiere, et porta une derniere<sup>1</sup>, atteinte à la vie chancelante de Tlascala — Un vomissement de sang... une fièvre d'abord foible et lente ensuite brulante continue...

---

Le tendre vieillard ne put en dire davantage, des sanglots arreterent sa voix, et il s'eloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes.

Rebeca toujours assez occupée du Geometre, lui dit.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> *Biffé* : coup

<sup>2</sup> Après cette phrase, portée en tête de p., le reste est blanc, ainsi que les 3 p. suivantes (106-108).

## QUARANTE-CINQUIEME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRÈS-ROVELLAS.

En vous parlant de mes disgraces, je ne vous ai point dit la part qu'y avoit prise Elvire ; ni comment elle exprima sa douleur. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une couleur sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent, dont le parloir devint son salon de compagnie Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main, et les cheveux épars. Deux foix elle etoit venue me voir dans [sic] Je ne pouvois qu'être sensible à ces marques d'interet. Quoique absous les formalités de la justice et la lenteur naturelle aux Espagnols, me firent rester encore quatre mois en prison. Des que j'en fus sorti, je me rendis au couvent de la marquise et la ramenai à l'hotel, où son retour fut celebré par une fête. — Quelle fete Juste ciel. Tlascalala n'etoit plus. — Les plus indifferents songeoient à elle, et leurs regrets honoroient sa mémoire. Par leur affliction vous pouvez juger de ma douleur. J'y etois absorbé et ne voyois rien autour de moi. — Je fus tiré de cet etat par un sentiment nouveau et flateur.

Un jeune homme d'un naturel heureux<sup>1</sup> a le desir de se distinguer, a trente ans il ressent le besoin de l'estime. Plus tard on veut de la considération — J'en etois à l'estime, et peutetre ne me l'eut-on pas acordée, si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions, mais on les atribuoit à de rares vertus, soutenues par un grand caractere. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoitre la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flateurs homages, me tirerent de ma profonde affliction Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'esperois m'en rendre digne Ainsi lorsque<sup>2</sup> acablés par la douleur, nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir, la providence soigneuse de nos destins, ralume des lueurs inesperées qui nous remetent dans le chemin de la vie.

Je me proposai donc de mériter l'estime, j'eus des emplois, et je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active — Mais j'etois né pour aimer. L'image de Tlascalala ocupant encore mon cœur y laissoit néamoin un grand vide — et je cherchai les occasions de le remplir

Quand on a passé trente ans on peut encore<sup>3</sup> éprouver un grand attachement et même l'inspirer. Mais malheur à l'homme de cet age qui veut se meler aux jeux des jeunes amours. La gaité n'est plus sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire et n'a plus l'instinct facile qui les fait trouver. La troupe maligne et folatre l'a reconu et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeunesse

Enfin pour parler sans poesie j'eus des maitresses qui me payerent de retour. Mais leur tendresse, avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance, qui ne les empechoient pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en étois quelquefoix piqué, jamais affligé. Je changeois des chaines legeres contre d'autres qui n'étoient pas plus pesantes et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peine.

Ma femme ataignit quarante ans, et conservoit encore de la beauté. Les homages l'envirnoient C'étoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir Ce n'etoit plus d'elle, qu'on lui parloit. Le monde ne la quitoit point encore, mais il n'avoit plus à ses yeux le meme charme.

Le Viceroi mourut. La marquise avoit formé sa societé d'habitude. Elle désira voir du monde chez elle. J'aimois encore la societé des femmes. Il me parut agreable de la trouver en descendant seulement un escalier. La marquise etoit pour moi presque une nouvelle connoissance. Elle me parut

---

<sup>1</sup> d'un naturel heureux *surch.* : bien né

<sup>2</sup> *Biffé* : notre

<sup>3</sup> *Biffé* : ins

aimable, je me piquai de l'être. Ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette réunion

Les couches tardives de la marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incommodités se succéderent. Enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sincères. Elle avait été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang. Que de motifs de la regretter. Lorsque je perdis Tlascala, j'étois encore entouré de toutes les illusions de la vie la marquise me laissa sans consolations, seul, et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. — Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres je logeai chez un de mes vassaux. Sa fille trop jeune pour apprécier les âges, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit un peu à de l'amour, et qui m'a fait cueillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne

Enfin l'âge a glacé mes sens mais mon cœur n'a point cessé d'être sensible, et j'ai pour ma fille une<sup>1</sup> tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourir dans ses bras est le vœu, que je forme tous les jours.

---

Vous avez voulu savoir mon histoire. La voilà mais je crains qu'elle n'ait enn[u]yé notre géometre, qui vient de tirer ses tablettes, et les a chargés de chiffres.

“ Vous me pardonnerez (repondit l'inconnu) votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice vous élever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carrière, et vous appuyer encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscisses, croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire vers le milieu de l'axe ensuite décroître dans la proportion de son accroissement

{— En vérité (dit le Marquis) j'ai bien cru [?] qu'on pouvoit tirer quelque morale de l'histoire de ma vie, mais non pas la mettre en équation.

— Ce n'est pas de votre vie qu'il s'agit ici (reprit l'inconnu) C'est de la vie humaine en général}<sup>2</sup> accroissement. J'ai donc considéré le cours de votre vie comme le grand axe d'une Ellypse partagée en quatre [vingt] dix parties égales, et j'ai pris la moitié du petit axe de manière que l'ordonnée de 45. ne surpassa celle de 40. et de 50. que de deux dixièmes.

Le moment de votre naissance est l'origine des ordonnées où les Y. et les X. sont encore égal *Zero*. Les ordonnées de votre enfance croissent rapidement. Et si vous arrivez à cette dernière qui termine les longues carrières, vos dernières ordonnées décroîtront avec la même rapidité. A quatorze ans vous aimez une jeune fille. A vingt ans passés vous devenez le meilleur des Maris. Passez vingt huit ans vous faites à votre femme une infidélité bien marquée, mais la femme que vous aimez a une âme élevée qui exalte la vôtre, et à trente cinq ans vous jouez dans la société un rôle glorieux. L'amour étant votre passion motrice la plus grande ordonnée doit naturellement être avancée de dix ans, et je calcule votre Ellypse comme pour un grand axe de soixante et dix. Bientôt vous retombez dans le goût de bonnes fortunes, que vous aviez déjà à vingt huit ans, dont l'ordonnée est égale à celle de quarante deux. Puis vous rédevenez bon mari comme vous l'étiez à vingt [et] un ans, dont l'ordonnée répond à celle de quarant neuf. Enfin vous allez chez un de vos vassaux, et vous aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze ans, dont l'ordonnée répond à celle de cinquante six. J'espère Monsieur le Marquis que le grand axe de votre existence ne se bornera pas à 70., qu'il ira même jusqu'à cent. Mais dans ce cas votre Ellypse se changera peu à peu en une courbe différente, qui probablement tiendra de la chaînette.

— En vérité /:dit le Marquis:/ j'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque morale de mon histoire,

---

<sup>1</sup> *Biffé* : passio

<sup>2</sup> Les 3 f. suivants (117-122) ont été découpés ; sur le bord du troisième f., a été collé un carton écrit par la même main que 5 MP.

mais non pas la metre en question.

— Monsieur le Géomètre /:dit Rébeca:/ vos idées sur l'énergie des passions montrent une grande connoissance du cœur humain, et vous avez dû beaucoup l'étudier.

— Madame /:répondit l'inconnu:/ le fond de mes idées appartient proprement à mon père, mais je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez /:dit Rebeca:/ de votre père et de vous même, et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Cependant toute la société désire surement vous connoître plus particulièrement.

— Madame /:dit le Géomètre:/ mon nom est... mon nom est... ” En même tems il parut chercher dans ses poches pour y prendre ses tablettes. “ Monsieur /:dit Rebeca:/ il m'a bien parut vous voir quelque penchant<sup>1</sup>

quelque penchant à la distraction je ne crois pourtant pas que vous soyez assés distrait pour oublier votre nom.

— Vous avéz raison Madame (repondit le géometre) Je ne suis point distrait mais mon pere a eu dans sa vie une distraction funeste il a signé le nom de son frere à la place du sien, et il a perdu par la sa maitresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom dans mes tablettes, et quand je dois le signer je le<sup>2</sup> copie

— Mais (dit Rebeca) on ne vous demande pas de signer votre [nom] mais de le dire. Et si vous vouliez<sup>3</sup> y ajouter l'histoire de votre pere et la votre vous obligeriez sans doute toute la société. ” Le géometre ne se fit point prier et comença en ces termes

#### HISTOIRE DU GEOMETRE.

Mon nom est Don Pedre Vélasquèz. Je descens de l'illustre maison des marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre ont tous servi dans l'Artillerie, et ont donné à l'Espagne les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette arme. Don Ramire Velasquez, Grand maitre d'artillerie, sous Philipe quatre fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui se sont marié, tous les deux. La branche ainée resta en possession des biens et de la grandesse Mais bien loin de se livrer à la molesse des charges de cour, les chefs de notre maison sont toujours restés apliqués, aux glorieux travaux à qui, ils devoient leurs honeurs. D'ailleurs ils se faisoient un devoir de soutenir et proteger leurs cousins de la branche cadete. Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquieme Duc de Velasquez ariere-petit fils du fils ainé de Don Ramire Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancetres revetu de la charge et dignité, de grand maitre d'artillerie de plus il etoit gouverneur de Galice et résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d'Albe Et le mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe étoit honorable à notre famille Mais la fécondité de la Duchesse ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle ne lui donna qu'une fille qui fut apellée Blanche. Le duc la destina à devenir l'epouse d'un Velasquez de la branche cadete à laquelle elle transporterait la grandesse et les biens de la branche<sup>4</sup> ainée.

Mon pere qui s'apelloit Don Henrique, et son frere Don Carlos, venoient de perdre leur pere qui descendoit de Ramire au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux mon pere avoit alors douze ans et son frere onze. Leurs caracteres etoient tres diferents, mon Pere etoit sérieux, apliqué à l'étude, et excessivement sensible. Son frere Carlos etoit léger, etourdi, et incapable d'aplication.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon pere seroit son gendre, et pour

---

<sup>1</sup> Fin du carton et retour au texte aut.

<sup>2</sup> *Interl.*

<sup>3</sup> *Biffé* : faire l'histoire de

<sup>4</sup> *Biffé* : Cadete.

que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien. Il envoya Don Carlos à Paris pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent. Alors ambassadeur en France

Mon pere par ses qualités excellentes et son application extraordinaire méritoit tous les jours davantage l'estime du Duc. Et la jeune blanche s'atachoit tous les jours davantage au choix de son pere. Elle partageoit même les gouts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la cariere des sciences

Imaginez un jeune homme dont le génie précoce, saisissoit tout l'ensemble des connoissances humaines dans un age où d'autres en concoivent à peine les éléments. Imaginéz ensuite ce jeune homme amoureux, et celle qu'il aime douée d'un esprit superieur avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager Vous auréz alors quelque idée du bonheur de mon pere à cette courte epoque de sa vie. Et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé ? Il etoit l'orgueil du vieux Duc l'amour de toute la Province, et il<sup>1</sup> et il n'avoit pas dix-huit ans que sa réputation commençoit déjà à s'étendre hors des frontieres de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur, et d'amour, et d'amour propre. Mais Henrique qui etoit tout cœur et tout ame, l'aimoit uniquement par tendresse Il aimoit le Duc presque autant que sa fille. Et souvent il pensoit à son frere Don Carlos

“ Ma chere Blanche (disoit il à sa maitresse) ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pouroient le fixer, il est bien leger, il m'écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre achevera de former son cœur. Chere Blanche je vous adore, je chéris votre pere mais puisque la nature m'a donné, un frere. Pourquoi faut il, que nous soyons toujours séparés. ”

Un jour le Duc fit appeler mon pere et lui dit “ Don Henrique, Je viens de recevoir du Roi notre Maitre, une lettre que je veux vous comuniquer. En voici le contenu.

Mon Cousin

Nous en notre conseil avons résolu de fortifier sur de nouveaux plans, les places qui servent à la défense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systemes de Don Vauban et Don Kohorn. Employez les plus habiles sujets à écrire sur cette matiere. Envoyéz nous leurs mémoires. Si nous en trouvons<sup>2</sup> un qui nous satisfasse son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donné. Et notre magnificense Royale le récompensera en conséquence. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde.

Moi le Roy

Et bien (dit le Duc) mon cher Henrique, auréz vous le courage d'entrer en lice ? Je vous en avertis, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs. Non seulement de l'Espagne mais de l'Europe entiere ”

Mon pere reflechit un instant à ce que lui disoit le Duc, et puis il répondit avec assurance “ Oui Monseigneur j'entre dans la cariere, et je ne vous ferai pas honte.

— Et bien (dit le Duc) faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera achevé rien ne retardera plus votre bonheur, ni celui de ma fille ”

Vous imaginéz avec quelle ardeur mon pere se mit à l'ouvrage. Il y passoit les nuits, et lorsque son esprit epuisé le forçoit à prendre quelque repos. Il passoit ce tems de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur à venir, et souvent du plaisir, qu'ils auroient à revoir Don Carlos, une année se passa ainsi.

Cependant divers mémoires arrivoient de tous les coins de l'Espagne et de tous les pays de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon pere vit qu'il etoit tems de metre la derniere main, à son travail. Et il le porta à un point de perfection, dont je ne puis vous donner qu'une foible idée.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : n'avoit pas dix huit ans.

<sup>2</sup> nous en trouvons *surch.* : vous en trouvez

Il començoit par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il montrait en quoi Kohorn s'étoit<sup>1</sup> conformé à ces principes, et les fautes qu'il avoit faites, toutes les fois qu'il s'en étoit écarté. Il mettoit Vauban fort au-dessus de Kohorn, mais il predisoit qu'il changeroit une seconde fois de système, et l'événement a justifié sa prediction. Tous ces arguments étoient soutenus, non seulement par une savante Théorie, mais encore par des détails de construction, et de localité, des dévis de dépenses, mais surtout par des calculs effrayants même pour les gens de l'art

Lorsque mon pere eut écrit la dernière ligne de son ouvrage,<sup>2</sup> il lui sembla y découvrir mille défauts, qu'il n'avoit pas d'abord aperçu, et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain en lui disant " Mon cher neveu le prix est à vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre noce elle se fera bientôt "

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> *Biffé* : écarté

<sup>2</sup> *Biffé* : il lui sembla y découvrir

<sup>3</sup> Après cette phrase, portée en tête de page, le reste est blanc.

## QUARANTE-SIXIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU GÉOMETRE.

Je vous ai dit que mon pere avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été parfaitement satisfait et lui avoit promis que sa noce se feroit en peu de tems. Mon pere transporté de joye se jeta aux pieds du Duc et lui dit “ Mon seigneur ayéz la bonté, de faire venir mon frere. Mon bonheur ne sera pas complet si je n'ai celui de l'embrasser après une si longue absence. ”

Le Duc fronca le sourcil, et lui dit. “ Je prévois que Carlos nous rebatra les oreilles de la grandeur de Louis quatorze et de la splendeur de sa cour, mais puisque tu le veux faisons le venir. ”<sup>1</sup> Mon pere baisa la main du Duc, et puis il alla chez sa future Il ne fut plus question de géométrie L'amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son ame

Pendant le Roi, à qui le projet de fortifications tenoit fort à cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon pere l'emporta tout d'une voix. Il recut du ministre une letre, qui lui anoncoit la satisfaction du Roi, et comme quoi sa majesté désiroit qu'il demenda lui même une recompense. Dans une letre adressée au Duc, le même ministre fesoit entendre, que si le jeune homme, demandoit la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peutetre.

Mon pere alla porter sa letre au Duc, qui lui comunica celle qu'il avoit recue. Mon pere déclara qu'il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu'il n'avoit pas mérité. Et il conjura le Duc de se charger de sa réponse au ministre. Le Duc s'y refusa “ C'est à vous (lui dit il) que le ministre ecrit, et c'est à vous de répondre. Surement le ministre a ses raisons. Dans la lettre qu'il m'ecrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu'on veut metre sous les yeux de Sa Majesté une letre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de maniere, à ne pas y faire paroître trop de présomption ” Après avoir ainsi parlé le Duc, se mit à son bureau, et ecrivit la letre suivante.

Monseigneur

La satisfaction, du Roi qui m'est anoncée par votre Excellence, est une recompense qui doit satisfaire tout noble Castillan.

Cependant encouragé, par vos bontés, J'ose demander l'agrément de Sa majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez héritiere, des biens et titres de notre maison. Cet etablissement ne ralentira point mon zele pour le servi[c]e de sa Majesté heureux si je puis un jour mériter par mes travaux le grade et charge de Colonel général d'Artillerie que plusieurs de mes ancetres ont exercé avec honneur.

De Votre Ex

Mon pere remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la letre chez lui, et la copia mot pour mot, mais au moment d'y metre la signature il entendit qu'on crioit dans la cour “ Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé

— Qui mon frere ou est il que je l'embrasse.

— Signez donc (dit le courier qui devoit porter la letre au ministre) ”

Mon pere plein de sa joye et pressé par le courier, signa Don Carlos Velasquez au lieu de Henrique cacheta la letre et courut embrasser son frere.

Les deux freres s'embrasserent en efet. Mais Don Carlos se reculant aussitot se prit à rire de toutes ses forces, et dit “ Mon cher Henrique Tu ressembles comme deux gouttes d'eau, au Scaramouche de la

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Il ne fut plus question



comédie Italiene, et ta gonille te prend<sup>1</sup> le menton, comme un plat à barbe. Mais je t'aime comme cela. Allons voir le bonhomme. ”

Ils monterent chez le vieux Duc et Don Carlos pensa l'étoufer en l'embrassant ce qui étoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit “ Mon cher oncle, Ce bon homme d'ambassadeur, m'avoit donné une lettre pour vous, mais j'ai eu soin de l'oublier chez mon baigneur, au reste c'est égal. Gramont, Roquelaure, et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos (dit le Duc) je ne connois aucun de ces messieurs

— Tampus pour vous (reprit Carlos) ils sont fort bons à connoitre, mais où donc est ma future belle sœur elle doit être fort embellie. ”

Blanche entra dans cet instant. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit “ Ma divine sœur, Chez nous à Paris, la coutume est d'embrasser les femmes. ” Et il l'embrassa en effet, au grand étonnement de Henrique qui n'avoit jamais vu Blanche qu'au milieu de ses duegnes, et n'avoit jamais osé lui baiser<sup>2</sup> le bas de la robe

Don Carlos dit et fit encore mille choses, inconvenables, qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce seigneur lui dit du ton le plus sévère. “ Allez quitter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir. Rappelez vous que ce qui passe pour gentillesse de l'autre côté des Pyrénées passe ici pour impertinences. ”

Don Carlos sans se déconcerter lui répondit “ Mon cher oncle. Je vais mettre le nouvel uniforme que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle cousine pour une Sarabande C'est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos françois en ont fait ” Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en frédonnant un air de Lully Henrique très affligé de ses travers voulut l'excuser auprès du<sup>3</sup> Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile, car le Duc étoit déjà trop prévenu contre lui, et Blanche ne l'étoit pas du tout.

Enfin le bal comença. Blanche y parut habillée, non pas à l'Espagnole mais à la Françoise. Ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l'ambassadeur cependant on ne laissa pas que de s'étonner

Don Carlos se fit longtems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'étoit à la cour de Louis quatorze Il avoit un juste au corps de velours bleu, brodé en argent. Echarpe blanche brodée de même, aiguillettes pareilles. Rabat de point d'Alençon et une perruque blonde d'un volume énorme. Cet ajustement qui étoit magnifique en lui même, le paroissoit d'autant plus, que nos derniers Rois de la maison d'Autriche avoient introduit, en Espagne un costume très mesquin. On avoit même abandonné la fraize qui l'auroit un peu [sic] relevé, pour la gonille, telle que vous la voyez porter aujourd'hui aux Alguazils et aux gens de loi, ce qui ressembloit assez à l'habit de Scaramouche, comme l'avoit très bien observé Don Carlos.

Notre étourdi, déjà très différent par ses habits des cavaliers Espagnols s'en distingua<sup>4</sup> encore plus, par la manière dont il entra dans la salle D'abord il ne salua, ni ne fit de politesses à qui que ce fut. Mais du plus loin qu'on put l'entendre il cria aux musiciens. “ Taisez vous marauts si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur le[s] oreilles ” Ensuite il distribua les partitions, qu'il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la salle pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement, et Blanche qui avoit infiniment de grâces naturelles, se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie, toutes les femmes se leverent à la foi, et firent compliment à Blanche<sup>5</sup> mais tout en la comblant d'éloges, elles tournoient les yeux sur Carlos, de manière à lui faire, comprendre, qu'il étoit le véritable objet de leur admiration. Blanche

---

<sup>1</sup> La pagination passe de 137 à 134, probablement par erreur de Potocki.

<sup>2</sup> *Biffé* : la main.

<sup>3</sup> *Surch.* : de son

<sup>4</sup> *Surch.* : distinguoit

<sup>5</sup> *Biffé* : sur la manière dont elle avoit dansé,

ne s'y trompa point et le suffrage secret des femmes releva à ses yeux le mérite<sup>1</sup> du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quitta plus Blanche Et lorsque son frere vouloit l'aprocher Il lui disoit. " Henrique mon ami, Vas t'en un peu calculer quelque courbe, tu auras tout le tems d'ennuyer Blanche quand elle sera ta femme. " Blanche par des rires immodérés encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique se retiroit confus — Lorsque le souper fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et fut se placer avec [elle] au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos pendant le souper entreten[t] la société des fêtes que donnoit Louis quatorze. Et surtout du ballet<sup>2</sup> des *Galanteries dans l'Olympe* où ce prince avoit représenté lui même le personnage du Soleil. Il dit qu'il savoit parfaitement ce pas, que Blanche feroit le rôle de Diane. Il distribua<sup>3</sup> également les autres rôles ; et avant qu'on se leva de table, le ballet de Louis quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal. Et Blanche ne s'aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche, à l'heure accoutumée, et il la trouva répétant un pas avec Carlos. — Trois semaines se passerent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre et chagrin. Henrique dévorait ses douleurs. Carlos fesoit et disoit mille impertinences que les femmes de la ville recueilloient comme autant d'oracles. — Blanche avoit la tête remplie des modes de Paris, du ballet de Louis quatorze, et elle ne savoit pas un mot de ce qui se passoit autour d'elle.

Un jour comme on étoit à table Carlos<sup>4</sup> recut une dépêche de la cour C'étoit une lettre du ministre<sup>5</sup>. Il la lut tout haut elle étoit ainsi conçue

Seigneur Don Carlos de Velasquez

Le roi agréé votre mariage avec Blanche de Velasquez confirme la grandesse et vous donne la charge de Colonel Général d'Artillerie  
votre affectionné

" Qu'est ceci (dit le Duc furieux) qu'est ce que le nom de Carlos fait ici C'est Henrique que Blanche doit épouser. "

Mon pere pria le Duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit " Monseigneur j'ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien. Mais je suis sur qu'il n'y a pas de sa faute, ou plutot il n'y a de la faute de personne. Et ce changement de nom entroit dans les vues de la divine providence. En effet vous devez vous être aperçu que Blanche n'a aucune inclination pour moi, et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main son bien ses titres lui appartiennent et je n'y ai aucun droit. "

Le Duc s'adressa à sa fille et lui dit " Blanche, Blanche que dois-je croire de tout ceci ? " Blanche s'évanouit, pleura et finit par avouer qu'elle aimoit Carlos.

Le Duc au désespoir, dit à mon pere " Cher Henrique, S'il t'a enlevé ta maitresse, il ne peut t'enlever la charge de Colonel general. C'est toi qui l'as méritée, et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Non Monseigneur (répondit Henrique) Tout votre bien appartient à votre fille. Pour ce qui est de la Charge de Colonel Général, le Roi l'a donnée à mon frere, et certes il a bien fait. Car l'état où se trouve mon ame ne me permet de servir ni dans ce grade, ni dans aucun autre. Permettez moi de me retirer je vais dans quelque Saint Asyle répandre ma douleur aux pieds des autels, et l'offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. "

Mon pere quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa blanche la noce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d'y paraître. Blanche tout en désesperant son pere s'affligeoit des maux qu'elle avoit causés. Et Carlos malgré son éfronterie, habituelle se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

---

<sup>1</sup> *Surch.* : prix

<sup>2</sup> *Biffé* : de *l'olympé galante* où ce Prince

<sup>3</sup> *Surch.* : distribuoit

<sup>4</sup> *Biffé* : le Duc

<sup>5</sup> *Biffé* : ainsi conçue

Bientot le Duc eut une goutte remontée. Et sentit qu'il n'avoit pas longtems à vivre. Il envoya chez les Camaldules et fit demander à voir<sup>1</sup> encore une foix<sup>2</sup> Henrique. Alvar Majordome du Duc se rendit au couvent et s'aquita de sa comission. Les Camaldules ne lui répondirent point parce que la regle leur defend de parler. Mais ils le conduisirent à la celulle où étoit mon pere. Alvar le trouva couché sur la paille, couvrir de haillons et enchainé par le milieu du corps.

Mon pere le reconnut et lui dit " Ami Alvar comment trouve tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis quatorze en a été content. Ces marauts de musiciens ont mal joué Et Blanche qu'en dit elle ? Blanche, Blanche Malheureuse, repons moi. " Alors mon pere agita ses chaines, se mordit les bras, et tomba dans un afreux accès de rage. — Alvar se retira en fondant en larmes, et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et bientôt on désespera de ses jours. Pret à mourir, il se tourna du coté de sa fille et lui dit. " Henrique me suivra de pres Nous te pardonnons " Ce furent les dernieres parolles du Duc. Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire, sa jeune épouse Ne pouvant y parvenir il l'abandonna à sa tristesse, et fit venir de Paris, une fameuse courtisane apellée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent.

La charge de Colonel général de l'artillerie, ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer mais n'en pouvant venir à son honneur, il envoya au Roi sa démission et lui demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand<sup>3</sup> Chamblan et il s'establit à Madrid avec la jardin

Mon pere passa trois ans chez les Camaldules. Ces bons peres, par des soins assidus, et une patience Angélique, parvinrent à lui rendre la raison. Alors il alla à Madrid, et se fit anoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer et lui dit " Seigneur Don Henrique votre affaire est venue à la connoissance du Roi qui m'en a voulu de cette méprise ainsi qu'a mes bureaux, mais je lui ai montré votre lettre signée Don Carlos Velasquez. Et tenez la voila encore. Dites moi s'il vous plait pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom "

Mon pere prit la letre, reconnut son ecriture et dit au ministre. " Monseigneur je me rapelle qu'à l'instant ou je signois cette lettre, on vint m'anoncer l'arivée de mon frere. La joye que j'en ai ressentie m'aura fait metre son nom à la place du mien. Mais ce n'est pas cette méprise qui a causé mon malheur, lors meme que le brevet de Colonel général eut été expédié en mon nom, je n'aurois pas été en etat d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tete est remise, et je me crois en etat de remplir les vues, que le Roi avoit à cette epoque

— Mon cher Henrique (reprit le ministre) Tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau, et à la cour nous n'avons pas la coutume de rapeller les choses oubliées. Tout ce que je puis vous ofrir est la place de comandant de Ceuta. C'est la tout ce que j'ai de vaquant. Encore faudra t il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue que cette place, est au-dessous de vos talents. Il est cruel à votre age de se confiner sur un rocher de l'Afrique

— C'est la précisément (répondit mon pere) ce qui me fait accepter ce poste Je croirai, quittant l'Europe, echapper à la cruelle influence de ma destinée et qu'en allant dans une autre partie du monde j'y deviendrai comme un autre homme. Enfin que j'y pourai trouver le bonheur et la paix sous l'influence d'astres plus favorables " Mon pere se hata de prendre ses provisions de comandant, alla s'embarque[r] à Algeziras, et ariva heureusement à Ceuta. En y débarquant il eprouva un sentiment délicieux, il lui sembla toucher au port après de longs orages

Le premier soin du nouveau Comandant fut de bien connoitre tous ses devoirs. Non seulement pour les remplir<sup>4</sup>, mais pour faire mieux s'il étoit possible. Quelque gout qu'il eut pour les fortifications. Il

---

<sup>1</sup> *Interl.* : à voir

<sup>2</sup> *Biffé* : A

<sup>3</sup> *Biffé* : mai

<sup>4</sup> *Surch.* : bien connoitre

s'occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d'ennemis barbares, etoit toujours assés forte pour leur resister. Mais il employa toutes les ressources de son génie, a ameliorer le sort de la garnison et des habitants, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position etoit susceptible, renonçant pour y reussir, a bien des profits et avantages dont les comandants avoient joui jusqu'alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie Mon pere prit encore des soins infinis des prisonniers d'etat, qui etoient sous sa garde. Et quelque foix il s'ecarta en leur faveur de la stricte regle qui lui etoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille soit en leur procurant d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta aussi bien que possible, mon pere recomanca à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux freres Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon pere les apelloit en plaisantant Eteocle et Polinice mais au fond il prenoit à cette guerre le plus vif intérêt. Et souvent il se meloit au combat par des ecrits anonymes, qui fournissoient à l'un ou l'autre parti des secours inattendus. Lorsque le grand probleme<sup>1</sup> des iso-perymetres fut soumis à l'arbitrage, des quatre plus grands géometres de l'Europe. Mon pere leur fit parvenir des méthodes d'analyse, qu'on peut regarder comme des chefs d'œuvre d'invention, mais on n'imagina point que leur auteur put se resoudre à garder l'incognito. Et l'on ne manqua pas de les atribuer tantot à l'un tantot à l'autre des deux freres. On se trompoit, mon pere aimait les sciences, et non pas la réputation qu'elles donnent, ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide Jaques Bernouilly, mourut au moment de remporter une victoire complete. Son frere resta maitre du champ de bataille. Mon pere vit bien qu'il s'etoit trompé, en ne considérant que deux elements de la courbe, mais il ne voulut point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au Marquis de l'Hopital, et<sup>2</sup> quelques années plus tard à Neuton lui meme. Le sujet de ces dernieres hostilités etoit l'analyse infinitesimale, que Leibnitz avoit inventée en même tems que Neuton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon pere passa les plus belles années de sa vie, à considerer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde combatoient, avec les armes les plus acérées, que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Cependant la passion que mon pere avoit pour les sciences exactes, ne l'empechoit pas d'en<sup>3</sup> cultiver d'autres. Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de tres près à la nature des plantes, et forment la transition entre ces deux grands regnes. Mon pere en avoit toujours quelques uns renfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation { Mon pere avoit encore une bibliotheque complete, de tous les ouvrages de l'antiquité<sup>4</sup> qu'on peut regarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection a dessein d'apuyer de preuves tirées des faits, les principes de probabilité développés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulé *Ars conjectandi*. Je vous en ai dit quelque chose l'autre jour — } Ainsi mon pere, vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation etoit presque toujours renfermé chez lui. La tention continuelle de son espri[t] lui fesoit oublier, cette cruelle epoque de sa vie, où sa raison même avoit succombé sous le fait du malheur, mais souvent aussi le cœur reprenoit tous ses droits. Ce qui arivoit surtout vers le soir. Lorsque sa tete s'etoit epuisée par le travail de la journée Alors comme il n'etoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui. Il montoit sur sa terrasse, regardoit la mer et l'horison borné au loin par les cotes de l'Espagne. Cette vue lui rapelloit les jours de gloire, où chéri de sa famille aimé de sa maitresse, admiré des hommes de merite, il croyoit avoir reuni tout le bonheur accordé aux humains. Epoque brillante, où son ame enflamée du feu de la jeunesse, éclairée des lumieres de l'age mur, s'ouvroit à la foix à tous les sentiments qui font les delices de la vie, et à toutes les conceptions qui font honneur a l'esprit humain Ensuite il se

---

<sup>1</sup> *Surch.* : progrès

<sup>2</sup> *Biffé* : bientôt après à

<sup>3</sup> d'en *surch.* : de

<sup>4</sup> les ouvrages de l'antiquité *surch.* : les livres

representoit son frere lui enlevant sa maitresse, ses biens ses honeurs, et lui etendu sur la paille, et privé de raison. — Quelque foix il prenoit un violon, et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arachoit des larmes, et lorsqu’il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Quinze ans se passerent ainsi

Un soir le lieutenant de Roi de Ceuta, ayant à faire à mon pere, vint chez lui, et le trouva dans un de ses accès de mélancolie. Apres y avoir un peu reflechi il lui dit. “ Notre cher Comandant Je vous prie de m’acorder un peu d’attention. Vous êtes malheureux, vous souffrez. Ce n’est point un secret Nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vîntes à Ceuta. Et depuis lors, il ne s’est pas passé un seul jour, où elle n’ait pas entendu parler de vous, avec adoration. Car vous êtes la divinité tutelaire de notre petite Colonie. Souvent elle m’a dit, Si notre cher Comandant sent<sup>1</sup> si fort ses peines C’est que personne ne les partage. Venez nous voir, cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer<sup>2</sup> ” Mon pere se laissa conduire chez Inez de Cadanza, l’épousa et je suis né dans la premiere année de leur mariage.

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon pere me prit dans ses bras et levant les yeux au ciel. “ O puissance incomensurable, qui a l’immensité pour exposant ! Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O mon Dieu. Voici encore un etre sensible que tu as jetté dans l’Espace. S’il doit etre aussi misérable, que l’a été son pere, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. ”

Après avoir fait cette priere, mon pere m’embrassa avec transport et dit “ Non mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l’ai été. Je jure le saint nom de Dieu, que jamais je ne t’enseignerai les mathématiques, mais tu sauras la sarabande, le balet de louis quatorze et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance ” Ensuite mon pere me baigna de ses larmes, et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée. Mon pere fait vœu de ne jamais m’enseigner les Mathématiques.<sup>3</sup> et de me faire apprendre la Sarabande. Et bien c’est l’inverse qui a lieu car je me trouve avoir une grande connoissance des sciences exactes, et je n’ai jamais pu apprendre, je ne dis pas la Sarabande qui n’est plus de mode, mais aucune autre danse. A la vérité voyant danser des contredanses Angloises, j’en ai trouvé deux dont les figures pouvoient etre representées par des formules. Mais je n’ai pu parvenir à les danser moi même

Comme Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> *Surch.* : dent

<sup>2</sup> *Biffé* : mer

<sup>3</sup> *Biffé* : Et bien c’est l’invers

<sup>4</sup> Après cette phrase, le reste de la page est blanc.

## QUARANTE-SEPTIEME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né, et comme quoi mon pere m'avoit pris dans ses bras et avoit fait sur moi une priere géométrique<sup>1</sup> et avoit ensuite juré qu'il ne m'enseigneroit jamais la géométrie.

Environs six semaines après ma naissance, mon pere vit entrer dans le port un petit Chebeq, qui ayant jetté l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age, et vêtu comme l'étoient les officiers du feu Duc Velasquez c'est à dire en just au corp verd, passements d'or et d'ecarlata, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'épée<sup>2</sup> pendue au baudrier. Mon pere prit son télescope, et crut reconoitre le vieux Alvarez. C'étoit lui en efet Il avoit de la peine à marcher. Mon pere courut à lui jusque sur le port Et tous les deux manquerent mourir de l'impression qu'ils éprouverent en cet instant. Ensuite Alvar<sup>3</sup> dit à mon Pere qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Ursulines. Et il lui remit une letre concue en ces termes

Seigneur Don Henrique

Une infortunée qui a causé la mort de<sup>4</sup> son pere et fait le malheur de votre vie ose se rapeller à votre mémoire.

En proye aux remors je m'étois vouée à des pénitences, dont l'austerité eut rapproché le terme Alvar m'a representé que ma mort rendant au Duc sa liberté pouvoit aussi lui donner des heritiers. Et qu'en prolongeant mes jours je pouvois au contraire vous conserver son héritage. Cette consideration me détermina à vivre. Je renoncai aux jeunes austeres je quitai le silice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs foix, j'ai cru qu'il vous mettoit en possession du titre et des biens de notre maison. Mais le ciel veut aparament vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talents.

J'apprens que vous avez un fils<sup>5</sup> peutetre pourai je lui conserver les avantages, dont mes fautes, vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses interets et sur les votres. Les fiefs allodiaux de notre maison, ont toujours appartenu à la branche cadete Mais, comme vous ne les réclamez point, on les avoit joint à ceux qui étoient destinés, à mon entretien. Cependant il[s] vous appartenoient de droit le revenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrés avec lui pour l'avenir les arangements que vous croirez convenables. Des motifs qui tiennent au caractere du Duc de<sup>6</sup> Velasquez m'ont empeché de vous faire cette restitution plustot. Adieu Seigneur Don Henrique Il n'y a point de jour où je n'eleve ma voix pénitente et n'apelle<sup>7</sup> les bénédictions celestes sur vous et sur votre heureuse épouse. Priéz aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les souvenirs exercoient sur l'ame de Don Henrique, et vous

---

<sup>1</sup> *Surch.* : Mathematique

<sup>2</sup> *Biffé* : au coté.

<sup>3</sup> *Surch.* : Alvarez

<sup>4</sup> *Biffé* : votre

<sup>5</sup> *Biffé* : Si je de

<sup>6</sup> *Interl.*

<sup>7</sup> *Biffé* : sur vous

pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites. Mais les soins de son épouse, l'affection qu'il me portoit, et plus que tout cela, la résolution générale des équations dont les géomètres commencent à s'occuper. Enfin<sup>1</sup> toutes ces causes réunies eurent l'effet de rendre à son âme du ressort et de<sup>2</sup> la tranquillité L'accroissement de son revenu lui permit aussi d'augmenter sa bibliothèque et son cabinet de physique. Il parvint même à monter un observatoire très bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il se livra au penchant qui l'entraînoit vers la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta, un seul individu qui fut véritablement à plaindre, parce que mon père employoit toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance honnête. Le détail que je pourrais vous en faire vous intéresseroit sûrement. Mais je n'oublie pas que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois point sortir de l'énoncé de ma proposition.

Autant que je m'en rappelle la curiosité, a été ma première passion On ne voit dans les rues de Ceuta ni chevaux ni voitures et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je le voulois. Je satisfaisois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour.<sup>3</sup> J'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux les magasins les ateliers. Regardant les ouvriers, suivant les portefaix questionnant les passans. Partout on s'amusoit de ma curiosité. Partout on se fesoit un plaisir de la satisfaire Mais il n'en n'étoit pas de même dans la maison paternelle.

Mon père avoit fait bâtir dans une cour de sa maison, un pavillon séparé dans lequel il avoit sa bibliothèque, son cabinet et son observatoire, l'entrée de ce pavillon m'étoit défendue. Je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans les commencem[en]ts, mais ensuite cette prohibition en excitant ma curiosité fut je crois un puissant aiguillon qui hata mes pas dans la carrière des sciences La première science à laquelle je m'appliquai fut cette partie de l'histoire qu'on appelle Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où la mer étoit dans les tems calmes aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins, et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs et je devins conchyologiste Mais il m'ariva d'être pincé par les crabes, brûlé par les orties de mer, et piqué par les oursins. Ces inconvénients me dégoutèrent de l'histoire naturelle, et je m'attachai à la physique.

Mon père avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonier,<sup>4</sup> à qui la nature<sup>5</sup> avoit donné quelque talent. Je passois presque tout mon tems, chez cet apprentif mécanicien, et je l'aïdois dans son travail, j'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle, je ne savois lire ni écrire.

J'avois cependant huit ans, mais mon père disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la Sarabande il ne m'en falloit pas davantage. Il y avoit à Ceuta un vieux prêtre relegué pour je ne sais quelle intrigue de Cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde et venoit souvent nous voir. Ce bon Ecclésiastique voyant que j'étois aussi<sup>6</sup> négligé, représenta à mon père, qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner Mon père y consentit. Sous ce prétexte le père Anselme m'apprit à lire, écrire et compter. Mes progrès furent rapides surtout dans l'arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître

J'atteignis ainsi ma douzième année et pour mon âge, j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardois bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela m'arivoit Il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère et de me dire, " Apprends la Sarabande mon ami, apprends la Sarabande, et laisse là des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux " Alors ma mère me fesoit signe de me taire,

---

<sup>1</sup> *Biffé* : plus que tout cela

<sup>2</sup> et de *surch.* : et de l'énergie.

<sup>3</sup> *Biffé* : Je satisfaisois donc ma curiosité en

<sup>4</sup> *Biffé* : qui avoit besoin d'un ouvrier

<sup>5</sup> Changement de papier.

<sup>6</sup> *Surch.* : si fort

et donnoit un autre tour à la conversation

Un jour que nous étions à table et que mon pere me recomandoit encore de sacrifier aux graces, Nous vimes entrer un homme d'environ trente ans habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de réverences de suite, après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouete. Il heurta un domestique qui portoit la soupe, et la fit tomber. Un Espagnol se fut confondu en excuses, l'étranger n'en fit point. Il fit autant d'eclats de rire, qu'il avoit fait de réverences en entrant. Après quoi il nous dit en très mauvais Espagnol qu'il s'apelloit le marquis de Folencour. Qu'il avoit été forcé de quitter la France pour avoir tué un homme en duel, et qu'il nous prioit de lui donner un azyle jusqu'à ce que son affaire fut arangée.

Folencour n'eut pas plustot terminé son compliment, que mon pere se levant avec une extreme vivacité, lui dit " Monsieur Le marquis, vous êtes l'homme que j'atendois depuis longtems, regardéz ma maison comme la votre, et daignéz seulement doner quelques soins à l'éducation de mon fils. S'il peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des peres. " Si Folencour eut su le sens que mon pere attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en n'eut peutetre pas été tres flatté, mais il prit son compliment dans le sens le plus literal et en parut fort content. Il en redoubla même d'impertinences, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mere et à l'age de mon pere, qui cependant ne se lassa pas de l'applaudir et de me le faire admirer

Sur la fin du diner, mon pere demanda au marquis, s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande ? Au lieu de répondre, mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit encore fait. Et lorsqu'après les plus grands eclats il fut revenu à lui même, il nous assura que depuis vingt siecles on ne dansoit plus la sarabande, mais seulement le passe pied, et la bourée. En même tems il tira de sa poche, un de ces instruments que les maitres de danse apellent Pochete et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu'il eut fini mon pere lui dit d'un air fort serieux. " Monsieur le Marquis vous jouéz la d'un instrument que peu de gens de qualité savent manier et vous me feriez croire que vous avez été maitre de danse. Au surplus il n'importe, et vous en seriéz même plus propre à remplir mes vues Je vous prie de comencer des demain à former mon fils et le rendre tout {à fait semblable, à un seigneur de la cour de France.} aussi<sup>1</sup> accompli que vous me paraissez l'être "

Folencour convint que divers malheurs l'avoient forcé à faire quelque tems l'état de maitre de danse mais que n'en n'étant pas moins homme de condition, il en seroit plus propre à former un jeune seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain, ma premiere leçon de danse et de belles manieres. Mais avant de vous parler de cette journée malencontreuse je dois vous parler, d'une conversation que mon pere eut le même soir avec Monsieur de Cadanza son beau-pere. Je n'y avois guere pensé depuis, mais dans ce moment elle me revient à l'esprit et peutetre pourra-t-elle vous interesser

La curiosité me retenant ce jour-la aupres de mon nouveau Mentor, je ne songeai point à courir les rues, et passant auprès du Cabinet de mon pere, j'entendis qu'élevant la voix, avec emportement il disoit à Cadanza. " Mon cher beau-pere je vous en avertis pour la derniere foix. Si vous continuez vos envoys dans l'intérieur de l'Afrique je vous dénoncerai au ministre

— Mon cher beau-fils (répondit Cadanza) Si vous voulez entrer dans nos mysteres, rien ne sera plus aisé. Ma mere etoit une Gomélèz et mon sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza (reprit mon pere) Je comande ici pour le Roi et je n'ai que faire des Gomelez et de leur secrets. Soyez sur que des demain je rendrai compte au ministre<sup>2</sup> de notre conversation.

— Et vous (dit Cadanza) soyez sur que le Ministre, vous defendra de lui faire à l'avenir de raport sur ce qui nous regarde. "

Leur conversation, n'alla pas plus loin. Le secret des Gomelez m'occupa tout ce jour et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me dona ma première leçon de danse, qui tourna tout autrement qu'il ne l'avoit esperé et dont l'efet fut de tourner mes idées du coté des

---

<sup>1</sup> Le texte se poursuit verticalement dans la marge droite jusqu'à " l'être ".

<sup>2</sup> *Surch.* : Roi



mathématiques.

{Comme le Geometre en etoit à cet endroit de sa narration} Mon pere voulut assister à cette premiere leçon, et voulut aussi que ma mere y fut présente. Folencour encouragé par de tels egards oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un<sup>1</sup> homme de qualité. Et fit un assez long discours en l'honneur de la danse qu'il apella son art. Ensuite il observa que j'avois les pieds fort en dedans, et voulut me faire considerer<sup>2</sup> cette habitude comme honteuse, et tout a fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors, et j'essayai de marcher ainsi quoique cette methode fut contraire aux loix de l'équilibre. Folencour n'en fut point content, il exigea encore que j'eusse les pointes basses. Enfin emporté par l'impatience et la malice il me poussa par derriere. Je tombai sur le né, et me fis beaucoup de mal. Folencour ce me semble, me devoit des excuses mais bien loin de m'en faire il s'emporta contre moi, et dit les choses les plus désagréables, avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenance, s'il eut mieux su l'Espagnol. J'étois acoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Ceuta. Les propos de Folencour, me parurent des outrages que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui, je pris sa pochete et la brisant contre terre, je jurai de ne jamais aprendre à danser d'un homme aussi grossier. Mon pere ne me gronda point. Il se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une sale basse qui etoit à une extremité de la cour, et ferma la porte sur moi, en me disant " Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour aprendre à danser. "

Acoutumé comme je l'étois a la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai beaucoup et longtems. Tout en pleurant je tournois, les yeux vers une grande fenêtrée carée, la seule qu'il y eut dans cette sale basse Et je me mis à en compter les vitres Il y en avoit vingt-six dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons du pere Anselme dont la science, n'alloit pas au-dela de la multiplication.

Je multipliai les caraux de la hauteur, par ceux de la base, et je vis avec surprise que j'avois précisément le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je répétai mon calcul, en retranchant tantot une bande de vitres, tantot deux soit de la hauteur soit de la base. Je compris alors que la multiplication, n'étoit qu'une addition répétée, et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs. Je repetai la même experience sur les caraux de pierre dont la sale etoit pavée Elle me réussit également bien. Je ne pleurai plus, mon cœur palpitoit de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point sans ressentir quelque émotion.

Vers les midi, ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'œil de me preter aux désirs de mon pere et de prendre des leçons de Folen[c]jour Lorsqu'elle eut fini son exhortation je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon et de ne plus s'embarasser de moi parce que je me trouvois tres bien dans cette sale basse. Ma mere me quitta avec l'air de la surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandés. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je fesois les plus grandes découvertes. En effet les propriétés des nombres etoient des véritables découvertes pour moi qui n'en n'avois aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim. Je rompis mon pain noir, et je vis que ma mere y avoit renfermé, un poulet roti et un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumiere, et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai le coté d'un carau par la moitié je vis que le produit de la moitié par la moitié etoit un quart Je partageai le coté du carré en trois, et j'eus une neuvieme, ce qui m'eclaira sur la nature des fractions. Je m'en assurai encore mieux, lorsque je multipliai deux et demi, par deux et demi, et qu'a coté du quaré de deux, j'obtins une equere dont la valeur etoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin, mes essais sur les nombres. Je vis qu'a multipliant [*sic*] un nombre par lui même et quarant ce produit. J'obtenois le même resultat qu'en multipliant le nombre trois foix

---

<sup>1</sup> *Biffé* : ma

<sup>2</sup> *Surch.* : envisager

par lui même. Toutes mes belles découvertes n'étoient point exprimées en langage Algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particuliere, qui avoit raport aux carreaux de ma fenetre, et ne manquoit ni de clarté ni d'élégance.

Enfin le dixieme jour de ma prison, ma mere en m'aportant mon diner me dit “ Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre Folencour a été reconnu pour un deserteur Ton pere qui a la desertion en horeur, l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientot de ta prison. ” Je recus la nouvelle de mon elargissement avec une i[n]diference qui surprit ma mere. Mon pere la suivit d'assez près. Il confirma ce qu'elle avoit dit puis, il ajouta, qu'il avoit ecrit à ses amis Cassini et Hugens pour leur demander les figures, des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rapelloit tres bien de la maniere dont son frere Carlos pirouetoit en entrant dans une chambre, et c'étoit cela sur tout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon pere apercut un cahier qui sortoit de ma poche et s'en empara. Il fut d'abord tres surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échapa point. Mon pere suivit attentivement le<sup>1</sup> fil de mes découvertes, après quoi il me dit “ Si, à cette fenetre qui a vingt six carreaux en tous<sup>2</sup> sens, j'en ajoutois deux par en-bas et que je voulusse lui conserver la forme carrée combien y auroit il de carreaux ajoutés ? ”

Je répondis sans hesiter. “ Vous auriez sur le même coté et par en-haut deux bandes de cinquante-deux carreaux chacune et de plus un petit caré de quatre carreaux sur le coin qui touche aux deux bandes ” A cette reponse mon pere eprouva une joye tres vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit “ Mais si j'ajoutois, à la base de la fenetre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré résultant. ”

Je réfléchis un instant et puis je dis. “ Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les cotés de la fenetre, mais infiniment peu larges Et quant au caré du coin, il seroit si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée. ”

Ici mon pere se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit ses mains, leva les yeux au ciel, et dit “ Oh mon Dieu Vous le voyez, il a deviné la loi du binome, et si je le laisse faire, il devinera le calcul différentiel. ”

L'état ou je voyois mon pere, m'effraya Je défis sa cravate, j'appellai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit “ Mon enfant. Mon cher enfant Laisse là tes calculs, aprens la Sarabande mon ami aprens la Sarabande. ” Il ne fut plus question de prison. Je fis des le même soir le tour des rempars de Ceuta et tout en promenant je répetois à part moi. “ Il a trouvé la loi du binome Il a trouvé la loi du binome. ”

Je puis dire que dès lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon pere avoit juré de ne jamais permettre que je les aprisse mais un jour je trouvai sous mes pieds l'arithmetique universelle du Chevalier Don Isaac Neuton. Et je ne puis m'empêcher de croire que mon pere ne l'aye égaré presque à dessein. Quelquefois aussi je trouvois la Bibliotheque ouverte, et je ne manquois pas d'en profiter. Mais d'autres fois aussi mon pere prétendoit me former pour le monde Il me fesoit piroueter en entrant dans la chambre, frédonoit un air, fesoit semblant d'avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes, et me disoit “ Mon enfant tu n'as pas été créé pour l'impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. ”

Cinq ans après l'époque de mon emprisonnement, ma mere se trouva enceinte. Elle acoucha d'une fille, qui fut appelée Blanche en l'honneur de la belle et trop légère Duchesse de Velasquez. Bien que cette dame n'eut point autorisé mon pere à lui ecire il crut devoir lui faire part de la naissance de cet enfant et il recut une reponse qui renouvela ses anciennes douleurs, mais mon pere vieillissoit et n'étoit plus susceptible d'émotions aussi vives.

Ensuite dix années se passerent sans que rien vint troubler l'uniformité de notre vie qui pourtant

---

<sup>1</sup> Biffé : cours d

<sup>2</sup> Biffé : tou

étoit tres variée pour mon pere et pour moi par les nouvelles connoissances dont nous nous<sup>1</sup> enrichissions tous les jours. Mon pere avoit même quité avec moi son ancienne reserve. En effet, il ne m'avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible, pour que je ne susse que la Sarabande. Il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords à causer avec moi, sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces conversations avoient toujours l'effet de ranimer mon zele et de redoubler mon application.

Pour ce qui est de ma sœur elle croissoit en grace et beauté, et rien n'eut manqué à notre félicité si nous eussions conservé notre mere. Mais il y a un an qu'une maladie violente l'enleva à notre tendresse Mon [père] prit alors dans sa maison, une sœur de sa defunte femme, qui s'apelloit Dona Antonia de Ponéras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'etoit point du meme lit que ma mere. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui il prit aussi le parti de se marier. Sa seconde femme mourut au bout de six ans metant au monde une fille, qui ensuite epousa Monsieur de Poneras, qui mourut dans la premiere année de leur mariage.

Cette jeune et jolie tante, prit donc possession de l'appartement de ma mere et du gouvernement de notre maison dont elle s'aquita assez bien. Elle avoit surtout beaucoup d'attention pour moi. Elle entroit vingt foix par jour dans ma chambre. Elle entroit vingt foix par jour dans ma chambre, [sic] me demandoit, si je voulois du chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étoient souvent tres désagréables, parce qu'elles interrompoient mes calculs. Quand par hazard Donna Antonia ne venoit pas, sa femme de chambre la remplacoit. C'étoit une fille du même age que sa maitresse et de la même humeur. Son nom étoit Marica. Je m'aperçus bientôt que ma sœur n'aimoit ni la suivante ni la maitresse. Et je ne tardai pas à partager cette Antipathie, qui cependant n'étoit fondée de mon coté, que sur le chagrin que j'éprouvois d'être interrompu. Cependant je n'étois pas toujours leur dupe. J'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, des que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenois mon calcul des qu'elle étoit sortie

Un jour que je cherchois<sup>2</sup> un logarithme Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à coté de ma table, ensuite elle se plaignit de la chaleur, ota le mouchoir qu'elle avoit sur son sein, le plia et le mit sur le dossier de<sup>3</sup> son fauteuil. Jugeant à tous ces arrangements qu'elle alloit faire une longue séance, j'aretai mon calcul je fermai mes tables<sup>4</sup> et je me mis à faire quelques reflexions sur la nature des logarithmes, et sur la peine extreme que la confection des tables avoit du couter au celebre Baron Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier passa deriere ma chaise, mit ses deux mains sur mes yeux et me dit “ Apresant calculez Monsieur le Géometre ” Ce propos de ma tante me parut contenir un véritable défi. Ayant fait en dernier lieu un grand usage des tables beaucoup de logarithmes étoient restés dans ma mémoire et je les savois comme on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarithme J'en trouvai trois dont les logarithmes m'étoient connus. Je les additionnai de tete puis tout à coup me débarassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre, en me disant avec assez d'impolitesse “ Le sot homme, qu'un Geometre. ”

Peutetre vouloit elle me reprocher que ma methode ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers, qui n'ont de diviseur que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avois fait prouvoit néamoins une grande habitude du calcul et ce n'étoit surement pas le moment de me dire que je fusse un sot. Bientot après vint la suivante Marica, qui voulut aussi me pincer et me chatouiller. Mais j'avois encore sur le cœur le propos de sa maitresse et je la renvoyai un peu brutalement.

Apresant le fil de la narration, me condui[t] à une époque de ma vie, remarquable par le nouvel

---

<sup>1</sup> Interl.

<sup>2</sup> Surch. : calculois

<sup>3</sup> Biffé : sa chaise

<sup>4</sup> je fermai mes tables surch. : à la quatrieme moyenne proportionnelle

employ que je comencai à faire de mes idées, en les<sup>1</sup> dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque Savant, qu'il vient un instant où frappé de quelque principe. Il en étend les conséquences et les applications, et donne comme l'on dit dans un Systeme. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et acheve d'aquerir ce qui lui manquoit. Il considere chaque notion sous toutes ses faces, les reunit, les classe. S'il ne reussit point à etablir son systeme, ou même à se convaincre de sa réalité, du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'étoit avant de l'avoir concu, et il en recueille quelques vérités qui n'avoient pas été aperçues auparavant. L'instant de faire un Systeme étoit donc venu pour moi. Et voici l'occasion qui m'en fit naître la première idée.

Un soir que je travaillois après soupé, et que je venois d'achever une différenciation tres délicate. Je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise Elle me dit “ Mon cher neveu je ne puis dormir tant que je vois de la lumiere dans votre chambre Et puisque votre Géometrie, est une si belle chose je veux que vous me l'apreniez. ”

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisième lorsque ma tante m'arrachant mon ardoise me dit “ Mon nigaud de neveu, la géometrie ne vous a t elle pas appris comment on fait les enfants ? ”

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde mais en y réfléchissant je crus comprendre que peutetre elle me demandoit une expression generale qui répondit à tous les modes de reproduction employés dans la nature, depuis le cedre jusqu'au Lichen, et depuis la baleine, jusqu'aux animalcules microscopiques Je me rapelai en même tems des<sup>2</sup> reflexions que j'avois faites, sur le plus ou le moins d'idées de chaque animal, dont j'avois retrouvé la première cause, en remontant à la generation gestion, education, et ce plus et ce moins me prouvant ici l'existence de l'augmentation et de la diminution, me rentroit dans le domaine de la géométrie. Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particuliere, qui eut designé pour tout le regne animal les actions de même genre et de valeur différente Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir la possibilité de déterminer le lieu geometrique, et la limite de chacune de nos idées et de l'action qui en resultoit. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au Systeme entier de la nature. Sufoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts, et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir ce que je fesois.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui començoit à poindre, me donna l'idée de metre par écrit quelques uns de mes principes, je tirai donc mes tablettes, et tout en écrivant je pris, ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arriva qu'au lieu d'aller à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche, et j'entraï dans le fossé par une poterne. Le jour étoit foible et j'avois peine à voir ce que j'écrivois. J'étois pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela je pris le chemin d'un talus qu'on avoit ménagé pour passer les canons en cas de sortie, et je me trouvai sur le<sup>3</sup> glacis.

Croyant toujours aller chez moi et toujours grifonnant sur mes tablettes je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible. J'avois beau courir je n'arivois pas, ayant pris une direction oposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer

Au bout de quelque tems je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langue qui est généralement entendue à Ceuta. Je leur dis qui j'étois, et les assurai que s'ils me ramenoient à mon pere, ils recevroient de lui une rancon honete.

Le mot de rancon a toujours quelque chose de flateur pour les oreilles Arabes, les nomades qui m'entouroient se tournerent vers leur chef d'un air de complaisance, et paroissoient atendre de lui une réponse qui devoit leur être lucrative. — Le Scheïkh caressa longtems sa barbe, d'un air pensif et

---

<sup>1</sup> *Biffé* : employant

<sup>2</sup> *Biffé* : idées

<sup>3</sup> *Biffé* : rempart

serieux puis il me dit “ Ecoute jeune Nazareen Nous connoissons ton pere qui est un homme craignant<sup>1</sup> Dieu. Nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton pere, mais que Dieu t’a privé d’une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand il donne la raison et il l’ote à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante, de la puissance de Dieu, et du néan de la sagesse humaine Les insensés ignorant le bien et le mal, sont aussi comme des types de l’ancien etat d’innocence. Ils ont comme un premier degré de sainteté. Nous donnons aux insensés le nom de Marabout tout comme aux saints. Cela est dans les principes de notre religion, nous croirions donc pecher, si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol, et nous nous retirerons ensuite. ”

Je vous avoue que le discours du Scheïkh Arabe me plongea dans la plus extreme consternation. “ Eh quoi (me dis je en moi même) sur les traces de Locke et de Neuton je serois parvenu aux dernieres limites de l’intelligence humaine. Apuyant les principes de l’un des calculs de l’autre, j’aurai assuré quelques uns de mes pas, dans l’abyme de la métaphysique. Et que m’en revient il ? d’etre mis au nombre des foux, de passer pour un etre dégradé qui n’appartient plus à l’espece humaine. Perisse le calcul diferentiel et toutes les integrations où j’avois ataché ma gloire. ” En disant ces mots, je pris mes tablettes et les brisai en petits morceaux Ensuite continuant ma plainte, je dis “ O mon pere vous aviez bien raison<sup>2</sup> de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginees depuis ” Ensuite par un mouvement involontaire je me mis a repeter quelques pas de la Sarabande comme fesoit mon pere lorsqu’il se rapelloit ses malheurs.

Les Arabes qui m’avoient vu ecrire sur mes tablettes avec beaucoup d’aplication ensuite les briser et danser, dirent d’un air de pitié et de pieté “ Dieu est grand, louange à Dieu. Hamdullah, Allah kerim ” Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

Comme Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration. Il parut affecté ou distrait et comme nous vimes qu’il avoit quelque peine à retrouver le fil de son discours, nous le priames d’en remettre la suite au lendemain.

---

<sup>1</sup> *Surch.* : aimant

<sup>2</sup> *Biffé* : vos

## QUARANTE 8<sup>1</sup> EME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

Je vous ai dit comment, en portant mes reflexions sur l'ordre qui regne dans cet univers, j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé, fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme dans un foyer et se formèrent en Systeme. Enfin je vous ai dit comment, ayant appris que je passois pour un fou, j'étois tombé d'une extreme exaltation d'esprit dans un extreme découragement. Je vous l'avourai cet état d'abattement fut long et douloureux Je n'osois lever les yeux sur personne mes semblables me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causoient un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles Je ne touchois plus une ardoise je ne calculois plus. Les fibres de mon cervau s'étoient détendues, elles avoient perdu leur ressort, je ne pensois plus.

Mon pere s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems. Enfin je lui raportai le discours du<sup>2</sup> Scheïkh Arabe, et lui avouai la peine que j'éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon pere laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et ses yeux se remplirent de larmes. Après un long silence, ils tourna<sup>3</sup> sur moi des regards pleins de compassion et me dit. " Oh mon fils, tu passe donc pour fou<sup>4</sup> et moi je l'ai été rellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour Blanche, ne sont point les causes premieres de nos peines. Notre mal vient de plus loin.

La nature est<sup>5</sup> infiniment féconde et variée en ses moyens. On la voit enfreindre ses regles les plus constantes. Elle a fait de l'interet personel, le mobile de toutes les actions de l'homme. Mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarement conformés, chez qui l'égoïsme est à peine perceptible, parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux mêmes Les uns se passionent pour les sciences. D'autres pour le bien public. Ils aiment les découvertes des autres comme s'ils les eussent faites, et les institutions salutaires à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux mêmes, influe sur toute leur destinée. Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arreter.

Chez presque tous les hommes, l'action du moi, n'est jamais suspendue Vous retrouvez leur moi, dans le conseil qu'ils vous donnent, dans les services qu'ils vous rendent, dans les liaisons qu'ils recherchent dans les amitiés qu'ils forment. Passionés pour leur interet le plus éloigné, indifférent sur tout le reste. Et lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un homme, indifférent à l'interet personel Ils ne le peuvent comprendre. Ils lui soupçonnent des motifs cachés, de l'affectation, de la follie. Ils le rejettent de leur sein, ils l'avilissent et le releguent sur un rocher de l'Afrique

Oh mon fils, tous deux nous appartenons à cette race proscrite, mais nous avons aussi nos plaisirs et je dois te les faire connoitre. J'ai tout tenté pour faire de toi un fat et un sot. Le ciel n'a point couronné mes efforts, et te voila avec une ame sensible, et un esprit éclairé. Il faut donc que je t'apprenne que nous avons aussi nos jouissances Elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures

Quelle n'a point été ma satisfaction intérieure, lorsque j'ai vu Don Isaac Neuton, approuver un de

---

<sup>1</sup> Ce chiffre, porté au crayon, n'est peut-être pas de la main de Potocki.

<sup>2</sup> *Biffé* : chef

<sup>3</sup> *Surch.* : tournerent

<sup>4</sup> *Interl.* : tu passe donc pour fou

<sup>5</sup> *Interl.*

mes écrits anonymes, et désirer en connaître l'auteur. Je ne me nommai point, mais encouragé à de nouveaux efforts j'enrichis<sup>1</sup> mon intelligence d'une foule de pensées nouvelles. J'en étois rempli, je ne les pouvois contenir. Je sortois pour les révéler aux rochers de Ceuta. Je le confiois à la nature entière, je les offrois en tribut à mon créateur. Le souvenir de ce que j'avois souffert, mêloit à ces sentiments exaltés des soupirs et des larmes, qui avoient aussi leurs délices. Elles me rappeloient qu'il étoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir. Je m'unissois en idée aux vues de la providence aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain. Mon esprit, ma personne ma destinée, ne se présentoient point sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble

Ainsi s'est écoulé l'âge des passions Ensuite je retrouvai le moi. Les soins assidus de votre mère, m'avertissoient cent fois le jour, que j'étois, moi, l'objet unique de sa tendresse. Mon âme repliée en elle-même, s'ouvrit au sentiment de la reconnaissance, aux épanchements de l'intimité, les plus petits événements de votre enfance, et de celle de votre sœur, m'ont ensuite entretenu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui votre mère, ne vit plus que dans mon cœur, et mon esprit affaibli par les ans ne [peut] plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain. Mais je vois avec plaisir ce trésor s'accroître tous [sic] je me plais à suivre cet accroissement l'intérêt que j'y prends me fait oublier mes infirmités, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence

Tu vois donc mon fils que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu étois devenu un sot comme je l'ai toujours désiré, tu n'aurois pas échappé aux peines de la vie — Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parlé de mon frère d'une manière, qui a plutôt excité en moi de la compassion que de l'envie — Le Duc (m'a-t-il dit) connoit bien la cour, et facilement il en démele l'intrigue. Mais lorsqu'il veut s'élever jusqu'à l'ambition, il ne tarde pas à se repentir, d'avoir pris un vol trop haut Il a été ambassadeur, et l'on dit qu'il représentoit le roi son maître avec toute la dignité possible, mais à la première affaire épineuse on fut forcé de le rappeler — Vous savez aussi qu'il a été nommé au ministère. Et il remplissoit les places vacantes tout comme un autre. Mais quelque soin que les premiers commis missent à lui épargner le travail son inapplication étoit plus grande encore, et il fut obligé de rendre le portefeuille

Il n'a maintenant aucun crédit, mais il a l'art de faire naître des occasions peu importantes qui le rapprochent du monarque, et lui donnent l'air de la faveur. Au reste l'ennui le tue, il a tout fait pour lui échapper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'écrase. Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui-même et de sa personne, mais cet excessif égoïsme, l'a rendu si sensible aux moindres contrariétés, que l'existence est devenue un tourment pour lui. Cependant des maladies fréquentes l'ont averti que ce *lui même* objet unique de tant de soins pouvoit aussi lui échapper un jour. Et cette idée empoisonne toutes ses jouissances

Voilà à peu près ce que m'a dit Alvarez,<sup>2</sup> j'en conclus que dans mon obscurité j'ai peut-être été plus heureux, que mon frère au milieu des biens et de l'éclat dont il m'a privé Quant à toi mon cher fils. Les habitants de Ceuta, t'ont cru un peu fou. C'est un effet de leur simplicité, mais un jour si tu te lances dans le monde, tu ne manqueras pas d'éprouver l'injustice, et c'est contre elle qu'il faut te prémunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer l'insulte à l'insulte, la calomnie à la calomnie et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les opprobres, n'est pas à la portée des gens de notre espèce. Lors donc que tu te verras accablé, retire-toi replie-toi sur toi-même. Nouris ton âme de sa propre substance et tu connaîtras le bonheur ”

Ce discours de mon père fit sur moi une impression profonde Je repris courage et me remis à mon système. Alors aussi je commençai à devenir véritablement distrait Il étoit rare que j'entendisse ce qu'on me disoit à l'exception des derniers mots qui se gravoient dans ma mémoire et j'y répondois une ou deux heures après qu'on m'avoit parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans savoir où j'allois, et j'aurois eu besoin d'un guide comme les aveugles. Ces distractions ne durèrent cependant qu'autant de

---

<sup>1</sup> La pagination passe de 199 à 204, et redevient exacte.

<sup>2</sup> *Biffé* : et

tems qu'il m'en a fallu pour metre mon Systeme dans un certain ordre. A mesure que j'y<sup>1</sup> employois moins d'attention je devenois aussi moins distrait, et je puis dire que j'en suis aujourd'hui apeuprès corrigé.

“ Il m'avoit paru (dit Rebeca) vous voir quelque foix de la distraction mais puisque vous m'apprenez que vous etes corrigé permetés moi de vous en faire mon compliment

— Je le recois avec plaisir (dit Velasquez) car mon Systeme n'eut pas été plus tot achevé, qu'un evenement inatendu, a produit dans ma destinée un changement tel que maintenant il me sera difficile. Je ne dis pas de faire un Systeme, mais hélas peutetre ne me sera-t-il pas permis de donner dix à douze heures à un calcul Enfin Messieurs le ciel veut que je sois Duc de Velasquez, Grand d'Espagne et maitre d'une fortune considerable.

— Comment Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous nous dites ceci comme un hors d'œuvre dans votre relation Je crois que bien des gens à votre place auroient commencé par la.

— J'avoue (dit Velasquez) qu'un pareil coéfficient multiplie une valeur individuelle, mais je n'ai pas cru devoir l'indiquer avant que d'y etre conduit par l'ordre des faits<sup>2</sup>, voici donc ce qui me reste encore à vous dire ”

Il y a environs quatre semaines que Diegue Alvarez fils de l'autre Alvar, est venu à Ceuta pour remettre à mon pere une letre de la Duchesse Blanche Cette letre etoit ainsi conçue

Seigneur Don Henrique

Ces lignes sont pour vous anoncer que Dieu va peutetre bientôt appeller à lui votre frere le Duc Velasquez

La Constitution particuliere de notre Majorat ne permet point que vous heritiez d'un frere cadet, et la Grandesse doit passer à votre fils

Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante ans de pénitence en lui restituant les biens que mon imprudence vous avoit otés. Ce que je ne puis vous rendre c'est la gloire où vos talents vous auroient conduit Mais nous somes tous les deux aux portes de la gloire Eternelle et celle du monde ne peut guere nous toucher. Pardonnez une derniere foix à la coupable Blanche, et envoyez nous le fils que le ciel vous a donné. Le Duc que [je] soigne depuis deux mois desire connoitre son heritier

Blanche de Velasquez

Je puis dire que cette lettre répandit la joye dans tout Ceuta. Tant on me vouloit de bien. Mais j'étois loin de partager l'allegresse publique. Ceuta étoit un monde pour moi. Je n'en sortois qu'en esprit pour me perdre dans les abstractions ou si [je] jettois les yeux au-delà des remparts dans les vastes pays habités par les mores C'étoit comme si j'eusse consideré quelque paysage. Ne pouvant m'y promener la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux. Et qu'alloi je faire hors de Ceuta, il n'y avoit dans cette ville aucun mur où je n'eusse charbonné quelque équation, aucun reposoir qui ne me rapella quelque méditation, dont le resultat avoit satisfait mon esprit. J'étois à la vérité quelques foix vexé par ma tante Antonia, et par sa servante Marica, mais qu'étoient leurs legeres interruptions, auprès des distractions auxquelles j'étois desormais condamné Point de longues méditations, et point de calcul. Point de calcul et point de bonheur pour moi. Voila comment je raisonois. Cependant il falut partir

Mon pere m'accompagna jusqu'au port. Il joignit ses mains sur ma tete pour me bénir, et me dit “ Oh mon fils tu vas voir Blanche. Elle n'est plus cette beauté ravissante qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton pere. Tu verras des traits efacés par l'age, alterés par la pénitence. Mais pourquoi pleura-t-elle si longtems une faute que son pere lui avoit pardonnée. Quant à moi je n'eus jamais de ressentiment contre elle Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux, j'ai fait pendant quarante ans dans ces rochers le bien de quelques bonnes gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent. Ils ont tous entendu parler de ses vertus, et tous la bénissent. ”

---

<sup>1</sup> *Biffé* : al

<sup>2</sup> des faits *surch.* : chronologique



Mon pere ne put en dire davantage, il se sentoit sufoqué par les sanglots Tous les habitants de Ceuta assisterent à mon départ, on pouvoit lire dans leurs yeux, le chagrin de me perdre meslé à la joye que causoit le changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algeziras, d'ou je me rendis à Cordoue pour coucher ensuite à Anduhar, l'hote d'Anduhar me conta je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain<sup>1</sup> d'asséz bonne heure J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivoit. Frappé de l'idée que je n'aurais pas à Madrid le tems de travailler. Je tirai mes tablettes et me mis à efectuer quelques calculs qui n'étoient qu'indiqués dans mon systeme. Je montois une mule dont le pas égal et lent favorisoit ce genre d'occupations. Je ne sais combien de tems j'employai de cette maniere Mais tout à coup ma mule s'arreta Je me vis au pied d'un gibet garni de deux pendus, dont les figures sembloient grimacer. Ce qui me causa un sentiment d'honneur. Je jetai les yeux autour de moi, et je ne vis point mes gens. Je les apellai à grands cris, ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui étoit devant moi — A la nuit tombante j'arrivai à une auberge vaste et bien batie mais abandonnée et déserte

Je mis ma mule à l'ecurie, et je montai dans une chambre où je trouvai les restes d'un soupé, à savoir un paté de perdrix, du pain et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avois pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur le paté, qui d'ailleurs n'avoit pas de maitre. J'étois aussi fort altéré et j'etanchai ma soif, peutetre avec trop de précipitation. Car le vin d'Alicante me porta à la tête, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avoit dans la Chambre un lit asséz propre. Je me déshabillai me couchai et m'endormis mais ensuite je ne sais quoi me réveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonnoit minuit J'imaginai qu'il y avoit quelque couvent dans les environs, et je me proposai d'y aller le lendemain

Bientot après j'entendis du bruit dans la cour. Je crus que mes gens étoient arrivés mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis entrer ma tante Antonia avec sa suivante Marica. Celle-ci portoit une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avoit un cahier à la main. “ Mon cher neveu (me dit elle) Votre pere nous envoie pour vous remettre ce papier qu'il dit important ”

Je pris le papier et je lus sur l'emvelope. Démonstration de la quadrature du cercle — Je savois que mon pere ne s'étoit jamais occupé de ce probleme oiseux. J'ouvris le cahier. Je trouvai que le probleme considéré de la maniere la plus générale comprenoit tout l'ordre de courbes dont l'équation est *y exposant m Egal deux ax, moins x exposant m* Ceci étoit assés dans la maniere de mon pere, et je ne doutai pas que<sup>2</sup>, lors même que la quadrature n'y seroit pas démontrée, on ne trouva dans ce cahier bien des aproximations heureuses et nouvelles. Il me sembloit pourtant à travers bien des transformations reconnoitre la quadratrice de Dinostrate.

Cependant ma tante m'observa que m'étant emparé du seul lit qu'il y eut dans l'auberge je devois lui en ceder la moitié. J'étois si occupé de mon cahier, que je n'entendis pas trop ce qu'elle me disoit<sup>3</sup> je lui fis place machinalement. Et Marica se coucha à mes pieds appu[y]ant sa tete sur mes genoux.

Je repris ma démonstration. Je perdis de vue le defaut que j'avois cru y voir d'abord, et qui y étoit bien reellement. Je tournai la troisieme page. J'y trouvai une suite de corollaires les plus ingénieux<sup>4</sup> qui tendoient à quarer et rectifier toutes les courbes, enfin le probleme des Isochrones résolu par les regles de la Géometrie elementaire. Ravi, surpris, etourdi je crois par l'efet du vin d'Alicante je m'ecriai “ Oui mon pere a fait la plus grande des découvertes.

— Eh bien (dit ma tante) embrassez moi donc pour la peine que j'ai prise de passer la mer et de vous apporter ce grifonage. ” Je l'embrassai

“ Eh moi donc (dit Marica) n'ai je pas passé la mer aussi. ” Il me falut l'embrasser.

Je voulus reprendre le probleme mais les deux compagnes de ma couche me sererent si fortement

---

<sup>1</sup> le lendemain *surch.* : ensuite

<sup>2</sup> *Surch.* : qu'il

<sup>3</sup> *Biffé* : et

<sup>4</sup> *Biffé* : à l'efet

dans leurs bras qu'il me fut impossible de m'en débarrasser. Je ne le souhaitai plus. Je sentis naître en moi des sentiments inappréciables. Un sens nouveau se formoit sur toute la surface de mon corps — particulièrement dans les points où il touchoit aux deux femmes, ce qui me rapella quelques propriétés des courbes osculatrices. Je voulois me rendre raison de ce que j'éprouvois mais ma tête ne pouvoit plus suivre le fil d'aucune idée. Enfin mes sensations se développèrent en une série ascendante à l'infini, qui fut suivie<sup>1</sup> du sommeil et ensuite d'un réveil très désagréable sous le gibet où j'avois vu grimacer les deux pendus

Heureusement j'avois mon cahier en main, je repris mes calculs, pendant ce temps là on me mit dans une litière et un moine monté sur une mule m'aspergeoit d'eau benite. Je le laissai faire, je pris mes tablettes et le crayon à la main, je remontai à l'intégration prétendue, qui renfermoit tout le parallélisme Il me parut que mon père ne pouvoit être l'auteur du cahier quoique j'y reconnusse sa main dans la manière d'écrire les chiffres.

Voilà toute l'histoire de ma vie, je doute qu'elle ait pu vous intéresser, à l'exception de cette belle dame qui me paroît avoir pour les sciences exactes, un goût qu'on trouve rarement dans son sexe.

“ Monsieur Le Duc (repondit Rebeca) votre histoire n'est point complete si vous n'y ajoutez, l'exposition de votre Systeme ou du moins les elements dont vous partéz pour l'établir.

— Madame (dit Velasquez) je me suis peutetre trop avancé, en vous parlant de Systeme. Ce mot ne convient qu'à un ensemble de notions certaines, et nous sommes loin de les avoir.

Nous sommes des aveugles, qui touchent à quelques bornes et connoissent le bout de quelques rues Mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville

Cependant puisque vous le désirez, je tenterai une exposition quelconque de mes idées. ”

Or donc tout ce que notre œil embrasse Tout ce vaste horizon qui s'étend à notre vue. Enfin toute la nature perceptible à nos sens, on la peut diviser en matière morte et matière organisée. C'est à dire que la<sup>2</sup> seconde division difere de la première par ses organes, mais qu'elle y appartient absolument par ses elements. Ainsi Madame Les elements dont vous êtes composée on les retrouveroit de même, dans la roche où nous sommes assis et dans l'herbe qui la tapisse. En effet vous avez de la chaux dans vos os, de la terre siliceuse dans votre chair, de l'alkali dans la bile, du fer dans le sang, du sel dans les larmes. Vos parties grasses sont la<sup>3</sup> combinaison d'un combustible avec quelque element de l'athmosphère. Enfin si l'on vous metoit dans un fourneau à reverberer, on vous reduiroit en un petit flacon, et si l'on y ajoutoit quelque chaux metallique, on pourroit faire de vous un tres bel objectif de télescope.

“ Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous m'ofrez la une image tout à fait riante. Mais continuez s'il vous plait. ” Le Duc pensa que sans s'en apercevoir il avoit fait quelque compliment à la belle juive. Il ota son chapeau d'un air gracieux, le remit sur sa tête et continua en ces termes.

Nous voyons dans les elements de la matière morte, une tendance spontanée si non à l'organisation, au moins à la combinaison. Les Elements s'unissent, se séparent pour s'unir à d'autres. Ils affectent de certaines formes. On juge qu'ils sont faits pour l'organisation, mais ils ne s'organisent point d'eux mêmes. Sans germe ils ne sauroient passer à cet autre genre de combinaisons, dont le resultat est la vie.

Semblable au fluide magnetique, la vie n'est aperçue que par ses effets. Son premier effet est d'arreter dans les corps organisés, une fermentation intérieure qu'on appelle putréfaction, et qui commence dans les corps doués d'organes, dès qu'ils sont abandonnés par la vie. Aussi un philosophe de l'antiquité n'a-t-il pas craint de dire<sup>4</sup> que la vie étoit un sel.

La vie peut être longtemps, cachée dans un fluide, comme dans l'œuf, ou dans un solide, comme dans les graines Elle se developpe, lorsque les circonstances lui sont favorables.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : d'un

<sup>2</sup> *Biffé* : ma

<sup>3</sup> *Surch.* : une

<sup>4</sup> *Interl.* : de dire

La vie est répandue dans toutes les parties du corps, même dans les fluides comme dans le sang, qui se putrefie lorsqu'il est hors de nos veines.

La vie est dans les parois de l'estomac elle les garantit de l'effet du suc gastrique qui dissout tous les corps privés de vie qu'on met dans l'estomac

La vie se conserve plus ou moins longtemps dans les membres séparés du corps. Enfin la vie jouit de la propriété de se propager. C'est ce qu'on appelle le mystère de la génération, qui est mystérieux comme tout l'est dans la nature

Les êtres organisés se divisent en deux grandes classes, l'une qui à la combustion donne de l'alkali fixe l'autre qui abonde en Alkali volatil les plantes forment la première classe, les animaux la seconde

Il y a des animaux qui pour l'artifice de l'organisation semblent fort au-dessous de certaines plantes. Tels les mucilages animés qu'on voit flotter sur la mer, telles les hydatides qui se logent dans le cerveau des brebis.

Il est des animaux d'une organisation supérieures, dans les quels on ne démêle cependant pas bien clairement, ce qu'on appelle volonté. Ainsi lorsque l'animal du corail, épanouit sa capsule, pour englober les animaux dont il fait sa nourriture, nous pouvons croire que ce mouvement est un effet de son organisation. Tout comme les fleurs se ferment pendant la nuit et le jour se tournent vers la lumière

L'espèce de volonté du Polype lorsqu'il étend ses bras et ouvre sa capsule, peut être comparée avec assez de justesse, à la volonté de l'enfant qui vient de naître, qui n'a pas encore pensé et qui veut. Car la volonté chez les enfants précède la pensée. Elle est le résultat immédiat du besoin ou de la peine

En effet un membre longtemps gêné, veut s'étendre, et nous le fait vouloir L'estomac semble avoir sa volonté souvent<sup>1</sup> opposée à la nôtre. Les glandes salivaires s'enflent en<sup>2</sup> la présence d'un mets convoité Le palais veut, et quelquefois la raison a bien de la peine à prendre le dessus.

Si l'on imagine un homme qui ait longtemps été sans manger, raccourci dans ses membres et longtemps dans le célibat, on verra que différentes parties de son corps, lui feront vouloir à la fois des choses différentes.

Ces Volontés qui dérivent immédiatement du besoin, se trouvent dans le polype adulte comme dans l'enfant qui vient de naître. Ce sont les premiers éléments de la volonté supérieure qui se développe ensuite, en raison de la perfection de l'organisation

Dans l'enfant qui vient de naître la volonté a précédé la pensée, mais celle-ci a aussi ses éléments.

L'un des plus profonds philosophes de l'antiquité nous a montré le véritable chemin à suivre dans les recherches métaphysiques, et ceux qui depuis ont cru ajouter à ses découvertes n'ont fait à mon avis aucun pas de plus. Longtemps avant Aristote, le mot idée chez les grecs vouloit dire image, et de là vient aussi le mot idole. Aristote ayant examiné chacune de ses idées, vit que toutes, provenoient réellement d'une image c'est à dire d'une impression faite sur les sens. De là vient que le génie le plus inventif ne peut cependant rien inventer Les Mythologues assemblerent le buste d'un homme et le corps d'un cheval le buste d'une femme et la queue d'un poisson. Ils ôtèrent un œil aux cyclopes ajoutèrent des bras à Briarée. Mais ils n'inventèrent rien, car cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Et depuis Aristote il a été reçu que rien n'étoit dans la pensée que ce qui avoit été dans les sens.

Mais de nos jours il est venu des philosophes qui se sont cru plus profonds, et qui ont dit " Nous convenons que l'âme n'auroit pu développer ses facultés sans l'entremise des sens. Mais ces facultés une fois développées l'âme conçoit des choses qui n'ont jamais été dans les sens, telles que l'espace l'éternité les vérités mathématiques. "

Je vous l'avoue, je ne goûte point cette nouvelle doctrine, l'abstraction ne me paroît être qu'une soustraction Pour abstraire, il faut ôter. Si j'ôte<sup>3</sup> mentalement de ma chambre tout ce qu'elle renferme

---

<sup>1</sup> Interl.

<sup>2</sup> Surch. : à

Il a oublié de biffer " la ".

<sup>3</sup> Biffé : de ma

et même l'air, j'ai l'espace pur Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent j'ôte le corps j'ai l'idée d'un ange.

Si des lignes j'ôte mentalement la largeur pour ne considérer que leur longueur, et les espace[s] qu'elles renferment, j'aurai les éléments d'Euclide. Si j'ôte aux yeux d'un homme et que j'ajoute à sa taille j'aurai la figure d'un cyclope Si les nouveaux docteurs m'offrent une seule abstraction, que je ne puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple, jusques la je m'en tiendrai au vieil Aristote.

Le mot Idée (image) ne se rapporte pas uniquement à ce qui fait impression sur notre vue. Le son frappe notre oreille et nous donne l'idée qui a rapport au sens de l'ouïe. Le citron agace nos dents, et nous donne l'idée de l'Acide.

Mais observez que nos sens jouissent de la faculté d'être mis dans cet état d'impression en l'absence de l'objet qui l'a causée. Si l'on nous propose de mordre dans un citron l'idée seule fait couler la salive et agace nos dents. Une musique bruyante résonne à nos oreilles, longtemps après que l'orchestre<sup>1</sup> a cessé de jouer — Dans l'état actuel de la Physiologie nous ne pouvons expliquer le sommeil, non plus que les rêves, mais à l'égard de ceux ci on peut dire, que des mouvements de nos organes indépendants de notre volonté, les remettent dans le même état où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien en d'autres termes lors de l'idée conçue

Dela, il résulte aussi que “ En attendant que nous soyons plus<sup>2</sup> avancés dans la physiologie, il nous est avantageux de considérer théoriquement les idées comme des impressions faites sur le cerveau. Impression dans laquelle les organes peuvent se mettre en l'absence de l'objet, soit volontairement soit involontairement — Observez que l'impression sera moins vive, si l'on ne fait que penser à l'objet, mais que dans un état de fièvre elle peut être aussi forte que la première impression reçue. ”

Après cette suite de définitions et de conséquences, un peu difficiles à suivre nous ferons quelques réflexions propres à jeter un nouveau jour sur cette matière

Les animaux qui par leur organisation, se rapprochent le plus de l'homme ont tous à ce que je crois le viscère appelé cerveau Au contraire on ne le trouve point dans les animaux dont l'organisation se rapproche de celle des plantes.

Les plantes vivent et quelques unes remuent. Il y a parmi les animaux marins des êtres, qui comme les plantes n'ont point le mouvement locomotif. C'est-à-dire qu'ils ne peuvent changer de place. J'ai vu d'autres animaux marins dont le mouvement toujours uniforme comme celui de nos poumons ne paroissoit dériver d'aucune volonté.

Les animaux mieux organisés veulent et conçoivent des idées, l'homme seul jouit de l'abstraction.

Mais tous les hommes ne possèdent point cette faculté au même degré — Un relâchement dans le système glanduleux, en prive le goitreux des montagnes et la privation d'un ou de deux sens a l'effet de rendre l'abstraction très difficile. Les sourds muets ont beaucoup de peine à saisir l'abstraction, mais on leur montre cinq ou<sup>3</sup> dix doigts, lorsqu'il ne s'agit pas de doigts, et ils prennent une idée des nombres Ils voyent que l'on prie, que l'on se prosterne et prennent l'idée d'un être invisible

On a bien plus de facilité avec les aveugles, parceque la langue étant le grand instrument de l'intelligence humaine, on leur présente les abstractions toute faites D'ailleurs l'absence des distractions donne aux aveugles une aptitude toute particulière à la combinaison.

Mais si vous imaginez un enfant né aveugle et sourd, nous pouvons bien affirmer qu'il ne sera jamais capable d'aucune abstraction. Il aura les idées qui lui viendront par le goût l'odorat ou le tact Il pourra rêver les mêmes idées. S'il est châtié pour un méfait il s'en abstiendra peut-être, parce qu'il n'est pas entièrement privé de mémoire. Mais l'idée abstraite du mal je ne crois pas qu'aucune industrie la puisse faire entrer dans son esprit Il n'aura point une conscience. Il ne sera point susceptible de mérite ni de démerite S'il se rendoit coupable d'un homicide il ne pourroit avec justice en être puni Voici

---

<sup>1</sup> que l'orchestre *surch.* : qu'elle

<sup>2</sup> *Biffé* : versés

<sup>3</sup> *Surch.* : à

donc deux ames, deux portions du souffle divin bien diferentes entre elles, et pourquoi ? Pour deux sens de moins.

Une distance bien moindre, mais très grande encore, sépare l'esquimaux ou le hotentot d'avec l'homme dont l'esprit est cultivé ! Quelle est la cause de cette difference ? Ce n'est plus le defaut d'un sens. C'est la quantité plus ou moins grande des idées et le nombre des combinaisons L'homme qui a vu toute la terre par les yeux de voyageurs, qui a vu<sup>1</sup> tout le passé dans l'histoire, a rellement dans sa tete une infinité d'image que n'a point le paysan. Et s'il combine ses idées, les raproche les compare ; cet homme a du savoir et de l'esprit

Neuton avoit une habitude continuelle de la combinaison des idées, et dans la foule d'idées qu'il a assemblees s'est trouvé la combinaison de la pomme qui tombe d'un arbre et de la lune retenue dans son orbite.

Delà je conclus que la diference des esprits est dans la quantité des images et dans la facilité de les combiner, et si j'ose m'exprimer ainsi, cette diference est en raison composée du nombre des images et de leur combinaison. Ici je demande qu'on me suive atentivement.

Les animaux dont l'organisation est confuse n'ont peutetre ni volontés ni idées, leurs mouvements sont involontaires comme ceux de la sensitive. Cependant le polype etend ses bras pour ramener à lui les vermissaux, on peut suposer que parmi ceux qu'il avale quelques uns lui plaisent plus que d'autres, et qu'ils lui donent l'idée du bon, du moins bon du mauvais. S'il a la faculté de rejeter les mauvais vermissaux, il est à croire qu'il en a aussi la volonté. Sa premiere volonté a été le besoin qui lui a fait etendre ses huit bras. Les animalcules engloutis, lui ont peutetre donné deux ou trois idées. Rejeter un animalcule en avaler un autre, est une volonté de choix, qui resulte d'une idée ou de plusieurs

Si nous apliquons ce meme raisonnement à l'enfant qui vient de naitre, nous verrons que sa premiere volonté resulte immediatement du besoin. C'est cette volonté qui lui fait apliquer la bouche au sein de sa nourrice Mais des qu'il a goûté le lait il a une idée C'est-a dire une impression distincte faite par un objet exterieur sur ses sens.

Il acquert de même une seconde idée, puis une troisieme, une quatrieme Les idées sont donc susceptibles d'une sorte de Numeration, mais nous avons vu qu'elles etoient susceptibles de combinaison donc on peut leur apliquer si non le calcul des combinaisons, au moins les principes de ce calcul. J'apelle combinaison l'assemblage et non la transposition, ainsi ab. est la même combinaison que ba

Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une maniere<sup>2</sup> Trois lettres prises deux à deux, peuvent se combiner de trois manieres et toutes trois ensemble font quatre

Quatre lettres prises deux à deux donent six combinaisons, trois à trois elles en donnent quatre, toutes ensemble une en tout onze

Cinq lettres donneront en tout 16 combinaisons

Six en donneront 57

Sept ..... 121

Huit ..... 236

Neuf ..... 495

Dix ..... 1013

Onze ..... 2035

---

<sup>1</sup> *Biffé* : tous les evenem

<sup>2</sup> *Biffé* : deux lettres

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Cinquième décaméron. **[5 MJ]**

## Description

Manuscrit autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4240.

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 409-488 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 597-712.

## CINQUIEME DÉCAMERON<sup>1</sup>

### QUARANTE ET UNIEME JOURNÉE.

Je m'éveillai de bonne heure, et quittai ma tente pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sorti dans la même intention. Nous nous dirigeames vers le grand chemin, pour voir s'il ne venoit pas des voyageurs, et lorsque nous fumes sur un ravin encaissé entre des rochers,<sup>2</sup> nous trouvames à propos de nous assoir. Bientot nous apercumes une caravane, qui entrant dans le défilé passoit à une cinquantaine de pieds des rochers où nous etions. Plus cette troupe approchoit de nous et plus elle excitoit notre curiosité. La marche étoit ouverte par quatre Américains. Ils n'avoient pour tout vetement, qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs chapeaux de paille étoient garnis de plume de toute couleur et ils étoient armés de long fusils. Ensuite venoit un troupeau de vigognes,<sup>3</sup> chacune<sup>4</sup> montée par un singe. Puis venoit une troupe de Negres bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur deux beaux Andaloux, des croix de Calatrava étoient brodées sur leurs manteaux de velours bleu. Ensuite venoit un Palanquin chinois<sup>5</sup> porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit dans le palanquin une jeune dame richement vêtue à l'Espagnole, et un jeune homme caracoloit d'un air galant près de ses portieres.

Ensuite venoit une litiere, où se voyoit un homme assés jeune, qui tenoit un cahier à la main, y fixant ses regards avec une attention extraordinaire. Près de lui un moine de Saint Dominique monté sur une mule récitoit des prieres, et quelquefois aspergeoit d'eau bénite la litiere, et celui qui y étoit.

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes nuances depuis le noir d'Ebene, jusqu'au brun olive car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.

Tant que cette troupe défiloit nous ne pensames point à demander qui ce pouvoit etre ? Mais lorsque le dernier fut passé Rébecca dit. " En verité nous aurions bien du demander qui c'est ? " Comme Rébecca faisoit cette reflexion, j'aperçus un homme de la troupe, qui étoit resté en arriere. Je me hasardai à descendre à travers les rochers, et je courus après le traîneur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très efrayé. " Seigneur voleur votre grace voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or, et qui n'a pas un maravedi. " Je lui répondis que je n'étois pas un voleur et que je voulois seulement savoir les noms des illustres Seigneurs qui venoient de passer.

" Si ce n'est que cela (dit l'américain en se relevant avec fierté) je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous découvrirons toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre Seigneurie voit ces hommes singulierement vêtus qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito, chargés de ces belles vigognes que mon maitre compte offrir, à sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes. Les Negres sont tous esclaves, ou plustot ils ont été les

---

<sup>1</sup> Ce manuscrit aut. compte 112 p. L'étude de la répartition des cahiers est impossible. Le papier est bleuté.

Le filigrane des 40 premiers f. est : P I IAKOWLEW

Le filigrane des f. sv. est : БАГАHEBA 1812

Sur une étiquette collée sur la couverture, Potocki a écrit : " 5<sup>em</sup> Volu ".

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f. La pagination est aut. (uniquement les p. impaires).

<sup>2</sup> *Biffé* : nous primes la resolution

<sup>3</sup> *Biffé* : dont

<sup>4</sup> *Biffé* : étoit

<sup>5</sup> *Biffé* : monté par huit

esclaves de mon maître, car la terre sacrée d'Espagne, ne souffre pas plus l'herésie que l'esclavage Et du moment où ils l'ont abordée, ils ont été aussi libre que vous et moi. Le vieux Seigneur que vous voyez à droite est le Comte de Penna-Velez, propre neveu du fameux vice-roi de ce nom et grand de la première classe. Cet autre vieux Seigneur, est don Alonzo Marquis de Torres rovellas, fils d'un marquis de Torres et devenu l'époux de l'héritière des Rovellas. Ces deux Seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la [*sic*] qui va le devenir encore davantage par le mariage du jeune Penna-Velez avec la fille unique de Torres Rovellas vous voyez d'ici ce couple charmant, le jeune époux monté sur ce piafeur superbe et la promise dans ce Palanquin doré, qui est un présent que le Roi de Bornéo a fait autrefois au feu Viceroy de Penna-Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litière et qui a les yeux fixés sur un cahier, est selon Monsieur de Penna-Velez un géomètre, selon notre Aumonier un possédé, et d'après mon faible jugement c'est un original. En un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du gibet des Zoto, comme d'un lieu où tous les diables se donnoient rendé vous. Qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre que nous nous trouvâmes à la vue du gibet maudit. Le jeune Comte de Penna-Velez observa que les pendus étoient décrochés, et eut la curiosité d'aller voir, s'ils étoient dans l'intérieur du gibet. Je le suivis, nous trouvâmes les deux corps étendus, et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau. Je lui en jettai au visage. Nous le soulevâmes. Il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous, il tira un cahier de sa poche et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'appuyant sur nos bras. Lorsque nous eûmes joints la Caravane L'aumonier moine des Indes, ayant jetté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoire que l'homme étoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser et dans le premier cas le<sup>1</sup> brûler. Le jeune Comte prétendoit que les caractères du cahier étoient ceux d'une science qu'il appelle Al... Al... Algebre. On a mis l'inconnu dans une litière où il a repris l'étude de son cahier. Mais notre aumonier qui ne veut pas en avoir le démenti le suit sur sa mule, l'exorcise et l'asperge d'eau bénite. Voilà tout ce que je puis vous dire sur cet original. Le gentilhomme qui suit la litière est Don Massagordo premier cuisinier ou plutôt maître d'hôtel du Comte. Pres de lui vous voyez Lemado le pâtissier et Lecho le confiseur

— Ah monsieur (lui dis je) C'est déjà plus que je ne veux savoir.

— Enfin (ajouta-t il) celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir est Don Gonsalve Hierro Sangre Gentilhomme Péruvien issu des Pizarre et des Almagres et l'héritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société, à qui je fis part de ce que j'avois appris. Nous retournâmes au camp et nous dîmes au chef Boemien que nous avions vu, son petit Lonzeto, et la fille de cette jeune Elvire dont il avoit pris la place auprès du vice Roi. Il répondit que depuis long tems leur projet étoit de quitter l'Amérique, qu'ils avoient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils en étoient parti la semaine dernière, et qu'ils avoient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir<sup>2</sup> près la potence des Zoto, où ils avoient trouvé un jeune homme couché entre les pendus ; puis se tournant vers moi il me dit. “ Seigneur Capitaine ce jeune homme est un peu de vos parents.

— Il faudroit (dit Rebecca) arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé (reprit le Boemien) et pendant qu'ils dîneront je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. ”

Cette manière de retenir les étrangers me parut singulière,<sup>3</sup> j'allois en dire mon sentiment mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le camp. Pour cette fois on ne se transporta qu'à quelques portées de fusil, en un lieu où le rocher sembloit s'être fendu, à la suite de quelque tremblement de terre, on y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : pendre

<sup>2</sup> *Biffé* : assez

<sup>3</sup> *Biffé* : et



Vers le soir j'allai dans celle du chef, et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y étoit avec deux Américains, et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les vigognes. Le chef Boemien l'écoutoit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le Seigneur Hierro-Sangré, qui se mit à crier encore plus fort, et n'épargna pas les epithetes de fripon, bandit et autres pareilles. Alors le chef se mit à siffler sur un ton tres perçant la tente se remplit de Boemiens armés, dont l'apparition successive faisoit baisser d'autant, le ton hautain du Hierro Sangre, qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit entendre ce qu'il disoit. Lorsque le chef le vit ainsi calmé, il lui tendit la main d'un air riant et lui dit " Pardonnéz brave Peruvien, les apparences sont contre moi, et vous aviez quelque raison de vous facher. Mais allez chez le marquis de Torres-Rovellas ; demandez lui s'il se rapelle une dame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé par pure complaisance, à devenir Vice-reine du Mexique à la place de Mademoiselle de Rovellas. Et s'il s'en rapelle qu'il vienne nous trouver ici. "

Don Gonsalve de Hiero Sangré parut charmé, qu'une scene dont il craignoit les suite fut heureusement terminée il promit de s'acquiter de la comission. Lorsqu'il nous eut quitté le chef me dit. " Le Marquis de Torres-Rovellas avoit autrefois un gout prodigieux pour les romans. Il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. " Nous entrames dans la fente du rocher, ombragée,<sup>1</sup> d'épaix buissons, et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature diférente de tout ce que j'avois vu jusqu'à alors. Un lac d'une eau verte et sombre mais diaphane jusqu'au fond de ses abimes, étoit entouré de rochers à pic interrompus et séparés par des greves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art, bien que sans symetrie. Partout où le rocher se baignoit dans l'onde un chemin creusé dans la pierre, fesoit comuniquer d'une greve à l'autre. Des grottes recevoient les eaux du lac, ornées comme celle de Calypso, c'étoient autant de retraites où l'on pouvoit jouir de la fraicheur et même se baigner. Un silence absolu anoncoit que ces lieux étoient ignorés des humains.

" Voici (me dit le chef) une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie. Les plus heureuses peutêtre du moins les plus tranquilles<sup>2</sup>. Mais les deux Américains vont venir, cherchons un abrit agréable où nous puissions attendre leur arrivée. " Nous entrames dans une des plus belles grottes où nous fumes joints par Rébéca et par son frere. Bientot nous vimes arriver les deux vieillards.

" Est il possible (dit l'un d'eux) qu'après un si long cours d'années, je retrouve l'homme qui dans son enfance m'a rendu un aussi grand service. J'ai souvent fait prendre des informations sur votre compte. Et je vous ai même fait parvenir de mes nouvelles dans le tems où vous etiez attaché au Chevalier de Toledé mais depuis lors...

— Oui depuis lors (dit le vieux chef) il eut été dificile de<sup>3</sup> m'ateindre, mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l'honneur de passer quelques jours dans cette retraite, vous y jouirez d'un repos que les fatigues du voyage ont du vous rendre nécessaire

— Mais (dit le Marquis) ce sont des lieux enchantez.

— Ils en ont la réputation (répondit le chef) sous la domination des Arabes, on apelloit ce lieu *Afrit hamami* ou le bains des démons. Aujourd'hui on l'apelle *La Frita*. Les habitans de la Sierra Morena n'osent en aprocher, et s'entretiennent les soirs des choses étranges qui s'y passent. Je ne veux pas les trop détromper, et je vous demande<sup>4</sup> que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon dans celui où j'ai placé mon camp.

— Mon ancien ami (dit le Marquis) je vous demande une exception en faveur de ma fille et de mon gendre futur, et encore en faveur d'un original que nous avons trouvé sous le gibet de los hermanos mon aumonier prétend qu'il est possédé, et le bain des démons ne pourra que lui faire du bien. " Le chef Boemien ordonna qu'on alla chercher ces trois personnes avec un petit nombre de serviteurs.

Le jeune Comte de Penna Velèz vint avec sa future, et l'inconnu les suivit de près son cahier à la

---

<sup>1</sup> *Biffé* : ombragée

<sup>2</sup> *Interl.* : du moins les plus tranquilles

<sup>3</sup> *Biffé* : me

<sup>4</sup> vous demande *surch.* : desire

main. Il jeta les yeux autour de lui d'un air surpris, ramassa une pierre l'examina et dit. " Ceci est fusible au simple feu de nos vereries, et sans addition. Nous sommes ici dans le cratere d'un ancien volcan. Le talus interieur de ce cone renversé nous fournit les moyens de connoitre sa profondeur et par conséquent de calculer la force expansive qui l'a creusé. Ce sujet vaut bien qu'on le médite. " Après avoir ainsi parlé l'inconnu, tira des tablettes de sa poche et commença un calcul. On approcha une collation composée de fruits de Limonade et de confitures seches. L'inconnu n'y prit d'abord aucune part. Ensuite imaginant qu'il tenoit une plume au lieu d'un crayon, Il le trempa dans son verre de limonade qu'il prenoit pour son encrier. On le laissa faire. Lorsqu'il eut terminé son calcul, il remit les tablettes dans sa poche, et dit " Mon pere avoit sur les volcans une opinion tres juste,<sup>1</sup> Selon lui la force expansive qui se developpe<sup>2</sup> au foyer d'un volcan, est tres superieure à tout ce que nous pouvons attribuer soit à la vapeur de l'eau, soit à la combustion du Salpêtre, et il en concluait que l'on arriveroit quelques jours à la connoissance de fluides, dont les effets expliqueroient une grande partie des phénomènes de la nature.

— Vous croyez donc (dit Rebeca) que ce lac a été creusé par un volcan ?

— Oui Madame (répondit l'inconnu) la nature de la pierre le prouve, et la forme du lac l'indique assez. A la maniere dont je distingue les objets à la rive opposée, je suppose que le diametre doit être d'environ 300 toises et l'inclinaison intérieure étant 70 degrés plus ou moins, nous jugeons que le foyer a pu être à 413 toises de profondeur, ce qui donneroit un déplacement de neuf million<sup>3</sup> sept cent trente quatre mille quatre cent cinquante cinq toises de matière, et comme je vous l'ai dit les forces expansives à nous connues en quelque quantité qu'on les accumule ne produiroient pas un pareil effet. " Rebeca répondit comme une personne qui auroit parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la société n'étant point composée de savants, la conversation ne tarda pas à devenir plus familière. Et le Boémien s'adressant au marquis lui dit " Seigneur lorsque je vous ai connu, vous ne respiriez que la tendresse, et vous étiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire a dû être une suite des plus délicieuses jouissances[s]. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connaître les épines.

— Pas tout à fait (dit le Marquis) Il est vrai que la tendresse a pris peut-être une trop grande partie de mon temps. Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honnête homme je confesse cette faiblesse sans honte. Nous voici dans un lieu très propre aux récits romanesques et je vous ferai si<sup>4</sup> cela peut vous être agréable l'histoire de ma vie. " Toute la société applaudit à cette proposition et le narrateur commença en ces termes.

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Lorsque vous êtes entré aux Théatins, nous logions comme vous le savez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mère alloit quelque fois voir sa nièce Elvire mais elle ne m'y menoit point. Elvire étoit entrée au couvent, feignant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous étions donc en proie à tous les maux de l'absence, que nous adoucissons par une correspondance dont ma mère vouloit bien être le mercure ce qu'elle ne faisoit pourtant qu'en rechignant un peu. Car elle prétendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir.<sup>5</sup> et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire qu'après la dispense obtenue. Mais en dépit de ce scrupule, Elle portoit les lettres et les réponses. Quant aux richesses d'Elvire on se gardoit bien d'y

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Selon lui,

<sup>2</sup> *Biffé* : à la

<sup>3</sup> *Biffé* : qua

<sup>4</sup> *Biffé* : vous

<sup>5</sup> *Biffé* : Mais en dépit de ce scrupule

toucher, Elle devoit entrer en religion, et delors tout<sup>1</sup> retournoit aux collateraux de Rovellas.

Votre Tante parla à ma mere, de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mere temoigna à votre tante une vive reconnoissance. Elle ecrivit au pere Santez, qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de répondre il vint lui meme à Burgos, avec un consultant de la nonciature, qui prit un nom supposé à cause du mystere que l'on vouloit metre à cette négociation. Il fut décidé qu'Elvire resteroit encore six mois au noviciat, qu'ensuite sa vocation etant tout a fait passée, elle resteroit sur le pied d'une pensionnaire, de la plus haute distinction, ayant un service intérieur, C'est à dire des femmes cloitrées avec elle ; et une maison montée au dehors, comme si elle l'habitoit. Ma mere y demouroit avec quelques gens de loi chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur, et le consultant nous y devoit suivre ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune pour solliciter une dispense, et deux ans se passerent avant que je partisse. Pendant ces deux années je voyois tous les jours Elvire au Parloir. Je passois le reste de la journée à lui ecrire, ou bien à lire des romans, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire lisoit les memes ouvrages et répondoit sur le même ton. Il y avoit dans cette correspondance tres peu du notre. Nos expressions etoient d'emprunt ; mais notre tendresse etoit bien réelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre un gout tres vif. La grille interposée entre nous irritoit nos desirs. Notre sang s'aluma de toute l'efervescence du jeune age, et le desordre de nos sens completa celui qui regnoit déjà dans nos tetes.

Il falut partir. Le moment des adieux fut cruel notre douleur ne fut apprise ni feinte, et tenoit du délire. On craignit pour les jours d'Elvire, ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon Mentor qui n'etoit point un pédant tiré de la poussiere des college, mais un officier retire qui même avoit passé quelques années à la cour. Il s'apelloit Don Diegue Santez et il etoit assés proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés pour ramener mon esprit au vrai, mais l'habitude du faux y etoit trop enracinée.

Nous arrivames à Rome et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi, Auditeur de Rote personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'énormes diamants qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il etoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret et que nous fussions peu répandu dans le grand monde, “ Cependat (ajoutat il) vous ferez bien de venir souvent chez moi. L'interet que l'on me vera prendre à vous fixera l'attention, et le peu que l'on vous verra ailleurs montrera une retenue dont l'efet vous sera favorable. Je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré college. ” Nous suivimes le conseil de Ricardi. Je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'auditeur dans une villa qu'il avoit proche celle des Barberins La Marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle etoit veuve et demouroit chez Ricardi parce qu'elle n'avoit pas de parents plus proches. Du moins on le disoit ainsi, mais au fond l'on n'en savoit rien. Car Ricardi etoit génois et le prétendu Marquis Paduli etoit mort à un service étranger.

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, beaucoup d'amabilité avec une politesse générale mêlée de reserve et de dignité. Cependat, je croyois lui voir pour moi une préférence ou même un penchant qui se trahissoit sans doute mais par des traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secretes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit répondre.

Cependat je recherchois la conversation de la Marquise, et je la metois volontiers sur mon sujet favori, c'est à dire sur l'amour et sur les diferentes manieres d'aimer, sur la difference à faire entre la tendresse et la Passion, entre la constance et la fidelité. Mais en traitant cette grave matiere avec la belle Italienne, l'idée ne me venoit pas que je pusse jamais etre infidele à Elvire et mes lettres partoient pour Burgos aussi brulante que par le passé.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : dev

Un jour je fus à la villa sans mon Mentor. Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les Jardins, j'entrai dans une grotte. J'y trouvai la Paduli, plongée dans une reverie profonde, dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant entrer, m'aurait presque fait soupçonner que j'avais été le sujet de sa reverie. Elle se remit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie " *Lei a girato questa mattina — Avez vous promené ce matin ?* " Je lui répondis que j'avais été au Corso, ou j'avais vu beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la Marquise Lepri.

" Ne connaissez vous pas de femme plus belle ?<sup>1</sup> me dit la Paduli

— Pardonnez moi (lui répondis je) je connois en Espagne une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté. " Cette réponse parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa reverie, baissa ses belles paupières et fixa sur la terre des regards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire, j'entamai encore une conversation dont la<sup>2</sup> tendresse étoit le sujet. Alors elle leva sur moi des yeux languissants et me dit. " Ces sentiments que vous savez si bien peindre les avez vous éprouvés ?

— Ah sans doute (lui répondis je) et mille fois plus vifs encore, et mille fois plus tendres, et pour la même jeune personne dont la beauté est si supérieure " A peine eu-je prononcé ces mots qu'une paleur mortelle, couvrit le visage de la Paduli. Elle tomba toute étendue à terre, ni plus ni moins que si elle étoit morte. Je n'avais jamais vu de femme dans cet état, et je ne savois absolument que faire de celle-ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin. Je courus à elle, et leur dis de secourir leur maîtresse.

Ensuite je quitai le jardin réfléchissant à ce qui venoit d'arriver, admirant surtout la puissance de l'amour et comment une étincelle, et combien une étincelle qu'il laisse tomber dans un cœur y produit de ravages. Je plaignois la Paduli. Je me reprochois<sup>3</sup> de la rendre malheureuse. Mais je n'imaginois pas pouvoir être infidèle à<sup>4</sup> Elvire ni pour la Paduli ni pour femme au monde

Le lendemain j'allai à la villa on n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade. Le lendemain on ne parloit à Rome que de sa maladie, qu'on assuroit être sérieuse, j'en éprouvai des remors comme de maux dont j'étois la cause.

Le cinquième jour de la maladie je vis entrer chez moi une<sup>5</sup> jeune fille couverte d'une mante qui lui cachoit le visage. Elle me dit " Signor forestiere, une femme mourante demande à vous voir, suivez moi. " Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture m'attendoit au bout de la rue J'y montai avec la fille voilée. Nous arrivâmes à la villa par les arrières du jardin. Nous entrâmes dans une allée fort sombre de là dans un corridor puis dans quelques chambres très obscures enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit la main. Elle l'avoit brûlante ce que je crus être un<sup>6</sup> effet de la fièvre. Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avais connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent Je fus infidèle à Elvire sans même savoir comment cela m'étoit arrivé.

" Dieu d'amour (s'écria l'Italienne) voilà de tes miracles. Celui que j'aimois m'a rendu à la vie. " D'un état d'entière innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures s'écoulerent ainsi. Enfin la suivante vint avertir qu'il étoit temps de nous séparer. Je regagnai la voiture avec quelque peine, m'appuyant sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter elle me sera dans ses bras et me dit " J'aurai mon tour. "

Je ne fus pas plutôt en voiture, que l'idée des plaisirs fit place aux souvenirs les plus déchirants

---

<sup>1</sup> *Biffé* : me dit la

<sup>2</sup> *Biffé* : tris

<sup>3</sup> *Biffé* : d'avoir

<sup>4</sup> *Biffé* : à la Pad

<sup>5</sup> *Biffé* : fille voil

<sup>6</sup> *Surch.* : pris pour l'

“ Elvire (m’écrit je) Elvire je t’ai trahie, Elvire je ne suis plus digne de toi. Elvire Elvire Elvire... ”  
Enfin je dis tout ce que l’on dit en pareil cas, et je rentra chez moi bien résolu de ne plus aller chez la marquise.

Comme le marquis en étoit à cet endroit de sa narration. Des Boemiens vinrent demander leur Chef, qui pria son ancien ami de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu’il fut parti Rebeca se tournant vers l’inconnu lui dit “ Monsieur vous m’avez paru très attentif à ce qu’on vient de raconter. Cependant il ne s’agissoit pas du feu des volcans, ni de la force expansive qui pourroit déplacer neuf millions de toises cubes.

— Madame (répondit le géometre) les passions sont aussi des forces motrices, et sans elles le monde resteroit inerte de plus elles sont susceptibles, d’accroissement et de diminution et par là même elles rentrent dans le domaine de la géometrie. Pour ce qui est de l’amour objet de votre question. Cette passion jouit de quelques propriétés particulières, qui pou[r]tant lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d’une opposition entière. Je m’explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus*. Haine qui est l’opposé d’amour, sera accompagnée du signe *moins* et l’indifférence qui est un sentiment nul sera égal *zéro*

Si je<sup>1</sup> multiplie l’amour par lui même, que *j’aime l’amour* ou que *j’aime à aimer l’amour* j’ai toujours des valeurs, positives, aussi *plus* par *plus* fait il toujours. *plus*

Mais si *je hais la haine*, je rentre dans les sentiments d’amour, ou dans les quantités positives et c’est ainsi que *moins* par *moins* donne *plus*

Au contraire si *je hais la haine de la haine* je rentre dans les sentiments opposés à l’amour c’est à dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube de *moins* est *moins*

Quant aux produits de haine par amour ou d’amour par haine, ils sont toujours négatifs. Tout comme les produits de *moins* par *plus* ou de *Plus* par *moins*. En effet soit que je haisse l’amour ou que j’aime la haine, je suis toujours dans des sentiments opposés à l’amour. Trouvez vous Madame quelque chose à opposer à mes raisonnements ?

— Rien du tout (répondit la juive) Et sans doute il n’est point de femme qui ne se rendit à de pareils arguments.

— Ce ne seroit point mon compte (répondit<sup>2</sup> l’inconnu) car en se rendant aussi vite elle perdrait la suite de mes corollaires, ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement. On a vu souvent l’amour commencer par une sorte de<sup>3</sup> crainte mutuelle qui avoit une teinte d’Aversion, petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins a*. Cette aversion amenera une brouillerie, que nous représenterons par *moins b* et dont le produit sera *plus ab* c’est à dire une valeur positive, un sentiment d’amour.

— Monsieur (dit Rébeca) Si je vous ai bien compris l’amour ne sauroit être mieux représenté que par le développement des puissances d’*x moins a*

— Oui Madame (dit l’inconnu) vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne la formule du binôme inventé par Don Isaac Newton doit être notre guide dans l’étude du cœur humain comme dans tous les calculs ”

On se sépara c’est à dire que je me réunis aux Mexicains. L’inconnu paroissoit se plaire dans la société de Rébeca, il avoit réellement envie de la suivre, mais la distraction s’étant emparé de son esprit. Il prit un autre sentier, et on ne le revit plus de la journée.

## JOURNÉE 42

---

<sup>1</sup> Interl.

<sup>2</sup> Biffé : le

<sup>3</sup> Interl. : sorte de

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille, j'y trouvai déjà Rebéca. L'inconnu vint bientôt après. “ Madame (dit il a la juive) j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nomer, j'étois réduit à vous désigner par x, y ou z, dont nous nous servons pour les quantités inconnues. Vous m'épargneriez cet embarras, en me disant tout d'un coup votre nom. ” Ce début fit rire Rebeca elle lui répondit qu'elle s'apelloit Laure de Useda

“ A la bonne heure (dit l'inconnu) Laure savante Laure, aim[able] Laure, belle Laure. La somme de ces valeurs étant l'expression de votre valeur générale. ” L'inconnu eut peutêtre continué sur le même ton de galanterie géométrique, mais le reste de la société survint. On demanda au Marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Je vous ai dit quels avoient été mes remors<sup>1</sup> après l'infidélité dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de madame Paduli ne vint encore, le lendemain me conduire au lit de sa maîtresse, et je me prometois de la recevoir très mal. Mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu. Sylvia vint au bout de huit jours. Elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maîtresse.

“ Sylvia (lui dis je) Sylvia retirez vous. Vous m'avez rendu infidèle à la plus adorable des femmes, vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante et vous m'avez conduit près d'une femme, qui ne respiroit que la volupté. Mon cœur n'est point coupable mais je ne suis point innocent.

— Vous êtes innocent mon cher, et même très innocent (me répondit Sylvia) rassurez vous à cet égard ; mais je ne viens point pour vous conduire chez ma maîtresse qui dans cet instant est dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout Ricardi n'est point son oncle. Venez avec moi, je vous expliquerai tout cela. ” La curiosité me fit suivre Sylvia. Nous montâmes en voiture nous arrivâmes à la villa, nous entrâmes par les jardins,<sup>2</sup> puis la jolie messagère me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisette, orné de pots de pomade, de peignes et de quelques afiquets de toilette. De plus un petit lit blanc comme neige, et sous le lit, deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ôta ses gants, sa mantille et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur sa poitrine “ Arrêtés (lui dis je) n'allez pas plus loin. C'est ainsi que votre maîtresse m'a rendu infidèle.

— Ma maîtresse (répondit Sylvia) a recours à de grands moyens dont j'ai su me passer jusqu'à présent. ” En même temps elle ouvrit une armoire en tira des fruits des biscuits et une bouteille de vin. Elle<sup>3</sup> posa le tout sur une table qu'elle approcha du lit, puis elle me dit “ Mon charmant Espagnol, les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise, on l'a ôtée ce matin, essayés vous sur ce lit à côté de moi et ne dédaignez [pas], ce petit déjeuner que je vous offre de bon cœur. ” Il faut bien accepter des offres aussi gracieuses. Je m'assis près de Sylvia, je mangeai de ses fruits, je bus de son vin, et je la priai de me faire l'histoire de sa maîtresse, qu'elle commença en ces termes.

#### HISTOIRE DE MONSIEUR RICARDI, ET DE LAURA CERELLA DITE MARQUISE PADULI

Ricardi cadet d'une maison illustre de Genes, étoit entré de bonne heure dans les ordres et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets étoient alors de puissantes recommandations

---

<sup>1</sup> *Biffé* : lors

<sup>2</sup> *Biffé* : Puis la jolie messagère,

<sup>3</sup> *Biffé* : les

auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa comme fesoient tous les jeunes prélats ses confreres. À trente ans il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un role dans les affaires.

Il ne vouloit pas tout à fait reno[n]cer aux femmes il eut désire former une liaison, où il put ne trouver que de l'agrément. Mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le Cavalier Serventé des plus belles princesses de Rome. Mais les belles Princesses commencent à donner la préférence à des Prelats plus jeunes. D'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues qui obligent à une gene habituelle tout à fait insupportable. Les femmes entretenues ont aussi leur inconvénient, elles ne sont point au courant de la société, on ne sait de quoi leur parler

Au milieu de toutes ces incertitudes, Ricardi concut un projet qui est venu dans l'idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise, et qui par consequent devoit le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir, dans un être doué de toutes les graces, les charmes de l'esprit s'épanouir avec ceux<sup>1</sup> de sa personne. De lui montrer le monde, et la société. De jouir de ses surprises, d'épier le premier reveil du sentiment, de lui donner ses idées et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être charmant. Bien des gens les épousent pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas.

Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement. Son oncle Auditeur de Rote avoit la promesse du chapeau, et devenant Cardinal il avoit l'assurance de faire passer la place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Genes fut acosté par une jeune fille qui portoit un panier d'oranges et lui en offrit une avec une grace Charmante. Ricardi d'une main libertine écarta,<sup>2</sup> les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite, et decouvrit des traits d'une beauté parfaite. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle dit n'avoir qu'une mere veuve et tres pauvre qui s'apelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et commença par se nomer ensuite, il dit à la Bastiana qu'il avoit une parente dame tres charitable, dont le gout étoit d'élever des jeunes filles pauvres, ensuite de les doter, et qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laure.

La mere sourit et lui dit " Je ne connois pas votre parente qui surement doit être une femme respectable, mais votre charite en vers les jeunes filles est tres connue et vous pouvez emener celle-ci. Je ne sais pas si vous la formerez, à la vertu, mais vous la tirerez de la misere qui est pire que tous les vices. "

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mere " Non (lui répondit elle) je ne vens point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'innanition m'empêche de travailler. "

Des le même jour la petite Laura fut mise en pension chez un client de Ricardi. Ses mains furent couvertes de pate d'amande, ses cheveux de papillotes, son cou de perles sa gorge de dentelles. La petite se regardoit dans toutes les glaces et ne pouvoit se reconnoitre. Mais dès le premier<sup>3</sup> jour elle comprit quelle étoit sa destination et prit l'esprit de son état.

Cependant Laura avoit eu des compagnons de son enfance, qui ne sachant ce qu'elle étoit devenue, en étoient fort en peine. Le plus intéressé à la retrouver étoit Ceco Boscone, garçon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà tres fort lui meme et déjà tres amoureux de la petite vendeuse d'oranges, qu'il voyoit souvent soit dans les rues, soit ches nous, car il étoit un peu notre parent. Si je dis notre, c'est que je m'apelle aussi Cerella, et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maitresse

Nous étions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas, mais qu'il nous étoit même defendu de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire étoit de travailler en gros linge, et Ceco fesoit les comissions au port en attendant qu'il put porter les balots.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : de la figure

<sup>2</sup> *Biffé* : ecarta

<sup>3</sup> *Biffé* : ins

Lorsque j'avois travaillé tout le jour j'allois le chercher sous le Porche d'une Eglise, et nous versions bien des larmes sur le sort de notre cousine.

Un soir Céco me dit " Il me vient une idée. Tous ces jours ci il a plu à verse. Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour elle n'y tiendra pas, et si la petite est à Genes elle l'ira trouver. Il ne s'agira plus que de la suivre et nous saurons où Laura est cachée. "

J'applaudis à cette invention. Le lendemain, il fit tres beau, j'allai chez madame Cerella. Je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots puis je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en embuscade, et bientôt nous vimes sortir Madame Cerella. Nous la suivimes jusqu'à un quartier éloigné. Et comme elle entra dans une maison, nous nous cachames encore. Elle sortit et s'éloigna. Nous entrons dans la maison nous montons les escaliers, ou plus tot, nous en sautons les marches. Nous ouvrons la porte du bel appartement, je reconnois Laura, je me jette à son cou, Ceco m'en arache, et colla sa bouche sur celle de sa jeune amie. Mais une autre porte s'ouvre, Ricardi paroît me donne vingt soufflets, autant de coups de pieds à Ceco. Ses gens surviennent, en un instant, nous nous trouvons dans la rue, souffletés battus, et bien convaincus, que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de notre cousine. Ceco s'alla faire mousse sur un vaisseau Maltais. Je n'en n'ai plus entendu parler

Pour moi l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire elle a grandi avec moi. J'ai servi dans plusieurs maisons enfin dans celle du Marquis Ricardi, frere de notre Prelat. On y parloit beaucoup de la Paduli, et l'on ne concevoit pas où il avoit pris cette parente. Elle echapa pour le moment aux recherches de la famille mais rien n'échape à la curiosité des valets. Nous fimes de notre coté des perquisitions, et bientôt on sut que la prétendue Marquise, n'etoit autre que Laura Cerella. Le marquis nous recomanda le secret et m'envoya près de son frere pour l'avertir de redoubler de precautions s'il ne vouloit se faire un tort infini. Mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Cerella chez le client du Prélat. Elle n'y resta pas longtems, on la fit passer dans une petite ville, sur la riviere de Genes. Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus content de l'ouvrage de ses mains

Au bout de deux ans, Ricardi partit pour Londres. Il voyageoit sous un nom supposé, et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la mena à Paris, et dans d'autres grandes villes où, l'incognito etoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur et le rendoit le plus heureux des hommes. Cinq années se passerent comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de<sup>1</sup> Gorice. Le lendemain de leur arrivée il lui dit " Madame j'ai à vous aprendre une nouvelle qui doit vous interesser. Vous êtes la veuve du Marquis Paduli, qui vient de mourir au service de l'Empereur. Voici tous les papiers qui le constatent. Padouli<sup>2</sup> etoit notre parent. Vous ne refuserez pas de me joindre à Rome, et d'y faire les honneurs de ma maison. " Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses reflexions en fit de tres sérieuses, sur le caractere de Ricardi sur ses rélations avec lui et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'eclat des employs dont il etoit revetu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'homages lui furent adressés. Ricardi anonca à sa famille, qu'il avoit recueuilli chez lui la veuve de Paduli cousin des Ricardi par les meres. Le Marquis Ricardi<sup>3</sup> n'avoit jamais entendu dire que Paduli fut marié. Il fit à ce sujet les recherches dont je vous ai parlé, et m'envoya près de la nouvelle Marquise pour lui recomander la plus grande Circonspection. Je fis le voyage par mer. Je débarquai à Civita Vechia, et me rendis à Rome. Je me présentai chez la Marquise. Elle fit retirer ses gens et se jetta dans mes bras. Nous parlames de notre

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Genes

<sup>2</sup> *Biffé* : est

<sup>3</sup> *Biffé* : qui



enfance, de ma mere, de la sienne, des marrons que nous mangions ensemble. Le petit Ceco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en n'avoit plus de nouvelles. Laura déjà atendrie fondit en larmes et eut beaucoup de peine à se remettre. Elle me pria de ne point me faire connoître au Prela, et meme de ne pas dire que je fusse Genoïse ; et si l'accent me trahissoit de dire que j'étois de Savone. Puis elle m'installa en qualité de femme de chambre. Laura conserva pendant une quinzaine de jours son humeur egale et enjouée. Mais au bout de ce tems elle nous parut serieuse, reveuse, et dégoutée de tout. Ricardi cher[c]hoit en vain à lui plaire il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors " Ma chere Laura (lui disoit il un jour) que vous manque t il ? Comparéz votre etat actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Eh pourquoi m'en aves vous tirée (lui répondit Laura avec la plus grande véhémence) C'est ma misere que je regrette. Que fais je ici au milieu de ces Princesses ? Leurs politesses équivoques sont autant d'ameres injures. Oh mes haillons combien je vous regrette. Mon pain noir, mes chataignes, je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Checo qui devois m'épouser quand tu serois portefaix, avec toi j'aurois connu la misere mais non pas les vapeurs, et les princesses auroient envié mon sort

— Laura Laura quel est ce langage, s'écria Ricardi

— C'est celui de la nature (lui répondit Laura) Elle a fait les filles, pour devenir femmes et meres, dans l'état où le ciel les a fait naitre, et non pas pour etre nieces de pretres Libertins. " Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta tres embarassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa niece, et si l'étourdie alloit découvrir la verité il etoit perdu, et sa carriere finie. De plus il aimoit la fripone il en etoit jaloux, et tout contribuoit à le rendre malheureux

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laura. Et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre " Pardonnéz (lui dit elle) Cher oncle cher bienfaiteur. Je suis une ingrante indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains. Vous avez formé mon esprit. Je vous dois tout. Pardonnez un caprice où le cœur n'avoit point de part. " La paix fut bientôt faite.

Quelques jours après Laura dit à Ricardi. " Je ne puis etre heureuse avec vous. Vous etes trop mon maitre tout ici vous appartient, et je suis dans une entiere dépendance. Ce Lord qui vient chez nous, a donné à sa maitresse la plus belle terre du duché d'Urbino. Voila ce qui s'apelle un amant. Et si je vous demandois seulement cette Baronie où j'ai passé trois mois, vous me la refuseriez. Cependant c'est un leg de votre oncle Cambiasi et vous en pouvez disposer

— C'est pour me quitter (dit Ricardi) que vous voulez avoir un sort independant.

— C'est pour vous en aimer davantage, lui répondit Laure. "

Ricardit ne savoit s'il devoit donner ou refuser il etoit amoureux, jaloux. Il craignoit de voir sa dignité compromise. Il craignoit de<sup>1</sup> se metre dans la dépendance de<sup>2</sup> sa maitresse. Laura lisoit dans son ame ; et l'auroit volontier poussé à bout<sup>3</sup> mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir. Sur un mot de sa part, quatre Sbires auroient saisi la niece et l'auroient conduite en un couvent faire une longue pénitence. Cette considération retenoit Laura, qui enfin se détermina à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous etes entré dans la grote.

" Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai je tout surpris. "

— Non mon enfant (me dit Sylvia) Elle pensoit à une bonne baronie de deux mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vint de contrefaire la malade et même la morte. Elle s'y etoit déjà exercée en contrefaisant des actrices qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusques là, vous avez été complètement dupe, mais vous ne pouvez vous plaindre du reste de l'histoire et ma maitresse aussi ne se plaint pas de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant, lorsque défaillant vous cherchiez mon bras pour vous soutenir. Alors j'ai juré

---

<sup>1</sup> *Biffé* : voir sa di

<sup>2</sup> *Biffé* : Laure

<sup>3</sup> *Interl.* : et l'auroit volontier poussé à bout

que j'aurois mon tour. " Ainsi s'exprima la soubrette

Que vous dirai je. J'étois confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le desordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir. Elle abusa même de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture je ne savois plus si je devois avoir de nouveaux remords<sup>1</sup> ou bien s'il valoit mieux n'y plus penser.

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration, le Boemien forcé de nous quitter le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit " Monsieur que pensez vous de l'ereur où sont tous les amants, qui croient leurs flames eternelles ?

— Je pense (répondit l'inconnu) que cette erreur comune à tous les amants provient de ce qu'ils ne reflechissent pas assez sur la nature des *maximis* et *minimis*. S'ils fesoient plus d'atentions aux valeurs de *diference y* divisée par *diference x* Ils s'apercevraient que la limite de leur calcul revient sur elle même, et dans bien des cas ils pouvoient determiner les points de *rebroussement*

— En efet (dit Rebeca) C'est la derniere chose à quoi pensent les amants.

— Peutetre (dit l'inconnu) se representent-ils leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies. " Il m'eut été inutile d'en entendre davantage. Je m'eloignai donc des savants interlocuteurs et je passai la journée comme j'avois fait les précédentes.

#### QUARANTE TROISIEME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours précédents. Et l'on ne manqua point de demander au Marquis de Torrès la suite de son histoire, qu'il reprit en ces termes.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire j'avois eu des remords afreux apres la premiere, et coment après la seconde je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine étoit toujours le même, et mes lettres egaleement passionées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guerir de mes idées romanesques se permetoit quelquefois des demarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y etre pour quelque chose, il m'exposoit à des tentations où je sucombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit toujours la meme, et je brulois d'impatience de voir la dispense sortir du grefe Apostolique

Enfin Ricardi nous fit un jour venir Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solemnel. Il en tempera cependant la gravité, par un sourire afable et nous dit " Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine. Nous accordons des dispenses assés facilement pour de certains pays catholiques mais beaucoup plus dificilement pour l'Espagne, parce que la foi y est plus pure, et l'observance plus exacte. Cependant Sa Sainteté considérant, les fondations pieuses, faites en Amérique par la maison de Rovellas, et considérant de plus que la faute venielle des deux enfants étoit une suite des malheurs de la dite maison et non le fruit d'une education licencieuse Sa Sainteté (dis je) a délié sur la terre les liens de parenté qui existoient entre vous. Ils seront egaleement déliés dans le Ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens, ne s'autorisent point de cet exemple pour tomber en pareille faute, et pour satisfaire aux saintes loix de la pénitence, il vous est ordonné de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter tous les jours pendant trois ans. De plus de batir une église pour les Theatins de la Vera Cruz. Et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment ainsi qu'à la future Marquise. " Je

---

<sup>1</sup> *Surch.* : avantages

vous laissez imaginer ma joie. Je courus me faire délivrer le<sup>1</sup> bref de Sa Sainteté, et nous quitâmes Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuits. J'arrivai à Burgos. Je vis Elvire. Elle étoit encore embellie. Il ne nous restoit plus qu'à faire<sup>2</sup> approuver le mariage par la cour. Mais Elvire étoit rentrée dans ses biens et nous ne manquions plus d'amis. Nos tuteurs obtinrent l'aveu qu'on desiroit, et la cour y ajouta pour moi le titre de Marquis de Torres-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes de parures, d'écrins Délicieux fracas, pour la jeune fille qui va deveni[r] épouse. Mai[s] la tendre Elvire n'y étoit point sensible, elle ne l'étoit qu'aux soins de son amant — Enfin arriva le jour où l'on devoit nous unir. Il me parut d'une mortelle longueur. Car la cérémonie ne devoit se faire que le soir. Dans la Chapelle d'une maison de campagne que nous avions près de Burgos.

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur un banc où je me mis à réfléchir sur ma conduite si peu digne de cet ange auquel j'allois être uni. Et comptant toutes les infidélités que je lui avois faites j'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remord entrant de nouveau dans mon âme, et m'adressant à moi même les plus durs reproches. Je me dis “ Ingrat, malheureux as-tu songé au trésor qu'on te destinoit, à cet être divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour t'aimer, et qui n'a jamais adressé une parole à un autre. ” Tandis que j'étois occupé de cet acte de contrition, j'entendis que deux camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derrière la charmille où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit très attentif.

“ Et bien Manuella (disoit l'une des camaristes) Notre jeune maîtresse va être bien contente aujourd'hui, car elle aimera en réalité, et en donnera des témoignages réels, au lieu des menues faveurs qu'elle accordoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon (dit l'autre camariste) Vous voulez parler du<sup>3</sup> maître de guitare, qui lui baisoit furtivement la main en faisant semblant de la placer sur les cordes

— Point du tout (reprit la première) je parle d'une douzaine de belles passions, bien innocentes à la vérité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la géographie. Celui-la étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a-t-elle donné un beau paquet de cheveux, qui m'ont bien manqué lorsque j'ai voulu la coiffer le lendemain. Ensuite ce beau parleur, qui l'instruisoit de l'état de ses biens, et la mettoit au fait de ses affaires. Celui-la par exemple avoit ses vues. Il combloit Mademoiselle des éloges les plus flatteurs et même l'ennuyoit de louanges. Elle lui a donné son profil dessiné sur son ombre, et cent fois sa main à baiser à travers les barreaux, et des cadeaux de fleurs et des bouquets échangés. ” Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complète. J'en fus très affecté. Sans doute Elvire n'avoit accordé que des faveurs très innocentes, ou plutôt c'étoient<sup>4</sup> de véritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit dès son enfance begayé puis parlé d'amour. J'aurois dû comprendre, qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en occuperoit avec d'autres que moi. Mais je ne l'aurois jamais cru lorsqu'on me l'eut dit. Ici j'étois convaincu, détrompé, noyé dans mon chagrin. Alors on m'appella pour la cérémonie, j'entraï dans la chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mère et remplit ma future d'inquiétude et de tristesse. Le prêtre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier. Cependant il nous maria mais je vous assure que jamais journée attendue avec impatience, ne répondit moins à ce qu'elle sembloit promettre

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen éteignant ses flambeaux nous couvrit du voile, protecteur de ses premiers plaisirs. Là, tous les badinages de la grille s'effacèrent du souvenir d'Elvire.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : gre

<sup>2</sup> *Biffé* : embellir le m

<sup>3</sup> *Biffé* : sou

<sup>4</sup> *Biffé* : de fe

Des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnaissance. Elle fut toute à son époux. Le lendemain nous avions l'air très heureux. Et comment auroi je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traversé la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut offrir. Il n'en n'est point de comparable, au bonheur que donne la jeune épouse, portant dans le lit nuptial, et tant de mystères à pénétrer, et tant de rêves à réaliser, et tant de pensées caressantes. Qu'est-ce que le reste de l'existence, auprès de jours pareils passés entre des émotions si douces et les décevantes illusions d'un avenir que l'espérance embellit des couleurs les plus flatteuses

Les amis de notre maison nous laisserent quelque temps abandonnés à notre ivresse. Et lorsqu'ils nous crurent en état de les entendre, ils cherchèrent à réveiller en nous le sentiment de l'ambition. Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse et selon eux, nous devions suivre ses projets. Nous le devions à nous même et plus encore aux enfants que le ciel nous donneroit. Nous pourrions un jour nous repentir de ne l'avoir pas fait, et il est toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'âge où l'on n'a guère de volontés que celles de ses entours, et nous nous laissâmes conduire à Madrid. Le Vice Roi lorsqu'il fut informé de nos intentions écrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Les apparences ne tardèrent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoit que des apparences. Elles prirent successivement toutes les formes mobiles de la cour, et ne devinrent jamais des réalités.

Nos espérances trompées affligèrent les amis de notre maison, et malheureusement aussi ma mère qui auroit donné tout au monde pour voir son petit Lonzeto grand d'Espagne. Elle tomba vers le même temps dans une maladie de langueur et sentit que sa fin n'étoit pas très éloignée. Alors après le soin de son âme, son plus grand desir fut de laisser des témoignages de reconnaissance aux bonnes gens du bourg de Villaca, qui nous avoient tant aimé dans le temps de notre misère, l'alcalde, le curé et d'autres. Ma mère n'avoit rien à elle. Mais mon épouse se prêtant à de si louables dispositions, lui fit des donations qui surpassoient encore, le bien qu'elle vouloit faire. Nos anciens amis furent informés de la fortune qui leur étoit assurée. Ils vinrent à Madrid entourer le lit de leur bienfaitrice. Ma mère nous laissoit heureux riches et nous aimant encore. Ses derniers moments furent très doux elle s'éteignit sans douleur et recut ainsi de cette vie une partie des récompenses que méritoient<sup>1</sup> ses vertus et plus encore<sup>2</sup> son extrême bonté. Bientôt nous eûmes de nouvelles larmes à répandre. Deux fils qu'Elvire<sup>3</sup> m'avoit donnés<sup>4</sup> languirent et moururent. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'attrait pour nous. Nous cessâmes nos sollicitations, et nous résolûmes de passer au Mexique, où l'état de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la marquise avoit beaucoup souffert, et les médecins assuroient qu'un voyage sur mer la pourroit rétablir.

Nous partîmes donc et nous arrivâmes à la<sup>5</sup> Vera Cruz après une navigation de dix semaines, qui eut pour la santé d'Elvire tout l'effet favorable qu'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été

Nous trouvâmes à la Vera-Cruz un des premiers officiers du Viceroy, envoyé pour nous complimenter et nous conduire à Mexico. Cet homme nous parla beaucoup de la magnificence, du Comte de Penna-Velez, et du ton de galanterie introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par nos relations avec l'Amérique. Nous [savions] que son penchant pour les femmes, s'étoit réveillé, lorsqu'il avoit vu son ambition pleinement satisfaite. Et que ne pouvant plus être heureux par le mariage, il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de Galanterie polie, et délicate, qui distinguoit autrefois la société Espagnole.

Nous restâmes peu à la Vera Cruz, et nous fîmes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac. Nous arrivâmes sur ses bords à l'entrée de

---

<sup>1</sup> *Surch.* : dues a

<sup>2</sup> *Biffé* : à

<sup>3</sup> qu'Elvire *surch.* : que

<sup>4</sup> *Biffé* : Elvirent [*sic*]

<sup>5</sup> *Biffé* : Vera cruz

la nuit. Et bientôt nous aperçûmes cent gondoles chargées de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour aborder la première. Nous en vîmes sortir le vice Roi, qui s'adressant à mon épouse lui dit " Fille incomparable, d'une femme que mon cœur, n'a point cessé d'adorer. Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes, mais<sup>1</sup> son indulgence, à laissé au monde un si bel ornement et je lui en [rends] grace. Venez donc belle Elvire embellir notre hémisphère, en vous possédant il n'aura plus rien à envier, à l'orgueilleuse Europe. " Ensuite le viceroi me fit l'honneur de m'embrasser, et nous primes place dans sa gondole. Je m'aperçus bientôt que ce Seigneur fixoit la Marquise d'un air surpris. Enfin il lui dit " Je croyois madame avoir conservé dans ma mémoire le souvenir de vos traits. Mais je vous l'avoue je ne vous eusse jamais reconnu. Au reste si vous avez changé c'est bien à votre avantage. " Nous nous rapellames alors que le viceroi n'avoit jamais vu mon épouse, et que c'étoient vos traits qui étoient restés dans sa mémoire. Je lui dis qu'effectivement le changement étoit grand et que tous ceux qui alors<sup>2</sup> avoient vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconnoître.

Après une demie-heure de navigation, nous arrivâmes à une isle flottante, qui par un ingénieux artifice ofroit l'apparence d'une isle véritable, couverte d'orangers et d'autres arbustes, mais qui néanmoins se soutenoit sur la surface de l'eau. Elle pouvoit être conduite dans toutes les parties du lac et jouir de ses différents aspects. Ces sortes de constructions sont communes au Mexique<sup>3</sup> on les appelle Chinampas. Au milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée et résonnant au loin, des sons d'une musique bruyante. Bientôt à travers les lampions, nous distinguâmes les chiffres d'Elvire.<sup>4</sup> En approchant du rivage, nous vîmes deux troupes d'hommes et femmes vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages disputoient d'éclat avec les plus riches piereries. " Madame (dit le viceroi) L'une de ces troupes est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la marquise de Montésime, dernière de ce grand nom que portoient les souverains du pays. La politique du Conseil de Madrid, lui défend de perpétuer des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes. Mais elle est au moins Reine de nos fêtes. C'est le seul hommage qu'il nous soit permis de lui rendre. Les hommes de l'autre troupe se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du Soleil est abordée au Mexique et vient l'adorer. " Tandis que le Vice Roi adressoit ce compliment à mon épouse. J'avois les yeux fixés sur elle, et je crus voir dans les siens, je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'un<sup>5</sup> amour propre, qui depuis sept ans que nous étions mariés n'avoit pas eu le tems de se développer. En effet malgré toutes nos richesses, nous étions loin de jouer à Madrid<sup>6</sup> un premier rôle. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants, de sa propre santé, avoit eu peu d'occasions de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa santé. Placée dans les premiers rangs d'un nouveau théâtre, Elle me parut disposée à prendre d'elle même et de son mérite des idées exaltées ainsi qu'à fixer sur elle l'attention universelle.

Le Viceroi installa Elvire comme Reine des Pérouviens puis il me dit. " Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil, mais comme nous sommes tous déguisés, vous voudrés bien jusqu'à la fin du bal reconnoître les loix d'une autre souveraine. " En même tems il me présenta à la marquise de Montesime et mit sa main dans la mienne.

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent. Leur émulation réciproque, rendit la fête animée. On résolut de continuer la mascarade jusqu'à la fin de la saison. Je restai donc le sujet de la prétendante du Mexique, et mon épouse traitoit les siens avec une affabilité qui ne m'échappoit pas.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : puisque son indulgence n'a point privé le monde d'un si bel ornement

<sup>2</sup> *Interl.*

<sup>3</sup> *Surch.* : Brésil

<sup>4</sup> *Biffé* : En appo

<sup>5</sup> *Interl.*

<sup>6</sup> *Surch.* : Paris

Mais je dois vous peindre la fille des Caciques, ou plustot vous donner quelqu'idée de sa figure, car il me seroit impossible de rendre par mes expressions, et sa grace sauvage et les impressions rapides que ses traits recevoient des mouvements de son ame passionnée.

Tlascala de Montésime<sup>1</sup> avoit vu le jour dans la partie montagneuse du Mexique, et n'avoit pas le tein bazoné des habitans de la plaine. Le sien sans offrir la couleur des blondes, en avoit la délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l'éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens, n'avoient pas l'aplatissement qu'on voit aux races Américaines. Tlascala ne les rapelloit que par des levres un peu pleines mais charmantes lorsque le sourire leur pretoit sa grace fugitive. Pour sa taille je n'ai rien à vous en dire je m'en remets à votre imagination, ou plustot à celle de l'artiste qui voudroit peindre Attalante ou Diane. Toute l'habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démeloit dans ses mouvemens un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle meme. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos et déceloit quelque agitation intérieure

Trop souvent le sang des Montésime rapelloit à Tlascala qu'elle étoit née pour regner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une Reine ofensée. Mais elle n'avoit pas encor ouvert la bouche que le plus doux regard charmoit déjà celui que sa réponse alloit enchanter. Lorsqu'elle entroit dans le salon du viceroi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre de[s] égales mais bientôt elle n'avoit plus d'egale. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine, et s'empressoient autour d'elle. Tlascala n'étoit plus Reine elle étoit femme, et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus des le premier bal, de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractere de son masque ainsi qu'à la qualité de son premier sujet que m'avoit donnée le viceroi. Mais Tlascala me recut tres mal " Monsieur (me dit elle) une royauté de bal peut flater celles que leur naissance n'avoit pas apellé au trone. " En meme tems elle jeta un coup d'œil sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Péruviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joye alloit jusqu'au ravissement, j'en éprouvai pour elle une sorte de honte et je lui en parlai des le soir même. Elle recut mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur. L'amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'yvresse que produit un encens flateur est longue à se dissiper, celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beauté parfaite, et les charmes incomparables de Tlascala. Les jours d'Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente rapide l'entraînoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l'arreter ce fut en vain. J'étois moi même entraîné mais dans une direction diférente, et bien loin des sentiers fleuris ou tous les biens naissoient sous les pas de mon épouse

Je n'avois pas trente ans ni même vingt-neuf. J'étois dans cet age où les sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse, et les passions la force de l'homme. Mon amour, né près du berceau d'Elvire, n'étoit jamais sorti de l'enfance, et son esprit nourri d'abord de follies romanesques n'avoit point acquis de maturité. Le mien n'étoit pas beaucoup plus avancé. Ma raison avoit pourtant fait assez de progrès pour me faire apercevoir que les idées d'Elvire, tournoient sur des petits interets, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit où les femmes sont retenues par les bornes du caractere plustot que par celles de l'esprit. Les exceptions en ce genre sont rares et je croyois qu'il n'en n'étoit point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascala. Nulle jalouse émulation n'avoit trouvé le chemin de son ame. Tout son sexe avoit des droits à sa bienveillance, et celles qui l'honorioient par la beauté, les graces ou les sentiments, lui inspiroient l'interet le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle, mériter leur confiance et obtenir leur amitié. Pour les hommes elle en parloit rarement toujours avec reserve. Si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise, et même avec chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales, et n'étoit tres animée que lorsqu'il s'agissoit de la prosperité du nouveau monde et du bonheur de ses habitans. Sujet favori auquel elle revenoit toutes

---

<sup>1</sup> *Biffé* : étoit née

les foix qu'elle croyoit le pouvoir faire sans inconvénient

Bien des hommes sont destinés par l'influence de leur étoile, et sans doute de leur caractère, à passer leur vie sous les loix de ce sexe, qui domine ceux qui ne savent pas l'asservir. Je suis incontestablement de ces gens là. J'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite époux assez soumis, mais elle même avoit relâché ma chaîne, par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mas[c]arades se succéderent les unes aux autres et le train de la société m'attacha pour ainsi dire à tous les pas<sup>1</sup> de Tlascala. Mon cœur m'y attachoit bien davantage. Le premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever, et mon âme s'agrandir. Mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de mettre mes sentiments en actions, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revêtu mettoit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant, et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants. J'encourus la disgrâce du Ministre. La cour même sembloit me menacer. J'opposai la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols, et plus que tout cela, j'inspirai un vif intérêt à la femme qui déjà possédoit toutes mes affections. A la vérité Tlascala, avoit avec moi la même réserve ou même davantage, mais son regard cherchoit le mien s'y reposoit avec complaisance, et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu, pas même de ce que j'avois fait pour les Américains. Mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. Tlascala croyoit trouver en moi une âme pareille à la sienne. Elle se trompoit. Son âme avoit passé en moi. Elle m'inspiroit et me fesoit agir.

Moi même je me fis quelque illusion, sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations. Mes idées sur le bonheur de l'Amérique prirent la forme de projets hasardeux. Mes amusements mêmes eurent une teinte d'heroïsme. Je suivais dans les bois le Jaguar et le Puma, ou même j'attaquois ces animaux féroces. Mais ce que je fesois le plus souvent, c'étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confident d'un amour dont je n'osai faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assez deviné. Je commençois à démêler ses sentiments, et nous nous serions facilement trahi aux yeux d'un public assez clairvoyant. Nous échapâmes cependant à son attention. Le Vice Roi eut des affaires sérieuses qui suspendirent le cours des fêtes brillantes, qui étoient devenues sa passion et celle de toute le Mexique. Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac Tezcuc<sup>2</sup>. Je commençai par y aller souvent. Je finis par l'aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'étoit un culte qui tenoit du fanatisme. Du sien c'étoit un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans le silence et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres et nous n'osions le prononcer. Cet état étoit délicieux<sup>3</sup> nous en savourions la douceur et nous craignons d'y rien changer

Comme le Marquis de Torrès en étoit à cet endroit de sa narration le boémien forcé de s'occuper des intérêts de sa horde le pria<sup>4</sup> d'en remettre la suite au lendemain Alor[s] Rebeca s'adressant à notre inconnu lui dit. " Monsieur ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui nous puisse<sup>5</sup> porter à la gloire et aux grandes actions.

— Madame (lui répondit il) la question que vous me proposez a deux cas très différents. D'abord

---

<sup>1</sup> *Biffé* : d'Elvire

<sup>2</sup> *Interl.*

<sup>3</sup> *Interl.* : Cet état étoit délicieux

<sup>4</sup> *Surch.* : forca

<sup>5</sup> *Biffé* : guider

nous pouvons<sup>1</sup> nous représenter l'homme comme un corps tout à fait inerte. C'est à dire que naturellement il n'aimeroit pas la gloire. Il est douteux qu'alors aucune femme puisse la lui faire aimer.

Dans le second cas on suposeroit un homme qui tendroit déjà vers la gloire et une femme qui<sup>2</sup> lui donneroit une impulsion dans la même direction. Nous pouvons représenter l'homme par 5 et suposer son mouvement égal 2. La femme dont il est amoureux sera un corps moindre comme 3 ayant un mouvement plus fort comme 7. Alors selon les regles de la Méchanique l'homme gagnera reellement quinze huitiemes de vitesse. Ce qui est favorable à votre systeme. Mais ce cas est très rare. Il est au contraire tres commun que l'amour soit une véritable perturbation, qui détourne du chemin de la gloire. Des lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour ni celle de la Gloire mais une diagonale résultante de la composition du mouvement. Auguste ne suivoit que son ambition. Antoine au contraire gravitant vers Cléopatre, obeit à deux atractions diferentes, et<sup>3</sup> suivit dans l'espace une courbe rentrante vers l'amour

— Tout ceci (dit Rébecca) n'est proprement qu'un cas particulier du probleme des trois corps. ”

Je ne savois point et je ne sais pas encore ce que c'est que le probleme des trois corps. Mais je compris qu'il appartenoit à la plus haute géometrie, car, l'inconnu parut charmé de ce qu'avoit dit Rebeca, et la regardant avec des yeux où la tendresse étoit peinte il lui dit “ Oui charmante lauré<sup>4</sup> vous avez complètement raison. Un pareil calcul seroit digne de vous<sup>5</sup>. Par une integration savante vous reduiriez les diferencielles du second ordre à d'autres mieux connues, en même tems que vous sauries<sup>6</sup> habilement négliger des<sup>7</sup> valeurs moindres qui ne feroient qu'embarasser vos equations. Permetéz moi cependant de vous temoigner l'admiration que vous m'inspiréz. ” En meme tems l'inconnu baisa la main de Rebeca. Je ne voulus point troubler des instants si doux. Je m'eloignai et passai la journée comme j'avois fait les précédentes.

#### JOURNÉE 44.

On se rassembla comme on avoit fait les jours précédents. On demanda au marquis de Torres la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRÈS ROVELLAS.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascalca, je vous ai peint sa figure et son ame, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoître

Tlascalca étoit convaincue des vérités de notre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses ancetres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point les superstitions de ses compatriotes. Elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetiére situé dans les montagnes. Rien au monde n'auroit pu engager Tlascalca à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelqu[e]fois le jour et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hieroglyphes gravés sur

---

<sup>1</sup> *Biffé* : supposer

<sup>2</sup> *Biffé* : la

<sup>3</sup> *Biffé* : de

<sup>4</sup> *Surch.* : personne charmante

<sup>5</sup> *Biffé* : hab

<sup>6</sup> *Interl.*

<sup>7</sup> *Biffé* : valoir



les tombaux de ses peres,<sup>1</sup> et les éclaircissoit par des traditions dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous connoissons déjà la plupart des inscriptions et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles que nous débarassions de la mousse et des epines, qui les couvroient. Un jour Tlascala me montra un buisson d'une sorte d'Acanthe, et me dit que ce n'étoit pas sans dessein qu'il se trouvoit en cet endroit celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention, d'appeler les vengeances celestes sur des manes ennemies. Elle ajouta que je ferois une bonne action en détruisant ces tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un Mexicain, et j'abatis cet ombrage de si mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hieroglyphes que nous ne les avions vues jusqu'alors. " Ceci (me dit Tlascala) fut écrit après la conquête. Les Mexicains entremeloient alors leurs hieroglyphes, de quelques lettres Alphabetiques, qu'ils avoient imitées des Espagnols. Les inscriptions de ce tems la sont les plus faciles à lire. " Tlascala lut en effet, mais à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissances sur la pierre qui pendant deux siecles avoit recelé la cause de sa subite horreur.

Tlascala transportée chez elle reprit quelque connoissance. Mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison et qui n'exprimoient que son egarement. Je retournai chez moi la mort dans l'ame, et le lendemain je recus une lettre ainsi conçue.

Alonzo pour vous écrire j'ai rassemblé mes forces et mes idées. Ces lignes vous seront remises par le vieux Xoar qui fut mon maître dans notre langue ancienne. Conduisez le à la pierre que nous avons découverte, et qu'il en traduise l'inscription. Ma vue se trouble. Mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur — Alonzo des spectres affreux se mettent entre nous. Alonzo je ne te vois plus.

Ce Xoar étoit un Teoquixpi c'est à dire descendant des anciens pretres.<sup>2</sup> Je le<sup>3</sup> conduisis<sup>4</sup> au cimetiere, et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hieroglyphes et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez Tlascala, elle étoit dans le délire et ne me reconut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le medecin me pria de ne point me faire voir.

Le lendemain Xoar m'aporta, la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes.

Moi Koatzil fils de Montésune. J'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie au détestable Cortez Chef des brigands de la mer — Esprits de mes Ancetres qui revenez ici dans les nuits obscures, Esprits que j'évoque avec les mains teintes du sang des victimes humaines — Esprits de mes ancetres rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés et faites leur souffrir l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancetres, écoutez ma voix, écoutez les maledictions qu'elle profere, voyez mes mains encore fumantes du sang des victimes humaines.

Moi Koatzil fils de Montésune. Je suis pere. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes. Mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre — Esprits de mes ancetres, si jamais une fille de Koatzil, ou la fille de ses filles ou de ses fils. Si jamais une fille de mon sang prodiguoit son cœur et ses charmes à la [race] perfide de nos conquerants. Entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina. Esprits de mes ancetres qui descendez ici dans les nuits obscures, punissez la par des tourments affreux.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de viperes enflammées, déchirez son corps dispersez le dans le sein de la terre. Et que chacqu'un de ses lambaux ressente les douleurs l'agonie et la mort

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vautours dont le bec sera de fer rougi au feu. Dechirez son corps dispersez le dans l'espace des airs, et que chacqu'un de ses

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Elle

<sup>2</sup> *Interl.* : Ce Xoar étoit [...]

<sup>3</sup> *Interl.*

<sup>4</sup> *Biffé* : Xoar

lambeaux ressent la douleur, l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres si vous vous y refusez j'implore contre vous les dieux que je ne cesse d'abreuver de sang humain. Puissent il[s] vous faire éprouver les mêmes tourments. J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume, et j'ai planté autour de la pierre le funeste. Meskourxalha.

Il s'en faut peu que cette inscription ne fit sur moi l'effet qu'elle avoit fait sur Tlascala. J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions mexicaines mais je vis bientôt que je ne devois pas l'attaquer de ce côté et lui même me montra une autre voye pour porter des consolations dans l'ame de mon amante.

“ Seigneur (me dit Xoar) il est indubitable que les esprits des Rois, reviennent dans le cimetière de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants, surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances en peuvent affaiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste mal faisant planté sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous, et les farouches compagnons de Cortez. Continués à être le protecteur des Mexicains et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits, et même les dieux terribles adorés jadis dans le Mexique, et que vos prêtres appellent démons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses. Et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique. Elles ne tardèrent point à se présenter. Une révolte se manifesta dans les Provinces conquises par le Vice Roi. Ce n'étoit proprement qu'une juste résistance à des oppressions très opposées aux intentions de la cour mais le sévère Vice Roi ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le nouveau Mexique, dissipa les atoulements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à périr sur l'échafaut, dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avancant dans la salle de Justice, et mettant mes mains sur les deux accusés, je prononçai ces mots “ *Los toquo por parte de el Rey !* Je les touche de la part du Roi. ”

Cette ancienne formule du droit Espagnol est encore d'une telle force, qu'aucun tribunal n'oseroit y mettre opposition, et qu'elle suspend l'exécution de tout arrêt. Mais celui qui en use se rend caution personnelle. Le vice-Roi avoit droit de me traiter, comme les rebelles qu'il alloit condamner. Il usa de son droit avec rigueur me fit jeter dans un cachot, et là se sont passés les plus doux instants de ma vie.

Une nuit. Et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pâle, qui s'avancant vers moi me fit reconnoître les traits de Tlascala. Ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de délices. Mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises, l'aveu d'une passion égale à la mienne. “ Alonzo (me dit elle) vertueux Alonzo tu l'emportes. Les manes de mes pères sont apaisées ce cœur que nul mortel ne devoit posséder est devenu ton bien. Et le prix des sacrifices que tu ne cesses de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascala, eut à peine achevé ces mots qu'elle tomba dans mes bras, sans sentiments et presque sans vie. J'attribuai cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé. Mais hélas la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse. L'horreur qu'elle avoit éprouvée dans le cimetière, la fièvre délirante qui l'avoit suivie avoit altéré sa constitution. Cependant les yeux de Tlascala, se rouvrirent à la lumière, et de célestes clartés me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux — Amour Dieu de ces hommes anciens qui t'adoroient parce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin Amour jamais ta puissance ne parut à Cnide ni Paphos comme dans les cachots du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple les billots tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé, il subsiste tout entier dans ce cœur glacé par les ans. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent, veut se reporter au milieu des illusions du passé. Elle ne va point chercher le lit nuptial d'Elvire, ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison.

Je vous ai dit messieurs que le vice Roi avoit été très irrité contre moi. Son caractère impétueux l'avoit emporté sur ses principes de justice, et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expédia un vaisseau léger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur des révoltes. Mais le navire avoit à peine mis à la voile, que l'équité du Vice-Roi reprit le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour.

Sans la crainte de se compromettre, il eut envoyé un second rapport contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépêches conçues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assez lent dans toutes ses délibérations, eut tout le temps de recevoir ce second rapport et l'on attendit assez longtemps sa réponse, elle fut telle qu'on pouvoit se la promettre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil paroissoit dicté par la plus extrême sévérité, et prononçoit des peines capitales, contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit difficile de trouver des coupables, et le vice-roi reçut des instructions secrètes qui lui défendoient d'en chercher.

La partie ostensible de l'arrêt fut connue la première, et porta une dernière atteinte à la vie chancelante de Tlascalala.<sup>1</sup> Un vomissement de sang une fièvre d'abord foible et lente, ensuite brûlante et continue... Le tendre vieillard ne put en dire davantage. Des sanglots étoufferent sa voix, il s'éloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes. — Le reste de la journée se passa à peu près comme les précédentes.

#### QUARANTE-CINQUIÈME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda au Marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

En vous parlant de mes disgrâces je ne vous ai point dit la part que mon épouse y avoit prise. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une étoffe sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent dont le parloir devint son salon de compagnie. Elle n'y paroissoit cependant<sup>2</sup> qu'un mouchoir à la main et les cheveux épars. Je ne pouvois qu'être sensible à ces marques d'intérêt. Quoique absous, les formalités de la justice et la<sup>3</sup> lenteur naturelle aux Espagnols me firent rester encore quatre mois en prison. Dès que j'en fus sorti, je me rendis au couvent de la Marquise, et la ramenai à l'hôtel, où son retour fut célébré par une fête. Quelle fête juste ciel. Tlascalala n'étoit plus. Les plus indifférents la regrettoient, par leur tristesse vous pouvez juger de ma douleur. J'y étois absorbé, et ne voyois rien autour de moi. Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flatteur.

Un jeune homme d'un naturel heureux a le désir de se distinguer. A trente ans il sent le besoin de l'estime plus tard on veut de la considération. J'en étois à l'estime et peut-être ne me l'eût-on pas accordé, si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions. Mais on les attribuoit à des rares vertus soutenues par un grand caractère. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flatteurs hommages me tirèrent de ma profonde affliction. Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'espérois m'en rendre digne. Ainsi lorsque accablés par la douleur nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir, la providence soigneuse de nos destinées ralume des lueurs inespérées qui nous remettent dans le chemin de la vie. Je me proposai donc de mériter l'estime. J'eus des emplois, je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active. Mais j'étois né pour aimer. Tlascalala occupant encore mon cœur y laissoit néanmoins un grand vide. Je cherchai les occasions de le remplir.

Quand on a passé trente ans on peut encore éprouver un grand attachement, et même l'inspirer, mais malheur à l'homme de cet âge qui veut se mêler aux jeux des jeunes amours. La gaieté n'est plus

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Une fièvre

<sup>2</sup> *Biffé* : que le

<sup>3</sup> *Biffé* : nature

sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire et n'a plus l'instinct facile qui les<sup>1</sup> inspire.<sup>2</sup> Il raisonne l'amour. La troupe maligne et folatre méprise ses lecons et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeunesse.

Enfin pour parler sans poésie, j'eus des maitresses, qui me payerent de retour, mais leur tendresse avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance, qui ne les empechoit pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en etois quelquefois piqué, jamais affligé. Je changeois des chaines legeres contre d'autres qui n'etoient pas plus pesantes, et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peines.

Ma femme ataignit quarante ans. Les hommages l'environnoient encore, c'etoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir ce n'etoit plus d'elle qu'on lui parloit. Le monde ne la quitoit point encore, mais il n'avoit plus pour elle le même charme

Le vice-Roi mourut. Ma femme avoit formé sa société d'habitude. Elle desira voir du monde chez elle. J'aimois encore la société des femmes. Il me parut agreable de la trouver en descendant seulement un escalier. La Marquise etoit pour moi presque une nouvelle connoissance. Elle me parut aimable, je me piquai de l'etre, ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette reunion.

Les couches tardives de la Marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incomodités se succederent, enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des<sup>3</sup> pleurs sinceres. Elle avoit été ma premiere amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang, que de motifs de la regretter. Lorsque je perdis Tlascala, j'etois encore environé de toutes les Illusions de la vie. La marquise me laissa seul sans consolations, et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres, je logeai chez un de mes vassaux sa fille trop jeune encore pour apprecier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit quelque peu à de l'amour et m'a fait cueuillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.

Enfin l'age a glacé mes sens, mais mon cœur n'a point cessé d'etre sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourir dans ses bras est le vœu que je forme tous les jours. — Voila toute mon histoire, mais je crains qu'elle n'ait ennuyé notre géometre qui vient de tirer ses tablettes

“ Vous me pardonneriez (répondit l'inconnu) votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice vous elever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carriere, et vous appuyer<sup>4</sup> encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscises, croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire vers le milieu de l'axe, ensuite décroître dans la proportion de son accroissement.

— En verité (dit le marquis) J'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque morale de mon histoire, mais non pas la metre en equation.

— Ce n'est pas de votre histoire qu'il s'agit ici (reprit l'inconnu). C'est de la vie humaine en général. L'énergie phisique et morale, croissant avec l'age, s'arretant ensuite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces, et soumise à des loix analogues, c'est à dire à une certaine proportion entre le nombre des années, et la quantité d'énergie mesurée par l'élévation morale. Je vais m'expliquer mieux

Soit l'espace de la vie le grand axe d'une ellipse et soit encore ce grand axe partagé en quatre-vingt-dix parties egales, ce qui est apeuprès le plus grand nombre d'années qu'on puisse vivre.

Soit encore la moitié du petit axe prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixièmes l'ordonnée de 40 et de 50, qui sont à egale distance de 45 ; observez que les ordonnées, représentant les dégréz d'énergie ne sont pas des valeurs de même nature que les parties de l'axe qui sont des

---

<sup>1</sup> *Biffé* : fait trouv

<sup>2</sup> *Biffé* : la troupe

<sup>3</sup> *Biffé* : regrets

<sup>4</sup> *Biffé* : au milieu

années, mais elles en seront néanmoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse une courbe qui s'élèvera d'abord rapidement, restera ensuite presque stationnaire, et déclinera comme elle s'étoit élevée.

Considérons donc le moment de la naissance, comme l'origine des ordonnées, où les Y et les X sont encore égales zéro

Vous naisséz et au bout d'un an votre ordonnée est 31 dixièmes de la mesure employée pour le grand Axe. Les ordonnées suivantes ne vous offriront plus une durée de 31. Aussi la différence de rien à un être balbutiant les éléments de la raison, est-elle plus grande qu'aucune autre

L'être humain à deux ans, trois, quatre, cinq, six sept, les ordonnées<sup>1</sup> de son énergie sont quarante-sept dixièmes, puis 57 dixièmes, 65, 73, 79, 85 dont les différences sont 16, 11, 8, 8, 6, 6.

L'ordonnée de 14 est 115 dixièmes et la somme des différences depuis 7 n'est que 30.

À quatorze ans l'on commence à être<sup>2</sup> jeune homme on l'est encore très fort à 21, et la somme des différences pour ces sept années n'est que 19, de là à 26 ans, elle est 14.

Observez que ma courbe représente la vie de ces hommes, dont les passions sont modérées, et dont la plus grande force est à quarante ans passés, vers quarante-cinq. Pour vous dont l'amour a été la passion motrice, votre plus grande ordonnée doit venir au moins dix ans plus tôt. À peu près vers trente ou trente cinq et vous deviez vous élever plus vite.

En effet votre plus grande ordonnée étant à 35 ans, répond à un grand diamètre de 70. Des lors l'ordonnée de 4 ans, qui chez l'homme modéré étoit de 115 dixièmes sera chez vous de 127. L'ordonnée de 21 ans au lieu de 134 est chez vous de 144. Mais aussi à 42 ans l'homme modéré peut accroître son énergie et vous déclinez déjà.

Veillez bien m'accorder quelque attention, à 14 ans vous aimez une jeune fille, à vingt ans passez vous devenez le meilleur des maris. Passé vingt huit vous faites à votre femme une infidélité bien marquée. Mais la femme que vous aimez a une [âme] élevée qui exalte la votre, et à 35 ans vous jouez dans la société un rôle glorieux.

Mais bientôt vous retombez dans le goût de bonnes fortunes, que vous aviez déjà à 28 dont l'ordonnée est égale à celle de 42.

Puis vous redevenez bon mari, comme vous l'étiez à vingt et un ans, dont l'ordonnée répond à celle de 49.

Enfin vous allez chez un de vos vassaux et vous y aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze ans dont l'ordonnée répond à celle de cinquante-six.

Je vous prie cependant Monsieur le marquis de ne point croire qu'en<sup>3</sup> faisant le grand diamètre de votre Ellypse de 70, je borne votre vie à ce nombre d'années. Vous pouvez aller à quatre-vingt dix et au-delà. Mais je pense que dans ce cas les dernières ordonnées seront à peu près celles de la courbe appelée Chainete. ”

Rébecca, la seule d'entre nous, qui fut en état de bien entendre le géomètre, prenoit aussi le plus de plaisir à son entretien. “ Monsieur (lui dit elle) vos idées sur l'énergie des passions montrent une grande connoissance du cœur humain et vous avez du beaucoup l'étudier.

— Madame (répondit le Géomètre) le fond de mes idées appartient proprement à mon père. Cependant je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez (dit Rebeca) de votre père ou de vous même, et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Si vous pensiez que nous ne desirons pas vous connoître, vous vous tromperiez beaucoup.

— Madame (dit le Géomètre) mon nom est... mon nom est... ” En même temps il parut chercher dans ses poches, pour y prendre ses tablettes.

“ Monsieur (dit Rebeca) il m'a bien paru vous voir quelque penchant à la distraction. Je ne crois

---

<sup>1</sup> Biffé : seront

<sup>2</sup> Biffé : un

<sup>3</sup> Biffé : borna

pourtant pas que vous soyez assez distrait pour oublier votre nom

— Vous avez raison madame (repondit le géometre) je ne suis pas reellement distrait, mais mon pere a eu dans sa vie une distraction funeste. Il a signé le nom de son frere à la place du sien, et par là il a perdu sa maitresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom sur mes tablettes et quand je<sup>1</sup> dois le signer je le copie.

— On ne vous demande pas (dit Rebeca) de signer votre nom mais seulement de le dire. Si vous vouliez y ajouter l'histoire de votre pere et la votre, vous obligeriez sans doute toute la société. ” Le Geometre ne se fit point prier et commença en ces termes

## HISTOIRE DU GEOMETRE

Mon nom est Dom Pedre Velasquez. Je descends de l'illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre ont tous servi dans l'artillerie, et ont donné à l'Espagne, les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette arme. Don Ramire Velasquez Grand maitre d'artillerie sous Philippe IV, fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui tous deux se sont mariés. La branche ainée resta en possession des terres et de la grandesse. Mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour, les Chefs de notre maison, sont toujours restés appliqués, aux glorieux travaux, à qui ils devoient leurs honneurs. D'ailleurs, ils se fesoient un devoir de soutenir et protéger leurs cousins de la branche cadete. Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquieme Duc de Velasquez, arriere-petit-fils du fils ainé de don Ramire. Ce digne seigneur fut comme plusieurs de ses ancêtres revêtu de la charge et dignité de grand maitre d'Artillerie. De plus il étoit gouverneur de Galice et residoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du duc d'Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe étoit honorable à notre famille. La fécondité de la Duchesse ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle ne lui donna qu'une fille qui fut appelée Blanche. Le duc la destina à devenir l'épouse d'un Velasquez de la branche cadete, à qui elle transporterait par là la grandesse et les biens de notre famille. La duchesse mourut peu après avoir donné le jour à Blanche. Le Duc par respect pour sa memoire ne voulut point se remarier, et ses arrangements de famille, étoient sans doute la suite de cette résolution

Mon pere qui s'appelloit Henrique, et son frere Don Carlos venoient de perdre leur pere, qui descendoit de Don Ramire au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux, mon pere avoit alors douze ans et son frere onze. Leurs caractères étoient très différents. Mon pere étoit sérieux, appliqué à l'étude et excessivement sensible. Son frere étoit léger, étourdi et incapable d'application.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, decida que mon pere seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche, ne fit pas un choix différent du sien, il envoya Don Carlos à Paris, pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent, alors ambassadeur en France.

Mon pere par ses excellentes qualités et son application extraordinaire, méritoit tous les jours davantage les bontés du Duc, et tous les jours aussi Blanche paroissoit s'attacher davantage au choix de son pere. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la carrière des sciences.

Imaginez un jeune homme dont le génie précoce saisissoit tout l'ensemble des connaissances humaines dans un âge, où d'autres à peine en conçoivent<sup>2</sup> les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux. Et celle qu'il aime, douée d'un esprit supérieur, avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager. Vous aurez quelque idée du bonheur de mon pere à cette courte époque de sa vie. Et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé. Il étoit l'orgueil du vieux Duc,<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> *Biffé* : veu

<sup>2</sup> *Surch.* : conçoivent

<sup>3</sup> *Biffé* : et

l'amour de toute la province. Il n'avoit pas dix-huit ans que sa reputation, commençoit déjà à s'étendre hors des frontieres de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur et d'amour, et d'amour propre. Mais Henrique qui estoit tout cœur et tout ame l'aimoit uniquement par tendresse Il aimoit le Duc presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frere Carlos " Ma chere Blanche (disoit il à sa maitresse) ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pouroient le fixer. Il est bien leger, il nous ecrit bien rarement, mais une femme douce et tendre acheveroit de former son cœur. Chere Blanche je vous adore, je chers votre pere, mais puisque la nature m'a donné un frere, pour[qu]oi faut il que nous en soyons toujours séparés. " Un jour<sup>1</sup> le Duc fit appeller mon pere, et lui dit " Don Henrique, Je viens de recevoir du Roi notre maitre une lettre<sup>2</sup> que je veux vous comuniquer. En voici le contenu.

Mon cousin,

Nous en notre conseil avons résolu, de fortifier sur de nouveaux plans les places qui servent à la defense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systemes de Don Vauban et de Don Kohorn. Employez dans toute l'Europe les plus habiles gens à ecire sur cette matiere et envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un qui nous satisfasse, son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans, qu'il aura<sup>3</sup> donné. Et notre magnificence Royale le recompensera en conséquence. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde — Moi le Roi

Et bien (dit le Duc) mon cher Henrique aurés vous le courage d'entrer en lice ? Je vous en avertis<sup>4</sup>, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne mais de l'Europe entiere. "

Mon pere réfléchit un instant et puis il repondit avec assurance " Oui Monseigneur j'entre dans la carriere et je ne vous ferai pas de honte.

— Et bien (dit le Duc) faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera fini, rien ne retardera plus votre bonheur et celui de ma fille. "

Vous imaginéz avec quelle ardeur mon pere se mit à l'ouvrage. Il y passoit les nuits et lorsque son esprit epuisé le forçoit à prendre quelque repos. Il passoit ce tems de récréation dans la societé de Blanche, parlant de leur bonheur à venir, et souvent du plaisir qu'ils auroient à revoir Don Carlos, une année se passa ainsi.

Pendant divers memoires arrivoient de tous les coins de<sup>5</sup> l'Espagne, et de tous les pays de l'Europe. Ils estoient cachetés et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon pere vit qu'il estoit tems de metre la derniere main à son travail, et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une foible idée.

Il començoit par etablir les grands principes de l'attaque, et de la defense. Il monroit en quoi Kohorn s'etoit conformé à ces principes, et les fautes qu'il avoit commises en suivant les vieilles routines. Il metoit Vauban fort au-dessus de Kohorn, mais il predisoit qu'il changeroit une seconde<sup>6</sup> foix de systeme, et l'evenement a justifié sa prédiction. Tous ces arguments estoient soutenus par une savante théorie, et de plus par des détails de construction et de localité, mais surtout par des calculs efrayant même pour les gens de l'art.

Lorsque mon pere eut ecrit la derniere ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts que d'abord il n'avoit pas apercu. Et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le

---

<sup>1</sup> *Biffé* : mon

<sup>2</sup> *Biffé* : dont je

<sup>3</sup> *Biffé* : conçu

<sup>4</sup> *Biffé* : en avertis

<sup>5</sup> *Biffé* : l'Europe

<sup>6</sup> *Surch.* : encore une

lendemain, en lui disant “ Mon cher neveu le prix est a vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire ne songez qu’à votre noce elle se fera bientôt. ”

Comme le Geometre Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration, on vint le demander pour les interets de la horde [*sic*]. Le narrateur remit au lendemain la suite de son histoire, et je passai la journée comme j’avois fait les précédentes.

#### QUARANTE SIXIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l’heure accoutumée et le narrateur de la veille reprit en ces termes la suite de son histoire.

#### SUITE DE L’HISTOIRE DU GEOMETRE

Je vous ai dit que mon pere avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été pleinement satisfait et lui avoit promis que sa noce se feroit en peu de tems. Mon pere transporté de joye se jetta aux pieds du Duc et lui dit “ Ayez la bonté de faire venir mon frere, mon bonheur ne sera pas complet, si je n’ai celui de l’embrasser après une si longue absence. ”

Le Duc fronca le sour[c]il et lui dit “ Je prevois que Carlos nous rebattera les oreilles de la grandeur de Louis et de la splendeur de sa cour. Mais puisque tu les veux faisons le venir. ” Mon pere baisa la main du Duc et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de géométrie, l’amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son ame

Cependant le Roi<sup>1</sup> à qui le projet de fortification tenoit fort à cœur ordonna que tous les memoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l’emporta tout d’une voix. Il recut du ministre une lettre qui lui anonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi, Sa Majesté desiroit qu’il demanda lui meme une récompense. Dans une lettre adressée au Duc, le même ministre fesoit entendre que si le jeune homme demandoit, la<sup>2</sup> charge de colonel général d’Artillerie, il l’obtiendrait peut etre.

Mon pere alla porter sa lettre au Duc, qui lui comunica celle qu’il avoit recue. Mon pere déclara qu’il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu’il ne croyoit pas encore mériter et il conjura le Duc de se charger lui même de la réponse au ministre. Le Duc s’y refusa “ C’est à vous (dit il) que le ministre escrit et c’est à vous de répondre. Surement le ministre a ses raisons. Dans la lettre qu’il m’ecrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu’on veut metre sous les yeux de Sa Majesté une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de maniere à ne pas y faire paroître trop de présomption ” Après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau et ecrivit la letre suivante.

Monseigneur,

La satisfaction du Roi qui m’est anoncée par votre Excellence, est une récompense qui doit sufire à<sup>3</sup> tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vos bontés, j’ose demander l’agrément de Sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez, heritiere des biens et titres de notre maison. Cet etablissement ne ralentira point mon zele pour le service de Sa Majesté, heureux si je puis un jour mériter par mes travaux la charge de colonel général d’Artillerie, que plusieurs de mes ancetres ont exercé avec honneur

De Votre Excellence

Mon pere remercia le Duc, de la peine qu’il avoit prise porta la lettre chez lui, et la copia mot pour

---

<sup>1</sup> *Biffé* : nomm

<sup>2</sup> *Biffé* : pl

<sup>3</sup> sufire à *surch.* : satisfaire



mot. Mais au moment d'y metre la signature, il entendit qu'on crioit dans la cour " Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé

— Qui mon frere, ou est il ? Que je l'embrasse.

— Signez donc (dit le courier qui devoit porter la lettre au ministre) "

Mon pere, plein de sa joye, et pressé par le courier, signa Carlos Velasquez au lieu de Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frere.

Les deux freres s'embrasserent en efet, mais Don Carlos, se reculant aussitot se prit à rire de toutes ses forces. " Mon cher Henrique (dit il) tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la comedie Italiene. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe, mais c'est egal alons voir le bonhomme. "

Ils monterent ches le vieux Duc et Don Carlos pensa l'etoufer en l'embrassant, ce qui etoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit " Mon cher oncle, ce bonhomme d'ambassadeur m'a donné une letre pour vous mais j'ai eu soin de l'oublier chez mon baigneur. Au reste c'est egal. Gramont Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos (dit le Duc) je ne connois aucun de ces messieurs

— Tampus pour vous (reprit Carlos) Ils sont fort bons à connoitre. Mais où donc est ma future belle sœur, elle doit etre fort aimable. "

Blanche entra dans cet instant. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé, et lui dit " Ma divine sœur, Chez nous à Paris la coutume est d'embrasser les femmes. " Et il l'embrassa en efet, au grand etonnement de Henrique, qui n'avoit jamais vu Blanche, qu'au milieu de ces Duegnes, et n'avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affigerent sincerement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit " Allez quiter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir. Rapellez vous, que ce qui passe pour gentillesse de l'autre coté des Pirenées passe ici pour impertinence. "

Don Carlos sans se déconcerter lui répondit " Mon cher oncle. Je vais metre le nouvel uniforme que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle cousine pour une Sarabande C'est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos Francois en ont fait. "

Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en frédonant un air de<sup>1</sup> Lully. Henrique tres affligé de ses travers voulut l'excuser auprès du Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile, car le Duc etoit déjà trop prevenu contre lui, et Blanche ne l'etoit pas du tout.

Enfin le bal comença. Blanche y parut habillée non pas à l'Espagnole, mais à la Françoise. Ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l'ambassadeur. Cependant on ne laissa pas que de s'ettoner.

Don Carlos se fit longtems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'etoit à la cour de Louis quatorze. Il avoit un juste au corps de velours bleu, brodé en argent echarpe blanche brodée de même, aiguilletes pareilles rabat en<sup>2</sup> point d'alençon et une peruque blonde d'un enorme volume. Cet ajustement, qui etoit magnifique en lui même, le paroissoit d'autant plus, que nos derniers Rois de la maison d'Autriche avoient introduit en Espagne un costume tres mesquin. On avoit même abandoné la fraize qui l'auroit un peu relevé, pour la gonille, telle que vous la voyez porter aujourd'hui aux alguazils et autres hommes de loi. Ce qui ressembloit veritablement à l'habit de Scaramouche comme l'avoit tres bien observé Don Carlos.

Notre etourdi, déjà tres diferent par ses habits des cavaliers Espagnols, s'en distinguoit encore plus par la maniere dont il entra dans la<sup>3</sup> sale. D'abord il ne salua, ni ne fit de politesse à qui que ce fut. Mais du plus loin qu'on put l'entendre il cria aux musiciens " Taisez vous marauts. Si vous jouez autre

---

<sup>1</sup> *Biffé* : balet

<sup>2</sup> *Surch.* : de

<sup>3</sup> *Biffé* : Chambre

chose que ma Sarabande, je vous donnerai de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions qu’il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la sale pour danser avec elle.

Mon pere convient que Carlos dansa superieurement et Blanche qui avoit infiniment de graces naturelles se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie, toutes les femmes se leverent à la foix et firent compliment à Blanche. Mais tout en la comblant d’eloges. Elles tournoient les yeux sur Carlos de maniere à lui faire comprendre, qu’il etoit lui le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s’y trompa point. Et le sufrage secret des femmes releva à ses yeux le mérite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quita plus Blanche, et lorsque son frere vouloit l’approcher, il lui disoit. “ Henrique mon ami, Vas t’en un peu calculer quelque courbe, tu auras tout le tems d’ennuyer Blanche quand elle sera ta femme. ” Blanche par des rires immodérés, encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique, se retiroit confus. Lorsque le souper fut servi Don Carlos, donna la main à Blanche et fut se placer avec elle au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frere. Don Carlos, pendant le souper, entretint la société des fetes que donnoit Louis. Surtout du nouveau balet *Les Galanteries dans l’Olympe* ou ce prince avoit représenté lui meme le personnage du Soleil. Il dit qu’il savoit parfaitement ce pas. Que Blanche feroit le role de Diane. Il distribua également les autres roles et avant qu’on se leva de table le balet etoit arangé. Henrique quita le bal et Blanche ne s’aperçut pas de son absence

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche à l’heure accoutumee. Il la trouva répétant un pas avec Carlos. Trois semaines se passerent ainsi. Le Duc etoit devenu sombre et chagrin. Henrique dévorait ses douleurs. Carlos disoit mille impertinences que les femmes de la ville recueilloient comme autant d’oracles. Blanche avoit la tête remplie des modes de Paris, du Balet de l’Olympe. Elle ne scavoit pas un mot de ce qui se passoit autour d’elle.

Un jour comme on etoit a table. Carlos reçut une dépêche de la cour. C’etoit une lettre du ministre Il la lut tout haut elle etoit ainsi conçue

Seigneur Don Carlos de Velasquez

Le Roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez, confirme la Grandesse et vous donne la charge de colonel général d’Artillerie

Votre affectionné

“ Qu’est ceci ? (dit le duc furieux) Quest-ce que le nom de Carlos fait ici. C’est Henrique que Blanche doit épouser. ”

Mon Pere pria le Duc de l’ecouter avec patience puis il lui dit “ Monseigneur j’ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien. Mais je suis sur qu’il n’y a pas de sa faute, ou plutot il n’y a de la faute de personne. Ce changement de nom entroit dans les vues de la providence. En efet monseigneur vous devez vous etre aperçu que Blanche n’a aucune inclination pour moi, et qu’elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main, ses bien ses titres lui appartiennent, et je n’y ai aucun droit. ”

Le Duc s’adressa à sa fille et lui dit “ Blanche que dois-je croire de tout ceci. ” Blanche s’évanouit, pleura, et finit par avouer qu’elle aimoit Don Carlos.

Le Duc au desespoir dit à mon pere “ S’il t’a enlevé ta maitresse, il ne peut t’enlever la charge de Colonel général. C’est toi qui l’as méritée et j’y joindrai une partie de mon bien.

— Monseigneur (repondit Henrique) tout votre bien appartient à votre fille. Pour ce qui est de la Charge de Colonel général le Roi l’a donnée à mon frere, et certes il a bien fait, car l’etat où se trouve mon ame, ne permet de servir ni dans ce grade ni dans aucun autre. Permettez moi de me retirer.<sup>1</sup> J’irai dans quelque saint asyle repandre ma douleur aux pieds des autels et l’offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ” Mon pere quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l’habit de novice. Don Carlos epousa Blanche la noce se fit sans bruit le Duc se dispensa d’y paroître. Blanche tout en desesperant son pere s’affligeoit des maux qu’elle avoit causé. Et Carlos

---

<sup>1</sup> Biffé : Je vais

malgré son efronterie habituelle se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.<sup>1</sup>

Le Duc tomba serieusement malade. Il envoya son homme de confiance Alvar, dans le couvent des Camaldules, pour avoir la permission de faire venir en ville le novice Henrique. Alvar se rendit au couvent<sup>2</sup> et s'aquita de sa comission. Les Camaldules ne lui répondirent point parce qu'il<sup>3</sup> ne leur est point permis de parler, mais ils le conduisirent dans la celule du novice. Mon pere etoit couché sur la paille nud, et enchainé par le milieu du corps. Il reconnut Alvar et lui dit " Ami Alvar, comment trouves-tu la Sarabande que j'ai dansée hier. Louis quatorze en a été content. Ces marauts de musiciens ont mal joué. Et Blanche qu'en dit-elle. Blanche, Blanche Malheureux répons moi. " Alors mon pere agita ses chaines, se tordit les bras et tomba dans un afreux accès de rage. — Alvar se retira en fondant en larmes et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goutte du Duc lui remonta dans l'estomac et l'on desespera de ses jours. Près de mourir il se tourna du coté de sa fille et lui dit. " Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. " Ce furent ses dernieres parolles. Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse melancolie

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune epouse, ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse et fit venir de Paris une fameuse courtisane apellée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent

La charge de Colonel général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer Mais ne pouvant en venir à son honneur, il donna sa démission et demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand Chambellan, et il s'establit à Madrid avec la Jardin.

Mon pere passa trois ans chés les Camaldules. Ces bons peres par des soins assidus, et une patience Angélique parvinrent, à lui rendre la raison. Alors il alla à Madrid et se fit anoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer et lui dit. " Seigneur Don Henrique Votre affaire est venue à la connoissance du Roi qui m'en a voulu de la méprise, ainsi qu'à mes bureaux. Mais je lui ai montrée votre letre signée Don Carlos Velasquez. Je l'ai serrée precieusement et tenez la voila. Dite moi s'il vous plait pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom. "

Mon pere prit la letre reconnut son ecriture et dit au ministre. " Je me rapelle qu'à l'instant ou je signois cette lettre, on vint m'anoncer l'arrivée de mon frere. La joye que j'en ai ressentie m'aura fait mettre le nom de mon frere à la place du mien. Mais ce n'etoit pas cette méprise qui a causé mon malheur. Lors meme que le brevet eut été expédié en mon nom, je n'aurois pas été en etat d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise, et je me crois en etat de remplir les vues, que Sa Majesté avoit à cette epoque

— Mon cher Henrique (dit le ministre) tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau. Et à la cour nous n'avons pas coutume de rapeller les choses oubliées. Tout ce que je puis vous ofrir est la place de Comandant de Ceuta. C'est là tout ce que j'ai de vaquant. Encore faudra t il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue que cette place est au dessous de vos talents, et à votre age il est cruel de se confiner sur un rocher de l'Afrique

— C'est là précisément (répondit mon pere) ce qui me fait accepter ce poste. Je croirai quitant<sup>4</sup> l'Europe, echapper à la cruelle influence de ma destinée, et qu'en allant, dans une autre partie du monde,<sup>5</sup> j'y pourai trouver le bonheur et la paix, sous l'influence d'astres plus favorables. " Mon pere se hata de prendre ses provisions de comandant. Ensuite il alla s'embarquer à Algésiras, et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant il éprouva un sentiment delicieux, il lui sembla toucher au port après de longs orages.

Le premier soin du nouveau Comandant fut de bien connoitre tous ses devoirs, non seulement pour

---

<sup>1</sup> *Biffé* : / Mon pere le reconnut et lui dit " Ami A

<sup>2</sup> *Biffé* : et demenda à voir

<sup>3</sup> *Surch.* : que cela

<sup>4</sup> *Biffé* : l'Espagne

<sup>5</sup> *Biffé* : j'y deviendrai comme un homme nouveau. Enfin que

les remplir, mais pour faire mieux s'il étoit possible. Quelque gout qu'il eut pour les fortifications il s'occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d'ennemis barbares, étoit toujours assés forte pour leurs résister. Mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible. Renonçant pour y réussir à bien des avantages et profits dont les comandants avoient jouï jusqu'à alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie Mon pere prit encore des soins infinis des prisonniers d'état, qui étoient sous sa garde, et quelquefois il s'ecarta en leur faveur de la stricte regle qui lui étoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta aussi bien que possible, mon pere recomença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux freres Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon pere en plaisantant les apelloit Eteocle, et Polynice. Mais au fond il prenoit à cette guerre le plus vif interet. Souvent il se meloit au combat par des ecrits anonymes, qui fournissoient à l'un ou l'autre parti des secours inattendus. Lorsque le grand probleme des Iso-perymetres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands geometres mon pere leur fit parvenir des methodes d'Analyse qu'on peut regarder comme des chef d'œuvres d'invention. Mais on n'imagina point que leur auteur put se résoudre à garder l'incognito. Et l'on ne manqua point de les atribuer tantot à l'un tantot à l'autre des deux freres. On se trompoit, mon pere aimoit les sciences et non pas la réputation qu'elles donnent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide. Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complete, son frere resta maitre du champ de bataille, mon pere vit bien qu'il s'étoit trompé en ne considérant qu'un element de la courbe mais il ne voulut point prolonger une guere qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au marquis de l'hospital, et quelques années plus tard à Neuvton lui meme. Le sujet de ces dernieres hostilités étoit l'analyse infinitesimale, que Leybnitz avoit inventée en même tems que Neuvton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon pere passa les plus belles années de sa vie, à considerer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde, combatoient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Cependant la passion que mon pere avoit pour les sciences exactes, ne l'empêchoient pas d'en cultiver d'autres Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de tres près à la nature des plantes et forment la transition entre ces deux regnes. Mon pere en avoit toujours quelques uns enfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Les recherches dans la Phy[s]ique n'étoient pas moins interessantes. Jean Rey chimiste françois dont les ouvrages ont paru en 1630, avoit eu des idées lumineuses sur les chaux metalliques, Robert Boyle et son eleve Mayow avoient poussé plus loin les experiences. Mon pere les avoit répétées et perfectionnées.<sup>1</sup> Mon pere avoit encore une bibliotheque complete de tous ces ouvrages de l'antiquité qu'on peut regarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection à dessein d'apuyer par les faits les principes de probabilité, developés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulé *ars conjectandi* Je vous en ai dit quelque chose, l'autre jour. Ainsi mon pere vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation étoit presque toujours enfermé chez lui. La tension continuelle de son esprit lui fesoit oublier cette cruelle epoque de sa vie, où sa raison même avoit sucumbé sous le fait du malheur. Mais souvent le cœur reprenoit tous ses droits. Ce qui arrivoit surtout vers le soir, lorsque sa tete s'étoit epuisé par le travail de la journée. Alors comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui. Il montoit sur sa térasse. Il regardoit la mer, et l'horison borné au loin par les cotes de l'Espagne. Cette vue lui rapelloit les jours de gloire, où cheri de sa famille, aimé de sa maitresse, admiré des hommes de mérite Il croyoit avoir réuni tout le bonheur accordé aux humains. Epoque brillante où son ame, enflamée du feu de la jeunesse éclairée des lumieres de l'age mur, s'ouvroit à la foix à tous les sentiments qui font les delices de la vie, ainsi qu'à

---

<sup>1</sup> *En marge* : Les recherches [...]

toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain. Ensuite il se representoit son frere lui enlevant sa maitresse, ses biens, ses honneurs, et lui etendu sur la paille et privé de raison. Quelquefois il prenoit sa guitare et jouoit la fatale Sarabande qui avoit décidé Blanche en<sup>1</sup> faveur de Don Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Quinze ans se passerent ainsi.

Un soir le Lieutenant de Roi<sup>2</sup> ayant à faire à mon pere, vint chez lui, et le trouva dans un de ses accès de mélancolie. Après y avoir un peu reflechi il lui dit " Notre cher Comandant je vous prie de m'accorder un peu d'attention, vous êtes malheureux, vous souffrez ce n'est point un secret. Nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit ci[n]q ans lorsque vous vintes à Ceuta. Et depuis lors il ne s'est point passé de jour, où elle n'ait<sup>3</sup> entendu parler de vous, avec admiration, car vous etes le génie<sup>4</sup> tutelaire de notre petite colonie. Souvent Inez<sup>5</sup> m'a dit " Si notre cher comandant sent si fort ses peines, C'est que personne ne les partage. " Venez nous voir cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer. " Mon pere se laissa conduire chez Inez de Cadanza l'epouse et je suis né dans la premiere année de<sup>6</sup> leur mariage.

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon pere me prit dans ses bras, et levant les yeux au ciel il dit cette priere " Oh puissance incommensurable qui as l'immensité pour exposant. Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O mon Dieu, voila encore un etre sensible que tu as jetté dans l'espace. S'il doit etre aussi miserable que l'a été son pere. Puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. "

Après cette priere mon pere me serra contre son cœur et dit " Non mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l'ai été. Je jure le Saint nom de Dieu que jamais je ne t'enseignerai les mathématiques. Mais tu sauras la Sarabande, le balet de Louis quatorze, et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance. " Ensuite mon pere me baigna de ses larmes et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée.<sup>7</sup> Mon pere fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathematiques et de me<sup>8</sup> donner une connoissance aprofondie de la Sarabande. Et bien c'est l'inverse qui a lieu. Car je me trouve avoir une grande connoissance des sciences exactes. Et je n'ai jamais pu aprendre, je ne dis pas la Sarabande qui n'est plus de mode, mais aucune autre danse. A la verité voyant danser des contredanses angloises j'en ai trouvé deux dont les figures pouvoient etre representées par des formules. Mais je n'ai pu parvenir à les danser moi meme.

Comme Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration, le Chef Boemien, le pria d'en remettre la suite au lendemain, et la journée se passa apeuprès comme les précédentes.

## QUARANTE SEPTIEME<sup>9</sup> JOURNÉE

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda à Velasquez la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : sa

<sup>2</sup> *Biffé* : de

<sup>3</sup> *Biffé* : pas

<sup>4</sup> *Surch.* : dieu

<sup>5</sup> *Surch.* : elle

<sup>6</sup> *Biffé* : de lan

<sup>7</sup> *Interl.* : de ma destinée.

<sup>8</sup> *Biffé* : fa

<sup>9</sup> *Surch.* : quatrieme [pour lever toute ambiguïté, Potocki a écrit au-dessus de sa correction : 47]

J'ai eu l'honneur de vous raconter comme quoi j'étois né, et comme quoi mon pere, m'avoit pris dans ses bras, et avoit fait sur moi une priere geometrique et avoit ensuite juré qu'il ne m'apprendroit pas la Géometrie.

Environs six semaines après ma naissance, mon pere, vit entrer dans le port un petit chebek, qui ayant jette l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age et vetu comme l'étoient les oficiers du Duc Velasquez C'est à dire en juste au corps verd, passements d'or et d'ecarlate, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'epée pendue au baudrier. Mon pere prit son telescope, et crut reconnoitre le vieux Alvarez. C'étoit lui en efet. Il avoit de la peine à marcher. Mon pere courut au port. Il embrassa son vieux Serviteur et tous les deux, manquerent mourir de l'impression qu'ils eprouverent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon pere qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Ursulines et il lui remit une lettre concue en ces termes.

Seigneur Don Henrique

Une infortunée, qui a causé la mort de son pere et fait le malheur de votre vie ose se rapeller à votre<sup>1</sup> mémoire.

En proye aux remords, je m'étois vouée, à des pénitence dont l'austerité eut raproché le terme. Alvar m'a représenté que ma mort rendant au Duc sa liberté, pouvoit aussi lui donner<sup>2</sup> des heritiers, et qu'en prolongeant mes jours, je pouvois au contraire, vous conserver son héritage. Cette considération m'a déterminé à vivre. Je renonçai aux jeunes austeres, je quitai le silice, et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse. Et plusieurs foix j'ai cru qu'il vous mettoit en possession des titres et biens de notre maison. Mais le ciel veut aparament vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talents. J'apprens que vous avez un fils. Peutetre pourai je lui conserver les avantages dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses interets et sur les votres. Les fiefs allodiaux de notre maison ont toujours appartenu à la branche cadete, mais comme vous ne les reclamiez point on les a joint à ceux qui avoient été destines à mon entretien. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangements que vous croirez convenables. Des motifs qui tiennent au caractere du Duc Velasquez m'ont empeché de vous faire cette restitution plus tot. Adieu Seigneur Don Henrique. Il n'y a point de jour, où je n'eleve ma voix penitente, et n'apelle les benediction du ciel sur vous et sur votre heureuse epouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les souvenirs exercoient sur l'ame de Don Henrique. Et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites. Mais les soins de son epouse l'afection qu'il me portoit et plus que tout cela, la resolution générale des equations dont les géometres commençoient à s'occuper. Enfin toutes ces causes réunies, eurent l'effet de rendre à son ame du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu, lui permit aussi d'augmenter sa bibliotheque et son cabinet de physique. Il parvint même à monter un observatoire tres bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se livra à son penchant pour<sup>3</sup> la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta un seul individu, qui fut veritablement à plaindre, parce que mon pere employoit toutes les ressources de son genie, à procurer à chacun une subsistance honete. Le detail que je pourrois vous en faire vous interesseroit surement, mais je n'oublie pas que je me suis engagé à vous raconter mon histoire et je ne dois pas

---

<sup>1</sup> *Biffé* : souvenir

<sup>2</sup> *Biffé* : sa liberté

<sup>3</sup> *Surch.* : à

sortir de l'énoncé de ma proposition. Autant que je m'en rapelle la curiosité, a été ma première passion On ne voit dans les rues de Ceuta ni chevaux ni voitures, et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je le voulois. Je satisfaisois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour. J'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivant les portefaix questionnant les passants. Partout on s'amusoit de ma curiosité, partout on s'empressoit à la satisfaire mais il n'en n'étoit pas de même dans la maison paternelle

Mon pere avoit fait batir dans une cour de sa maison un pavillon séparé, où il avoit sa bibliotheque, son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'étoit interdite. Je ne m'en embarassai pas beaucoup dans les comencements, mais ensuite cette prohibition excitant ma curiosité, fut je crois un puissant aiguillon qui hata mes pas dans la carriere des sciences. La première science à laquelle je m'appliquai fut la Conchyologie. Mon pere se rendoit souvent sur les bords de la mer près d'un rocher où l'eau étoit dans les tems calmes aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs, et je devins conchyologiste. Mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, piqué par les oursins, brûlé par les orties de mer. Ces inconvénients me dégouterent de l'histoire naturelle et je m'attachai à la Physique

Mon pere avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder, ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonier à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passai presque tout mon tems chez cet apprenti mechanicien et je l'aidai dans son travail. J'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une tres essentielle, je ne savois lire ni écrire

J'avois pourtant huit ans finis, mais mon pere disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la Sarabande, il ne m'en falloit pas davantage. Nous avions à Ceuta un vieux pretre relegué pour je ne sais quelle intrigue de cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde.<sup>1</sup> et venoit souvent nous voir. Ce bon eclesiastique voyant que j'étois si fort négligé, représenta à mon pere qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner. Mon pere y consentit, Sous ce pretexte le<sup>2</sup> pere Anseleme<sup>3</sup> m'aprit à lire écrire et compter. Mes progrès furent rapides, surtout dans l'Arithmetique, où je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'ateignis ainsi ma douzieme année, et pour mon age, j'avois beaucoup de connoissances mais je me gardois bien d'en faire parade devant mon pere, ou si cela m'arrivoit, il ne manquoit pas de me lancer un regard severe et de me dire " Apprens à danser la Sarabande mon ami aprens à danser la Sarabande, et laisse la des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux. " Alors ma mere me fesoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table, et que mon pere me recomandoit encore de sacrifier aux graces. Nous vimes entrer un homme d'environ trente ans habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de réverences de suite après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouette<sup>4</sup> il heurta un domestique qui portoit la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se seroit confondu en excuses, l'étranger n'en fit point, il fit autant d'eclats de rire qu'il avoit fait de reverences<sup>5</sup>. Après quoi il nous dit en tres mauvais espagnol. Qu'il s'apelloit le marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la france pour une affaire d'honneur, et qu'il nous prioit de lui donner un asyle jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencour n'eut pas plutot terminé son compliment, que mon pere se levant avec une extreme vivacité lui dit " Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'atendois depuis longtems regardez ma maison comme la votre, et daignez seulement donner quelques soins à l'education de mon fils. S'il

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Ce bon e

<sup>2</sup> *Surch.* : mon

<sup>3</sup> *Interl.*

<sup>4</sup> *Biffé* : il portoit un

<sup>5</sup> *Biffé* : en entrant

peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des peres. ” Si Folencour eut su le sens que mon pere attachoit à ce qu’il venoit de dire, il n’en n’eut peutetre pas été tres flaté, mais il prit son compliment dans le sens le plus litteral, et en parut fort content. Il en redoubla même d’impertinence, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mere et à l’age de mon pere, qui cependant ne se lassoit pas de lui applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diné, mon pere demenda au Marquis, s’il pouvoit m’enseigner la Sarabande. Au lieu de répondre mon instituteur se prit à rire plus fort qu’il n’avoit encore fait, et lorsqu’après les plus grands eclats il fut enfin revenu à lui même. Il nous assura que depuis vingt siecles on ne dansoit plus la Sarabande, mais seulement le passepied et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instruments que les maitre de danse appellent pochete et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu’il eut fini mon pere lui dit d’un air fort serieux “ Monsieur le Marquis vous jouez la d’un instrument que peu d’hommes de qualité savent manier et vous feriez croire que vous avez été maitre de danse. Au surplus vous en seriez même plus propre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer des demain à former mon fils, et le rendre tout à fait semblable à un Seigneur de la cour de France. ”

Folencour convint que divers malheurs, l’avoient forcé à faire quelque tems l’etat de maitre de danse, mais que n’en n’étant pas moins homme de condition, il n’en seroit que plus propre à former un jeune seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois des<sup>1</sup> le lendemain ma premiere leçon de danse et de belles manieres. Mais auparavant je dois vous parler d’une<sup>2</sup> conversation que mon pere eut le même soir avec son beau pere. Je n’y avois guere pensé depuis mais dans ce moment elle me revient à l’esprit et peutetre pourra t elle vous interesser.

La curiosité me retenant ce jour la auprès de mon nouveau mentor, je ne songeai point à courir les rues, et passant auprès du cabinet de mon pere j’entendis qu’elevant la voix avec emportement, il disoit à Cadanza “ Mon cher beau pere je vous en avertis pour la derniere foix. Si vous continuez vos envoys dans l’interieur de l’Afrique je vous dénoncerai au ministre.

— Mon cher beau fils (répondit Cadanza) Si vous voulez entrer dans nos mysteres rien ne sera plus aisé. Ma mere etoit une Gomélez et le même sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza (reprit mon pere) je comande ici pour le Roi, et je n’ai que faire des Gomelez et de leur secrets. Soyez sur que des demain je rendrai compte au ministre de notre conversation.

— Et vous (dit Cadanza) soyez sur que le ministre vous defendra de lui faire à l’avenir de rapports sur ce qui nous regarde ”

Leur conversation, n’alla pas plus loin. Le secret des Gomélez m’occupa tout ce jour et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma premiere lecon de danse, qui tourna tout autrement qu’il ne l’avoit esperé, et dont l’efet fut de diriger toutes mes idées du coté des mathématiques. Mon Père voulut assister à cette premiere leçon et<sup>3</sup> ma mère<sup>4</sup> y fut aussi presente. Folencour encouragé par de tels egards, oublia tout à fait qu’il se fut donné pour un homme de qualité, et fit un asses long discours en l’honneur de la danse qu’il apella son art. Ensuite il observa que j’avois les pieds en dedans, et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et tout à fait incompatible avec la qualité d’homme d’honneur. Je tournai donc les pointes en dehors, et j’essayai de marcher suivant cette methode qui etoit rellement contraire aux loix de l’équilibre. Folencour<sup>5</sup> ne s’en contenta point. Il exigea encore que j’eusse les pointes basses. Enfin emporté par l’impatience et la malice, il me poussa par deriere. Je tombai sur le nez et me fis beaucoup de mal. Folencour ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin d’en faire il s’emporta contre moi, et dit les choses les plus désagreables, avec des expressions dont il auroit senti l’inconvenance s’il eut mieux su l’espagnol. J’etois acoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Ceuta. Les propos de Folencour

---

<sup>1</sup> *Biffé* : demain

<sup>2</sup> *Biffé* : leçon

<sup>3</sup> *Biffé* : que

<sup>4</sup> *Interl.*

<sup>5</sup> *Biffé* : ex n’en



me parurent des outrages que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui. Je pris sa pochete. Je la brisai contre terre et jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier.

Mon pere ne me gronda point, il se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une sale basse, qui etoit à une extremité de la cour et ferma la porte sur moi en me disant " Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour apprendre à danser. "

Accoutumé comme je l'étois à la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai longtems et tout en pleurant, je tournai les yeux vers une grande fenetre carrée la seule, qu'il y eut dans cette sale basse, et je me mis à en compter les vitres, qui etoient petites et quarées. Il y en avoit 26 dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rapellai les leçons du bon pere Anselme dont la science<sup>1</sup> n'alloit pas au-dela de la multiplication.

Je multipliai les caraux de la hauteur par ceux de la base, et je vis avec surprise que j'avois le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins frequents, ma douleur moins vive. Je refis mon calcul en ometant tantot une bande de vitres, tantot deux, soit de la hauteur soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'étoit qu'une addition repetée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs.

Je repetai mon operation sur les caraux de pierre dont la sale etoit pavée. Elle me reussit egalement bien. Je ne pleurois plus mon cœur palpitoit de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point sans ressentir quelque émotion.

Vers les midi ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'euil de me preter aux desirs de mon pere, et de prendre des lecons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon, et de ne plus s'embarasser de moi, parce que je me trouvois très bien dans cette sale basse. Ma mere me quita avec l'air de la surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandé. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable persuadé qu'à tout moment je fesois les plus grandes découvertes. En efet les proprietés des nombres étoient de veritables découvertes pour moi qui n'en n'avois aucune idée

Cependant je m'aperçus que j'avois faim, je rompis mon pain noir, et je vis que ma mere y avoit renfermé un poulet roti, avec un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumiere et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai un carau par la moitié. Je vis que le produit de la moitié par la moitié etoit un quart en surface. Je partageai le coté en trois, et j'eus une neuvieme ce qui m'eclaira sur la nature des fractions. Je m'en assurai encore mieux lorsque je multipliai deux et demi, par deux et demi et qu'à coté du quaré de deux j'obtins une equere dont la valeur etoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres. Je vis qu'en multipliant<sup>2</sup> un nombre par lui meme et quarant ce produit, j'obtenois le même resultat qu'en multipliant le nombre trois foix. Toutes mes belles découvertes, n'étoient point exprimées en langage Algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particuliere, qui avoit rapport aux caraux de ma fenetre et qui ne manquoit ni d'elegance ni de précision.

Enfin le dixieme jour de ma prison ma mere en m'apportant mon diner, me dit " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre Folencour a été reconnu pour un déserteur. Ton pere qui a la desertion en horreur l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientot de ta prison. " Je recus la nouvelle de ma delivrance avec une indiference qui surprit ma mere. Mon pere la suivit d'assès près. Il confirma ce qu'elle avoit dit puis il ajouta qu'il avoit ecrit à ses amis Cassini et Hadley pour leur demander les figures des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rapelloit tres bien de la maniere dont son frere entroit en pirouetant dans une chambre et c'étoit cela sur tout qu'il vouloit m'inculquer

---

<sup>1</sup> la science *surch.* : les lecons

<sup>2</sup> *Biffé* : le n

Tout en parlant mon pere apperçut un cahier qui sortoit de ma poche, et s'en empara. Il fut d'abord tres surpris de le voir charge de chiffres et de certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes operations. Sa surpris[e] augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échapa point. Mon pere suivit attentivement le fil de mes découvertes. Après quoi il me dit " Si à cette fenetre qui a vingt six caraux en tous sens, j'en ajoutois deux par en-bas, et que je voulusse lui conserver la forme quarée, combien y auroit il de caraux ajoutés ? "

Je repondis sans hesiter " Vous auriez sur le même coté, et par en-haut deux bandes de cinquante deux caraux chacune, et de plus un petit caré de quatre caraux, sur le coin qui touche aux deux bandes. "

A cette réponse mon pere eprouva une joye tres vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit " Mais si j'ajoutois à la base de la fenetre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré resultant ? "

Je reflechis un instant et puis je dis " Vous auries deux bandes aussi longues que le sont les cotés de la fenetre, et quant au caré du coin il seroit si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée. "

Ici mon pere se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit ses mains leva les yeux au ciel et dit " Oh mon Dieu vous le voyez il a deviné la loix du binome et si je le laisse faire il devinera le calcul différentiel. "

L'état ou je voyois mon pere m'effraya. Je defis sa cravate, j'apelai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit " Mon cher enfant laisse la tes calculs aprens la Sarabande mon fils aprens la sarabande. "

Il ne fut plus question de prison je fis des le même soir le tour des remparts de Ceuta. Et tout en promenant je repetois en moi meme " Il a trouvé la loi du binome, il a trouvé la loi du binome. "

Je puis dire que des lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon pere avoit juré de ne jamais permettre que je les apprisse. Mais un jour je trouvai sous mes pieds l'arithmetique universelle du Chevalier Don Isaac Newton, et je ne puis m'empêcher de croire que mon pere ne l'ait egaré presque à dessein quelquefois aussi je trouvois la bibliotheque ouverte et je ne manquois pas d'en profiter. Mais d'autres fois aussi mon pere prétendoit me former pour le monde. Il me faisoit piroueter en entrant dans une chambre, fredonoit un air fesoit semblant d'avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes et me disoit " Mon ami tu n'as pas été crée pour l'impertinence tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. "<sup>1</sup>

Quinze années se passerent sans que rien troubla, l'uniformité de notre vie, qui pourtant étoit tres variée pour mon pere et pour moi par les nouvelles connoissances dont nous nous enrichissions tous les jours. Mon pere avoit même quité avec moi son ancienne reserve. En effet il ne m'avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible pour que je ne susse que la Sarabande. Il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords à causer avec moi sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces sortes de conversations avoient toujours l'effet de ranimer mon zele et redoubler mon application.

Rien n'eut manqué à ma félicité si j'eusse conservé ma mere mais l'année passée<sup>2</sup> une maladie violente l'enleva à notre tendresse Mon pere prit alors dans sa maison une sœur de sa defunte femme, apellée Donna Antonia de Poneras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'étoit pas du même lit que ma mere. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier. Sa seconde femme mourut au bout de six<sup>3</sup> ans metant au monde une fille, qu'on apella Antonia. Celle-ci epousa dans la suite Don Gonsalve de Poneras qui mourut dans la premiere année de leur mariage

---

<sup>1</sup> *Biffé* : / Cinq ans après l'époque

<sup>2</sup> *Interl.* : l'année passée

<sup>3</sup> *Biffé* : mois

Cette jeune et jolie tante prit donc possession de l'appartement de ma mere<sup>1</sup> et du gouvernement de notre maison, dont elle s'acquitta assez bien. Elle avoit surtout beaucoup d'attentions pour moi. Elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, me demandoit si je voulois du chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étoient souvent tres désagréables, parce quelles interrompoient mes calculs. Quand par hasard Dona Antonia ne venoit pas sa femme de chambre la remplacoit. C'étoit une fille du même age que sa maitresse, et de la même humeur. Son nom étoit Marica. Cependant je n'étois pas toujours leur dupe. J'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, des que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenois mon calcul, des qu'elle étoit sortie

Un jour que je cherchois un logarythme Antonia entra ches moi, et se mit dans un fauteuil à coté de ma table. Ensuite elle se plaignit de la chaleur, ota le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine, le plia et le mit sur le dossier de son fauteuil. Jugeant à tous ces arrangements, qu'elle alloit faire une longue séance. J'arétai mon calcul, je fermai mes tables, et je me mis à faire quelques reflexions sur la nature des logarythmes et sur la peine extreme que la confection des tables avoit du couter au celebre Don Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier passa deriere ma chaise mit ses deux mains sur mes yeux et me dit. " Apresent calculez Monsieur le Géometre "

Ce propos de ma tante me parut renfermer un véritable défi. Ayant fait récemment un grand usage des tables, beaucoup de logarithmes étoient restés gravés dans ma mémoire. Je les savois comme l'on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée, de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarithme J'en trouvai trois dont les logarithmes m'étoient connus. Je les additionai de tete, puis tout à coup me débarassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre en me disant avec asses d'impolitesse. " Le sot homme qu'un Géometre. " Peutetre vouloit elle me reprocher que ma methode ne pouvoit pas s'apliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseurs que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avois fait prouvoit néamoins une grande habitude du calcul et ce n'étoit surement pas le moment de dire que je fusse un sot. Bientot après vint la suivante Marica, qui voulut me pincer et me chatouiller. Mais j'avois sur le cœur le propos de sa maitresse et je la renvoyai un peu brutalement.

Maintenant le fil de ma narration me conduit à une époque de ma vie remarquable par le nouvel employ que je commencai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un meme but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où frappé de quelque principe, il en etend les consequences et donne, comme on dit dans un Systeme. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et acheve d'acquérir ce qui lui manquoit. Il considere chaque notion sous toutes ses faces, les reunit, les classes. S'il ne reussit point à etablir son systeme, ou même à se convaincre de sa réalité, du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'étoit avant de l'avoir concu, et il en recueille quelques verités qui n'avoient pas encore été apperçues. L'instant de faire un systeme étoit donc venu pour moi, et voici l'occasion qui m'en fit naitre la premiere idée.

Un soir que je travaillois après soupé et que j'avois achevé une diferenciation tres délicate, je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise Elle me dit. " Mon cher neveu je ne puis dormir tant que je vois de la lumiere dans votre chambre et puisque votre géometrie est une si belle chose. Je veux que vous me l'apreniez. "

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit. Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premieres propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisieme lorsque, ma tante m'arrachant mon ardoise me dit " Mon nigaud de neveu. La géométrie ne vous a t elle pas appris comment on fait les enfants ? "

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y reflechissant je crus comprendre que peutetre elle me demandoit une expression générale qui répondit à tous les modes de reproduction employés par la nature depuis le cedre jusqu'au Lichen, et depuis la baleine jusqu'aux animalcules

---

<sup>1</sup> Biffé : don

microscopiques. Je me rapellai en même tems des reflexions que j'avois faites, sur le plus ou le moins<sup>1</sup> c'est a dire les nombre des idées de chaque animal, dont j'avois trouvé la premiere cause en remontant à la génération gestation, education<sup>2</sup> Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particuliere, qui eut désigné pour tout le regne animal, les actions du même genre mais de valeurs superieures. Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir le lieu géométrique de nos idées et de l'action qui en resultoit. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au systeme entier de la nature. Sufoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts et j'en fis trois foix le tour sans trop savoir ce que je fesois.

Enfin ma tête se calmoit, et le jour qui commençoit à poindre, me donna l'idée de metre par escrit quelques uns de mes principes. Je tirai donc mes tablettes et tout en écrivant je pris ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arriva qu'au lieu de prendre à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche, et j'entrai dans le fossé par une poterne. J'étois pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela, je pris par un talus qui servoit à passer les canons en cas de sortie, et je me trouvai sur le glacis

Croyant toujours aller ches moi et toujours, grifonant sur mes tablettes. Je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible. J'avois beau courir je n'arrivois pas ayant pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelque tems je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langue qui est generalement entendue à Ceuta. Je leur dis qui j'étois et les assurai que s'ils me ramenoient à mon pere, ils recevroient de lui une rancon honete.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flateur pour les oreilles Arabes. Les Nomades qui m'entouroient se tournerent vers leur chef, d'un air de complaisance, et paroissoient attendre de lui une réponse qui devoit leur être lucrative. Le Scheïk caressa longtems sa barbe d'un air pensif et serieux puis il me dit. “ Ecoute jeune Nazaréen. Nous connoissons ton pere qui est un homme craignant Dieu. Nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton pere, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand. Il donne la raison, il l'ote à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante de [la] puissance divine et du néan de la sagesse humaine Les Insensés ignorants le bien et le mal sont comme les types de l'ancien etat d'inocence. Ils ont<sup>3</sup> un premier degré de sainteté. Nous leur donnons le nom de Marabout tout comme aux Saints. Cela est dans les principes de notre religion. Nous croirions donc pecher si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol et nous nous retirerons aussitot. ”

Je vous avoue que le discours du Scheïk me plongea dans la plus extreme consternation. “ Eh quoi (me dis je en moi meme) Sur les traces de Loke et de Newton je serois parvenu aux dernieres limites de l'intelligence humaine Apuyant les principes de l'un des calculs de l'autre. J'aurai assure quelques uns de mes pas dans les abymes de la metaphysique. Et que m'en revient il ? d'etre mis au nombre des fous, de passer pour un etre dégradé qui n'appartient plus à l'espece humaine. Perisse le calcul diferentiel et toutes les integrations où j'avois attaché ma gloire ” En disant ces mots je pris mes tablettes et les brisai en petits morceaux. Ensuite continuant ma plainte je dis “ Oh mon pere vous aviez bien raison de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginées depuis. ” Puis par un mouvement involontaire, je me mis à repeter quelques pas de la Sarabande comme fesoit mon pere lorsqu'il se rapelloit ses malheurs.

Les Arabes qui m'avoient vu écrire sur mes tablettes, avec beaucoup d'aplication, ensuite les briser et danser, dirent avec l'accent de la pitié “ *Hamdullah Allahkerim* Dieu est grand louange à Dieu. ” Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

---

<sup>1</sup> *Biffé* : d'

<sup>2</sup> *Biffé* : Et ce plus ou ce moins me prouvant

<sup>3</sup> *Biffé* : et

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, il parut affecté ou distrait<sup>1</sup> Voyant qu'il avoit de la peine à retrouver le fil de son discours nous le priames d'en remettre la suite au lendemain.

## JOURNÉE 48.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Nous demandames à Velasquez la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ.

Je vous ai dit comment en portant mes reflexions, sur l'ordre qui regne dans cet univers j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme en un foyer et se formerent en Systeme. Enfin je vous ai dit comment ayant appris que je passois pour un fou, j'étois tombé d'une extreme exaltation d'esprit dans un profond découragement. Je vous l'avourai cet état d'abattement fut long et douloureux. Je n'osois lever les yeux sur personne.<sup>2</sup> Les hommes me parurent ligüés pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causerent un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus une ardoise. Je ne calculois plus. Les fibres de mon cerveau s'étoient détendues. Je ne pensois plus.

Mon pere s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems, enfin je lui rapportai le discours du chef Arabe, et je lui avouai la peine que j'éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon pere laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent de larmes. Après un long silence, il tourna sur moi des regards pleins de compassion et me dit " Oh mon fils tu passes donc pour être fou, et moi je l'ai été reellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour blanche ne sont point les causes premières de nos peines. Notre mal vient de plus loin. La nature est tellement féconde et variée dans ses moyens, qu'on la voit emfreindre ses loix<sup>3</sup> les plus constantes. Elle a fait de l'interet personel, le mobile général des actions humaines. Mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarement conformés, chez qui l'Egoïsme est à peine perceptible parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux mêmes. Les uns se passionent pour les sciences d'autres pour le bien public. Ils aiment les découvertes des autres comme s'ils les eussent faites, et les institutions salutaires à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux influe sur toute leur destinée. Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arreter.

Chez presque tous les hommes l'action du moi, n'est jamais suspendue. Vous retrouvez leur *moi* dans le conseil qu'ils vous donnent dans les services qu'ils vous rendent dans les liaisons qu'ils recherchent, dans les amitiés qu'ils forment. Passionés pour leur interet le plus éloigné<sup>4</sup> indifferant sur tout le reste. Et lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un homme indifferant pour son interet. Ils ne le peuvent comprendre ils lui soupçonnent des motifs cachés, de l'affectation de la folie. Ils le rejettent de leur sein, ils l'avilissent ils le releguent sur un rocher de l'Afrique.

Oh mon fils tous deux nous appartenons à cette race proscrire. Mais nous avons aussi nos plaisirs et je dois te les faire connoître. J'ai tout tenté pour faire de toi un fat et un sot le ciel n'a point couronné

---

<sup>1</sup> *Biffé* : et

<sup>2</sup> *Biffé* : Mes

<sup>3</sup> *Surch.* : regles

<sup>4</sup> le plus éloigné *surch.* : personel

mes efforts, et te voila avec une ame sensible et un esprit éclairé. Il faut donc que je t'apprenne que nous avons aussi nos jouissances. Elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures.

Quelle n'a point été ma satisfaction interieure lorsque j'ai vu Don Isaac Newton approuver un de mes écrits anonymes et desirer en connoître l'auteur. Je ne me nommai point mais encouragé à de nouveaux efforts, j'enrichis mon intelligence d'une foule de pensées nouvelles. J'en etois rempli je ne les pouvois contenir. Je sortois pour les reveler aux rochers de Ceuta. Je le confiois à la nature je les ofrois en tribut à mon createur. Le souvenir de ce que j'avois souffert mesloit à ces sentiments exaltés des soupirs et des larmes qui avoient aussi leurs délices. Elles me rapelloient qu'il etoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir. Je m'unissois en idée aux vues de la providence aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain mon esprit, ma personne, ma destinée, ne se presentoient point à moi sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble.

Ainsi s'est ecoulé l'age des passions ensuite j'ai retrouvé le *moi*. Les soins assidus de ta mere m'avertissoient cent foix le jour que j'etois moi l'unique objet de sa tendresse. Mon ame repliée en elle même s'ouvrit au sentiment de la reconnoissance aux epanchements de l'intimité. Les petits evenements de ton enfance m'ont ensuite entretenu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui ta mere ne vit plus que dans mon cœur, et mon esprit afoibli par les ans ne peut plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain. Mais je vois avec plaisir ce tresor s'accroître tous les jours. Je [me] plais à suivre cet accroissement l'interet que j'y prens me fait oublier mes infirmités, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence.

Tu vois donc mon fils que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu etois devenu un sot comme je l'ai toujours désiré, tu n'aurois pas echappé aux peines de la vie. Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parlé de mon frere d'une maniere, qui m'a donné plus de compassion que d'envie. Le Duc (m'a t il dit) connoit la cour, et facilement il en démele l'intrigue. Mais lorsqu'il veut s'élever à l'ambition il ne tarde pas à se repentir d'avoir pris un vol trop haut. Il a été ambassadeur et representoit son maitre avec toute la dignité possible, mais à la premiere affaire epineuse on fut forcé de le rapeller. Vous savez qu'une foix il a été nommé au ministere, et il remplissoit les places vacantes tout comme un autre mais quelques soins que les premiers comis missent à lui epargner le travail, son inaplication etoit plus grande encore et il fut obligé de rendre le portefeuille.

Il n'a maintenant aucun credit mais il a l'art de faire naitre des occasions peu importantes qui le rapprochent du monarque et lui donnent l'air de la faveur. Au reste l'ennui le tue, il a tout tenté pour lui echaper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'ecrase. Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui même et de sa personne. Mais cet excesif egoïsme l'a rendu si sensible aux moindres contrariétés que l'existence même en est devenue un tourment. Cependant des maladies frequentes l'ont averti que *ce lui même* objet unique de tant de soins pouroit lui echaper un jour et cette idée empoisonne toutes ses jouissances

Voila apeuprès ce [que] m'a dit Alvarez. J'en conclus que dans mon obscurité j'ai peutetre été plus heureux, que mon frere au milieu des biens et des honeurs dont il m'a privé. Quant à toi mon fils les habitants de Ceuta t'ont cru un peu fou. C'est un effet de leur simplicité. Mais un jour si tu te lances dans le monde tu ne manqueras pas d'eprouver l'injustice et c'est contre elle, qu'il faut te premunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer l'insulte à l'insulte. La calomnie à la calomnie, et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les oprobres, n'est pas fait pour les gens de notre espece. Lors donc que tu te verras accablé, retire toi, replie toi sur toi même. Nouris ton ame de sa propre substance et tu connoitras le bonheur ”

Ce discours de mon pere fit sur moi la plus profonde impression. Je repris courage et me remis à mon Systeme. Alors aussi je comencai à devenir véritablement distrait. Il etoit rare que j'entendisse ce qu'on me disoit, à l'exception des derniers mots, qui se gravoient dans ma mémoire, et j'y répondois une ou deux heures après qu'on m'avoit parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans savoir ou j'allois et j'aurois eu besoin d'un guide comme les aveugles. Ces distractions ne durerent cependant qu'autant de tems qu'il m'en a falu pour metre mon systeme dans un certain ordre et je puis dire que j'en suis aujourd'hui apeuprès corrigé.

“ Il m'avoit paru (dit Rébecca) vous voir quelquefois des distractions, mais puisque vous m'apprenez

que vous êtes corrigé permettez moi de vous en faire mon compliment.

— Je le recois avec plaisir (dit Velasquez) car mon Systeme n'eut pas été plus tot achevé qu'un evenement inattendu a produit dans ma destinée un changement tel, que maintenant il me sera difficile, je ne dis pas de faire un systeme, mais hélas peutetre ne me sera t il pas permis de donner dix à douze heures de suite à un calcul. Enfin Messieurs le ciel veut que je sois duc de Velasquez, Grand d'Espagne et maitre d'une fortune considérable

— Comment, Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous nous dites ceci comme un hors d'œuvre dans votre rélation. Je crois que bien des gens à votre place auroient commencé par la.

— J'avoue (dit Velasquez) qu'un pareil coéfficient [*sic*], mais je n'ai pas cru devoir l'indiquer avant d'y etre conduit par l'ordre Chronologique. Voici donc ce qui me reste à vous dire. ”

Il y a environs quatre semaines que Diegue Alvarez, fils de l'autre Alvarez, est venu à Ceuta pour remettre à mon pere, une lettre de la Duchesse Blanche. Cette lettre etoit ainsi concue.

Seigneur Don Henrique

Ces lignes sont pour vous anoncer que Dieu va peutetre bientot apeller à lui votre frere le Duc Velasquez

La constitution particuliere de notre majorat ne permet point que vous heritez d'un frere cadet et la grandesse doit passer à votre fils. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante ans de penitence en lui restituant les biens que mon imprudence vous avoit oté. Ce que je ne puis vous rendre. C'est la gloire où vos talents vous auroient conduit Mais nous sommes tous les deux aux portes de la gloire eternelle, Et celle du monde ne peut plus nous toucher. Pardonnez une derniere foix à la coupable Blanche. Et envoyez nous le fils que le ciel vous a donné.<sup>1</sup> Depuis deux mois je suis la garde-malade du Duc Il desire connoitre son heritier

Blanche de Velasquez

Je puis dire que cette lettre répandit la joye dans Ceuta, tant on me vouloit de bien mais j'etois loin de partager l'allegresse publique. Ceuta étoit un monde pour moi je n'en sortois que pour me perdre dans les abstractions. Ou si je jetois les yeux au-dela des remparts, dans la vaste contrée des mores. C'etoit comme si j'eusse considéré quelque paysage Ne pouvant m'y promener la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux Eh qu'alloi je faire hors de Ceuta. Cette ville n'avoit aucun mur où je n'eusse<sup>2</sup> charboné quelqu'equation, aucun reposoir qui ne me rapella quelque méditation dont le resultat avoit satisfait mon esprit. J'etois à la verité quelquefois vexé par ma tante Antonia, et par sa servante Marica, mais qu'etoient leurs legeres interruptions, auprès des distractions, aux quelles j'allois être condamné. Point de longues méditations et point de calculs. Point de calcul et point de bonheur. Voila comme je resonois cependant il falut partir.

Mon pere m'accompagna jusqu'au port. Il joignit ses mains sur ma tete, pour me benir puis il me dit. “ Oh mon fils tu vas voir Blanche. Elle n'est plus cette beauté ravissante qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton pere. Tu verras des traits efacés par l'age, alterés par la pénitence. Mais pourquoi pleura t'elle si longtems, une faute que son pere lui avoit pardonnée ? Quant à moi je n'eus jamais de ressentiment contre elle. Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux. J'ai fait pendant quarante ans dans ces rochers le bien de quelques bonnes gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus et tous la bénissent. ” Mon pere ne put en dire davantage. Il se sentoit sufoqué par les sanglots. Tous les habitants de Ceuta asisterent à mon départ, on pouvoit lire dans leurs yeux le chagrin de me perdre, melé à la joye que leur causoit le changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algésiras, d'ou je me rendis à Cordoue, pour coucher ensuite à Anduhar, l'hote d'Anduhar me conta je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain d'assez bonne heure. J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivoit. Frappé de l'idée que je n'aurois pas à Madrid le

---

<sup>1</sup> *Biffé* : Le Duc

<sup>2</sup> *Biffé* : crayonné quelque

tems de travailler. Je tirai mes tablettes et me mis à<sup>1</sup> effectuer quelques calculs, qui n'étoient qu'indiqués dans mon Systeme. Je montois une mule dont le pas egal et lent favorisoit ce genre d'occupation. Je ne sais combien de tems j'employai de cette maniere, mais tout à coup ma mule s'arreta. Je me vis au pied d'un gibet garni de deux<sup>2</sup> pendus dont les figures sembloient grimacer, ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jetai les yeux autour de moi et je ne vis point mes gens. Je les appellai à grands cris. Ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui etoit devant moi. A la nuit tombante j'arrivai à une auberge vaste et bien batie mais abandonnée et déserte.

Je mis ma mule à l'écurie, et je montai dans une chambre, où je trouvai le reste d'un souper, à savoir un paté de perdrix, du pain et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avois pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur ce paté qui d'ailleurs n'avoit pas de maitre. J'étois aussi fort alteré, et je bus peutetre avec trop de précipitation car le vin d'Alicante me porta à la tete, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avoit dans la chambre un lit asses propre. Je me deshabillai, me couchai et m'endormis. Mais ensuite je ne sais quoi m'éveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonna minuit. J'imaginai qu'il y avoit quelque couvent dans les environs et je me proposai d'y aller le lendemain

Bientot après j'entendis du bruit dans la cour. Je crus que mes gens etoient arrivés. Mais quelle fut ma surprise en voyant entrer ma tante Antonia avec sa suivante Marica. Celle ci portoit une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avoit un cahier à la main. “ Mon cher neveu (me dit elle) votre pere<sup>3</sup> nous envoie pour vous remettre ce papier qu'il dit important ”

Je pris le papier et je lus sur l'enveloppe *Démonstration de la quadrature du cercle* — Je savois que mon pere ne s'étoit jamais occupé de ce probleme oiseux. J'ouvris le cahier. Je trouvai que le probleme considéré de la maniere la plus générale comprenoit toute la famille des courbes dont l'équation est *y exposant m, Egal deux a, x moins x exposant m* Ceci étoit assés dans la maniere de mon pere, et je ne doutai pas que lors meme que la quadrature ne seroit pas démontrée

---

<sup>1</sup> *Biffé* : à chiffrer

<sup>2</sup> *Biffé* : figures d

<sup>3</sup> *Interl.* : votre pere



Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

### Texte

Cinquième décaméron. **[5 MP]**

### Description

Copie avec corrections autographes, propriété de la famille Potocki.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

### Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 18 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 49.

## CINQUIEME DÉCAMERON<sup>1</sup>

### QUARANTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Je m'éveillai de bonne heure et quitai ma tente pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sorti dans la même intention. Nous nous dirigeames vers le grand chemin pour voir s'il ne venoit pas des voyageurs, et lorsque nous fumes, sur un ravin encaissé entre des rochers, nous primes la résolution de nous assoir.

Bientôt nous aperçumes une caravane, qui entrant dans le défilé, passoit à une cinquantaine de pieds au dessous des rochers où nous étions. Plus cette troupe s'aprochoit de nous et plus elle excitoit nôtre soupire [*sic*]. La marche étoit ouverte par quatre Americains. Ils n'avoient pour tout vetement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs<sup>2</sup> chapeaux de paille avoient des hautes plumes de toutes couleurs, et ils etoient armés de longs fusils.

Ensuite venoit un troupeau de Vigognes, dont chacune etoit montée par un signe [*sic*]. Puis venoit une troupe de Nègres bien montés, et bien armés. Ensuite venoient deux vieux seigneurs, montés sur des beaux andalous, sur leurs manteaux de velours bleu etoient brodées des croix de Calatrava. Ensuite venoit un Palanquin chinois porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit dans le Palanquin une jeune dame richement vetue à l'Espagnole et un jeune homme caracoloit d'un air galant près de ses portieres.

Ensuite venoit une litiere où se voyoit un homme assez jeune, qui tenoit un cahier à la main et y fixoit ses regards avec une attention extraordinaire. Près de lui un moine de saint Dominique monté sur une mule recitoit des prieres et quelque foix aspergeoit d'eau benite la litiere et celui qui y étoit

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes les nuances depuis le noir d'ébene jusqu'au brun olive, car il n'y en n'avoit pas de plus beau [*sic*].

Tant que la troupe défiloit nous ne pensames point à demander qui ce pouvoit être ? mais lorsque le dernier fut passé Rébecca dit " en verité nous aurions bien dû demander qui c'est ? "

Comme Rébecca faisoit cette reflexion j'aperçus un homme de la troupe qui étoit resté en ariere. Je me hazardai à descendre à travers les rochers et je courus à près le traineur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très efrayé " Seigneur Voleur, vôtre grace voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or et qui n'a pas un sou. " Je lui répondis que je n'étois pas un voleur et que je voulois seulement savoir les noms des illustres seigneurs qui venoient de passer.

" Si ce n'est que cela /:dit l'américain en se relevant avec fierté:/ je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous découvrirons plus aisement toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord vôtre Seigneurie voit ces hommes singulierement vétus qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito chargés du soin de ces belles vigognes,

---

<sup>1</sup> Cette copie de 106 p. avec corrections aut. est composée de 9 cahiers de 6 f., à l'exception du septième qui ne compte que 4 f., et d'un carton (p. 105-106). Tranches dorées. La garde a été déchirée.

Le filigrane du carton est : H III

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801. Puis à la plume : " 6<sup>e</sup> Cahier le même que dans le 5<sup>e</sup> "

Au crayon : " 41. journée-48. journée. VI. N. 53. " Manuscrit trouvé à Saragosse " VI. "

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

<sup>2</sup> *Biffé* : têtes etoient

que mon maître comte offrira à sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes. Les nègres sont tous Esclaves ou plutôt ils ont été les esclaves de mon maître. Car la terre d'Espagne ne souffre pas plus l'esclavage que l'herésie. Et du moment où ils ont touché cette terre sacrée ils ont été aussi libre que vous et moi. Ce vieux Seigneur que vous voyez à droite est le comte de Penna Velez propre neveu du fameux Vice Roi de ce Nom, et grand de la première classe. Cet autre vieux Seigneur est Don Alonzo Marquis de Torres Rovellas, fils d'un Marquis de Torres, et devenu l'époux de l'héritière des Rovellas. Ces deux seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la plus intime qui va le devenir encore davantage par le mariage du jeune Penna Velez avec la fille unique de Torres Rovellas. Vous voyez ici ce couple charmant. Le jeune époux monté sur ce piafeur superbe, et la promise dans ce palanquin doré qui est un présent que le roi de Bornéo a fait autrefois au feu Vice Roi de Penna Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litière et qui a les yeux fixés sur un cahier est selon M<sup>r</sup> de Penna Velez un Géomètre, selon notre aumônier un Possédé, et d'à près mon faible jugement, c'est un original, en un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du Gibet de Zoto comme d'un lieu où tous les diables se donnoient rendez-vous qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre, que nous nous trouvâmes à la vue du Gibet maudit. Le jeune Comte de Penna Velez observa que les pendus étoient décrochés et eut la curiosité d'aller voir [s']ils étoient dans l'intérieur du Gibet. Je le suivis. Nous trouvâmes les deux corps étendus et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau je lui en jettai au visage nous le soulevâmes, il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous il tira un cahier de sa poche et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'appuyant sur nos bras. Lorsque nous eûmes joints la caravane, l'aumônier moine des Indes, ayant jeté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoire et que l'homme étoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser et dans le premier le brûler. Le jeune Comte prétendoit que les caractères du cahier étoient ceux d'une science qu'il appelle Al al algèbre. On mit l'inconnu dans une litière où il s'est remis à étudier son cahier, mais notre aumônier qui ne veut pas en avoir le démenti le suit sur sa mule l'exorcise et l'asperge d'eau bénite

Voilà tout ce que je puis vous dire de cet original. Le gentilhomme qui suit la litière est Don Alvar Massagordo premier cuisinier ou plutôt maître d'hôtel du Comte. Près de lui vous voyez Lemado le pâtissier et Lecho le confiseur

— Ah monsieur /:je lui dis:/ c'est déjà plus que je n'en veux savoir

— Enfin /:ajouta-t-il:/ celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir, est Don Gonsalve de Hiero-Songre Gentilhomme Péruvien, issu de Pizarre et des Almagres et l'héritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société à qui je fis part de ce que j'avois appris. Nous retournâmes tous au camp et nous dîmes au chef Boémien que nous avions vu son petit Lonzeto et la fille de cette jeune Elvire dont il avoit pris la place auprès du vice Roi. Il répondit que depuis longtemps leur projet étoit de quitter l'Amérique, qu'ils avoient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils en étoient parti la semaine dernière et qu'ils avoient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir assez près de la potence des Frères Zoto, où ils avoient trouvé un jeune homme couché entre les deux pendus. Puis se tournant vers moi il me dit : “ Seigneur Capitaine, ce jeune est un peu de vos parents.

— Il faudroit /:dit Rébecca:/ arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé, reprit le Boémien, et pendant qu'ils dîneront je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. ”

Cette manière de retenir les étrangers me parut singulière. J'allois en dire mon sentiment, mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le Camp. Pour cette fois on ne se transporta qu'à quelque portée de fusil en un lieu, où le rocher sembloit s'être fendu à la suite d'un tremblement de terre. On y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

Vers le soir j'allai dans celle du chef et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizares y étoit avec deux domestiques étrangers et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les vigognes. Le chef Boémien l'écoutoit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le seigneur Hierro Sangré, qui se mit à crier encore plus fort, et n'épargna pas les épithètes de Fripon, bandit et autres pareilles. Alors le

chef se mit à siffler sur un ton très perçant. La tente se remplit peu à peu des Boémiens armés, dont l'aparation [sic] successive faisoit baisser d'autant le ton hautin du Péruvien qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit entendre ce qu'il disoit. Lorsque le chef le vit ainsi calmé, il lui tendit la main d'un air riant et lui dit " Pardonnez brave Péruvien. Les aparences sont contre moi, et vous aviez quelques raisons de vous facher. Mais allez chez le Marquis de Torres Rovellas. Demandez lui s'il se rapelle une Dame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé par pure complaisance à devenir Vice Reine du Mexique à la place de Mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rapelle qu'il viens [sic] nous trouver ici. "

Don Golsave [sic] Hiero Sangre parut charmé qu'une scene dont il craignoit les suites se fut aussi heureusement terminée il promit de s'aquiter de sa promission [sic]

Lorsqu'il nous eu quité, le Chef me dit " Ce Marquis de Torres Rovellas avoit autrefois un gout prodigieux pour les romans il faut<sup>1</sup> le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. " Nous entrames dans la fente du rocher ombragée d'épaix buissons et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature diférente de tout ce que j'avois vu jusqu'alors. Un lac d'une eau verte et sombre, mais diaphane jusqu'au fond de ses abimes étoit entouré des rochers à pic, interrompus et séparés par des greves riantes, couvertes des arbustes fleuris, plantés avec art bien que sans<sup>2</sup> symetrie. Dans le coté opposé au midi on voyoit des palmiers des Nopals. Vis à vis c'étoient les arbres des<sup>3</sup> climats plus tempérés<sup>4</sup> Partout où le rocher se baignoit dans l'onde, un chemin creusé dans la pierre, fesoit communiquer d'une grève à l'autre. Des grottes recevoient les eaux du lac. Ornées comme celles de Calypso, c'étoient autant de retraites où l'on pouvoit jouir de la fraicheur, et même se baigner. Un silence absolu anonçoit que ces lieux etoient ignorés des humains.

" Voici /:me dit le chef:/ une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie les plus heureuses peut être — Mais les deux Américains vont venir un abrit agréable [sic] où nous puissions atendre leur arrivée. " Nous entrames dans une des plus belles grottes où nous fumes joints par Rébecca et par son frère et bientôt nous vimes arriver les deux vieillards

" Est-il possible /:dit l'un d'eux:/ qu'à près un si long cours d'années je retrouve l'homme qui dans son enfance m'a rendu un aussi grand service. J'ai souvant fait prendre des informations sur votre compte, mais en vain on ne m'a jamais fait parvenir en Amérique de nouvelles satisfaisantes.

— Elles ne pouvoient pas l'être (dit le Bohemien) car souvent on n'auroit été embarrassé a me trouver<sup>5</sup> Mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l'honneur de passer quelques jours dans ces retraites. Vous y jouirez d'un répos que les fatigues du voyage ont du vous rendre necessaire.

— Mais /:dit le Marquis:/ ce sont des lieux enchantés

— Ils en ont la réputation /:répondit le chef:/ sous la domination des Arabes on apelloit ce lieu Afrit-Hamami ou le bain des demons aujourd'hui on l'apelle L'Afrita. Les habitans de la Siera Morena n'osent en aprocher et s'entretiennent les soirs des choses étranges qui s'y passent. Je ne veux pas<sup>6</sup> les trop détromper et je vous demande<sup>7</sup> que la plus grande partie de vôtre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j'ai placé<sup>8</sup> mon camp

— Mon ancien ami /:dit le Marquis:/ je vous demande une exception en faveur de ma fille, et de mon gendre futur et encore en faveur d'un original, que nous avons trouvé sous le gibet dos hermanos, mon aumonier pretend qu'il est possédé, et le bain des demons ne pourra que lui faire du bien. " Le

---

<sup>1</sup> pour les romans il faut *surch. aut.* : il faut

<sup>2</sup> *Biffé* : mystere

<sup>3</sup> *Surch. aut.* : de notre

<sup>4</sup> *Interl. aut.* : Dans le coté [...]

<sup>5</sup> Elles ne pouvoient pas [...] *surch. aut.* : Elles ne pouvoient pas l'être /:dit le Boemien:/ j'ai subi tant de metamorphoses, ma vie s'est passée sous tant de formes diférentes qu'il eut été dificile de me prendre sur le fait.

<sup>6</sup> *Interl. aut.*

<sup>7</sup> *Surch. aut.* : prie

<sup>8</sup> *Surch. aut.* : je placai

chef Boemien ordonna qu'on alla chercher ses trois personnes avec un petit nombre des serviteurs.

Le jeune Comte de Penna Valez, vint avec sa future et l'inconnu les suivit de près son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d'un air surpris ramassa une pierre l'examina et dit " ceci est fusible au simple feu de nos verreries et sans addition. Nous sommes ici dans le cratere d'un ancien volcan. Le talus interieur de ce cone renversé nous fournit les moyens de connoitre sa profondeur, et par conséquent de calculer la force expansive qui la creusé. Ce sujet vaut bien qu'on le médite. " Après avoir ainsi parlé l'inconnu tira des tablettes de sa poche et comença un calcul. On aprocha une collation composée de fruit de limonade et de confitures seches. L'inconnu n'y prit d'abord aucune part ensuite imaginant qu'il tenoit une plume au lieu d'un crayon, il la trempa dans le verre de limonade qu'il prenoit pour un encrier. On le laissa faire lorsqu'il eut terminé son calcul il remit les tablettes dans sa poche et dit " Mon père avoit sur les volcans une opinion tres juste. Selon lui la force expansive qui se developpe au foyer d'un volcan est très superieure à tout ce que nous pouvons atribuer, soit à la vapeur de l'eau, soit à la combustion du salpêtre. Et il en concluoit que l'on arriveroit quelques jours à la connoissance de fluides dont les efets expliqueroient une grande partie des phenomenes de la nature

— Vous croyez donc /:dit Rébeca:/ que ce lac a été creusé par un volcan.

— Oui Madame /:répondit l'inconnu:/ la nature de la pierre le prouve, et la forme de lac l'indique assez. À la maniere dont je distingue les objets à la rive oposée je suppose que le diametre doit être d'environ trois cent toises et l'inclinaison général du cone interieure étant de 70 degrés plus ou moins, nous jugeons que le foyer a pu être à 413 toises, de profondeur ce qui donneroit un déplacement de neuf milion, 734 mille, 455. toises cubes de matiere. Et comme je vous l'ai dit, les forces qui sont au pouvoir de l'homme en quelque quantité qu'on les accumulat, ne produiroient pas un pareil efet. "

Rebeca repondit comme une personne qui auroit parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la societé n'étant point composée de savant la conversation ne tarda pas à devenir plus familiere, et le Boemien s'adressant au Marquis de Torres lui dit " Seigneur lorsque je vous ai connu, vous ne respiriez que la tendresse et vous etiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire n'a du être qu'une suite des plus delicieuses jouissances. Vous avez respire les parfums de la vie sans en connoître les épines

— Pas tout à fait /:dit le Marquis:/ Il est vrai que la tendresse a pris peut être une trop grande partie de mon tems. Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honete homme. Je confesse cette foiblesse sans honte. Et puisque nous sommes dans un lieu très propre, aux récits romanesques, je vous ferai si vous le voulez l'histoire de ma vie " Toute la societé aplaudit à cette proposition et le narrateur comença en ces termes.

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Lorsque vous etes entré aux Théatins nous logions comme vous le savez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mere alloit quelque fois voir la jeune Elvire, mais elle ne m'y menoit point. Elvire etoit entrée au couvent, faignant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous etions donc en proye, à tous les maux de l'absence que nous adoucissions par une correspondance dont ma mere vouloit bien etre le mercure, ce qu'elle ne faisoit pourtant, qu'en rechignant un peu. Car elle pretendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire, qu'à près la dispense obtenue. Mais en dépit de ce scrupule elle portoit les lettres et les reponses. Quant aux richesses d'Elvire on se gardoit bien d'y toucher elle devoit entrer en religion et dès lors tous ses biens retournoient aux collateraux de Rovellas.

Vôtre tante parla à ma mere de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mere temoigna à vôtre tante une vive reconnoissance. Elle écrivit au pere Santez qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de

reprendre, il vint lui même à Burgos, avec un consultant de la nonciature qui portoit un nom supposé à cause du mystere qu'on vouloit metre à cette négociation.

Il fut décidé qu'Elvire restroit encore six mois au noviciat qu'ensuit sa vocation etant tout à fait passée, elle seroit sur le pied d'une pensionnaire de la plus haute distinction, ayant un service interieur, c'est à dire des femmes cloitrées avec elle. Et une maison montée au-déhors, comme si elle l'habitoit. Ma mere y demouroit avec quelques hommes de loi chargés des details de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur et le Consultant nous y devoit suivre, ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune, pour solliciter une dispense et deux ans se passerent avant que je partisse — Quelques [*sic*] années je voyois tous les jours Elvire au parloire et je passois le reste de la journée à lui écrire, ou bien à lire des Romans, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire lisoit les memes ouvrages et repondoit sur le meme ton. Il y avoit dans cette correspondance très peu du notre. Nos expressions étoient d'emprunt, mais notre tendresse étoit bien réelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre un gout très vif. L'obstacle insurmontable d'une grille toujours interposée entre nous, irritoit nos désirs nôtre sang s'aluma de toute l'efervescence du jeune âge, et le desordre de nos sens completa celui qui régnoit déjà dans nos têtes.

Il falut partir, le moment des adieux fut cruel, nôtre peine<sup>1</sup> ne fut aprise ni feinte<sup>2</sup>. On craignit pour les jours d'Elvire. Ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon Mentor, qui n'étoit point un pédant tiré de la poussiere des colleges, mais un officier retiré, qui même avoit passé plusieurs années à la cour. Il s'appelloit Don Diegue Santez, et il étoit assez proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde employoit des moyens détournés, pour ramener mon esprit au vrai, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arivames à Rome et nôtre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi Auditeur de Rote personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'énormes diamants, qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il étoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret et que nous fussions peu répandus dans le grand monde “Cependant /:ajouta-t-il:/ vous ferez bien de venir souvent chez moi, l'interet que l'on me véra prendre à vous fixera l'attention et le peu qu'on vous véra ailleurs montrera de vôtre part une retenue dont l'efet vous sera favorable, je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré college. ”

Nous suivimes le conseil de Ricardi. Je passais mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'auditeur dans une villa, qu'il avoit proche de celle des Barberins. La Marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle étoit veuve et demouroit chez Ricardi parce qu'elle n'avoit pas de parents plus proches ; du moin on le disoit ainsi. Mais au fond l'on n'en savoit rien, car Ricardi étoit Génois, et le pretendu Marquis Paduli étoit mort à un service étranger.

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, beaucoup d'amabilité, et une politesse générale mellée de reserve et de dignité. Cependant je croyois lui voir pour moi, une preference ou même un penchant qui se trahissoit à tout instant, mais par des traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secretes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit<sup>3</sup> répondre.

Cependant je recherchai la conversation de la Marquise et je la metois volontiers, sur mon sujet favori. C'est à dire, sur l'amour et sur les diferentes manieres d'aimer, sur la diference à faire entre la tendresse et la passion, entre la fidelité, et la constance. Mais en traitant cette grave matiere, avec la belle Italiene, l'idée ne me venoit pas, que je pusse jamais être infidele à Elvire, et mes lettres portoiert pour Burgos aussi brulantes que par le passé.

Un jour je fus à la villa, sans mon Mentor. Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins. J'entraï dans une grote et j'y trouvai le Paduli plongé [*sic*] dans une reverie profonde, dont elle

---

<sup>1</sup> *Surch. aut.* : douleur

<sup>2</sup> *Biffé* : et tenoit du délire

<sup>3</sup> *Biffé* : pas

fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant paroître m'auroit presque fait soupçonner que j'avois été le sujet de sa reverie. Elle eut même l'air effrayé d'une personne qui veut échapper à quelque danger. Elle se remit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie. " Lei a girato questa matina — Avez vous promenez ce matin ? " Je lui repo[n]dis que j'avois été au Corso, où j'avois vu beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la Marquise Lepris

" Ne connoissez vous pas de femme plus belle — me dit la Paduli

— Pardonnez moi /:lui répondis-je:/ je connois en Espagne une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté "

Cette réponse parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa reverie baissa ses belles paupières et fixa sur la terre des regards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire j'entamai encore une conversation dont la tendresse étoit un sujet, alors elle leva sur moi des yeux languissantes et me dit " Ces sentiments que vous savez si bien peindre les avez vous éprouvés ?

— Ah ! sans doute /:lui repondis-je:/ et mille fois plus vifs encore et mille [fois] plus tendre et pour la même demoiselle dont la beauté est si supérieure. "

A peine eus-je prononcé ces mots qu'une mortelle paleur couvrit le visage de la Paduli, elle tomba toute étendue à terre ni plus, ni moins que s'il [*sic*] elle étoit morte. Je n'avois jamais vu des femme dans cett[e] état et je ne savois absolument que faire de celle ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin je courus à elles et leur dis de secourir leur maitresse

Ensuite je quittai le jardin réfléchissant à ce qui venoit d'arriver, Admirant sur tout la puissance de l'amour et comment une étincelle qu'il laisse tomber dans les cœurs y produit de ravages. Je plaignois la Paduli, je me reprochois d'avoir occasioné son malheur. Mais je n'imaginiois pas pouvoir être infidèle à Elvire ni pour la Paduli, ni pour femme au monde.

Le lendemain j'allai à la villa Ricardi. On n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade. Le lendemain on ne parloit à Rome que de sa maladie qu'on assuroit être sérieuse. J'en éprouverai [*sic*] des remords, comme de maux dont j'étois la cause.

Le cinquieme jour de la maladie je vis entrer chez moi une jeune fille envelopée<sup>1</sup> d'une mante qui lui couvroit le visage. Elle me dit " *Signor forestiere* une femme mourante demande à vous voir, suivez moi " Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture m'atendoit au bout de la rue, j'y montai avec la fille voilée. Nous arivames à la villa par les arières du jardin. Nous entrames dans une allée fort sombre, de la dans un corridor, puis dans quelques chambres très obscures, enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit sa main<sup>2</sup> brillante, ce que je crus être un efet de la fièvre. Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avois connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent. J'étois infidèle à Elvire, sans même savoir comment cela m'étoit arrivé.

" Dieu d'amour /:s'écria l'Italiene:/ voila de tes miracles, celui que j'aimois m'a rendu à la vie. " D'un état d'<sup>3</sup>entiere innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures se passerent ainsi, enfin la suivante vint avertir qu'il étoit tems de nous séparer. Et je régagnai la voiture avec quelque peine obligé de m'apuyer sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter elle me sérra dans ses bras et me dit " J'aurai mon tour. "

Je ne fus pas plutôt en voiture que l'idée des plaisirs fit place aux remords les plus déchirants. " Elvire /:m'écriais-je:/ Elvire je t'ai trahie. Elvire ! je ne suis plus digne de toi. Elvire ! Elvire ! Elvire !... " Enfin je dis tout ce qu'on dit en pareils cas, et je me retirai bien resolu de ne plus retourner chez la Marquise.

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration, des Boemiens vinrent demander

---

<sup>1</sup> *Surch. aut.* : couverte

<sup>2</sup> *Biffé* : elle étoit

<sup>3</sup> *Interl.*

leur chef et comme il s'intéressait beaucoup à l'histoire de son ancien ami, il le pria d'en remettre la suite au lendemain.

Lorsqu'il fut parti Rébecca se tournant vers l'inconnu lui dit " Monsieur vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de nous raconter. Il ne s'agissait pourtant pas du feu des volcans<sup>1</sup>, ni de la force expansive qui pourrait déplacer neuf millions des toises cubes.

— Madame /:répondit le Géomètre:/ Les passions sont aussi des forces, et sans elles le monde resterait inerte. De plus elles sont susceptibles d'accroissement et de diminution et par la même elles rentrent dans le domaine de la Géométrie.

Pour ce qui est de l'amour objet de votre question c'est une passion qui jouit de quelques propriétés particulières, qui lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d'un[e] opposition entière. Je m'explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus*. Haine qui est<sup>2</sup> l'opposé d'amour, sera accompagnée du signe *moins* et l'indifférence qui est un sentiment nul, sera égale *Zéro*

Si je multiplie l'amour par lui-même que j'aime l'amour, ou que j'aime à aimer l'amour, j'ai toujours des valeurs positives aussi plus par plus, fait-il toujours plus.

Mais si je hais, la haine, je rentre dans les sentiments d'amour ou dans les quantités positives. Et c'est ainsi que *moins* par *moins* donne *plus*.

Au contraire si je hais la haine de la haine, je rentre dans les sentiments opposés à l'amour. C'est à dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube de *moins* est *moins*

Quant aux produits d'amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de *plus* par *moins* ou du *moins* par *plus*

En effet soit que je haisse l'amour, ou que j'aime la haine, je suis toujours dans des sentiments opposés à l'amour — Trouvez-vous Madame quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout /:répondit la juive:/ et je suis convaincue qu'il n'y a point de femme qui ne se rendit à des pareils arguments

— Ce ne serait pas mon compte /:répondit le Géomètre:/ car en se rendant si vite elle perdrait la suite de ses corollaires ou conséquences résultantes de ses principes. Je poursuis donc mon raisonnement. On a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle qui avait une teinte d'aversion petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins A*.<sup>3</sup> Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons par *moins B*. et dont le produit sera *plus AB* c'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour.

— Monsieur /:dit Rébecca:/ si j'ai bien compris votre proposition<sup>4</sup>, l'amour ne saurait être mieux représentée que par le développement des puissances de *X* moins *A*.

— Oui Madame /:dit l'inconnu:/ vous avez lu dans ma pensée, oui charmante personne, la formule du binôme inventée par le chevalier Don Neuton doit être notre guide dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs "

On se sépara c'est à dire : que je me réunis aux Mexicains,<sup>5</sup> le Géomètre paraissait se plaire dans la société de Rébecca, il avait réellement envie de<sup>6</sup> suivre ses pas<sup>7</sup>. Mais la distraction s'étant emparé de son esprit Il prit un autre sentier et on ne le revit plus de la journée<sup>8</sup>

---

<sup>1</sup> des volcans *surch. aut.* : du volcan

<sup>2</sup> *Interl.*

<sup>3</sup> *Biffé* : cette aversion

<sup>4</sup> *Surch. aut.* : première position

<sup>5</sup> *Biffé* : mais

<sup>6</sup> *Biffé* : la

<sup>7</sup> *Interl. aut.* : ses pas

<sup>8</sup> il avait réellement [...] *surch. aut.* : ne la quitta plus de la journée.



## QUARANTE DEUXIÈME JOURNÉE

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille. J'y trouvai Rebeca et l'inconnu y vint bientôt apres “ Madame (dit il à la juive) j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer, j'étois réduit à vous désigner par x, y ou z dont nous nous servons pour les quantités inconnues<sup>1</sup> Vous m'épargneriez cet embarras en me disant tout d'un coup votre nom ”

Ce début fit rire Rébeca elle répondit qu'elle s'apelloit Laure de Uzeda

“ A la bonne heure (dit l'inconnu) Laure savante laure, aimable Laure belle Laure La somme de ces valeur etant l'expression de votre valeur générale ”

L'inconnu eut peutetre continué sur le même ton de galanterie geometrique, mais le reste de la société survint, on demanda au marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes<sup>2</sup>

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Je vous ai dit quels avoient été me[s] remords à près l'infidélité, dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de Madame Paduli, ne vint encore le lendemain me conduire au lit de sa maîtresse, et je me prométois de la recevoir très mal, mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu. Sylvia vint au bout de huit jours. Elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maîtresse “ Sylvia /:lui dis-je:/ Sylvia retirez vous, vous m'avez rendu infidele à la plus adorable des femmes vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante et vous m'avez conduit près d'une femme qui ne respiroit que la volupté, mon cœur n'est point coupable, mais je ne suis point innocent.

— Vous l'etes et même tres inocent /:me répondit Sylvia:/ rassurez vous à cette égard, mais je ne viens point pour vous conduire chez la Marquise qui est en cet instant dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout. Ricardi n'est point son oncle, venez avec moi je vous expliquerai tout cela. ”

Je suivis Sylvia par une curiosité [*sic*]. Nous montames en voiture, nous arrivames à la villa, nous entrames par les jardins. Puis la jolie messagere me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisete ornée de pots de pomades de peignes et des quelques afiquets de toilette, de plus un petit lit<sup>3</sup> blanc comme neige et sous le lit deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ota ses gants sa mantille et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine “ Arretez /:lui dis-je:/ n'allez pas plus loin, c'est ainsi que votre maitresse m'a rendu infidele

— Ma maîtresse /:répondit Sylvia:/ a recours à de grands moyens dont j'ai su me passer jusqu'à présent. ” En même tems elle ouvrit une armoire, en tira des fruits des biscuits et une bouteille de vin. Elle les posa sur une table qu'elle aprocha du lit, puis elle me dit “ Mon charmant Espagnol ! Les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise, on l'a otée ce matin assoyez vous sur ce lit à coté de moi et ne dédaignez pas cette petite collation que je vous ofre de bon cœur. ” Il falut bien accepter des ofres aussi gracieuses. Je m'assis auprès de Sylvia je mangeai de ses fruits, je bus de son vin et je la priaï de me faire l'histoire de sa maitresse qu'elle commença en ces termes.

---

<sup>1</sup> Le texte se poursuit dans les marges jusqu'à “ reprit en ces termes ”.

<sup>2</sup> J'y trouvai Rebeca [...] *surch. aut.* : On demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

<sup>3</sup> *Interl. aut.*

Ricardi Cadet d'une maison illustre de Gene étoit entré de bonne heure dans les ordres, et bientôt à près dans la prélature. Une belle figure et des bas violets étoient alors des puissantes recommandations au près du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa, comme faisoient tous les jeunes prélâts ses confreres. A trente ans il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un rôle dans les affaires.

Il ne vouloit [pas] renoncer tout à fait aux femmes il eut désiré former une liaison où il put ne trouver que de l'agrément, mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le cavalier servente de[s] plus belles princesses de Rome. Mais les belles princesses commençoient à donner la préférence à des prélats plus jeunes, d'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues qui obligent à une gene habituelle tout à fait insupportable. Les femmes entretenues ont aussi leurs inconvenients, elle ne sont point au courant de la société on ne sait de quoi leur parler.

Au milieu de ces incertitudes Ricardi conçut un projet qui est venu en l'idée de bien des gens avant et à près lui celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise et qui par consequent put le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir dans un être doué de toutes les graces, les charmes de l'esprit s'épanouir avec ceux de la figure, de lui montrer le monde et la société de jouir de ses surprises d'épier le premier réveil du sentiment, de lui donner, et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être charmant, bien des gens les épouse pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas. Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement, il avoit un oncle Auditeur de Rote qui avoit la promesse du chapeau, et devenant Cardinal, il avoit l'assurance de faire passer sa place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Genes fut aco[s]té par une fille de treize ans qui portoit un panier d'oranges et lui en offrit une avec une grace charmante. Ricardi d'une main libertine ecarta les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite et decouvrit des traits qui prometoient de devenir parfaitement beaux. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle repondit qu'elle n'avoit qu'une mere veuve et très pauvre qui s'apelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et commença par se nomer, en suite il dit à la Bastiana qu'il avoit une parente Dame très charitable qui se plaisoit à elever des jeunes filles pauvres et qui les dotoit ensuite. Qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laura.

La mere sourit et lui dit " Je ne connois pas votre parente, qui surement doit être une femme respectable, mais vôtre charité envers les jeunes filles est très connue, et vous pouvez amener celle ci. Je ne sais si vous la formerez à la vertu, mais vous la tirerez de la misere qui est pire que tous les vices. "

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mere " Non /:lui répondit elle:/ je ne vends point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'inanition m'empêche de travailler. "

Dès le même jour la petite Laura fut mise en pension chez un client de Ricardi ses mains furent couvertes de pate d'amand, ses cheveux de papillotes, son cou des perles, sa gorge des dentelles. La petite se regardoit dans toutes les glaces et ne pouvoit se reconnoitre, mais dès le prémier instant elle comprit quelle étoit sa destination et prit l'esprit de son état.

Cependant la petite avoit eu des compagnons de son enfance qui ne sachant point ce qu'elle étoit devenu en étoit fort en peine. Le plus interressé à la retrouver étoit Céco Boscone petit garçon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà très fort lui même et déjà amoureux de la petite vendeuse d'oranges qu'il voyoit souvent soit dans les rues soit chez nous, car il étoit un peu nôtre parent. Si je dis nôtre c'est que je m'appelle aussi Cerela et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maitresse.

Nous etions d'autant plus en peine de nôtre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas,

mais qu'il nous étoit même défendu d'en parler et de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire étoit de travailler en gros ligne [*sic*] et mon cousin faisoit des commissions du port en attendant qu'il put porter les balots ; lorsque j'avois bien travaillé tout le jour, j'allois le chercher sous le porche d'une Eglise, et nous versions bien des larmes sur le sort de nôtre cousine.

Un soir Céco me dit " Il me vient une idée. Tous ces jours il a plu à verse, Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour, elle n'y tiendra pas, et si sa fille est à Genes, elle l'ira trouver. Il ne s'agira donc que de la suivre, et nous saurons où Laura est cachée. "

J'applaudis à cette invention. Le lendemain il fit très beau. J'allai chez Madame Cerella, je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots, je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en ambuscade, et bientôt nous vîmes sortir Madame Cerella nous la suivîmes jusqu'à un quartier éloigné, et comme elle entra dans une maison, nous nous cachâmes encore. Elle sortit et s'éloigna, nous entrâmes dans la maison, nous montons les escaliers ou plutôt nous en sautons les marches. Nous ouvrons la porte du bel appartement. Je reconnois Laura je me jette à son cou. Céco m'en arrache et colle sa bouche sur la sienne, mais une autre porte s'ouvre. Ricardi paroît me donner vingt soufflets, autant de coups de pieds à Céco. Ses gens surviennent En un clin d'œil, nous nous trouvons dans la rue, souffletés, batus, et bien convaincus que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de nôtre cousine. Céco alla de [*sic*] faire mousse sur un corsaire Maltais. Je n'en ai plus entendu parler.

Quant à moi l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point et pour ainsi dire elle grandit avec moi. J'ai servis dans plusieurs maisons, enfin dans celle du Marquis Ricardi frère aîné de nôtre prélat. On y parloit beaucoup de Madame Paduli, et l'on ne concevoit pas où le prélat avoit pris cette nouvelle parente. Elle échapa pour le moment aux recherches de la<sup>1</sup> famille. Mais rien n'échape à la curiosité des valets. Nous fîmes des perquisitions de nôtre côté, et bientôt l'on sut que la prétendue Marquise n'étoit autre que Laura Cerella le Marquis nous récomanda le secret, et m'envoya près de son frère pour l'avertir de redoubler de précautions s'il ne vouloit se faire un tort infini. Mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Laura chez le client du prelat. Elle n'y resta pas long tems on la fit passer dans une petite ville de la riviere de Genes. Et Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus content de l'ouvrage de ces mains.

Au bout de deux ans Ricardi partit pour Londres, il voyageoit sous un nom supposé et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la conduisit à Paris et dans d'autres grandes villes où l'incognito étoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur et le rendoit le plus heureux des hommes. Trois années se passerent comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de Gorice. Le lendemain de leur arrivée il lui dit " Madame ! j'ai à vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir, vous êtes la veuve du Marquis Paduli qui vient de mourir au Service de l'Empereur. Voici tous les papiers qui le constatent. Paduli étoit nôtre parente et vous ne refuserez pas de me joindre à Rome et d'y faire les honneurs de ma maison. " Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses réflexions, en fit de très sérieuses sur le caractère de Ricardi sur ses relations avec lui et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soi disant oncle, et le trouva dans tout l'éclat attaché aux emplois dont il étoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'hommages lui furent adressés. Ricardi annonça à sa famille qu'il avoit recueilli chez lui la veuve de Paduli cousin de Ricardi par les mères. Le Marquis Ricardi qui n'avoit jamais entendu dire que Paduli eut été marié, fit sur ce sujet de recherches dont j'ai déjà parlé, et m'envoya près de la nouvelle Marquise, pour lui recommander la plus grande circonspection. Je fis le voyage par mer, je débarquai à Civita Vecchia, et me rendis à Rome, je me présentai chez la Marquise. Elle fit retirer ses gens et se jeta dans mes bras. Nous parlâmes de

---

<sup>1</sup> *Interl.*

nôtre enfance, de ma mere de la siene, des marons que nous mangions ensemble. Le petit Céco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en avoit plus de nouvelles. Laura déjà atendrie fondit en larmes et eut beaucoup de peine à se remettre. Elle me pria de ne point me faire connoitre au Prélat et de passer seulement pour sa femme de chambre. Elle ajouta que mon accent Genoïso pouvoit me trahir, et que je devois me dire née dans l'état de Genes et non pas dans la Capitale. Laura avoit son projet. Elle conserva pendant une quinzaine de jours son humeur égale, et enjouée, mais au bout de ce tems, elle nous parut sérieuse, rêveuse, capricieuse et dégoutée de tout. Ricardi cherchoit en vain de lui plaire, il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors " Ma chere Laure /:lui disoit il un jour:/ que vous manque-t-il ? Comparez vôtre état actuel à celui dont je vous ai tirée

— Et pourquoi m'en avez vous tirée /:lui répondit Laure avec la plus grande vehemence:/ C'est ma misere que je regrette. Que fais-je ici au milieu de ces princesses, leurs politesses équivoques sont autant d'ameres injures. Oh mes haillons combien je vous regrette, mon pain noir, mes chataignes. Je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Céco, qui devoit m'épouser quand tu serois assez fort pour être portefaix, avec toi j'aurois connu la misere, mais non pas les vapeurs et les princesses auroient envié mon sort.

— Laura ! Laura ! /:s'écria Ricardi:/ quel est ce nouveau langage ?

— C'est celui de la nature /:lui répondit [t] Laura:/ Elle a fait les filles pour devenir femmes et meres dans l'état ou le ciel les a fait naître et non pas pour être nieces des pretres libertins. " Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi rësta très embarrassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa niece, et si l'étourdie alloit découvrir la vérité, il étoit perdu, et sa cariere étoit finie, de plus il aimoit la fripone, il en étoit jaloux et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laura et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre " Pardonnez /:lui dit elle:/ cher oncle cher bienfaiteur je suis une ingratitude indigne de voir le jour, je suis l'ouvrage de vôtres mains, vous avez formé mon esprit, je vous dois tout. Pardonnez un caprice, où le cœur n'avoit point de part. " La paix fut bientôt faite.

Quelques jours à près, Laura dit à Ricardi. " Je ne puis être heureuse avec vous. Vous êtes trop mon maître. Tout ici vous appartient, et je suis dans une entiere dépendance — Ce Lord qui vient chez nous, a donné à sa maîtresse la plus belle terre du duché d'Urbino. Voila ce qui s'appelle un amant, et si je vous demandois, cette Baronie où j'ai passé trois mois, vous me la refuserez ; cependant c'est un leg de vôtre oncle Cambiosi et vous en pouvez disposer.

— C'est pour me quitter /:dit Ricardi:/ que vous voulez avoir un sort indépendant.

— C'est pour vous en aimer davantage /:lui répondit Laure:/ "

Ricardi ne savoit s'il avoit [*sic*] donner, ou refuser. Il étoit amoureux, jaloux il craignoit de voir sa dignité compromise, il craignoit de se metre lui même dans la dépendance de sa maitresse.

Laura lisoit dans son ame et l'auroit volontier poussé à bout. Mais Ricardi avoit dans Rome une immense pouvoir, sur un mot de sa part, quatre Sbires<sup>1</sup> auroient saisi la niece et l'auroit conduite en quelque couvent, où elle eut fait une longue pénitence. Cette consideration retenoit Laura, qui enfin se determina à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous êtes entré dans la grotte.

" Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai-je tou[t] surpris. "

Non mon enfant, /:me dit Sylvia:/ elle pensoit à une bonne baronie de quatre mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vint de contrefaire la malade et même la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en contrefaisant des actrices, qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusque là vous avez été complètement dupe. Mais vous n'avez pas droit de vous plaindre du reste de l'histoire, et ma maitresse ne se plaint pas non plus de vous. Pour moi, je vous ai trouvé charmant lorsque défaillant vous cherchiez mon bras pour vous

---

<sup>1</sup> *Interl.*

soutenir. Alors j'ai juré que j'aurois mon tour. Ainsi s'exprima la souberete.

Que vous dirai je ? J'étais confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le désordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à reussir. Elle abusa même de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture je ne savois pas si je devois avoir de nouveaux remords, ou bien n'y plus penser.

---

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration. Le Boemien forcé de nous quitter, lui demanda la grace de remettre la suite au lendemain. Alors Rébecca se tournant vers l'inconnu lui dit “ Monsieur ! que pensez vous de l'erreur de tous ces amants, qui regardent leurs flames comme eternelles ?

— Je pense /:répondit l'inconnu:/ que cette erreur des amants vient de ce qu'ils ne reflechissent point assez sur la nature des *Maximis* et *Minimis*. S'il[s] faisoient plus d'attention au valeur de diferences  $Y$  divisée par diference  $X$ . ils s'apercev[r]oient que la limite de leur calcule revient sur elle même, et dans certains cas ils pouroient fixer les points de rebroussement.

— En efet /:dit Rébecca:/ ce [*sic*] la dernière chose à quoi pensent les amants.

— Sans doute /:dit l'inconnu:/ ils se<sup>1</sup> leur passion sous la forme d'une courbe, dont les branches sont infinies. ”

Il m'eut été inutile d'en entendre davantage je m'eloignai donc des savants interlocuteurs et passai la journée comme j'avois fait les précédentes.

---

<sup>1</sup> L'espace d'un mot a été laissé en blanc.

## QUARANTE TROISIÈME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedents et l'on ne manqua pas de demander au Marquis de Torres la suite de son histoire. Il la reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire, j'avois eu des remords affreux à près la première et comment à près la seconde je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine, étoit toujours le même et mes lettres également passionnées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guerir des mes idées romanesques se permettoit quelque fois des démarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y être pour quelque chose il m'exposoit à des tentations où je succombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit néanmoins la même, et je brulois d'impatience de voir en-fin la dispense sortir du greffe Apostolique.

Enfin Ricardi, nous fit un jour venir Santez et moi son air avoit quelque chose de solemnelle, qui anoncoit la grande nouvelle qu'il avoit à nous aprendre. Il en tempéra cependant la gravité par un sourir afable et nous dit “ Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine. Nous accordons des dispenses assez facilement pour<sup>1</sup> de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne parce que la foi y est plus pure et l'observance plus exacte. Cependant Sa sainteté, considerant les pieuses fondations faites en Amérique pour [*sic*] la maison de Rovellas et considerant en outre, que la faute venielle des deux enfants étoit une suite des malheurs de la dite maison. Sa Sainteté /:dis-je:/ a délié sur la terre les liens de parenté qui existoient entre vous. Ils seront également deliés dans le ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens ne s'autorisent point de cet exemple pour commetre des faut[e]s pareilles. Il vous est enjoint de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter tout les jours pendant trois ans, de plus de batir une église pour les Théatins de la Vera Cruz, et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment, ainsi qu'à la future Marquise. ” Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire délivrer le bref de sa Sainteté, et nous quitames Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuits. J'arrivai à Burgos, je revis Elvire, elle étoit encore embellie. Il ne nous restoit plus qu'à faire approuver le mariage par la cour. Mais Elvire étoit rentrée dans ses biens et nous ne manquions plus d'amis. Nos Tuteurs obtinrent l'aveu que l'on désiroit et la cour y ajouta pour moi le titre de Marquis de Torres-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes, de parures, d'écrains, delicieux fracas pour la jeune fille qui va devenir épouse. Mais la tendre Elvire n'y étoit point sensible elle n'l'étoit [*sic*] qu'aux soins de son amant. Enfin arriva le jour où l'on devoit nous unir. Il me parut d'une mortelle longueur, car la ceremonie ne devoit se faire que le soir, dans la chapelle d'une maison de Campagne, que nous avions près de Burgos

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur un banc, ou je me mis à reflechir sur ma conduite si peu digne de cet ange, au quel j'allois être uni, se [*sic*] comptant toutes les infidélités que je lui avois faites. J'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remord entra de nouveau dans mon ame, et m'adressant à moi même les plus dures reproches, je me dis “ Ingrat, malheureux as tu songé au tresor que l'on te destinoit à cet être divin, qui ne soupire qui ne

---

<sup>1</sup> *Biffé* : l'Espagne

respire même que pour toi et qui n'a jamais adressé une parole à une [sic] autre. ” Tandis que j'étois occupé de cet acte de contrition, j'entendis que deux camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derriere la charmille, où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit tres attentif.

“ Eh ! bien ! Manuella /:disoit l'une:/ notre maitresse va être bien contente aujourd'hui, car [elle] aimera en réalité et en donnera des témoignages réels au lieu des mêmes faveurs qu'elle accordoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon /:dit l'autre Camariste:/ vous voulez parler de son maître de guitare qui lui baisoit fourtivement la main en faisant semblant de la placer sur les cordes.

— Point du tout /:réprit la prémnière Camériste:/ je parle d'une douzaine de belles passions bien innocentes à la vérité mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la géographie, celui là étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a t-elle donné un beau paquet d[e] cheveux qui m'ont bien manqué lorsque je voulu la coefer le lendemain. Ensuit est venu ce beau parleur qui l'instruisoit de l'état de ses biens et la metoit au feu [sic] de ses revenu. Celui la par exemple avoit ses vues. Il combloit Elvire des eloges les plus flateurs, et même l'ennuyvroit des louanges. Elle lui a donné son profil dessine sur son ombre et cent fois sa main à baiser à travers les baraux, et des cadaux de fleurs, et des bouquets échangés ”

Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complete. J'en fus altéré [sic]. Sans doute Elvire n'avoit acordé que des faveurs bien innocentes ou plutôt c'étoient des veritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas même se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit de[s] son enfance begayé, puis parlé d'amour. J'aurois dû comprendre qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en occuperait avec d'autres que moi. Mais je ne l'aurois jamais cru, lors même qu'on me l'auroit dit. Ici j'étois convaincu, détrompé, noyé dans mon chagrin. Alors on m'appella pour la cérémonie j'entrai dans la chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mere et remplit ma future d'inquietude et de tristesse. Le pretre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier. Cependant il nous maria. Mais je vous assure que jamais journée attendu avec impatience ne répondit moins à ce qu'elle sembloit prometre.

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen eteignant ses flambeaux nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. La tous les badinages de la grille s'efacerent du souvenir d'Elvire. Des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnoissance. Elle fut toute à son epoux le lendemain nous avions l'air très heureux, et comment ai-je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traversé la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut offrir il n'en est point de comparables au bonheur que donne la jeune épouse portant dans le lit nuptial, et tant de mysteres à pénétrer et tant de rêves à réaliser et tant de pensées caressantes. Qu'est ce que le reste de l'existence auprès de jours pareils passés entre le souvenir recent de si douces émotions et les decevantes illusions d'un avenir que l'esperence embellit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison nous laisserent quelques mois abandonnés à nôtre yvresse, et lorsqu'ils nous crurent en état de les entendre ils chercherent à réveiller en nous le sentiment de l'ambition. Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoire d'obtenir la grandesse et selon eux nous devions suivre ses projets, nous le devion à nous memes autant qu'aux enfants que le ciel nous donneroit. Enfin on nous representa que quelque fut le succès de nos représentations, nous ne nous repentirions un jour de les avoir parfaites [sic], et qu'il étoit toujours bon de s'epargner des regrets.

Nous étions dans l'age où l'on n'a guere de volonté que celle des ses entours, et nous nous laissames conduire à Madrid. Le vice Roi lorsqu'il fut informé de nos intentions ecrit en nôtre faveur dans les termes les plus pressants. Les aparences ne tarderent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoit que des aparences, et quoique elles prissent toutes les formes mobilles de la cour elles ne devinrent jamais des réalisés [sic].

Ces esperences trompées affigerent mes amis, et malheureusement aussi ma mere. Elles contribuerent à lui donner une maladie de langueur a la quelle nous la vimes succomber. J'en ressentis beaucoup de douleur. Bientôt à près mes deux fils devinrent malades, languirent aussi et moururent

dans les bras d'Elvire. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'atrait pour nous. Nous résolumes de cesser nos sollicitations et d'aller au Mexique où l'état de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la Marquise avoit beaucoup souffert et les medecins assuroient qu'un voyage sur mer pourroient la rétablir.

Nous partimes donc et nous arrivames à la vera cruz à près une navigation de dix semaines qui eut pour la sante d'Elvire tout l'efet favorable qu'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde, non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvames à la vera Cruz un des premiers oficiers du vice Roi qu'il avoit envoyé pour nous complimenter et nous conduire à la ville de Mexico. Cet homme nous parla beaucoup de la magnificence du Comte de Penna Valez, et du ton de galanterie qu'il avoit introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par les relations que nous avions avec l'Amérique. Nous savions que son penchant pour les femmes s'étoit reveillé lorsqu'il avoit vu son ambition entierement satisfaite. Et que ne pouvant être plus heureux par le mariage il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de galanterie polie et délicate qui distinguoit autrefois la société Espagnole.

Nous rêtames peu à la vera Cruz et nous fimes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette Capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac, nous arrivâmes sur ses bords à l'entrée de la nuit. Et bientôt nous apercumes cent gondoles chargées de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour abor[d]er la première, nous en vimes sortir le vice Roi. Qui s'adressant à mon épouse lui dit " Fille incomparable d'une femme que mon cœur n'a point cessé d'adorer. Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes. Mais il n'a pas voulu priver le monde de son plus bel ornément, et je lui en rens grace. Venez donc embellir nôtre hémisphere. En vous possédant il ne pourra rien envier à l'ancien monde. " Ensuite le Vice Roi me fit l'honneur de m'embrasser et nous prîmes place dans sa gondole. Je m'aperçus que ce Seigneur<sup>1</sup> fixoit la Marquise d'un air surpris. En fin il lui dit " Je croyois Madame avoir conserver dan ma mémoire le souvenir de vos traits. Mais je vous l'avoue je ne vous eusse jamais reconnue. Au réste si vous avez changé, c'est bien a votre avantage. " Nous nous rapellames alors que le vice Roi n'avoit jamais connu mon épouse, et c'étoit vos traits qui etoient réstés dan sa mémoire. Je lui dit qu'effectivement le changement étoit tel que tous ceux qui avoient alors vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconnoitre

Après une demi heure de navigation nous arrivames à une isle flotante qui par un ingénieux artifice ofroit l'aparence d'une isle véritable. Couverte d'orangérs et d'autres arbres et arbustes, mais qui se soutenoit néanmoins sur la surface de l'eau — Elle pouvoit être conduite dans toutes les parties du lac et jouir successivement de ses diferents aspects.

Au milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée et resonnant au loin des sons d'une musique bruyante. Bientot à travers les lampions nous distinguames les chiffres d'Elvire. En aprochant du rivage nous vimes deux troupes d'hommes et des fames [*sic*] vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages dispuoient d'eclat aux plus riches piereries. " Madame /:dit le vice Roi:/ L'une de ces troupes est composées des Méxicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la Marquise de Montesume, derniere de ce grand nom qu'ont porté les souverains du pays — La politique du conseil du [*sic*] Madrid ne lui permet point de perpetuer des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes. Nous la consolons de cette perte en la proclamant reine de nos fêtes — Ceux de l'autre troupe se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du Soleil est abordée au Mexique, et viennent lui rendre hommage. " Tandis que le vice Roi adressoit ce compliment à mon épouse. J'avois les yeux fixés sur elle. Et je vis dans les siens je ne sais quel feu provenant de quelque etincelle d'amour propre, qui dépuis sept ans que nous étions mariés n'avoit pas eu le tems de se developer. En efet malgré toutes nos richesses nous etions loin de jouer à Madrid un premier Role. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants de sa propre santé, avoit eu peu d'occasion de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa

---

<sup>1</sup> ce Seigneur *surch. aut.* : le Comte

Potocki ne semble pas avoir relu les 4 cahiers suivants, aucune correction aut. n'apparaissant.



santé, et placée dans les premiers rangs d'un nouveau théâtre, il [*sic*] me parut disposé, à prendre d'elle même des idées exaltées, ainsi qu'à fixer sur sa personne l'attention universelle.

Le vice Roi installa Elvire. Comme reine de[s] Perouviens, puis il me dit " Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du Soleil, mais comme nous sommes tous déguisés. Vous voudrez bien reconnoître jusqu'à la fin du bal les loix d'une autre souveraine. " En même tems il me présenta à la marquise de Montesume et mit sa main dans la mienne

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent, leur emulation réciproque rendit la fête animée, on résolut de continuer la mascarade jusqu'à la fin de saison — Je restai donc le sujet de la prétendue du Mexique, et mon épouse<sup>1</sup> traitoit les siens avec une affabilité qui ne m'échappoit pas.

Mais je dois vous faire le portrait de la fille des Caciques, ou plutôt vous donner quelque idée de sa figure, car il me seroit impossible de vous peindre sa grace sauvage et les impressions rapides que ses traits recevoient des mouvements de son ame passionnée

Tlascalala de Montesume étoit née dans la partie montagneuse du Mexique et n'avoit pas le teint bazonné des habitans de la plaine. Les siens sans offrir la couleur des blondes, en avoient la délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l'éclat. Ses traits moins saillants que ces [*sic*] des Européens, n'avoient pas d'aplatissement qu'on voit aux races Américaines. Tlascalala ne les rappelloit que par des lèvres un peu pleines, mais charmantes lorsque le sourire leur prètoit sa grace fugitive — Pour ce qui est de sa taille je n'ai rien à vous en dire et je m'en remets à votre Imagination ou plutôt à celle de l'artiste qui voudroit peindre Atalante ou Diane. Toute l'habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démêloit dans ses mouvements un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos et déceloit quelque agitation intérieure.

Trop souvent le sang des Montesumes rapelloit à Tlascalala qu'elle étoit née pour régner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une Reine[e] offensée, mais elle n'avoit pas ouvert la bouche, que déjà le plus doux regard charmoit celui que sa réponse alloit enchanter. Lorsqu'elle entroit dans le salon du vice Roi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre des égales. Mais bientôt elle n'avoit plus d'égales. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine, et s'empressoient au tour d'elle. Tlascalala n'étoit plus reine, elle étoit femme et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus de[s] le premier bal de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractère de son masque, ainsi qu'au rôle de son premier sujet que m'avoit donné le vice Roi. Mais Tlascalala me reçut très mal " Monsieur /:me dit-elle:/ Une royauté de bal peut flatter celles que leur naissance n'avoit pas appelé au trône. " En même tems elle jeta un coup d'œil sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée des Pérouviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joie alloit jusqu'au ravissement, et j'en éprouvai pour elle une sorte de honte. Je lui en parlai dès le soir même. Elle reçut mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur. L'amour propre étoit entrée dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'ivresse que produit un encens flatteur, est longue à se dissiper. Celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beauté parfaite et les charmes incomparables de Tlascalala. Les jours d'Elvire se passèrent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente rapide l'entrenoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l'arrêter ce fut en vain. J'étois moi même entraîné, mais dans une direction différente, et bien loin des sentiers fleuris où tous les plaisirs naissoient sous les pas de mon épouse.

Je n'avois pas trente ans, ni même vingt neuf. J'étois dans cet âge où les sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse et les passions la force de l'homme fait. Mon amour né près du berceau d'Elvire n'étoit jamais sorti de l'enfance, et son esprit nourri d'abord de folies romanesques n'avoit point acquis de maturité. Le mien n'étoit pas beaucoup plus avancé, ma raison avoit pourtant fait assez de progrès pour me faire apercevoir que les idées d'Elvire tournoient sur des petits intérêts, des petites

---

<sup>1</sup> *Biffé* : étoit

rivalités, et souvent des petites médisances ; ce zèle étroit dans lequel les femmes sont retenues par les bornes du caractère, plutôt que par celles de l'esprit. Les exceptions en ce genre sont rares, et je croyais qu'il n'y en avait point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascalca. Nulle jalouse emulation, n'avait trouvé le chemin de son âme. Tout son sexe sembloit avoir des droits à sa bienveillance. Et celles qui l'honoraient par la beauté les grâces ou les sentiments lui inspiroient l'intérêt le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle, mériter leur confiance et gagner leur amitié. Pour ce qui est des hommes elle en parlait rarement, toujours avec réserve. Si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise et même avec chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales et n'étoit très animée que lorsqu'il s'agissoit de la prospérité du nouveau monde et du bonheur de ses habitants. Sujet favori sur lequel elle revenoit toutes les fois qu'elle croyoit pouvoir le faire sans inconvénient.

Bien des hommes semblent destinés par l'influence de leur étoile et sans doute de leur caractère, à passer leur vie sous le[s] lois de ce sexe, qui domine tous ceux qui ne savent pas l'asservir. Je suis incontestablement de ce[s] gens là. J'avois été l'humble adorateur d'Elvire, ensuite époux assez soumis ; mais elle même avoit relâché ma chaîne par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mascarades se succéderent les unes aux autres, et le train de la société m'attacha pour ainsi dire à tous les pas de la Marquise. Mon cœur m'y attachoit bien davantage. Le premier changement, que j'aperçus en moi, fut de sentir mes pensées s'élever et mon âme s'agrandir. Mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de mettre mes sentiments en action, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revêtu m'étoit [*sic*] plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants. J'en courus la disgrâce du ministre. La cour même sembloit me menacer. J'opposai la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols. Et ce qui avoit plus de prix à mes yeux, j'inspirai un vif intérêt à celle qui possédoit déjà toutes mes affections. A la vérité Tlascalca avoit avec moi la même réserve ou même [d]avantage. Mais son regard cherchoit le mien, s'y reposoit avec complaisance. Et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu, pas même de ce que j'avois fait pour les américains. Mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. Tlascalca croyoit avoir trouvé en moi une âme pareille à la sienne elle se trompoit. Son âme avoit passé en moi. Elle m'inspiroit et me faisoit agir.

Moi même je me fis quelques illusions sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations et mes idées sur le bonheur de l'Amérique des projets hasardeux. Mes amusements prirent une teinte d'héroïsme. Je poursuivois dans les forêts le jaguar et le puma où même j'attaquois ces animaux féroces. Mais ce que je faisois le plus souvent, étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confidants d'un amour, dont je craignois de faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascalca m'avoit assez deviné je commençois à démêler ses sentiments et nous nous serions facilement trahi aux yeux d'un public assez clairvoyant. Nous échapâmes cependant à son attention. Le vice Roi eut des affaires sérieuses, qui suspendirent le cours des fêtes [*sic*] brillantes pour les quelles il avoit pris un goût très vif, et toute la société du Mexique une véritable passion. Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascalca se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac. Je commençai par y aller souvent et je finis par l'y aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'étoit un culte qui tenoit du fanatisme. C'étoit comme un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans la ferveur et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres, et nous n'osions le prononcer cet état étoit délicieux, nous en savourions la douceur et nous craignions d'y rien changer.

Comme le marquis de Torres Rovellas en étoit, à cet endroit de sa narration ; le Boémien forcé de s'occuper des intérêts de sa horde le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rébecca s'adressant à notre inconnu, lui dit " Monsieur ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui puisse nous porter à la gloire et aux grandes choses.

— Madame /:lui repondit il:/ la question que vous me proposés a deux cas très distincts, le premier où un homme qui n'aimeroit point naturellement la gloire deviendrait amoureux d'une femme qui la lui feroit aimer. Mais ce cas ne vous est nullement favorable et nous ne nous en occuperons point.

Dans le second cas, on suposerait que un homme qui tendroit déjà vers la gloire, recevrait une impulsion dans la meme direction. Nous pouvons le représenter par 5. et supposer son mouvement égal 2.

La femme dont il est amoureux sera un corps moindre comme 3. ayant un mouvement plus grand comme sept. Alors selon les regles de la mécanique, l'homme gagnera quinze huitième de vitesse. Ce qui est favorable à votre Systeme, mais ce cas est très rare, il est au contraire très comun que l'amour soit une véritable perturbation, qui détourne du chemin de la gloire — De[s] lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour, ni celle de la gloire, mais une diagonale resultante de la composition du mouvement ”

Ce raisonnement parut intéresser Rébecca, comme je le comprenois moins bien qu'elle, je l'abandonnai à la géométrie et passai le reste du jour à parvenir [*sic*] les anviens du lac.

## QU[A]RANTE QUATRIEME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedents on demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire et il la réprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascalca, je vous ai peint son ame et sa figure, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoître

Tlascalca étoit convaincue des vérités de nôtre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses ancêtres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point, les superstitions de ses compatriotes. Elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetière situé dans les montagnes. Rien au monde ne put engager Tlascalca à s'y trouver la nuit, mais nous y allions quelque fois le jour et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit des hiéroglyphes gravées sur les tombeaux de ses peres et les éclaircissoit par des traditions dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous conneissions déjà la pluspart des inscriptions et poussant plus loin nôtres recherches, nous en trouvions des nouvelles que nous débarassions de la mousse et des épines qui les couvroient. Un jour Tlascalca me montra un bouquet d'un arbuste épineux, et me dit que ce n'étoit pas sans dessein, qu'il se trouvoit en cet endroit. Celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention d'appeler les vengeances célestes sur des manes ennemies. Elle me dit que je ferois une bonne action en détruisant des tiges funestes. Je pris une hâche que tenoit un Mexicain et j'abatis cet ombrage de mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hiéroglyphes que celles que nous avons vu jusqu'alors. " Ceci /:me dit Tlascalca:/ à été écrit après la conquete, les mexicains entreméloient alors leurs hieroglyphiques de quelques lettres alphabetiques, qu'ils avoient imité des Espagnols. Les inscriptions de ce tems là sont les plus faciles à lire. " Tlascalca lut en effet, mais à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissance sur la pierre, qui pendant deux siècles avoit recelé la cause de sa subite horreur.

Tlascalca transportée chez elle réprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison entre eux, et qui n'exprimoient que son égarement. Je retournai chez moi la mort dans l'ame, et le lendemain je reçus une lettre ainsi conçue.

Alonzo je rassemble mes forces et mes idées pour vous écrire quelques lignes. Elles vous seront remises par le vieux Xour, qui a été mon maître dans nôtre langue Ancienne Conduisez le à la pierre que nous avons découverte, et qu'il en traduise l'inscription. Ma vue se trouble, mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur. Alonzo des spectres affreux se melent entre nous. Alonzo je ne te vois plus.

Je conduisis Xour au cimetière et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hieroglyphes et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez Tlascalca, elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le medecin me pria de ne me point faire voir.

Le lendemain Xour vint chez moi et m'apporta la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes :

Moi Koatil fils de Montesume J'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur, et sa patrie au detestable Cortez chef des brigands de la mer — Esprits de mes ancêtres, qui révenez ici dans les nuits obscures. Rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés, et faites leur souffrir l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancetres ecoutez ma voix, ecoutez les maledictions qu'elle profere au nom des victimes humaines, dont mes mains sont fumantes

Moi Koatzil fils de Montesume je suis père. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes, mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre. Esprits de mes ancetres. Si jamais une fille de Koatzil ou la fille de ses filles et de ses fils Si jamais une fille de mon sang, prodiguait son cœur et ses charmes à la race perfide des brigands de la mer, entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina, Esprits de mes ancetres qui descendez ici dans les nuits obscures punissez la par des tourment affreux.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de viperes enflamées, déchirez son corps dispersez le [dans le] sein de la terre, et que chacun des lambeaux que vous aurez arraché ressentent les douleurs l'agonie et la mort.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de vautours dont les becs soit de fer rougi au feu, déchirez son corps, dispersez le dans l'espace des airs, et que chaque lambeau que vous aurez arraché ressentent la douleur l'agonie et la mort.

Esprits de mes Ancetres si vous [vous] y refusez. J'implore contre vous les Dieux vengeurs abreuvés du sang des victimes humaines. Puissent ils vous faire éprouver les mêmes tourments

J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume.

Il s'en fallut peu que cette inscription ne fit sur moi tout l'effet qu'elle avoit fait sur Tlascala. J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions Mexicaines, mais je vis bientôt que ce n'étoit pas par là que je devois l'attaquer, et lui même me montra une autre voye pour porter des consolations dans l'ame<sup>1</sup>.

“ Seigneur /:me dit Xour:/ il est indubitable que les esprits des Rois reviennent dans le cimetiere de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants sur tout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vu sur la pierre. Mais bien des circonstances peuvent en affaiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant planté à dessein sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous et les farouches compagnons de Cortez. Continuez à être le protecteur des Mexicains et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits des Rois, et même les Dieux terribles, adorés jadis dans le Mexique et que vos pretres appellent Démons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique. Elles ne tarderent pas à se présenter. Une révolte se manifesta dans les provinces conquises par le Vice Roi. Ce n'étoit proprement qu'une juste résistance, à des oppressions très opposées aux intentions de la cour. Mais le severe Penna velez prevenu par des faux rapports ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, entre dans le nouveau Mexique, dissipa les atroupements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à perir sur l'échafaut dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avançant dans la sale de justice et mettant mes mains sur les deux accusés, je prononçai ces mots “ *Los toquo por parte de el Rey.* ” Je les touche de la part le Roi.

Cette ancienne formule du droit Espagnol est encore d'une telle force qu'aucun tribunal n'oserait y mettre opposition, et qu'elle suspend l'opposition [*sic*] de tout arrêt. Mais en même tems celui qui en use se rend caution personnelle. Le vice Roi avoit droit de me traiter comme les rebelles qu'il vouloit condamner, il usa de son droit avec rigueur, me fit jeter dans un cachot, et là se sont passés les plus doux instants de ma vie.

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce jour ténébreux. J'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pale, qui s'avançant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascala. Ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de délice, mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises, l'aveu d'une passion égale à la mienne. “ Alonzo /:me dit elle:/

---

<sup>1</sup> Biffé : d'Elvire

vertueux Alonzo tu l'emporte, les mânes de mes pères sont apaisées. Ce cœur que nul mortel ne doit posséder est devenu ton bien, et le prix des sacrifices que tu ne cesse de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascalá eut à peine achevé ces mots qu'elle tomba dans mes bras sans sentiments et presque sans vie. J'attribuai cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé. Mais hélas ! la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse, l'horreur qu'elle avoit éprouvé dans le cimetière, la fièvre délirante qui l'avoit suivie avoit altéré sa constitution. Cependant les yeux de Tlascalá se rouvrirent à la lumière, et de célestes clartés me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux. Amour, Dieux de ces hommes anciens qui t'adoroient parce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin amour, jamais ta puissance ne parut à Cnide ni Paphos comme dans nos cachots du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple les billots tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé. Il subsiste tout entier dans mon cœur, glacé par les ans. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent veut se reporter au milieu des illusions du passé. Elle ne va point chercher le lit Nuptial d'Elvire ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison

Je vous ai dit Messieurs que le vice Roi avoit été très irrité contre moi. Son caractère impétueux l'avoit emporté sur ses principes de justice et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expédia un vaisseau léger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur [*sic*] des révoltes. Mais le navire avoit à peine mis à la voile que la bonté l'équité du vice Roi reprirent le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour. Sans la crainte de se compromettre, il eut envoyé un second rapport contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépêches, conçues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assez lent dans toutes ses délibérations eut tout le temps de recevoir ce second rapport, et l'on attendit assez long temps sa réponse. Elle fut telle qu'on pouvoit se la promettre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil paroissoit dicté par la plus extrême sévérité, et prononçoit des peines capitales contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit difficile de trouver des coupables. Et le vice Roi reçut des instructions secret[e]s qui lui défendoient d'en chercher.

Mais la partie ostensible de l'arrêt fut connue la première et porta une dernière atteinte à la vie chancelante de Tlascalá. Un vomissement de sang, une fièvre d'abord foible et lente ensuite brûlante continue...

---

Le tendre vieillard ne put en dire davantage des sanglots arrêterent sa voix et il s'éloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes.

Rébecca toujours assez occupée du Géometre lui dit.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Le reste de la p. est blanc, ainsi que les deux suivantes.

## QU[A]RANTE CINQUIÈME JOURNÉE.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

En vous parlant de mes disgraces je ne vous ai point dit la part qu'y avoit prise Elvire, ni comment elle exprima sa douleur. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une couleur sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent, dont le parloir devint son salon de compagnie. Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main, et les cheveux épars. Je ne pouvois qu'être sensible à ces marques d'interêt, quoique absous les formalités de la justice et la lenteur naturelle aux Espagnols, me firent rester encore quatre mois en prison. Dès que j'en fus sorti je me rendis au couvent de la Marquise et la ramenai à l'hôtel où son retour fut célébré par une fête. Quelle fete juste ciel. Tlascalala n'étoit plus. Les plus indifferents songeoient sa mémoire [*sic*] ; par leur affliction vous pouvez juger de ma douleur. J'y étois absorbé et ne voyois rien au tour de moi. Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flateur.

Un jeune homme d'un naturel heureux a le désir de se distinguer. A trente ans il ressent le besoin de l'estime. Plus tard on veut de la considération. J'en étois à l'estime et peut être ne me l'eut on pas accordée si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions ; mais on les attribuoit à des rares vertus, soutenues par un grand caractere. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi et ses flateurs hommages me tiraient de ma profonde affliction ; je sentoiss n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'esperois m'en rendre digne. Ainsi lorsque accablés par la douleur nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir la providence soigneuse de nos déstins ralume des lueurs inesperées qui nous remettent dans le chemin de la vie. Je me proposai donc de mériter l'estime, j'eus des employs et je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active mais j'étois né pour aimer. L'image de Tlascalala occupant encore mon cœur y laissoit néanmoins un grand vuide et je cherchois les occasions de le remplir

Quand on a passé trente ans on peut encore éprouver un grand attachement et même l'inspirer. Mais malheur à l'homme de cet âge qui veut se meler aux jeux des jeunes amours. La gaité n'est plus sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire, et n'a plus l'instinct facile qui les fait trouver. La troupe maligne et folatre l'a reconnu et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeunesse.

Enfin pour parler sans poësie j'eus des maitresses qui me payerent de retour. Mais leur tendresse avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance qui ne les empechoient pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en étois quelque fois piqué, jamais affligé. Je changeois des chaines legeres contre d'autres qui n'étoient pas plus paisantes et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peine.

Ma femme ateignit quarante ans et conservoit encore de la beauté. Les hommages l'envirronnoient C'étoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir. Ce n'étoit plus d'elle qu'on lui parloit. Le monde ne la quitoit point encore, mais il n'avoit plus à ses yeux le même charme

Le vice Roi mourut, la Marquise avoit formé sa société d'habitude. Elle desira voir du monde chez elle. J'aimois encore la société des femmes. Il me parut agréable de la trouver en descendant seulement un escalier. La Marquise étoit pour moi presque une nouvelle connoissance. Elle me parut aimable, je me piquai de l'être. Ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette réunion.

Les couches tardives de la marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incomodités se succederent. En fin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sinceres. Elle avoit été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang. Que des motifs de la regretter. Lorsque je perdis Tlascalala, j'étois encore entouré de toutes les illusions de la vie. La Marquise me laissa sans

consolation seul, et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer — Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres je logeai chez un de mes vassaux. Sa fille trop jeune pour apprecier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit un peu à de l'amour et qui m'a fait cueillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.

Enfin l'âge a glacé mes sens mais mon cœur n'a point cesse d'être sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourir dans ses bras est le vœu, que je forme tous les jours.

Vous avez voulu savoir mon histoire. La voila mais je crains qu'elle n'ait ennuyé nôtre Géometre qui vi[e]nt de tirer ses tablettes et les a chargé de chiffres

“ Vous me pardonneriez /:repondit l'inconnu:/ votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie et voyant une passion motrice vous elever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carriere, et vous appuyer encore au déclin de vôtre existence. J'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscises, croître selon une loi donnée rester presque stationaire vers le milieu de l'axe<sup>1</sup> Ensuite de croître dans la proportion de son accroissement.

— En vérité, /:dit le Marquis:/ J'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque moral de l'histoire de ma vie, mais non pas la metre en equation.

— Ce n'est pas de votre vie qu'il s'agit ici /:réprit l'inconnu:/ c'est de la vie humaine en général l'énergie phisique et moral croissant avec l'âge, s'aretant en suite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces, et soumise à des loix analogues, c'est à dire à une certaine proposition [*sic*] entre le nombre des années, et la quantité d'énergie mesurée par l'elevation morale. Je vais m'expliquer mieux

Soit l'espace de la vie, le grand axe d'une ellipse et soit encore ce grand axe partagé en quatre vingt et dix parties égales ce qui est a peu près le plus grand nombre d'année à vivre

Soit encore la moitié, du petit axe prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixieme l'ordonnée de 40. et de 50. qui sont à égale distance de quarante cinq. Observez que les ordonnées qui representent les degrés d'énergie, ne sont pas des valeurs de même nature que les parties de l'axe, qui sont des années, mais elles en seront néanmoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse, une courbe qui s'elevera d'abord rapidement, restera ensuite presque stationaire, et déclinera comme elle s'etoit élevée

Considérons donc le moment de la naissance, comme l'origine des ordonnées où les *Y.* et les *X.* sont encore égal *Zero.*

Vous naissez et au bout d'un an vôtre ordonnée est trente et une dixiemes de la mesure employée pour le grand axe. Les ordonnées suivantes ne vous ofriront plus une diférence de trente un. Aussi la diférence de rien à un être balbutiant les éléments de la raison, est elle plus grande qu'aucune autre.

L'être humain à deux ans, trois, quatre, cinq, six, sept, les ordonnées de son énergie, sont quarante sept dixièmes, puis 57. dixièmes, 65. 73. 79. 85. dont les diférences sont 16, 11, 8, 8, 6, 6.

L'ordonnée de 14 ans est 115. dixièmes, et la somme des diférences depuis sept, n'est que 30.

A quatre<sup>2</sup> ans on commence à être jeune homme on l'est encore très fort à 21. et la somme des diférences pour ces sept années n'est que 19. de là a 26 ans elle est 14.

Observez que ma courbe représente la vie de ces hommes, dont les passions sont moderées et dont la plus grande force est à quarante ans passés vers quarante cinq.

Pour vous dont l'amour a été la passion motrice vôtre plus grande ordonnée devoit venir au moins dix ans plus [tôt] soit. et peu à près trente vers trente cinq<sup>3</sup> et vous deviez vous elever plus vite.

En efet votre plus grande ordonnée étant à trente cinq ans repond à un grand diametre de septante.

De[s] lors l'ordonnée de quatre ans qui étoit chez l'homme moderé de 115 dixièmes est chez vous

---

<sup>1</sup> *Biffé* : des abscises

<sup>2</sup> Lire *quatorze*.

<sup>3</sup> La copie est approximative. Lire probablement *soit à peu près trente ou trente-cinq*.



de 127. L'ordonnée de 21 ans au lieu de 134. est chez vous d[e] 144. — Mais aussi à quarante deux ans l'homme modéré peut encore accroître son énergie d'une dixième et vous déclinez déjà.

Veillez bien m'acorder quelque attention. À quatorze ans vous aimez une jeune fille, à vingt ans passés vous devenez le meilleur des maris. Passez vingt huit, vous faites à votre femme une infidélité bien marquée mais la femme que vous aimés a une âme élevée qui exalte la vôtre et a trente cinq ans, vous jouez dans la société un rôle glorieux.

Mais bientôt vous retombez dans le goût de bonnes fortunes que vous aviez déjà à vingt huit dont l'ordonnée est égale à celle de quarante deux

Puis vous redevenez bon mari comme vous l'étiez à vingt [et] un ans dont l'ordonnée répond à celle de quarante neuf.

Enfin vous allez chez un de vos vassaux et vous y aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze ans dont l'ordonnée répond à cinquante six.

Je vous prie cependant Monsieur le Marquis de ne point croire qu'en faisant le grand diamètre de votre Ellipse de 70. je borne votre vie à ce nombre d'années vous pouvez aller à quatre vingt dix et au de là, mais je crois que dans ce cas les dernières ordonnées seront à peu près celles de la courbe appelée chaînette. ”

Rébecca la seule entre nous qui fut en état de bien entendre le géomètre, prenoit aussi le plus de plaisir, à son entretien. “ Monsieur, lui dit elle, vos idées sur l'énergie des passions montrant une profonde connoissance du cœur humaine, et vous avez dû beaucoup l'étudier

— Madame, répondit le Géomètre, le fond des [*sic*] mes idées appartient proprement à mon père. Cependant je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez /:dit Rébecca:/ de votre père et de vous même et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Si vous croyez que nous ne désirons pas vous connoître vous vous tromperiez beaucoup.

— Madame /:dit le Géomètre:/ mon nom est... mon nom est... ” En même temps il parut chercher dans ses poches pour y prendre ses tablettes.

“ Monsieur /:dit Rébecca:/ il m'a bien paru vous voir quelque penchant à la distraction, je ne crois pourtant pas que vous soyez assez distrait pour oublier votre nom.

— Vous avez raison Madame /:répondit le Géomètre:/ je ne suis point distrait mais mon père a eu dans sa vie une<sup>1</sup> distraction funeste il a signé le nom de son frère à la place du sien, et il a perdu par là sa maîtresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom dans mes tablettes et quand je dois le signer je le copie.

— Mais /:dit Rébecca:/ on ne vous demande pas de signer votre nom, mais de le dire. Et si vous vouliez y ajouter l'histoire de votre père et la vôtre vous obligeriez sans doute toute la société ”<sup>2</sup>

Le Géomètre ne se fit point prier et commença en ces termes.

#### HISTOIRE DU GÉOMETRE.

Mon nom est Don Pedro Velasquès. Je descends de l'illustre maison des Marquis de Velasquès, qui depuis l'invention de la poudre ont tous servi dans l'artillerie, et on donné à l'Espagne les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette Armée. Don Ramire Velasquès, grand maître d'artillerie, sous Philippe IV. fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui se sont mariés tous les deux. La branche aînée resta en possession des biens et de la grandesse ; mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour, les chefs de notre maison sont toujours restés appliqués aux glorieux travaux à qui ils devoient leurs honneurs. D'ailleurs ils se faisoient un devoir de soutenir et protéger leurs cousins de la branche cadette. Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquième Duc de Velasquez

---

<sup>1</sup> *Interl.*

<sup>2</sup> *Biffé* : / Toute la société

arrière-petit-fils du fils aîné de Don Ramire Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancêtres revêtu de la charge et dignité, de grand maître d'artillerie de plus il étoit gouverneur de Galice et résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d'Albe et le mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe étoit honorable à notre famille, mais la fécondité de la Duchesse ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle ne lui donna qu'une fille qui fut appelée Blanche. Le Duc la désigna à devenir l'épouse d'un Velasquez de la branche cadette à la quelle elle transporterait la grandesse et les biens de la branche aînée.

Mon père qui s'appelloit Don Henrique et son frère Don Carlos venoient de perdre leur père qui descendoit de Ramire au même degré que le Duc. Ce seigneur les fit venir tous les deux, mon père avoit alors douze ans et son frère onze. Leurs caractères étoient très différents, mon père étoit sérieux, appliqué à l'étude et excessivement sensible. Son frère Carlos étoit léger, étourdi et incapable d'application.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon père sera *[sic]* son gendre, et pour que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien. Il envoya Don Carlos à Paris pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent. Alors ambassadeur en France.

Mon père par ses qualités excellentes et son explication *[sic]* extraordinaire méritoit tous les jours davantage au choix du son père *[sic]*. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant et le suivait de loin dans la carrière des sciences

Imaginez un jeune homme dont le génie précoce saisissoit tout l'ensemble des connaissances humaines dans un âge où d'autres en concevoient à peine les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux. Et celle qu'il aime douée d'un esprit supérieur avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager. Vous aurez alors quelque idée du bonheur de mon père à cette courte époque de sa vie. Et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé ? Il étoit l'orgueil du vieux Duc l'amour de toute la Province et il n'avoit pas dix huit ans que sa réputation commençoit déjà à s'étendre hors des frontières de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur et d'amour propre, mais Héroïque *[sic]* qui étoit tout cœur, et tout âme, l'aimoit uniquement par tendresse. Il aimoit le Duc presque autant que sa fille. Et souvent il pensoit à son frère Don Carlos.

“ Ma chère Blanche /:disoit il à sa maîtresse:/ ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pourroient le fixer, il est bien léger, il m'écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre achevera de former son cœur — Chère Blanche je vous adore, je chéris votre père, mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut il que nous soyons toujours séparés. ”

Un jour le Duc fit appeler mon père et lui dit “ Don Henrique je viens de recevoir du Roi notre maître, une lettre que je veux vous communiquer. En voici le contenu

Mon Cousin !

Nous en notre conseil avons résolu de fortifier sur de nouveaux plans les places qui servent à la défense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systèmes de Don Vauban et Don Kohorn. Employez les plus habiles sujets à écrire sur cette matière. Envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouverons *[sic]* un qui nous satisfasse son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donné. Et notre magnificence Royale le récompensera en conséquence. Sur ce nous prions Dieu, qu'il vous maintienne en sa sainte garde.

Moi le Roy.

Eh bien /:dit le Duc:/ mon cher Henrique aurez vous le courage d'entrer en lice ? Je vous en avertis, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière ”

Mon père réfléchit un instant à ce que lui disoit le duc, et puis il répondit avec assurance “ Oui Monseigneur j'entre dans la carrière, et je ne vous ferai pas honte.

— Eh bien /:dit le Duc:/ faites de votre mieux et lorsque votre travail sera achevé rien ne retardera plus votre bonheur ni celui de ma fille ”

Vous imaginez avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passoit les nuits, et lorsque son esprit epuisé le forçoit à prendre quelque repos. Il passoit ce tems de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur à venir, et souvent du plaisir qu'ils auroient à revoir Don Carlos, une année se passa ainsi

Cependant diverses mémoires arrivoient de tous les coins de l'Espagne et de tous les pays de l'Europe. Ils étoient cach[et]és et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon père vit qu'il étoit tems de maitre [*sic*] la dernière main à son travail. Et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une foible idée.

Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il montrait en quoi Kohorn s'étoit conformé à ces principes et les fautes qu'il avoit faites, toutes les fois qu'il s'en étoit écarté. Il mettoit Vauban fort au dessus de Kohorn, mais il prédisoit qu'il changeroit une seconde fois de système et l'événement a justifié sa prédiction qu'il changeroit une seconde fois de système et l'événement a justifié sa prédiction [*sic*]. Tous ces arguments étoient soutenus non seulement par une savante Théorie, mais encore par des détails de construction et de localité, des devis, des dépenses, mais surtout par des calculs effrayants même pour les gents de l'art.

Lorsque mon père eut écrit la dernière ligne de son ouvrage il lui sembla y découvrir mille défauts qu'il n'avoit pas d'abord aperçus, et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain en lui disant " Mon cher neveu, le prix est à vous je me charge de faire parvenir le mémoire ne songez qu'à votre noce elle se fera bientôt. "

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Le reste de la p. est blanc.

## QUARANTE-SIXIEME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU GÉOMETRE.

Je vous ai dit que mon père avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été parfaitement satisfait et lui avoit promis que sa noce se faisoit [*sic*] en peu de tems. Mon père transporté de joye se jeta aux pieds du Duc et lui dit “ Mon seigneur ayéz la bonté de faire venir mon frère. Mon bonheur ne sera pas complet, si je n'ai celui de l'embrasser à près une si longue absence. ”

Le Duc fronça le sourcil et lui dit “ Je prevois que Carlos nous rebatera les oreilles de la grandeur de Louis quatorze et de la splendeur [*sic*] de sa cour. Mais puisque tu le veux faisons le venir. ” Mon père baisa la main du Duc et puis il alla chez sa future. Il n'est fut plus question de Géométrie. L'amour remplissoit tous ces moments et toutes les facultés de son ame.

Cependant le Roi, à qui le projet de fortification tenoit fort a cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Ce-lui de mon père l'emporta tout d'une voix. Il reçut du ministre une lettre qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi que Sa Majesté désiroit qu'il demanda lui même une récompense. Dans une lettre adressée au Duc. Le même Ministre fésoit entendre que si le jeune homme demandoit la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peut être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc, qui lui comuniquea celle qu'il avoit reçue. Mon père déclara qu'il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu'il n'avoit pas mérité, et il conjura le Duc de se charger de sa réponse au ministre. Le Duc s'y refusa “ C'est à vous /:lui dit il:/ que le ministre ecrit, et c'est à vous de répondre. Surement le ministre a ses raisons. Dans la lettre qu'il m'ecrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que vôtre jeunesse interesse le Roi, et qu'on veut mètre sous les yeux de Sa Majesté une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de maniere à ne pas y faire paroître trop de présomption ” Après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau et écrivit la lettre suivante.

Monseigneur.

La satisfaction du Roi qui m'est anoncée par vôtre Excellence, est une recompense qui doit satisfaire tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vôs bontés, j'ose demander l'agrément de sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez héritiere des biens et titres de nôtre maison. Cet établissement ne ralentira point mon zèle pour le servir [*sic*] de Sa Majesté heureux si je puis un jour mériter par mes travaux le grade et charge de Colonel général d'Artillerie que plusieurs de mes ancetres ont exercé avec honneur.

De vôtre Excellence.

Mon père remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui et la copia mot pour mot mais au moment d'y metre la signature il entendit qu'on crioit dans la cour “ Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé

— Qui mon frère, où est il, que je l'embrasse

— Signez donc /:dit le courier qui devoit porter la lettre au ministre:/ ”

Mon père plein de sa joye et pressé par le courier signa Don Carlos Velasquez au lieu de Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frere.

Les deux freres s'embrasserent en efet. Mais don Carlos se réculant aussitôt se prit à rire de toutes ses forces et dit “ Mon cher Henrique Tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Sacramouche [*sic*] de la comedie Italiene et ta gonille te prend le menton, comme un plat à barbe. Mais je t'aime comme cela. Allons voir le bonhomme. ”

Ils monterent chez le vieux Duc et Don Carlos pensa l'etoufer en l'embrassant ce qui etoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit. “ Mon cher oncle. Ce bon homme d'ambassadeur m'avoit

donné une lettre pour vous, mais j'ai eu soins de l'oublier chez mon beigneur. Au reste c'est égale. Gramont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos /:dit le Duc:/ je ne connois aucun de ces messieurs.

— Tant pis pour vous /:réprit Carlos:/ ils sont fort bons à connoitre, mais où donc est ma future belle sœur elle doit être fort aimable ”

Blanche entra dans cet instant. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit “ Ma divine sœur ! chez nous à Paris, la coutume est d'embrasser les femmes. ” Et il l'embrassa en effet au grand étonnement de Henrique qui n'avoit jamais vu Blanche qu'au milieu de ses duegnes, et n'avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affligèrent sincerement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit “ Allez quitter vôte habit de voyage, il y aura bal ce soir. Rappelez vous que ce qui passe pour gentillesse de l'autre côté des Pirénées, passe ici pour impertinance. ”

Don Carlos sans se déconcertér lui répondit “ Mon cher oncle. Je vais metre le nouvel uniforme que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle cousine pour une Sarabande. C'est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos françois en ont fait ”

Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en frédonnant un air de Lully. Henrique très affligé de ses travers voulut l'excuser auprès du Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile. Car le Duc étoit déjà trop prévenus contre lui, et Blanche ne l'étoit pas du tout.

Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l'Espagnole mais à la Française. Ce qui surprit tout le monde. Ell[e] dit que cette habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l'ambassadeur. Cependant on ne laissa pas que de s'étonner.

Don Carlos se fit long tems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'étoit à la cour de Louis Quatorze. Il avoit un just au corps de velours bleu brodé en argent. Echarpe blanche brodée de même, aiguillettes pareilles. Rabat de point d'Alancon, et une peruque blonde d'un volume énorme. Cet ajustement qui étoit magnifique en lui même, le paroissoit d'autant plus que nos derniers Rois de la maison d'Autriche avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. On avoit même abandonné la fraize qui l'auroit un peur [*sic*] relevé, pour la gonille tel que vous la voyez porter aujourd'hui aux Aguazils et aux gens de loix, ce qui ressembloit assez à l'habit de Scaramouche, comme l'avoit très bien observé Don Carlos.

Nôte étourdi déjà très diferent par ses habits des Cavaliers Espagnols, s'en distinguois encore plus par la manière dont il entra dans la sale. D'abord il ne salua, ni ne fit de politesses à qui que ce fut. Mais du plus loin qu'on put l'entendre il cria aux musiciens. “ Taisez vous marauts. Si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions, qu'il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la sale pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche qui avoit infiniment de graces naturelles, se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie toutes les femmes se leverent à la fois et firent compliment à Blanche, mais tout en la comblant d'eloges, elles tournoient les yeux sur Carlos, de maniere à lui faire comprendre qu'il étoit le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s'y trompa point et le suffrage secret des femmes releva à ses yeux le mérite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quitta plus Blanche et lorsque son frere vouloit l'approcher il lui disoit “ Henrique mon ami, vas t'en un peu calculer quelque courbe, tu auras tout le tems d'ennuyer Blanche quand elle sera ta femme ”

Blanche par des rires immodérés encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique se retiroit confus — Lorsque le soupér fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et fut se placer avec [elle] au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos pendant le soupé entretin[t] la société des fetes que donnoit Louis Quatorze. Et sur tout du ballet, *des galanteries l'Olympe* où ce prince avoit représenté lui même le personnage du soleil. Il dit

qu'il savoit parfaitement ce pas, que Blanche feroit le role de Diane. Il distribua également les autres roles, et avant qu'on se leva de table, le ballet de Louis quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal, et Blanche ne s'aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche, à l'heure accoutumée et il la trouva répétant un pas avec Carlos — Trois semaines se passerent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre et chagrin. Henrique dévorait ses douleurs. Carlos faisoit et disoit mille impertinances que les femmes de la ville recueilloient comme autant d'oracles. Blanche avoit la tête remplie des modes de Paris, du ballet de Louis quatorze et elle ne savoit pas un mot de ce qui se passoit au tour d'elle.

Un jour comme on étoit à table Carlos reçut une dépeche de la cour C'étoit une lettre du ministre. Il la lut tout haut elle étoit ainsi conçue.

Seigneur Don Carlos de Velasquez

Le roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez confirme la grandesse et vous donne la charge de Colonel général d'Artillerie.

Vôtre affectionné

“ Qu'est ceci /:dit le duc furieux:/ qu'est ce que le nom de Carlos fait ici. C'est Henrique que Blanche doit épouser. ”

Mon père pria le Duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit “ Monseigneur j'ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien ; mais je suis sûr qu'il n'y a pas de sa faute, ou plutot il n'y a pas de la faute de personne. Et ce changement de nom entroit dans les vues de la divine providence. En effet vous devez vous être aperçu que Blanche n'a aucune inclination pour moi et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main, ses biens, ses titres lui apartiennent et je n'y ai aucun droit. ”

Le Duc s'adressa à sa fille et lui dit “ Blanche que dois-je croire de tout ceci ? ” Blanche s'évanouit pleura et finit par avouer qu'elle aimoit Carlos.

Le Duc au désespoir dit à mon père. “ Cher Henrique s'il t'a enlevé ta maitresse il ne peut t'enlever la charge de Colonel Général. C'est toi qui l'as mérité, et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Non Monseigneur /:répondit Henrique:/ Tout vôtre bien appartient à vôtre fille. Pour ce qui est de la charge de Colonel général le Roi la donnée à mon frère et certes il a bien fait. Car l'état ou se trouve mon ame ne me permet de servir ni dans ce grade ni dans aucune autre. Permettez moi de me retirer, je vais dans quelque saints Asyle répandre ma douleur aux pieds des autels et l'offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ”

Mon père quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa blanche, la noce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche toute en désespérant son père s'affligeoit des maux qu'elle avoit causée, et Carlos malgré son efronterie habituelle, se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

Mon père le reconnut et lui dit “ Ami Alvar comment trouve tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis quatorze en étoit content, les marauts des musiciens ont mal joué, et Blanche qu'en dit elle ? Blanche, Blanche Malheureux, repons moi. ” Alors, mon père agita ses chaines, se mordit les bras et tomba dans un afreux accès de rage — Alvar se retira en fondant en larmes, et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et bientôt on désespera de ses jours. Prêt à mourir, il se tourna du coté de sa fille et lui dit “ Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. ” Ce furent les dernières parolles du Duc. Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune epouse, ne pouvant y parvenir il l'abandonna à sa tristesse, et fit venir de Paris une fameuse courtisane appelée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent.

La Charge de Colonel général de l'artillerie, ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer mais n'en pouvant venir à son honneur il envoya au Roi sa démission et lui demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand chambellan et il s'établit à Madrid avec la jardin

Mon pere passa trois ans chez les Camaldules. Ces bons pères, par des soins assidus, et une

patience Angélique parvinrent à lui rendre la raison. Alors il alla à Madrid et se fit annoncer chez le ministre. Ce seigneur le fit entrer et lui dit. “ Seigneur Don Henrique votre affaire est venue à la connaissance du Roi qui m’en a voulu de cette méprise ainsi qu’à mes bureaux, mais je lui ai montré votre lettre signée “ Don Carlos Velasquez ”. Et tenez la voila encore. Dites moi s’il vous plait pourquoi vous n’y avez pas mis votre nom. ”

Mon père prit la lettre reconnut son écriture et dit au ministre “ Mon seigneur je me rappelle qu’à l’instant où je signois cette lettre on vint m’annoncer l’arrivée de mon frère. La joye que j’en ai ressentie m’aura fait metre son nom à la place du mien. Mais ce n’est pas cette méprise qui a causé mon malheur, lors même que le brevet de Colonel général eut été expédié en mon nom, je n’aurois pas été en état d’exercer cette charge. Aujourdhui ma tête est remise, et je me crois en état de remplir les vues que le roi avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique /:réprit le Ministre:/ Tout le projet de fortifications est tombé dans l’eau, et à la cour nous n’avons pas la coutume de rappeler les choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir est la place de Comendant de Ceuta. C’est la tout ce que j’ai de vaquant. Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J’avoue que cette place est au dessous de vos talents. Il est cruel à votre âge de se confiner sur un rocher de l’Afrique

— C’est la précisément /:répondit mon père:/ ce qui me fait accepter ce poste. Je croirai quitant l’Europe, echaper à la cruelle influence de ma destinée et qu’en allant dans une autre partie du monde j’y deviendrai comme un autre homme. Enfin que j’y pourai trouver le bonheur et la paix sous l’influence d’astres plus favorables. ”

Mon père se hata de prendre ses provisions de comandant, alla s’embarquer à Algezirias, et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant il éprouva un sentiment délicieux, il lui sembla toucher au port à près de longs orages.

Le premier soin du nouveau Comandant fut de bien connoitre tous ses devoirs. Non seulement pour les remplir, mais pour faire mieux s’il étoit possible. Quelque gout qu’il eut pour les fortifications, il s’occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d’ennemis barbares, étoit toujours assez forte pour leur resister. Mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitans, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible renonçant pour y réussir, a bien des profits et avantages dont les comandants avoient joui jusqu’alors. Cette conduite le rendit l’idole de la petite Colonie. Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d’état, qui étoient sous sa garde. Et quelque fois il s’ecarta en leur faveur de la stricte regle qui lui étoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d’autres douceurs.

Lorsque tout fût à Ceuta aussi bien que possible, mon père recomança à se<sup>1</sup> livrer à l’étude des sciences exactes. Les deux freres Bernouilly faisoient alors rétentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon pere les appelloit en plaisantant Eteocle et Polinice, mais au fond il prénoit à cette guerre le plus vif intérêt. Et souvent il se méloit au combat, par des écrits anonymes qui fournissoient à l’un ou l’autre partie des secours inatandus. Lorsque le grand problème des 130 perymetres [*sic*] fut soumis à l’arbitrage des quatres plus grands géometres de l’Europe. Mon père leur fit parvenir des methodes d’analyse, qu’on peut regarder comme des chefs d’œuvre d’invention, mais on n’imagina point que leur auteur put se résoudre à garder l’incognito. Et l’on ne manqua pas de les atribuer tantot à l’un tantôt à l’autre des deux freres. On se trompoit, mon père aimait les sciences et non pas la reputation qu’elles donnent. Ses malheurs l’avoient rendu farouche et timide. Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complete, son frère résta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu’il s’étoit trompé, en ne considérant que deux éléments de la courbe, mais il ne voulut point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au marquis de l’Hôpital et quelques années plus tard à Neuton lui même. Le sujet de ces dernières hostilités étoit l’analyse infinitesimale, que Leibnitz avoit

---

<sup>1</sup> *Interl.*

inventé en meme tems que Neuton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père passa les plus belles années de sa vie à considerer de loin ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde combatoient avec les armes les plus acérées, que l'esprit humain se soit jamais forgé

Cependant la passion que mon père avoit pour les sciences exactes, ne l'empêchoit pas d'en cultiver d'autres. Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près à la nature de plantes et forment la transition entre ces deux grands regnes. Mon père en avoit toujours quelques uns renfermés dans des bureaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation.<sup>1</sup> Mon pere avoit encore une bibliotheque complete de tous les ouvrages de l'antiquité, qu'on peut régarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection à dessein d'appuyer de preuves tirées des faits, les principes de probabilité développés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulé. *Ars conjectandi*. Je vous en ai dit quelque chose l'autre jour. Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation étoit presque toujours enfermé chez lui. La tention continuelle de son esprit lui faisoit oublier cette cruelle époque de sa vie, où sa raison même avoit succombée sous le fait du malheur, mais souvent le cœur réprenoit tous ses droits. Ce qui arrivoit sur tout vers le soir. Lorsque sa tête s'étoit epuisée par le travail de la journée. Alors comme il n'étoit point accoutumée a chercher des distractions hors de chez lui. Il montoit sur sa terrasse, régardoit la mer et l'horisont borné au loin par les côtes de l'Espagne. Cette vue lui rappelloit les jours de gloire, où chéri de sa famille aimé de sa maitresse, admiré des hommes de mérite il croyoit avoir reuni tout le bonheur accordé aux humains. Epoque brillante, où son ame enflamée du feu de la jeunesse, éclairée des lumieres de l'âge mure s'ouvroit à la fois à tous les sentiments qui font les délices de la vie ainsi qu'à<sup>2</sup> toutes les conceptions qui font honneur à l'esprit humain. Ensuite il se representoit son frère lui enlevant sa maitresse, ses biens, ses honeurs et lui etendu sur la paille, et privé de raison. Quelque fois il prenoit un violon, et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Dix huit ans<sup>3</sup> se passerent ainsi.

Un soir le lieutenant de Roi de Ceuta ayant à faire à mon père, vint chez lui et le trouva dans un de ses accès de melancolie. Après y avoir un peu reflechi il lui dit " Notre cher comandant. Je vous prie de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux, vous souffrez. Ce n'est point un secret, nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vintes à Ceuta, et depuis lors il n'est passé un seul jour, où elle n'ait pas entendu parler de vous, avec adoration, car vous êtes la divinité tutelaire de nôtre petite Colonie. Souvent elle m'a dit, si notre chër comandant sent si fort ses peines, c'est que personne ne les partage. Venez nous voir cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer. " Mon père se laissa conduire chez Inez de Cadanza, l'épousa, et je suis né dans la première année de leur mariage

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras et levant les yeux au ciel " O ! puissance incomensurable, qui a l'immensité pour exposant. Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O mon Dieu voici encore un être sensible que tu as jetté dans l'Espace. S'il doit être aussi misérable que l'a été son pere, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. "

Après avoir fait cette priere, mon père m'embrassa avec transport et dit " Non mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l'ai été. Je jure le saint nom de Dieu que jamais je [ne] t'enseignerai les mathématiques, mais tu sauras la sarabande, le balet de Louis quatorze et toutes les impertinances qui parviendront à ma connoissance. " Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage-femme

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathématiques, et de me faire aprendre la Sarabande. Et bien c'est l'inverse qui a lieu,

---

<sup>1</sup> Une barre est ici placée.

<sup>2</sup> ainsi qu'à *surch. aut.* : et à

<sup>3</sup> Dix huit ans *surch. aut.* : Quinze ans



car je me trouve avoir une grande connoissance des sciences exactes, et je n'ai jamais pu apprendre, je ne dis pas la Sarabande qui n'est plus de mode, mais aucune autre danse. A la vérité voyant danser des contredanses Angloises j'en ai trouvé deux dont les figures pouvoient être représentées par des formules. Mais je ne pus parvenir à les danser moi même

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration.

## QUARANTE SEPTIÈME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né et comme quoi mon pere m'avait pris dans ses bras et avoit fait sur moi une priere géométrique et avoit ensuite juré qu'il ne m'enseigneroit jamais la géometrie

Environs six semaines après ma naissance, mon père vit entrer dans le port un petit chebeq, qui ayant jeté l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'âge et vetû comme l'étoient les oficiers du feu Duc Velasquez, c'est à dire en just au corp verd, passements d'or et d'écarlate, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'épée pendue au baudrier. Mon père prit son telescope, et crut reconnoitre le vieux Alvarez. C'étoit lui en efet, il avoit de la peine à marcher. Mon père courut à lui jusque sur le port, et tous les deux manquerent mourir de l'impression qu'ils éprouverent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon père qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Urselines. Et il lui remit une lettre conçue en ces termes.

Seigneur Don Henrique !

Une infortunée qui a causé la mort de son père et fait le malheur de votre vie ose se rappeler à vôtre mémoire

En proye aux remords je m'étois vouée à des pénitences, dont l'austerité eut rapproché le terme. Alvar m'a représenté que ma mort rendant au Duc sa liberté pouvoit aussi lui donner des héritiers. Et quand [*sic*] prolongeant mes jours je pouvois au contraire vous conserver son héritage. Cette considération me determina à vivre. Je renonçai aux jeunes austeres, je quittai le silice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs fois, j'ai cru qu'il vous mettoit en possession du titre et des biens de nôtre maison. Mais le ciel veut aparement vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vôt talents.

J'aprens que vous avez un fils, peut être pourrai je lui conserver les avantages, dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses intéréts et sur les vôtres. Les fiefs allodiaux de nôtre maison, ont toujours appartenu à la branche cadete. Mais comme vous ne les réclamez point. On les avoit joint a ceux qui étoient destinés à mon entretien. Cependant il vous appartenoit de droit. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangements que vous croirez convenables — Des motifs qui tiennent au caractere du Duc de Velasquez m'ont empeché de vous faire<sup>1</sup> cette restitution plus tôt. Adieu Seigneur Don Henrique il n'y a point de jour où je n'eleve ma voix pénitente et n'appelle les bénédictions celestes sur vous et sur vôtre heureuse épouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les souvenirs exerçoient sur l'ame de Don Henrique, et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites. Mais les soins de son épouse, l'affection qu'il me portoit et plus que tout cela, la résolution générale des équations dont les géometres commençoient à s'occuper. Enfin toutes ces causes réunies eurent l'efet de rendre à son ame du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu lui permit aussi d'augmenter sa bibliotheque et son cabinet de phisique. Il parvint même à monter un observatoire très bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il se livra au

---

<sup>1</sup> *Surch. aut.* : rendre

penchant qui l'entraînoient vers la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta un seul individu qui fut véritablement à plaindre, parce que mon père employoit toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance honnête. Le détail que je pourrais vous en faire vous intéress[er]oit sûrement. Mais je n'oublie pas que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois point sortir de l'énoncé de ma proposition.

Autant que je m'en rappelle, la curiosité a été ma première passion. On ne voit dans les rues de Ceuta ni chevaux ni voitures, et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je le voulois. Je satisfesois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour. J'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux, les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivant les portes faix questionnant les passants. Par tout on s'amusoit de ma curiosité. Par tout on se faisoit un plaisir de la satisfaire. Mais il n'en étoit pas de même dans la maison paternelle

Mon père avoit fait bâtir dans une cour de sa maison, un pavillon séparé dans le quel il avoit sa bibliothèque, son cabinet, et son observatoire, l'entrée de ce pavillon m'étoit défendue. Je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans les commencements, mais ensuite cette prohibition en excitant ma curiosité fut je crois un puissant aiguillon qui hata mes pas dans la carrière des sciences. La première science à laquelle je m'appliquai fut cette partie de l'histoire qu'on appelle Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où la mer étoit dans les tems calmes, aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs et je devins conchyologiste. Mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, brûlé par les orties de mer, et piqué par les oursins. Ces inconveniens me dégoutèrent de l'histoire naturelle et je m'attachai à la physique.

Mon père avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonier à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passois presque tout mon tems chez cet apprentif mécanicien et je l'aidois dans son travail. J'acquis de[s] connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle, je ne savois lire ni écrire.

J'avois cependant huit ans, mais mon père disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la sarabande il ne m'en falloit pas davantage. Il y avoit à Ceuta un vieux prêtre relegué pour je ne sais quelle intrigue de cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde, et venoit souvent nous voir. Ce bon Ecclésiastique voyant que j'étois aussi négligé, représenta à mon père qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner. Mon père y consentit. Sous ce prétexte le père Anselme m'apprit à lire, écrire et compter. Mes progrès furent rapides, sur tout dans l'arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître

J'atteignis ainsi ma douzième année, et pour mon âge, j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardois bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela m'arrivoit. Il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère et de me dire " Apprends la Sarabande mon ami. Apprends la Sarabande, et laisse là des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux. " Alors ma mère me faisoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table et que mon père me recomendoit encore de sacrifier aux grâces. Nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans, habillé à la Française. Il nous fit une douzaine de réverences de suite, après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouette. Il heurta un domestique qui porta la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se fut confondu en excuses, l'étranger n'en fit point. Il fit autant d'éclats de rire qu'il avoit fait de réverences en entrant. Après quoi il nous dit en très mauvais Espagnol qu'il s'appelloit le Marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la France pour avoir tué un homm[e] en duel, et qu'il nous prioit de lui donner un asyle jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencour n'eut pas plutôt terminé son compliment, que mon père se levant avec une extrême vivacité lui dit " Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'atendois depuis long tems, regardez ma maison comme la vôtre, et daignez seulement donner quelques soins à l'éducation de mon fils. S'il peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des pères. " Si Folencour eut su le sens que mon père attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en n'eut peut être pas été très flatté, mais il

prit son compliment dans le sens le plus littéral et en parut fort content. Il en redoubla même d'impertinences, faisant de continuelles allusions, à la beauté de ma mère et à l'âge de mon père, qui cependant ne se lassa pas de l'applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diner mon père demanda au Marquis s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande ? Au lieu de répondre mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit encore fait. Et lorsqu'à près les plus grands éclats il fut revenu à lui même. Il nous assura que depuis vingt siècles on ne dansoit plus la Sarabande mais seulement le passe-pied, et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instruments que les maitres de danse appellent Pochete et joua les aires de ces deux danses. Lorsqu'il eut fini, mon pere lui dit d'un air fort serieux " Monsieur le Marquis vous jouez là d'un instrument que peu de gens de qualité savent manier, et vous me feriez croire que vous avez été maître de danse. Au surplus il n'importe et vous en seriez même plus propre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer de[s] demain à former mon fils et le rendre tout à fait semblable à un seigneur de la cour de France. "

Folencour convint que divers malheurs l'avoient forcé à faire quelque tems l'état de maitre de danse mais que n'en etant pas moins homme de condition, il en seroit plus propre à former un jeune seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain, ma première leçon de danse et de belles manières. Mais avant de vous parler d'une conversation que mon père eut le même soir avec Monsieur de Cadanza son beau-père. Je n'y avois guerre pensé depuis, mais dans ce moment, elle me revient à l'esprit et peut être pourra t-elle vous interesser

La curiosité me retenant ce jour là auprès de mon nouveau Mentor, je ne songeai point à courir les rues et passant au près du cabinet de mon pere, j'entendis qu'elevant la voix avec emportement il disoit à Candanza " Mon cher beau-père je vous en avertis pour la dernière fois, si vous continuez vos envoys dans l'intérieur de l'Afrique je vous dénoncerai au ministre.

— Mon cher beau-fils /:répondit Cadanza:/ si vous voulez entrer dans nos mysteres rien ne sera plus aisé. Ma mere étoit une Gomélez et mon sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza /:répondit mon père:/ je commande ici pour [le] Roi et je n'ai que faire des Gomelez et de leur secrets. Soyez sûr que dès demain je rendrai compte au ministre de nôtre conversation.

— Et vous /:dit Cadanza:/ soyez sûr que le Ministre, vous défendra de lui faire à l'avenir de raport sur ce qui nous regard. "

Leur conversation n'alla pas plus loin. Les secrets de Gomelez m'occupa tout ce jour et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma première leçon de danse, qui tourna tout autrement qu'il ne l'avoit espéré, et dont l'efet fut de tourner mes idées du côté des mathematiques. Mon père voulut assister à cette première leçon et voulut aussi que ma mère y fut présente. Folencour encouragé par des tels égards, oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un homme de qualité. Et fit un assez long discours en l'honneur de la danse qu'il appella son art. Ensuit il observa que j'avois les pieds fort en dedans et voulut me faire considerer cette habitude comme honteuse et tout à fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors et j'essayai de marcher ainsi quoique cette methode fût contraire aux lois de l'équilibre. Folencour n'en fut point content, il exigea encore que j'eusse les pointes basses. Enfin emporté par l'impatience et la malice il me poussa par deriere. Je tombai sur le nez et me fis beaucoup de mal. Folencour ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin d'en faire il s'emporta contre moi et dit les choses les plus désagréables avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenances s'il eut mieux su l'Espagnol. J'étois accoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Ceuta. Les propos de Fol en cour [*sic*], me parurent des outrages que je ne devois pas supporter. J'allai fièrement à lui, je pris sa pochete et la brisant contre terre, je jurai de ne jamais aprendre à danser d'un homme aussi grossier. Mon père ne me gronda point. Il se leva gravement, me prit par la main me conduisit à une sale basse qui étoit à une extremité de la cour, et ferma la porte sur moi, en me disant " Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour aprendre à danser "

Acoutumé comme je l'étois a la plus grande liberté la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai beaucoup et long tems. Tout en pleurant je tournois les yeux vers une grande fenetre carée la

seule qu'il y eut dans cette sale basse et je me mis à en compter les vitres. Il y en avoit vingt six dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons du père Anselme dont la science n'alloit pas au delà de la multiplication.

Je multipliai les caraux de la hauteur par ceux de la basse [*sic*] et je vis avec surprise que j'avois précisément le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je répétai mon calcul en retrenchant tantôt une bande des vitres, tantôt deux soit de la hauteur soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'étoit qu'une addition répétée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs.

Je rapellai la même expérience sur les caraux des pierres dont la sale étoit pavée. Elle me réussit également bien. Je ne pleurai plus mon cœur palpitait de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point sans ressentir quelque émotion

Vers les midi, ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux désirs de mon père et de prendre les leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation, je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon et de ne plus s'embarasser de moi parce que je me trouvois très bien dans cette sale basse. Ma mere me quitta avec l'air de surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandé. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je fesois de plus grandes découvertes. En effet les propriétés des nombres étoient des véritables découvertes pour moi qui n'en n'avoit aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim. Je rompis mon pain noir et je vis que ma mere y avoit renfermé un poulet roti et un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumière, et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai le côté d'un carau par la moitié, je vis que le produit de la moitié par la moitié étoit un quart. Je partageai le côté du carré en trois et j'eus une neuvième. Ce qui m'éclaira sur la nature des fractions. Je m'en assurai encore mieux, lorsque je multipliai deux et demi par deux et demi et qu'à côté du carré de deux, j'obtins une equere dont la valeur étoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin, mes essais sur les nombres. Je vis qu'à multipliant [*sic*] le nombre trois fois par lui même, et quarant ce produit. J'obtenois le même résultat qu'en multipliant le nombre trois fois par lui même. Toutes mes belles découvert[e]s n'étoient point exprimées en langage algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particulière, qui avoit rapport aux caraux de ma fenetre, et ne manquoit ni de clarté ni d'élégance.

Enfin le dixième jour de ma prison, ma mere en m'apportant mon diner me dit " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre, Folencour a été reconnu pour un deserteur. Ton père qui a la désertion en honneur [*sic*] l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de ta prison. " Je récus la nouvelle de mon elargissement avec une indifférence qui surprit ma mere. Mon père l'a suivit d'assez près, il confirma ce qu'elle avoit dit puis, il ajouta, qu'il avoit écrit à ses amis Cassini et Hugens pour leur demander les figures des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rapelloit très bien de la manière dont son frere Carlos pirouetoit en entrant dans une chambre, et c'étoit cela sur tout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon père aperçut un cahier qui sortoit de ma poche et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échapa point. Mon père suivit attentivement le fil de mes découvertes, à près quoi il me dit " Si à cette fenetre qui a vingt six caraux en tous sens, j'en ajoutois deux par en-bas et que je voulusse lui conserver la forme carrée combien y auroit il de caraux ajoutés ? "

Je répondis sans hésiter " Vous auriez sur le meme côté et par en haut deux bandes de cinquante deux caraux chacun[e] et de plus un petit caré de quatre caraux sur le coin qui touche aux deux bandes. " À cette reponse mon père éprouva une joye très vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit. " Mais si j'ajoutois à la base de la fenetre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré résultant ? "

Je réfléchis un instant et puis je dis “ Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les côtes de la fenêtre, mais infiniment peu larges, et quant au caré du coin. Il seroit si infiniment petit que je ne puis m’en former aucune idée ”

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit ses mains leva les yeux au ciel et dit “ Oh ! mon Dieu vous le voyez, il a deviné la loi du binôme et si je le laisse faire, il deviendra [*sic*] le calcul différentiel. ”

L’état, où je voyois mon père, m’effraya je défit sa cravate, j’appellais du secours. Il reprit ses sens, me sera dans ses bras et me dit “ Mon enfant ! mon cher enfant ! Laisse là ces calculs, apprends la Sarabande mon ami apprends la Sarabande. ”

Il ne fut plus question de prison. Je fis dès le même soir le tour des remparts de Ceuta et tout en promenant je répétois à part moi même “ Il a trouvé la loi du binôme, il a trouvé la loi du binôme. ”

Je puis dire que de[s] lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon père avoit juré de ne jamais permettre que je les apprisse. Mais un jour je trouvais sous mes pieds l’arithmétique universelle du Chevalier Don Isaac Newton. Et je ne puis m’empêcher de croire que mon père ne l’aye égaré presque à dessein. Quelque fois aussi je trouvois la Bibliothèque ouverte et je ne manquois pas d’en profiter. Mais d’autres fois aussi mon père prétendoit me former pour le monde il me faisoit pirouetter en entrant dans la chambre, frédonoit un air, faisoit semblant d’avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes et me disoit “ Mon enfant tu n’a pas été créé pour l’impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que n’ont été les miens. ”

Cinq ans à près l’époque de mon emprisonnement ma mère se trouva enceinte. Elle accoucha d’une fille, qui fut appelée Blanche en l’honneur de la belle et trop légère duchesse de Velasquez. Bien que cette Dame n’eut point autorisé mon père à lui écrire. Il crut devoir lui faire part de la naissance de cet enfant et il reçut une réponse qui renouvela ses anciennes douleurs. Mais mon père vieillissoit et n’étoit plus susceptible d’émotions aussi vives.

Ensuite dix années se passerent sans que rien vint troubler l’uniformité de notre vie qui pourtant étoit très variée pour mon père et pour moi par les nouvelles connaissances dont nous nous enrich[iss]ions tous les jours. Mon père revoit<sup>1</sup> même quité avec moi son ancien réserve. En effet. Il ne m’avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible pour que je ne sus[s]e que la sarabande. Il n’avoit donc rien à se reprocher et se livrer [*sic*] sans remords à causer avec moi, sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces conversations avoient toujours l’effet de ranimer mon zèle et de redoubler mon application<sup>2</sup>

et beauté et rien n’eut manqué à notre félicité si nous eussions conservé ma<sup>3</sup> mère. Mais il y a un an qu’une maladie violente l’enleva à notre tendresse. M’on [*sic*] prit alors dans sa maison une sœur de sa défunte femme qui s’appelloit Donna Antonia de Ponéras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n’étoit point du même lit que ma mère. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui il prit aussi le parti de se marier. Sa seconde femme mourut au bout de six ans mettant au monde une fille, qui ensuite épousa Monsieur de Ponéras, qui mourut dans la première année de leur mariage.

Cette jeune et jolie tante, prit donc possession de l’appartement de ma mère et du gouvernement de notre maison, dont elle s’aquita assez bien. Elle avoit sur tout beaucoup d’attention pour moi — Elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, me demandoit si je voulois du chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m’étoient souvent très désagréables, parce qu’elles interrompoient mes calculs. Quand par hasard Donna Antonia ne venoit pas, sa femme de chambre la remplaçoit. C’étoit une fille du même âge que sa maîtresse et de la même humeur, son nom étoit Marica. Je m’aperçus bientôt que ma sœur n’aimoit ni la suivante ni la maîtresse. Et je ne tardai pas à partager cette Antipathie qui cependant

---

<sup>1</sup> Lire *avoit*.

<sup>2</sup> *Biffé* : Pour ce qui est de ma sœur elle croissoit en grâce

<sup>3</sup> *Surch. aut.* : notre

n'étoit fondée de mon côté, que sur le chagrin que j'éprouvois d'être interrompu. Cependant je n'étais pas toujours leur dupe. J'avais pris l'habitude de subsister [sic] mes valeurs, dès que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenais mon calcul dès qu'elle étoit sortie.

Un jour que je cherchois un logarithm[e], Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à côté de ma table, ensuite elle se plaignit de la chaleur, ota le mouchoir qu'elle avoit sur son sein, le plia et le mit sur son dossier de son fauteuil, jugeant à tous ces arrangements qu'elle alloit faire une longue séance, j'arrêtai mon calcul et je fermai mes tables et je me mis à faire quelques réflexions sur la nature des logarithmes et sur la peine extrême que la confection des tables avoit dû coûter au célèbre Baron Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que même [sic] contrarier passa derrière ma chaise, mit ses deux mains sur mes yeux et me dit "Aprésent calculez monsieur le Géometre" Ce propos de ma tante me parut contenir un véritable défi. Ayant fait en dernière lieu un grand usage des tables beaucoup de logarithmes étoient restés dans ma mémoire, et je le savois comme on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois les logarithmes. J'en trouvois trois dont les logarithmes m'étoient connus. Je les additionnai de tête, puis tout à coup me débarrassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre en me disant avec assez d'impolitesse "Le sot homme, qu'un géometre."

Peut-être vouloit elle me reprocher que ma méthode ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseur que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avais fait, prouvoit néanmoins une grande habitude du calcul et ce n'étoit sûrement pas le moment de me dire que je fusse un sot. Bientôt à près vint la suivante Marica, qui voulut aussi<sup>1</sup> pincer et me chatouiller. Mais j'avais encore sur le cœur le propos de sa maîtresse, et je la renvoyai un peu brutalement.

Aprésent le fil de la narration, me conduisit à une époque de ma vie remarquable par le nouvel employé que je commençai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où frappé de quelque principe. Il en étend les conséquences et les applications et donne comme l'on dit dans un système. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et achève d'acquiescer ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses faces les réunit les classes. S'il ne réussit point à établir son système, ou même à se convaincre de sa réalité, du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'étoit avant de l'avoir connu, et il en recueille quelques vérités qui n'avoient pas été aperçues auparavant. L'instant de faire un système étoit donc venu pour moi, et voici l'occasion qui m'en fit maître [sic] la première idée.

Un soir que je travaillois à près souper et que je venois d'achever une différenciation très délicate. Je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise Elle me dit "Mon cher neveu je ne puis dormir tant que je vois la lumière dans votre chambre, et puisque votre Géometr[i]e est une si belle chose je veux que vous me l'appreniez"

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit. Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisième lorsque ma tante m'arrachant mon ardoise me dit "Mon nigaud de neveu, la géometrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait les enfants."

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y réfléchissant je crus comprendre que peut-être elle me demandoit une expression générale qui répondoit à tous les modes de reproduction employés dans la nature, depuis le Cedre jusqu'au Lichen, et depuis la baleine jusqu'aux animalcules microscopiques Je me rappelai en même temps des réflexions que j'avois faites, sur le plus ou le moins d'idée de chaque animal, dont j'avois retrouvé la première cause, en remontant à la génération, gestion, éducation, et ce plus, et ce moins me prouvant ici, l'existence de l'augmentation et de la diminution, me rentra dans le domaine de la géométrie. Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particulière, qui eut désigné pour tout le règne animal les actions de même genre et de valeur différente. Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir la possibilité de déterminer le lieu

---

<sup>1</sup> Biffé : me

géométrique, et la limite de nos idées et de l'action qui en résultait. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature. Suffoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir ce que je faisais.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui commençait à poindre me donna l'idée de mettre par écrit quelques uns de mes principes, je tirai donc mes tablettes, et tout en écrivant je pris ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arrive qu'au lieu d'aller à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche et j'entrai dans le fossé par une poterne. Le jour était faible et j'avais peine à voir ce que j'écrivais. J'étais pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela je pris le chemin d'un talus qu'on avait ménagé pour passer les canons en cas de sortie et je me trouvais sur le glacis

Croyant toujours aller chez moi et toujours grifonnant sur mes tablettes je marchais le plus vite qu'il m'était possible. J'avais beau courir je n'arrivais pas, ayant pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelque temps je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langage qui est généralement entendu à Ceuta. Je leur dis que j'étais et les assurai que s'il me ramenaient à mon père, ils recevraient de lui une rançon honnête

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flatteur pour les oreilles Arabes. Les nomades qui m'entouraient se tournèrent vers leur chef d'un air de complaisance et paraissaient attendre de lui une réponse qui devait leur être lucrative — Le Scheïkh caressa long temps sa barbe, d'un air pensif et sérieux puis il me dit “ Ecoute jeune Nazareen, nous connaissons ton père, qui est un homme craignant Dieu. Nous avons aussi parlé [*sic*] de toi. On dit que tu es bon comme ton père, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand il donne la raison, et il l'ôte à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante, de la puissance de Dieu, et du néant de la sagesse humaine. Les insensés ignorant le bien et le mal sont aussi comme des types de l'ancien état d'innocence. Ils ont comme un premier degré de sainteté, le nom de Marabout tout comme aux saints [*sic*]. Cela est dans les principes de notre religion, nous croirions donc pecher, si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier port Espagnole et nous nous retirerons ensuite. ”

Je vous avoue que le discours du Shaïkh Arabe me plongea dans la plus extrême consternation “ Eh quoi /:me dis-je en moi même:/ sur les traces de Locke et de Newton, je serais parvenu aux dernières limites de l'intelligence humaine. Apuyant les principes de l'un des calculs de l'autre, j'aurai assuré quelques uns de mes pas dans l'abîme de la métaphysique. Et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des foux, de passer pour un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine. Perisse le calcul différentiel et toutes les intégrations où j'avais attaché ma gloire. ” En disant ces mots je pris mes tablettes et les brisais en petites morçaux — Ensuite continuant ma plainte, je dis “ O mon père vous aviez bien raison de me faire apprendre la sarabande et toutes les impertinances imaginées depuis ” Ensuite par un mouvement involontaire je me mis à répéter quelques pas de Sarabande comme faisait mon père lorsqu'il se rappeloit ses malheurs.

Les Arabes qui m'avaient vu écrire sur mes tablettes avec beaucoup d'application ensuite les briser et danser, dirent d'un air de pitié “ Dieu est grand, louange à Dieu. Hamdul lah, Allah Kerim. ” Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier port Espagnol.

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration. Il parut affecté ou distrait et comme nous vîmes qu'il avait quelque peine à retrouver le fil de son discours nous le priâmes d'en remettre la suite au lendemain.



## QU[A]RANTE HUITIÈME JOURNÉE.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

Je vous ai dit comment, en portant mes réflexions sur l'ordre qui regne dans cet univers, j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite, comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé, fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme dans un foyer et se formèrent en Systeme. Enfin je vous ai dit comment ayant appris que je passois pour un fou, j'étois tombé d'une extrême exaltation d'esprit dans un extrême découragement. Je vous l'avouerai, cet état d'abattement fut long et doul[ou]reux. Je n'osois lever les yeux sur personne, mes semblables me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causerent un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus une ardoise, je ne calculois plus. Les fibres de mon cerveau s'étoient détendus, elles avoient perdu leur ressort, je ne pensois plus.

Mon père s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai long tems. Enfin je lui rapportai le discours du Scheik Arabe, et lui avouai la peine que j'éprouvai à passer pour avoir perdu la raison.

Mon pere laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent des larmes. Après un long silence, il tourna sur moi des regards pleins de compassions et me dit " Oh mon fils et moi je l'ai été réellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour Blanche ne sont point les causes premières de nos peines : notre mal vient de plus loin.

La nature est infiniment féconde et variée en ses moyens. On la voit enfreindre ses règles les plus constantes. Elle a fait de l'interet personnel, le mobile de toutes les actions de l'homme ; mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarement conformés, chez qui l'égoïsme est à peine perceptible, parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux mêmes Les uns se passaient [*sic*] pour les sciences, d'autres pour le bien public. Ils aiment les decouvertes des autres, comme s'il les eussent faites, et les institutions salutaires à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage — Cette habitude de ne point penser à eux mêmes, influe sur toute leur destinée — Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arrêter.

Chéz presque tous<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Vu l'état de la reliure, il est probable que plusieurs cahiers ont été arrachés.

À l'intérieur de la couverture, une main étrangère a écrit : " Kajetu tego oryginał znajduje się i w nim jest dalszy ciąg na stronie 202. "

En dessous, deux opérations au crayon : " 14 x 14 = 196 " et " 14 x 7 = 98 " et un peu plus bas, le chiffre 100.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

### Texte

Sixième décaméron. [6 CJ]

### Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4243.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

### Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 515-572 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 749-831.

## SIXIÈME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### *Cinquante et unième Journée.*

Les Mexicains qui étoient déjà restés avec nous plus longtems qu'ils ne se l'étoient proposé, prirent enfin définitivement la résolution de partir. Ils voulurent engager le Chef Bohémien à les suivre, mais il étoit loin d'y consentir. Il les pria même de ne jamais parler de lui et de respecter le mystère dont il couvroit son existence. Ces messieurs témoignèrent au futur Duc de Velasquez combien ils avoient d'estime pour lui, et me firent aussi l'honneur, de me demander mon amitié. Nous les reconduisimes, jusqu'à l'issuë de la vallée, et nous révinmes le soir au lac. Après le souper le Chef Bohemien se trouvant de loisir, on lui demanda la suite de son histoire, qu'il reprit en ces termes :

### *Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Vous voudrez bien vous rappeler mon diné avec les deux duchesses et l'aimable Toleda, et comment celui-ci m'apprit que j'étois l'époux de l'altière Béatrice. Des équipages étoient préparés, nous partimes pour le chateau de Sorrienté. Là m'attendoit une surprise nouvelle. Une petite Béatrice, âgée de deux ans, me fut présentée par cette même duegne qui servoit la fausse Léonore dans la rue Retrada, elle s'appelloit Donna Rosalba, la petite la croyoit sa mère.

Sorienté est sur le Tâge, dans une des plus belles situations qu'il y ait au monde. Mais les charmes de la nature, ne trouvoient guere le moment de faire quelque impression sur moi. Les sentiments paternels, l'amour, l'amitié, la douce confiance, la prévenance attentive, dans cette courte vie, ce qu'on peut appeller bonheur, remplissoit mes instants. Tout ceci dura je crois six semaines. Il falut retourner à Madrid, nous y arrivames à la nuit tombante.

Ramenant la Duchesse à son hôtel, je lui donnai le bras jusqu'à son escalier. Elle étoit fort attendrie. " Don Juan /:me dit elle:/ à Sorrienté vous avez été l'époux de Béatrice, à Madrid vous êtes encore veuf de Leonore. " Comme elle disoit ces mots j'aperçus une ombre qui se glissoit derrière la rampe de l'escalier. Je pris l'ombre au collet et la conduisis au réverbère. Je reconnus Don Busqueros. J'allois lui faire éprouver, le traitement que meritoit son espionnage. Un coup d'œil de la duchesse arrêta mon bras. Ce coup d'œil n'avoit point échappé à Busqueros. Il réprit toute son impudence. " Madame /:dit il:/ Je n'ai pu résister à la sentation [*sic*] de contempler quelques instants de plus. La majesté de votre personne, et surement on ne m'auroit point aperçu dans ma cachete, si l'éclat de votre beauté n'eut éclairé cet escalier comme eût pû faire le Soleil lui même. " Après ce compliment Busqueros fit une profonde révérence et s'en alla.

" Je crains bien /:dit la Duchesse:/ qu'il ne m'ait entendu. Allez Don Juan parlez lui, et tachéz de le dérouter. "

La duchesse paroissoit fort affectée, je la quittai et je trouvai mon Busqueros dans la rue. " Monsieur ! mon beau fils /:me dit-il:/ vous avez été sur le point de me donner une vollée de coups de batons, et certainement vous auriez eût le plus grand tort. Premièrement vous auriez manqué au respect

---

<sup>1</sup> Cette copie compte 164 p. Elle est composée de 4 cahiers de 12 f., d'un cahier de 10 f. suivi d'un carton, d'un cahier de 12 f. suivi d'un carton, d'un cahier de 8 f. et d'un dernier de 2 f.

Le filigrane est : E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet).

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

que vous me devez comme à l'époux de celle qui fut votre belle mère, de plus vous devez savoir que je ne suis plus un faquin subalterne, tel que vous m'avez connu. Je suis un drôle d'une classe plus relevée, dont les talents sont appréciés par la cour et le ministère. Le duc d'Arcos est révenu de son Ambassade. Il est en faveur. Madame Uskariz son ancienne maîtresse est redevenue Veuve, elle est très liée avec ma femme. Nous levons le nez et ne craignons personne. Et vous mon cher beau fils, dites moi un peu ce que vous disoit la Duchesse. Vous paroissiez avoir grand peur que je ne vous aye ententdu [*sic*]. Je vous avertis que nous n'aimons pas trop, la Davila, la Sidonia non plus que son fadasse de Toledé.

Madame Uskariz ne lui pardonne pas de l'avoir quittée. Je ne sais trop ce que vous êtes tous alle faire à Sorrienté, mais dans votre absence on s'est occupé de vous. Vous n'en savez rien vous autres, car vous etes innocents comme l'enfant, qui vient de naître. Le Marquis de Medina qui est bien veritablement de la maison de Sidonia, demande le titre de Duc et pour son fils la main de la jeune Duchesse. La petite n'a pas encore fini onze ans, mais cela ne fait rien. Le Marquis est depuis longtems l'ami du Duc d'Arcos, qui est favori du Cardinal Porto Carero qui est tout puissant à la cour et la chose ira, vous en pouvez assurer la Duchesse. A ça Monsieur mon beau fils n'imaginez pas que je meconnois en vous le petit mendiant du Portail S<sup>t</sup> Roc, mais vous étiez alors brouillé avec le Saint office, et je [ne] suis pas curieux des affaires qui régardent ce Tribunal. Adieu donc au revoir. ” Busqueros me quitta, et je vis bien qu'il étoit toujours aussi furet et facheux que par le passé, mais qu'il exerçoit ses talents dans des plus hautes sphères.

Le lendemain je dinai avec Toledé et les Duchesses. Je leur fis part de la conversation que j'avois eue la veille. Elle fit sur mon auditoire un effet plus grand, que je ne m'y serois attendu. Toledé qui déjà n'étoit plus très beau, et qui n'avoit plus envie d'être très aimable, se fut volontiers tourné du côté de l'ambition, sans la retraite d'Oropesa sur lequel il comptoit. Il songeoit à un[e] autre voye, le retour du Duc d'Arcos ne lui fit pas plaisir, non plus la faveur dont il jouissoit auprès du Cardinal.

La duchesse de Sidonia parut voir avec effroi, le moment de devenir douariere, et la Duchesse d'Avila n'entendoit point parler de cour et de faveur que son air n'en devint plus hautain que de coutume. Dans ces occasions la, je m'appercevois aisément qu'au sein même de l'amitié l'inégalité des conditions se fait encore sentir.

Quelques jours après comme on avoit diné chez la Duchesse de Sidonia, un ecuyer du Duc de Velasquez nous annonça la visite de son maître. Ce Seigneur étoit alors à la fleur de son âge. Sa figure étoit belle et l'habillement françois qu'il n'avoit jamais voulu quitter, le distinguoit d'une manière avantageuse. La conversation le distinguoit aussi des Espagnols qui souvent n'ont pas de conversation du tout, et c'est pour cela je crois qu'ils ont recours à la guittare et aux cigars. Vélasquez au contraire passoit légèrement d'un sujet à un autre et trouvoit toujours l'occasion de dire aux duchesses quelque chose d'obligeant. Toledé avoit sans doute bien plus d'esprit, mais l'esprit ne se fait voir, que par moments, le jargon au contraire est inépuisable. Celui de Velasquez ne déplut pas trop, et lui même s'apperçut que son auditoire étoit bien disposé. Alors s'adressant à la duchesse de Sidonia avec un grand éclat de rire, il lui dit : “ En verité Madame rien ne sera plus singulier, plus merveilleux !

— Quoi donc ? /:dit la Duchesse:/

— Oui Madame /:dit Velasquez:/ votre beauté, votre jeneusse [*sic*], vous avez cela de commun avec bien des femmes, mais assurément vous serez la plus jeune, et la plus belle des belles mères. ” La Duchesse n'avoit pas fait cette réflexion. Elle avoit vingt huit ans. Les très jeunes femmes, étoient déjà plus jeunes qu'elle. Ceci étoit une nouvelle manière d'être jeune.

“ Oui Madame /:ajouta Velasquez:/ il n'en n'est ni plus ni moins. Le Roi me charge de demander la main de votre fille, pour le jeune Marquis de Medina. Sa Majesté prend interet à ce que cette illustre maison ne soit pas eteinte, et tous les grands lui en doivent de la reconnoissance. Quant à vous Madame, rien ne sera charmant comme de vous voir conduire une fille à l'autel. L'interet sera partagé pour le moins ; à votre place je m'habillerois tout comme ma fille. Une robe de satin blanc brochée de fleurs d'argent. Je vous conseille de faire venir l'étofe de Paris, et je vous donnerais les meilleures adresses. J'ai déjà promis d'habiller le petit bon homme, et cela à la françoise en peruque blonde. Adieu mesdames. Porto-Carero veut /:dit-il:/ m'employer dans les ambassades, je souhaite qu'il m'en

procure toujours d'aussi agréables. ” Ensuite Velasquez regarda les deux dames de manière à faire entendre à chacune qu'elle avoit fait sur lui plus d'impression que son amie. Il fit quelques révérences, autant de pirouettes et sortit. C'étoit la ce qu'en France on appelloit les belles manieres.

Le départ du Duc Velasquez fut suivi d'un assez long silence. Les dames pensoient je crois aux robes de satin brochées d'argent. Mais Toledé tourna ses idées sur les affaires du tems. “ Eh quoi /:s'ecria-t-il:/ Le cardinal veut il n'employer que des Arcos et des Velasquez. C'est à dire les hommes les plus frivoles de l'Espagne. Si c'est ainsi que l'entend le parti françois, il faudra se tourner du coté de l'Autriche. ” En effet Toledé se rendit de suite chez le Comte Harach qui alors étoit ambassadeur de l'Empereur. Les Duchesses allèrent au Prado et je les suivis à cheval.

Bientôt, nous rencontrames un bel équipage où se pavanoient mesdames Uscariz et Busqueros. Le Duc d'Arcos les suivoit à cheval. Busqueros qui suivoit le Duc avoit ce jour la même reçu l'ordre de Calatrava et en portoit la croix. Cet aspect me pétrifia. J'avois la croix de Calatrava. Je croyois la devoir à mes services, mais surtout à la loyauté de ma conduite, qui m'avoit donné d'illustres amis, maintenant je voyois la même croix sur la poitrine de l'homme que je méprisois le plus. Je vous le dis j'étois confondu. Je réstai cloüé à la place où j'avois rencontré l'équipage de Madame Uscariz. Lorsqu'elle eut fait le tour du Prado, Busqueros me voyant toujours à la place où il m'avoit laissé, m'aborda amicalement et me dit : “ Vous voyez bien mon cher que tous les chemins menent à Rome. Mais enfin je suis chevalier de Calatrava aussi bien que vous. ”

J'étois indigné. Je lui répondis : “ Monsieur Busqueros, j'en conviens, mais Chevalier ou non. Si je vous rétrouve espionnant les maisons, où je vais, je vous traiterai comme le dernier des hommes. ”

Busqueros prit son air le plus affable et me répondit : “ Mon cher beau fils, ce que vous venez de me dire demande quelques explications. Donnez votre cheval à tenir à votre piqueur et venez avec moi chez le limonadier voisin. ”

Nous y allames et nous mimes à une table. Busqueros fit apporter des rafraichissements et me tint des discours qui n'avoient pas trop de suite. Nous étions seuls, mais bientôt quelques officiers aux gardes valonnes entrèrent prirent une table et demandèrent du chocolat.

Busqueros parlant à demi voix me dit : “ Cher ami, vous avez un peu d'humeur, parce que j'avois l'air de m'être caché chez la duchesse d'Avila, mais j'y ai entendu quelques mots qui m'ont donné beaucoup à penser. ” Ensuite Busqueros se mit à rire aux éclats en regardant les officiers vallons. Puis il reprit en ces termes : “ Mon cher ami la Duchesse disoit, vous veuf de Léonore, époux de Beatrice. ” Ici Busqueros se mit encore à rire aux éclats, toujours en regardant du coté des officiers vallons. Il répéta ce manège plusieurs foix. Les vallons se leverent se retirèrent dans un coin et parurent [tour] à tour s'occuper de nous, alors Busqueros s'éloigna brusquement.

Les Vallons se rapprocherent de ma table et l'un d'eux m'abordant avec beaucoup de politesse me dit : “ Mes camarades et moi, nous désirerions savoir ce que vous et votre compagnie avez trouvé en nous qui put donner matière à des éclats de rire ? ”

Je lui répondis : “ Seigneur Capitaine votre question est très à sa place. Mon Compagnon a fait des éclats de rire, dont j'ignore absolument le motif. Je puis cependant vous assurer, que le sujet de notre discours n'y avoit aucun rapport et qu'il rouloit sur des affaires de famille, où l'on ne pouvoit rien trouver de plaisant.

— Seigneur Cavalier /:dit l'Officier Vallon:/ Je confesse que la réponse de Votre Seigneurie ne me satisfait pas absolument, cependant elle me fait certainement honneur et je vais la communiquer à mes camarades. ” Les vallons parurent tenir conseil et ensuite disputer avec celui qui avoit porté la parole.

Celui-ci se rapprocha encore de moi et me dit : “ Seigneur Cavalier mes camarades et moi, nous ne sommes point d'accord, sur les suites qui [*sic*] doit avoir l'explication que vous avez bien voulu me donner. Mes camarades pensent que nous devons, nous en contenter. J'ai le malheur de ne pas être de leur avis, et le chagrin que j'en ressens est tel, que pour en prévenir les suites, je leur ai offert toute satisfaction à chacun en particulier. Pour ce qui vous régarde Seigneur Cavalier. J'avoue que je devois m'adresser au Seigneur Busqueros, mais j'ose le dire sa réputation, n'est point telle qu'un duel avec lui puisse faire honneur. D'un autre coté, votre seigneurie s'est trouvée avec le Seigneur Busqueros. Même vous avez régardé de notre coté, tandis que le Seigneur Busqueros rioit. En

consequence il me paroît convenable, que sans faire de ceci une affaire sérieuse, nous allions terminer notre explication avec les seules épées que nous avons au côté. ”

Les camarades du capitaine cherchent d’abord à lui prouver, qu’il ne falloit se battre, ni avec eux ni avec moi, mais ils savoient à qui ils avoient à faire. Ils se desisterent de leurs démonstrances [*sic*] et l’un d’eux s’offrit à être mon secondant.

Nous nous rendimes tous au lieu du combat. Je blessais légèrement le Capitaine et l’instant même je reçus audessous du sein droit un coup que je ne sentis que comme un coup d’épingle. Mais bientôt un fris[s]on mortel me saisit et je tombai sans connaissances.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration on vint l’interrompre et il alla vaquer aux affaires de la horde.

Le cabaliste se tournant vers moi me dit : “ Seigneur Cavalier, si je ne me trompe, l’officier qui blessa le Seigneur Aradoro [*sic*] n’étoit autre que votre père ?

— Vous ne vous trompés point /:lui répondis-je:/ La Chronique des duels rédigée par mon père en fait mention, et mon père ajoute que craignant d’avoir une affaire sérieuse avec les officiers qui n’avoient pas été de son avis, il s’étoit battû le jour même avec tous les trois, et les avoit blessé.

— Seigneur Capitaine ! /:dit Rebeca:/ Monsieur votre père, à fait preuve d’une prudence consommée. La crainte d’une affaire sérieuse l’a déterminé à se battre quatre fois en un jour. ”

Cette espèce de plaisanterie, que Rebeca hasardoit sur mon père, ne me plaisoit pas infiniment et j’allois y répondre, mais la société se sépara et ne se reunit plus que le lendemain.

### *Cinquant et deuxième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire :

#### *Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Je révins à moi. Je vis qu'on me seignoit des deux bras. J'entrevis les deux duchesses et Toledé qui pleuroient. Je m'évanouis de nouveau. Je fus pendant dix semaines dans un état qui ressembloit au sommeil et même un peu à la mort. La crainte d'affaiblir mes yeux fesoit tenir les volets fermés et pendant le pensement on me mettoit un bandeau. Enfin on me permit de voir et de parler. Mon médecin m'apporta deux lettres, l'une étoit de Toledé. Il me marquoit être parti pour Vienne, chargé de commissions dont je pouvois deviner la nature. La seconde lettre étoit de la Duchesse d'Avila mais non pas de son écriture. Elle me marquoit qu'on avoit fait des perquisitions à la rue retrada, et qu'on avoit même osé établir un espionnage chez elle. Enfin elle s'étoit retirée dans ses terres, ou comme on le dit en Espagne dans ses états.

Lorsque j'eus lu mes deux lettres, le médecin fait [*sic*] réfermer mes volets et m'abandonna à mes réflexions. Elles furent très sérieuses jusqu'à alors la vie ne s'étoit présentée à moi, que comme un sentier fleuri appresent les épines se fesoient sentir.

Au bout de quinze jours il me fut permis de faire un tour au Prado. Cependant je ne pus me promener, mais je m'assis sur un banc. J'y fus abordé par l'officier Vallon qui m'avoit servi de secondant. Il me dit, que mon adversaire avoit eu le desespoir dans le cœur, pendant tout le tems que ma vie avoit été en danger, et qu'il me demandoit la permission de m'embrasser. Je l'accordais, mon brave adversaire se jeta à mes genoux, me ser[r]a dans ses bras et suffoqué par ses larmes, il me quitta en me disant : “ Seigneur Aradoro, donnez moi l'occasion de me battre pour vous, ce sera le plus beau jour de ma vie. ”

Un instant après je vis paroître le Seigneur Busqueros qui m'abordant avec son impudence accoutumée me dit : “ Mon cher beau fils vous avez eu une leçon un peu forte, c'étoit proprement à moi de vous la donner, mais peut-etre ne m'en serois-je pas aussi bien acquitté. ”

Je lui répondis : “ Mon cher beau père, je ne me plains point du coup d'épée, que j'ai reçu d'un brave. Je porte moi même l'épée et sans doute ce n'est qu'à la condition de courir des chances pareilles. Mais quant à la part que vous avez eu dans cette affaire, je ne la croirois pas trop payée par une bonne volée de coup de baton.

— Mon cher beau fils /:réprit Busqueros:/ Cette offre de coups de baton, est désobligeante en elle même, et dans ce moment elle est très déplacée, car depuis que nous nous sommes vu, je suis devenu un homme d'importance et une espèce de ministre en sous ordre. C'est une chose dont je dois vous informer, avec quelques détails.

Son Eminence le Cardinal Porto-Caréro, m'ayant vu plusieurs fois à la suite du Duc d'Arcos avoit la bonté de me sourire avec une affabilité assez particulière. Ceci m'enhardit à lui faire ma cour, le jour de son audience. Alors son Eminence s'avança vers moi, et me dit à demi voix : “ Je sais Seigneur Busqueros, que vous êtes un des hommes les mieux informés, de ce qui se passe en ville. ”

A quoi je répondis avec assez de présence d'esprit : “ Eminence ! Les Venitiens qui passent pour gouverner assez bien leur pays, mettent cette connaissance au nombre de celles qui constituent l'homme d'état.

— C'est bien dit. ” /:réprit le Cardinal:/ puis il parla encore à quelques personnes et se retira.

Un quart d'heure après le Majordome m'aborda et me dit : “ Seigneur Don Busqueros Son Eminence me charge de vous inviter à dîner, et veut même je crois, vous entretenir après le dîner. Je vous avertis ce cas là, de ne pas trop prolonger votre conversation, car nous avons un turbot. Il est probable que son Eminence se livrera à son appétit et aura envie de dormir. ” Je remerciais le

Majordome de son conseil amical et je restai à dîner avec un[e] douzaine de personnes.

Le Cardinal mangea du turbot assez copieusement ; après dîner il me fit appeler dans son cabinet. “ Eh bien /:me dit il:/ Seigneur Don Busqueros, avez vous ces jours ci quelque chose d’interessant ? ”

La question du Cardinal m’embarassa beaucoup, car je n’avois reellement rien découvert d’interessant ni ce jour la, ni les jours d’avant. Cependant après y avoir un peu réfléchi. Je repondis “ Eminence ces jours ci j’ai découvert qu’il existoit un enfant du sang d’Autriche. ” Le Cardinal parût étonné... “ Oui Monseigneur /:ajoutai-je:/ Vous vous rapellerez qu’il exista une union secrete entre le Duc d’Avila et l’Infante Beatrice. Il en est résulté une fille appellé Léonore, qui s’est mariée et qui a eû un enfant. Léonore est morte. Elle a été enterée dans le cloître des Ursulines. J’y ai vu son tombeau que depuis on a fait disparaître.

— Ceci /:dit le Cardinal:/ pourra faire beaucoup de tort au d’Avila et au Sorrienté. ” Son Eminence en eût peutêtre dit davantage, mais le turbot ayant haté l’instant du someil, je crus devoir me retirer. Tout cela s’est passé il y a environs trois semaines. Or mon cher beau fils, le tombeau n’est reellement plus, où je l’avois vu. Et j’y ai lu : *Ci-git Léonore Aradoro*. Je n’ai point voulu vous nommer devant son Eminence. Non pas que je veuille vous garder le secret mais j’ai reservé cette révélation pour une autre fois. ”

Le medecin qui m’accompagnait à la promenade s’étoit retiré à quelques pas. Il s’aperçut que je pallissois et que j’étois pret à m’évanouir. Il dit à Busqueros que son devoir l’obligeoit à interrompre la conversation et me ramener chez moi.

Je rentrais donc. Le medecin me donna un calmant et fit fermer mes volets. Alors je me livrais à des réflexions, dont quelques unes m’humillerent. “ Voila /:me dis-je en moi même:/ voila ce que c’est de se mesler à plus grand que soi. La duchesse contracte avec moi, un mariage qui n’a rien de reel, et pour une Leonore imaginaire, me voila devenu suspect au gouvernement, et forcé d’ecouter les sots propos d’un homme que je méprise. D’un autre coté je ne puis me justifier qu’en trahissant la Duchesse, dont l’orgueil ne descendra jamais à convenir de rien. ”

Ensuite je songeai à cette petite Beatrice agée de deux ans que j’avois serré dans mes bras à Sorrienté et que je n’osois appeler ma fille. “ Oh mon enfant /:m’ecriais-je:/ quel sera ton sort ? Peut-être le couvent ? mais non. Je suis ton père. Lorsqu’il s’agira de ton sort je saurai rénoncer à toute prudence humaine. Je serais [*sic*] ton protecteur dut-il m’en couter la vie. ” L’idée de mon enfant m’attendrit. Je fus inondé de mes larmes et bientôt après de mon sang, car ma blessure s’étoit r’ouverte. J’appellais les chirurgiens, on me mit un nouvel apareil, puis j’ecrivis à la Duchesse, et lui envoyais la lettre par un de ses gens qu’elle avoit laissé près de moi.

Deux jours après j’allais encore au Prado. J’y vis un grand tumulte. J’appris que le Roi étoit à l’extrémité. J’en conclus que mon affaire seroit oubliée. Elle le fut en effet. Le Roi mourrut le lendemain et j’envoyai un second courrier pour en informer la Duchesse.

Deux jours après le testament du Roi fut lû assez publiquement, et l’on sut que Don Philippe d’Anjou étoit appellé au Trône. Le secret avoit été bien gardé, et la surprise fut grande.

J’envoyais à la Duchesse un troisième courrier. Elle repondit à la fois à tous les trois et me donna rendes-vous à Sorrienté. Je m’y rendis elle y vint deux jours plus tard et me dit : “ Nous l’avons echappé belle. Ce furet de Busqueros etoit sur les voyes, et n’auroit pas manqué de decouvrir notre mariage. J’en serois je crois morte de chagrin. J’ai tort sans doute, mais en dédaignant le mariage j’ai l’air de m’élever au dessus de mon sexe et même du votre. Ce malheureux orgueil s’est emparé de mon ame, et dut-il la dévorée, je n’y succomberai point.

— Et votre fille /:lui dis-je:/ quel sera son sort ? le mien sera-t-il de ne la point voir ?

— Vous la verrez /:dit la Duchesse:/ mais qu’il n’en soit pas question pour le moment. Je souffre plus que vous en la soustraisant [*sic*] à tous les régards. ” Elle souffroit sans doute, moi je souffrois et j’étois humilié. Il étoit entré de l’orgueil dans mon amour pour la Duchesse et j’étois puni par où j’avois peché.

Sorrienté avoit été choisi pour etre le rendez vous du parti Autrichien. J’y vis arriver successivement le Duc d’Oropesa, le Duc de l’Infantado, le Comte de Melgar et plusieurs autres personnages marquants. Puis d’autres qui loin d’etre illustres etoient au contraire équivoques. Entre



ceux-ci je remarquai un certain Uzeda, qui se donnoit pour Astrologue et paroissoit rechercher mon amitié.

Enfin arriva un nommé Berleps, Autrichien en grande faveur chez la Reine douarière, et chargé de pouvoirs depuis le départ du Comte de Harach. Quelques jours se passerent en conférences. Ensuite on eut une séance en forme autour d'une table couverte d'un drap verd. La Duchesse y fut admise, et je vis assez que l'ambition s'étoit emparée de son âme. C'est à dire le desir d'être meslée aux affaires de l'état.

Le Duc d'Oropesa s'adressant à Monsieur de Berleps lui dit : “ Monsieur, vous voyez ici rassemblées les personnes avec qui les derniers Ambassadeurs d'Autriche, se sont ouvert sur les interets de l'Espagne. Nous ne sommes ni françois ni Autrichiens. Nous sommes Espagnols. Si le Roi de France accepte le testament, son petit fils sera certainement notre Roi. Nous ne savons ce qu'ameneront les circonstances, mais personne d'entre nous ne commencera la guerre civile. ”

Berleps assura que toute l'Europe alloit s'armer, et qu'elle ne souffriroit jamais que la maison de Bourbon reunît de si grands états. Ensuite il demanda que les Seigneurs du parti Autrichien, envoyassent à Vienne un homme acredité.

Le Duc d'Oropesa tourna les yeux sur moi et je crus qu'il alloit me proposer, mais y ayant reflechi, il repondit que le moment d'une pareille demarche n'étoit point encore arrivé.

Berleps dit qu'il laisseroit quelqu'un dans le pays. Il lui étoit aisé de voir que les Seigneurs présents à cette session n'attendoient que le moment de se déclarer.

Après la session j'allai joindre la Duchesse dans les jardins, et je lui rendis compte de la manière dont le duc d'Oropesa m'avoit regardé lorsqu'il s'étoit agi d'envoyer quelqu'un en Autriche. “ Seigneur Don Juan /:me repondit la Duchesse:/ J'avoue qu'il a déjà été question de vous pour cet objet, et que je vous ai moi même proposé. Vous avez envie de m'en faire des reproches et je les mérite. Mais voici ma position à votre égard. Je n'étois point née pour l'amour. Le votre cependant m'a touchée. Avant de renoncer tout à fait aux plaisirs de l'Amour j'ai voulu les connoître, et ils n'ont point changé mon caractère. Les droits que je vous ai donné sur mon cœur et ma personne quelques foibles qu'ils soyent ne peuvent plus subsister et j'en ai anéanti la trace. Mon intention est de passer quelques années dans le monde, et si je le puis d'influer sur le sort de l'Espagne. Ensuite je veux fonder un chapitre de demoiselles nobles et j'en serai la première abesse.

Quant à vous Seigneur Don Juan, allez rejoindre le prier de Toledé qui a déjà quitté Vienne pour se rendre à Malte. Comme le parti que vous prenez, peut vous exposer. J'achette vos biens et j'en hypothèque la valeur sur les terres que j'ai en Portugal dans le Royaume des Algarves.

Cette précaution Seigneur Don Juan n'est pas la seule que vous ayez à prendre. Il est en Espagne des lieux ignorés du gouvernement où l'on peut passer sa vie entière, à l'abri de toute poursuite. Je vous adresserai à quelqu'un qui vous les fera connoître.

Seigneur Don Juan, vous me paraissez surpris. Je vous ai quelque fois temoigné plus de tendresse, mais les recherches de Busqueros m'ont alarmée et ma resolution est inbranlable. ”

Après avoir ainsi parlé à la Duchesse [*sic*] m'abandonna à mes reflexions qui ne furent pas favorables aux grands. “ Maudis soyent ils /:m'ecriai-je:/ les dieux de la terre, qui comptent le reste des hommes pour rien. Je suis le jouet d'une dame qui essaye sur moi, si son cœur est fait pour l'amour, et puis qui fait de moi un proscript, me trouvant trop heureux de me sacrifier pour sa cause et celle de ses amis. Je n'en ferai rien. Grâce à mon obscurité je puis vivre tranquille. ”

J'avois dit ces dernières parolles assez haut. Une voix me répondit : “ Non Seigneur Aradoro vous ne vivrez point tranquille. ” Je me réournai et je vis au milieu des arbres le même Astrologue Uzeda, dont j'ai déjà parlé. Il me dit : “ Seigneur Don Juan j'ai entendu une partie de votre monologue, et je puis vous assurer qu'en un temps de troubles, c'est une chimère que de vouloir chercher la tranquillité. Vous avez de[s] protecteurs ne les perdez point. Allez à Madrid effectuer la vente que la Duchesse vous a proposé, et puis vous viendrez dans mon Chateau.

— Je ne veux plus entendre parler de la Duchesse /:lui répondis-je aussitot:/

— Eh bien /:dit l'Astrologue:/ nous parlerons de sa famille qui est dans mon chateau. ”

Le desir de voir ma fille appaisa ma colère, et reellement il ne me convenoit point d'abandonner

mes protecteurs. Je partis pour Madrid, ou j'annonçai que j'allois en Amérique. Je remis mes maisons et tout ce que j'avois à l'homme d'affaires de la Duchesse, puis je me remis en chemin avec un valet que m'avoit donné Uzeda. Celui-ci après bien des détours me conduisit à son château que vous connoissez et ou vous avez vu son fils.

Uzeda me reçut à la grille et me dit : “ Seigneur Don Juan, ici je ne suis plus Don felix Uzeda. Je suis Mamon Ben Gerschon Juif de nation et de religion. ” Puis il me mena dans son observatoire, dans son observatoire [*sic*], dans son laboratoire et dans tous les coins de sa mystérieuse habitation.

“ Votre art /:lui dis-je:/ a-t-il quelque réalité ? car on m'a dit que vous étiez Astrologue et même magicien.

— En voulez vous voir un essai /:dit Mamon:/ regardez dans cette glace de Venise et je vais fermer les volets. ”

D'abord je ne vis rien du tout. Ensuite le fond de la glace parut un peu éclairé. Je vis la Duchesse Beatrice, tenant un enfant dans ses bras.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration on l'appella pour les intérêts de la horde, et nous ne le revîmes plus de la journée.

*Cinquant et troisième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir nous lui demandâmes la suite de son histoire qu'il reprit en ces termes.

*Suite de l'histoire du chef Boëmien.*

Je vous ai dit que j'avois les yeux fixés sur un glace de Venise, et que j'y voyois la Duchesse tenant un enfant dans ses bras. Ensuite cette vision disparût et Mamon ayant ouvert les volets, je lui dis : “ Seigneur Magicien, je crois que vous n'avez pas eû besoin du Démon pour me fasciner les yeux. Je connois la Duchesse, elle ma une fois trompé d'une façon plus extraordinaire, enfin si j'ai vu son image dans cette glace je ne doute pas que sa personne ne soit dans ce chateau.

— Vous ne vous trompez pas /:dit Mamon:/ et nous allons prendre du chocolat chez elle. ”

Il ouvrit une porte. Je tombai aux pieds de mon épouse, qui ne put me cacher son émotion. Enfin elle se remit et me dit : “ Don Juan. Tout ce que je vous ai dit à Sorrienté, j'ai du vous le dire parce que c'étoit la vérité, et parce que mes résolutions sont immuables. Cependant lorsque vous etes parti je me suis reproché ma dureté. L'instinct de mon sexe répugne à tout ce qui est disgracieux. C'est lui peut etre qui m'a inspiré de vous attendre ici, et d'y prendre une dernière fois congé de vous.

— Madame /:dis-je à la Duchesse:/ vous avez été le reve de ma vie, et vous y tiendrez lieu de toutes les réalités. Que dans votre destinée il ne soit plus question de Don Juan. J'y consens mais dans ma vision, j'ai [vu] un enfant près de vous.

— Vous l'allez revoir /:dit la Duchesse:/ et tous les deux nous le remettrons aux mains qui doivent l'élever. ”

Que vous dirai-je, il me parut alors et il me paroît encore que la Duchesse avoit raison. En effet pouvois-je vivre auprès d'elle étant son mari et ne l'étant pas. Si nous avions échappé à l'œil du public eussions-nous échappé aux valets, et par eux tout ne seroit il pas devenu public. Toute l'existence de la Duchesse en eut été changée. Il me sembloit donc qu'elle avoit raison. Je me soumis et j'allai voir ma petite Ondina. C'est ainsi qu'on l'appelloit pour designer qu'elle avoit été ondoyée et non baptisée.

Ensuite on se reunit pour le diner. Mamon dit à la Duchesse : “ Madame je crois qu'il sera convenable d'instruire ce Cavalier de certaines choses qu'il doit savoir, et si vous le jugez à propos, je vais me charger de ce soir [*sic*]. ”

La Duchesse y consentit. Alors Mamon se tournant vers moi me dit : “ Seigneur Don Juan vous foulez ici une terre mystérieuse où chacun a quelque secret a garder. Dans cette chaine de montagne sont de vastes cavernes, où vivent des Mores qui n'en sont point sorti depuis l'expulsion ; dans cette vallée que vous voyez devant vous vivent de prétendus Boëmiens, dont les uns sont Mahométans d'autres chrétiens. D'autres ne sont rien du tout. Sur ce sommet vous voyez un clocher surmonté d'une croix. C'est un hospice de Dominicains. La sainte inquisition a des motifs de tolerer ce qui se passe ici, et les dominicains de l'hospice y sont pour ne rien voir. La maison où vous êtes est habitée par des Israelites, et tous les sept ans, les juifs de l'Espagne et du Portugal s'y rassemblent pour celebrer l'année Sabathique, qui est apresent la quatre cent trente huitième, depuis le Jubilé que celebra Josué.

Je vous ai dit Seigneur Aradoro que parmi les Bohémiens de la valée, les uns etoient Mahometans, d'autres chretiens, d'autres rien de tout cela. Ceux-ci étoient réellement payens et descendants des Carthaginois. Sous le règne de Don Philippe secondo, on en a brulé plusieurs centaines. Quelques familles se sont retirées près d'un petit lac formé dit on par l'explosion d'un volcan. Les Dominicains de l'hospice y ont une chapelle.

Voici donc Seigneur Aradoro ce qu'on a imaginé à l'égard de la petite Ondina qui jamais ne doit connoître son origine.

Sa duegne femme toute dévouée à Madame la Duchesse passe pour etre sa mère. On lui a bati une

jolie maison sur le bord du Lac. Les dominicains de l'hospice l'instruiront dans sa religion. Le reste est abandonné aux soins de la providence. Exception faite des visites que les personnes voudront faire au lac Sufrita. ”

La duchesse pendant ce discours répandit quelques larmes et j'avois peine à rétenir les miennes. Le lendemain nous allames au lac où vous nous voyez et nous y établimes la petite Ondina. Le jour suivant la Duchesse retrouva toute la hauteur de son caractère et nos adieux ne furent pas de nature à nous trop attendrir.

Je pris un embarquement à la côte. J'abordais en Sicile, où je m'accomodai d'une Sparouare qui me porta à Malte. Je descendis chez le Prieur de Toledé, qui après m'avoir tendrement embrasse me fit entrer dans une Chambre et m'y enferma à double tour.

Au bout d'une demie heure son Majordome m'apporta d'abondantes provisions de bouche, et sur le soir Toledé vint lui même avec un gros paquet de lettres ou plutôt avec ce qu'en Politique on appelle un ply. Le lendemain j'étois à la voile pour me rendre auprès de l'Archiduc Don Carlos.

Je trouvai Son Altesse Impériale à Vienne. Je lui remis mon ply et aussitôt je fus incarcéré, comme je l'avois été à Malta. Au bout d'une heure l'Archiduc vint me prendre lui même, me conduisit chez l'Empereur et lui dit : “ Sacrée Majesté. J'ai l'honneur de lui présenter le Marquis Castelli Gentilhomme Sarde, et j'ai l'honneur de demander pour lui la clef de Chambellan. ”

L'empereur Leopold donnant à sa levre inférieure, l'expression la plus affable, me demanda en Italien, depuis quand j'avois quité la Sardaigne ?

Je n'étois pas accoutumé à voir des Empereurs et moins encore l'étois-je à mentir. Je fis une profonde révérence. “ Cela suffit /:dit l'Empereur:/ Je vous attache au service de mon fils. ”

Me voici donc bon gré malgré moi [*sic*] Marquis Castelli et Gentilhomme Sarde.

Le soir j'eus un grand mal de tete, le lendemain la fièvre, et le surlendemain l'éruption de la petite verolle. Je l'avois gagné dans une Auberge de la Carinthie. Elle fut confluyente et des plus dangereuses. J'en guéris pourtant et j'en tirai un grand avantage ; c'est que le Marquis Castelli ne ressembloit plus du tout à Don Juan Aradoro, et que j'avois changé de visage en même tems que de nom. Surement on n'auroit pas reconnu en moi la fausse Elvire qui devoit etre Vice-reine du Mexique.

Lorsque je fus entièrement rémis on me chargea des correspondances avec l'Espagne.

Cependant Don Philippe étoit Roi des Espagnes et des Indes, et de plus il régnoit sur le cœur de ses sujets, mais dans ces cas là, je ne sais quel démon se mêle des Princes et de leurs affaires, lorsqu'ils sont sur le bon chemin, ils n'y restent guere. Le Roi Don Philippe et la Reine sa femme devinrent comme les premiers sujets de la Princesse des Ursins. De plus le Cardinal d'Estrées ambassadeur de France fut admis au Conseil ce qui révolta les Espagnols. D'un autre coté le Roi de France Don Louis quatorze, se croyant déjà tout permis mit garnison Française à Mantoue. Des lors l'Archiduc Don Carlos conçut l'espoir de régner.

L'année 1703 commençoit à peine, lorsqu'un soir l'Archiduc me fit appeller. Il fit quelque pas au devant de moi, daigna m'embrasser et même me serrer dans ses bras. Cet accueil m'annoncoit quelque chose d'extraordinaire. “ Castelli /:me dit le Prince:/ avez vous des nouvelles du Prieur de Toledé ? ”

Je répondis que je n'en n'avois point. “ C'étoit un bien brave cavalier /:dit l'Archiduc:/

— Comment /:lui dis-je:/ c'étoit ?

— Oui c'étoit /:reprit l'Archiduc:/ Il est mort à Malte d'une fièvre chaude. Mais vous avez en moi un autre Toledé. Pleurez votre ami et soyez moi fidelle. ”

Je donnai des pleurs à mon ami, et je compris facilement qu'il n'y avoit plus moyen de me decasteliser. Je n'étois plus que ce qu'il plaisoit à l'Archiduc.

L'année suivante nous allames à Londres. Puis l'Archiduc passa à Lisbonne et j'allai joindre l'Armée de Mylord Peterborough que j'avois connu à Naples, ainsi que je crois avoir eù l'honneur de vous le dire. J'étois avec lui lorsque capitulant pour la reddition de Barcelonne. Il fit connoître son caractère par un trait de loyauté qui a été fort célébré. Pendant qu'on capituloit quelques troupes alliées étoient entrées dans la ville et la pilloient. Le Duc de Popoli qui commandoit au nom du Roi Don Philippe, en fit des reproches à Mylord. “ Laissez moi entrer dans la place avec mes Anglois /:dit Peterborough:/ Je remettrai l'ordre et puis je reviendrai capituler. ” Peterborough le fit comme il l'avoit

dit, il ressortit de la place, et lui accorda une capitulation honorable.

Bientôt après l'Archiduc vint aussi à Barcelonne, après avoir soumis presque toute l'Espagne. Je repris ma place auprès de lui toujours sous le nom du Marquis de Castelli.

Un jour que je me promenois sur la place à la suite du Prince, je vis un homme dont la démarche en même tems lente et pressée me rappella celle de Don Busqueros. Je le fis suivre. On me rapporta que cet homme portoit un nez postiche, et se fesoit appeller le Docteur Robusti. Je ne doutai pas un instant que ce ne fut mon faquin, qui s'étoit introduit dans la ville pour nous espionner.

J'en rendis compte à l'Archiduc qui me donna plein pouvoir d'en agir comme je l'entendrois. D'abord je fis mettre mon homme au Corps de garde, ensuite à l'heure de la parade. Je disposai depuis le corps de garde jusqu'au port une double file de grenadiers, armés chacun d'une bonne baguette de coudrier. Ils étoient l'un de l'autre à une distance qui leur laissoit le plein usage du bras droit. Don Busqueros sortant du Corps de garde comprit que ces préparatifs le concernoient et qu'il étoit comme on dit le Roi de la fête. Il prit aussitôt son élan, évitant ainsi la moitié des coups. Sa recete monta cependant à plus de deux cent. Une chaloupe le reçut au port et le conduisit à bord d'une frégate où on le laissa guerir son dos.

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de sa narration on vint le demander et nous ne le revimes plus de la journée.

### *Cinquant et quatrième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien reprit en ces termes la suite de son histoire.

#### *Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

J'étois depuis dix ans à la suite de l'Archiduc Don Carlos. Les belles années de ma vie s'écouloient tristement, et véritablement elle s'écouloient de même pour tous les Espagnols. Les troubles paroissent tous les jours sur le point de finir, et ne finissoient point. Les partisans de Don Philippe étoient desespérés, de sa foiblesse pour la Princesse des Ursins. Les partisans de Don Carlos avoient aussi leurs raisons d'être mécontents. Tous les partis avoient fait des fautes. Tous avoient eû des torts. Le sentiment de la lassitude étoit le plus général.

La Duchesse d'Avila après avoir été l'âme du parti Autrichien se fut peut-être tournée du côté de Philippe, mais elle y étoit ofusquée par la Princesse des Ursins. Celle-ci dût pour un tems quitter le théâtre et se retirer à Rome. Elle en revint triomphante. Alors la Duchesse d'Avila, se retira dans les Algarves et proceda à la fondation de son monastère.

La Duchesse de Sidonia perdit successivement son gendre et sa fille. La maison de Sidonia fut définitivement éteinte. Les biens passerent au Medina Celi. La Duchesse se retira en Andalousie.

En 1711 l'Archiduc succeda à son frère Joseph et fut Empereur sous le nom de Charles VI. La Jalousie de l'Europe eût l'Autriche pour objet au lieu de la France. On ne voulut pas que l'Espagne fut sous le même sceptre que la Hongrie.

Les Autrichiens quitterent Barcelone et y laisserent le Marquis Castelli en qui les habitans avoient pris confiance. Je fis mon possible pour leur inspirer des sentiments raisonnables. Je n'y reussis point. Je ne sais quelle rage s'étoit emparé des Catalans, ils se croyoient à eux seuls plus forts que toute l'Europe.

Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de la Duchesse d'Avila. Elle se signoit déjà Abesse de Val-Santa. Elle me marquoit : " Aussitot que vous le pourrez, rendes vous chez Uzeda, et voyez Ondina. Avant de la voir parlez au Supérieur de l'hospice. "

Le Duc de Popoli général des armées du Roi Don Philippe mit le siège devant Barcelone, sa première operation fut de faire dresser une potence de 25 pieds de haut pour le Marquis Castelli. Je rassemblai les principaux Citoyens de Barcelonne et je leur dis : " Messieurs votre confiance en moi m'honore infiniment, mais je ne suis pas militaire, et par consequent je suis peu propre à me mettre à votre tête. D'un autre côté, si jamais vous etiez réduits à capituler, on vous demandera de me livrer, ce qui sera embarrassant. Il vaut donc mieux que je prenne congé de vous et que nous nous séparions. "

Lorsque les peuples donnent dans l'absurdité, ils aiment y entrainer autant d'individus qu'ils le peuvent, et croient avoir beaucoup gagné en refusant des passeports. On m'en refusa donc, mais mon plan étoit fait à l'avance. Une felouque m'attendoit à la cote. Je m'embarquai à minuit, le surlendemain au soir je débarquais à la Floriana, hameau de pecheurs, en Andalousie.

Je renvoyais mes matelots après les avoir bien payé, et je m'enfoncai dans les montagnes. J'eus d'abord quelque peine à m'orienter, enfin je retrouvai le chateau d'Useda et le Seigneur Useda lui même, qui en dépit d'Astrologie eut beaucoup de peine à me reconnoître. " Seigneur Don Juan /:me dit il:/ ou plustôt Seigneur Castelli. Votre fille se porte très bien et elle est très belle. Quant au reste vous verrez le supérieur de l'hospice. "

Deux jours après je vis arriver un religieux très vénérable qui me dit : " Seigneur Cavalier ! Le très saint office dont je suis membre, croit que dans ces montagnes il doit beaucoup tolerer, et il le fait dans l'espérance de ramener les brebis égarées qui y sont en grand nombre. Leur exemple a eu sur la jeune Ondina un effet funeste, et d'ailleurs elle est d'un caractère singulier. Lorsque nous l'instru[i]sions dans les vérités de la foi, elle nous ecoutoit avec attention, et ne formoit aucun doute, mais ensuite elle usistoit [*sic*] aux prières Musulmanes et même aux cérémonies payennes. Allez

Seigneur Cavalier au Lac de Lafrita, et puisque vous avez des droits sur la jeune personne tachéz de lire au fond de son ame. ”

Je remerciai le vénérable Dominiquain et je pris le chemin du Lac. J’arrivai par ce Cap qui regard[e] le Nord. Je vis une voile qui traversoit avec la rapidité de l’éclair. J’en admirai la construction. Une nacelle étroite et longue comme un patin, étoit armée de balanciers qui l’empechoient de chavirer, un mât fort etayé soutenoit une voile triangulaire et une jeune fille apuyée sur un oviron [*sic*] sembloit voltiger et raser la surface de l’eau.

Cette singulière embarcation aborda près de la plage ou j’étois. La jeune fille en sortit. Elle avoit les bras et les pieds nus, une robe de soye verte lui colloit au corps, ses cheveux etoient bouclés et souvent elle les secouoit comme une crinière. Elle me donna l’idée d’une sauvage. “ Oh Béatrice /:m’ecriai-je:/ Béatrice est-ce bien là notre fille ! ”

Ce l’étoit en effet. Je me rendis à l’habitation. La Duegne d’Ondina étoit morte depuis quelques années. La Duchesse étoit alors venue elle même et avoit confié la petite à une famille des vallées, mais Ondina ne reconnoissoit aucune Autorité. En général elle parloit peu, grimpoit sur les arbres, courroit sur les rochers se précipitoit dans le lac. Cependant elle monroit de l’intelligence et avoit elle même inventé l’élégante embarcation que je viens de decrire. Un seul mot avoit droit de lui en imposer, c’étoit celui de père. Et quand on vouloit la faire obéir, on lui ordonoit au nom de son père. Lors donc que j’arrivais on convint de faire chercher Ondina, et de lui dire que son père étoit arrivé. Elle vint tremblante et se mit à genoux devant moi. Je la pressai contre mon cœur. Je lui fis mille caresses, mais je n’en pus tirer une parole.

Nous fimes un leger repas, ensuite Ondina se mit dans une barque et je m’y placai avec elle ; elle saisit les deux rames et porta au large. J’essayai de lier conversation, alors elle posa les rames, et parût vouloir m’écouter. Nous étions à l’ouest du lac près de certains rochers à piéd.

“ Ma chère Ondina /:lui dis-je:/ Avez vous été asséz attentive aux saintes leçons des pères qui demeurent à l’hospice. Ondina vous etes un etre raisonnable. Vous avez une ame et la religion doit etre votre guide. ” Comme j’allois continuer ce sermon, Ondina se jetta à l’eau et disparut à mes regards.

Je fus fort efrayé. Je réturnai à l’habitation que je remplis de mes cris. On me répondit que ce n’étoit rien du tout, que le long des rochers, étoient sous l’eau certaines voutes ou Arcades, qui communiquoient avec d’autres bassins. Ondina connoissoit ces passages plongeoit, disparoissoit et révenoit au bout de quelques heures.

Ondina revient [*sic*] en effêt, mais je ne fus pas tenté de recommencer mes sermons. Ondina comme je l’ai dit ne manquoit pas d’intelligence, mais elevée dans un désert abandonnée à elle même elle n’avoit saisi aucun des rapports de la société.

Au bout de quelques jour[s] un frère queteur vint me trouver de la part de la Duchesse ou plutôt de l’Abesse Beatrice. Il devoit me conduire chez elle et me donna un habit pareil au sien. Nous suivimes la cote jusqu’à l’embouchure de la Guadiana d’ou nous passames dans les Algarves et arrivâmes à Val-Santa. Le Monastère étoit presque achevé. L’Abesse me reçut au parloir avec beaucoup de dignité. Mais elle se livra à sa sensibilité lorsque nous eûmes renvoyés nos accolytes. Les reves de l’ambition s’étoient dissipé, elle avoit quelques régrets à ceux de l’amour.

Je voulus parler d’Ondina, l’Abesse en soupirant me pria de remèttre cette conversation au lendemain. “ Parlons de vous /:me dit-elle:/ Vos amis ne vous ont point oublié. Votre bien a prospéré entre leurs mains. Il a plus que doublé, mais il s’agit de savoir sous quel nom vous en jouirez, car vous ne pouvez plus garder celui de Castelli. Le Roi ne pardonne point à ceux qui ont trempé dans la révolte des Catalans. ” Nous discutames longtems ce sujet mais sans pouvoir, nous arrêter à une résolution.

Quelques jours après Béatrice me remit avec beaucoup de mystère, une lettre que l’Ambassadeur d’Autriche lui avoit fait parvenir. Elle contenoit une invitation flateuse de me rendre à Vienne. Je confesse que peu de choses dans ma vie m’ont flatté davantage. J’avois servi l’Empereur avec zèle, et le voir reconnoissant étoit pour moi la plus douce des recompenses. Cependant je ne me faisois pas illusions. Je connoissois les cours. On avoit tolleré que je fusse en faveur chez un Archiduc qui faisoit

de vains efforts pour acquérir un trône, mais me laisseroit on posséder les bonnes grâces du premier Monarque de la Chrétienté, je ne pouvois guère l'espérer. Je craignois surtout un Seigneur qui avoit toujours cherché à me nuire. Et ce Seigneur Autrichien n'étoit autre que le Comte Altheim qui depuis a joué un grand rôle.

J'allais néanmoins à Vienne, et j'embrassai les sacrés genoux de Sa Majesté Apostolique, qui m'offrit un établissement dans ses états. L'Empereur daigna même discuter avec moi, s'il me seroit plus avantageux de garder le nom de Castelli, ou de prendre le mien. Sa bonté me touchoit mais un secret pres[s]entiment m'avertissoit que je n'en profiterois pas.

A cette époque plusieurs Seigneurs Espagnols, avoient rénoncé à leur patrie, et s'étoient établi en Autriche. Tels étoient les Comtes de Losrios, Oios, Vasquez, Taruca et quelques autres. Je les connoissois beaucoup et ils m'engageoient à prendre le même parti qu'eux.

C'étoit bien mon intention, mais l'ennemi secret dont je vous ai parlé ne s'étoit point endormi. Il avoit sù tout ce qui s'étoit passé à mon audience et en avoit rendu compte à l'Ambassadeur d'Espagne. Celui-ci crut en me persecutant, s'acquiescer d'un office diplomatique. Une négociation importante étoit sur le tapis. L'ambassadeur y mit des épines accompagnant les difficultés qu'il fesoit naître d'observations sur ma personne, et sur le rôle que j'avois joué. Cette voye réussit à merveilles. Bientôt je m'apperçus que ma position étoit changée. Ma présence sembloit embarrasser. Je l'avois prévu, avant de venir à Vienne, et n'y fus pas très sensible. Je demandai une audience de congé. Elle me fut accordée, on ne me parla de rien et je partis pour Londres. Je ne revins en Espagne qu'au boût de l'année révolue.

Je retrouvai l'Abesse pale et menacée de la consommation. Elle me dit : “ Don Juan vous devez me trouver très changée. En effet quelques chose m'avertit que je ne tarderai pas à voir la fin d'une vie, qui pour moi n'a plus de charmes. Bon Dieu quel compte n'aurai-je pas à vous rendre. Ecoutez Don Juan, ma fille est morte payenne, et ma petite fille est Musulmane. Cette idée m'accable. Prenez et lisez...” En même tems elle me remit une lettre ainsi conçue ; elle étoit d'Uzeda :

Madame et très excellente Abesse !

Etant allé voir les Mores des cavernes. Une femme demanda à m'entretenir. Je la suivis dans son habitation et elle me dit : “ Seigneur Mamon vous qui savez tant de choses, expliquez moi ce qui est arrivé à mon fils. Ayant marché, toute la journée dans les ravins et les fentes des rochers il est arrivé à une belle fontaine, et du bassin de la fontaine, il est sorti une très belle fille, dont mon fils est très amoureux, mais il la croit une fée. Mon fils est parti pour de longs voyages, et m'a prié de faire mon possible pour expliquer ce mystère. ”

Voilà ce que m'a dit la femme More, et j'ai bientôt compris que la fée n'étoit autre qu'Ondina, qui a réellement l'habitude de plonger sous de certaines voutes et de ressortir dans d'autres bassins. Je dis à la femme More ce que je crus de plus propre à la tranquilliser ensuite j'alai au lac. Je questionnai Ondina. Ce fut en vain, vous savez qu'elle n'aime pas à parler. Mais bientôt sa taille a parlé. Je l'ai retirée à Uzedà. Elle y a donné le jour à une fille. Impatiente de retourner au lac, elle s'est enfui du chateau. Elle a recommencée ses violents exercices et a succombée au bout de quelques jours. Enfin s'il faut vous le dire elle n'a point témoigné qu'elle fut attachée à aucune religion. Quant à sa fille comme elle est par son père de [sic] plus pur sang des Mores, elle doit irrevocablement devenir Musulmane. Vouloir la soustraire ce seroit s'exposer aux vengeances du Souterain.

“ Eh bien /:dit l'Abesse:/ vous l'entendez, ma fille morte payenne, et ma petite fille musulmane. Oh mon Dieu ! oh mon Dieu ! ”

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et nous ne le revimes plus de la journée.



*Cinquant et cinquième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée, et le Bohémien reprit en ces termes la suite de son histoire.

*Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

L'illustre Abesse de Val Santa n'eut peut-être pas succombé à son chagrin, mais elle s'imposa des penitences austères auxquelles son temperament altéré ne pût résister. Je la voyais s'éteindre et ne pus me résoudre à la quitter. Mon habit monastique me donnoit le droit d'entrer dans le monastère et j'y reçus son dernier soupir.

Le Duc de Sorrienté héritier de l'Abesse s'y trouvoit aussi. Ce Seigneur me parla avec beaucoup de franchise : “ Je sais /:me dit-il:/ les liaisons que vous avez eu avec tout le parti Autrichien auquel j'appartenois moi même, et lorsqu'il s'agira de vous rendre quelque service essentiel, vous me trouverez très empressé à le faire. Pour ce qui est d'avoir avec vous de liaison connue, ce seroit nous exposer tous les deux sans aucun avantage pour l'un ni pour l'autre. ”

Le Duc de Sorrienté avoit raison. J'avois été un des enfants perdus du parti. On ne m'avoit exposé que pour m'abandonner au besoin. Il me restoit une fortune considérable et facile à transporter, car elle étoit entre les mains des Banquiers Moro. Je songeai à me retirer à Rome ou en Angleterre ; mais lorsqu'il s'agissoit de prendre une résolution je ne pouvois me déterminer à rien. L'idée de rentrer dans le monde me répugnoit par dessus toute chose. J'en avois pris une horreur qui certainement [*sic*] étoit une maladie de l'Esprit.

Uzeda voyant mes irresolutions me proposa d'entrer au Service des Scheïks Gomelez. “ Quel est ce Service /:lui demandai-je:/ et n'a-t-il rien d'opposé aux intérêts de ma patrie ?

— Il n'y est opposé en aucune manière /:me répondit Uzeda:/ Les Mores retirés dans ces cavernes préparent une révolution dans le Mahométisme ils ont autant de fanatisme que de politique. Leurs moyens sont immenses. Plusieurs familles d'Espagne ont trouvé leur intérêt à entrer dans leur affiliation. Les inquisiteurs en tirent des sommes considérables, et permettent dans le creux de la terre ce qu'ils ne tolléreroient pas à sa surface. Enfin Seigneur Don Juan essayez de la vie qu'on mène dans nos vallons. ”

Je pris ce dernier parti. Les Bohémiens musulmans et payens me recurent comme un homme destiné à devenir leur chef, et me vouèrent une obéissance entière, mais il étoit réservé aux Bohémiennes de me décider. Deux d'entre elles me [plurent] infiniment. L'une s'appelloit Quitta, l'autre Zitta. Toutes deux étoient charmantes. Le choix me paroissoit impossible. Elles s'aperçurent de mon embarras et m'en tirèrent, en me disant que chez eux on pouvoit avoir autant d'épouses qu'on le vouloit et que le mariage n'y étoit astreint à aucun rite religieux.

Je le confesse à ma honte ce libertinage coupable eut le droit de me séduire. Hélas l'homme n'a qu'un moyen pour rester dans le chemin de la vertu, c'est d'éviter tous les sentiers qu'elle n'éclaire pas en plein. S'il déguise son nom, ses actions ses projets, il ne tardera pas à devoir cacher toute sa vie ; mon union avec la Duchesse n'étoit blamable qu'en ce qu'elle étoit secrète et tous les mystères de ma vie en ont été des conséquences.

Un charme plus innocent me retint dans ces vallons. C'est celui de la vie qu'on y mène. Ce pavillon du Ciel toujours étendu sur nos têtes, la fraîcheur des grôtes et de[s] forêts. La pureté de l'air et des eaux. Les fleurs qui réellement naissent sous nos pas. La nature enfin parée de tous ses attraits se présenteoit pour réposer mon âme fatiguée du monde et de son vain tumulte.

Mes épouses me donnerent chacune une fille. Alors je devins plus attentif à la voi[x] de ma conscience. J'avois vû les rémords de Béatrice. Ils l'avoient conduite au tombeau. Je résolus que mes filles ne seroient ni Musulmanes ni Payennes. Pour cela il falloit ne les point quitter, et j'entrai au Service de[s] Gomelez. Des grands intérêts me furent confiés, et j'eus à ma disposition des sommes immenses. J'étois riche, je ne demandai rien pour moi, mais avec la permission de mes maîtres, je me

livrai à la bienfaisance, et il m'est arrivé de reparer de grandes infortunes.

Au surplus je continuai sous terre la vie que j'avois mené à sa surface. J'étois encore un agent politique. J'allois souvent à Madrid et je fis plusieurs voyages hors de l'Espagne ; cette carrière active me rendit l'activité que j'avois perdue. Je m'y attachai tous les jours davantage.

Pendant mes filles grandissoient. La dernière fois que j'ai été à Madrid, elle m'y ont accompagnée. Deux gentilshommes ont trouvé le chemin de leur cœur. Les familles de ces messieurs sont affiliées au souterain, et nous ne craignons pas qu'ils divulguent ce que mes filles pouroient leur dire sur nos vallons. Des qu'elles seront établies, j'entrerais moi même dans un saint asyle où j'attendrai la fin d'une vie qui n'a pas été tout à fait exempte d'ereurs, mais non pas tout à fait criminelle. Vous m'en avez demandé l'histoire et je souhaite qu'elle ait pû vous intéresser.

“ Je voudrais bien /:dit Rébeca:/ savoir ce qu'est devenu Busqueros ?

— Je vais vous en instruire /:répondit le Bohémien:/ sa fustigation à Barcelone l'avoit dégouté de l'espionage, mais comme il l'avoit recue sous le nom de Robusti ; elle ne fit aucun tort à celui de Busqueros. Il offrit donc hardiment ses services au Cardinal Alberoni, et fût sous son ministere un brouillon subalterne, comme son patron, étoit un brouillon illustre.

Ensuite un autre aventurier nommé Ripperda gouverna l'Espagne. Busqueros eût quelque éclat sous son ministère. Mais le tems qui met son terme aux plus belles destinées priva Busqueros de l'usage de ses jambes. Atteint d'une sorte de paralysie, il se faisoit porter à la place del Sol et y deployoit encore une sorte d'activité, arretant les passants et faisant son possible pour se mêler de leurs affaires.

La dernière fois que j'ai été à Madrid, je l'ai vu a coté d'une figure des plus baroques, que j'ai reconnue pour être le poète Agudez ; l'âge l'avoit privé de ses yeux. Il s'en consolait en songeant qu'Homère avoit été aveugle. Busqueros l'instruisoit des aventures de la ville. Agudez les mettoit en vers et quelque fois on l'entendoit avec quelque plaisir, bien qu'il n'eût plus que l'ombre de son premier talent.

— Seigneur Aradoro /:lui dis-je:/ qu'est devenue la fille d'Ondina.

— Vous le saurez quelque autre jour /:répondit le Bohémien:/ pour le moment je vous prie de faire les préparatifs de votre départ. ”

Nous nous mimes en route et fimes une longue traite pour arriver dans une vallée creuse et très encaissée. Lorsque les pavillons furent tendus, le Chef Bohémien vint me trouver et me dit : “ Seigneur Alphonse veuillez bien prendre la cape et l'épée et me suivre. ”

Nous fimes quelques cent pas et nous arrivames à une ouverture du rocher où commencoit une sombre gallerie.

“ Seigneur Alphonse /:dit le Chef Bohémien:/ votre valeur m'est connue, et je suis convaincu que vous n'hésitez point à prendre ce chemin pour vous enfoncer dans les entrailles de la terre. J'ai donc l'honneur de prendre congé de vous. ”

En effet je n'hésitai point, et je marchais plusieurs heures sans y voir clair. Seulement je sentois que le terrain alloit en pente et qu'effectivement je m'enfoncois dans les entrailles de la terre ainsi qu'on me l'avoit annoncé.

Enfin j'apperçus une petite lumière et j'arrivais à un tombeau où je vis un vieux dervis en prière. Au bruit que j'avois fait le dervis se retourna et me dit “ Jeune Cavalier nous vous attendions depuis longtems. Réposez vous et rétablissez vos forces. ”

Je m'assis sur un banc de pierre et le dervis me présenta une corbeille où je trouvais des viandes, du pain et du vain [*sic*]. Je bus et je mangeais.

Alors le Dervis poussa une des parois du tombeau, il la fit tourner sur un pivôt, et je vis un escalier en limaçon. “ Descendez ici /:dit le Dervis:/ vous verrez assez ce que vous aurez à faire. ”

Je descendis un millier de marches toujours dans l'obscurité, puis j'arrivais à une caverne éclairée par plusieurs lampes.

J'y vis un banc de pierre, sur lequel étoient rangés des ciseaux d'acier, et des maillets du même métal. Devant le banc étoit un filon d'or de l'épaisseur d'un homme. Le métal étoit d'un jaune foncé et paroisoit très pur. Je compris aisément que ce qu'on demandoit de moi, étoit de détacher du filon autant d'or que je le pourrois.

Je pris le ciseau de la main gauche le maillet de la droite et en peu de tems je devins assez habile mineur, mais les ciseaux s'emousoient et j'étois obligé d'en changer au bout de trois heures j'avois détaché plus d'or que dix hommes n'en eussent pu porter.

Alors je m'aperçus que le souterrain se remplissoit d'eau. Je gagnai l'escalier, mais l'eau s'élevoit encore. Je vis donc qu'il me falloit rémonter. Je retrouvai le Davis [*sic*] qui après m'avoir donné mille benedictions, me montra un escalier tournant qu'il me dit de monter.

Je montai un milier de marches, et je me trouvais à l'entrée d'une rotonde éclairée d'une infinité de lampes, dont l'éclat étoit réfléchi par des minéraux micacés et opalisés. Au fond de la rotonde étoit un trône d'or, où je vis un homme coefé d'un turban blanc, mais que je reconnus pour l'hermite de la vallée. Près de lui étoient mes cousines richement habillées. Quelques Dervis en robes blanche étoient aux deux cotés du trône.

“ Jeune Nazaréen /:me dit le Scheïk:/ vous reconnoissez en moi l'hermite qui vous reçut dans la vallée du Quadalquivir, mais vous devinez assez que je suis le grand Scheïk des Gomélez. Sans doute aussi vous reconnoissez vos épouses. Le prophète a béni leur pieuse tendresse. Toutes deux portent des fruits de leur union et pourront perpetuer la race destinée à rendre le califat à la maison d'Ali.

Jeune Nazaréen vous voyez cet arbre d'or, dont le riche feuillage ombrâge mon trône. Il représente notre généalogie, ces noms attachés aux branches sont ceux des Gomélez, qui sous differents noms, ont occupé les trônes de l'Affrique.

Vous voyez devant moi cet autre arbre herissé d'affreuses épines, les noms qu'on y lit sont ceux des Gomelez restés Chrétiens et qui ont languï dans l'obscurité.

Puisse le saint prophète éclairant votre esprit vous faire passer de l'arbre de mort à l'arbre de la vie sainte et pure. ”

Le Scheïk après avoir ainsi parlé descendit de son trône et vint m'embrasser les cousines en firent autant. Les Dervis furent renvoyés. Nous passames dans une chambre intérieure où l'on avoit servi le soupé. La toute gene fut bannie, ainsi que toute exortation mahométane, et nous restames ensemble jusque très avant dans la nuit.

### *Cinquant et sixième Journée.*

Le matin on m'envoya au filon où j'avois été la veille, et j'en détachai tout autant de métal. Le soir j'allai chez le Scheïk où je trouvais mes épouses. Je le priais de contenter ma curiosité sur bien des choses que je desirois savoir, mais surtout sur sa propre histoire. Le Scheïk me répondit qu'effectivement il m'inportoit d'en être instruit et il commença en ces termes :

#### *Histoire du grand Scheik des Gomélez*

Vous voyez en moi le cinquante deuxième successeur de Massoud ben Taher premier Scheïk des Gomelez, qui batit le Cassar et et [*sic*] disparoissoit tous le[s] derniers vendredi de chaque mois, pour ne réparaître que le vendredi suivant. Vos cousines vous en ont dit quelque chose, mais je vais achever leur récit et vous dévoiler nos mystères.

Les Mores étoient déjà depuis quelques années en Espagne, lorsqu'ils songerent à penetrer dans les vallées de l'Alpuharras. Elles étoient alors habitees par un peuple appelé *Turdulos* ou *Turdetanos*, mais ces indig[è]nes s'appelloient eux mêmes *Tharschisch*, et disoient avoir autrefois habité les environs de Cadiz. Ils avoient conservé beaucoup de môts d'une langue ancienne, qu'ils savoient même écrire, et les caracteres en étoient les mêmes qu'on trouve sur les medailles désignées en Espagne sous le nom de *desconoscidas*.

Sous la domination des Romains, et sous les Visigoths, les Turdetans avoient payé de riches tributs, mais ils avoient conservé une indépendence presque entière et même leur ancienne religion. Ils adoroient Dieu sous le nom de *Jahh* et lui offroient des sacrifices, sur une montagne appelée *Gomelez Jahh* ce qui dans leur langue vouloit dire, montagne de Jahh.

Les Conquérants Arabes ennemis des Chrétiens, l'étoient bien plus des peuples idolâtres ou réputés tels. Ils proscrivirent les Turdetans et les condamnerent à perir par le sabre. Massoud ben Taher frère du conquérant Jousouph, étoit alors dans la disgrâce du Calif de Bagdad, et cela ne pouvoit être autrement car il étoit au fond du cœur très attaché à la fois [*sic*] d'Ali, et n'avoit pu cacher ses sentiments.

Massoud ne se croyant pas en sureté à Cordoue, songea à se retirer dans les Alpuharras. Il représenta que la loi de Mahomet prechoit la Conversion des infideles et non pas leur destruction et il se chargea de convertir les Turdétans. Sa proposition fut acceptée ; on lui donna le commendement des Montagnes. La première oppération de Massoud, fut de batir un chateau sur le mont Gomélez, avec une Mosquée. Ce que les Turdetans virent d'abord avec une peine extrême, mais ce n'étoit point par attachement à leur Dieu Jahh. Leur occupation favorite étoit de chercher de l'or dans le torrent de la montagne, et dans les déblais d'anciennes fouilles. Ils craignirent d'être troublés dans ces travaux qui jusque là, les avoient aidé à payer les tributs qu'on leur imposoit.

Les mines à ce qu'ils disoient avoient été exexploitées [*sic*] par les *hadtanahh* et surement sous ce nom ils entendoient les Cartaginois. Les Turdetans avoient eu des pretres d'une famille *Stadranaahh*, qui s'étoit éteinte depuis peu. Ces pretres en certains tems de l'année entroient dans les cavernes de la montagne, et seuls ils avoient le droit d'y entrer. Les autres Turdetans rétenus par des craintes religieuses n'eussent pas même osé le tenter.

L'adoration de Jahh avoit fini en même tems que la famille des pretres s'étoit éteinte. Les Turdetans n'avoient proprement point de religion, et Massoud n'eut pas de peine à les rendre Musulmans. Ils commençerent même à dire assez de mal de leurs anciens pretres, donnant à entendre qu'ils n'alloient point dans les Cavernes pour adorer Jahh, mais pour y chercher de l'or. Massoud comprit que les mines pouvoient être exploitées avec avantage, mais qu'en le faisant il donnerait à ses ennemis le signal de la persécution et que le Cassar-Gomélez ne tarderoit pas à changer de maître. Il fit donc son possible pour qu'on ne parla pas du tout d'or ni de mines.

Bien des années se passerent ainsi, et le Calif Mervan régnoit à Bagdad lorsque Massoud trouva

dans une cave du Chateau une pierre chargée d'anciens caractères. Il la leva et trouva un escalier tournant qui conduisoit dans l'intérieur de la montagne. Massoud se fit donner un flambeau, et descendit seul. Il trouva des chambres, des salles des Coridors, et se hâta de remonter dans la crainte de s'égarer. Une seconde fois il visita le souterrain, et vit sous ses pieds des fragments d'un métal poli et brillant. Il les ramassa, les emporta chez lui, et trouva qu'ils étoient d'or pur. Il tenta un troisième voyage conduit par la poussière d'or, il arriva au filon où vous avez été et fut ébloui de sa richesse. Il remonta aussitôt et prit toutes les précautions qu'il put imaginer pour que sa découverte reste ignorée. Il fit construire une chapelle à l'entrée du souterrain, et feignit d'y être en retraite, mais il étoit à son filon d'or, et en détachoit le plus de morceaux qu'il pouvoit. Le travail alloit lentement, car non seulement on n'osoit y avoir d'aides, mais il falloit se procurer en secret les instruments d'acier propres à détacher le métal.

Massoud vit bien alors que la richesse, n'étoit point la représentation du pouvoir, car il avoit devant lui plus d'or que tous les Rois de la terre, mais il avoit une peine extrême à l'arracher de la mine ensuite il ne savoit qu'en faire et devoit le cacher.

Massoud étoit Musulman zélé et Alide fanatique. Il crut que le prophète lui avoit découvert et donné cet or pour rendre le Califat à sa famille, c'est-à-dire à la maison d'Ali et par elle convertir le monde à l'islamisme. Cette idée s'empara de son esprit, il s'y livra d'autant plus, que la maison des Ommiades chanceloit dans Bagdad et qu'on avoit réellement quelque espoir de rétablir les Alides.

En effet les ommiades succomberent sous le sabre des Abussides mais ce fut sans aucun avantage pour la maison d'Ali, et même un Ommiade vint en Espagne et fut calif de Cordoue.

Massoud voyant ses ennemis si près de lui fut plus que jamais forcé de se cacher. Il renonça même à l'exécution de ses plans ; mais il leur donna une forme, qui pouvoit pour ainsi dire les leguer à l'avenir. Il fit choix de six chefs de famille ou plutôt de tribu il les lia par des serments sacrés et après leur avoir révélé le secret du filon d'or, il leur dit : “ Depuis dix ans je suis en possession de ce trésor et je n'ai pu en faire aucun usage. Si j'eusse été plus jeune, je pouvois rassembler des guerriers et régner par l'or et par le sabre, mais j'ai trop tard découvert le filon. J'étois connu pour sectateur d'Ali, et j'aurais succombé avant d'avoir une partie [*sic*]. J'espère en notre Prophète que quelque jour il rendra le Califat à sa famille et qu'alors le monde deviendra Musulman. Les tems ne sont pas venus, il faut les préparer. J'ai des intelligences en Affrique, et secrètement j'y soutiens des Alides. Il faut aussi fonder en Espagne la puissance de notre tribut. Surtout il faut cacher nos moyens. Il n'est pas bien que nous portions tous un même nom. Vous mon cousin Zegri allez vous établir à Grénade avec tous les vôtres. Les miens résteront dans les montagnes et garderont le nom de Gomèlez. D'autres s'établiront en Affrique où ils épouseront des filles Fathemites. Les jeunes gens doivent surtout fixer notre attention. Il faut les connoître à fond, les éprouver. Lorsqu'il s'en trouvera un doué de grands talents et d'un grand caractère, il tentera de détronner les Abbasides aussi bien que les ommiades, et rendra le Califat à la maison d'Ali. Mon avis est que le futur conquérant doit prendre le titre de Mahaddi ou douzième Iman et qu'il doit s'appliquer à lui même la fameuse prophétie de Mahomet : *le Soleil doit se lever au couchant.* ”

Tel étoit le plan de Massoud, il le consigna dans un livre, ne fit plus rien sans consulter les six Chefs de tribut. Enfin il résigna en faveur de l'un d'entre eux, la place de grand Scheik avec le chateau de Cassar Gomèlez.

Huit Scheik se succederent. Les Gomelez et les Zegris acquirent les plus belles terres de l'Espagne. Quelques uns passerent en Affrique. Ils y parvinrent à de grandes places et formerent de grandes alliances.

Le second siècle de l'hegire étoit prêt de finir, lorsqu'un Zegri osa se proclamer Mahaddi et Chef de la loi. Il établit sa résidence à Kaïzowan à une journée de Tunis ; il soumit toute l'Affrique, et fut la tige des Califs Fathemites. Le Scheik du Cassar Gomèlez lui fit passer beaucoup d'or, mais d'ailleurs il étoit plus que jamais forcé de s'enveloper dans l'ombre du mystère, car les Chrétiens, prenoient le dessus et il étoit à craindre que le cassar ne tomba en leur pouvoir.

Bientôt le Scheik eût un autre embarras. Ce fut l'élévation subite des Abencerages maison ennemie de la nôtre et ils avoient aussi un caractère tout à fait différent. Les Zegris et les Gomèlez étoient

farouches, renfermés en eux mêmes zelés pour la religion. Les Abencerages étoient affables, polis, galants avec les femmes, amis des Chrétiens. Ils avoient jusqu'à un certain point pénétré nos mystères, et nous environoient de leurs pièges.

Les successeurs du Mahaddi conquièrent l'Égypte. Ils furent reconnus en Syrie aussi bien qu'en Perse. La puissance des Abbassides croula tout à fait. Des Princes Turcomans s'emparèrent de Bagdad. Cependant la confession d'Ali ne fesoit pas de progrès réels. Le sunnisme conservoit la supériorité.

En Espagne les Abencerages, continuèrent à corrompre les mœurs. Leurs femmes se monroient sans voile et les hommes s[o]upiroient à leurs pieds. Les Scheïk du Cassar ne sortoient plus de leur château et ne touchoient plus à leur or. Ceci dura longtems enfin les Zegriz et les Gomélez, voulant sauver la religion et le royaume, conspirèrent contre les Abencerages, et les massacrèrent dans la cour des lions, au milieu du palais appelé Al-hambra.

Cet événement funeste priva Grenade d'une partie de ses défenseurs et précipita sa chute. Les vallées de l'Alpuharra se soumièrent comme le reste. Le Scheïk de Cassar Gomélez détruisit son château et se retira dans l'intérieur des souterrains, dans les mêmes sales où vous avez vu les frères Zoto. Six familles se renfermèrent avec lui dans les entrailles de la terre. D'autres s'établirent dans des Cavernes adjacentes, dont les issus donent sur d'autres vallées.

Beaucoup de Zegriz et de Gomélez embrassèrent le Christianisme ou feignirent de se convertir. De ce nombre furent les Moros, qui déjà fesoient la banque à Grenade et furent ensuite Banquiers de la cour. Ils ne risquoient pas de manquer de fonds ayant à leur disposition tous ceux du souterrain. Les intelligences avec l'Afrique continuèrent sur le même pied, particulièrement avec le royaume de Tunis.

Tout alla assez bien jusques vers le règne de Charles Empereur et Roi d'Espagne. La loi Musulmane qui n'avoit plus en Asie le même lustre qu'au tems des Califs, gaignoit du côté de l'Europe par les conquêtes des Othomans.

A cette époque la discorde qui brouille tout sur la terre mit aussi le désordre sous terre. C'est à dire dans nos souterrains. L'animosité y fut d'autant plus grande que l'espace étoit plus resserré. Séphi et Billah se disputèrent la place de Scheïk, qui véritablement n'étoit pas à mépriser, puisqu'elle donnoit le droit de disposer de l'inépuisable filon. Séphi convaincu de sa foiblesse voulût se tourner du côté des Chrétiens. Billah lui plongea son poignard dans le sein. Après quoi il songea à la sûreté publique. Le secret des souterrains fut écrit sur un parchemin, qui fut ensuite coupé en six bandes, perpendiculairement à l'écriture, qu'on ne put lire qu'autant que les six bandes étoient mises l'une à côté de l'autre. Chaque bande fut confiée à l'un de[s] six chefs de famille, et sous peine de mort il lui étoit défendu de la communiquer à un autre. Ils la portoient autour de leur bras droit. Billah avoit droit de vie et de mort sur tous les individus qui habitoient le souterrain et les environs. Le poignard qu'il avoit plongé dans le cœur de Séphi étoit la marque de son autorité et fut également l'attribut de ses successeurs.

Billah ayant ainsi établi dans les Cavernes un gouvernement très rigoureux, donna une grande activité aux affaires de l'Afrique. Les Gomélez y parvinrent à plusieurs trônes. Ils furent Rois à Tarudant et Temzena, mais les Affricains sont légers, livrés à leurs passions et les succès dans cette partie du monde, n'ont jamais les résultats qu'on en pourroit attendre.

Vers ce tems les Mores restés en Espagne commencèrent à être persécutés. Billah profita habilement de cette circonstance. Il établit un système de protection mutuelle entre le souterrain et les gens en place. Ceux-ci croyoient seulement protéger quelques familles Mores, qui vouloient rester tranquilles, et réellement ils servoient les desseins du Scheïk, qui leur ouvroit sa bourse.

Je vois aussi dans nos annales que Billah institua ou rétablit les épreuves qu'on fesoit subir aux jeunes gens pour connoître leur caractère mais dans la suite elles ont été négligées.

Quatre Scheïks succéderent à Billah. Puis vint l'expulsion des Mores. Le Scheïk des cavernes s'appelloit Khader. C'étoit un homme très sage qui prit les meilleures mesures pour la sûreté commune. Les Banquiers Moro formerent une association de gens en crédit qui se piquoient d'indulgence envers les Mores et sous ce prétexte leur rendoient mille services dont ils étoient bien

payés.

Les Mores réfluant en Affrique y porterent l'esprit de vengeance qui les animoit. On eût dit que toute cette partie du monde alloit se soulever pour envahir l'Espagne. Mais bientôt les états Affricains se déchirerent entre eux. Le sang fut inutilement répandu dans des guerres intestines. Les Scheïks des cavernes prodiguerent leur or et ce fut sans aucun fruit. Le barbare Muley Ismaël profita d'un siècle de desordres, et fonda un Empire qui subsiste encore. Ici je touche au tems de ma naissance et c'est de moi meme que je vais vous entretenir.

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de sa narration, on annonça le souper et la soirée se passa comme la précédente.

## *Cinquante et Septième Journée*

Le matin on m'envoya encore au souterrain où je détachais autant d'or que je le pus. Je m'étois fait à ce travail. J'y passais la journée. Le soir j'allais chez le Scheïk j'y trouvais mes cousines. Je demandais au Scheïk la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

### *Suite de l'histoire du Scheïk des Gomélez.*

Je vous ai dit messieurs, l'histoire de nos souterrains, autant du moins que nous la savons. Je vais maintenant vous faire ma propre histoire.

Je suis né dans une vaste caverne qui communique avec celle où nous sommes. Le jour n'y entroit qu'obliquement et l'on n'y voyoit pas le ciel. Mais nous allions prendre l'air dans les fentes des rochers, où l'on voyoit une partie de la voute celeste, et souvent le soleil lui même. Nous avions un petit espace tout découvert où nous cultivions des fleurs.

Mon père étoit un des six chefs des tribus. A ce titre il restoit avec sa famille dans le souterrain. Ses cousins et neveux habitoient les vallées et passaient pour Chrétiens. Quelques uns étoient établis dans le faubourg de Grénade appellés Albarazin. Vous savez qu'on n'y voit point de maison, les habitans occupent des creux de rocher sur la pente du mont. Quelques uns de ces singulieres demeures communiquoient avec des certaines cavernes, en liaison avec les nôtres. Les plus proches habitans venoient les vendredis faire la prière avec nous. Les plus éloignés ne venoient qu'aux grandes fetes.

Ma mère me parloit espagnol et mon père me parloit Arabe. J'étudiais les deux langues par principes, mais surtout la seconde. J'appris le Coran par cœur, et je lisois souvent les comentateurs.

J'étois de[s] mon bas âge Musulman zelé et très attaché à la confession d'Ali. On m'avoit inspiré une haine violente contre les Chrétiens, tous ces sentiments étoient pour ainsi dire nés avec moi et je les nourrissois dans l'obscurité de nos cavernes.

J'atteignis dix huit ans, et déjà depuis quelques années, les cavernes me sembloient peser sur moi et m'étouffer. Je soupirois après l'espace. Cette sensation penible prit sur ma santé. Je déperissois, ma mère fut des premières à s'en appercevoir. Elle sonda mon cœur, et je lui découvris mes sentiments, pour autant que je les connoissois moi même. Je lui dis que je ressentais une certaine oppression, une anxiété de cœur que je ne pouvois exprimer définir ni décrire. Que je desirois respirer un autre air, voir l'horizon, les forêts les montagnes, la mer, les humains, et que si l'on ne m'en donnoit pas les moyens, j'en mourrais certainement.

Ma mère répandit quelques larmes, puis elle me dit " Mon cher Massoud, votre maladie est très connue parmi nous, je l'ai eue moi même, et l'on m'a permis de faire quelques voyages. J'ai été à Grénade et plus loin, mais votre cas est différent on a de grands desseins sur vous, dans peu vous serez lancé dans le monde, et plus que je ne le voudrois. Cependant venez me trouver demain à la pointe du jour, et je tâcherai, de vous faire respirer l'air frais. "

Le lendemain je me rendis au rendez vous que m'avoit donné ma mère. " Mon cher Massoud /:me dit-elle:/ vous voulez respirer un air plus libre et plus pur que n'est celui de nos cavernes. Ayez donc la patience de vous trainer sur le ventre sur ce rocher, vous arriverez à un valon très profond et très étroit, mais enfin l'air y est plus libre qu'ici. Dans quelques endroits vous pourrez même gravir les rochers et vous verrez sous vos pieds un immense horizon. Ce chemin creux, n'étoit dans l'origine que la fente d'un rocher, qui s'est crevassé en tous sens. C'est comme un labyrinthe de routes qui se croisent. Voici donc quelques charbons. Lorsque vous verrez des chemins qui se traversent marquez celui que vous avez fait. C'est le seul moyen de vous y retrouver. Voici un sac avec quelques provisions. Je pense que vous ne rencontrerez personne. Cependant voici un Attagan pour votre défense. Je m'expose beaucoup en vous procurant ce peu de liberté, ainsi ne soyez pas trop longtems absent. "

Je remerciais ma bonne mère. Je me trainais sur le ventre, et je sortis dans un défilé étroit et creux



qui néanmoins étoit tapissé d'une belle verdure. Ensuite je vis un bassin d'une belle eau, puis des vallons qui se croisoient. Je m'arretais ainsi une partie de la journée. Le bruit d'une Cascade attira mon attention. Je me dirig[e]ais au bruit de sa chute. J'arrivais à un bassin où se précipitoit un ruisseau. Ce site étoit délicieux. J'en fus quelques instans immobile de surprise. Ensuite je me sentis affamé. Je tirai les provisions que j'avois dans mon sac. Je fis les ablutions qu'ordonne ma loi, puis je me mis à manger. Lorsque j'eus terminé mon repas, j'allais encore me laver, puis je songeai à retourner au souterrain et j'en pris le chemin.

Alors j'entendis l'onde murmurer je me retournais et je vis une femme sortir de la fontaine. Elle étoit comme couverte de ses cheveux mouillés cependant elle avoit aussi une robe de soye verte qui colloït au Corps. La nymphe sortit du bassin, se coucha dans un buisson, puis reparut avec une ombre [sic] seche et ses cheveux ratachés par un peigne. Elle monta sur un rocher comme pour jouir de la vue. Ensuite elle reprit le chemin de la fontaine dont elle étoit sortie. Par un mouvement involontaire je voulus la rétenir et lui barai le chemin. D'abord elle en parut effrayé, mais je m'étois pris [sic] à genoux. Cette attitude soumise la rassura. Elle s'approcha de moi, me prit sous le menton, réleva ma tête, me baissa [sic] au front. Puis par un mouvement aussi prompt que l'éclair, elle se précipita dans les bassins et disparut.

Je ne doutai point que ce ne fut une fée ou comme on le dit dans nos contes Arabes une Péri. J'allais cependant au buisson où elle s'étoit cachée. J'y trouvais sa robe etendue comme pour secher, ensuite je rétournais au souterrain. J'embrassais ma mère, mais je ne lui contais pas mon aventure, car j'avois lû dans nos *hykaiet* que les fées aimoient la discretion. Cependant ma mère voyant mon air animé se félicita de m'avoir procuré quelque liberté.

Le lendemain je répris le chemin de la fontaine, et comme je l'avois soigneusement marqué au charbon, je n'eus pas de peine à le retrouver. Lorsque j'y fus arrivé j'appelais la Fée, à haute voix et lui demandais pardon, d'oser faire mes ablutions dans son bassin. Je les fis cependant, après quoi j'étalais encore mes provisions, et par un secret prés[s]entiment j'en avois apporté pour deux.

Je n'avois pas encore commencé mon repas que j'entendis l'onde murmurer et la Fée en sortit d'un air riant et me jettant de l'eau au visage. Elle alla au buisson passa sa robe sechée, puis vint s'assoir près de moi. Elle mangea comme une simple mortelle, mais elle ne dit mô. J'imaginai que c'étoit l'humeur des fées et je la laissais faire

Don Juan Aradoro vous ayant dit son histoire, vous devinez sans doute que ma fée n'étoit autre que sa fille Ondina, qui plongeant sous une voute [de] rochers passoit facilement de son lac dans ce bassin.

Ondina étoit innocente ou plustot elle ne connoissoit ni l'innocence, ni ce qui l'auroit pû blesser. Je n'étois guere plus instruit qu'elle l'ignorance nous rendit coupables, et je crus être l'époux d'une fée. Ceci dura un mois. Un jour je fus mandé chez le Scheïk. J'y trouvais rassemblés les six chefs des tribus. Mon père étoit un des six. “ Mon fils /:me dit-il:/ tu vas quitter les Cavernes et voyager dans les heureux pays où l'on professe la loi Musulmane. ”

Ces môts me glacerent d'efroy. Ne plus révoir la fée ou mourir étoit pour moi même chose. “ Oh mon père /:m'ecriai-je:/ permettez moi de ne jamais quitter ces souterrains. ” À peine j'eus prononcé ces mots que tous les poignards étoient levés sur moi. Mon père paraissait le plus empressé à me percer le cœur.

“ Je consens à mourir /:m'ecriais-je:/ mais permettez moi de parler à ma mère. ” Cette grâce me fut accordée, je me jettois dans ses bras et lui contais mon aventure avec la Fée.

Ma mère parut surprise, puis elle me dit “ Mon cher Massaoud je crois qu'il n'y avoit point de Fées. Au fond je n'en sais rien, mais je connois un hebreu très savant à qui je le demanderais. Si celle que tu aimes est une Fée, elle saura bien te rétrouver. Cependant tu sais que la mort est chez nous la peine de la plus legère désobéissance. Nos vieillards ont sur toi de grands desseins. Hâte toi de te soumettre et de [te] rendre digne de leur bienveillance. ” Les parolles de ma mère me firent beaucoup d'impression. J'imaginai en effet que les fées étant toute puissantes, la mienne me rétrouveroit au bout du monde. J'allais chez mon père et jurais d'obeir en tout, ce qu'on m'ordonneroit.

Le lendemain je partis dans la société d'un Tunisi[e]n, appelle Syd-hamet. Il me mena dans sa ville

natale, qui est une des plus agréables du monde.

De Tunis nous allames à Zavan, petite ville où l'on fabrique des Calotes rouges connues dans le commerce sous le nom de Fez. On me dit que près de la ville on voyoit un édifice singulier, il consistoit en une chapelle et une galerie en demi-cercle qui entouroit un bassin. L'eau sortoit en nape de la Chapelle et remplissoit le bassin. Dans les tems anciens, l'eau du bassin entroit dans un aqueduc qui la conduisoit à Carthage. On disoit que la Chapelle étoit consacrée à la divinité de la source. J'eus la foiblesse d'imaginer, que cette divinité étoit ma fée. J'y allais, je l'appellais à grands cris. Elle ne vint point.

On me parla aussi à Zawan d'un palais des Génies, dont les ruines se voyoient à quelques lieues dans le désert. J'y allais. Je vis un édifice circulaire de la plus admirable architecture. J'aperçus un homme qui dés[s]inoit ces ruines. Je lui adressais la parole en Espagnol et demandais, s'il étoit vrai que les Génies eussent bati ce palais ? Cet homme sourrit. Il me dit que ces Ruines étoient celles d'un Théâtre, ou les anciens Romains fesoient combattre des bettes féroces. Que ce lieu s'appelle aujourd'hui El-jem et que c'étoit la fameuse Zama. L'explication du voyageur ne m'interessa pas beaucoup. J'aurois voulu voir des Génies et qu'ils me donnassent des nouvelles de ma Fée.

De Zawan nous allames à Kaïrovan ancienne Capitale des Mahadis. C'est encore une ville de cent mille âmes. Les habitans ont un caractère turbulent et porté à la revolte. Nous y passames une année.

De Kaïrovan nous allames à Guadems petit etat indépendant qui fait partie du Beled ul gerid ou pays des dattes. On appelle de ce nom une contrée qui s'étend en latitude entre la Chaine d'Atlas et le désert sablonneux de Zachara. Les dattiers y reussis[s]ent si bien, qu'un seul pourroit toute l'année nourrir un homme sobre, tel qu'ils le sont tous dans ce pays là. Mais on y a d'autres moyens de subsistance. Un grain appelé doura, des moutons à hautes jambes et sans laine dont la chair est exquise. Nous trouvames à Gademes beaucoup de Mores originaires d'Espagne. Il ne y [*sic*] avoit parmi eux ni Zegriss ni Gomélez, mais beaucoup de familles, qui leur étoient très attachées et dans tous les cas, c'étoit un bon pays de refuge.

L'année n'étoit pas encore révolue que je reçus une lettre de mon père. Elle finissoit par ces mots : " Ta mère te fait dire que les fées sont des femmes et qu'elles ont des enfants. " Je compris donc que ma fée étoit une femme et mon imagination se calma un peu.

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de son histoire on annonça le soupé, et la soirée se passa comme les précédentes.

### *Cinquante et huitième Journée.*

Je ne manquais point d'aller au filon, où je fis toute la journée le métier de Mineur. Le soir j'allais chez le Scheïk, je lui demandais la suite de son histoire et il la répétait en ces termes.

#### *Suite de l'histoire du Scheïk.*

Je vous disois que j'avois reçu une lettre de mon père, où j'avois appris que ma Fée étoit une femme. J'étois alors à Guadems. Sid-hamed me fit partir pour Ferran, pays un peu plus grand que Guadems, mais moins bon et les habitans y sont tout à fait noirs.

De là nous allâmes à l'oasis d'Ammon où il nous falut attendre des nouvelles d'Egypte. Les hommes que nous avions envoyé révinrent au bout de quinze jours, avec huit Dromadaires ou chameaux de course. Le pas de ces animaux est presque insupportable. Il falut pourtant le supporter huit heures de suite. Puis on s'arreta. On donna à chaque dromadaire une boulette composée de ris, de Gôme et de café. On se reposa quatre heures et l'on répartit encore.

Le troisième jour nous arrivâmes au *Bahr-bela-mer* ou mer sans eau. C'est une large vallée sablonneuse et couverte de coquilles. On n'y aperçoit ni plantes ni animaux. Nous arrivâmes le soir sur les bords d'un lac couvert de Natron qui est une espèce de sel. Les dromadaires et leurs conducteurs nous nous [*sic*] y abandonnerent. Je passais la nuit tout seul avec Sid-hamed.

Au point du jour huit hommes très forts parurent, nous mirent chacun sur un brancard, et nous porterent à travers le lac. Ils marchèrent à la file et le gué paroissoit étroit. Le Natron se brisoit sous leurs pieds, mais leurs jambes étoient entourées de couroyes qui les empêchoient d'être blessés. On nous porta ainsi plus de deux heures. Le lac entroit dans une vallée encaissée entre deux roches de grès blanc. Puis le lac se perdoit sous une arcade formée par la nature, mais achevée par la main des hommes. Ici [les] porteurs firent du feu et nous porterent encore quelques cent pas, jusqu'à une espèce de Mole où des barques étoient amarées.

Mes porteurs m'offrirent ici quelque nourriture, eux mêmes se fortifierent en buvant [*sic*] et fumant du *hatschisch* qui est une espèce de chanvre. Ensuite ils allumerent une masse résineuse qui répandoit un grand éclat. Ils la placèrent à la proue d'un bateau. Nous nous embarquâmes, et nos porteurs devenus rameurs nous firent naviguer sous terre tout le reste du jour.

Sur le soir nous arrivâmes à un bassin circulaire où le Canal se partageoit en plusieurs branches. Sid-hamed me dit qu'en cet endroit commençoit le labyrinthe d'Osymandué, si célèbre dans l'antiquité. La partie souterraine de l'édifice est la seule qui subsiste encore. Elle communique avec les caves de Luxor et avec toutes les cavernes de la Thébaïde.

On arreta notre barque à l'entrée d'une grôte habitée. Un des rameurs alla chercher de la nourriture qu'il nous apporta. Ensuite nous nous enveloppâmes dans nos haïks et nous dormîmes dans notre barque.

Le lendemain on recommença de ramer. Notre barque avancoit sous des galeries spacieuses, couvertes en pierre plates d'une dimension prodigieuse. Quelques unes étoient couvertes d'hieroglyphes. Enfin nous arrivâmes au port, où nous trouvâmes un corps de garde. L'officier qui le commandoit nous conduisit à son chef et celui-ci se chargea de nous nous [*sic*] présenter au Scheïk Darari.

Le Scheïk me tendit la main d'un air affectueux et me dit : " Sois le bien venu jeune Andalou. Nos frères du Cassar Gomélez nous écrivent de toi toutes sortes de biens. Que Durar te benisse. " Le Scheïk et Sid-hamed paroissoient se connoître depuis longtems.

On servit à souper, ensuite vinrent des gens étrangement costumés. Ils parlerent au Scheïk une langue que je n'entendois pas. Ils s'exprimoient avec beaucoup de véhémence, me désignant comme s'ils m'eussent accusé de quelque forfait. Je cherchais des yeux mon compagnon de voyage, mais il avoit disparu. Le Scheïk parut très irrité contre moi. On me saisit, on me mit des fers aux pieds et aux

mains et l'on me jetta dans un cachot.

C'étoit un creux de rocher inégalement percé de plusieurs excavations qui communiquoient entre elles. Une lampe me fesoit distinguer l'entrée d'un souterrain où je vis briller deux yeux très effrayants. Ensuite une gueule épouvantable armée de dents monstr[u]euses. Un crocodile fit entrer dans mon cachot la moitié de son corps et menaçoit de m'engloutir. J'étois garoté. Je fis ma prière et j'attendis la mort. Mais le crocodile étoit enchainé, et ce n'étoit qu'une épreuve où l'on vouloit mettre mon courage.

Les Dararites sont des séctaires dont l'origine rémonte à un fanatique nommé Darar qui n'étoit proprement que l'instrument de Hakem ben rillah, troisième Calif Fathemith en Egypte. Ce Prince si connu par son impiété, vouloit rétablir les anciennes superstitions Isiaques. Il se donna pour une incarnation de la divinité. Se livroit aux plus monstrueux désordres, et les permettoit à ses sectateurs. A cette époque les anciens mystères, n'étoient pas tout à fait abolis. On les célébroit dans les caves du Labyrinthe. Le Calif s'y étoit fait innitier. Il succomba dans sa folle entreprise. Ses sectateurs persécutés se retirèrent dans le Labyrinthe. Aujourd'hui leur religion est un Musulmanisme très pur, mais conforme à la secte d'Ali, qui étoit celle des Fathemites. Ils ont pris le nom de Dararites pour éviter celui de Hakem, qui étoit réellement odieux.

Les Dararites n'ont conservé des anciennes initiations, que l'usage des épreuves. J'assistais à quelques unes où j'observais des moyens physiques, qui peut-être eussent embarrassé les savans de l'Europe. Au surplus j'ai tout lieu de croire qu'il est chez les Dararites, des degrés d'initiation, où il n'est plus du tout question de Musulmanisme, mais de choses toute différentes, dont je n'ai aucune idée. J'étois aussi trop jeune pour les acquérir. Je passais un an dans les caves du Labyrinthe. J'allois souvent au Caise [*sic*] et je logeois chez des gens secrètement affiliés.

Nous ne voyagions proprement que pour connaître les ennemis secrets de la foi, Sunite c'est à dire du culte dominant. Nous nous embarquâmes donc pour Mascate, dont l'Imam s'étoit déclaré ennemi des Musulmans. Ce souverain ecclésiastique nous reçut très bien. Nous montra la liste des tribus Arabes qui croyoient en lui. Et prouva qu'il pouvoit chasser les Sunnites de l'Arabie, mais il n'étoit pas non plus pour Ali, et ceci ne nous convenoit pas.

Nous nous embarquâmes pour Balsora et nous entrâmes par Schirar dans l'Empire des Sophi. Là nous trouvâmes à la vérité, le culte d'Ali dominant, mais les Persans étoient addonnés aux plaisirs, aux factions et se soucioient peu des progrès que l'Islamisme pouvoit faire hors de la Perse.

On nous avoit recommandé de voir les Ysydi qui habitent les sommets du Liban. Ce nom de Ysydi est donné à plusieurs sortes de sectaires. Ceux-ci sont plus particulièrement désignés par le nom de Mutualis. Nous prîmes donc à Bagdad la route du désert, et nous arrivâmes à Thadmor que vous appellé[z] Palmyre ; d'où nous écrivîmes au Scheïk des Yésydi. Il nous envoya des chevaux, des chameaux et une bonne escorte.

Nous trouvâmes toute la nation rassemblée dans une vallée proche de Balbek. Là nous eûmes tout lieu d'être satisfaits. Cent mille fanatiques hurloient des malédictions contre Omar et les louanges d'Ali. On célébroit la fête funéraire de Hussein fils d'Ali. Les Yesydi se tailladoient les bras avec des couteaux quelques uns emportés par leur zèle, se couperent des artères et moururent baignés dans leur sang.

Nous restâmes chez les Jesydi beaucoup plus que je ne m'y attendois, et nous reçûmes des nouvelles d'Espagne. Mon père et ma mère étoient morts, et le Scheïk m'adoptoit pour son fils. Je repris le chemin de l'Espagne à peu près quatre ans après en être parti.

J'arrivais heureusement et le Scheïk m'adopta, avec les cérémonies d'usage. Bientôt je fus instruit des choses qui même étoient ignorées de[s] six chefs de tribu. Le projet étoit de faire de moi un Mahaddi. Je devois me faire reconnaître au Liban. Les Dararites de l'Egypte se déclaroient en ma faveur, aussi bien que Kaïrovan qui dans tous les cas devoit être ma résidence. Là j'aurois eû à ma portée les richesses du Cassar et je dévotois le plus grand Monarque de la terre.

Tout cela n'étoit pas très mal imaginé mais d'abord, j'étois trop jeune, et je n'avois aucune idée de la guerre, or pour être chef de parti il faut être guerrier. Il fut donc décidé qu'on m'enverroit servir dans l'Armée [des] Ottomans qui étoient en guerre avec l'Allemagne. J'ai un caractère timide et je fus très

contrarié de ce projet. Mais il falut obeïr. J'allais encore au bassin de la fée. Je l'appellais elle ne parut point.

On me fit donc un equipage guerrier. J'allais à Constantinople, et je m'attachais au Visir. Nous fumes complètement battus par un Général Allemand nommé Eugène. Le Visir repassa le Tuna ou Danube ; puis voulant reprendre l'offensive il tenta de porter un Corps en Transilvanie. Nous marchames le long de [*sic*] Pruth. Des Hongrois passerent sur nos arrières, nous attaquèrent et nous mirent en déroute. Je reçus deux balles dans la poitrine et fus laissé pour mort.

Des Tartares nomades me ramasserent panserent mes blessures et me nourient [*sic*] de lait de jument legerement aigri. Ce rège me sauva la vie, mais je fus plus d'un an si foible, que je ne pouvois me tenir à cheval et lorsque les hordes changeoient de place, on me mettoit dans un chariôt avec quelques vieilles femmes qui avoient soin de moi.

Mon ame n'avoit pas plus de force que mon corps, et je ne pus apprendre un seul môt de tartare. Au bout de deux ans je trouvais un Mollah qui savoit l'Arabe. Je lui dis que j'étois un More Andaloux, et que je desirois retourner dans mon pays. Il parla de moi au Khan, qui me donna de quoi faire le voyage.

Je revins ainsi dans nos cavernes où l'on me croyoit mort. Mon arrivée y causa une grande joye, mais le Scheïk fut très déconcerté de me voir aussi foible et d'une santé chancelante. Ce qui n'étoit nullement propre au personnage de Mahaddi.

Pendant on envoya à Kaïrovan pour y sonder les esprits, car on étoit pressé de commencer. L'homme qu'on avoit envoyé revint au bout de six semaines. On l'entourra pour lui demander des nouvelles. Au milieu de son discours il tomba comme evanoui. On le secourut il reprit ses sens, voulut parler, mais ses propos n'avoient pas de sens. On comprit néamoins que la peste régnoit à Kaïrovan. On voulut s'éloigner. Il n'étoit plus tems. On avoit touché le voyageur, on avoit serré ses effets. Tous les habitans des cavernes furent attaqués à la foix.

C'étoit un samedi. Le vendredi suivant lorsque les habitans de la vallée vinrent faire leur prière, et nous porter de[s] provisions. Il[s] ne trouverent plus que des cadavres, au milieu des quels je me trenoïis ayant un bubon sous l'esseile gauche, mais d'ailleurs aucun symptome mortel.

Ne craignant plus d'attraper la peste j'enterais les morts. En dépouillant le[s] six chefs de tribu, je trouvais les six bandes de parchemin. Je les mis l'une à coté de l'autre. J'appris ainsi le moyen de trouver le filon et de l'inonder à volonté.

Le Scheïk avant de mourir avoit ouvert les robinets. Je fis écouler l'eau et quelque tems je jouis du spectacle de mes richesses sans oser y toucher. Ma vie avoit été cruellement agitée, je sentois le besoin du repos. Le role de Mahaddi n'avoit aucun attrait pour moi. D'ailleurs je n'avois pas le secret des intelligences en Affrique. Les Musulmans répandus dans la vallée s'étoient déterminés à faire la prière chez eux. J'étois seul dans les cavernes. Je pris mon parti. J'inondais le filon. Je ramassais tous les joyaux trouvés dans les cavernes. Je les lavai soigneusement avec du vinaigre et je partis pour Madrid, me donnant pour un More de Tunis qui avoit des piereries à vendre.

Je n'avois jamais vu de Capitale chretienne. La liberté des femmes me choqua, la petulance des hommes me mit mal à l'aise. Je soupirois après le bonheur de me trouver dans une ville Musulmane. Je voulois me rétirer à Constantinople, y vivre dans une opulente obscurité, et faire de tems à autre des voyages aux Cavernes pour y renouveler mes fonds. Tels étoient mes laches projèts. Je me croyois ignoré et je ne l'étois pas.

Pour avoir l'air d'un marchand je me rendois aux promenades publiques et j'y étalois quelques piereries. Je fixois un prix et n'acceptois aucun rabais. Cette manière d'agir me donna de la vogue. J'obtins un débit avantageux dont je ne me souciois guère, mais où que j'allasse, soit au Prado ou au bon rétire, ou dans tout autre lieu public, j'étois suivi par un homme dont les yeux percans et scrutateurs sembloient vouloir lire dans mon âme. Ses régards prolongés me causoient une angoisse inexprimable.

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de son histoire on annonça le soupé et la soirée se passa comme les précédantes.

*Cinquante et neuvième Journée.*

J'allais au filon y recommencer mon travail, je détachais une prodigieuse quantité du plus bel or. Le soir j'allais chez le Scheïk. Je le priais de reprendre la suite de son histoire. Ce qu'il fit en ces termes :

*Suite de l'histoire du Scheïk des Gomélez.*

Je vous ai dit qu'étant à Madrid où que je tournasse mes pas, un inconnu me suivait des yeux, et par la continuité de ses regards, me causait une angoisse inexprimable. Un soir je me déterminais à lui adresser la parole : " Que me veux tu /:lui dis-je:/ veux tu me dévorer par tes regards. Quelle affaire à [sic] tu à moi ?

— Rien du tout /:me répondit l'inconnu:/ Si ce n'est de te poignarder si tu réveles le secret de Gomélez. " Ce peu de mots m'éclaira sur ma situation. Je vis bien qu'il falloit renoncer au repos et la sombre inquiétude compagne de tous les trésors l'étoit aussi de ma destinée.

Il étoit tard l'inconnu m'invita de venir chez lui et fit servir un léger souper ensuite il ferma soigneusement la porte, et se prosternant devant moi il me dit : " Prince des Cavernes recevez mon hommage, mais si vous manquez à votre devoir, je vous poignarderais comme Billah-Gomélez à poignardé Sefi. " Je priais mon extraordinaire Vassal de se relever de s'asseoir et de me dire qui il étoit. L'inconnu ne se fit point prier et commença en ces termes :

*Histoire de la maison d'Useda.*

Notre maison est une des plus ancienne qu'il y ait au monde, mais comme nous n'aimons pas à tirer vanité de notre Noblesse, nous nous contentons de remonter à Abischuah, fils de Phinée, fils d'Eleazar, fils d'Aaron qui étoit frère de Moïse et grand prêtre d'Israel.

Abischuah fut père de Buki, qui fut père d'Usi, qui fut père de Saraiah, qui fut père de Meraïokh, qui fut père d'Amariah qui fut père d'Achitub, qui fut père de Sadok, qui fut père d'Achimaaz, qui fut père de Johanoun, qui fut père d'Azariah second.

Azariach fut grand prêtre de ce temple fameux que battit Salomon et nous avons de lui des mémoires qui ont été continués [sic] par plusieurs de ses descendants. Salomon qui avoit tant fait pour le culte d'Adonaï, deshonnora sa vieillesse en permettant à ses femmes de se livrer publiquement au Culte des idoles. Azariah voulut d'abord tonner contre cette criminelle impiété. Mais il réfléchit sur cet objet. Il comprit que les princes lorsqu'ils deviennent vieux ont des complaisances pour leurs épouses. Il toléra des abus qu'il ne pouvoit proscrire et mourut grand prêtre.

Azariah fut père d'Amariah second qui fut père de Sadok second qui fut père d'Achitub second, qui fut père de Schallum, qui fut père de Chilkiah, qui fut père d'Azariah troisième, qui fut père de Séraiah, qui fut père de Josedek conduit captif à Babylone.

Josedek avoit un frère cadet de qui nous descendons. Il s'appelloit Obadiah. Il n'avoit que quinze ans lorsqu'on le mit au corps des pages, et l'on changea son nom en celui de Sabdiel. Là se trouvoient aussi d'autres jeunes hebreux dont on avoit également changé les noms. Quatre d'entre eux ne voulurent point manger de la cuisine du Roi, parce qu'on y servoit des viandes cuites à l'eau et n'en furent que plus gras. Sabdiel mangea leur portion avec la sienne et n'en fut pas plus maigre.

Nabo polassar étoit un très grand Prince mais un peu porté à l'orgueil. Il avoit vû en Egypte des Colos[s]es de soixante piéd. Il fit faire sa propre statue dans les mêmes dimensions, la fit dorer, et ordonna qu'on se prosterna devant cette image. Les jeunes hébreux qui n'avoient pas voulu manger des viandes impures refusèrent ainsi de se prosterner. Sabdiel se prosterna et dans les mémoires écrits de sa main il recommande à sa postérité de se prosterner devant les Rois, devant leurs statues, devant leurs favoris, devant leurs maîtresses et devant leurs petits chiens.

Obadiah ou Sabdiel, fut père de Salathiel lequel vivoit au tems de Xerxès que vous devriez appeller Schiroes et que les Juifs appellent Ahaschegrès. Ce Roi de Perse avoit un favori appelé Aman homme très orgueilleux. Aman fit publier que tous ceux qui ne se prosterneroient pas devant lui seroient pendus. Salathiel fut des premiers à se prosterner. Ensuite Aman fut pendu. Alors Salathiel se prosterna devant Mardochée.

Salathiel fut père de Malachiel qui fut père de Zaphadie qui vivoit à Jerusalem lorsque Nehemie étoit gouverneur de la ville. Les femmes et les filles Juives n'étoient pas très seduissantes on leur preferoit les femmes de Moab et d'Aschdod. Zaphadie épousa deux Aschdodienes. Nechemie le maudit, lui donna des coups de poingt, lui arracha des poignées de Barbe, et ce saint homme le dit lui même dans son histoire. Mais Zaphadie dans ses mémoires récommande à sa posterité de ne point s'en tenir aux Juives, lorsque d'autres femmes leur plaisent davantage.

Zaphadie fut père de Naasson qui fut père d'Elphad qui fut père de Zorabil, qui fut père d'Elkhona, qui fut père d'Uzabil, lequel vivoit lorsque les juifs commencerent à se révolter sous les Machabées. Uzabil n'aimoit point la guerre. Il prit ce qu'il avoit d'argent, et se retira à Kariath ville d'Espagne habitée alors par des Cartaginois.

Uzabil fut père de Jonathan qui fut père de Khamul qui retourna à Jerusalem, lorsqu'il sut que le pays étoit tranquille, cependant il garda la maison qu'il avoit à Kariath et d'autres biens qu'il y avoit acquis.

Vous vous rapellerez que notre maison s'étoit séparée en deux branches lors de la captivité de Babylone. Josedek auteur de la branche ainée, étoit un très bon et très pieux Israélite et tous ces descendants l'ont été comme lui. Je ne sais trop pourquoi il régnoit entre les deux branches une grande antipathie, si bien que l'ainée se rétira en Egypte où elle servit le Dieu d'Israël, dans le temple batti par Onias. Cette branche a fini dans la personne d'Assuerus si connu sous le nom de Juif errant. Cet infortuné vint à Jérusalem y pecha contre Phtha et fut condamné à ne plus connoître de repos pas même celui du sépulcre. Il erre d'un bout du monde à l'autre sans dormir, sans se coucher, sans s'asseoir. Depuis le dernier jubilé de cinquante ans sa peine a été adoucie et il a été connu en Europe sous le nom du Chevalier de Saint Germain. Nous avons des moyens de l'évoquer et il a rendu de grands services à notre famille.

Khamul fut père d'Eliphar qui fut père d'Eliasub, qui fut père d'Ephraïm. De son tems l'Empereur Calligula eut la fantaisie de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem. Le Sanh[é]drin s'étant assemble, Ephraïm qui en fesoit partie fut d'avis qu'on mit dans le temple non seulement la statue de l'Empereur n'y pensa plus [*sic*].

Ephraïm fut père de Nébaïoth de son tems Jérusalem se révolta contre Vespasien. Nébaïoth n'attendit pas les événements et passa en Espagne où comme je vous l'ai dit nous avions du bien.

Nébaïoth fut père de Thola qui fut père de Phuah qui fut père de Jasub, qui fut père de Simron, qui fut père de Réphaïah, qui fut père de Jehamaï, le quel fut astrologue de Gunderic Roi des Vandales.

Jehemaï fut père d'Esebon qui fut père de Usi, qui fut père de Jerimoth, qui fut père de Anathot, qui fut père d'Alameth. De son tems Joseph Ben Taher entra en Espagne, pour conquerir et convertir le pays. Alameth se présenta au général More et s'offrit à embrasser la religion Musulmane.

“ Mon ami /:lui répondit ce général:/ au jour du jugement, tous les juifs seront métamorphosés en anes et porteront les fideles en paradis. Si tu te convertissoit ce seroit une monture de moins. ” Cette réponse étoit impolie. Alameth en fut consolé par le bon acueil que lui fit Massoud frère de Joseph. Il le garda près de sa personne et lui donna diverses commissions pour l’Affrique et l’Egypte.

Alameth fut père de Souphi qui fut père de Gouni, qui fut père de Jezer qui fut père de Schallum, lequel fut premier Scharaf ou changeur à la cour du Mahaddi et il s'établit à Kaïrovan.

Schallum eut deux fils : Machir et Mahab le premier resta à Kaïrovan et le second vint en Espagne où il se mit au service du Cassar Gomélez et conduisoit les intelligences avec l’Egypte et l’Affrique.

Machab fut père de Japhelet, qui fut père de Malkiel, qui fut père de Berez qui fut père de Hod, qui fut père de Schomer qui fut père de Suah qui fut père d'Achi, qui fut père de Beri qui fut père d'Abdon.

Abdon voyant les Mores chassés de presque toute l'Espagne, embrassa le Christianisme deux ans

avant la prise de Grènade. Abdon resta néanmoins au Service de[s] Gomélèz et dans sa vieillesse il abjura le Christianisme pour revenir à la croyance de ses pères.

Abdon fut père de Méribal qui fut père d'Azél. Alors Sephi fut assassiné par Billah auteur de la dernière législation des Cavernes.

Un jour le Scheïk Billah fit chercher Azél et lui parla en ces termes : “ Vous savez que j'ai poignardé Séphi et que je possède seul le secret de Gomélez. Le Prophète l'a voulu parce qu'il voulait un jour rendre le Califat à la maison d'Ali. J'ai donc formé une association de quatre familles, celle de Yesyd dans le Liban, les Khalil en Egypte, les Ben Arar à Kaïrovan. Les chefs des quatre familles, s'engagent pour eux et leur posterité, d'envoyer tous les trois ans à tour de rôle dans les cavernes, un homme hardi, et sage, connoissant le monde prudent et même rusé. Son emploi est de voir, si tout dans les cavernes reste dans l'ordre accoutumé. S'il y manque quelque chose il doit poignarder le Scheïk, les six chefs de tribus, en un mot tous ceux qu'il présumera coupables. Pour sa peine il recevra soixante et dix mille arobes d'or pur qui font cent mille cequins.

— Seigneur Scheïk /:dit Azél:/ vous avez parlé de quatre familles et vous n'en n'avez nommé que trois.

— La votre sera la quatrième /:dit Billah:/ et vous recevrez trente arobes tous les ans, mais il faudra que vous vous chargiez de toute la correspondance et même que vous entriez dans le gouvernement de la Caverne, si vous manquiez en quelques choses, les trois familles sont tenues de vous poignarder. ”

Azél hésita, mais l'amour de l'or l'eut bientôt décidé. Il s'engagea pour lui même et pour sa posterité. Azél fut père de Kélath, qui fut père de Merari qui fut père de Gerschon et toujours les trois familles ont envoyé prendre les soixante et dix arobes.

Gerschon a été père de Mamon. C'est à dire de moi même, qui ai toujours bien servi les Princes de la caverne. Meme depuis la peste, l'année passée j'ai payé aux Ben-Arar leur soixante et dix arobes, que j'ai avancé de mes propres fonds. Maintenant je viens vous rendre hommage.

“ Ah ! Seigneur Mamon /:lui dis-je:/ épargnez moi. J'ai deux balles dans la poitrine et nulle disposition à être Scheïk ni Mahaddi.

— Pour ce qui est d'être Mahaddi /:dit Mamon:/ cela n'est pas absolument nécessaire, mais pour être Scheïk il faut vous y résoudre, ou bien être assassiné dans trois semaines par les Khalils. Vous et peut-être votre fille.

— Quoi j'ai une fille ?

— Sans doute /:dit Mamon:/ vous l'avez eue de la fée. ”

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de sa narration on annonça le souper et la soirée se passa comme les précédentes.



## *Soixantième Journée.*

J'allais encore au filon, où je passai la journée. Le soir je me rendis près du Scheïk je lui demandai la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

### *Suite de l'histoire du Scheïk de Gomelez*

Mamon et moi nous recomencames toute la machine politique du Cassar Gomélèz. Les intelligences en Affrique, les protections en Espagne. Six familles Mores furent établies dans les cavernes.

Mais le[s] Gomélèz d'Affrique ne prosperoient point. Les enfants males mourroient ou devenoient des imbecilles. Moi même douze femmes que j'ai eues ne m'ont donné que deux garçons qui sont morts.

Mamon me proposa de choisir parmi les Gomélèz Chretiens, ou meme parmi ceux qui seroient nés d'une Gomélèz, et qui pourroient embrasser le Mahometisme.

A ce titre Velasquez avoit des droits à notre adoption. Je lui ai destinée ma fille qui est cette même Rebeca que vous avez vue au camp des Bohëmiens. Elle a été elevée par Mamon et s'y est instruite dans bien des sciences, ainsi que dans le jargon de la Caballe.

Mamon est mort. Son fils a succédé au chateau d'Usedá. C'est avec lui que nous avons arrangé toutes les circonstances de notre [sic] arrivée. Nous esperions vous rendre Musulman. Au moins esperions nous vous rendre père, et à cet égard notre espérance n'a point été trompée. Les enfants que vos cousines portent dans leur sein seront à tous égard du plus pur sang de Gomélèz.

Vous deviez arriver. Don Henri de Sa gouverneur de Cadiz est un de nos afiliés. Il vous a recommandé Lopez et Moschito qui vous ont abandonné à l'abrevoir dos Alcornouès.

Vous avez bravement continué votre chemin jusqu'à la Venta quémada. La vous avez trouvé vos épouses. Mais au moyen d'un breuvage narcotique. Le lendemain vous vous êtes trouvé couché sous le gibet des freres Zoto.

De la vous êtes venu à mon hermitage ou vous avez trouvé le terrible démoniaque Pachéco, lequel n'est proprement qu'un saltimbanque Basque, qui s'est crevé un œil en faisant le saut perilleux. J'ai cru que sa terrible histoire vous feroit quelque impression, et que vous trahiriés le secret juré à vos cousines, mais vous êtes resté fidele à votre parole d'honneur.

Le lendemain nous vous avons mis à une épreuve bien plus terrible. Un feint inquisiteur vous à menacé des plus affreux supplices et n'a pu vous intimider.

Nous voulions vous mieux connoître et nous vous avons attiré au chateau d'Usedá la de dessus la terras[s]e vous avez vu des Bohëmiennes, très résemblantes à vos cousines et c'étoient elles en effet. En entrant dans la tente du Bohëmien vous n'avez plus vu que ses filles, qui soyez en certain n'ont eü aucune part à vos aventures.

Maintenant vous connoissez tous les secrèts de notre mysterieuse existence, qui peutetre n'aura plus une longue durée. Peutetre entendrez vous dire que des tremblements de terre ont bouleversé ces montagnes. D'énormes amas de métaux fulminants sont disposés de manière a produire cet effet, mais ce sera notre dernière res[s]ource.

Cependant Seigneur Alphonse allez dans le monde où vous êtes appellé. Voici une lettre d'Echange sur les frères Moro. Elle paroît n'être que de huit mille pistoles, mais un trait particulier la rend illimitée. Je vous l'ai dit Seigneur Alphonse. Ces cavernes peut etre ne subsisteront pas toujours. Songez donc à vous faire une fortune indépendante. Les frères Moro vous en donneront les moyens.

Encore une foix adieu. Embrassez vos épouses. Cet escalier de deux mille marches vous conduira aux ruines du Cassar Gomélèz, ou vous trouverez des gens qui vous mettront sur le chemin de Madrid. Adieu, adieu.

Je montais les deux mille marches, et à peine j'apperçus le jour que je vis mes deux Valets Lopez

et Moschito qui m'avoient quittés à l'abreuvoir dos Alcornuquès. Ils baisèrent affectueusement mes mains, et me conduisirent à une vieille tour où ils avoient préparé mon lit.

## *Soixante et unième Journée*

Ayant fait une forte journée. Nous arrivâmes à la Venta de Cardagnas, où je trouvais Velasques très occupé à réfuter la quadrature du cercle qu'on lui avoit remis de la part de son père. Il ne me reconnut point et je fus obligé de rappeler peu à peu à sa mémoire tout ce qui s'étoit passé pendant son séjour dans les Alpuharas ; alors il m'embrassa et me dit qu'il étoit charmé de me retrouver. Mais qu'il étoit très affligé d'avoir dû se séparer de Laure d'Useda. C'étoit le nom qu'il donnoit à Rebeca.

### *Conclusion de tout l'ouvrage.*

J'arrivais à Madrid le 20 Juin 1739. Je reçus de la maison Moro une lettre dont le cachet de cire noire m'annonçoit quelque événement funeste. En effet, mon père étoit mort d'Appoplexie et ma mère après avoir mis en régie mon fief de Forden, s'étoit retirée dans un couvent de Bruxelles où elle ne vouloit vivre que de son douaire.

Le lendemain Moro vint me voir lui même et me recommanda une extrême discretion. “ Vous ne savez /:me dit il:/ qu'une partie de nos secrets. Et bientôt nous n'en n'aurons plus. Pour l'instant tous les affiliés, ceux [des] cavernes sont occupés à placer leurs fonds en différents pays, et si l'un d'eux avoit le malheur de les perdre, nous viendrions tous à son secours. Vous aviez un oncle aux Indes. Il est mort et n'a presque rien laissé. J'ai fait courir le bruit d'une riche succession, à fin que personne ne fut surpris de vous voir tout à coup devenir riche. Il faudra acheter des biens en Brabant, en Espagne même en Amerique. Je me charge de ce soin. Quant à vous Seigneur Cavalier. D'après ce qu'on dit de votre courage je presume, que vous vous embarquerez sur le vaisseau le S<sup>t</sup> Zacharie qui va porter des secours à Carthagènes menacé par l'Admiral Wernon. Le ministere Anglois ne veut pas la guerre il a été forcé par la clameur publique, mais la paix est prochaine et si vous manquez cette occasion de voir des combats peut être ne la retrouveriez vous pas de sitôt. ”

Ce que Moro me présentoit comme un projet étoit déjà arrêté à l'avance par mes protecteurs. Je fus embarqué avec ma Compagnie, qui fesoit partie d'un bataillon, choisi dans différents régiments notre traversée fut heureuse et nous arrivâmes à tems pour nous enfermer dans la Plâce avec le Brane [*sic*] Es laba. Les Anglois leverent le siège et je revins à Madrid au mois de Mars 1740.

Etant de service à la cour, je vis parmi les dames de la Reine une jeune personne, que je reconnus aussitôt pour Rebeca. On me dit que s'étoit une Princesse de Tunis qui s'étoit échappée pour recevoir le baptême. Le Roi l'avoit tenu sur les fonds et lui avoit donné le Titre de Duchesse d'Alphucharra. Après quoi le Duc Vélasquez l'avoit demandé en mariage.

Rebeca s'aperçut qu'on me parloit me jeta un regard qui m'avoit lissoit [*sic*] de ne point la reconnoître.

Ensuite la Cour se transporta à S<sup>t</sup> Ildephonse et ma Compagnie fut mise en quartier à Toledé.

Je pris une maison dans une rue assez étroite près de la callé Major. La maison vis-a-vis étoit occupée par deux femmes qui avoient chacune un enfant. Leurs maris /:disoient elles:/ officiers de marine étoient employés contre les Anglois. Ce[s] dames vivoient fort retirées et ne sembloient occupées que de leurs deux enfants qui véritablement étoient beaux comme des anges ; elles les bercerent, baignerent habillerent amuserent et leur donnerent les seins. Toute la journée elles ne fesoient autre chose. L'aspect touchant de la tendresse maternelle m'intéressa tout le jour davantage. Je ne pouvois quitter ma fenêtre. La curiosité m'y rétenoit aussi. J'aurois voulu voir le visage de[s] deux dames et je couvris soigneusement d'un voile très épais [*sic*]. Quinze jours se passerent ainsi. La chambre qui donnoit sur la rue étoit celle des enfants, les dames n'y mangeoient point, mais un soir je vis qu'on y couvroit la table et même comme les apprêts d'une petite fête.

Au haut de la table un fauteuil orné d'une g[u]irlande de fleurs, designoit la place du Roi de la fête, dans deux cotés étoient des petites chaises hautes, où l'on mit les deux enfants. Les deux dames vinrent après et leurs gestes m'invitoient à les venir trouver. J'hésitois [*sic*] encore, mais elles otterent

leurs voiles. Je reconnus Emina et Zibede. Je passai six mois avec elle[s].

Pendant cette intervalle la guerre s'étoit allumée en Europe au sujet de la pragmatique sanction et de la Succession de Charles Six.

L'Espagne ne tarda pas à y prendre une part active. Je quittais mes cousines pour être aide de camp de l'infant Don Philippe. Je restais attaché à ce Prince pendant toute la guerre, et à la paix je fus fait Colonel.

Un commis de la maison Moro vint à Pârme pour y réaliser quelques fonds et même pour mettre en ordre les finances du Duchez. Cet homme me prit à part et me dit avec beaucoup de mystère que j'étois attendu au Chateau d'Useda, et que je ne devois pas tarder à m'y rendre. Il me donna en même tems l'adresse d'un affilié qui demeuroit à Malaca.

Je pris congé de l'Infant. Je m'embarquais à Livourne, et au bout de dix jours de navigation j'arrivais à Malaca. L'homme en question prévenu de mon arrivée m'attendoit au port. Nous partimes le jour même et arrivames le lendemain à Useda.

La se trouvoit une nombreuse réunion. D'abord le Scheïk sa petite fille Rebeca, le Bohémien avec ses filles et ses deux gendres. Les trois frères Zoto, le prétendu possédé.

Enfin plusieurs Mahometans que j'appris ensuite entre [*sic*] les représentant des trois maisons affiliées. Le Scheïk dit, que puisque nous étions tous rassemblés, nous partirions incessamment pour les Cavernes.

En effet nous partimes à la nuit tombante et nous arrivames à la pointe du jour. Nous descendimes dans les souterrains et primes quelque répos.

Ensuite le Scheïk nous rassembla tous et nous tint ce discours, qu'il repeta en Arabe pour l'instruction des Mahométans.

“ Le filon d'or qui depuis mille ans est comme le patrimoine de notre famille, paroisoit inépuissable. C'est dans cette supposition que mes ancetres ont cru devoir le consacrer aux progres de l'Islamisme et particulièrement de la confession d'Ali. Ils n'ont été que depositaires de ce trésor dont la conservation leur a couté bien des alarmes. Et moi même j'ai passai [*sic*] ma vie dans les plus cruelles anxietés. Désirant être delivré de craint[e]s qui tous les jours me devenoient plus insoutenables, j'ai voulu savoir si le filon étoit reellement in[é]puisable. J'ai percé le rocher dans differentes direction, et j'ai trouvé que le filon n'avoit réellement que quelques barres de longueur.

Monsieur Moro a bien voulu prendre la peine de calculer la valeur de ce reste ainsi que la quantité qui pouvoit en revenir à chacun de nous. Il a trouvé que les principaux interesses pouvoient prétendre à un dividende d'un million de Cequins, et nos cooperateurs à cinquante mille. On a extrait tout cet or et il est déposé dans une caverne assez éloignée d'ici. D'abord je veux vous mener au filon où vous verrez qu'il n'y à plus rien. Ensuite nous irrons prendre nos parts. ”

Nous descendimes dans l'escalier tournant nous arrivames au tombeau et de la au filon qui effectivement ne contenoit plus d'or. Le Scheïk nous pressa de remonter. Lorsque nous fumes dehors, un bruit affreux se fit entendre. Le Scheïk nous dit que des mines avoient detruit toute la partie du souterrain où nous avions été.

Ensuite nous allames à la caverne où l'or avoit été disposé. Les asiatiques et les affriquains emporterent leur part. Moro se chargea de la mienne et de presque toutes les autres.

J'allais à Madrid et me présentais au Roi qui m'acueiullit avec une extrême bonté. J'achetais les terres en Castille. Je fus Comte de l'ennaflorida [*sic*] et pris place parmi les Titolados di Castilla.

Mes richesses [*sic*] firent valoir mes services. Je fus Lieutenant-général que je n'avois pas encore 36 ans.

En l'année 1760, on me donna une escadre avec la commission de faire la paix avec les puissances barbaresques. Je commençais par Tunis esperant y trouver moins de difficulté et que l'exemple de ce gouvernement entraineroit les autres.

Je jettais l'ancre près du Cap-Bon, et j'envoyais un officier notifier mon arrivée. On étoit déjà prévenu. Le lac de la Golète étoit couvert de barques tres ornées, qui devoient me transporter à Tunis avec ma suite.

Le lendemain je fus presente au Dey. C'étoit un jeune homme de vingt ans de la plus belle figure.

On me rendit toutes sortes d'honneurs et je fus invité pour le soir au palais appelé Manaba.

On me conduisit à un quiosque qui fut refermé sur moi.

Une porte s'ouvrit. Le Dey entra mit un genoux en terre et me baissa la main.

Une autre porte s'ouvrit. Je vis entrer trois dames voilés. Je reconnus Emina et Zibeddé. Celle-ci conduisit par la main une jeune personne qui étoit ma fille.

Emina étoit mère du jeune Dey. Je ne vous dirais pas, jusqu'à quel point la force du sang se fit sentir en moi. La joye que je ressentis étoit troublée, par l'idée que mes enfants étoient d'une religion ennemie de la mienne. Je laissais percer ce sentiment. Le Dey m'avoua qu'il étoit très attaché à sa religion, mais il m'apprit que ma fille Fatime élevée par une Esclave Espagnole, étoit Chrétienne au fond du cœur.

Il fut décidé entre nous qu'elle passeroit en Espagne se feroit baptiser et seroit mon heritière. Tout cela eut lieu dans l'année.

Le Roi tint Fatime sur les fonds de baptême et lui donna le titre de Duchesse d'Oran. L'année suivante elle épousa le fils aîné de Vélasquez et de Rebecca, qui avoit deux ans de moins qu'elle. Je lui assurai mes biens en prouvant que je n'avois point de parents du coté de mon père, et que la jeune More, étoit réellement ma parente par les Gomelez.

Quoique jeune encore et dans la force de l'âge, je songeais à un emploi qui me permit de gouter les douceurs du repos. Le gouvernement de Saragosse vint à vaquer et je l'obtins.

Après avoir pris congé du Roi j'allais chez les Moro et je demandais un paquet cacheté que j'avois déposé cheux [*sic*] eux, il y avoit vingt cinq ans. C'étoit le journal des soixante première journées de mon sejour en Espagne.

J'en ai fait une copie de ma main et je l'ai déposée dans une cassette de fer, que mes heritiers trouveront un jour.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Deuxième-quatrième décamérons. [P 1]

## Description

Imprimé : *Avadoro, histoire espagnole*, Paris, Gide, 1813, 4 tomes.

## Consultation

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054646v?rk=42918;4>

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054648p?rk=21459;2>

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 143-407 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 219-596.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

#### Texte

Premier décaméron. [P 2]

#### Description

Imprimé : *Dix journées de la vie d'Alphonse Van-Worden*, Paris, Gide, 1814, 3 tomes.

#### Consultation

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054650r?rk=150215;2>

#### Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 29-30 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 57-58.